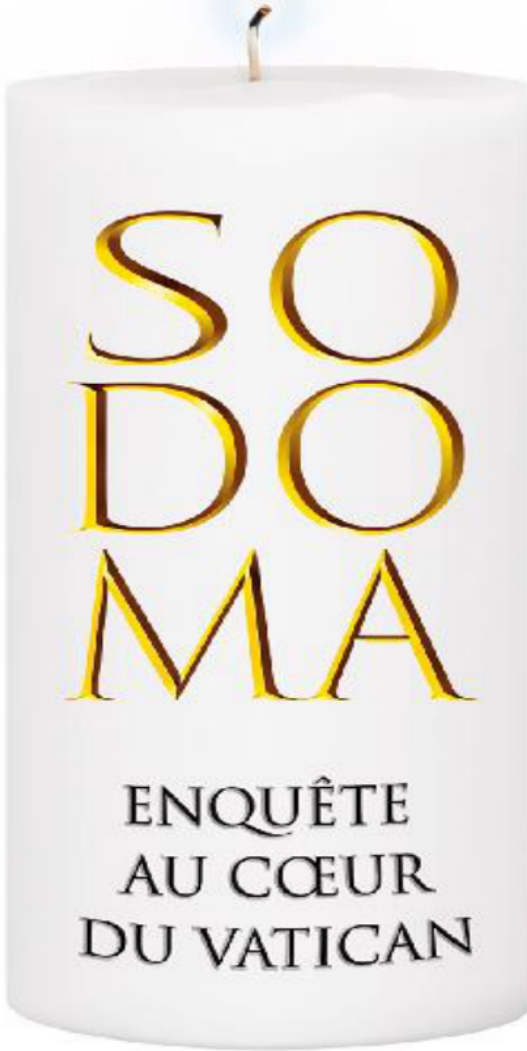
SODOMA

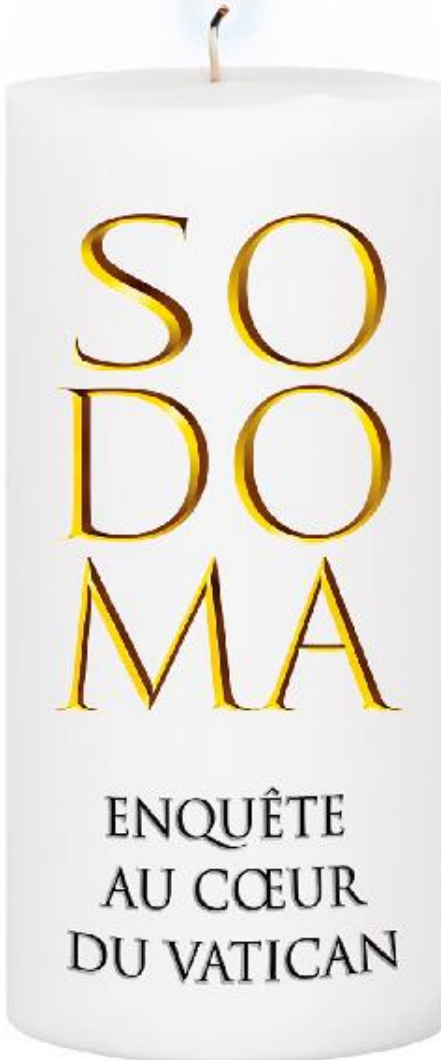
c Martel
soft

FRÉDÉRIC MARTEL



Robert Laffont

FRÉDÉRIC MARTEL



Robert Laffont

Ce livre numérique est une création originale notamment protégée par les dispositions des lois sur le droit d'auteur. Il est identifié par un tatouage numérique permettant d'assurer sa traçabilité. La reprise du contenu de ce livre numérique ne peut intervenir que dans le cadre de courtes citations conformément à l'article L.122-5 du Code de la Propriété Intellectuelle. En cas d'utilisation contraire aux lois, sachez que vous vous exposez à des sanctions pénales et civiles.

Du même auteur

Smart, Enquête sur les internets, Stock, 2014

Global Gay, Comment la révolution gay change le monde, Flammarion, 2013

Mainstream, Enquête sur la guerre globale de la culture et des médias, Flammarion, 2010

De la culture en Amérique, Gallimard, 2006

Le Rose et le Noir, Les homosexuels en France depuis 1968, Le Seuil, 1996

FRÉDÉRIC MARTEL

SODOMA

Organigrammes : © Edicarto

© Éditions Robert Laffont, S.A.S, Paris, 2019

ISBN 978-2-221-22208-9

Ce livre électronique a été produit par Graphic Hainaut S.A.S.

www.bookys-gratuit.org

Suivez toute l'actualité des Éditions Robert Laffont sur
www.laffont.fr

Note de l'auteur et des éditeurs

Sodoma est publié simultanément en huit langues et dans une vingtaine de pays par les maisons d'édition suivantes : Robert Laffont en France ; Feltrinelli en Italie ; Bloomsbury au Royaume-Uni, aux États-Unis et en Australie. Il paraît également chez Agora en Pologne, Roca Editorial en Espagne et en Amérique latine, Balans aux Pays-Bas, en Roumanie et Sextante Editora au Portugal. L'ouvrage est édité, au niveau international, par Jean-Luc Barré.

Ce livre s'appuie sur un grand nombre de sources. Au cours de l'enquête de terrain qui a duré plus de quatre années, près de 1 500 personnes ont été interrogées au Vatican et dans trente pays : parmi elles, 41 cardinaux, 52 évêques et monsignori, 45 nonces apostoliques et ambassadeurs étrangers, et plus de deux cents prêtres et séminaristes. Tous ces entretiens ont eu lieu sur le terrain (en face à face, aucun par téléphone ni e-mail). À ces sources de première main s'ajoute une vaste bibliographie de plus d'un millier de références, livres et articles. Enfin, une équipe de 80 « researchers », correspondants, conseillers, fixeurs et traducteurs a été mobilisée pour mener à bien les recherches de ce livre effectuées dans ces trente pays.

L'ensemble de ces sources, les notes, la bibliographie, l'équipe de researchers, et trois chapitres inédits, trop longs pour figurer ici, ont été regroupés dans un document de 300 pages accessible sur Internet. Ce codex « Sodoma » est disponible en ligne : www.sodoma.fr ; des mises à jour seront également publiées avec le hashtag #sodoma sur la page Facebook de l'auteur : @fredericmartel ; sur le compte Instagram : @martelfrederic et sur le fil Twitter : @martelf

Prologue

— Il fait partie de la paroisse, me chuchote à l'oreille le prélat, avec une voix de conspirateur.

Le premier à avoir employé cette expression codée devant moi est un archevêque de la curie romaine.

— Vous savez, il est très pratiquant. Il est de la paroisse, a-t-il insisté à voix basse, en me parlant des mœurs d'un célèbre cardinal du Vatican, ancien « ministre » de Jean-Paul II, que nous connaissions bien, lui et moi.

Avant d’ajouter :

— Et si je vous racontais ce que je sais, vous ne le croiriez pas !

Et, bien sûr, il a parlé.

Nous allons croiser plusieurs fois, dans ce livre, cet archevêque, le premier d'un long cortège de prêtres qui m'ont décrit la réalité que je pressentais, mais que beaucoup prendront pour une fiction. Une féerie.

— Le problème, c'est que si vous dites la vérité sur le « placard » et les amitiés particulières au Vatican, on ne vous croira pas. On dira que c'est inventé. Car ici, la réalité dépasse la fiction, m'a confié un prêtre franciscain qui, lui aussi, travaille et vit à l'intérieur du Vatican depuis plus de trente ans.

Ils furent nombreux, pourtant, à me décrire ce « placard ». Certains s'inquiétaient de ce que j'allais révéler. D'autres m'ont dévoilé les secrets en chuchotant, puis, bientôt, à haute voix les scandales. D'autres encore se sont montrés bavards, excessivement bavards, comme s'ils avaient attendu toutes ces années pour pouvoir enfin sortir du silence. Une quarantaine de cardinaux et des centaines d'évêques, de monsignori, de prêtres et de « nonces » (les ambassadeurs du pape) ont accepté de me rencontrer. Parmi eux, des homosexuels assumés, présents chaque jour au Vatican, m'ont fait pénétrer leur monde d'initiés.

Secrets de polichinelle ? Rumeurs ? Médisances ? Je suis comme saint Thomas : j'ai besoin de vérifier pour croire. Il m'a donc fallu enquêter longuement et vivre en immersion dans l'Église. Je me suis installé à Rome, une semaine chaque mois, logeant même régulièrement à l'intérieur du Vatican grâce à l'hospitalité de hauts prélats qui, parfois, se révélaient être eux-mêmes « de la paroisse ». J'ai également voyagé dans plus de trente pays à la rencontre des clergés d'Amérique latine, d'Asie, des États-Unis ou du Moyen-Orient pour recueillir plus d'un millier de témoignages. Durant cette longue enquête, j'ai passé près de cent cinquante nuits chaque année en reportage, hors de chez moi, hors de Paris.

Jamais, pendant ces quatre années d'investigation, je n'ai dissimulé mon identité d'écrivain, de journaliste et de chercheur pour approcher des cardinaux et des prêtres, parfois réputés inabordables. Tous les entretiens réalisés ont eu lieu sous mon nom véritable et il suffisait à mes interlocuteurs de faire une brève recherche sur Google, Wikipédia, Facebook ou Twitter pour connaître les détails de ma biographie d'écrivain et de grand reporter. Souvent, ces prélats, petits et grands, m'ont dragué sagement, et quelques-uns – à leur corps très peu défendant – activement ou plus intensément. Cela fait partie des risques du métier !

Pourquoi ceux qui avaient l'habitude de se taire ont-ils accepté de rompre l'omerta ? C'est l'un des mystères de ce livre et sa raison d'être.

Ce qu'ils m'ont dit a longtemps été indicible. Un tel ouvrage aurait été difficilement publiable il y a vingt ou seulement dix ans. Longtemps, les voies du Seigneur sont restées, si j'ose dire, impénétrables. Elles le sont moins aujourd'hui parce que la démission de Benoît XVI et la volonté de réforme du pape François contribuent à libérer la parole. Les réseaux sociaux, l'audace accrue de la presse, et les innombrables scandales « de mœurs » ecclésiastiques ont rendu possible, et nécessaire, de révéler aujourd'hui ce secret. Ce livre ne vise donc pas l'Église dans son ensemble, mais un « genre » très particulier de communauté gay ; il raconte l'histoire de la composante majoritaire du collège cardinalice et du Vatican.

Bien des cardinaux et des prélats qui officient à la curie romaine, la majorité de ceux qui se réunissent en conclave sous les fresques de la chapelle Sixtine peinte par Michel-Ange, l'une des scènes les plus grandioses de la culture gay, peuplée de corps virils entourés des Ignudi, ces robustes éphèbes dénudés, partagent les mêmes « inclinations ». Ils ont un « air de famille ». Avec une référence plus disco queen, un prêtre m'a soufflé : « *We are family !* »

La plupart des monsignori qui ont pris la parole au balcon de la Loggia de Saint-Pierre, entre le pontificat de Paul VI et celui de François, pour annoncer tristement la mort du pape ou lancer avec une franche gaieté *Habemus papam !*, ont en commun un même secret. *È bianca !*

« Pratiquants », « homophiles », « initiés », « unstraights », « mondains », « versatiles », « questioning », « closeted » ou simplement « dans le placard » : le monde que je découvre, avec ses cinquantes nuances de gay, dépasse l'entendement. L'histoire intime de ces hommes qui donnent une image de piété en public et mènent une autre vie en privé, si dissemblables l'une de l'autre, est un écheveau complexe à démêler. Jamais peut-être les apparences d'une institution ne furent aussi trompeuses, et trompeuses aussi les professions de foi sur le célibat et les vœux de chasteté qui cachent une tout autre réalité.

Le secret le mieux gardé du Vatican n'en est pas un pour le pape François. Il connaît sa « paroisse ». Il a compris depuis son arrivée à Rome qu'il avait affaire à une corporation assez extraordinaire en son genre et qui ne se limite pas, comme on l'a cru longtemps, à quelques brebis égarées. Il s'agit d'un système ; et d'un bien vaste troupeau. Combien sont-ils ? Peu importe. Affirmons simplement ceci : ils représentent la grande majorité.

Au début, bien sûr, le pape a été surpris par l'ampleur de cette « colonie médisante », avec ses « qualités charmantes » et ses « insupportables défauts », dont parle l'écrivain français Marcel Proust dans son célèbre *Sodome et Gomorrhe*. Mais ce qui insupporte François, ce n'est pas tant cette homophilie si répandue que l'hypocrisie vertigineuse de ceux qui prônent une morale étriquée tout en ayant un compagnon, des aventures et quelquefois des escorts. Voilà pourquoi il fustige sans répit les faux dévots, les bigots insincères, les cagots. Cette duplicité, cette schizophrénie, François les a souvent dénoncées dans ses homélies matinales de Santa Marta. Sa formule mérite d'être placée en exergue de ce livre : « Derrière la rigidité, il y a toujours quelque chose de caché ; dans de nombreux cas, une double vie. »

Double vie ? Le mot est prononcé et le témoin est cette fois irrécusable. François a répété souvent ces critiques à propos de la curie romaine : il a pointé du doigt les « hypocrites » qui mènent des « vies cachées et souvent dissolues » ; ceux qui « maquillent l'âme et vivent de maquillage » ; le « mensonge » érigé en système qui fait « beaucoup de mal, l'hypocrisie fait beaucoup de mal : c'est une façon de vivre ». Faites ce que je dis, pas ce que je fais !

Ai-je besoin de dire que François connaît ceux à qui il s'adresse ainsi sans les nommer : cardinaux, maîtres de cérémonies papales, anciens secrétaires d'État, substituts, minutantes ou camerlingues. Dans la plupart des cas, il ne s'agit pas seulement d'une inclination diffuse, d'une certaine fluidité, d'homophilie ou de « tendances », comme on le disait à l'époque, ni même de sexualité refoulée ou sublimée, toutes également fréquentes dans l'Église de Rome. Quantité de ces cardinaux qui n'ont « pas aimés de femmes, quoique pleins de sang ! », comme dit le Poète, sont pratiquants. Quels détours je prends pour dire des choses si simples ! Qui, hier si choquantes, sont aujourd'hui devenues si banales !

Pratiquants, certes, mais encore « dans le placard ». Inutile de vous présenter ce cardinal qui apparaît en public au balcon de la Loggia et qui a été pris dans une affaire vite étouffée de prostitution ; cet autre cardinal français qui a eu longtemps un amant anglican en Amérique ; cet autre encore qui, au temps de sa jeunesse, a enchaîné les aventures comme une bonne sœur les grains de son chapelet ; sans oublier ceux que j'ai rencontrés dans les palais du Vatican et qui m'ont présenté leur compagnon comme étant leur assistant, leur minutante, leur substitut, leur chauffeur, leur valet de chambre, leur factotum, voire leur garde du corps !

Le Vatican a une communauté homosexuelle parmi les plus élevées au monde et je doute que, même dans le Castro de San Francisco, ce quartier gay emblématique, aujourd'hui plus mixte, il y ait autant d'homos !

Pour les plus âgés des cardinaux, ce secret est à rechercher dans le passé : leur jeunesse orageuse et leurs années polissonnes d'avant la libération gay expliquent leur double vie et leur homophobie à l'ancienne. Souvent, j'ai eu l'impression au cours de mon enquête de remonter le temps et de me retrouver dans ces années 1930 ou 1950 que je n'ai pas connues, avec cette double mentalité de peuple élu et de peuple maudit, ce qui a fait dire à l'un des prêtres que j'ai souvent rencontrés : « Benvenuto a Sodoma ! » (« Bienvenue à Sodome ! »)

Je ne suis pas le premier à évoquer ce phénomène. Plusieurs journalistes ont déjà révélé scandales et affaires à l'intérieur de la curie romaine. Mais tel n'est pas mon sujet. À la différence de ces vaticanistes, qui dénoncent des « dérives » individuelles mais occultent ainsi le « système », il faut moins s'attacher aux vilaines affaires, qu'à la double vie très banale de la plupart des dignitaires de l'Église. Non aux exceptions mais au système et au modèle, « the pattern » comme le disent les sociologues américains. Les situations individuelles ne m'intéressent guère ; ce qui importe c'est le cas général, la psychologie collective, l'homosociabilité généralisée. Les détails, certes, mais aussi les grandes lois – et il y aura, comme on le verra, quatorze règles générales dans ce livre. Le sujet c'est : la société intime des prêtres, leur fragilité et leur souffrance liée au célibat forcé, devenu système. Il ne s'agit donc pas de juger ces homosexuels, même placardisés – je les aime bien, moi ! – mais de comprendre leur secret et leur mode de vie collectif. La question n'est pas de dénoncer ces hommes ni de les « outer » de leur vivant. Mon projet n'est pas le « name and shame », cette pratique américaine qui consiste à rendre publics les noms afin de les exposer. Qu'il soit bien clair que, pour moi, un prêtre ou un cardinal ne doit avoir aucune honte à être homosexuel ; je pense même que ce devrait être un statut social possible, parmi d'autres.

La nécessité s'impose cependant de révéler un système construit, depuis les plus petits séminaires jusqu'au saint des saints – le collège cardinalice – à la fois sur la double vie homosexuelle et sur l'homophobie la plus vertigineuse. Cinquante ans après Stonewall, la révolution gay aux États-Unis, le Vatican est le dernier bastion à libérer ! Beaucoup de catholiques ont désormais l'intuition de ce mensonge, sans avoir encore pu lire la description de Sodoma.

Sans cette grille de lecture, l'histoire récente du Vatican et de l'Église romaine reste opaque. En méconnaissant sa dimension largement homosexuelle, on se prive d'une des clés de compréhension majeures de la plupart des faits qui ont entaché l'histoire du saint-siège depuis des décennies : les motivations secrètes qui ont animé Paul VI pour confirmer l'interdiction de la contraception artificielle, le rejet du préservatif et l'obligation stricte du célibat des prêtres ; la guerre contre la « théologie de la libération » ; les scandales de la banque du Vatican à l'époque du célèbre archevêque Marcinkus, un homosexuel lui aussi ; la décision d'interdire le préservatif comme moyen de lutte contre le sida, alors même que la pandémie allait faire plus de trente-cinq millions de morts ; les affaires Vatileaks I et II ; la misogynie récurrente, et souvent insondable, de nombreux cardinaux et évêques qui vivent dans un milieu sans femmes ; la démission de Benoît XVI ; la fronde actuelle contre le pape François… À chaque fois, l'homosexualité joue un rôle central que beaucoup devinent mais qui n'a jamais vraiment été raconté.

La dimension gay n'explique pas tout, bien sûr, mais elle est une clé de lecture décisive pour qui veut comprendre le Vatican et ses postures morales. On peut également émettre l'hypothèse, bien que ce ne soit pas le sujet de ce livre, que le lesbianisme est une clé de compréhension majeure de la vie des couvents, des religieuses cloîtrées ou non, des sœurs et des nonnes. Enfin – hélas –, l'homosexualité est également l'une des explications du « cover-up » institutionnalisé des crimes et des délits sexuels qui se comptent désormais par dizaines de milliers. Pourquoi ? Comment ? Parce que la « culture du secret » qui était nécessaire pour maintenir le silence sur la forte prégnance de l'homosexualité dans l'Église a permis aux abus sexuels d'être cachés et aux prédateurs de bénéficier de ce système de protection à l'insu de l'institution – bien que la pédophilie ne soit pas non plus le sujet central de ce livre.

« Que de souillures dans l'Église », a dit le cardinal Ratzinger, qui, lui aussi, a découvert l'ampleur du « placard » à l'occasion d'un rapport secret de trois cardinaux, dont le contenu m'a été décrit : ce fut l'une des raisons majeures de sa démission. Ce rapport évoquerait moins l'existence d'un « lobby gay », comme on l'a dit, que l'omniprésence des homosexuels au Vatican, les chantages, le harcèlement érigés en système. Il y a bien, comme dirait Hamlet, quelque chose de pourri au royaume du Vatican.

La sociologie homosexuelle du catholicisme permet aussi d'expliquer une autre réalité : la fin des vocations. Longtemps, comme on le verra, les jeunes Italiens qui se découvraient homosexuels, ou avaient des doutes sur leurs inclinations, choisissaient de se réfugier dans le sacerdoce. Ainsi, ces parias devenaient des initiés ; d'une faiblesse, ils faisaient une force. Avec la libération homosexuelle des années 1970 et la socialisation gay des années 1980, les vocations catholiques se sont naturellement taries. Un adolescent gay d'aujourd'hui a d'autres options, même en Italie, que d'entrer dans les ordres. La fin des vocations a des causes multiples mais la révolution homosexuelle en est paradoxalement l'un des principaux ressorts.

Cette matrice explique enfin la guerre contre François. Il faut être ici contre-intuitif pour la comprendre. Ce pape latino est le premier à avoir employé le mot « gay » – et non plus seulement le mot « homosexuel » – et on peut le considérer, si on le compare à ses prédécesseurs, comme le plus « gay-friendly » des souverains pontifes modernes. Il a eu des mots à la fois magiques et retors sur l'homosexualité : « Qui suis-je pour juger ? » Et on peut penser que ce pape n'a probablement pas les tendances ni l'inclination qu'on a attribuées à quatre de ses prédécesseurs récents. Pourtant, François fait l'objet aujourd'hui d'une violente campagne menée, en raison même de son libéralisme supposé sur les questions de morale sexuelle, par des cardinaux conservateurs qui sont très homophobes – et, pour la plupart d'entre eux, secrètement homophiles. [https://www.bookys-gratuit.org/]

Le monde à l'envers en quelque sorte ! On peut même dire qu'il y a une règle non écrite qui se vérifie presque toujours à Sodoma : plus un prélat est homophobe, plus il a de chances d'être lui-même homosexuel. Ces conservateurs, ces « tradi », ces « dubia », sont bien les fameux « rigides qui mènent une double vie » dont parle si souvent François.

« Le carnaval est fini », aurait dit le pape à son maître de cérémonie, au moment même de son élection. Depuis, l'Argentin est venu bousculer les petits jeux de connivence et de fraternité homosexuelles qui se sont développés sous le manteau depuis Paul VI, se sont amplifiés sous Jean-Paul II, avant de devenir ingouvernables sous Benoît XVI et de précipiter sa chute. Avec son ego tranquille et son rapport apaisé à la sexualité, François, lui, détonne. Il n'est pas de la paroisse !

Le pape et ses théologiens libéraux se sont-ils rendu compte que le célibat des prêtres avait échoué ? Qu'il s'agissait d'une fiction qui n'existe presque jamais dans la réalité ? Ont-ils deviné que la bataille lancée par le Vatican de Jean-Paul II et Benoît XVI contre les gays était une guerre perdue d'avance ? Et qui se retournait désormais contre l'Église à mesure que chacun en percevait les motivations réelles : une guerre menée par des homosexuels placardisés contre des gays déclarés ! Une guerre entre gays, en somme.

Égaré dans cette société médisante, François est cependant bien informé. Ses assistants, ses collaborateurs les plus proches, ses maîtres de cérémonie et autres experts en liturgie, ses théologiens et ses cardinaux, où les pratiquants sont également légion, savent qu'au Vatican l'homosexualité compte, à la fois, beaucoup d'appelés et beaucoup d'élus. Ils suggèrent même, quand on les interroge, qu'en interdisant aux prêtres de se marier, l'Église est devenue sociologiquement homosexuelle ; et en imposant une continence contre-nature et une culture du secret, elle est pour une part responsable des dizaines de milliers d'abus sexuels qui la minent de l'intérieur. Ils savent aussi que le désir sexuel, et d'abord le désir homosexuel, est l'un des moteurs et des ressorts principaux de la vie du Vatican.

François sait qu'il doit faire évoluer les positions de l'Église et qu'il n'y parviendra qu'au prix d'une lutte sans merci contre tous ceux qui utilisent la morale sexuelle et l'homophobie pour dissimuler leurs hypocrisies et leurs vies doubles. Mais voilà : ces homosexuels cachés sont majoritaires, puissants et influents et, pour les plus « rigides » d'entre eux, très bruyants dans leurs positions homophobes.

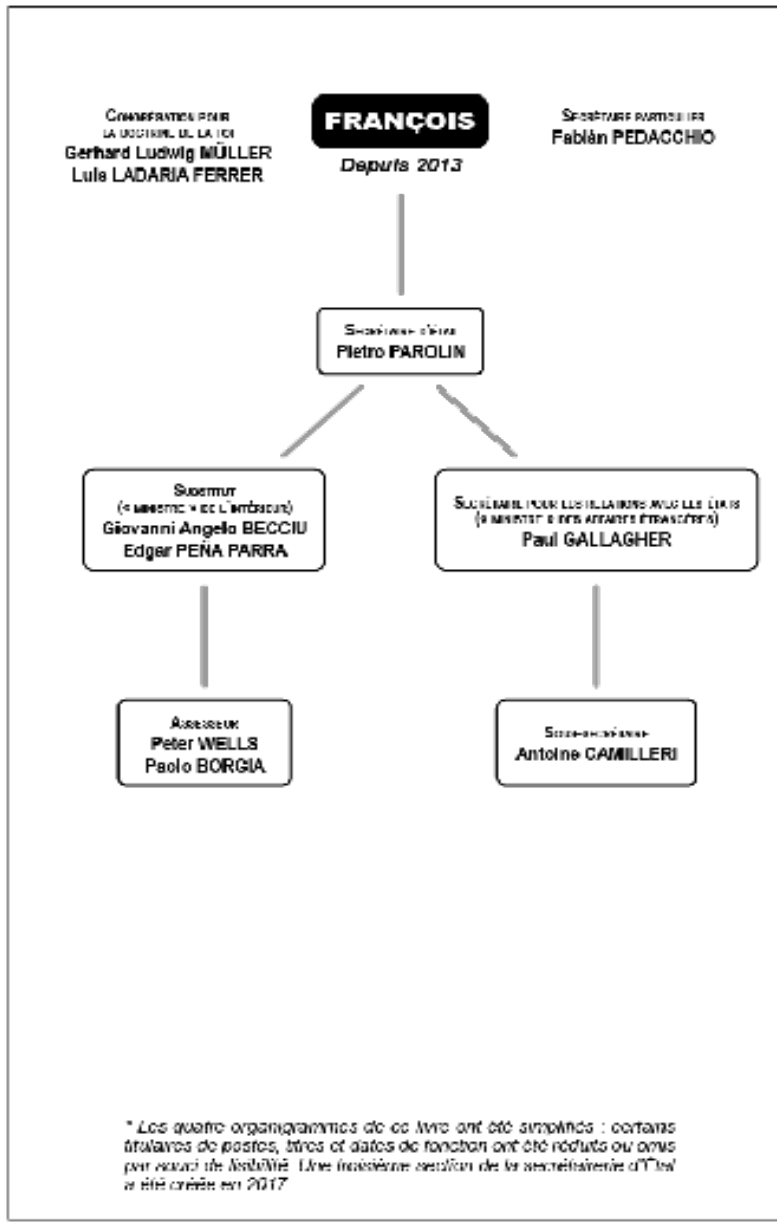
Voici le pape. Il réside désormais à Sodoma. Menacé, attaqué de toutes parts, critiqué, François, a-t-on dit, est « parmi les loups ».

Ce n’est pas tout à fait exact : il est parmi les Folles.

www.bookys-gratuit.org

Première partie

François



** Les quatre organigrammes de ce livre ont été simplifiés : certains titulaires de postes, titres et dates de fonction ont été réduits ou omis par souci de lisibilité. Une troisième section de la secrétairerie d'État a été créée en 2017.*

1.

Domus Sanctæ Marthæ

« Bonsoir, dit la voix. Je voulais vous remercier. »

Le pouce et le petit doigt portés à l'oreille, Francesco Lepore mime pour moi la conversation téléphonique. Il vient de décrocher et son langage corporel semble maintenant aussi important que les mots de son mystérieux interlocuteur, prononcés en italien, avec un fort accent. Lepore se remémore les moindres détails de l'appel :

— C'était le 15 octobre 2015, aux environs de 16 h 45, je m'en souviens très bien. Mon père venait de mourir, quelques jours plus tôt, et je me sentais seul et abandonné. C'est alors que mon portable sonne. Le numéro est anonyme. Je réponds un peu machinalement.

« *Pronto.* (La voix continue :) *Buona sera !* Je suis le pape François. J'ai reçu votre courrier. Le cardinal Farina me l'a transmis et je voulais vous dire que je suis très touché par votre courage et que j'ai été sensible à la cohérence, à la sincérité de votre lettre.

— Saint-père, c'est moi qui suis touché de votre appel ; que vous ayez pris le soin de m'appeler. Ce n'était pas nécessaire. J'avais juste besoin de vous écrire.

— Non, vraiment, insiste François, j'ai été touché par votre sincérité, votre courage. Je ne sais pas ce que je peux faire pour vous aider maintenant, mais j'aimerais être utile. »

La voix tremblante, Francesco Lepore, interloqué par un appel aussi inattendu, hésite. Après un silence, le pape reprend :

« Puis-je vous demander une faveur ?

— Quelle faveur ?

— Voulez-vous prier pour moi ? »

Francesco Lepore reste silencieux.

— Je lui ai finalement répondu que j'avais cessé de prier. Mais que si le pape le voulait, il pouvait prier pour moi, me dit-il.

François lui explique qu'il « prie déjà » pour lui, avant de lui demander : « Puis-je vous bénir ? »

— À cette question du pape François, j'ai répondu positivement, bien sûr. Il y a eu un certain silence, il m'a remercié encore et la conversation s'est terminée ainsi.

Après un moment, Francesco Lepore me dit :

— Vous savez, je ne suis pas très favorable à ce pape. Je ne défends pas beaucoup François, mais j'ai vraiment été touché par son geste. Je n'en ai jamais parlé, je l'ai gardé pour moi, comme un secret personnel et une chose bonne. C'est la première fois que je raconte cela. (Le cardinal Farina, que j'ai interrogé à deux reprises dans son appartement du Vatican, m'a confirmé avoir remis la lettre de Lepore au pape et l'authenticité de l'appel téléphonique de François.)

Lorsqu'il reçoit cet appel, Francesco Lepore est en rupture de ban avec l'Église. Il vient de démissionner et d'être, selon l'expression consacrée, « réduit à l'état laïc ». Le prêtre-intellectuel qui faisait la fierté des cardinaux au Vatican a quitté la soutane. Il vient d'adresser une lettre au pape François, bouteille lancée à la mer à force de douleur, épître dans laquelle il livre son histoire de prêtre homosexuel devenu traducteur latin du pape. Pour en finir. Pour retrouver sa cohérence et sortir de l'hypocrisie. Par son geste, Lepore brûle ses vaisseaux.

Pourtant ce saint appel le renvoie inexorablement à un passé qu'il a voulu oublier, une page qu'il a voulu tourner : son amour du latin et du sacerdoce ; son entrée en religion ; son ordination comme prêtre ; sa vie à la résidence Sainte-Marthe ; ses amitiés particulières avec tant d'évêques et de cardinaux ; ses conversations interminables sur le Christ et l'homosexualité, sous la soutane, et parfois en latin.

Illusions perdues ? Oui, bien sûr. Son ascension a été rapide : un jeune prêtre nommé auprès des cardinaux les plus prestigieux et bientôt au service direct de trois papes. On avait de l'ambition pour lui ; on lui a promis une carrière dans le palais apostolique, peut-être même l'épiscopat ou, qui sait, l'habit pourpre et le chapeau rouge !

C'était avant de choisir. Francesco a dû arbitrer entre le Vatican et l'homosexualité – et, contrairement à de nombreux prêtres et cardinaux qui préfèrent mener une double vie, il a fait le choix d'être en accord avec lui-même et celui de la liberté. Le pape François n'a pas évoqué frontalement la question gay dans sa conversation, mais il est clair que c'est l'honnêteté du prêtre qui l'a incité à téléphoner personnellement à Francesco Lepore.

— Il m'a paru sensible à mon histoire et peut-être au fait que je lui révélais certaines pratiques du Vatican, comment mes supérieurs m'avaient traité sans humanité : il y a beaucoup de protecteurs et de droit de cuissage au Vatican. Et comment ils m'avaient abandonné aussitôt après que j'eus cessé d'être prêtre.

Plus significatif, le pape François remercie explicitement Francesco Lepore d'avoir privilégié « la discrétion » quant à son homosexualité, une forme d'« humilité » et de « secret », plutôt qu'un coming out public tonitruant (implicitement, ce pape rusé se propose de lui retrouver un travail).

Quelque temps après, Mgr Krzysztof Charamsa, un prélat appartenant à l'entourage du cardinal Ratzinger, sera plus vocal, et son coming out très médiatisé suscitera une violente réaction du Vatican. Le pape ne l'appellera pas !

On comprend ici la règle non écrite de Sodoma : mieux vaut, pour intégrer le Vatican, adhérer à un code, le « code du placard », qui consiste à tolérer l'homosexualité des prêtres et des évêques, à en jouir le cas échéant, mais à la conserver secrète dans tous les cas. La tolérance va avec la discrétion. Et comme Al Pacino dans *Le Parrain*, on ne doit jamais critiquer ou quitter sa « famille » : « *Don't ever take sides against the family.* »

Comme j'allais le découvrir au cours de cette longue enquête, être gay dans le clergé consiste à faire partie d'une sorte de norme. La seule ligne jaune à ne pas franchir est la médiatisation ou l'activisme. Être homosexuel est possible au sein de l'institution, facile, banal, et même parfois encouragé ; mais la parole publique, la visibilité un interdit. Être discrètement homosexuel, c'est faire partie « de la paroisse » ; être celui par qui le scandale arrive, c'est s'exclure de la famille.

Au regard de ce « code », l'appel du pape François à Francesco Lepore prend maintenant tout son sens.

J'ai rencontré Lepore pour la première fois au début de cette enquête. Quelques mois avant sa lettre et l'appel du pape. Cet homme muet par profession, traducteur discret du saint-père, acceptait de me parler à visage découvert. Je venais juste de commencer ce livre et j'avais peu de contacts au sein du Vatican : Francesco Lepore fut l'un de mes premiers prêtres gays, avant des dizaines d'autres. Je n'aurais jamais pensé qu'à sa suite les prélats du saint-siège seraient si nombreux à se confesser.

Pourquoi parlent-ils ? Tout le monde se confie à Rome, les prêtres, les gardes suisses, les évêques, les innombrables monsignori et, encore plus que les autres, les cardinaux. De vraies pipelettes ! Toutes ces éminences et ces excellences sont très bavardes, si on sait s'y prendre, à la limite parfois de la logorrhée, et en tout cas de l'imprudence. Chacun a ses raisons : pour les uns c'est par conviction, pour prendre part à la bataille idéologique féroce qui se déroule désormais à l'intérieur du Vatican, entre traditionnalistes et libéraux ; pour les autres, c'est par soif d'influence et, disons-le, par vanité. Certains parlent parce qu'ils sont homosexuels et veulent tout raconter, sur les autres, à défaut de parler d'eux-mêmes. Enfin, il y a ceux qui s'épanchent par aigreur, par goût de la médisance et du ragot. De vieux cardinaux ne vivent qu'à travers les commérages et le dénigrement. Ils me font penser aux habitués des clubs homophiles et interlopes des années 1950 qui se moquaient cruellement de tout le monde, mondains et venimeux, parce qu'ils n'assumaient pas leur nature. Le « placard » est le lieu de la cruauté la plus invraisemblable.

Francesco Lepore, lui, a voulu en sortir. Il m'a tout de suite donné son véritable nom, acceptant que nos discussions soient enregistrées et rendues publiques.

Lors de notre première rencontre, organisée par un ami commun, Pasquale Quaranta, journaliste à *La Repubblica*, Lepore est arrivé un peu en retard, du fait d'une énième grève de transports, au deuxième étage du restaurant Eataly, Piazza della Repubblica à Rome, où nous nous étions donné rendez-vous. J'ai choisi Eataly, qui surfe sur la vague de la « slow food », le fooding équitable et le nationalisme « made in Italy », parce que c'est un restaurant relativement discret à l'écart du Vatican, où l'on peut avoir une conversation libre. La carte propose dix sortes de pâtes – plutôt décevantes – et soixante-treize types de pizzas, peu compatibles avec mon régime « low carb ». Nous nous y sommes retrouvés souvent, avec Lepore, pour de longs entretiens, presque chaque mois, autour de spaghettis all'amatriciana – mes préférés. Et, chaque fois, l'ancien prêtre s'animait soudain et se mettait à table.

Sur la photo d'époque, un peu jaunie, qu'il me montre, le col romain est éclatant, d'un blanc craie sur la soutane noire : Francesco Lepore vient d'être ordonné prêtre. Il a les cheveux courts bien peignés et le visage rasé de près ; l'inverse d'aujourd'hui où il est généreusement barbu, le crâne complètement lisse. Est-ce le même homme ? Le prêtre refoulé et l'homosexuel assumé sont les deux visages d'une même réalité.

— Je suis né à Bénévent, une ville de Campanie, un peu au nord de Naples, me raconte Lepore. Mes parents étaient catholiques, sans être pratiquants. Très tôt, j'ai ressenti une profonde attirance religieuse. J'aimais les églises.

Nombre de prêtres homosexuels interviewés m'ont décrit cette « attirance ». Une quête mystérieuse de la grâce. La fascination pour les sacrements, la splendeur du tabernacle, son double rideau, le ciboire et l'ostensoir. La magie des confessionnaux, isoloirs fantasmagoriques par les promesses qui leur sont attachées. Les processions, les récollections, les oriflammes. Les habits de lumière aussi, les robes, la soutane, l'aube, l'étole. L'envie de pénétrer le secret des sacristies. Et puis la musique : les vêpres chantantes, la voix des hommes et la sonorité des orgues. Sans oublier les prie-dieu !

Beaucoup m'ont également dit avoir retrouvé dans l'Église « comme une seconde mère » : et l'on sait combien le culte, toujours irrationnel et auto-électif, de la sainte vierge est un grand classique pour cette confrérie. Maman ! Nombre d'écrivains homosexuels, de Marcel Proust à Pasolini, en passant par Julien Green ou Roland Barthes, et même Jacques Maritain, ont chanté l'amour passion de leur mère, effusion de cœur qui fut non seulement essentielle mais constitue souvent l'une des clés de leur autocensure (ils furent nombreux, parmi les écrivains et les prêtres, à n'avoir accepté leur homosexualité qu'après la mort de leur mère). Maman, qui est toujours restée fidèle à son petit garçon, lui rendant cet amour, et veillant sur son vieux fils comme si c'était sa propre chair, a souvent tout compris.

Francesco Lepore, lui, veut suivre la voie de son papa :

— Mon père était professeur de latin et j'ai voulu apprendre cette langue pour m'approcher de ce monde, poursuit Lepore. Savoir le latin à la perfection. Et, dès l'âge de dix ou onze ans, j'ai voulu entrer au séminaire.

Ce qu'il fait contre l'avis de ses parents : à quinze ans, il est déjà désireux d'« embrasser », comme on dit, la carrière ecclésiastique.

Chemin classique des jeunes prêtres en général : le séminaire dans un lycée catholique puis cinq années d'études supérieures en philosophie et en théologie, suivies par les « ministères », encore appelés en Italie « ordres mineurs » avec leurs lecteurs et acolytes, avant le diaconat et l'ordination.

— Je suis devenu prêtre à vingt-quatre ans, le 13 mai 2000, au moment du Jubilee et de la World Gay Pride, résume Francesco Lepore en un raccourci saisissant.

Le jeune homme a compris très vite que le lien entre sacerdoce et homosexualité n'était pas contradictoire, ni même contingent, comme il l'avait initialement pensé.

— J'ai toujours su que j'étais homosexuel. En même temps, j'avais une sorte d'attraction-répulsion pour ce type de désirs. J'évoluais dans un milieu qui considérait l'homosexualité comme intrinsèquement mauvaise ; je lisais des livres de théologie qui la définissaient comme un péché. Je l'ai longtemps vécue comme une culpabilité. La voie que j'ai choisie pour m'en sortir a été de nier cette attirance sexuelle en la reportant sur l'attirance religieuse : j'ai fait le choix de la chasteté et du séminaire. Devenir prêtre, c'était pour moi une sorte de solution pour expier une faute que je n'avais pas commise. Pendant ces années de formation à l'université de l'Opus dei à Rome, je me suis consacré très intensément à la prière, j'étais dans l'ascèse, en allant jusqu'à des punitions corporelles, en essayant même de devenir franciscain pour vivre ma religion plus intensément encore, et en réussissant à rester chaste pendant cinq ans, sans même me masturber.

Le parcours de Francesco Lepore, entre péché et mortification, avec ce besoin lancinant d'échapper aux désirs au prix des contraintes les plus éprouvantes, est presque ordinaire dans l'Italie du XXe siècle. La carrière ecclésiastique fut la solution idéale pour beaucoup de ceux qui n'assumaient pas leur orientation intime. Des dizaines de milliers de prêtres italiens ont cru sincèrement que la vocation religieuse était « la » solution à leur « problème ». Telle est la première règle de Sodoma : *Le sacerdoce a longtemps été l'échappatoire idéale pour les jeunes homosexuels. L'homosexualité est l'une des clés de leur vocation. [https://www.bookys-gratuit.org/]*

Arrêtons-nous un instant sur cette matrice. Pour comprendre le parcours de la plupart des cardinaux et d'innombrables prêtres que nous allons croiser dans ce livre, il faut partir de ce processus de sélection presque darwinien qui a une explication sociologique. En Italie, ce fut même longtemps une règle. Ces jeunes hommes efféminés qui s'inquiétaient de leurs désirs, ces garçons qui éprouvaient de l'inclination pour leur meilleur copain et que l'on raillait pour l'affectation de leur élocution, ces homosexuels qui se cherchaient sans vouloir se déclarer, ces séminaristes qui n'étaient pas dans la bonne ornière, n'avaient pas beaucoup d'options dans l'Italie des années 1930, 1940 ou 1950. Certains ont compris précocement, presque par atavisme, comment faire de l'homosexualité subie une force, d'une faiblesse un atout : devenir prêtre. Ce qui leur permettait de reprendre le pouvoir sur leur propre vie en croyant répondre au double appel du Christ et de leurs désirs.

Avaient-ils d'autres options ? Dans une petite ville italienne de Lombardie, ou un village du Piémont, dont beaucoup de cardinaux sont issus, l'homosexualité est encore considérée à cette époque comme le Mal absolu. On comprend à peine cette « obscure infortune » ; on craint cette « promesse d'un amour multiple et complexe » ; on redoute ce « bonheur indicible, insupportable même », pour reprendre les mots du Poète. S'y adonner, même en restant discret, serait faire le choix d'une vie de mensonge ou de proscrit ; devenir prêtre, en revanche, apparaît comme une forme d'échappatoire. En rejoignant le clergé, tout devient plus simple pour l'homosexuel qui n'assume pas : il se met à vivre entre garçons et à porter des robes ; il cesse d'être interrogé sur ses petites amies ; ses copains d'école, qui déjà faisaient de mauvaises blagues, sont impressionnés ; il accède aux honneurs, lui qui était raillé ; il rejoint une race élue, lui qui appartenait à une race maudite ; et Maman, je le répète, qui a tout compris sans le dire, encourage cette vocation miraculeuse. Et surtout ceci : la chasteté avec les femmes et les promesses de célibat ne font pas peur au futur prêtre, bien au contraire ; il embrasse cette contrainte dans la joie ! Dans l'Italie des années 1930 à 1960, le fait qu'un jeune homosexuel choisisse l'ordination et cette sorte de « vœu de célibat entre hommes » était donc dans l'ordre, sinon dans la force des choses.

Un moine bénédictin italien, qui fut l'un des responsables de l'université Sant'Anselmo à Rome, m'explique la logique :

— Le choix du sacerdoce fut d'abord, pour moi, le résultat d'une foi profonde et vitale. Mais, rétrospectivement, je l'analyse aussi comme une manière de mettre sous contrôle ma sexualité. J'ai toujours su que j'étais gay, mais ce n'est que bien plus tard, passé quarante ans, que j'ai accepté cet aspect fondamental de mon identité.

Tous les parcours sont bien sûr singuliers. De nombreux prêtres italiens m'ont dit n'avoir découvert leur homosexualité qu'après leur ordination ou lorsqu'ils se sont mis à travailler au Vatican. Ils sont même nombreux à n'avoir franchi le pas que bien plus tard, au-delà de quarante ans, ou durant les années 1970.

À cette sélection sociologique des prêtres s'ajoute la sélection épiscopale, qui amplifie encore le phénomène. Les cardinaux homophiles privilégient les prélats qui ont des inclinations lesquels, à leur tour, choisissent des prêtres gays. Les nonces, ces ambassadeurs du pape chargés de la sélection des évêques, parmi lesquels le pourcentage d'homosexuels atteint des records, opèrent à leur tour une sélection « naturelle ». Selon tous les témoignages que j'ai recueillis, les prêtres partageant ces goûts seraient privilégiés, quand cette homophilie est perçue. Plus prosaïquement, il n'est pas rare qu'un nonce ou un évêque promeuve un prêtre qui fait partie de « la paroisse » parce qu'il en attend quelque faveur.

C'est la deuxième règle de Sodoma : *L'homosexualité s'étend à mesure que l'on s'approche du saint des saints ; il y a de plus en plus d'homosexuels lorsqu'on monte dans la hiérarchie catholique. Dans le collège cardinalice et au Vatican, le processus préférentiel est abouti : l'homosexualité devient la règle, l'hétérosexualité l'exception.*

J'ai véritablement commencé ce livre en avril 2015. Un soir, mon éditeur italien, Carlo Feltrinelli, m'a invité à dîner au restaurant Rovello, Via Tivoli, à Milan. Nous nous connaissions déjà, puisqu'il avait publié trois de mes livres, et j'avais souhaité lui parler de *Sodoma*. Depuis plus d'une année, j'enquêtais sur la question homosexuelle dans l'Église catholique, multipliant les entretiens à Rome et dans quelques pays, lisant de nombreux ouvrages, mais mon projet restait encore hypothétique. J'avais le sujet, mais pas la manière de l'écrire.

Il paraît même que lors de conférences publiques à Naples et à Rome, cette année-là, j'avais lancé, parlant des catholiques gays : « Il faudra bien qu'un jour, on raconte cette histoire du Vatican. » Un jeune écrivain napolitain m'a rappelé par la suite cette formule, et le journaliste de *La Repubblica*, Pasquale Quaranta, un ami qui m'accompagne depuis dans la préparation de ce livre, m'a, lui aussi, remémoré cette phrase. Mais mon sujet restait indicible.

Avant ce dîner, j'avais imaginé que Carlo Feltrinelli refuserait un tel projet ; je l'aurais alors abandonné si tel avait été le cas et *Sodoma* n'aurait pas vu le jour. C'est le contraire qui s'est produit. L'éditeur de Boris Pasternak, de Günter Grass et, plus récemment, de Roberto Saviano, m'a bombardé de questions, interrogé sur mes idées avant de glisser, pour m'encourager à travailler tout en me mettant en garde :

— Il faudrait publier ce livre en Italie et, simultanément, en France et aux États-Unis, pour lui donner plus de poids. Vous aurez des photos ? En même temps, vous allez devoir me montrer que vous en savez plus que vous ne dites.

Il s’est resservi du vin millésimé et a continué à réfléchir à haute voix. Et soudain, il a ajouté en insistant sur les « s » :

— Mais ils vont tenter de vous assssassssiner !

Je venais d'avoir son feu vert. Je me suis lancé dans l'aventure et j'ai commencé à habiter à Rome chaque mois. Mais je ne savais pas encore que j'allais devoir mener l'enquête dans plus de trente pays et pendant quatre années. *Sodoma* était lancé. Advienne que pourra !

Au numéro 178 de la Via Ostiense, au sud de Rome, Al Biondo Tevere est une trattoria populaire. Le Tibre y coule au pied de la terrasse – d'où le nom du restaurant. C'est banal, excentré, peu fréquenté et, en ce mois de janvier, il y fait affreusement froid. Pourquoi diable Francesco Gnerre m'a-t-il donné rendez-vous dans une gargote aussi éloignée ?

Professeur de littérature à la retraite, Gnerre a consacré une partie importante de ses recherches à la littérature gay italienne. Il a aussi signé, pendant plus de quarante ans, des centaines de critiques de livres dans diverses revues homosexuelles.

— Des milliers de gays comme moi ont construit leur bibliothèque en lisant les articles de Francesco Gnerre dans *Babilonia* et *Pride*, m'explique le journaliste Pasquale Quaranta, qui a organisé la rencontre.

Gnerre a choisi le lieu à dessein. Chez Al Biondo Tevere, le cinéaste italien Pier Paolo Pasolini s'est rendu, dans la nuit du 1er novembre 1975, accompagné de Pelosi, le jeune prostitué qui devait l'assassiner quelques heures plus tard sur une plage d'Ostie. Ce « dernier souper », juste avant l'un des crimes les plus horribles et les plus célèbres de l'histoire italienne, fait l'objet d'une étrange commémoration sur les murs ripolinés du restaurant. Coupures de presse, photos de tournages, images de films, tout l'univers de Pasolini revit ici.

— La plus grande association gay italienne, c'est le Vatican, lâche, en guise d'antipasti, Francesco Gnerre.

Et le critique littéraire de se lancer dans un long récit, celui de l'histoire des relations enchevêtrées entre les prêtres italiens et l'homosexualité. Les romanciers catholiques, qu'il évoque, en sont le trait d'union. Il me parle aussi de Dante :

— Dante n'était pas homophobe, explique Gnerre. Il y a quatre références à l'homosexualité dans la *Divine Comédie* dans les parties dites l'*Enfer* et le *Purgatoire*, même s'il n'y en a aucune dans le *Paradis* ! Dante a de la sympathie pour son personnage gay, Brunetto Latini, qui est aussi son ancien professeur de rhétorique. Et même s'il le place au troisième giron du septième cercle de l'enfer, il a du respect pour la condition homosexuelle.

Empruntant le chemin des lettres, du latin et de la culture pour tenter de résoudre son propre dilemme, le prêtre Francesco Lepore a passé lui aussi des années à essayer de décrypter les non-dits de la littérature ou du cinéma – les poèmes de Pasolini, Leopardi, Carlo Coccioli, les *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar, les films de Visconti, sans oublier les figures homosexuelles de la *Divine Comédie* de Dante. Pour beaucoup de prêtres et d'homosexuels italiens mal dans leur peau, la littérature a joué un rôle majeur dans leur vie : « le plus sûr des abris », dit-on.

— C’est par la littérature que j’ai compris bien des choses, ajoute Lepore. J’étais en quête de codes et de mots de passe. [https://www.bookys-gratuit.org/]

Pour tenter de déchiffrer ces codes, on peut s'intéresser à une autre figure clé, dont nous parlons avec l'universitaire Francesco Gnerre : Marco Bisceglia. Ce dernier a eu trois vies. Il fut le cofondateur d'Arcigay, la principale association homosexuelle italienne des quarante dernières années. Elle regroupe encore aujourd'hui plusieurs centaines de milliers de membres, répartis au sein de comités locaux dans plus d'une cinquantaine de villes de la péninsule. Avant cela, Bisceglia fut d'abord prêtre.

— Marco est allé au séminaire car il était convaincu d'être appelé par Dieu. Il m'a raconté avoir cru, en toute bonne foi, en sa vocation religieuse alors que sa véritable vocation, il l'a découverte une fois passé cinquante ans : c'était l'homosexualité. Il a longtemps refoulé son orientation sexuelle. Je crois que ce parcours est très typique en Italie. Un garçon qui préfère la lecture au football ; un garçon qui ne se sent pas attiré par les filles et qui ne comprend pas trop la nature de ses désirs ; un garçon qui ne veut pas avouer à sa famille et à sa mère ses désirs contrariés : tout cela conduisait un peu naturellement les jeunes homosexuels italiens vers les séminaires. Mais ce qui est fondamental chez Marco Bisceglia, c'est qu'il n'a pas été hypocrite. Pendant plusieurs décennies, tant qu'il est resté dans l'Église, il n'a pas expérimenté la vie gay ; ensuite seulement, il a vécu son homosexualité avec les excès des nouveaux convertis.

Ce portrait chaleureux que me dessine Gnerre, qui a bien connu Bisceglia, masque probablement les tourments et les crises psychologiques de ce prêtre jésuite. Celui-ci évolua par la suite vers la théologie de la libération et il semble qu'il ait également connu des démêlés avec la hiérarchie catholique, ce qui contribua peut-être à opérer sa mutation vers le militantisme gay. Redevenu prêtre à la fin de sa vie, après ses années d'activisme gay, il est mort du sida en 2001.

Trois vies, donc : celles du prêtre ; du militant gay qui s'oppose au prêtre ; du malade du sida, enfin, qui se réconcilie avec l'Église. Son biographe, Rocco Pezzano, que j'interroge, reste étonné par « cette vie de loser » où Marco Bisceglia serait allé d'échec en échec et n'aurait jamais vraiment trouvé sa voie. Francesco Gnerre est plus généreux : il met en avant sa « cohérence » et le mouvement d'une « vie douloureuse mais magnifique ».

Prêtres et homosexuels : deux faces d'une même pièce ? Une autre figure du mouvement gay italien, Gianni Delle Foglie, fondateur de la première librairie spécialisée de Milan, qui s'intéressait aux écrivains catholiques homosexuels, a eu ce mot fameux : « Les gays ont été laissés presque seuls face au Vatican. Mais c'est peut-être bien ainsi : laissez-nous ensemble ! La bataille entre les gays et le Vatican est une guerre entre pédés [*una guerra tra froci*] ! »

C'est à Rome que Francesco Lepore vit ses premières aventures sexuelles. Comme pour beaucoup de prêtres italiens, la capitale, celle d'Hadrien et de Michel-Ange, a été le révélateur de ses attirances singulières. Il y découvre que le vœu de chasteté est peu respecté et que les homosexuels sont majoritaires parmi les prêtres.

— Je me suis retrouvé seul à Rome et c'est là que j'ai découvert le secret : les prêtres menaient fréquemment des vies polissonnes. C'était un monde totalement nouveau pour moi. J'ai commencé une relation avec un prêtre qui a duré cinq mois. Lorsque nous nous sommes séparés, j'ai traversé une crise profonde. Ma première crise spirituelle. Comment pouvais-je être prêtre et, en même temps, vivre mon homosexualité ?

Lepore évoque le sujet avec ses confesseurs ainsi qu'avec un prêtre jésuite (à qui il raconte tous les détails) puis avec un évêque (à qui il les épargne). Tous l'encouragent à persévérer dans le sacerdoce, à ne plus parler d'homosexualité et à ne pas se sentir coupable. On lui fait comprendre, sans détour, qu'il peut très bien vivre sa sexualité, à condition de rester discret et de ne pas en faire une identité militante.

C’est à ce moment-là que son nom est proposé pour un poste à la prestigieuse secrétairerie d’État au palais apostolique du Vatican, un équivalent des services du Premier ministre du pape.

— Ils étaient à la recherche d'un prêtre parlant parfaitement le latin et comme la rumeur avait circulé que j'étais en crise, quelqu'un a proposé mon nom. Mgr Leonardo Sandri, devenu depuis cardinal, a contacté mon évêque et il m'a invité à rencontrer les gens de la section latine. Ils m'ont fait passer un test de latin et j'ai été admis. Je me souviens qu'ils m'ont quand même mis en garde, ce qui prouve qu'ils savaient que j'étais gay : d'une formule pleine de sous-entendus, ils m'ont dit que « si j'avais le niveau pour être qualifié pour le poste », il fallait que je me mette « à dédier ma vie au pape et oublier tout le reste ».

Le 30 novembre 2003, le prêtre napolitain rejoint Domus Sanctæ Marthæ, la résidence des cardinaux au Vatican – et le domicile actuel du pape François.

On ne visite Domus Sanctæ Marthæ que sur autorisation spéciale et seulement les mercredi et jeudi matin, entre 10 heures et midi, lorsque le pape est à Saint-Pierre de Rome. Mgr Battista Ricca, le célèbre directeur de la résidence, qui a un bureau sur place, me fournit l'indispensable permis. Il m'indique minutieusement comment franchir le contrôle des gendarmes puis celui des gardes suisses. Je croiserai souvent ce prélat aux yeux liquides, un franc-tireur proche de François qui a connu la gloire et la chute. C'est à lui que je devrai, comme on le verra, de pouvoir loger dans l'une des résidences du Vatican.

Avec ses cinq étages et ses cent vingt chambres, Domus Sanctæ Marthæ pourrait être un motel quelconque des suburbs d'Atlanta ou de Houston si le pape n'y résidait pas. Moderne, impersonnelle et terne, cette résidence tranche par rapport à la beauté du palais apostolique.

Lorsque je visiterai, avec le diplomate Fabrice Rivet, la fameuse IIIe Loggia de l'imposant palais, je serai émerveillé par les mappemondes peintes sur les murs, les bêtes sauvages raphaéliques et les plafonds d'art miroités dans les costumes des gardes suisses. Rien de tel à Sainte-Marthe.

— C’est un peu froid, c’est vrai, reconnaît Harmony, une jeune femme d’origine sicilienne qui a été missionnée pour me faire découvrir les lieux.

Sur un panneau à l'entrée, je lis : « Tenue correcte exigée. » Et un peu plus loin : « Pas de short ni de jupe. » J'aperçois aussi plusieurs sacs Gammarelli, la marque de luxe des vêtements pontificaux, qui attendent à la réception de Sainte-Marthe. La salle des audiences et la salle de presse en enfilade sont assez ternes elles aussi, et tout est à l'avenant : le triomphe du mauvais goût.

Dans la salle de réunion du pape, je tombe sur une immense œuvre représentant la vierge de Guadalupe qui symbolise toute la religiosité d'Amérique latine : un cadeau offert au pape par le cardinal et archevêque de Mexico, Norberto Rivera Carrera, qui tentait peut-être ainsi de se faire pardonner ses fréquentations. (Le cardinal a été critiqué pour ne pas avoir dénoncé le célèbre prêtre pédophile Marcial Maciel, et il a finalement été mis à la retraite par François.)

À quelques mètres, une chapelle est réservée au pape : il y célèbre la messe en petit comité, tous les matins, à 7 heures. Elle est vilaine, comme la salle à manger, bien plus vaste, mais qui ressemble à un restaurant d'entreprise Sodexo. Harmony me montre la table, située un peu à l'écart, où François prend ses repas, avec six personnes au maximum.

Au deuxième étage se trouve l'appartement privé du saint-père, qui ne se visite pas ; on m'en montre une réplique exacte, dans l'aile opposée : c'est une suite modeste qui comprend un petit séjour et une chambre avec un lit à une place. Un des gardes suisses qui protègent le pape et passent fréquemment la nuit devant la porte de sa chambre me confirmera ces informations. Je le reverrai souvent à Rome et nous aurons même nos habitudes au café Makasar, dans le Borgo, un bar à vin à l'écart du Vatican, où je rencontrerai tous ceux qui préféreront que nos entretiens restent discrets. Le jeune homme deviendra au fil des mois, comme nous le verrons, l'un de mes informateurs sur la vie gay du Vatican.

Nous voici maintenant dans la lingerie. Anna est une petite femme douce, serviable, et Harmony me la présente comme « la blanchisseuse du pape ». Dans deux pièces situées à gauche de la chapelle papale, cette religieuse s'occupe, avec une dévotion impeccable, des tenues de François. Elle déplie minutieusement, comme s'il s'agissait du saint suaire, chasubles et aubes pour me les montrer (François refuse de porter, contrairement à ses prédécesseurs, le rochet et la mosette rouge).

— Vous voyez là les différents habits de sa sainteté. Blanc en général ; vert pour une messe ordinaire ; rouge et violet pour des occasions particulières ; argent enfin, mais cette couleur, le saint-père ne l'utilise pas, me dit Anna.

Alors que je m'apprête à quitter Domus Sanctæ Marthæ, je croise Gilberto Bianchi, le jardinier du pape, un Italien jovial, serviteur dévoué du santo padre, et visiblement soucieux pour les agrumes de sa sainteté qui ont été plantés à l'extérieur, juste devant la chapelle pontificale.

— À Rome, on n'est pas à Buenos Aires ! me dit, inquiet, Gilberto, avec un air entendu.

Tout en arrosant des orchidées, le jardinier ajoute :

— Il a fait trop froid cette nuit pour les orangers, les citronniers, les mandariniers, je ne sais pas s'ils vont tenir le coup.

J'observe, inquiet à mon tour, les arbres adossés à un mur, espérant qu'ils réussissent à passer l'hiver. Eh oui, on n'est pas à Buenos Aires !

— Ce mur que vous voyez, à côté de la chapelle, là où sont les orangers, marque la frontière, me dit soudain Harmony.

— Quelle frontière ?

— Celle du Vatican ! De l'autre côté, c'est l'Italie.

En quittant Domus Sanctæ Marthæ, je tombe nez à nez, à l'entrée même de la résidence, sur un porte-parapluie contenant, bien visible, une grosse ombrelle aux couleurs de l'arc-en-ciel : un rainbow flag !

— Ce n’est pas le parapluie du pape, me précise aussitôt Harmony, comme si elle avait suspecté une gaffe.

Et alors que les gardes suisses me saluent et que les gendarmes baissent le regard en me voyant m'éloigner, je me mets à rêver. À qui peut bien appartenir ce beau parapluie qui porte des couleurs contre-nature ? Est-ce celui de Mgr Battista Ricca, le direttore de Sainte-Marthe, qui m'a aimablement invité à visiter la résidence dont il a la charge ? A-t-il été oublié là par l'un des assistants des papes ? Ou par un cardinal dont la cappa magna serait si bien assortie à ce parapluie arc-en-ciel ?

J'imagine en tout cas la scène : son heureux propriétaire, un cardinal peut-être, ou un monsignore, fait sa promenade dans les jardins du Vatican avec son rainbow flag à la main ! Qui est-il ? Comment ose-t-il ? Ou peut-être n'est-il pas au courant ? Je le devine empruntant la Via delle Fondamenta puis la Rampa dell'Archeologia, avec son parapluie, pour aller rendre visite à Benoît XVI qui vit cloîtré dans le monastère Mater Ecclesiæ. À moins qu'il ne fasse sous cette belle ombrelle multicolore un petit tour au palais du saint-office, siège de la Congrégation pour la doctrine de la foi, l'ancienne Inquisition. Peut-être que ce parapluie arc-en-ciel n'a aucun propriétaire connu et qu'il est, lui aussi, dans le placard. Il traîne là. On l'emprunte, on le pose, on le reprend, on s'en sert. J'imagine alors que les prélats se le passent, se l'échangent, en fonction des circonstances et des intempéries. Qui pour dire sa prière à l'arc-en-ciel ; qui pour flâner près de la Fontaine du coquillage ou de la tour Saint-Jean ; qui pour aller rendre hommage à la statue la plus vénérée des jardins du Vatican, celle de saint Bernard de Clairvaux, grand réformateur et docteur de l'Église, connu pour ses textes homophiles et pour avoir aimé tendrement l'archevêque irlandais Malachie d'Armagh. L'érection de cette statue rigide qui mène une double vie au cœur même du catholicisme romain est-elle un symbole ?

Combien j'aurais aimé être un observateur discret, un garde suisse en faction, un réceptionniste de Sainte-Marthe, pour suivre la vie de ce parapluie multicolore, « bateau ivre » plus léger qu'un bouchon qui danse dans les jardins du Vatican. Ce rainbow flag « damné par l'arc-en-ciel » est-il le code secret de la « parade sauvage » dont parle le Poète ? À moins qu'il ne serve en fait, et seulement, à se protéger de la pluie !

— Je suis arrivé à Sainte-Marthe à la fin de l'année 2003, poursuit, lors d'un autre déjeuner, Francesco Lepore.

Alors qu'il est le plus jeune prêtre travaillant au saint-siège, il se met à vivre au milieu des cardinaux, des évêques et des vieux nonces du Vatican. Il les connaît tous ; il a été l'assistant de plusieurs d'entre eux ; il mesure l'ampleur de leurs talents et de leurs petites manies ; il a deviné leurs secrets.

— Les gens qui travaillaient avec moi vivaient là, et même Mgr Georg Gänswein, qui allait devenir le secrétaire particulier du pape Benoît XVI, vivait aussi avec nous.

Lepore séjourne une année dans la célèbre résidence qui se révèle être le cadre d'un homo-érotisme stupéfiant.

— Sainte-Marthe est un lieu de pouvoir, me précise-t-il. Il s'agit d'un grand carrefour d'ambitions et d'intrigues, un lieu où il y a beaucoup de concurrence et d'envie. Il est exact qu'un nombre significatif de prêtres qui y vivent sont homosexuels et je me souviens, lors des repas sur place, qu'il y avait sans cesse des blagues à ce sujet. On donnait des surnoms aux cardinaux gays en les féminisant, et ça faisait rire toute la tablée. On connaissait le nom de ceux qui avaient un partenaire ou de ceux qui faisaient venir des garçons à Sainte-Marthe pour passer la nuit avec eux. Beaucoup menaient une double vie : prêtre au Vatican le jour ; homosexuel dans les bars et les clubs la nuit. Souvent, ces prélats avaient l'habitude de faire des avances aux prêtres plus jeunes, dont j'étais, aux séminaristes, aux gardes suisses, ou bien aux laïques qui travaillaient au Vatican.

Ils sont plusieurs à m'avoir raconté ces « repas de médisance » où les prêtres parlent tout haut des histoires de cour et tout bas des histoires de garçons – qui sont souvent les mêmes. Ah, ces quolibets de la Domus Sanctæ Marthæ ! Ah, ces messes basses que j'ai surprises à la Domus Internationalis Paulus VI, à la Domus Romana Sacerdotalis ou dans les appartements du Vatican, lorsque j'y logeais et y déjeunais moi aussi.

Francesco Lepore poursuit :

— L'un des prélats de Sainte-Marthe travaillait à la secrétairerie d'État. Il était proche du cardinal Giovanni Battista Re. À cette époque, il avait un jeune ami slave et il le faisait entrer fréquemment le soir dans la résidence. Par la suite, on nous l'a présenté comme étant un membre de sa famille : son neveu. Personne n'était dupe évidemment ! Un jour, lorsque le prêtre a été promu, les rumeurs se sont multipliées. Alors, une mise au point a été faite publiquement par le cardinal Giovanni Battista Re et l'évêque Fernando Filoni pour confirmer que le jeune Slave était bien un membre de sa famille et que l'affaire était close !

Ainsi, l'omniprésence des homosexuels au Vatican n'est pas de l'ordre de la dérive, de la « brebis galeuse », du « mouton noir » ou du « filet qui contient de mauvais poissons », comme l'a dit Joseph Ratzinger. Ce n'est ni un « lobby », ni une dissidence ; ce n'est pas non plus une secte ou une franc-maçonnerie à l'intérieur du saint-siège : c'est un système. Ce n'est pas une petite minorité ; c'est une grande majorité.

À ce stade de la conversation, je demande à Francesco Lepore quel est, selon lui, l'importance de cette communauté, toutes tendances confondues, au Vatican.

— Je pense que le pourcentage est très élevé. Je dirais autour de 80 %, m'assure-t-il.

Lors d'un entretien avec un archevêque non italien, et que j'ai rencontré à plusieurs reprises, celui-ci m'explique :

— On dit que trois des cinq derniers papes étaient homophiles, certains de leurs assistants et secrétaires d'État aussi. La majorité des cardinaux et des évêques de curie également. Mais la question n'est pas de savoir si ces prêtres du Vatican ont ce type d'inclination : ils l'ont. La question est de savoir, et c'est en fait le vrai débat : sont-ils homosexuels pratiquants ou non pratiquants ? Là, les choses se compliquent. Certains prélats qui ont des inclinations ne pratiquent pas. Ils peuvent être homophiles dans leur vie et leur culture, mais sans avoir une vie homosexuelle.

Durant une dizaine d'entretiens, Francesco Lepore m'a raconté la folle gaieté du Vatican. Son témoignage est incontestable. Il a eu plusieurs amants parmi les archevêques et les prélats ; il a été dragué par des cardinaux dont nous parlerons. J'ai vérifié chacune de ces histoires scrupuleusement, en entrant en contact moi-même avec les intéressés, cardinaux, archevêques, monsignori, nonces, minutantes, assistants, simples prêtres ou confesseurs de Saint-Pierre, tous effectivement de la paroisse.

Lepore s'est longtemps trouvé à l'intérieur de la machine. Or il est facile, lorsqu'un cardinal vous drague discrètement ou quand un monsignore vous fait des avances éhontément, de repérer les « closeted », et les pratiquants. J'en ai moi-même fait l'expérience. C'est un jeu trop facile ! Car même lorsqu'on est cadenassé, célibataire endurci, enfermé dans un placard digne d'un coffre-fort, et que l'on a fait vœu de célibat hétérosexuel, il vient toujours un moment où l'on se trahit.

Grâce à Lepore – et bientôt, par capillarité, à vingt-huit autres informateurs, prêtres ou laïcs, tous en fonction à l'intérieur du Vatican et manifestement gays en ma présence, sources que j'ai cultivées pendant quatre années –, je savais, dès le début de mon enquête, où aller. J'avais identifié les cardinaux concernés avant même de les avoir vus ; je connaissais les assistants à approcher et le nom des monsignori dont je devais devenir l'ami. Ils sont si nombreux à « en être ».

Je me souviendrai longtemps de ces conversations infinies avec Lepore dans la nuit romaine, où, lorsque j'avançais le nom de tel cardinal ou de tel archevêque, je le voyais tout à coup s'animer, exploser de joie et finalement s'exclamer en agitant les mains : « *Gayissimo !* »

Longtemps, Francesco Lepore a été l'un des prêtres favoris du Vatican. Il était jeune et séduisant – sexy même ; c'était aussi un intellectuel lettré. Il séduisait physiquement autant qu'intellectuellement. Dans la journée, il traduisait les documents officiels du pape en latin et répondait aux lettres adressées au saint-père. Il écrivait également des articles culturels pour l'*Osservatore Romano*, le journal officiel du Vatican.

Le cardinal Ratzinger, le futur pape Benoît XVI, alors préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, accepta même de préfacer l'un des recueils de textes érudits du jeune prêtre et en fit des éloges.

— Je conserve un souvenir agréable de cette période, me dit Lepore, mais le problème homosexuel demeurait, plus pressant que jamais. J'avais l'impression que ma propre vie ne m'appartenait plus. Et puis, j'ai très vite été attiré par la culture gay de Rome : j'ai commencé à fréquenter les clubs de sport, hétérosexuels d'abord, mais cela s'est su. Je me suis mis à célébrer la messe de moins en moins souvent, à sortir habillé en civil, sans la soutane ni le col romain ; bientôt j'ai cessé de dormir à Sainte-Marthe. Mes supérieurs en ont été informés. On a voulu me changer de poste, peut-être m'éloigner du Vatican, et c'est alors que Mgr Stanisław Dziwisz, le secrétaire personnel du pape Jean-Paul II, et le directeur de l'*Osservatore Romano*, où j'écrivais, sont intervenus en ma faveur. Ils ont obtenu mon maintien au Vatican.

Nous recroiserons souvent, dans ce livre, Stanisław Dziwisz, aujourd'hui cardinal à la retraite en Pologne : il vit à Cracovie, où je l'ai rencontré à deux reprises et où j'ai enquêté. Il fut longtemps l'un des hommes les plus puissants du Vatican, qu'il a dirigé, en duo avec le cardinal secrétaire d'État Angelo Sodano, au fur et à mesure que l'état de santé de Jean-Paul II se dégradait. Dire qu'une légende noire entoure ce Polonais entreprenant est un euphémisme. Mais n'allons pas trop vite ; les lecteurs auront tout le temps de comprendre le système.

Grâce à Dziwisz donc, Francesco Lepore est nommé secrétaire particulier du cardinal Jean-Louis Tauran, un Français très influent, diplomate chevronné et « ministre » des Affaires étrangères de Jean-Paul II. Je rencontrerai Tauran à quatre reprises et il deviendra l'un de mes informateurs et contacts réguliers au Vatican. J'ai même nourri une affection sans borne pour ce cardinal hors du commun, à l'insondable schizophrénie, qu'une terrible maladie de Parkinson a longtemps gravement handicapé, avant de l'emporter à l'été 2018, au moment même où je relisais la version finale de ce livre.

Grâce à Tauran, qui est parfaitement au courant de ses mœurs, Lepore poursuit sa vie d'intellectuel au Vatican. Il travaille par la suite pour le cardinal italien Raffaele Farina, qui dirige la bibliothèque et les archives secrètes du saint-siège, puis auprès de son successeur, l'archevêque Jean-Louis Bruguès, eux aussi informés de ses inclinations. On lui confie l'édition de manuscrits rares ; il publie des recueils de colloques de théologie édités par les presses officielles du Vatican.

— Ma double vie, cette hypocrisie lancinante, continuait à me peser énormément, continue Lepore. Mais je n'étais pas assez courageux pour tout lâcher et renoncer au sacerdoce.

Alors le prêtre organise minutieusement sa révocation, sans pour autant rechercher le scandale.

— J'étais trop lâche pour démissionner. Par faiblesse, j'ai fait en sorte que la décision ne vienne pas de moi.

Selon la version qu'il me donne (et que m'ont confirmé les cardinaux Jean-Louis Tauran et Farina), il a choisi « délibérément » de consulter des sites gays sur son ordinateur depuis le Vatican et de laisser sa session ouverte, avec des articles et des sites compromettants.

— Je savais très bien que tous les ordinateurs étaient sous contrôle étroit et que je serais rapidement repéré. Ce qui fut le cas. On m'a convoqué et les choses sont allées très vite : il n'y a pas eu de procès, ni de sanction. On m'a proposé de retourner dans mon diocèse et d'y occuper une importante position. Ce que j'ai refusé.

L'incident fut pris au sérieux ; il méritait de l'être aux yeux du Vatican. Francesco Lepore est alors reçu par le cardinal Tauran qui s'est dit « extrêmement triste de ce qui venait de se passer » :

— Tauran m'a aimablement reproché d'avoir été naïf, de n'avoir pas su que « le Vatican avait des yeux partout » et qu'il me fallait être plus prudent. Il ne m'a pas blâmé d'être gay, mais seulement d'avoir été repéré ! Et c'est ainsi que les choses se sont terminées. Quelques jours plus tard, j'ai quitté les lieux ; et j'ai cessé définitivement d'être prêtre.

www.bookys-gratuit.org

2.

La théorie du genre

Une antichambre ? Un cabinet ? Un boudoir ? Je suis dans le salon de l'appartement privé du cardinal américain Raymond Leo Burke, une résidence officielle du Vatican, Via Rusticucci à Rome. C'est une pièce étrange et mystérieuse, que j'observe minutieusement. Je suis seul. Le cardinal n'est pas encore arrivé.

— Son Éminence est retenue à l'extérieur. Elle ne va pas tarder, me dit don Adriano, un prêtre canadien, élégant et un peu coincé : l'assistant de Burke. Vous êtes au courant de l'actualité ?

Le jour de ma visite, le cardinal américain venait d'être convoqué par le pape François pour être sermonné. Il faut dire que Burke a multiplié les provocations et les oukases contre le saint-père, au point d'être considéré comme son opposant numéro un. Pour François, Burke est un pharisien – ce n'est pas un compliment venant d'un jésuite.

Dans l'entourage du pape, les cardinaux et monsignori que j'ai interrogés s'amusent :

— Son Éminence Burke est folle ! me lance l'un d'entre eux, un Français, qui accorde en toute logique grammaticale l'adjectif au féminin.

Cette féminisation des titres d'hommes est surprenante et il m'a fallu du temps pour m'habituer à entendre parler des cardinaux et évêques du Vatican de cette façon. Si Paul VI avait l'habitude de s'exprimer à la première personne du pluriel (« Nous disons… »), j'apprends que Burke aime qu'on emploie à son propos le féminin : « Votre Éminence peut être fière » ; « Votre Éminence est grande » ; « Votre Éminence est trop bonne ».

Plus prudent, le cardinal Walter Kasper, un proche de François, se contente de hocher la tête en signe de consternation et d'incrédulité lorsque je mentionne le nom de Burke, laissant échapper quand même le qualificatif de « fou » – au masculin.

Plus rationnel dans sa critique, le père Antonio Spadaro, un jésuite considéré comme l'une des éminences grises du pape, avec lequel j'ai régulièrement discuté au siège de la revue *La Civiltà Cattolica*, dont il est le directeur, m'explique :

— Le cardinal Burke a pris la tête de l'opposition au pape. Ces opposants sont très véhéments, et parfois très riches, mais ils ne sont pas très nombreux.

Un vaticaniste m'a dévoilé le surnom dont le cardinal américain, petit homme trapu, serait affublé au sein de la curie : « The Wicked Witch of the Midwest ». Pourtant, face à cette éminence rebelle qui veut défendre la tradition, le pape François ne joue pas, lui, avec les mots. Sous l'apparence d'un homme souriant et jovial, c'est un dur. « Un sectaire », disent ses détracteurs, fort nombreux désormais au Vatican.

Le saint-père a sanctionné le cardinal Burke, limogé sans préavis de son poste de préfet en charge du Tribunal suprême de la Signature apostolique, la juridiction d'appel du Vatican. Lot de consolation : il fut ensuite nommé, *promoveatur ut amoveatur* (promu pour s'en débarrasser), représentant du pape auprès de l'ordre de Malte. Avec le titre ronflant de « Cardinalis Patronus » – le cardinal patron de l'ordre –, Burke a continué à défier le successeur de Pierre, ce qui lui a valu une nouvelle mise en garde du souverain pontife, le jour de ma venue, justement.

À l'origine de ce nouvel affrontement – cela ne s'invente pas : une distribution de préservatifs ! L'ordre de Malte, ordre religieux souverain, mène des actions caritatives dans de nombreux pays. En Birmanie, certains de ses membres auraient distribué des préservatifs à des personnes séropositives pour éviter de nouvelles contaminations. Au terme d'une enquête interne rock'n' roll, le « grand maître » a accusé son numéro deux, le « grand chancelier », d'avoir autorisé ladite campagne de capotes. L'humiliation n'est pas incompatible avec le catholicisme, pasolinienne, bien qu'elle n'atteigne que rarement *Salò o le 120 giornate di Sodoma*. Le premier a démis le second de ses fonctions, en présence du représentant du pape : le cardinal Burke.

La messe est dite ? Elle monte plutôt d'un cran lorsque le pape apprend que des règlements de comptes entre homosexuels ont pu jouer un rôle dans ce dossier et comprend l'arrière-plan financier de la polémique (une cagnotte de 110 millions d'euros abritée discrètement dans un compte à Genève et que les prélats se disputent).

Fort mécontent, François convoque Burke pour demander des explications et décide de réinstaller de force le grand chancelier, en dépit de l'opposition frontale du grand maître qui invoque la souveraineté de son organisation et le soutien de Burke. Ce bras de fer qui a tenu en haleine la curie s'est achevé par la démission du grand maître et la mise sous tutelle de l'Ordre. Quant à Burke, sévèrement désavoué, s'il a conservé son titre, il a été démis de ses pouvoirs, transférés au substitut du pape. « Le saint-père m'a laissé le titre de Cardinalis Patronus, mais je n'ai plus la moindre fonction désormais. Je ne suis même plus informé, ni par l'ordre de Malte, ni par le pape », se lamentera Burke par la suite.

C'est durant l'un des épisodes de cette véritable série télévisée rocambolesque, alors même que Burke était convoqué par l'entourage du pape, que j'ai rendez-vous avec lui. Et pendant qu'on fait la leçon à Burke, j'attends le cardinal chez lui, seul, dans son antichambre.

En réalité, je ne suis déjà plus seul. Daniele Particelli a fini par me rejoindre. Ce jeune journaliste italien m'a été recommandé quelques mois auparavant par des confrères chevronnés et il m'accompagne fréquemment dans mes entretiens. Researcher et traducteur, fixeur opiniâtre, Daniele, que nous croiserons régulièrement dans ce livre, sera mon principal collaborateur à Rome pendant près de quatre ans. Je me souviens encore de notre première conversation :

— Je ne suis pas croyant, m'a-t-il dit, ça me permet d'avoir l'esprit plus ouvert et plus libre. Je m'intéresse à tout ce qui concerne la communauté LGBTQ ici à Rome, les soirées, les apps et la scène gay underground. Je suis aussi très porté sur le numérique, je suis très geek, très digital. J'aimerais devenir un meilleur journaliste et apprendre à raconter des histoires.

C'est ainsi que notre collaboration professionnelle a commencé. Le boyfriend de Daniele cultivait des espèces de plantes exotiques ; lui-même devait s'occuper chaque soir d'Argo, un chien de race Welsh Corgi Pembroke, qui nécessitait un traitement particulier. Le reste du temps, il était libre pour enquêter à mes côtés.

Avant Daniele, j'ai approché d'autres journalistes romains pour m'aider dans mes investigations, mais tous se sont révélés insouciants ou distraits ; trop militants ou trop peu. Daniele aimait mon sujet. Il n'avait ni revanche à prendre sur l'Église, ni indulgence à son égard : il voulait juste faire un travail de journaliste de manière neutre, sur le modèle, m'a-t-il dit, des bons articles du *New Yorker* et de ce qu'on appelle la « narrative non fiction » ; cela correspondait à mon projet. Il aspirait à faire du « straight journalism », comme on dit aux États-Unis : du journalisme factuel, les faits, rien que les faits, et le « fact-checking ». Il n'aurait jamais imaginé que le monde qu'il allait découvrir à mes côtés serait à ce point invraisemblable et si peu « straight ».

— Je m'excuse. Son Éminence m'a fait savoir qu'elle aurait encore un peu de retard, vient nous expliquer à nouveau l'assistant de Burke, don Adriano, visiblement gêné.

Pour meubler la conversation, je lui demande si nous sommes dans l'appartement du cardinal ou dans son bureau.

— Son Éminence n’a pas de bureau, me répond le jeune prêtre. Elle travaille chez elle. Vous pouvez continuer à l’attendre ici.

L'antichambre du cardinal Burke, une vaste garçonnière que j'ai fixée dans ma mémoire à jamais, est une sorte de salon, à la fois classique, luxueux et terne. On dit « bland » en américain : fade. Au milieu de la pièce : une table en bois foncé, copie moderne d'un modèle ancien, disposée sur un tapis assorti au mobilier ; tout autour, quelques fauteuils d'apparat rouges, jaunes et beiges en bois sculpté, dont les accotoirs galbés sont ornés de têtes de sphinx ou de lions à crinière. Sur une commode, une bible ouverte sur un lutrin ; sur la table, une composition de cônes de pin séchés, tressés et collés les uns aux autres – art ornemental des vieux dandys. Un abat-jour compliqué. Quelques pierreries et statues religieuses affreuses. Et des napperons ! Aux murs, une bibliothèque aux étagères bien garnies et un immense portrait d'ecclésiastique. Le portrait de Burke ? Non – mais l'idée me traverse l'esprit.

Je devine que Burke est un héros pour son jeune assistant qui doit certainement l'idolâtrer – le mot est plus beau en américain : « to lionize ». Je tente d'engager la conversation sur le sexe des anges, mais don Adriano se révèle timide et peu bavard, avant de nous laisser seuls, une nouvelle fois.

L'attente devenant pesante, je sors finalement du salon. J'erre un peu dans l'appartement du cardinal. Soudain, je tombe sur un autel particulier dans un décor de faux iceberg, un retable en forme de triptyque coloré, comme une petite chapelle ouverte, agrémentée d'une guirlande illuminée qui clignote, avec, posé en son milieu, le célèbre chapeau rouge du cardinal. Un chapeau ? Que dis-je : une coiffe ! [https://www.bookys-gratuit.org/]

Me reviennent alors en mémoire les photos extravagantes de Raymond Leo Burke, si souvent raillées sur Internet : le cardinal diva ; le cardinal dandy ; le cardinal drama queen. Il faut les voir pour y croire. À les regarder, on commence à imaginer le Vatican sous un autre jour. Se moquer de Burke est presque trop facile !

Mon image préférée du prélat américain n'est pas la plus spectaculaire. On y voit le cardinal de soixante-dix ans assis sur un trône vert asperge deux fois plus grand que lui, entouré de draps argentés. Il porte une mitre jaune fluorescent en forme de haute tour de Pise et de longs gantelets bleu turquoise qui lui font comme deux mains de fer ; sa mosette est vert chou, brodée de jaune, doublée d'une chape vert poireau révélant un rochet de dentelle rouge grenat violacé. Les couleurs sont inattendues ; l'accoutrement inimaginable ; l'image excentrique et « camp ». Il est facile de caricaturer une caricature.

Don Adriano me surprend en train de méditer devant le chapeau rouge du cardinal et m'oriente, avec sa douceur de chambellan, vers les toilettes que je cherche.

— Par ici, murmure-t-il, en me lançant un regard complice.

Pendant que Son Éminence Burke se fait rabrouer par François, me voici donc dans sa salle de bains, le lieu de ses ablutions. Une étrange pièce d'eau, digne d'un resort spa de luxe, chauffée comme dans un sauna. Les savons de marque, aux parfums subtils, sont rangés à la japonaise et les petites serviettes pliées sur les moyennes, elles-mêmes rangées sur les grandes, et les grandes sur les Très grandes. Le papier toilette est neuf, serti d'une protection qui en garantit l'immaculée pureté. En sortant, dans le couloir je découvre des dizaines de bouteilles de champagne. Du champagne de marque ! Mais pourquoi diable un cardinal a-t-il besoin de tant d'alcool ? La frugalité n'est-elle pas inscrite dans les évangiles ?

À quelques pas, je devine une armoire à glace, ou bien est-ce une psyché, ces grands miroirs inclinables qui permettent de se voir en totalité, ce qui m'enchante. Si j'avais fait l'expérience d'ouvrir les trois portes en même temps, je me serais vu comme le cardinal chaque matin : sous toutes les coutures, environné de son image, enlacé de lui-même.

Devant l'armoire : de superbes sacs rouges, tout juste arrivés du magasin – est-ce encore Gammarelli, le couturier des papes ? À l'intérieur de ces boîtes à chapeaux : les coiffes du cardinal, ses manteaux en fausse fourrure et ses tenues aux volumes « enlarged ». J'ai l'impression d'être dans les coulisses du film *Fellini Roma*, où se prépare l'extravagant défilé de mode ecclésiastique. Bientôt vont surgir des prêtres énamourés en patins à roulettes (pour aller plus vite au paradis) ; des bonnes sœurs à cornettes ; des prêtres en robe de mariée ; des évêques aux illuminations clignotantes ; des cardinaux déguisés en lampadaires ; et, le clou du spectacle, le Roi-Soleil en grand apparat, enguirlandé de miroir et de lumières. (Le Vatican a demandé la censure du film en 1972, même s'il continue à tourner en boucle, comme on me l'a confirmé, dans les chambrées gay-friendly de certains séminaires.)

La penderie de l'éminence américaine ne m'a pas livré tous ses secrets. Don Adriano, surintendant préposé à la garde-robe du cardinal, m'a reconduit dans le salon sagement, mettant fin à mon exploration, me privant de voir la fameuse cappa magna du cardinal.

Burke est connu pour porter cet accoutrement d'un autre temps. Les photos où il s'habille de ce vêtement de chœur, dédié aux cérémonies, sont devenues célèbres. L'homme est grand ; en cappa magna, il devient géant – on dirait une dame viking ! Performance. Happening. Dans sa longue robe bouffe (il semble vêtu d'un rideau), Burke parade et montre tout à la fois son plumage et son ramage.

Cette jaquette flottante est une chape de soie moirée rouge, recouverte d'un chaperon boutonné derrière le cou, fermée par-devant (les mains sortent d'une fente) et comportant une queue variable, dit-on, selon la dignité. La « queue » de Burke fait, selon les occasions, jusqu'à douze mètres de long. Le cardinal « larger than life » cherche-t-il ainsi à s'agrandir à mesure que le pape tente de le rapetisser ?

François, qui n'a pas peur d'affronter la noblesse de robe du Vatican, aurait fait savoir à Burke qu'il n'était plus question de porter la cappa magna à Rome. « Le carnaval est terminé ! » aurait-il dit, selon une formule rapportée par les médias, mais qui, hélas, comme souvent les plus belles répliques, pourrait être apocryphe. Le pape ne goûte pas, comme son prédécesseur, les frous-frous et les franges des cardinaux « tradi ». Il veut raccourcir leurs robes. Au vrai, ce serait dommage que Burke lui obéisse : ses portraits sont si hétérodoxes.

Sur Internet, les photos de ses accoutrements font fureur. Ici, on le voit porter le galero cardinalice, un large chapeau rouge à glands qui fut abandonné par la quasi-totalité des prélats après 1965, mais que Burke continue à soutenir même si celui-ci lui donne, à presque soixante-dix ans, l'air d'une vieille femme vindicative. À l'ordre de Malte, où il scandalise moins dans une secte rituelle qui compte, elle aussi, ses capes, ses croix et ses propres regalia, il peut se vêtir comme il sied à un homme du Moyen Âge, sans risquer d'émouvoir ses sectateurs.

Là, Son Éminence porte des robes à vertugadin qui lui donnent de l'ampleur et cachent ses bourrelets. Sur cette autre photo, il détonne avec sa chape et une épaisse hermine blanche autour du cou, qui lui fait un triple menton. Ici encore, il sourit avec des jarretières au-dessus du genou et des bas au-dessous, qui rappellent ceux du roi de France avant la guillotine. Souvent, on le voit entouré de jeunes séminaristes qui lui baisent la main – magnifiques au demeurant, tant notre Hadrien semble avoir le culte de la beauté grecque, qui, on le sait, fut toujours plus mâle que femelle. Faisant à la fois l'admiration et la risée de Rome, Burke apparaît toujours bien entouré de chaperons obséquieux, d'Antinoüs à genoux devant lui ou de garçons d'honneur portant la longue traîne rouge de sa cappa magna, tels les enfants de chœur d'une nouvelle mariée. Quel spectacle ! Le cardinal en jupe soufflette ses éphèbes, et les pages, en retour, ajustent sa robe retroussée ! Il me fait penser à l'infante Marguerite dans *Les Ménines* de Velázquez !

À vrai dire, je n'ai jamais vu une chose aussi fantasque. Devant cet homme déguisé pour afficher sa virilité, on flotte, on s'interroge, on y perd son latin. Girly ? Tomboy ? Sissy ? Les mots manquent, même en anglais, pour décrire ce cardinal drapé dans ses atours féminins. La théorie du genre, la voici ! Telle que Burke l'a naturellement vilipendée : « La théorie du genre est une invention, une création artificielle. C'est une folie qui causera d'immenses malheurs dans la société et dans la vie de ceux qui soutiennent cette théorie… Certains hommes insistent [aux États-Unis] pour entrer dans les toilettes pour les femmes. C'est inhumain », n'a pas craint d'expliquer le cardinal dans une interview.

Burke n'est pas à une contradiction près. En la matière, il met la barre très haut. Il peut se balader toutes voiles dehors, en cappa magna, en robe extralongiligne, dans une forêt de dentelle blanche ou vêtu d'un long manteau en forme de robe de chambre, tout en dénonçant à longueur d'interview, au nom de la tradition, une « Église devenue trop féminisée ».

— Le cardinal Burke est ce qu'il dénonce, résume sévèrement un proche de François.

Lequel estime que le pape pensait peut-être à lui lorsqu'il a dénoncé les prélats « hypocrites » aux « âmes maquillées ».

— C’est un fait, Burke se sent aujourd’hui isolé au sein du Vatican. Mais il est unique, plutôt que seul, corrige l’anglais Benjamin Harnwell, l’un de ses fidèles, que j’ai interviewé à cinq reprises.

Sans doute le prélat peut-il encore compter sur quelques amis qui tentent de l'égaler par leurs accoutrements rouge vif, jaune caca d'oie ou marron glacé : le cardinal espagnol Antonio Cañizares, le cardinal italien Angelo Bagnasco, le cardinal sri-lankais Albert Patabendige, le patriarche et archevêque de Venise Francesco Moraglia, l'archevêque argentin Héctor Aguer, l'évêque américain Robert Morlino ou suisse Vitus Huonder, qui tous font avec lui des concours de cappa magna. Mais l'espèce est en voie de disparition. Ces « self-caricatures » pourraient encore tenter leur chance à la Drag Race, la téléréalité qui élit la plus belle drag-queen des États-Unis, mais à Rome ils ont tous été marginalisés ou démis de leurs fonctions par le pape.

Ses partisans au saint-siège assurent que Burke « redonne de la spiritualité à notre époque », mais évitent de s'afficher avec lui ; le pape Benoît XVI, qui l'a fait venir à Rome parce qu'il le jugeait bon canoniste, est resté silencieux quand il a été puni par François ; les détracteurs de Burke, qui ne veulent pas être cités, me soufflent qu'il a « un grain » et font courir quelques rumeurs mais sans qu'aucun, à ce jour, ait apporté la moindre preuve d'une réelle ambiguïté. Disons seulement que, comme tous les hommes d'Église, Burke est « unstraight » (un joli néologisme américain inventé par l'écrivain de la Beat Generation Neal Cassady, dans ses lettres à son ami Jack Kerouac, pour désigner un non-hétérosexuel ou un abstinent).

Ce qui donne à Burke son éclat, c'est son apparence. À rebours de la plupart de ses coreligionnaires qui croient pouvoir dissimuler leur homosexualité en multipliant les déclarations homophobes, il pratique, lui, une forme de sincérité. Il est anti-gay et sévit au grand jour. Il ne cherche pas à cacher ses goûts : il les affiche avec affectation et provocation. Rien d'efféminé chez Burke : il s'agit, dit-il, de respecter la tradition. Il n'empêche : le cardinal évoque irrésistiblement dans ses accoutrements vestimentaires et son allure insolite une drag-queen !

Julian Fricker, un artiste drag allemand qui tente de renouer avec des spectacles transformistes d'un haut niveau d'exigence artistique, m'explique, lors d'un entretien à Berlin :

— Ce qui me frappe lorsque j'observe la cappa magna, les robes ou le chapeau surmonté d'ornements floraux de cardinaux comme Burke, c'est l'exagération. Plus c'est grand, plus c'est long, plus c'est haut, mieux c'est : une théâtralité très typique des codes drag-queen. Il y a cette « extravaganza » et cette artificialité démesurée, le rejet de la « realness » (réalité), dont on parle dans le jargon drag, pour qualifier ceux qui veulent se parodier eux-mêmes. Il y a une certaine ironie « camp » aussi, par le choix des robes de ces cardinaux, que l'androgyne Grace Jones ou Lady Gaga aurait pu porter. Ces religieux semblent jouer avec la théorie du genre et les identités qui ne sont pas fixes, mais fluides et queers.

Burke n'est pas commun. Ni ordinaire, ni médiocre. Il est complexe, singulier – donc fascinant. C'est une bizarrerie. Une sorte de chef-d'œuvre. Oscar Wilde aurait adoré.

Le cardinal Burke est le porte-parole des « tradi » et le chef de file de l'homophobie au sein de la curie romaine. Sur la question, il a multiplié les déclarations retentissantes, collectionnant les perles d'un véritable chapelet anti-gay. « Il ne faut pas, a-t-il dit en 2014, inviter les couples gays aux dîners de famille lorsque des enfants sont présents. » Une année plus tard, il a considéré que les homosexuels qui vivent en couple stable ressemblent à « ces criminels qui ont assassiné quelqu'un et tentent d'être aimables avec les autres hommes ». Il a dénoncé « le pape qui n'est pas libre de changer les enseignements de l'Église au regard de l'immoralité des actes homosexuels ou de l'indissolubilité du mariage ».

Dans un livre d'entretiens, il a même théorisé l'impossibilité de l'amour entre personnes de même sexe : « Quand on parle de l'amour homosexuel comme d'un amour conjugal, c'est impossible parce que deux hommes ou deux femmes ne peuvent vivre les caractéristiques de l'union conjugale. » Pour lui, l'homosexualité est un « grave péché » car elle est, selon une formule classique du catéchisme catholique, « intrinsèquement désordonnée ».

— Burke s'inscrit dans la ligne traditionnaliste du pape Benoît XVI, me dit l'ancien prêtre Francesco Lepore. Je suis très hostile à ses positions mais je dois reconnaître que j'apprécie sa sincérité. Je n'aime pas les cardinaux qui tiennent un double discours. Burke est l'un des rares à avoir le courage de ses opinions. C'est un opposant radical au pape François et il a été sanctionné pour cela.

Obsédé par l'« agenda homosexuel » et la théorie du genre, le cardinal Burke a dénoncé, aux États-Unis, les « gay days » de Disneyland et l'autorisation faite aux hommes de danser entre eux à Disney World. Quant au « same-sex marriage », c'est clairement pour lui « un acte de défi à Dieu ». Dans un entretien, il précise à propos du mariage gay que « ce type de mensonge ne pouvait avoir qu'une origine diabolique : Satan ».

Le cardinal mène sa propre croisade. En Irlande, en 2015, lors du référendum sur le mariage, ses remarques durant les débats ont été à ce point violentes qu'elles ont obligé le président de la Conférence épiscopale irlandaise à se désolidariser de lui (le « oui » l'a emporté par 62 % contre 38 %).

À Rome, Burke ressemble à un éléphant dans un magasin de porcelaine : son homophobie est telle qu'elle dérange même les cardinaux italiens les plus homophobes. Son « hetero-panic » légendaire, expression caractéristique d'un hétérosexuel qui exagère tant sa peur de l'homosexualité qu'il en arrive à susciter des doutes sur ses propres inclinations, fait sourire. Sa misogynie irrite. La presse italienne moque ses prétentions bas-bleu, ses robes couleur crocus et son catholicisme de dentelle.

Lors de la visite de François à Fátima, au Portugal, le cardinal Burke est allé jusqu'à provoquer le pape en récitant de façon éhontée son rosaire, le chapelet plein les mains, feuilletant la Vulgate, pendant que le pape prononçait son homélie : la photo de ce geste de dédain a fait la une de la presse portugaise.

— Avec un pape sans chaussures rouges et sans habits excentriques, Burke devient littéralement fou, ironise un prêtre.

— Pourquoi y a-t-il tant d'homosexuels, ici au Vatican, parmi les cardinaux les plus conservateurs et les plus traditionnalistes ?

J'ai posé la question abruptement à Benjamin Harnwell, ce proche du cardinal Burke, après moins d'une heure de conversation avec lui. Harnwell était alors en train de m'expliquer la différence entre cardinaux « traditionalistes » et « conservateurs » au sein de l'aile droite de l'Église. Pour lui, Burke, comme le cardinal Sarah, sont des traditionalistes, alors que Müller et Pell sont des conservateurs. Les premiers rejettent Vatican II, alors que les seconds l'acceptent.

Ma question le prend au dépourvu. Harnwell me regarde, inquisiteur. Et finalement lâche :

— C’est une bonne question. [https://www.bookys-gratuit.org/]

La quarantaine, Harnwell est anglais et il parle avec un fort accent. Célibataire exalté, un peu ésotérique, passablement misogyne et inclinant, proche de l'extrême droite, l'homme a un CV compliqué. Avec lui, je remonte le temps et, à l'image de son conservatisme, j'ai l'impression d'avoir affaire non à un sujet d'Élisabeth II mais de la reine Victoria. C'est un acteur de deuxième plan de ce livre, pas même un prêtre ; mais j'ai appris très tôt à m'intéresser à ces personnages secondaires qui permettent au lecteur de comprendre en biais des logiques complexes. Surtout, j'ai appris à aimer ce catholique converti, radical et fragile.

— Je soutiens Burke, je le défends, me prévient d'emblée Harnwell, dont je sais qu'il est l'un des confidents et des conseillers occultes du cardinal « traditionaliste » (et non pas « conservateur », insiste-t-il).

Je rencontre Harnwell pendant près de quatre heures, un soir de 2017, d'abord au premier étage d'un bistrot triste de la gare Roma Termini, où il m'a fixé rendez-vous avec prudence, avant de poursuivre notre discussion dans un restaurant bobo du centre-ville de Rome.

Un chapeau noir Panizza à la main, Benjamin Harnwell est à la tête du Dignitatis Humanæ Institute, une association ultraconservatrice, et un lobby politique, dont le cardinal Burke est le président parmi une douzaine de cardinaux. Le conseil d'administration de cette secte « tradi » regroupe les prélats les plus extrémistes du Vatican et fédère les ordres les plus obscurs du catholicisme : des monarchistes légitimistes, des ultras de l'ordre de Malte et de l'ordre équestre du Saint-Sépulcre, des partisans du rite ancien et certains parlementaires européens catholiques intégristes (Harnwell a été longtemps l'assistant parlementaire d'un député européen anglais).

Fer de lance des conservateurs au Vatican, ce lobby est ouvertement homophobe et viscéralement anti-mariage gay. Selon mes sources (et la « Testimonianza » de Mgr Viganò dont nous reparlerons bientôt), une partie des membres du Dignitatis Humanæ Institute à Rome et aux États-Unis seraient cependant homophiles ou homosexuels pratiquants. D'ou ma question directe à Benjamin Harnwell, que je répète maintenant.

— Pourquoi y a-t-il tant d'homosexuels, ici au Vatican, parmi les cardinaux les plus conservateurs et les plus traditionnalistes ?

C'est ainsi que la conversation a bifurqué et s'est prolongée. Étrangement, ma question a libéré notre homme. Alors que nous avions un échange convenu et ennuyeux, il me regarde maintenant autrement. À quoi pense ce soldat du cardinal Burke ? Il a dû se renseigner sur moi. Il lui a suffi de deux clics sur Internet pour savoir que j'ai déjà écrit trois livres sur la question gay et suis un ardent supporter des unions civiles et du mariage homosexuel. Ces détails lui auraient-ils échappé, si cela est possible ? Ou bien, est-ce l'attrait de l'interdit, cette sorte de dandysme du paradoxe, qui l'a incité à me voir ? Ou encore le sentiment d'être intouchable, l'origine de tant de dérives ?

L'Anglais s'efforce de distinguer, comme pour hiérarchiser les péchés, les homosexuels « pratiquants » de ceux qui s'abstiennent :

— S’il n’y a pas d’acte, il n’y a pas de péché. Et d’ailleurs, s’il n’y a pas de choix, il n’y a pas de péché non plus.

Benjamin Harnwell, qui était initialement pressé, et avait peu de temps à me consacrer entre deux trains, ne semble plus vouloir me quitter. Il m'invite maintenant à reprendre un pot. Il veut me parler de Marine Le Pen, la femme politique française d'extrême droite à laquelle vont ses sympathies ; et aussi de Donald Trump, dont il approuve la politique. Parler également de la question gay. Et nous voici pleinement au cœur de mon sujet qu'Harnwell, maintenant, ne lâche plus. Il me propose d'aller dîner.

« The lady doth protest too much, methinks. » Je n'ai découvert le sens profond de cette formule de Shakespeare, dont j'allais faire la matrice de ce livre, qu'après cette première conversation avec Benjamin Harnwell et ma visite chez le cardinal Burke. C'est dommage, car je n'ai pas pu interroger ces Anglo-Saxons sur la fameuse réplique de *Hamlet*, que l'on peut traduire ainsi : « La dame fait trop de serments, me semble-t-il » (traduction d'Yves Bonnefoy) ; ou encore : « La dame, ce me semble, fait trop de protestations » (traduction d'André Gide).

Hanté par le spectre de son père, Hamlet est convaincu que son oncle a assassiné le roi avant d'épouser la reine, sa mère ; le parâtre serait donc monté sur le trône à la place de son père. Doit-il le venger ? Comment être sûr de ce crime ? Hamlet hésite. Comment savoir ?

C'est ici que Shakespeare invente sa célèbre pantomime, véritable pièce secondaire dans la pièce principale (III, 2) : Hamlet va tenter de piéger le roi usurpateur. Pour cela, il fait appel au théâtre en demandant à des comédiens de passage de jouer une scène devant les vrais personnages. Ce théâtre d'ombres avec un roi et une reine de comédie au cœur de la tragédie permet à Hamlet de découvrir la vérité. Les comédiens, sous un nom d'emprunt, réussissent à pénétrer psychologiquement les personnages réels pour faire ressortir les aspects les plus secrets de leur personnalité. Et alors qu'Hamlet demande à sa mère qui assiste à la scène : « Madame, que pensez-vous de cette pièce ? », celle-ci lui répond, parlant de son propre personnage :

— La dame fait trop de serments, me semble-t-il.

La formule, qui révèle l'hypocrisie, signifie que lorsqu'on proteste trop vivement contre quelque chose, il y a de grandes chances pour que l'on soit insincère. Cet excès vous trahit. Hamlet comprend à sa réaction, et à celle du roi, miroitées dans la reine et le roi de comédie, que le couple a probablement bien empoisonné son père.

Voici une nouvelle règle de Sodoma, la troisième : *Plus un prélat est véhément contre les gays, plus son obsession homophobe est forte, plus il a de chances d'être insincère et sa véhémence de nous cacher quelque chose.*

C'est ainsi que j'ai trouvé la solution au problème de mon enquête en la construisant sur la pantomime d'*Hamlet*. L'objectif n'est pas de « outer » par principe des homosexuels vivants, fussent-ils homophobes. Je ne veux mettre en cause personne et certainement pas ajouter au drame de prêtres, frères ou cardinaux, qui vivent déjà leur homosexualité – près d'une centaine d'entre eux me l'ont confié – dans la souffrance et la peur. Mon approche est, pour reprendre une belle expression en anglais, « non-judgmental » : je ne suis pas juge ! Pas question donc de juger ces prêtres gays. Leur nombre sera une révélation pour de nombreux lecteurs, mais ce n'est pas en soi, à mes yeux, un scandale.

Si l'on est en droit de dénoncer leur hypocrisie – ce qui est le sujet de ce livre –, il n'est pas question ici de leur reprocher leur homosexualité et il est inutile de donner trop de noms. Ce qu'il faut, comme le dit le Poète, c'est « inspecter l'invisible et entendre l'inouï ». C'est donc par le théâtre de ceux qui font « trop de serments » et par les « féeries » d'un système presque entièrement bâti sur le secret, que je pourrai expliquer les choses. Mais à ce stade, comme l'a dit le Poète, « j'ai seul la clef de cette parade sauvage ! ».

Près d'une année après ma première rencontre avec Benjamin Harnwell, laquelle a été suivie de plusieurs déjeuners et dîners, j'ai été invité à séjourner avec lui pour le week-end dans la chartreuse de Trisulti à Collepardo, où il habite désormais, loin de Rome.

L'association Dignitatis Humanæ Institute qu'il dirige avec Burke s'est vu attribuer la gestion de ce monastère cistercien par le gouvernement italien, à la condition d'entretenir ce patrimoine classé monument national. Deux moines y habitent encore et, le soir de mon arrivée, je suis surpris de les voir assis aux extrémités de la table en U, manger en silence.

— Ce sont les deux derniers frères d'une communauté religieuse bien plus vaste dont tous les membres sont morts. Chacun avait sa place et les deux derniers sont restés assis là où ils ont toujours été placés, à mesure que les chaises entre eux sont devenues vides, m'explique Harnwell.

Pourquoi ces deux vieillards demeurent-ils dans ce monastère isolé en continuant à dire la messe aux aurores chaque matin pour de rares fidèles ? Je m'interroge sur le dessein inquiétant et magnifique de ces religieux. On peut ne pas être croyant – ce qui est mon cas –, et trouver ce dévouement, cette piété, cet ascétisme, cette humilité admirables. Ces deux frères, que je respecte profondément, représentent pour moi le mystère de la foi.

À la fin du repas, en rangeant les couverts dans la cuisine austère, mais vaste, j'aperçois un calendrier mural à la gloire du Duce. À chaque mois, une photo différente de Mussolini.

— C’est très fréquent ici, dans le sud de l’Italie, de trouver des photos de Mussolini, tente de justifier Harnwell, visiblement gêné par ma découverte.

Le projet d'Harnwell et de Burke est de transformer le monastère en quartier général italien et d'en faire un lieu de formation des catholiques ultraconservateurs. Dans ses plans, qu'il me décrit longuement, Harnwell se propose d'offrir à des centaines de séminaristes et de fidèles américains une « retraite ». En séjournant quelques semaines ou quelques mois dans la chartreuse de Trisulti, ces missionnaires d'un genre nouveau suivront des cours, apprendront le latin, se ressourceront et prieront ensemble. À terme, Harnwell veut créer un vaste mouvement de mobilisation pour remettre l'Église en ordre « dans la bonne direction » et je comprends qu'il s'agit de combattre les idées du pape François.

Pour mener à bien cette bataille, l'association de Burke, Dignitatis Humanæ Institute, a reçu le soutien de Donald Trump et de son ex-célèbre conseiller de droite extrême Steve Bannon. Comme me le confirme Harnwell, qui fut à l'origine de la rencontre entre Burke et le catholique Bannon, dans cette même antichambre où je me suis retrouvé à Rome, l'entente entre les deux hommes a été « instantanée ». Leur proximité a grandi, de rencontre en colloque. Harnwell parle de Bannon comme de son « maître à penser » et il fait partie de la garde rapprochée romaine du stratège américain, chaque fois que celui-ci intrigue au Vatican.

Le « fundraising » étant le nerf de la guerre, le combattant Harnwell cherche aussi à collecter de l'argent pour financer son projet ultra-conservateur. Il a fait appel à Bannon et à des fondations américaines de droite pour l'aider. Il lui faut aussi passer son permis de conduire pour se rendre à la chartreuse de Trisulti par ses propres moyens ! Et lors d'un autre déjeuner à Rome, il m'annonce, tout sourire, la bonne nouvelle :

— Je l'ai eu ! J'ai enfin eu, à quarante-trois ans, mon permis !

Ces dernières années, Trump a dépêché auprès du saint-siège un autre émissaire en la personne de Callista Gingrich, la troisième femme de l'ancien président républicain de la Chambre des représentants, nommée ambassadrice. Harnwell et Burke la chouchoutent également depuis son arrivée à Rome. Une alliance objective est née entre l'ultra-droite américaine et la droite ultra du Vatican. (Burke multiplie également les politesses vis-à-vis des Européens en recevant dans son salon le ministre de l'Intérieur italien Matteo Salvini ou le ministre de la Famille, Lorenzo Fontana, un homophobe proche de l'extrême droite.)

Ayant de la suite dans les idées, je profite du temps dont je dispose avec Harnwell en son monastère pour le réinterroger sur la question gay dans l'Église. Que l'entourage rapproché de Jean-Paul II, Benoît XVI et François soit composé de nombreux homosexuels est un secret de polichinelle. Mais qu'un ancien cardinal secrétaire d'État soit gay, cette fois l'Anglais n'y croit pas.

Face à moi, il répète : « Le cardinal secrétaire d'État gay ! le cardinal secrétaire d'État gay ! le cardinal secrétaire d'État gay ! » Et l'assistant de tel pape, gay, lui aussi ! Et tel autre, gay encore ! Harnwell paraît émerveillé par notre discussion.

Par la suite, lors d'un autre déjeuner avec lui à Rome, il me dira avoir fait, entre-temps, sa petite enquête. Et il me confirmera que, selon ses propres sources, j'étais bien informé :

— Oui, vous aviez raison, le cardinal secrétaire d'État était effectivement gay !

Benjamin Harnwell s'arrête un instant de parler ; dans ce restaurant étouffe-chrétien, le voici qui se signe, fait une prière à voix haute, avant le repas. Le geste est quelque peu décalé dans ce quartier laïque de Rome, mais personne n'y prête attention, alors qu'il se met à manger sagement ses lasagnes, accompagnées d'un verre de (très bon) vin blanc italien.

Notre conversation prend maintenant un tour étrange. À chaque occasion, il protège pourtant « son » cardinal Raymond Burke : « il n'est pas politicien », « il est très humble », même s'il porte la cappa magna.

Harnwell est bienveillant et, sur cette question sensible de la cappa magna, il défend mordicus la tradition, et non le travestissement. En revanche, sur d'autres sujets et d'autres figures de l'Église, il se dévoile, prend des risques. Il s'avance maintenant à visage découvert.

Je pourrais raconter plus longuement ces conversations et nos cinq déjeuners et dîners ; faire état des rumeurs que diffusent les conservateurs. Gardons cela pour plus tard, car le lecteur m'en voudrait certainement de tout dévoiler maintenant. Il suffit de dire à ce stade que si on m'avait décrit l'histoire inouïe que je vais raconter dans tous ses détails, j'avoue que je n'y aurais pas cru. La réalité, c'est certain, dépasse la fiction. *The lady doth protest too much !*

Toujours assis dans le salon du cardinal Burke, qui n'est pas là, consolé de son absence parce que la visite d'un appartement vaut parfois mieux qu'une longue interview, je commence à prendre la mesure de l'ampleur du problème. Est-il possible que Raymond Burke et son coreligionnaire Benjamin Harnwell ignorent que le Vatican est peuplé de prélats gays ? Le cardinal américain est à la fois un chasseur d'homosexuels sagace et un érudit passionné d'histoire ancienne. Il connaît mieux que quiconque la face sombre de Sodoma. C'est une longue histoire.

Au Moyen Âge déjà, les papes Jean XII et Benoît IX ont commis le « péché abominable » et tout le monde, au Vatican, connaît le nom de l'ami du pape Adrien IV (le célèbre Jean de Salisbury) et celui des amants du pape Boniface VIII. La vie merveilleusement scandaleuse du pape Paul II est tout aussi célèbre : il mourut, dit-on, d'une crise cardiaque dans les bras d'un page. Quant au pape Sixte IV, il nomma plusieurs de ses amants cardinaux, dont son « neveu » Raphaël, fait cardinal à dix-sept ans (l'expression « cardinal-neveu » est passée à la postérité). Jules II et Léon X, tous deux protecteurs de Michel-Ange, ou encore Jules III, sont généralement présentés, eux aussi, comme des papes bisexuels. Parfois, comme le notait déjà Oscar Wilde, certains papes se sont fait appeler Innocent par antiphrase !

Plus près de nous, le cardinal Burke est au courant, comme tout le monde, des rumeurs récurrentes sur les mœurs des papes Pie XII, Jean XXIII et Paul VI. Des pamphlets et des libelles existent, le cinéaste Pasolini a dédié par exemple un poème à Pie XII, dans lequel il évoque un amant supposé (*A un Papa*). Il est possible que ces rumeurs se fondent sur des vengeances curiales dont le Vatican et ses cardinaux médisants ont le secret.

Mais nul besoin pour Burke de remonter si loin. Pour prendre la juste mesure de ces amitiés particulières, il lui suffit de regarder vers son propre pays, les États-Unis. Pour y être resté longtemps, il connaît par cœur ses coreligionnaires et la liste, infinie, des scandales qui ont atteint un grand nombre de cardinaux et évêques américains. Contre toute attente, ce sont d'ailleurs les prélats les plus conservateurs, les plus homophobes, qui ont été parfois « outés » aux États-Unis par un séminariste harcelé revanchard, un prostitué un peu trop bavard, ou par la publication d'une photo olé olé.

Une morale à deux vitesses ? En Amérique, où tout est plus grand, plus extrême, plus hypocrite, j'ai découvert une morale à dix vitesses. Je vivais à Boston au moment des premières révélations de l'immense scandale de pédophilie Spotlight et j'ai été sidéré, comme tout le monde, par ce qui s'est passé. L'enquête du *Boston Globe* a libéré la parole dans l'ensemble du pays, faisant apparaître au grand jour un véritable système en matière d'abus sexuels : 8 948 prêtres ont été accusés et plus de 15 000 victimes recensées (à 85 % des garçons de onze à dix-sept ans). L'archevêque de Boston, le cardinal Bernard Francis Law, est devenu le symbole du scandale : sa campagne de « cover-up » et sa protection de multiples prêtres pédophiles l'ont finalement contraint à la démission (avant une exfiltration réussie à Rome, opportunément diligentée par le cardinal secrétaire d'État Angelo Sodano, pour lui permettre de bénéficier de l'immunité diplomatique et, ainsi, d'échapper à la justice américaine). [https://www.bookys-gratuit.org/]

Fin connaisseur de l'épiscopat américain, Burke ne peut ignorer que la hiérarchie catholique de son pays, les cardinaux, les évêques, sont majoritairement homosexuels : le célèbre et puissant cardinal et archevêque de New York, Francis Spellman, était un « homosexuel sexuellement vorace », si l'on en croit ses biographes, le témoignage de l'écrivain Gore Vidal ainsi que des confidences de l'ancien patron du FBI, Edgar Hoover. De même, le cardinal Wakefield Baum de Washington, récemment décédé, vivait depuis de nombreuses années avec son assistant particulier – un classique du genre.

Le cardinal Theodore McCarrick, ancien archevêque de Washington, est lui aussi un homosexuel très pratiquant : il est connu pour ses « sleeping arrangements » avec des séminaristes et de jeunes prêtres qu'il appelait ses « neveux » (finalement accusé d'abus sexuels, il a été interdit de tout ministère public par le pape en 2018). L'archevêque Rembert Weakland a été « outé » par un ancien boyfriend (il a décrit depuis dans ses mémoires son parcours homophile). Un autre cardinal américain a, quant à lui, été limogé du Vatican et renvoyé aux États-Unis pour sa conduite inappropriée avec un garde suisse.

Un cardinal américain encore, évêque d'une grande ville des États-Unis, « vit depuis des années avec son boyfriend, un ancien prêtre », alors qu'un archevêque d'une autre ville, partisan du rite ancien et dragueur endurci, « vit entouré d'une nuée de jeunes séminaristes », comme me le confirme Robert Carl Mickens, un vaticaniste américain familier de la vie gay de la haute hiérarchie catholique aux États-Unis. L'archevêque de Saint Paul et Minneapolis, John Clayton Nienstedt, serait lui aussi homosexuel : il a fait l'objet d'une enquête pour « sexual misconduct with men » (il a nié les faits), avant de devoir se retirer pour avoir couvert des abus sexuels – une démission acceptée, elle aussi, par le pape François.

La vie privée des cardinaux américains, dans un pays où le catholicisme est minoritaire et a depuis longtemps mauvaise presse, fait souvent l'objet d'enquêtes approfondies dans les médias, qui ont moins de scrupules qu'en Italie, en Espagne ou en France, à révéler la double vie des prélats. Parfois, comme à Baltimore, c'est l'entourage du cardinal qui a été pointé du doigt pour ses mauvaises habitudes et ses comportements agités. Le cardinal en question, Edwin Frederick O'Brien, l'ancien archevêque, n'a pas souhaité répondre à mes questions sur les amitiés particulières de son diocèse. Il vit désormais à Rome où il porte le titre et les attributs de grand maître de l'ordre équestre du Saint-Sépulcre de Jérusalem – cela ne s'invente pas. Il m'a fait recevoir par son adjoint, Agostino Borromeo, puis par son porte-parole, François Vayne, un Français sympathique, qui a pris soin, durant nos trois rendez-vous, de démentir toutes les rumeurs.

Selon mes informations toutefois, recoupées par mes researchers dans une dizaine de pays, un nombre significatif de lieutenants, de grands prieurs, de grands officiers et de chanceliers de l'ordre équestre, dans les pays où ils sont représentés, seraient « closeted » et « pratiquants ». Au point où certains s'amusent de cet ordre équestre dont la hiérarchie serait une « armée de folles à cheval ».

— La présence de nombreux homosexuels pratiquants dans les structures hiérarchiques de l'ordre équestre n'est un secret pour personne, m'assure un grand officier de l'ordre, lui-même ouvertement gay.

Le cardinal américain James M. Harvey, devenu préfet de la Maison pontificale au Vatican, poste sensible, a fait l'objet d'une procédure d'éloignement accélérée, « promoveatur ut amoveatur », par Benoît XVI. On lui aurait reproché d'avoir recruté Paolo Gabriele, le majordome du pape, à l'origine des fuites de Vatileaks. Harvey aurait-il joué un rôle dans ce scandale, dont on a dit qu'il était également lié à un « lobby gay » ?

Plus anecdotique : le célèbre cardinal Levada, préfet de la Congrégation de la doctrine de la foi sous le pape Benoît XVI, un Américain lui aussi, fut arrêté en état d'ivresse un soir de 2015, vers minuit, par la police d'Hawaï. La presse à scandale fit alors remarquer que l'endroit de cette arrestation spectaculaire, Hina Lani Street, se trouve à proximité du quartier gay de Big Island (le cardinal Levada a reconnu les faits et a affirmé, dans un communiqué officiel, y avoir été en vacances avec des « amis prêtres »).

Que pense le cardinal Burke de ces scandales à répétition, de ces étranges coïncidences et de ces cardinaux si nombreux à faire partie « de la paroisse » ? Comment peut-il s'ériger en défenseur de la morale quand l'épiscopat américain est à ce point discrédité ?

Rappelons aussi, bien que ce soit un autre sujet, qu'une dizaine de cardinaux américains ont été impliqués dans des affaires d'abus sexuels, soit qu'ils en aient été les auteurs (comme Theodore McCarrick, démissionné), soit qu'ils aient protégé des prêtres prédateurs en les mutant de paroisse en paroisse (Bernard Law et Donald Wuerl, démissionnés), soit encore qu'ils aient été insensibles au sort des victimes, en minorant leurs souffrances pour protéger l'institution (les cardinaux Roger Mahony de Los Angeles, Timothy Dolan de New York, William Levada de San Francisco, Justin Rigali de Philadelphie, Edwin Frederick O'Brien de Baltimore ou Kevin Farrell de Dallas). Tous ont été critiqués par la presse, soupçonnés par des associations de victimes ou « outés » par Mgr Viganò dans sa « Testimonianza ». Le cardinal Burke a lui-même été cité par l'association américaine de référence Bishop Accountability, pour avoir eu tendance à minimiser les faits et s'être montré peu sensible au sort des plaignants dans le cadre d'affaires dans les diocèses du Wisconsin et du Missouri, où il a été évêque puis archevêque. (Burke a nié toute erreur.)

Le pape François, visant explicitement les cardinaux américains, a eu des mots sévères dans l'avion de retour de son voyage aux États-Unis en septembre 2015 : « Ceux qui ont couvert ces choses [les abus sexuels] sont aussi coupables, y compris certains évêques. »

François, exaspéré par la situation américaine, a d'ailleurs nommé en 2016 trois cardinaux de rupture : Blase Cupich à Chicago, Joseph Tobin à Newark et Kevin Farrell, appelé à Rome comme préfet pour s'occuper du ministère en charge des laïques et de la famille. Aux antipodes du profil réactionnaire et homophobe de Burke, ces nouveaux cardinaux sont des pasteurs plutôt sensibles à la cause des migrants ou des personnes LGBT, et des partisans d'une tolérance zéro sur la question des abus sexuels. Si l'un d'entre eux pourrait être homosexuel (Mgr Viganò les accuse tous les trois de défendre une « idéologie pro-gay »), il semble que ce ne soit pas le cas des deux autres – ce qui tendrait à confirmer la quatrième règle de Sodoma : *Plus un prélat est pro-gay, moins il est susceptible d'être gay ; plus un prélat est homophobe, plus il y a de probabilité qu'il soit homosexuel.*

Et puis il y a Mychal Judge. Aux États-Unis, ce frère franciscain est l'anti-Burke par excellence. Il a eu un parcours exemplaire dans la simplicité et la pauvreté, souvent au contact des exclus. Un moment alcoolique, Judge réussit à se sevrer et a dédié sa vie de religieux aux pauvres, aux drogués, aux sans domicile fixe et aux malades du sida qu'il va – image encore rare au début des années 1980 – jusqu'à prendre dans ses bras. Nommé ensuite aumônier du New York City Fire Department, il accompagne les pompiers sur les lieux des incendies et, au matin du 11 septembre 2001, il se retrouve naturellement parmi les premiers à se ruer vers les tours jumelles du World Trade Center. C'est là qu'il meurt, à 9 h 59 du matin, d'un traumatisme cranien.

Son corps est transporté par quatre pompiers, comme le montre l'une des photographies les plus célèbres du 11 Septembre, celle de Shannon Stapleton pour Reuters – véritable « Pietà moderne ». Immédiatement identifié à l'hôpital, le prêtre Mychal Judge est désigné première victime officielle du 11 Septembre : n° 0001.

Depuis, Mychal Judge est devenu l'un des héros de l'histoire des attentats : 3 000 personnes ont assisté à son enterrement en l'église Saint-François-d'Assise de Manhattan, en présence de Bill et Hillary Clinton et du maire républicain de New York, Rudolph Giuliani, qui déclare que son ami était « un saint ». Un block d'une rue de New York est rebaptisé à son nom ; son casque de pompier est offert au pape Jean-Paul II à Rome ; et la France le décore de la Légion d'honneur à titre posthume. Lors d'une enquête à New York, en 2018, où j'interroge plusieurs « firefighters » et entre en contact avec le porte-parole des pompiers de la ville, je constate que sa mémoire est toujours vive.

Peu après sa mort, ses amis et ses collègues de travail ont révélé que Mychal Judge était un prêtre gay. Ses biographes ont confirmé cette orientation sexuelle, tout comme l'ancien commandant des pompiers de New York. Judge était membre de Dignity, une association qui rassemble des catholiques gays. En 2002, une loi a reconnu des droits sociaux aux compagnons homosexuels des pompiers et policiers tués le 11 Septembre. Elle a été baptisée : The Mychal Judge Act.

L'homophobe cardinal Raymond Burke et le gay-friendly prêtre aumônier Mychal Judge : voilà bien deux visages opposés de l'Église catholique aux États-Unis. Mais ce sont les deux faces d'une même pièce.

Lorsque je livre les premiers résultats de mon enquête et ces informations brutes au cardinal américain James Francis Stafford, ancien archevêque de Denver, lors de deux entretiens dans son appartement privé à Rome, celui-ci est stupéfait. Il m'écoute religieusement et encaisse les coups. Au premier coup d'œil, j'ai su. La première impression (on dit « blink » en américain) est presque toujours la bonne. Mon « gaydar », comme on dit, fonctionnant plutôt bien, son attitude et sa sincérité me persuadent que Stafford n'est probablement pas lui-même homosexuel ; c'est si rare à la curie romaine. Sa réaction n'en est pas moins cinglante :

— Non, Frédéric, ce n’est pas vrai. C’est faux. Vous vous trompez.

J'ai avancé le nom d'un important cardinal américain, qu'il connaît bien, et Stafford dément catégoriquement son homosexualité. Je l'ai blessé. Et pourtant, je sais que je ne me trompe pas puisque je dispose de témoignages de première main, confirmés depuis ; je découvre aussi que le cardinal ne s'est jamais vraiment posé la question de la possible double vie de son ami.

Maintenant, il semble réfléchir, hésiter. Sa curiosité l'emporte sur sa légendaire prudence. En mon for intérieur, monologuant tout bas, je me fais la remarque que le cardinal « a des yeux mais qu'il ne voit pas ». Lui-même me confiera benoîtement un peu plus tard « être parfois un peu naïf » et n'avoir souvent appris que tardivement des choses que tout le monde savait.

Pour détendre l'atmosphère, j'emmène le cardinal un peu à l'écart, j'évoque en biais d'autres noms, mentionne des cas précis, et Stafford reconnaît qu'il a entendu certaines rumeurs. Nous parlons de l'homosexualité assez ouvertement, des affaires innombrables qui ont terni l'image de l'Église aux États-Unis et à Rome. Stafford paraît sincèrement atterré, désespéré même par ce que je lui raconte et qu'il ne peut plus guère démentir.

Je lui parle maintenant de quelques grandes figures littéraires catholiques, comme de l'écrivain François Mauriac, qui fut si influent pour lui dans sa jeunesse : la parution de la biographie de Jean-Luc Barré, bien documentée, a confirmé son homosexualité de manière définitive.

— Vous voyez, quelquefois, on comprend tardivement les vraies motivations des gens, leurs secrets si bien protégés, lui dis-je.

Stafford est terrassé. « Même Mauriac », semble-t-il dire, comme si j'avais fait une révélation fracassante, alors que l'homosexualité de l'écrivain ne fait plus débat aujourd'hui. Stafford semble un peu perdu. Il n'est plus sûr de rien. Je vois dans son regard sa détresse, insondable, sa peur, son chagrin. Ses yeux s'embuent, magnifiques et maintenant pleins de larmes.

— Je ne pleure [weep] pas souvent, me dit Stafford. Je ne pleure pas facilement.

Avec le français Jean-Louis Tauran, James Francis Stafford restera certainement mon cardinal préféré de cette longue enquête. Il est la douceur même et je tombe en affection pour cet homme âgé, fragile et que je chéris pour sa fragilité même. Je sais que sa foi est sincère.

— J’espère que vous avez tort, Frédéric. Je l’espère profondément.

Nous parlons de notre passion commune pour l'Amérique, des apple pies et des ice creams, comme dans *On the Road*, qui deviennent meilleurs et de plus en plus crémeux, à mesure qu'on roule vers l'Ouest américain.

J'hésite à lui raconter mon voyage dans le Colorado (il a été archevêque de Denver) et mes visites dans les églises les plus traditionnelles de Colorado Springs, bastion de la droite évangéliste américaine. J'aimerais lui parler de ces prêtres et ces pasteurs violemment homophobes que j'ai interviewés chez Focus on the family ou à la New Life Church : le fondateur de cette dernière église, Ted Haggard, s'est finalement révélé homosexuel, après avoir été dénoncé par un escort choqué par son hypocrisie. Mais faut-il encore le provoquer ? Il n'est pas responsable de ces fous de Dieu.

Je sais bien que Stafford est conservateur, pro-life et anti-Obama, mais s'il a pu se montrer rigoriste et puritain, il n'a jamais été sectaire. Ce n'est pas un polémiste et il n'approuve guère les cardinaux qui ont rejoint la direction de l'ultraconservateur Dignitatis Humanæ Institute. De Burke, je sais qu'il n'attend plus rien, même s'il a un mot gentil, quoique convenu, sur sa personne :

— C’est un homme très bien, me dit Stafford.

Notre conversation à l'automne de sa vie – il a quatre-vingt-six ans –, a-t-elle été celle de la fin des illusions ?

— Je vais bientôt rentrer définitivement aux États-Unis, me confie Stafford alors que nous traversons ses différentes bibliothèques, disposées en enfilades dans son immense appartement de la Piazza di San Calisto.

Je lui ai promis de lui envoyer un petit cadeau, un ouvrage que j'affectionne. Ce petit livre blanc va d'ailleurs devenir, comme on le verra, durant cette enquête, un code pour moi – un code dont je préfère garder la clé. Pris au jeu, je l'offrirai mois après mois à plus d'une vingtaine de cardinaux, parmi lesquels Paul Poupard, Camillo Ruini, Leonardo Sandri, Tarcisio Bertone, Robert Sarah, Giovanni Battista Re, Jean-Louis Tauran, Christoph Schönborn, Gerhard Ludwig Müller, Achille Silvestrini et, bien sûr, à Stanisław Dziwisz et à Angelo Sodano. Sans oublier les archevêques Rino Fisichella et Jean-Louis Bruguès ou encore à Mgr Battista Ricca. Je l'ai aussi offert à d'autres éminences et excellences qui doivent rester ici anonymes.

La plupart des prélats ont apprécié ce cadeau de schizophrène. Et plusieurs m'en ont reparlé par la suite, grisés ou plus prudents. Certains m'ont remercié par écrit de leur avoir offert ce livre de pécheurs. Le seul, peut-être, à l'avoir lu, Jean-Louis Tauran – un des rares cardinaux vraiment cultivés du Vatican –, m'a dit que ce petit livre blanc l'avait beaucoup inspiré. Et qu'il le citait souvent dans ses homélies.

Quant au vieux cardinal Francis Stafford, il m'a reparlé du petit livre couleur albâtre avec affection lorsque je l'ai revu quelques mois plus tard. Ajoutant, en me fixant :

— Frédéric, je prierai pour vous. [https://www.bookys-gratuit.org/]

La rêverie qui m'avait emmené si loin fut interrompue soudain par don Adriano. L'assistant du cardinal Burke passe une tête dans le salon, une fois encore. Il s'excuse à nouveau, avant même de m'avoir fait part de ses dernières informations. Le cardinal ne pourra pas arriver à temps au rendez-vous.

— Son Éminence s'excuse. Elle s'excuse vraiment. Je suis très confus, je m'excuse, répète don Adriano, désemparé, suant d'obéissance et baissant le regard en s'adressant à moi.

J'apprendrai par les journaux peu après que le cardinal a été une nouvelle fois sanctionné par François. Le rigide mènerait-il une double vie ? Rien ne le prouve. Mais le pape sait d'expérience, et parce qu'il a lu le gros rapport sur le sujet que lui a laissé son prédécesseur et dont nous reparlerons bientôt, qu'il est aussi absurde de penser qu'un homme est vertueux parce qu'il prêche la morale que de croire sur parole un cardinal bruyamment homophobe sur sa chasteté – surtout quand il « fait trop de serments ».

Je quitte le salon du cardinal à regret, sans avoir pu serrer la main de Son Éminence. Nous allons reprendre date, me promet don Adriano. *Urbi* ou *orbi*.

En août 2018, alors que j'habitais désormais, et pour plusieurs semaines, dans un appartement à l'intérieur même du Vatican, et au moment même où je finissais ce livre, la publication surprise de la « Testimonianza » de l'archevêque Carlo Maria Viganò a suscité une véritable déflagration au sein de la curie romaine. Dire que ce document centré sur les États-Unis a fait « l'effet d'une bombe » serait un euphémisme doublé d'une litote ! On a tout de suite soupçonné le cardinal Raymond Burke et ses réseaux américains (dont Steve Bannon, l'ancien stratège politique de Donald Trump) d'être à la manœuvre et d'ourdir le complot. Et même dans ses pires cauchemars, le vieux cardinal Stafford n'aurait pu imaginer une lettre pareille. Quant à Benjamin Harnwell et aux membres de son Dignitatis Humanæ Institute, ils eurent un moment de joie… avant de déchanter.

— Vous aviez été le premier à me parler de ce secrétaire d'État et de ces cardinaux comme étant homosexuels et vous aviez raison, me dit Harnwell lors d'un cinquième déjeuner à Rome, le lendemain même du déclenchement des hostilités.

Dans une lettre de onze pages publiée en deux langues par des journaux et des sites ultraconservateurs, l'ancien nonce à Washington, Carlo Maria Viganò, attaque dans un pamphlet au vitriol le pape François. Publié à dessein le jour du voyage pontifical en Irlande, pays où le catholicisme est ravagé par les affaires de pédophilie, le prélat accuse le pape d'avoir personnellement couvert les abus homosexuels de l'ancien cardinal américain Theodore McCarrick, âgé aujourd'hui de quatre-vingt-huit ans. Ce dernier, ancien président de la Conférence épiscopale américaine, un prélat puissant, grand collecteur d'argent – et d'amants –, a été privé de son titre cardinalice et démissionné par le pape François. Cependant, Viganò prend juste prétexte de l'affaire McCarrick pour régler ses comptes, sans aucun « surmoi ». Fournissant un grand nombre d'informations, de notes et de dates à l'appui de sa thèse, le nonce en profite, sans élégance, pour suggérer au saint-père de démissionner. Plus sournoisement encore, il désigne nommément les cardinaux et les évêques de la curie romaine et de l'épiscopat américain qui ont participé, selon lui, à cet immense « cover-up » : c'est une liste infinie de noms de prélats, parmi les plus importants du Vatican, ainsi « outés », à tort ou à raison. (À la décharge du pape, son entourage m'indique que François « a été initialement informé par Viganò que le cardinal McCarrick avait des relations homosexuelles avec des séminaristes majeurs, ce qui n'était pas suffisant à ses yeux pour le condamner ». En 2018, lorsqu'il a appris, de façon certaine, qu'il y avait aussi, en plus des relations homosexuelles, des abus sexuels sur mineurs, « il a immédiatement sanctionné le cardinal ». La même source doute que le pape Benoît XVI ait pris des mesures sérieuses à l'encontre de McCarrick, lesquelles, si elles ont jamais existé, n'ont en tout cas pas été appliquées.)

Véritable Vatileaks III, la publication de la « Testimonianza » de Mgr Viganò connaît un retentissement international sans précédent à la fin de l'été 2018 : des milliers d'articles paraissent à travers le monde, les fidèles se retrouvent en état de sidération et l'image du pape François est écornée. Consciemment ou non, Viganò vient de donner des arguments à tous ceux qui pensaient depuis longtemps qu'il existait des complicités actives pour les crimes et les abus sexuels au sein même du Vatican. Et bien que l'*Osservatore Romano* ne consacre qu'une seule ligne au rapport (« un nouvel épisode d'opposition interne » se contente d'écrire l'organe officiel du saint-siège), la presse conservatrice et d'extrême droite demande, déchaînée, une enquête interne et, parfois, aussi, la démission du pape.

Le cardinal Raymond Burke – qui affirmait quelques jours plus tôt : « Je crois qu'il est grand temps de reconnaître qu'on a un très grave problème d'homosexualité dans l'Église » – est parmi les premiers à sonner l'hallali : « La corruption et l'infamie qui sont entrées dans l'Église doivent être purifiées à la racine », tonne le prélat. Qui réclame une « investigation » sur la « Testimonianza » de Viganò, compte tenu du pedigree sérieux de l'accusateur, dont l'« autorité » ne fait, selon lui, aucun doute.

— Le cardinal Burke est un ami de Mgr Viganò, me confirme Benjamin Harnwell, juste après la publication de la lettre fatidique. (Harnwell me dit d'ailleurs avoir rendez-vous avec Burke, ce jour-là, « pour échanger ».)

Dans la foulée, plusieurs prélats ultraconservateurs s'engouffrent dans la brèche ouverte pour affaiblir François. L'archevêque réactionnaire de San Francisco, Salvatore Cordileone, monte par exemple au créneau pour accréditer et légitimer le texte « sérieux » et « désintéressé » de Viganò et dénoncer violemment l'homosexualisation de l'Église – ce qui peut faire sourire.

L'aile droite de la curie vient de déclarer la guerre contre François. Rien n'interdit même de penser que cette offensive est lancée par une faction gay contre une autre faction gay de la curie, la première anti-François et d'extrême droite, la seconde pro-François et plus libérale. Une schizophrénie remarquable que le prêtre et théologien James Alison me résumera, lors d'un entretien à Madrid, d'une formule significative :

— *It's an intra-closet war !* L'affaire Viganò, c'est la guerre du vieux placard contre le nouveau placard !

Si l'archevêque Carlo Maria Viganò est un grand professionnel dont le sérieux est généralement reconnu, son geste n'est pas au-dessus de tout soupçon. Cet homme irascible et « closeted » n'est pas un lanceur d'alerte ! Certes, le nonce connaît par cœur la situation de l'Église aux États-Unis où il a été cinq années ambassadeur du saint-siège. Auparavant, il a été secrétaire général du gouvernorat de la cité du Vatican, ce qui lui a permis de traiter d'innombrables dossiers et d'être informé de toutes les affaires internes, y compris celles relatives aux mœurs schizophrènes des plus hauts prélats. Il est même possible qu'il ait conservé des dossiers sensibles sur un grand nombre d'entre eux. (Viganò a succédé à ce poste à Mgr Renato Boccardo, aujourd'hui archevêque de Spoleto, où je l'ai interviewé : il a partagé avec moi quelques informations intéressantes.)

Ayant également été chargé de l'affectation des diplomates du saint-siège, un corps d'élite dont sont issus un grand nombre de cardinaux de la curie romaine, Viganò apparaît donc comme un témoin fiable et sa lettre irrécusable.

On a beaucoup dit que cette « Testimonianza » était une opération conduite par l'aile dure de l'Église pour déstabiliser François, Viganò étant étroitement lié aux réseaux de l'extrême droite catholique. Selon mes informations, ce point n'est pas établi. Il s'agirait moins d'un « complot » ou d'une tentative de « putsch », comme on a pu le dire, que d'un acte que je crois isolé et quelque peu exalté. Pour être conservateur et « rigide », Viganò est d'abord un « curial », c'est-à-dire un homme de curie et un pur produit du Vatican. Il est, selon un témoin qui le connaît bien, ce « genre d'homme qui est généralement loyal au pape : pro-Wojtyła sous Jean-Paul II, pro-Ratzinger sous Benoît XVI et pro-Bergoglio sous François ».

— Mgr Viganò est un conservateur, disons sur la ligne de Benoît XVI, mais c'est d'abord un grand professionnel. Il accuse avec des dates, des faits, il est très précis dans ses attaques, m'explique, lors d'un déjeuner à Rome, le célèbre vaticaniste italien Marco Politi.

Le cardinal Giovanni Battista Re, qui est l'un des rares à être cité positivement dans le document, se montre néanmoins sévère lorsque je l'interroge dans son appartement du Vatican, en octobre 2018 :

— Triste ! C'est très triste ! Comment Viganò a-t-il pu faire une chose pareille ? Il y a quelque chose qui ne va pas dans sa tête… [Il me fait un signe comme s'il s'agissait d'un fou.] C'est une chose incroyable !

De son côté, le père Federico Lombardi, ancien porte-parole des papes Benoît XVI et François, me suggère, lors d'un de nos entretiens réguliers, après la publication de la lettre :

— Mgr Viganò a toujours été plutôt rigoureux et courageux. En même temps, dans chacun des postes qu'il a occupés, il fut un élément de grande division. Il a toujours été un peu en guerre. En se plaçant entre les mains de journalistes réactionnaires bien connus, il se met donc au service d'une opération anti-François.

Il ne fait aucun doute que l'affaire Viganò a été rendue possible grâce à l'aide de médias et de journalistes ultraconservateurs opposés à la ligne du pape François (les Italiens Marco Tosatti et Aldo Maria Valli, le *National Catholic Register*, LifeSiteNews.com ou encore le richissime américain Timothy Busch du network télévisé catholique EWTN).

— Ce texte a été immédiatement instrumentalisé par la presse catholique réactionnaire, m'explique le moine italien bénédictin Luigi Gioia, un excellent connaisseur de l'Église, lors d'un entretien à Londres. Les conservateurs s'acharnent à nier la cause des abus sexuels et du « cover-up » de l'Église : le cléricalisme. C'est-à-dire un système oligarchique et condescendant qui n'a d'autres fins que la préservation du pouvoir à n'importe quel prix. Pour refuser de reconnaître que c'est la structure même de l'Église qui est en cause, on cherche des boucs émissaires : les gays qui se seraient infiltrés dans l'institution et l'ont compromise à cause de leur incapacité foncière de se refréner sexuellement. C'est la thèse de Viganò. La droite n'a pas eu de peine à saisir cette occasion inespérée pour tenter d'imposer son agenda homophobe.

Si cette campagne anti-François est attestée, il me semble néanmoins que le geste de Viganò est plus irrationnel et solitaire qu'on ne l'a cru : c'est un acte désespéré, une vengeance personnelle, qui est d'abord le fruit d'une blessure intime profonde. Viganò est un loup – mais un loup solitaire.

Alors, pourquoi rompt-il soudain avec le pape ? Un influent monsignore dans l'entourage immédiat de Mgr Becciu, alors encore Substitut, soit le « ministre » de l'Intérieur du pape, fait l'hypothèse lors d'un rendez-vous au Vatican peu après la parution de la lettre (cet entretien, comme la plupart de mes interviews, a été enregistré avec l'accord du minutante) :

— L'archevêque Carlo Maria Viganò, qui a toujours été vaniteux et un peu mégalo, rêvait d'être créé cardinal. C'était son rêve absolu, son seul rêve en fait. Le rêve d'une vie. C'est vrai que ses prédécesseurs ont généralement été élevés à la pourpre. Mais pas lui ! François l'a d'abord renvoyé de Washington, puis il l'a privé de son superbe appartement, ici même, à l'intérieur du Vatican, et il a dû déménager dans une résidence au milieu de nonces à la retraite. Pendant tout ce temps, Viganò a rongé son frein. Mais il espérait toujours ! Une fois passé le consistoire de juin 2018 où il n'a pas été créé cardinal, ses derniers espoirs se sont envolés : il allait avoir soixante-dix-huit ans et il a compris que la roue avait tourné. Il en a été désespéré et il a décidé de se venger. C'est aussi simple que ça. Sa lettre a peu à voir avec les abus sexuels et tout à voir avec cette déception.

Depuis longtemps, Viganò a fait l'objet de critiques sur son infatuation, ses médisances, sa paranoïa, et il a même été déjà soupçonné d'avoir nourri la presse, ce qui lui a valu d'être limogé de Rome et expédié à Washington, sur ordre du cardinal secrétaire d'État Tarcisio Bertone sous Benoît XVI (les notes de Vatileaks sont explicites sur ces différents points). Des rumeurs existent aussi sur ses inclinations : son obsession anti-gay est si irrationnelle qu'elle pourrait cacher une répression et une « homophobie internalisée ». C'est d'ailleurs la thèse du journaliste catholique américain Michael Sean Winters qui a « outé » Viganò : sa « haine de soi » lui ferait haïr les homosexuels ; il serait ce qu'il dénonce.

Le pape, qui s'est refusé à commenter le pamphlet à chaud, a suggéré une analyse similaire. Dans une homélie codée du 11 septembre 2018, il laisse entendre que le « Grand Accusateur qui se déchaîne contre les évêques », qui « cherche à dévoiler les péchés », ferait mieux, au lieu d'accuser les autres, de « s'accuser lui-même ».

Quelques jours plus tard, François récidive : il s'en prend à nouveau à Viganò, sans le nommer, dans une autre homélie qui vise les « hypocrites », un mot qu'il répète à une dizaine de reprises. « Les hypocrites du dedans et du dehors », insiste-t-il. Ajoutant : « Le Diable utilise les hypocrites […] pour détruire l'Église. » *The lady doth protest too much !*

Écrit, ou non, par une « drama queen » que trahirait son homophobie internalisée, le plus intéressant de la « Testimonianza » est ailleurs. Non pas seulement dans les motivations secrètes de Mgr Viganò, probablement multiples, mais également dans la véracité des faits qu'il dévoile. Et c'est ici que sa lettre devient un document unique, un témoignage majeur, et pour une part irréfragable, sur la « culture du secret », la « conspiration du silence » et l'homosexualisation de l'Église.

En dépit de l'opacité de son texte, mélange de faits et d'insinuations, Viganò parle sans langue de bois : il estime nécessaire de « confesser publiquement les vérités que nous avons gardées cachées » et pense que « les réseaux homosexuels présents dans l'Église doivent être éradiqués ». Ce faisant, le nonce vise nommément les trois derniers cardinaux secrétaires d'État – Angelo Sodano sous Jean-Paul II, Tarcisio Bertone sous Benoît XVI, et Pietro Parolin sous François –, tous les trois soupçonnés, écrit-il, d'avoir couvert des abus sexuels ou d'appartenir au « corrento filo omossessuale », le « courant pro-homosexuel » du Vatican. Diable !

Pour la première fois, un haut diplomate du Vatican révèle les secrets des affaires de pédophilie et la prégnance majeure de l'homosexualité au Vatican. Je ferais cependant l'hypothèse, suivant ainsi l'analyse de plusieurs vaticanistes chevronnés, que Mgr Viganò s'intéresse moins aux abus sexuels (qu'il est soupçonné d'avoir couverts au secrétariat général du Vatican et à Washington), qu'à la question gay : le « outing » serait donc la seule et véritable motivation de sa lettre. (Son nouveau « memo » d'octobre 2018 confirmera définitivement ce point.)

Ce faisant, le nonce commet deux erreurs majeures. Il mélange, d'abord, dans une même critique, plusieurs catégories de prélats qui ont peu de rapports entre elles, à savoir des prêtres qui sont soupçonnés d'avoir commis des abus sexuels (le cardinal de Washington Theodore McCarrick) ; des prélats qui auraient couvert ces prédateurs (par exemple, selon sa lettre, les cardinaux Angelo Sodano ou Donald Wuerl) ; des prélats qui « appartiennent au courant homosexuel » (il désigne ainsi, sans en apporter la preuve, les cardinaux américain Edwin Frederick O'Brien et italien Renato Raffaele Martino) et des prélats « aveuglés par leur idéologie pro-gay » (les cardinaux américains Blase Cupich et Joseph Tobin). Au total, près d'une quarantaine de cardinaux et évêques sont montrés du doigt ou « outés ». (Mgr Cupich et Mgr Tobin ont sévèrement démenti les allégations du nonce ; Donald Wuerl a présenté sa démission au pape, laquelle a été acceptée ; les autres n'ont pas fait de commentaires.)

Ce qui est choquant dans le témoignage Viganò, c'est la grande confusion entretenue entre prêtres coupables de crimes ou de « cover-up » d'une part, et prêtres homosexuels ou seulement gay-friendly d'autre part. Cette malhonnêteté intellectuelle grave qui mêle abuseurs, complaisants et simples homosexuels ne peut être que le produit d'un esprit compliqué. Viganò est resté bloqué dans l'homophilie et l'homophobie des années 1960, lorsqu'il avait lui-même vingt ans : il n'a pas compris que les temps ont changé et que nous sommes passés en Europe et en Amérique, depuis les années 1980, de la criminalisation de l'homosexualité à la criminalisation de l'homophobie ! Sa pensée d'un autre temps n'est d'ailleurs pas sans rappeler les écrits d'homosexuels homophobes typiques comme le prêtre français Tony Anatrella ou le cardinal colombien Alfonso López Trujillo, dont nous aurons bientôt l'occasion de reparler. Cette confusion inadmissible entre coupable et victime est, au demeurant, au cœur même de la question des abus sexuels : Viganò est bien l'illustration caricaturale de ce qu'il dénonce.

Outre cette grave confusion intellectuelle généralisée, la deuxième erreur de Viganò, la plus grave sur le plan stratégique pour la pérennité de son « testament », aura été de « outer » des cardinaux majeurs proches de François (Parolin, Becciu), mais aussi ceux qui ont animé les pontificats de Jean-Paul II (Sodano, Sandri, Martino) et de Benoît XVI (Bertone, Mamberti). Certes, tout connaisseur de l'histoire vaticane sait que l'affaire McCarrick prend sa source dans les dérives orchestrées sous le pontificat de Jean-Paul II : en l'écrivant, le nonce se prive toutefois de nombre de ses soutiens conservateurs. Moins stratège qu'impulsif, Viganò se venge aveuglément en « outant » tous ceux qu'il n'aime pas, sans plan ni tactique, pensant que sa seule parole est une preuve suffisante pour dénoncer l'homosexualité de ses collègues. Ainsi des Jésuites qui sont largement suspectés d'être « déviants » (comprenez homosexuels) ! En accusant tout le monde, sauf lui-même, Viganò révèle magnifiquement, et à son corps défendant, que la théologie des intégristes peut être, elle aussi, une sublimation de l'homosexualité. C'est ainsi que Viganò s'est privé de ses alliés : la droite du Vatican ne peut admettre, aussi critique soit-elle vis-à-vis de François, qu'on sème le doute sur les pontificats antérieurs de Jean-Paul II et de Benoît XVI. En ciblant Angelo Sodano et Leonardo Sandri (même s'il épargne étrangement les cardinaux Giovanni Battista Re, Jean-Louis Tauran et surtout Stanisław Dziwisz), Viganò commet une faute stratégique majeure, que ses affirmations soient vraies ou non.

L'extrême droite de l'Église, qui a d'abord soutenu le nonce et défendu sa crédibilité, a vite compris le piège. Après une première sortie tonitruante, le cardinal Burke s'est tu, finalement outré que le nom de son proche ami ultraconservateur Renato Raffaele Martino figure dans la lettre (Burke a validé un communiqué de presse, écrit par Benjamin Harnwell, contestant fermement le fait que Martino puisse faire partie du « courant homosexuel » – sans en fournir de preuves, naturellement). De même, Georg Gänswein, le plus proche collaborateur du pape retraité Benoît XVI, a pris soin de ne pas confirmer la lettre, quoi qu'il lui en coûte. Donner du crédit au témoignage de Viganò serait donc, pour les conservateurs, se tirer une balle dans le pied, en même temps que prendre le risque d'entrer dans une guerre civile où tous les coups seraient permis. Les homosexuels placardisés étant plus nombreux à la droite qu'à la gauche de l'Église, l'effet boomerang serait dévastateur.

Dans l'entourage de François, un archevêque de curie que j'ai rencontré au moment de la parution de la lettre, a justifié la prudence du pape par ces mots :

— Que voulez-vous que le pape réponde à une lettre qui soupçonne plusieurs anciens secrétaires d'État du Vatican et des dizaines de cardinaux d'être soit complices d'abus sexuels, soit homosexuels ? Confirmer ? Démentir ? Nier les abus sexuels ? Nier l'homosexualité au Vatican ? Vous voyez bien que sa marge de manœuvre était limitée. Si Benoît XVI n'a pas non plus réagi, c'est pour les mêmes raisons. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient s'exprimer après un texte aussi pervers.

Mensonge, double vie, « cover-up », la « Testimonianza » de Mgr Viganò montre au moins une chose que nous allons comprendre dans ce livre : tout le monde se tient et tout le monde semble mentir au Vatican. Ce qui fait écho aux analyses de la philosophe Hannah Arendt sur le mensonge dans *Les Origines du totalitarisme* ou dans son célèbre article « Vérité et politique » : elle y suggérait que « quand une communauté se lance dans le mensonge organisé », « quand tout le monde ment sur tout ce qui est important », et en permanence, quand on a « tendance à transformer le fait en opinion », à refuser les « vérités de fait », alors le résultat n'est pas tant que l'on croit les mensonges, mais que l'on détruit « la réalité du monde commun ».

Et l’archevêque de curie de conclure :

— Viganò ne s'intéresse guère à la question des abus sexuels, et son mémo est très peu utile sur ce premier point. En revanche, ce qu'il a voulu faire, c'est lister les homosexuels du Vatican ; c'est dénoncer l'infiltration des gays au saint-siège. C'est son objectif. Et s'il se cache aujourd'hui dans un lieu secret ce n'est pas pour avoir dénoncé un système d'abus sexuels, ce qui serait tout à son honneur ; mais bien parce qu'il a « outé » tout le monde ! Disons alors que sur ce second point, sa lettre est sans doute plus proche de la vérité que sur le premier. (Dans ce livre, j'utiliserai la « Testimonianza » de Viganò avec prudence, car elle mêle des faits avérés ou probables, avec de pures calomnies. Et même si ce document a été jugé crédible par des dizaines de cardinaux et d'évêques ultraconservateurs, il ne faut ni le prendre au pied de la lettre ni le sous-estimer.)

Nous voici donc à Sodoma. Cette fois, le témoin, quels que soient ses excès, est irréfutable : un éminent nonce et archevêque émérite vient de révéler sans ambages la prégnance massive des homosexuels au Vatican. Il vient de nous livrer un secret bien gardé. Il vient d'ouvrir la boîte de Pandore. François est bien parmi les Folles !

www.bookys-gratuit.org

3.

Qui suis-je pour juger ?

« Chi sono io per giudicare ? » Giovanni Maria Vian répète cette formule dont il semble encore chercher le sens profond. « Qui suis-je pour juger ? » : est-ce une nouvelle doctrine ? Une phrase improvisée un peu par hasard ? Vian ne sait pas trop quoi penser. Qui est-il pour juger ?

La formule, en forme interrogative, a été prononcée par le pape François, dans la nuit du 28 juillet 2013, dans l'avion qui le ramenait du Brésil. Elle est devenue, aussitôt médiatisée dans le monde entier, la phrase la plus célèbre du pontificat. Par son empathie, elle ressemble à François, le pape gay-friendly qui veut rompre avec le langage « homophobe » de ses prédécesseurs.

Giovanni Maria Vian, dont le métier ne consiste pas tant à commenter la parole du pape qu'à la relayer, reste prudent. Il me donne la transcription officielle de la conférence improvisée au cours de laquelle François a lâché son bon mot. Si l'on s'attache au contexte, à l'ensemble de la réponse de François, il n'est pas certain, me dit-il, qu'on puisse en faire une lecture gay-friendly.

Un laïc, Vian, et un universitaire : il se fait appeler « professeur » et il est le directeur de l'*Osservatore Romano*, le journal du saint-siège. Ce quotidien officiel est édité en huit langues et son siège est situé au sein même du Vatican.

— Le pape a beaucoup parlé ce matin, m'explique Vian lorsque j'arrive.

Son journal publie toutes les interventions du saint-père, ses messages, ses textes. C'est la *Pravda* du Vatican.

— On est un journal officiel, c'est évident, mais on a aussi une partie plus libre, avec des tribunes, des articles sur la culture, des textes plus autonomes, ajoute Vian, qui sait que sa marge de manœuvre reste étroite.

Pour se libérer peut-être des contraintes du Vatican, et montrer un esprit espiègle, il s'est entouré de figurines de Tintin. Son bureau est envahi par les bandes dessinées de *L'Île noire*, *Le Sceptre d'Ottokar*, les miniatures de Tintin, Milou et du capitaine Haddock. Étrange invasion d'objets païens au cœur du saint-siège ! Et dire qu'Hergé n'a pas eu l'idée de faire un *Tintin au Vatican* !

J'ai parlé trop vite. Vian me reprend en me signalant un long article de l'*Osservatore Romano* sur Tintin qui attesterait, en dépit de ses personnages mécréants et de ses mémorables jurons, que le jeune reporter belge serait un « héros catholique » animé d'un « humanisme chrétien ».

— L'*Osservatore Romano* est aussi bergoglien sous François qu'il était ratzinguérien sous Benoît XVI, relativise un diplomate en poste auprès du saint-siège.

Un autre collaborateur de l'*Osservatore Romano* confirme que le journal est là pour « déminer tous les scandales et recaser les placardisés du Vatican ».

— Les silences de l'*Osservatore Romano* parlent aussi, relativise Vian, non sans humour.

Je visiterai souvent, au cours de mon enquête, les locaux du journal. Le docteur Vian acceptera d'être interviewé « on the record » à cinq reprises, et « off the record » plus souvent encore, comme six autres de ses collaborateurs en charge des éditions en espagnol, anglais ou français.

C'est une journaliste brésilienne, Ilze Scamparini, correspondante au Vatican pour la chaîne TV Globo, qui a osé poser frontalement au pape la question sur le « lobby gay ». La scène se passe dans l'avion de retour, reliant Rio à Rome. On est à la fin de la conférence de presse improvisée et le pape est fatigué, toujours flanqué de Federico Lombardi, son porte-parole. « Une dernière question ? » lance Lombardi, pressé de conclure. C'est alors qu'Ilze Scamparini lève la main. Je cite, ici longuement, ce dialogue à partir de la transcription originale que me donne Giovanni Maria Vian :

— Je voudrais demander la permission de poser une question un peu délicate. Une autre image aussi a fait le tour du monde : celle de Mgr Ricca, ainsi que des informations sur sa vie privée. Je voudrais savoir, Saint-Père, ce que vous comptez faire à ce sujet. Comment Votre Sainteté compte-t-Elle aborder ce problème et comment entend-Elle affronter la question du lobby gay ?

— En ce qui concerne Mgr Ricca, répond le pape, j'ai fait ce que le droit canonique recommande de faire : une *investigatio prævia* [enquête préliminaire]. De cette investigation, il ne ressort rien de ce dont on l'accuse. Nous n'avons rien trouvé. Voilà ma réponse. Mais je voudrais ajouter autre chose là-dessus : je vois que souvent dans l'Église, au-delà de ce cas mais dans ce cas aussi, on va chercher par exemple les « péchés de jeunesse » et on les publie. Pas les délits, hein ? Les délits, c'est autre chose, l'abus sur les mineurs est un délit. Non, les péchés. Mais si une personne laïque, ou un prêtre, ou une sœur, a commis un péché et s'est ensuite converti, le Seigneur pardonne… Mais revenons à votre question plus concrète : vous parlez du lobby gay. Eh bien ! On écrit beaucoup sur le lobby gay. Je n'ai encore trouvé personne au Vatican qui me donne sa carte d'identité avec écrit dessus « gay ». On dit qu'il y en a. Je crois que lorsqu'on se trouve avec une telle personne on doit distinguer le fait d'être « gay » de celui de constituer un lobby. Parce que, les lobbies, ils ne sont pas tous bons. Celui-ci est mauvais. Si une personne est gay et cherche le Seigneur, si elle fait preuve de bonne volonté, qui suis-je pour la juger ?… Le problème n'est pas d'avoir cette tendance [mais] de faire de cette tendance un lobby. Voilà le problème le plus grave pour moi. Je vous remercie beaucoup d'avoir posé cette question. Merci beaucoup !

Tout de noir vêtu, un peu enrhumé, le jour où je le rencontre pour la première fois, le père Federico Lombardi se souvient très bien de cette conférence de presse. En bon jésuite, il a su admirer l'art de la formule du nouveau pape. Qui suis-je pour juger ? Jamais peut-être une phrase de François n'a été un si parfait chef-d'œuvre de dialectique jésuite. Le pape répond à une question… par une question !

Nous sommes au siège de la fondation Ratzinger, dont Lombardi est devenu le président, au rez-de-chaussée d'un bâtiment du Vatican, Via della Conciliazone, à Rome. À cinq reprises, où je l'enregistre avec son accord, je l'interviewerai longuement dans ces bureaux au sujet des trois papes qu'il a servis – Jean-Paul II, Benoît XVI et François. Il fut le chef du service de presse du premier et le porte-parole des suivants.

Lombardi est un homme doux et simple qui rompt avec le style glamour et mondain de bien des prélats du Vatican. Son humilité me frappe, comme elle a souvent marqué ceux qui ont travaillé avec lui. Quand Giovanni Maria Vian habite, par exemple, en solitaire dans une petite tour magnifique dans les jardins du Vatican, Lombardi préfère partager sa vie avec ses compagnons jésuites dans une chambre modeste de leur communauté. On est loin des appartements des cardinaux de plusieurs centaines de mètres carrés que j'ai visités à Rome si souvent, comme ceux de Raymond Burke, Camillo Ruini, Paul Poupard, Giovanni Battista Re, Roger Etchegaray, Renato Raffaele Martino et tant d'autres. Sans parler du palace du cardinal Betori que j'ai visité à Florence, celui du cardinal Carlo Caffarra à Bologne, ou celui du cardinal Carlos Osoro à Madrid. Rien à voir non plus avec les appartements, que je n'ai pas visités, des anciens secrétaires d'État Angelo Sodano et Tarcisio Bertone dont le luxe outrancier et la taille extravagante ont fait scandale.

— Quand le pape François a prononcé ces mots « qui suis-je pour juger ? », j'étais à côté du saint-père. Ma réaction a été un peu mélangée, disons mixte. Vous savez, François est très spontané, il parle très librement. Il a accepté les questions sans les connaître à l'avance, sans préparation. Lorsque François parle en roue libre, pendant quatre-vingt-dix minutes dans un avion, sans notes, avec soixante-dix journalistes, c'est spontané, c'est très honnête. Mais ce qu'il dit n'est pas nécessairement un élément de la doctrine, c'est une conversation et il faut la prendre comme telle. C'est un problème d'herméneutique.

Au mot « herméneutique », prononcé par Lombardi, dont le métier a toujours été d'interpréter les textes, de les hiérarchiser et de donner du sens aux phrases des papes dont il a été le porte-parole, j'ai l'impression que le père jésuite veut atténuer la portée de la formule pro-gay de François. Il ajoute :

— Ce que je veux dire c'est que cette phrase n'atteste pas un choix ou un changement de doctrine. Mais elle a eu un aspect très positif : elle part des situations personnelles. C'est une approche de proximité, d'accompagnement, de pastorale. Mais ça ne veut pas dire que cela [être gay] est bon ; ça veut dire que le pape ne se sent pas juge de ça.

— C’est une formule jésuite ? De la jésuitique ? [https://www.bookys-gratuit.org/]

— Oui, si vous voulez, c'est une parole jésuite. C'est le choix de la miséricorde, de la pastorale, la voie des situations personnelles. C'est une parole de discernement. [François] cherche un chemin. Il dit en quelque sorte : « Je suis avec toi pour faire un chemin. » Mais François répond à une situation individuelle [le cas de Mgr Ricca] par une réponse pastorale ; sur la doctrine, il reste fidèle.

Un autre jour, où j'interroge le cardinal Paul Poupard sur ce même débat sémantique, lors d'un de nos rendez-vous réguliers à son domicile, cet expert de la curie romaine, qui fut « proche de cinq papes », selon sa propre expression, commente :

— N'oubliez pas que François est un pape jésuite argentin. Je dis bien : jésuite *et* argentin. Les deux mots sont importants. Ce qui veut dire que, lorsqu'il prononce la phrase « Qui suis-je pour juger ? », ce qui compte ce n'est pas forcément ce qu'il dit mais comment on la reçoit. C'est un peu comme avec la théorie de l'entendement chez saint Thomas d'Aquin : chaque chose est reçue en fonction de ce que l'on veut bien entendre !

Francesco Lepore n'a guère été convaincu par l'explication du pape François. Il ne partage pas non plus l'« herméneutique » de ses exégètes.

Pour cet ex-prêtre, qui connaît bien Mgr Ricca, cette réponse du pape est un cas typique de double langage.

— Si on suit son raisonnement, le pape laisse entendre que Mgr Ricca a été gay dans sa jeunesse mais qu'il ne l'est plus depuis qu'il a été ordonné prêtre. Ce serait donc un péché de jeunesse que le Seigneur a pardonné. Or le pape devait bien savoir que les faits en question étaient récents.

Un mensonge ? Un demi-mensonge ? Pour un jésuite, dit-on, mentir à moitié est encore dire la vérité à moitié ! Lepore ajoute :

— Il y a une règle non écrite au Vatican qui consiste à soutenir un prélat en toute circonstance. François a protégé Battista Ricca envers et contre tous, en le gardant à son poste, comme Jean-Paul II a couvert Stanisław Dziwisz et Angelo Sodano ou comme Benoît XVI a défendu Georg Gänswein et Tarcisio Bertone jusqu'au bout, en dépit de toutes les critiques. Le pape est un monarque. Il peut protéger ceux qu'il aime bien en toutes circonstances sans que personne ne puisse l'en empêcher.

À l'origine de l'affaire, il y a une enquête détaillée du magazine italien *L'Espresso*, en juillet 2013, et dont la une consacrée entièrement au Vatican s'intitule audacieusement : « Le lobby gay ». Dans ce reportage, Mgr Ricca est présenté sous son nom véritable comme ayant entretenu une relation avec un militaire suisse lorsqu'il était en service à l'ambassade du saint-siège en Suisse puis en Uruguay.

La vie nocturne de Battista Ricca à Montevideo est particulièrement détaillée : il aurait été frappé un soir dans un lieu de rencontre public et serait rentré le visage tuméfié à la nonciature après avoir fait appel à des prêtres pour l'assister. Une autre fois, il se serait retrouvé bloqué en pleine nuit dans un ascenseur, malencontreusement tombé en panne, dans les locaux mêmes de l'ambassade du saint-siège, et n'aurait été libéré qu'au petit matin par les pompiers, avec un « beau jeune homme » resté bloqué avec lui. Pas de chance !

Le journal, qui cite comme source un nonce, évoque aussi les malles du militaire suisse, amant supposé de Ricca, et dans lesquelles on aurait retrouvé « un pistolet, une quantité énorme de préservatifs et du matériel pornographique ». Le porte-parole du pape François, Federico Lombardi a, comme toujours, démenti les faits qui n'étaient pas, selon lui, « dignes de foi ».

— La gestion de l'affaire par le Vatican a été assez comique. La réponse du pape aussi. Le péché était véniel ! Il était ancien ! C'est un peu comme lorsqu'on a accusé le président Bill Clinton d'avoir consommé de la drogue et qu'il s'est excusé en ajoutant qu'il avait fumé de la marijuana mais sans avaler la fumée ! ironise un diplomate en poste à Rome, bon connaisseur du Vatican.

La presse s'est moquée grassement des tribulations du prélat, de sa double vie supposée et de ses mésaventures d'ascenseur. Pour autant, faut-il oublier que l'attaque vient de Sandro Magister, un redoutable vaticaniste ratzinguérien de soixante-quinze ans ? Pourquoi dénonce-t-il soudain, et douze ans après les faits, Mgr Ricca plutôt que d'autres cardinaux conservateurs célèbres dont il connaît probablement les amitiés particulières ?

L'affaire Ricca est, en réalité, un règlement de comptes entre l'aile conservatrice du Vatican, disons ratzinguérienne, et l'aile modérée que représente François, et notamment entre deux clans homosexuels. Diplomate sans avoir été nonce et Prelato d'Onore di Sua Santità (prélat d'honneur du pape) qui n'a pas été consacré évêque, Battista Ricca est l'un des plus proches collaborateurs du saint-père. Il est en charge de la Domus Sanctæ Marthæ, la résidence officielle du pape, et il dirige aussi deux autres résidences pontificales. Il est enfin l'un des représentants du souverain pontife auprès de la très controversée banque du Vatican (IOR). On voit combien le prélat était exposé.

Son homosexualité supposée n'a donc été qu'un prétexte pour affaiblir François. On a utilisé l'agression dont il avait été la victime pour le « outer » alors qu'il aurait été plus catholique de le défendre contre ses agresseurs, étant donné la violence dont il a fait l'objet. Quant au jeune homme avec lequel il s'est retrouvé bloqué dans l'ascenseur, faut-il rappeler ici qu'il s'agissait d'un majeur consentant ? Ajoutons que l'un des accusateurs de Ricca serait lui-même connu, selon mes informations, pour être à la fois homophobe et homosexuel ! Un double jeu assez typique des mœurs vaticanes.

Ainsi, l'affaire Ricca s'inscrit dans une longue succession de règlements de comptes entre différentes chapelles gays de la curie romaine – dont ont été victimes Dino Boffo, Cesare Burgazzi, Francesco Camaldo ou même l'ancien secrétaire général de la Cité du Vatican, Carlo Maria Viganò – et nous aurons l'occasion d'en faire le récit. À chaque fois, ces prêtres ou ces laïcs ont été dénoncés par des prélats qui étaient eux-mêmes, le plus souvent, corrompus financièrement ou sexuellement placardisés. Ils ont alimenté la presse pour protéger leur secret – rarement pour servir l'Église. Et c'est ici une nouvelle règle de Sodoma, la cinquième : *Les rumeurs, les médisances, les règlements de comptes, la vengeance, le harcèlement sexuel sont fréquents au saint-siège. La question gay est l'un des ressorts principaux de ces intrigues.*

— Vous ne saviez pas que le pape était entouré d'homosexuels ? me demande, faussement ingénu, un archevêque de la curie romaine. Son surnom au Vatican est « La Païva », en hommage à une célèbre marquise et courtisane. C'est donc ainsi que je l'appellerai dans ce livre.

Son Excellence La Païva, avec laquelle j'ai déjeuné et dîné régulièrement, connaît tous les secrets du Vatican. Je joue au naïf :

— Par définition, personne ne pratique l'hétérosexualité au Vatican, non ?

— Les gays sont nombreux, poursuit La Païva, très nombreux.

— Je savais qu'il y avait des homosexuels dans l'entourage de Jean-Paul II et de Benoît XVI mais pour François, je ne savais pas.

— Eh oui, ils sont nombreux à Sainte-Marthe à faire partie *de la paroisse*, répète La Païva, qui use et abuse de cette belle périphrase.

« Être de la paroisse » : La Païva rit. Il est fier de son expression, un peu comme s'il avait inventé le fil à couper le beurre ! Je devine qu'il l'a employée des centaines de fois au cours de sa longue carrière, mais celle-ci, réservée aux initiés, continue à faire son petit effet.

« Être de la paroisse », ce pourrait être le sous-titre même de ce livre. L'expression est ancienne en français, comme en italien : je l'ai retrouvée dans l'argot homosexuel des années 1950 et 1960. Elle est peut-être antérieure, tant elle ressemble à une formule de *Sodome et Gomorrhe* de Marcel Proust ou du *Notre-Dame-des-Fleurs* de Jean Genet – même si elle ne figure pas, me semble-t-il, dans ces livres. Est-elle plus populaire, et propre aux bars interlopes des années 1920 et 1930 ? C'est possible. En tout cas, elle mêle héroïquement l'univers ecclésiastique et le monde homosexuel.

— Vous savez que je vous aime bien, me déclare tout à coup La Païva. Mais je vous en veux de ne pas me dire si vous préférez les hommes ou les femmes. Pourquoi ne voulez-vous pas me dire ? Est-ce que vous êtes au moins sympathisant ? [https://www.bookys-gratuit.org/]

L'intempérance de La Païva me fascine. L'archevêque pense à haute voix et il se laisse aller au plaisir de me faire entrevoir son monde, pensant ainsi s'attacher mon amitié. Il se met à dévoiler les mystères du Vatican de François où l'homosexualité est un secret admirablement impénétrable. Le truculent La Païva partage ses codes : ô le curieux homme ! Deux fois plus curieux que la moyenne sur le sujet : bicurious. Le voici qui me détaille les noms et les titres de ceux qui « pratiquent » ou « ne pratiquent pas », tout en reconnaissant que les homophiles ajoutés aux homosexuels constituent ensemble, me dit-il, la grande majorité du collège cardinalice !

Le plus intéressant, bien sûr, c'est « le système ». Selon La Païva, la prégnance homosexuelle de la curie est d'une grande constance d'un pape à l'autre. Ainsi, les entourages des papes Jean XXIII, Paul VI, Jean-Paul I, Jean-Paul II, Benoît XVI et François seraient majoritairement « de la paroisse ».

Condamné à vivre avec cette faune très particulière, le pape François fait ce qu'il peut. Avec sa formule « Qui suis-je pour juger ? », il a tenté de changer la donne. Aller plus loin serait toucher à la doctrine et susciter immédiatement une guerre au sein du collège cardinalice. L'ambiguïté reste donc préférable, ce qui sied à ce pape jésuite qui peut, dans une même phrase, dire une chose et son contraire. Être à la fois gay-friendly et anti-gay – quel talent !

Ses paroles publiques tranchent souvent avec ses actes privés. Ainsi, François défend constamment les migrants mais, en s'opposant au mariage gay, empêche les étrangers homosexuels sans papiers de pouvoir bénéficier d'une régularisation lorsqu'ils ont un partenaire stable ; François se dit également « féministe » mais prive de choix les femmes qui ne peuvent pas avoir d'enfants, en leur refusant la procréation médicalement assistée. En 2018, Mgr Viganò l'accusera dans sa « Testimonianza » d'être entouré d'homosexuels et de se montrer trop gay-friendly ; au même moment, François suggérera de recourir à la « psychiatrie » pour les jeunes homosexuels (des propos qu'il dit avoir regrettés).

Dans un discours précédant le conclave et son élection, Jorge Bergoglio a fixé sa priorité : les « périphéries ». Ce concept, appelé à un bel avenir, englobe, à ses yeux, les périphéries « géographiques », ces chrétiens d'Asie, d'Amérique du Sud et d'Afrique qui sont loin du catholicisme romain occidentalisé, et les périphéries « existentielles », rassemblant tous ceux que l'Église a laissés au bord de la route. Parmi eux, selon l'entretien qu'il donnera par la suite au jésuite Antonio Spadaro, il y a notamment les couples de divorcés, les minorités et les homosexuels.

Au-delà des idées, il y a les symboles. C'est ainsi que François a rencontré publiquement Yayo Grassi, un gay de soixante-sept ans, l'un de ses anciens étudiants, à l'ambassade du saint-siège à Washington ; lequel est venu accompagné de son boyfriend Iwan, un Indonésien. Des selfies et une vidéo montrent le couple embrassant le saint-père.

Selon plusieurs sources, la médiatisation de cette rencontre entre le pape et le couple gay ne serait pas le fait du hasard. Initialement présentée comme une « rencontre strictement privée », presque fortuite, par le porte-parole du pape, Federico Lombardi, elle a été promue un peu plus tard en véritable « audience » par ce même Lombardi.

Entre-temps, il faut dire qu'une polémique a éclaté. Le pape, lors de ce même voyage aux États-Unis, a rencontré sous la pression justement du très homophobe Mgr Carlo Maria Viganò, nonce apostolique à Washington, une élue locale du Kentucky, Kim Davis, laquelle refusait d'autoriser les mariages homosexuels dans sa région (bien qu'elle fût elle-même deux fois divorcée). Devant le tollé suscité par cette faveur accordée à une figure homophobe de premier plan, le pape a fait marche arrière en démentant soutenir la position de Mme Davis (l'élue a été arrêtée et emprisonnée brièvement pour son refus d'obéir à la loi américaine). Pour bien montrer qu'il n'entendait pas se laisser enfermer dans ce débat, et tout en regrettant le sabotage opéré dans son dos par Viganò (qu'il exfiltrera bientôt de Washington), le pape a donc contrebalancé son premier geste homophobe en recevant publiquement son ancien élève gay avec son compagnon. Une double démarche empreinte d'irénisme effectivement très jésuite.

L'exemple de la nomination chaotique d'un ambassadeur de France auprès du saint-siège montre la même ambiguïté, sinon un certain machiavélisme, du pape François. L'homme en question s'appelle Laurent Stéfanini : c'est un diplomate de haut rang, un catholique pratiquant, plutôt classé à droite et membre (laïque) de l'ordre de Malte. Professionnel estimé, il a été le chef du protocole de l'Élysée sous Nicolas Sarkozy et il fut déjà, par le passé, le numéro deux de cette même ambassade. Le président François Hollande choisit de le nommer ambassadeur de France auprès du Vatican en janvier 2015 et sa nomination est officiellement présentée au pape. L'annonce publique, qui fuite dans *Le Canard enchaîné*, a-t-elle été prématurée ? Toujours est-il que le pape hésite à donner son agrément. Motif : le diplomate serait gay !

Ce n'est pas la première fois qu'un ambassadeur français est refusé par Rome en raison de son homosexualité : ce fut déjà le cas en 2008 pour la candidature de Jean-Loup Kuhn-Delforge, ouvertement homosexuel et pacsé avec son compagnon, un diplomate que Nicolas Sarkozy voulait recaser au Vatican. Le pape Benoît XVI refuse de donner son agrément pendant une année, imposant un changement de candidat. A contrario, il faut également préciser que, par le passé, plusieurs ambassadeurs français en poste auprès du saint-siège étaient ouvertement homosexuels, preuve que cette règle n'a rien d'intangible.

Le cas de Stéfanini suscite cette fois un blocage en haut lieu. Le pape François oppose son veto. A-t-il été froissé qu'on essaie de lui forcer la main ? Pense-t-il qu'on tente ainsi de le manipuler en lui imposant un ambassadeur gay ? La procédure d'agrément, via le nonce apostolique de Paris, a-t-elle été contournée ? Stéfanini est-il la victime d'une campagne ourdie contre lui en France (on dit que l'ambassadeur Bertrand Besancenot, proche de l'ordre de Malte, lorgne le poste et s'agite lui aussi en coulisse) ? Le complot est-il à rechercher, au contraire, au sein de l'aile droite de la curie qui entend utiliser l'affaire pour piéger le pape ?

Toujours est-il que l'imbroglio prend des allures de crise diplomatique aiguë entre « les deux François » lorsque le président Hollande maintient de force la candidature Stéfanini, nomination une nouvelle fois refusée par le pape. Il n'y aura pas d'ambassadeur de France au Vatican, martèle Hollande, si on ne veut pas de M. Stéfanini !

Dans cette affaire, les intrigants ne se soucient guère des conséquences pour l'intéressé, dont la vie privée est ainsi étalée au grand jour. Quant à défendre l'Église, comme ils l'affirment, c'est plutôt l'affaiblir que de mettre ainsi le pape dans l'embarras. François est obligé de recevoir Stéfanini avec tous les honneurs, pour s'excuser et, jésuite un brin tartuffe, il lui fait savoir qu'il n'a rien contre sa personne !

L'archevêque de Paris est mobilisé à son tour pour tenter de désembrouiller l'affaire, tout comme le cardinal français Jean-Louis Tauran, proche du pape, qui ne trouvent rien d'anormal à la nomination d'un ambassadeur gay – bien au contraire ! Du côté romain, le cardinal Pietro Parolin, le numéro deux du Vatican, fait même le déplacement à Paris pour rencontrer François Hollande qui, au cours d'un entretien tendu, l'interroge frontalement pour savoir si le problème serait « l'homosexualité de Stéfanini ». Selon le récit qu'a fait le président à l'un de ses conseillers, Parolin visiblement très mal à l'aise sur la question, personnellement affecté, rouge de honte, tremblant de tous ses membres et tétanisé, aurait bredouillé que le problème n'avait rien à voir avec l'homosexualité…

La méconnaissance de la France par le pape François apparaît au grand jour à l'occasion de cette affaire. Lui qui n'a nommé aucun cardinal hexagonal et ne parle pas français, contrairement à tous ses prédécesseurs, lui qui semble confondre – hélas – la laïcité avec l'athéïsme, semble être victime d'une manipulation dont il ne comprend pas les codes.

Victime collatérale, Laurent Stéfanini est pris sous le feu croisé des critiques dans une bataille qui le dépasse et dont il n'est plus que le prétexte. À Rome, c'est une offensive de l'aile ratzinguérienne, pourtant elle-même largement homosexualisée, qui bouge ses pions pour embarrasser le pape François. L'ordre de Malte, dont le diplomate est membre, divisé entre un courant « closeted » rigide et un courant « closeted » souple, s'affronte sur son cas (le cardinal Raymond Burke, patron de l'ordre souverain, aurait « atomisé » la candidature Stéfanini). Le nonce en poste à Paris, Mgr Luigi Ventura, ancien nonce au Chili (un proche du cardinal Angelo Sodano et des Légionnaires du Christ de Marcial Maciel, et qui est aujourd'hui critiqué par la presse pour ne pas avoir dénoncé les crimes pédophiles du prêtre Karadima), joue un double jeu que les intéressés parisiens et romains mettront du temps à décrypter. En France, l'affaire est l'occasion pour la droite et la gauche de régler leurs comptes sur fond de débat autour de la loi pour le mariage gay : François Hollande contre Nicolas Sarkozy ; la Manif pour tous, organisation anti-mariage, contre Hollande ; et l'extrême droite contre la droite modérée. Le président Hollande, qui a soutenu sincèrement la candidature Stéfanini, s'amuse en fin de compte de voir la droite se déchirer sur le sort de ce haut diplomate sarkozyste, catholique pratiquant… et homosexuel. Il donne ainsi une belle leçon à la droite sur son hypocrisie ! (J'utilise ici mes entretiens avec plusieurs conseillers du président Hollande et du Premier ministre français Manuel Valls, ainsi qu'une rencontre avec le premier conseiller de la nonciature apostolique à Paris, Mgr Rubén Darío Ruiz Mainardi.) [https://www.bookys-gratuit.org/]

Plus machiavélien, l'un des conseillers de François Hollande propose, si la candidature de Stéfanini est torpillée, de convoquer aussitôt l'un des trois éminents nonces ou représentants du Vatican en poste à Paris, et de le renvoyer à son tour puisque son homosexualité est bien connue du Quai d'Orsay (comme on appelle en France le ministère des Affaires étrangères, où les diplomates homosexuels sont également nombreux, au point d'en parler parfois comme du « Gay d'Orsay »).

— Vous connaissez les diplomates du Vatican à Paris, à Madrid, à Lisbonne, à Londres ! Refuser Stéfanini en raison de son homosexualité, c'est la décision la plus drôle de ce pontificat ! Si on refusait les nonces gays, que deviendrait la représentation apostolique à travers le monde ! sourit un ambassadeur de France, qui a lui-même été en poste auprès du saint-siège.

Quant au ministre des Affaires étrangères Bernard Kouchner, il me confirme lors d'un entretien à son domicile à Paris :

— Le Vatican me semble mal placé pour refuser des candidatures homosexuelles ! J'ai eu le même problème lorsque nous avons voulu nommer Jean-Loup Kuhn-Delforge, comme ambassadeur de France au Vatican, alors qu'il était pacsé avec son compagnon. On a essuyé le même refus. C'était absolument inadmissible de discriminer un diplomate de haut niveau en raison de son homosexualité. Nous ne pouvions pas l'accepter ! Alors, je peux vous révéler aujourd'hui que j'ai appelé mon homologue Mgr Jean-Louis Tauran, qui était l'équivalent du ministre des Affaires étrangères au saint-siège, et je lui ai demandé de retirer son nonce apostolique de Paris, ce qu'il a fait. Je lui ai dit : c'est donnant-donnant ! (Interrogés, deux diplomates du Vatican contestent cette version des faits, le nonce étant parti, selon eux, au terme normal de ses cinq ans de service.)

Un témoignage est ici significatif : l'Argentin Eduardo Valdés est un proche du pape et il fut ambassadeur auprès du saint-siège au moment de l'affaire Stéfanini. Lors d'un entretien à Buenos Aires, enregistré avec son accord, le diplomate m'explique :

— Je suis certain que tous ceux qui se sont opposés à la nomination de Stéfanini comme ambassadeur étaient autant [homosexuels] que lui. C'est toujours la même hypocrisie ! Toujours le même double standard ! Ce sont les plus pratiquants qui condamnent les autres homosexuels.

Pendant plus de quatorze mois, le poste restera vacant, jusqu'à ce que François Hollande cède et nomme à Rome un diplomate consensuel en fin de carrière, marié et bon père de famille. Stéfanini, avec humour, déclarera pour sa part que cette nomination diplomatique ne lui appartenait plus, pas plus qu'il n'avait choisi son homosexualité ! (Mes sources sur ce « dossier Stéfanini » sont, outre les noms déjà cités, le cardinal Tauran, l'archevêque François Bacqué et une dizaine d'autres diplomates du Vatican ; quatre ambassadeurs de France auprès du saint-siège : Jean Guéguinou, Pierre Morel, Bruno Joubert et Philippe Zeller ; ainsi que, bien sûr, les ambassadeurs Bertrand Besancenot et Laurent Stéfanini.)

François est-il aussi gay-friendly qu'on le dit ? Certains le pensent, qui me rapportent, pour appuyer leur thèse, cette autre histoire. Lors d'une audience du pape avec le cardinal allemand Gerhard Ludwig Müller, préfet de l'importante Congrégation pour la doctrine de la foi, ce dernier arrive avec un dossier sur un vieux théologien qui aurait été dénoncé pour son homophilie. Il interroge alors le pape sur la sanction qu'il compte prendre. Le pape lui aurait répondu (selon le récit de deux témoins internes à la Congrégation, qui l'ont entendu de la bouche de Müller) : « Ne vaudrait-il pas mieux l'inviter à prendre une bière, lui parler comme à un frère, et trouver une solution au problème ? »

Le cardinal Müller, qui ne fait pas mystère de son hostilité publique à l'égard des gays, aurait été littéralement sidéré par la réponse de François. De retour à son bureau, il se serait empressé de raconter, furieux, l'anecdote à ses collaborateurs et à son assistant personnel, dont il est inséparable (selon un témoin présent lors de la scène). Il aurait critiqué âprement le pape pour sa méconnaissance du Vatican, son erreur de jugement sur l'homosexualité et sa gestion des dossiers. Ces critiques reviendront à l'oreille de François qui sanctionnera Müller méthodiquement, d'abord en le privant de ses collaborateurs les uns après les autres, puis en l'humiliant publiquement, avant de ne pas le reconduire à son poste, quelques années plus tard – une mise à la retraite anticipée. (J'ai interrogé Müller sur ses relations avec le pape, lors de deux entretiens à son domicile, et je m'appuie aussi sur son témoignage.)

Le pape pense-t-il à des cardinaux conservateurs comme Müller ou Burke lorsqu'il dénonce les médisances de la curie ? Dans une messe solennelle au Vatican, le 22 décembre 2014, un peu plus d'une année après son élection, le saint-père lance l'offensive. Ce jour-là, face aux cardinaux et aux évêques réunis pour les vœux de Noël, François dresse le catalogue des quinze « maladies » de la curie romaine, parmi lesquelles l'« alzheimer spirituel » et la « schizophrénie existentielle ». Il s'en prend surtout à l'hypocrisie des cardinaux et évêques qui ont une « vie cachée et souvent dissolue » et critique leur « médisance », véritable « terrorisme du bavardage ».

La charge est sévère, mais le pape n'a pas encore trouvé sa grande formule. Il y parvient l'année suivante, dans une homélie matinale à Sainte-Marthe, le 24 octobre 2016 (selon le transcript officiel de Radio Vatican que je cite ici un peu longuement vu l'importance des propos) : « Derrière la rigidité, il y a quelque chose de caché dans la vie d'une personne. La rigidité n'est pas un don de Dieu. La douceur, oui, la bonté, oui, la bienveillance, oui, le pardon, oui. Mais la rigidité, non ! Derrière la rigidité, il y a toujours quelque chose de caché ; dans de nombreux cas une double vie, mais il y a aussi [comme] une maladie. Combien souffrent les rigides : quand ils sont sincères et se rendent compte de cela, ils souffrent ! Et ils souffrent tellement ! »

François a enfin trouvé sa formule : « Derrière la rigidité, il y a toujours quelque chose de caché ; dans de nombreux cas une double vie. » La phrase, raccourcie pour la rendre plus efficace, sera souvent répétée par son entourage : « Les rigides qui mènent une double vie. » Et s'il n'a jamais cité de noms, il n'est pas difficile d'imaginer les cardinaux et les prélats qu'il vise.

Quelques mois plus tard, le 5 mai 2017, le pape revient à la charge, presque dans les mêmes termes : « Il y a des rigides à la double vie : ils se font voir beaux, honnêtes, mais quand personne ne les voit ils font de mauvaises choses… [Ils] utilisent la rigidité pour couvrir des faiblesses, des péchés, des maladies de personnalité… Les rigides hypocrites, ceux de la double vie. »

À nouveau, le 20 octobre 2017, François s'attaque aux cardinaux de curie qui seraient des « hypocrites » qui « vivent d'apparence » : « Comme des bulles de savon, [ces hypocrites] cachent la vérité à Dieu, aux autres et à eux-mêmes, en montrant un visage d'image pieuse pour prendre l'apparence de la sainteté… À l'extérieur, ils se font voir comme justes, comme bons : ils aiment faire voir quand ils prient et quand ils jeûnent, quand ils font l'aumône. [Mais] tout est apparence et dans leur cœur il n'y a rien… Ceux-là maquillent l'âme, vivent de maquillage : la sainteté est un maquillage pour eux… Le mensonge fait beaucoup de mal, l'hypocrisie fait beaucoup de mal : c'est une façon de vivre. »

Ce discours, François ne cessera de le répéter, une nouvelle fois encore en octobre 2018 : « Ils sont rigides. Et Jésus connaît leur âme. Et cela nous scandalise… Ils sont rigides. Mais il y a toujours, dessous ou derrière la rigidité, des problèmes, de graves problèmes… Faites attention à ceux qui sont rigides. Faites attention aux chrétiens, qu'ils soient laïques, prêtres ou évêques, qui se présentent à vous comme "parfaits". Ils sont rigides. Faites attention. Il n'y a pas [chez ceux-là] l'esprit de Dieu. »

Ces formules sévères, sinon accusatrices, ont été si souvent répétées par François, depuis le début de son pontificat, qu'il faut bien les prendre pour ce qu'elles sont : un message et une mise en garde. Attaque-t-il ainsi son opposition conservatrice en dénonçant son double jeu sur la morale sexuelle et l'argent ? C'est certain. On peut aller plus loin : le pape mettrait en garde certains cardinaux conservateurs ou traditionnels qui refusent ses réformes en leur faisant savoir qu'il connaît leur vie cachée. (Plusieurs cardinaux, archevêques, nonces et prêtres bergogliens m'ont confirmé cette stratégie du pape.)

Pendant ce temps, le facétieux François a continué à parler de la question gay à sa façon, c'est-à-dire en jésuite. Deux pas en avant ; puis deux pas en arrière. Cette politique des petits pas est ambiguë, souvent contradictoire. François ne semble pas avoir toujours de la suite dans les idées.

Est-ce une simple politique de communication ? Une stratégie perverse pour jouer avec son opposition, parfois l'exciter et d'autres fois l'amadouer, tant il sait que pour elle l'acceptation de l'homosexualité est un problème de fond et une question intime ? A-t-on affaire à un pape velléitaire qui souffle le chaud et le froid par faiblesse intellectuelle et manque de convictions, comme me l'ont dit ses détracteurs ? Toujours est-il que même les vaticanistes les plus avertis s'y perdent un peu. Figure pro-gay ou anti-gay, on ne sait.

« Pourquoi ne pas boire une bière avec un gay ? » avait proposé François. En substance, c'est ce qu'il a fait, à plusieurs reprises, à sa résidence privée de Sainte-Marthe ou durant ses voyages. Par exemple, il reçoit officieusement Diego Neria Lejárraga, un transsexuel, né femme, accompagné de sa girlfriend. À une autre occasion, en 2017, François accueille officiellement au Vatican Xavier Bettel, le Premier ministre du Luxembourg avec son mari, Gauthier Destenay, un architecte belge.

La plupart de ces visites ont été organisées par Fabián Pedacchio, le secrétaire particulier du pape, et Georg Gänswein, préfet de la maison pontificale. Sur les photos, on voit Georg saluer chaleureusement les invités LGBT, ce qui ne manque pas de piquant quand on se souvient des critiques récurrentes de Gänswein à l'égard des homosexuels.

Quant à l'Argentin Pedacchio, qui est moins connu du grand public, il est devenu le plus proche collaborateur du pape depuis 2013 et habite avec lui à Sainte-Marthe, dans l'une des chambres à côté de celle de François, la numéro 201, au deuxième étage (selon un garde suisse que j'ai interviewé). Pedacchio est une figure mystérieuse : ses interviews sont rares ou ont été retirées du web ; il parle peu ; sa biographie officielle est minimale. Lui aussi a fait l'objet d'attaques en dessous de la ceinture de la part de l'aile droite de la curie romaine et de Mgr Viganò dans sa « Testimonianza ».

— C'est un homme dur. Il est un peu le vilain que tout homme bon et généreux doit avoir à ses côtés, me confie Eduardo Valdés, l'ancien ambassadeur d'Argentine auprès du saint-siège.

Dans cette dialectique classique du « bad cop » et du « good cop », Pedacchio est critiqué par ceux qui n'ont pas le courage d'attaquer frontalement le pape. Ainsi, des cardinaux et évêques de curie dénoncent la vie bousculée du prélat et exhument un compte qu'il aurait ouvert sur le réseau social de rencontres Badoo pour « chercher des amis » (cette page a été fermée lorsque son existence a été révélée par la presse italienne, mais elle reste accessible dans la mémoire du web et ce qu'on appelle l'Internet non ou dé-référencé : le « deep web »). Sur ce compte Badoo et dans de rares entretiens, Mgr Pedacchio affirme aimer l'opéra et « adorer » le cinéma de l'espagnol Almodóvar, dont il a vu « tous les films », qui ont, reconnaît-il, « des scènes sexuelles chaudes ». Sa vocation viendrait d'un prêtre « un peu spécial » qui a changé sa vie. Quant à Badoo, Pedacchio a dénoncé une cabale contre lui et a juré qu'il s'agissait d'un faux compte.

Sourd aux critiques adressées à son entourage le plus proche, le pape François a continué sa politique des petits pas. Après le massacre de quarante-neuf personnes dans un club gay d'Orlando, en Floride, le pape affirme, en fermant les yeux en signe de douleur :

— Je pense que l'Église doit présenter ses excuses aux personnes gays qu'elle a offensées [comme elle doit également] présenter ses excuses aux pauvres, aux femmes qui ont été exploitées, aux jeunes privés de travail, et pour avoir donné sa bénédiction à tellement d'armes [de guerre].

Parallèlement à ces paroles miséricordieuses, François s'est montré inflexible sur la « théorie du genre ». À huit reprises entre 2015 et 2017, il s'est exprimé contre une idéologie qu'il qualifie de « démoniaque ». Parfois, il le fait de manière superficielle, sans connaître le sujet, comme en octobre 2016, lorsqu'il dénonce les manuels scolaires français qui propagent « un sournois endoctrinement de la théorie du genre », avant que les éditeurs français et la ministre de l'Éducation nationale ne confirment que « les manuels ne comportent aucune mention ni référence à cette théorie ». La gaffe du pape provient apparemment de véritables « fake news » transmises par des associations catholiques proches de l'extrême droite française et que le souverain pontife a reprises sans qu'elles soient vérifiées.

L'une des plumes de François est un monsignore discret qui répond chaque semaine à une cinquantaine de lettres du pape, parmi les plus sensibles. Il accepte de me rencontrer, sous couvert d'anonymat.

— Le saint-père ne sait pas que l'une de ses plumes est un prêtre gay ! m'avoue l'intéressé avec fierté.

Le prélat a ses entrées partout au Vatican, étant donné la fonction qu'il occupe auprès du pape, et ces dernières années nous avons pris l'habitude de nous voir régulièrement. Lors d'un de ces repas, au restaurant Coso, Via in Lucina, ma source me livre un secret que personne ne connaît et qui montre une énième facette de François.

Depuis sa phrase mémorable « Qui suis-je pour juger ? », le pape s'est mis à recevoir un grand nombre de lettres d'homosexuels qui le remercient pour ses paroles et lui demandent conseil. Cette correspondance abondante est gérée au Vatican par les services de la secrétairerie d'État, et plus particulièrement par la section de Mgr Cesare Burgazzi, en charge de la correspondance du saint-père. Selon l'entourage de Burgazzi, que j'ai également interrogé, ces lettres sont « souvent désespérées » : elles émanent de séminaristes ou de prêtres qui sont parfois « prêts à se suicider » parce qu'ils n'arrivent pas à articuler leur homosexualité avec leur foi.

— Depuis longtemps, nous répondions à ces lettres avec une grande conscience, et elles partaient à la signature du saint-père, me raconte ma source. Les lettres émanant d'homosexuels ont toujours été traitées avec beaucoup d'égards et de doigté, étant donné le nombre si important de monsignori gays à la secrétairerie d'État.

Un jour pourtant, le pape François a estimé que la gestion de sa correspondance ne le satisfaisait pas et il a fait part de sa volonté que le service soit réorganisé. Ajoutant une consigne troublante, selon sa plume :

— Du jour au lendemain, le pape nous a demandé de ne plus répondre aux personnes homosexuelles. Nous devions les classer sans suite. Cette décision nous a surpris et étonnés.

Et ma source d’ajouter :

— Contrairement à ce que l'on peut penser, ce pape n'est pas gay-friendly. Il est aussi homophobe que ses prédécesseurs. (Deux autres prêtres de la secrétairerie d'État confirment l'existence de cette consigne mais sans être certains qu'elle émane du pape lui-même ; elle peut avoir été impulsée par l'un de ses collaborateurs.)

Selon mes informations, les monsignori de la secrétairerie d'État continuent toutefois « de faire de la résistance », selon l'expression de l'un d'entre eux : lorsque des homosexuels ou des prêtres gays font état de leur intention de se suicider dans leur lettre, les plumes du pape s'arrangent pour mettre à la signature du saint-père une réponse compréhensive, mais en usant de périphrases subtiles. Sans le vouloir, le pape jésuite continue donc à envoyer des lettres miséricordieuses aux homosexuels.

www.bookys-gratuit.org

4.

Buenos Aires

L'image est connue sous le nom de « photo des trois Jorge ». Elle est en noir et blanc. Le futur pape, Jorge Bergoglio, à gauche, en clergyman, est aux anges. À droite, on reconnaît Jorge Luis Borges, le plus grand écrivain argentin, aveugle, avec ses grosses lunettes, l'air sérieux. Entre les deux hommes se trouve un jeune séminariste, en col romain, longiligne, et d'une beauté troublante : il tente d'esquiver l'appareil photo et baisse le regard. On est en août 1965.

Cette photo, découverte ces dernières années, a suscité quelques rumeurs. Le jeune séminariste en question a aujourd'hui plus de quatre-vingts ans, le même âge que François : il s'appelle Jorge González Manent. Il habite dans une ville à une trentaine de kilomètres à l'ouest de la capitale argentine, non loin du collège jésuite où il a étudié avec le futur pape. Ils ont fait ensemble, à vingt-trois ans, leurs premiers vœux religieux. Amis proches pendant près de dix ans, ils ont sillonné l'Argentine profonde et voyagé en Amérique latine, notamment au Chili, où ils ont été étudiants à Valparaíso. L'un de leurs célèbres compatriotes avait emprunté la même route quelques années plus tôt : Che Guevara.

En 1965, Jorge Bergoglio et Jorge González Manent, toujours inséparables, travaillent dans un autre établissement, le collège de l'Immaculée Conception. Là, à vingt-neuf ans, ils invitent l'écrivain Borges à participer à leur cours de littérature. La photo célèbre aurait été prise après la classe.

En 1968-1969, le chemin des deux Jorge se sépare : Bergoglio est ordonné prêtre et González Manent quitte la Compagnie de Jésus. Défroqué avant le froc ! « Quand j'ai commencé la théologie, j'ai vu le sacerdoce de très près et je me suis senti mal à l'aise. [Et] quand je suis parti, j'ai dit à ma mère que je préférais être un bon laïc plutôt qu'un mauvais prêtre », dira Jorge González Manent. Contrairement à ce que laissent entendre les rumeurs, González Manent ne semble pas avoir abandonné le sacerdoce en raison de ses inclinations ; en fait, il part pour se marier avec une femme. Récemment, il a mis par écrit ses souvenirs intimes aux côtés du pape dans un petit ouvrage intitulé *Yo y Bergoglio : Jesuitas en formación*. Ce livre recèle-t-il un secret ?

Étrangement, l'ouvrage a été retiré des librairies et rendu indisponible même dans le magasin de la maison d'édition qui l'a publié et où – je l'ai vérifié sur place – est portée la mention « retiré à la demande de l'auteur ». *Yo y Bergoglio* n'a pas été déposé non plus par l'éditeur à la bibliothèque nationale d'Argentine, où je l'ai cherché, comme c'est une obligation légale. Mystère !

Les rumeurs sur le pape François ne sont pas rares. Certaines sont vraies : le pape a bien travaillé dans une fabrique de bas ; il fut aussi videur dans une boîte de nuit. En revanche, certaines médisances distillées par ses opposants sont fausses comme sa supposée maladie et le fait qu'il lui « manquerait un poumon » (alors qu'on lui en a seulement enlevé, à droite, une petite partie).

À une heure de route à l'ouest de Buenos Aires : le séminaire jésuite Colegio Máximo de San José, situé à San Miguel. Là, je rencontre le prêtre et théologien Juan Carlos Scannone, l'un des plus proches amis du pape. Je suis accompagné d'Andrés Herrera, mon principal researcher en Amérique latine, un Argentin, qui a organisé le rendez-vous.

Scannone, qui nous reçoit dans un petit salon, a plus de quatre-vingt-six ans mais il se rappelle parfaitement ses années avec Bergoglio et Manent. En revanche, il a complètement oublié la photo des trois Jorge et le livre disparu.

— Jorge a vécu ici dix-sept ans, d'abord comme étudiant en philosophie et en théologie, puis comme provincial des Jésuites, enfin comme recteur du collège, me raconte Scannone.

Le théologien est direct, sincère et aucune question ne l'effraie. Nous évoquons très franchement l'homosexualité de plusieurs prélats argentins influents, avec lesquels Bergoglio a été en conflit ouvert, et Scannone confirme ou nie, selon les noms. Sur le mariage gay, il est également clair :

— Je pense que Jorge [Bergoglio] souhaitait donner des droits aux couples homosexuels, c'était vraiment son idée. Mais il n'était pas favorable au mariage, à cause du sacrement. La curie romaine, en revanche, était hostile aux unions civiles : le cardinal Sodano était particulièrement rigide. Et le nonce qui était en Argentine était, lui aussi, très hostile aux unions civiles. (Le nonce est alors Adriano Bernardini, compagnon de route d'Angelo Sodano, qui a eu des relations exécrables avec Bergoglio.)

Nous évoquons la structure intellectuelle et psychologique de François dans laquelle son passé jésuite et son parcours de fils de migrants italiens tiennent une place prépondérante. Le préjugé selon lequel « les Argentins sont en gros des Italiens qui parlent espagnol » n'est pas faux dans son cas !

Sur la question de la « théologie de la libération », Scannone répète un peu machinalement ce qu'il a écrit dans plusieurs ouvrages :

— Le pape a toujours été favorable à ce qu'on appelle l'option préférentielle pour les pauvres. Il ne rejette donc pas la théologie de la libération en tant que telle, mais il est contre sa matrice marxiste et contre tout usage de la violence. Il a privilégié ce que nous avons appelé ici, en Argentine, une « *teología del pueblo* ».

La théologie de la libération est un courant de pensée majeur de l'Église catholique, en particulier en Amérique latine et, comme on le verra, un point important pour la question qui nous occupe dans ce livre. Il me faut le décrire car il va devenir central dans la grande bataille entre les clans homosexuels du Vatican sous Jean-Paul II, Benoît XVI et François.

Cette idéologie post-marxiste radicalise la figure du Christ : elle milite pour une Église des pauvres, des exclus et de la solidarité. Popularisée à partir de la Conférence épiscopale latino-américaine de Medellín, en Colombie, en 1968, elle n'a trouvé son nom que plus tard sous la plume du théologien péruvien Gustavo Gutiérrez, qui appelle inlassablement à plus de justice sociale.

Durant les années 1970, ce courant de pensée composite, qui s'appuie sur des penseurs et un corpus de textes hétérogènes, se répand en Amérique latine. En dépit de leurs divergences, les théologiens de la libération partagent l'idée que les causes de la pauvreté et de la misère sont économiques et sociales (ils négligent encore les facteurs raciaux, d'identité ou de genre). Ils militent également pour une « option préférentielle pour les pauvres », à rebours du langage classique de l'Église sur la charité et la compassion : les théologiens de la libération ne voient plus les pauvres comme des « sujets » à aider, mais comme des « acteurs » maîtres de leur propre histoire et de leur libération. Enfin, ce mouvement de pensée est d'essence communautaire : il part du terrain et de la base, notamment des communautés ecclésiales, des pastorales populaires et des favelas et, en cela, il rompt à la fois avec une vision « eurocentrique » et avec le centralisme de la curie romaine.

— À l'origine, la théologie de la libération vient des rues, des favelas, des communautés de base. Elle n'a pas été créée dans des universités, mais au sein des communautés ecclésiales de base, les fameuses CEB. Des théologiens comme Gustavo Gutiérrez et Leonardo Boff ont systématisé ensuite ces idées : pour schématiser on peut dire que le péché n'est pas une question personnelle mais une question sociale. En gros, il ne faut pas tant s'intéresser à la masturbation individuelle qu'à l'exploitation des masses ! Jésus-Christ lui-même prend pour modèle de son action les pauvres, m'explique, lors d'un rendez-vous à Rio de Janeiro, le dominicain brésilien Frei Betto, l'une des figures majeures de ce courant de pensée.

Certains théologiens de la libération seront communistes, guévaristes, proches des guérillas d'Amérique latine, ou encore sympathisants du castrisme. D'autres sauront évoluer, après la chute du Mur de Berlin, en prenant en compte la défense de l'environnement, les questions d'identité des indigènes, des femmes ou des Noirs d'Amérique latine, et en s'ouvrant aux questions de « genre ». Dans les années 1990 et 2000, ses théologiens les plus célèbres, Leonardo Boff et Gustavo Gutiérrez, commenceront à s'intéresser aux questions d'identité sexuelle et de genre, à rebours des positions officielles des papes Jean-Paul II et Benoît XVI.

Jorge Bergoglio a-t-il été proche de la théologie de la libération ? Cette question a suscité d'intenses discussions et ce d'autant plus que le saint-siège a lancé dans les années 1980 une violente campagne contre ce courant de pensée et réduit au silence plusieurs de ses penseurs. Au Vatican, le passé « libérationniste » de François, et sa sympathie pour ces turbulents pasteurs, est souligné par ses ennemis et relativisé par ses proches. Dans un livre de commande et de propagande, *François, le pape américain*, deux journalistes de l'*Osservatore Romano* rejettent fermement toute proximité du pape avec cette théologie.

Les proches de François, que j'ai interrogés en Argentine, sont moins catégoriques. Ils savent pertinemment que les Jésuites en général, et François en particulier, ont été influencés par ces idées de gauche.

— J'ai distingué quatre courants de la théologie de la libération, dont l'un, la théologie du peuple, reflète mieux la pensée de Jorge Bergoglio. Nous n'utilisions pas la catégorie de la lutte des classes tirée du marxisme et nous refusions clairement la violence, explique Juan Carlos Scannone.

Cet ami du pape insiste cependant sur le fait qu'il a entretenu en Argentine, et aujourd'hui encore à Rome, de bonnes relations avec les deux principaux théologiens de la libération, Gustavo Gutiérrez et Leonardo Boff, tous les deux sanctionnés par Joseph Ratzinger.

Pour en savoir plus, je me rends en Uruguay, en bateau à travers le río de La Plata – une traversée de trois heures depuis Buenos Aires et dont l'une des navettes porte le nom de *Papa Francisco*. À Montevideo, j'ai rendez-vous avec le cardinal Daniel Sturla, un prélat jeune, chaleureux et friendly, qui incarne la ligne moderne de l'Église du pape François. Sturla nous reçoit, Andrés et moi, en chemise noire à manches courtes et je remarque une montre Swatch à son poignet, qui tranche avec les montres de luxe de tant de cardinaux italiens. L'entretien, prévu pour une vingtaine de minutes, dure plus d'une heure.

— Le pape s'inscrit dans ce qu'on appelle ici la « théologie du peuple ». C'est une théologie des gens, des pauvres, me dit Sturla en reprenant une gorgée de son maté.

À l'image de Che Guevara qui la partageait avec ses soldats, Sturla insiste pour me faire goûter cette boisson traditionnelle amère et stimulante dans la calebasse, en me faisant aspirer à travers la bombilla.

La question de la violence constitue bien, aux yeux du cardinal Sturla, la différence fondamentale entre « théologie de la libération » et « théologie du peuple ». Selon lui, il était légitime que l'Église rejette les prêtres guévaristes qui prenaient les armes et rejoignaient les guérillas d'Amérique latine.

À Buenos Aires, le pasteur luthérien Lisandro Orlov relativise toutefois ces subtilités :

— La théologie de la libération et la théologie du peuple se ressemblent. Je dirais que la seconde est la version argentine de la première. Elle reste très populiste, disons péroniste [du nom de l'ancien président argentin Juan Péron]. C'est très typique de Bergoglio qui n'a jamais été de gauche mais qui fut péroniste !

Enfin, Marcelo Figueroa, un protestant qui a coprésenté pendant plusieurs années avec Bergoglio une célèbre émission télévisée sur la tolérance inter-religieuse, et que j'interviewe au café Tortoni de Buenos Aires, commente :

— On peut dire que Bergoglio est de gauche même si, sur la théologie, il est plutôt conservateur. Péroniste ? Je ne crois pas. Il n'est pas non plus vraiment un théologien de la libération. Un guévariste ? Il pouvait se retrouver dans les idées de Che Guevara, mais pas dans sa pratique. On ne peut l'enfermer dans aucune case. Il est surtout jésuite.

Figueroa est le premier à avoir osé une comparaison avec Che Guevara et d'autres prêtres argentins, que j'ai interrogés, avancent également cette image. Elle est intéressante. Non pas, bien sûr, celle du Che martial et criminel de La Havane, du compañero révolutionnaire sectaire qui a du sang sur les mains, ni du guérillero endoctriné de Bolivie. La violence théorique et pratique du Che ne ressemble pas à François. Mais le futur pape n'a pas été indifférent à cette « poésie du peuple » et le mythe du Che l'a fasciné, comme tant d'Argentins et tant de jeunes révoltés à travers le monde (Bergoglio a vingt-trois ans lors de la révolution cubaine). Comment, d'ailleurs, n'aurait-il pas été séduit par ce compatriote : le jeune médecin de Buenos Aires qui quitte son pays à motocyclette pour partir à la rencontre des « périphéries » de l'Amérique latine ; celui qui découvre *on the road* la pauvreté, la misère, les salariés exploités, les Indiens et tous les « damnés de la terre » ? Voilà ce qui plaît au pape : le « premier » Guevara, encore compassionnel, généreux et peu idéologique, la révolte à fleur de peau et l'ascétisme social, celui qui refuse les privilèges et, toujours un livre à la main, lit des poèmes. Si la pensée de François penche d'une certaine manière vers le guévarisme, c'est moins pour son catéchisme léniniste que pour son romantisme un peu ingénu, et cette légende finalement déconnectée de toute réalité.

On le voit : on est loin de l'image que l'extrême droite catholique tente de coller à François, celle d'un « pape communiste » ou « marxiste », comme me l'ont dit sans ambages plusieurs évêques et nonces à Rome. Ils lui reprochent pêle-mêle d'avoir ramené des migrants musulmans de l'île de Lesbos (et pas de chrétiens) ; de prendre parti pour les SDF ; d'avoir voulu vendre les églises pour aider les pauvres ; et, bien sûr, d'avoir eu des paroles gay-friendly. Ces critiques témoignent d'un positionnement politique, non catholique.

François communiste ? Les mots ont-ils un sens ? Figueroa s'étonne de la mauvaise foi de l'opposition anti-Bergoglio, laquelle ressemble, avec ses cardinaux de droite extrême, les Raymond Burke et autres Robert Sarah, à un véritable mouvement Tea Party à l'américaine !

Avant d'être romains, les principaux ennemis du pape François ont été argentins. Il est intéressant de remonter à la source de l'opposition anti-Bergoglio tant elle est révélatrice pour notre sujet. Arrêtons-nous ici sur trois figures majeures dans le contexte si particulier de la dictature argentine : le nonce Pio Laghi, l'archevêque de La Plata Héctor Aguer et le futur cardinal Leonardo Sandri.

Le premier, nonce à Buenos Aires de 1974 à 1980, n'est entré en conflit avec Jorge Bergoglio que bien plus tard, lorsque devenu cardinal, il a dirigé la Congrégation pour l'éducation catholique. Durant ses années argentines, il s'est néanmoins montré proche des juntes militaires, responsables d'au moins 15 000 fusillés, 30 000 « desaparecidos » (personnes disparues) et d'un million d'exilés. Depuis longtemps, l'attitude de Pio Laghi suscite des critiques, notamment parce que le nonce aimait jouer au tennis avec l'un des dictateurs. Plusieurs personnes que j'ai interrogées, tels le théologien et ami du pape Juan Carlos Scannone ou l'ancien ambassadeur d'Argentine au Vatican, Eduardo Valdés, relativisent toutefois cette amitié et sa collaboration avec le pouvoir militaire.

Quant à l'archevêque Claudio Maria Celli, qui fut l'adjoint de Pio Laghi en Argentine, à la fin des années 1980, il me dit, lors d'un entretien à Rome :

— Il est vrai que Laghi dialoguait avec Videla [l'un des dictateurs] mais c'était une politique plus subtile qu'on ne le dit aujourd'hui. Il tentait d'infléchir sa ligne.

Les archives déclassifiées par le gouvernement américain et plusieurs témoignages que j'ai recueillis à Buenos Aires et à Rome montrent au contraire que Pio Laghi a été tout à la fois le complice des militaires, un informateur de la CIA et un homosexuel introverti. En revanche, et sans surprise, les archives du Vatican, également partiellement déclassifiées, tendent à l'innocenter.

Ce qui ressort de la lecture de 4 600 notes et documents secrets de la CIA et du département d'État déclassifiées, que nous avons pu consulter minutieusement, c'est d'abord la proximité du nonce avec l'ambassade des États-Unis. Dans une série de mémos de 1975 et 1976 dont je dispose, Laghi raconte tout à l'ambassadeur américain et à ses collaborateurs. Face à eux, il plaide constamment la cause des dictateurs Videla et Viola qui seraient des « hommes bons » voulant « corriger les abus » de la dictature. Le nonce dédouane les militaires de leurs crimes, la violence venant autant du gouvernement, dit-il, que de l'opposition « marxiste ». Il nie également, devant les agents américains, que les prêtres puissent être persécutés en Argentine. (Une dizaine au moins ont été assassinés.)

Selon mes sources, l'homosexualité de Pio Laghi pourrait expliquer ses positions et avoir joué un rôle dans sa proximité avec la junte – une matrice que l'on retrouvera souvent. Celle-ci ne le prédestinait pas, bien sûr, à la collaboration, mais en le rendant vulnérable aux yeux des militaires qui connaissaient ses penchants, elle a pu le contraindre au silence. Pourtant, Laghi est allé plus loin : il a choisi de fréquenter activement la mafia gay fascisante qui entourait le régime.

— Pio Laghi était un allié de la dictature, tranche Lisandro Orlov, l'un des meilleurs connaisseurs de l'Église catholique argentine et un pasteur luthérien qui fut un vrai opposant à la junte militaire, et que j'ai interviewé à plusieurs reprises à son domicile à Buenos Aires puis à Paris.

L'une des « madres de la Plaza de Mayo », les célèbres mères des victimes, dont j'ai pu voir les manifestations publiques organisées chaque jeudi à 15 h 30 sur la place de Mayo à Buenos Aires, a également témoigné devant la justice contre Laghi.

Enfin, plusieurs journalistes d'investigation que j'ai rencontrés enquêtent actuellement sur les liens entre Laghi et la dictature, et sur la double vie du nonce. On me parle surtout de ses « taxi-boys », un euphémisme argentin pour escorts. De nouvelles révélations à ce sujet devraient être rendues publiques dans les années à venir.

Héctor Aguer et Leonardo Sandri étaient encore, sous la dictature, de jeunes prêtres argentins, influents certes mais sans responsabilités majeures. Le premier deviendra archevêque de La Plata bien plus tard ; le second, futur nonce et cardinal, sera nommé « substitut » du Vatican en 2000, soit « ministre » de l'Intérieur du saint-siège, et l'un des prélats les plus influents de l'Église catholique sous Jean-Paul II et Benoît XVI. Tous les deux ont été durablement des ennemis de Jorge Bergoglio, lequel, devenu pape, mettra Aguer à la retraite, une semaine à peine après ses soixante-quinze ans, et gardera toujours Sandri à distance.

Selon plusieurs témoignages, les deux Argentins, devenus amis, étaient « compréhensifs » envers la dictature. Proches des courants les plus réactionnaires du catholicisme (l'Opus dei pour Aguer, plus tard les Légionnaires du Christ pour Sandri), ils ont été tous les deux des opposants brutaux à la théologie de la libération. Le slogan « Dios y Patria » du régime, mélange de révolution nationale et de foi catholique, leur plaisait.

Héctor Aguer est considéré par la presse comme un « ultraconservateur », un « fasciste de droite » [la derecha fascista], un « croisé », un « complice de la dictature » ou encore un « fondamentaliste ». Malgré sa voix affectée – il cite par cœur en italien des extraits de *Madame Butterfly* lorsque nous le rencontrons –, il a de surcroît la réputation d'être un homophobe outrancier. Il reconnaît d'ailleurs avoir été à l'avant-garde du combat contre le mariage gay en Argentine. S'il dément toute proximité idéologique avec la dictature, il se montre haineux envers la théologie de la libération « qui a toujours eu le virus marxiste en elle ».

— Aguer, c'est l'extrême droite de l'Église argentine, m'explique Miriam Lewin, une journaliste argentine de Channel 13 qui a été emprisonnée durant la dictature. (Je n'ai pas pu rencontrer Aguer lors de mes voyages à Buenos Aires, mais mon researcher argentin et chilien, Andrés Herrera, l'a interviewé dans sa résidence estivale de Tandil, une ville à 360 kilomètres de Buenos Aires. Aguer y passait ses vacances en compagnie d'une trentaine de séminaristes, et Andrés a été invité à déjeuner avec le vieil archevêque entouré de « los muchachos », les garçons comme il les appelle, et dont plusieurs lui ont paru « reproduire tous les stéréotypes de l'homosexualité ».)

Quant à Sandri, que j'ai pu interroger à Rome, et dont nous aurons l'occasion de reparler lorsqu'il deviendra incontournable au Vatican, il apparaît déjà à cette époque à l'ultra-droite de l'échiquier politique catholique. Ami du nonce Pio Laghi et ennemi de Jorge Bergoglio, son comportement sous la dictature détonne et les rumeurs abondent sur son entregent, ses bromances et sa dureté politique. Selon le témoignage d'un jésuite qui était au petit séminaire avec lui, sa jeunesse fut orageuse et sa « mauvaiseté » était déjà connue. Encore adolescent, « il nous surprenait par son envie de séduire intellectuellement ses supérieurs et il leur rapportait toutes les rumeurs qui couraient sur les séminaristes », me dit ma source.

Plusieurs autres personnes, comme le théologien Juan Carlos Scannone ou le bibliste Lisandro Orlov, me décrivent les années argentines de Sandri et me fournissent des informations de première main. Les témoignages sont concordants. À cause de son image anticonformiste, Sandri a-t-il été forcé par la rumeur de quitter l'Argentine après la fin de la dictature ? Se sentant fragilisé a-t-il pris le large ? C'est une hypothèse. Toujours est-il que, devenu l'homme de confiance de Juan Carlos Aramburu, l'archevêque de Buenos Aires, Sandri est envoyé à Rome pour entamer une carrière de diplomate. Il ne retournera jamais vivre dans son pays. Nommé à Madagascar puis aux États-Unis, où il devient l'adjoint de Pio Laghi à Washington, et fréquente les ultraconservateurs chrétiens américains, il sera nommé par la suite nonce apostolique au Venezuela puis à Mexico – où les rumeurs sur sa mondanité et son extrémisme le poursuivent, selon plusieurs témoignages que j'ai recueillis à Caracas et à Mexico. En 2000, il s'installe à Rome où il devient « ministre » de l'Intérieur de Jean-Paul II. (Dans sa « Testimonianza », l'archevêque Viganò soupçonnera Sandri, sans en apporter de preuve, d'avoir couvert des abus sexuels dans l'exercice de ses fonctions au Venezuela ou à Rome et d'avoir « été prêt à collaborer à [leur] dissimulation ».)

Dans ce contexte d'ensemble, l'attitude de Jorge Bergoglio sous la dictature apparaît plus courageuse qu'on ne l'a dit. Par rapport à Pio Laghi, Héctor Aguer, Leonardo Sandri et à un épiscopat dont la prudence confinait à la connivence, et à beaucoup de prêtres qui se sont pris au jeu du fascisme, le futur pape a fait preuve d'un esprit de résistance indéniable. Ce ne fut pas un héros, certes, mais il n'a pas collaboré avec le régime.

L'avocat Eduardo Valdés, qui fut ambassadeur d'Argentine auprès du saint-siège dans les années 2010, et fut proche de la présidente de la Nation Cristina Kirchner, nous reçoit avec Andrés dans son café privé « péroniste » du centre-ville de Buenos Aires. L'homme est bavard ; ça tombe bien, je le laisse parler, devant un appareil enregistreur bien en vue. Il me résume ce qu'il croit être l'idéologie de François (une théologie de la libération à la sauce argentine et péroniste) et me renseigne sur les complicités ecclésiastiques de la junte militaire. Nous parlons également du nonce Pio Laghi, de l'archevêque de La Plata Héctor Aguer, du cardinal Leonardo Sandri et de plusieurs autres prélats qui furent des opposants notoires au cardinal Bergoglio. L'ambassadeur évoque, maintenant sans précaution, entre de grands éclats de rire péronistes, les modes de vie dévergondés et les garçonnades de certains évêques de la Conférence épiscopale argentine ou de leur entourage. À l'en croire, ce clergé compterait d'innombrables rigides qui menaient, en fait, une double vie. (Ces informations sont confirmées par d'autres évêques et prêtres rencontrés à Buenos Aires et par le militant LGBT Marcelo Ferreyra qui dispose de dossiers très complets, constitués avec ses avocats, sur les prélats les plus homophobes et les plus placardisés d'Argentine.)

Je découvrirai bientôt au Chili, au Mexique, en Colombie, au Pérou, à Cuba et dans les onze pays d'Amérique latine où j'ai enquêté, des comportements similaires. Et toujours cette règle de Sodoma, désormais bien établie, et que le futur pape a comprise durant ses années argentines : le clergé le plus homophobe est souvent le plus pratiquant.

Reste un dernier point qui permet d'expliquer les positions du cardinal Bergoglio devenu pape : le débat des unions civiles (2002-2007) et du mariage (2009-2010). Contre toute attente, l'Argentine est en effet devenue en juillet 2010 le premier pays d'Amérique latine à reconnaître le mariage pour les couples de même sexe.

On a beaucoup écrit sur l'attitude équivoque du futur pape qui n'a jamais fait preuve d'une grande clarté sur le sujet lorsqu'il était à Buenos Aires. Pour résumer sa position, on peut considérer que François a été relativement modéré sur les unions civiles, refusant d'inciter les évêques à descendre dans les rues, mais s'est opposé de toutes ses forces au mariage homosexuel. Il faut dire que les premières se sont étendues lentement en Argentine, à partir de décisions locales, rendant difficile une mobilisation de grande ampleur, alors que seul le mariage, débattu au Parlement et voulu par la présidente Kirchner, a suscité un débat national.

Les détracteurs de Bergoglio font remarquer qu'il fut ambigu même sur les unions civiles, disant tout et son contraire lors de leur mise en œuvre dans le district de Buenos Aires –, mais en fait il a peu parlé. On en est réduit à interpréter ses silences !

— Je pense que Jorge [Bergoglio] était favorable aux unions civiles ; pour lui c'était une loi qui faisait écho aux droits civiques. Il les aurait acceptées si [le Vatican] n'y avait pas été hostile, assure Marcelo Figueroa.

Les proches amis du futur pape que j'ai rencontrés soulignent la difficulté de Bergoglio à agir en faveur des droits des homosexuels en Argentine à cause de Rome. En privé, Bergoglio aurait soutenu la proposition de loi comme un bon compromis pour éviter le mariage. « Il était très isolé », font cependant remarquer ses amis. Selon eux, une bataille d'une extrême violence a eu lieu entre le Vatican et le futur pape sur le sujet, relayé localement par des prêtres ambigus, bataille qui l'a finalement amené à renoncer à ses idées plus ouvertes.

L'homme en vue en Argentine est, justement, l'archevêque de La Plata, Héctor Aguer. Cet homophobe viscéral est un proche de Benoît XVI, lequel compte sur lui pour contrer les idées trop « violemment modérées » de Bergoglio. Désireux de se débarrasser au plus vite du cardinal de Buenos Aires, Benoît XVI aurait, dit-on, promis à Aguer de le nommer à sa place, dès qu'il atteindrait l'âge limite de soixante-quinze ans (ce qu'Aguer a parfois laissé entendre). Se sachant soutenu en haut lieu, Aguer, d'habitude plus efféminé, se lâche en tout cas dans une surenchère macho. Entouré d'une ribambelle de mignons et d'éphèbes séminaristes, le prélat se lance dans une violente campagne contre les unions civiles et le mariage dont seuls les rigides comme lui ont le secret.

— Les cardinaux Sodano et Sandri, puis Bertone, géraient, depuis Rome, l'Argentine avec sur le terrain l'archevêque Héctor Aguer et le nonce Adriano Bernardini, contre Bergoglio, m'explique Lisandro Orlov. (Le jour de l'élection de François, Aguer sera à ce point dépité qu'il refusera de faire sonner, comme le veut la tradition, les cloches de l'archevêché de La Plata ; quant au nonce Bernardini, lui aussi choqué, il tombera malade…)

Le futur pape n'a donc localement aucune marge de manœuvre vis-à-vis de Rome. Les témoins confirment, par exemple, que tous les noms de prêtres proposés par le cardinal Bergoglio pour être nommés évêques, généralement des progressistes, ont été retoqués par le Vatican, qui, à la place, choisit des candidats conservateurs.

— Héctor Aguer a voulu piéger Bergoglio. Il a radicalisé les positions de l'Église catholique sur le mariage pour le contraindre à sortir de son mutisme. Si on veut comprendre Bergoglio, il faut écouter ses silences sur les unions civiles et ses paroles contre le mariage ! m'explique encore Lisandro Orlov.

Ce point est confirmé par le père Guillermo Marcó, alors assistant personnel et porte-parole du cardinal Bergoglio, qui nous reçoit, Andrés et moi, dans son bureau, une ancienne nonciature devenue aumônerie universitaire, dans le centre-ville de Buenos Aires :

— Le Vatican étant hostile aux unions civiles, Bergoglio devait suivre cette ligne en tant qu'archevêque. Comme porte-parole, je lui ai recommandé d'éviter le sujet et de ne pas s'exprimer, pour ne pas avoir à les critiquer. Après tout, c'était une union sans sacrement et il ne s'agissait pas d'un mariage : pourquoi en parler ? Jorge a validé cette stratégie. J'ai fait savoir aux organisations homosexuelles de Buenos Aires qu'on ne s'exprimerait pas sur le sujet et qu'on leur demandait de ne pas nous mêler à cette bataille, c'était cela notre objectif, m'indique Marcó.

Un bon professionnel, jeune et friendly, le père Marcó. Nous parlons un long moment devant un petit Nagra bien visible qui tourne, la marque préférée d'enregistreur des journalistes radio professionnels. Évoquant une bataille classique, il m'explique l'éternel conflit entre les curés des villes et les curés des champs :

— Le cardinal Bergoglio vivait à Buenos Aires, en zone urbaine, contrairement à d'autres évêques qui exerçaient en province ou en zone rurale. Au contact de cette grande ville, il a beaucoup évolué. Il a compris les questions de drogue, de prostitution, les enjeux des favelas, l'homosexualité. Il est devenu un évêque urbain.

Selon deux sources différentes, le cardinal Bergoglio se serait montré compréhensif face aux prêtres argentins qui bénissaient des unions homosexuelles.

Pourtant, lorsque le débat sur le mariage des couples de même sexe est lancé, en 2009, l'attitude de l'archevêque Jorge Bergoglio change. C'est au lendemain de son échec au conclave où il n'a pas réussi à convaincre ses pairs face à Joseph Ratzinger, devenu pape. Veut-il donner des gages pour préserver ses chances au cas où ?

Toujours est-il que Bergoglio se lance dans la bataille. Il a des mots très durs contre le mariage (« une attaque qui vise à détruire les plans de Dieu ») et va jusqu'à convoquer les élus, tel le maire de Buenos Aires, pour les sermonner. Il s'oppose publiquement à la présidente de la Nation, Cristina Kirchner, avec qui il engage un bras de fer qui tourne au règlement de comptes – et qu'il perdra finalement. Le futur pape tente aussi de faire taire des prêtres qui s'expriment en faveur du mariage, et les sanctionne ; il encourage les écoles catholiques à descendre dans la rue. Cette image de dureté contraste pour le moins avec celle du pape qui lancera son célèbre « Qui suis-je pour juger ? ».

— Bergoglio n’est pas François, résume d’une formule acide la journaliste Miriam Lewin.

Quant au pasteur luthérien argentin Lisandro Orlov, il ajoute :

— C'est ce qui explique que tout le monde était anti-Bergoglio à Buenos Aires ! Même si on est tous devenus pro-François depuis qu'il est pape !

Les militants homosexuels qui ont combattu Bergoglio sur la question du mariage reconnaissent cependant devoir tenir compte de la situation. C'est le cas de Osvaldo Bazan, auteur d'une histoire de l'homosexualité qui fait référence :

— Il faut se souvenir que le cardinal Antonio Quarracino, archevêque de Buenos Aires, voulait déporter les homosexuels sur une île ! Quant à Héctor Aguer, c'est une telle caricature, qu'il vaut mieux ne pas en parler ! Bergoglio a dû tenir compte de ce milieu viscéralement homophobe, me dit-il.

Le cardinal Bergoglio se serait également montré compréhensif envers l'évêque de Santiago del Estero, Juan Carlos Maccarone, lorsque celui-ci fut dénoncé comme homosexuel. Ce prélat très respecté, proche de la théologie de la libération, a dû démissionner après qu'une cassette vidéo, le montrant avec un jeune homme de vingt-trois ans, fut transmise au Vatican et aux médias. Convaincu qu'il s'agissait d'un règlement de comptes politique et d'un chantage, Bergoglio a chargé son porte-parole, Guillermo Marcó, de le défendre et d'exprimer « son affection et sa compréhension » pour le prélat. Le pape Benoît XVI a insisté, en revanche, pour qu'il soit démis de ses fonctions. (Je ne reviens pas ici sur l'affaire du prêtre Julio Grassi – un autre dossier –, car elle dépasse le cadre de ce livre. Selon plusieurs médias, le prêtre argentin soupçonné d'abus sexuels sur dix-sept mineurs aurait été protégé par le cardinal Bergoglio, lequel serait allé jusqu'à demander à la Conférence épiscopale qu'il présidait de financer la défense de l'abuseur et aurait lancé une contre-enquête pour tenter de le disculper. En 2009, le père Grassi a été condamné à quinze ans de prison, peine confirmée par la Cour suprême d'Argentine en 2017.)

L'un des spécialistes de la religion catholique argentine, conseiller influent du gouvernement actuel, résume ainsi le débat :

— Qu'est-ce que vous voulez attendre de François ? C'est un prêtre péroniste de quatre-vingt-deux ans. Comment voulez-vous qu'à cet âge il soit moderne et progressiste ? Il est plutôt à gauche sur les questions sociales et plutôt à droite sur les questions morales et la sexualité. C'est un peu naïf d'attendre d'un vieux péroniste qu'il soit progressiste !

C'est donc dans ce contexte d'ensemble qu'il faut situer les positions du cardinal Bergoglio. Selon l'un de ses proches, il a été « conservateur sur le mariage, mais pas homophobe ». Lequel ajoute, disant tout haut ce que tout le monde pense tout bas :

— Si Jorge Bergoglio avait été favorable au mariage gay, il n'aurait jamais été élu pape.

5.

Le synode

— Il y a eu une réaction.

Lorenzo Baldisseri est un homme souple et calme. Et, à ce stade de notre conversation, le cardinal choisit ses mots encore plus lentement, avec une extrême prudence. Il prend son temps avant de lâcher, à propos du synode sur la famille :

— Il y a eu une réaction.

J'écoute Baldisseri jouer du piano. Il prend son temps, contrairement à tant de pianistes qui cavalent sans cesse. Il est calme lorsqu'il interprète les compositeurs qu'il affectionne, Vittorio Monti, Erik Satie, Claude Debussy ou Frédéric Chopin. Et j'aime bien son rythme, notamment dans des morceaux où il excelle, comme *Danza Española* d'Enrique Granados ou l'*Ave Maria* de Giulio Caccini.

Dans son immense bureau au Vatican, le cardinal a fait venir son piano demi-queue qu'il a trimbalé partout depuis Miami, où il l'a acheté, lorsqu'il était nonce à Haïti. C'est un piano voyageur qui a visité le Paraguay, l'Inde, le Népal et a vécu neuf ans au Brésil !

— Je joue du piano de 20 heures à 23 heures tous les soirs dans ce bureau. Je ne peux pas m'en passer. Ici, au Vatican, on me surnomme le pianiste de Dieu ! ajoute-t-il en rigolant.

Un cardinal qui joue seul du piano, la nuit, dans ce palais du Vatican déserté : l'image m'enchante. Baldisseri m'offre un coffret de trois CD, édité par la Libreria Editrice Vaticana. Le sien.

— Je fais aussi des concerts. J'ai joué pour le pape Benoît XVI dans sa résidence d'été de Castel Gandolfo. Mais il est allemand, il aime Mozart ! Moi je suis italien : je suis romantique !

À soixante-dix-huit ans, le cardinal musicien, pour préserver son toucher et sa dextérité, joue tous les jours et partout, au bureau, chez lui ou en vacances.

— J'ai même joué pour le pape François. C'était une gageure. Car, lui, il n'aime guère la musique !

Baldisseri est l'un des hommes de confiance de François. Dès son élection, à laquelle il a contribué en étant le secrétaire du conclave, le nouveau pape a chargé l'évêque italien de préparer un synode extraordinaire sur la famille, en 2014-2015, puis sur la jeunesse en 2018. Et il l'a aussitôt créé cardinal afin de l'investir de l'autorité nécessaire.

Un synode convoqué par le pape est un moment important pour l'Église. Réunir les cardinaux et de nombreux évêques en assemblée, c'est l'occasion de débattre de questions de fond et de doctrine. La famille en est une, plus sensible que d'autres.

François savait, dès le début, que pour faire accepter ses idées, et ne pas brusquer les cardinaux rigides, la plupart nommés par Jean-Paul II et Benoît XVI, il lui faudrait faire preuve de diplomatie. Baldisseri est un nonce, formé à l'école des diplomates – la grande, celle de Casaroli et Silvestrini, non pas celle plus récente, et très décriée aujourd'hui, de Sodano et Bertone.

— J'ai travaillé dans un esprit d'ouverture. Notre modèle, c'était le concile Vatican II : faire vivre le débat, faire appel à des laïques et à des intellectuels, inaugurer une nouvelle méthode, une nouvelle approche. C'était d'ailleurs le style de François : un pape d'Amérique latine, ouvert, accessible, qui se comporte comme un simple évêque.

Était-il assez expérimenté ? A-t-il été imprudent ?

— J'étais tout neuf, c'est vrai. J'ai tout appris en faisant ce premier synode. On n'avait aucun tabou, aucune retenue. Toutes les questions étaient ouvertes. Brûlantes ! Tout était sur la table : le célibat des prêtres, l'homosexualité, la communion des couples divorcés, l'ordination des femmes… On a ouvert tous les débats à la fois.

Entouré d'une petite équipe sensible, gaie et souriante, que je croise en partie dans les locaux du secrétariat du synode – les archevêques Bruno Forte, Péter Erdő et Fabio Fabene, tous promus depuis par le pape –, Lorenzo Baldisseri construit une véritable machine de guerre au service de François.

Dès le départ, la bande à Baldisseri travaille avec les cardinaux les plus ouverts et les plus gay-friendly : l'Allemand Walter Kasper, chef de file des libéraux au Vatican, qui a été chargé de rédiger le rapport préparatoire, ainsi que l'Autrichien Christoph Schönborn et le Hondurien Óscar Maradiaga, ami personnel du pape.

— Notre ligne, sur le fond, c'était celle de Kasper. Mais ce qui était également important, c'était la méthode. Le pape a voulu ouvrir les portes et les fenêtres. Il fallait que le débat ait lieu partout, dans les conférences épiscopales, dans les diocèses, parmi les croyants. Le peuple de Dieu devait se prononcer, me raconte Baldisseri.

Cette méthode est inédite. Et quelle rupture par rapport à Jean-Paul II, qui fut l'archétype du « control-freak », ou à Benoît XVI, qui refusait d'ouvrir ce genre de débats par principe et par peur ! En déléguant à la base la préparation du synode, en lançant une vaste consultation en trente-huit questions dans les quatre coins du monde, François pense pouvoir changer la donne. Il veut remettre l'Église en mouvement. Ce faisant, il entend surtout contourner la curie et les cardinaux en place, lesquels, habitués à la théocratie absolue et à l'infaillibilité papale, ont tout de suite senti le piège.

— On a changé les habitudes, c'est vrai. C'est la méthode qui a surpris, m'explique prudemment le cardinal.

La bande à Baldisseri va vite, c'est sûr. Confiant, peut-être téméraire, Walter Kasper fait savoir publiquement, avant même le synode, que les « unions homosexuelles, si elles sont vécues de manière stable et responsable, sont respectables ». Respectables ? Ce seul mot constitue déjà en soi une révélation.

À partir de cette immense consultation de terrain, le secrétariat du synode prépare un texte préliminaire que les cardinaux discuteront.

— L'appel au débat a été entendu. Les réponses sont arrivées en masse, de partout, dans toutes les langues. Les conférences épiscopales ont répondu ; les experts ont répondu ; beaucoup d'individus ont également répondu, se réjouit Baldisseri.

Une quinzaine de prêtres sont mobilisés en urgence pour lire toutes ces notes, ces lettres arrivées par milliers, un flot inattendu, une vague sans précédent. Il faut aussi traiter les réponses provenant des 114 conférences épiscopales et de presque 800 associations catholiques, en d'innombrables langues. Parallèlement, plusieurs plumes (dont au moins un homosexuel que j'ai rencontré) sont mobilisées pour écrire les premiers jets d'un texte qui deviendra, un an plus tard, la célèbre exhortation apostolique : *Amoris lætitia*.

Une formule est ajoutée à dessein dans ce brouillon : « Les homosexuels ont des dons et des qualités à offrir à la communauté chrétienne. » Une autre est une référence explicite au sida : « Sans nier les problématiques morales liées aux unions homosexuelles, on prend acte qu'il existe des cas où le soutien réciproque jusqu'au sacrifice constitue une aide précieuse pour la vie des partenaires. »

— François venait ici chaque semaine, me raconte Baldisseri. Il présidait personnellement les sessions où nous débattions des propositions.

Pourquoi François a-t-il choisi de bouger sur les questions de famille et de morale sexuelle ? Outre le cardinal Baldisseri, et certains de ses collaborateurs, j'ai interrogé sur ce point des dizaines de cardinaux, évêques et nonces, à Rome et dans une trentaine de pays, opposants ou soutiens de François, partisans du synode ou réfractaires. Ces entretiens me permettent de retracer le plan secret du pape et la bataille inimaginable qui va bientôt se jouer entre deux factions homosexualisées de l'Église.

Dès le début de son pontificat, le pape a mis en garde la curie, tant sur les affaires financières que sexuelles : « Nous sommes tous des pécheurs, mais nous ne sommes pas tous corrompus. Les pécheurs doivent être acceptés, pas les corrompus. » Il entend dénoncer les doubles vies et prône une tolérance zéro.

Plus encore que les traditionalistes et les conservateurs, François déteste avant tout, on l'a vu, les rigides hypocrites. Pourquoi continuer à s'opposer au sacrement pour les divorcés remariés quand les prêtres, eux-mêmes, sont si nombreux à vivre en concubinage avec une femme en Amérique latine et en Afrique ? Pourquoi continuer à haïr les homosexuels quand ils sont si majoritaires parmi les cardinaux et autour de lui au Vatican ? Comment réformer la curie, empêtrée dans le déni et le mensonge, quand un nombre insensé de cardinaux et la majorité des secrétaires d'État depuis 1980 pratiquent une vie contraire (trois sur quatre selon mes informations) ? S'il est grand temps de faire le ménage, comme on dit, par où commencer quand l'Église est au bord du gouffre en proie à l'une des crises les plus graves de son histoire.

Quand François entend ses opposants, ces cardinaux rigides qui enchaînent les discours conservateurs, misogynes ou homophobes et publient des textes contre son libéralisme sexuel – les Raymond Burke, Carlo Caffarra, Joachim Meisner, Gerhard Ludwig Müller, Walter Brandmüller, Mauro Piacenza, Velasio De Paolis, Tarcisio Bertone, George Pell, Angelo Bagnasco, Antonio Cañizares, Kurt Koch, Paul Josef Cordes, Willem Eijk, Joseph Levada, Marc Ouellet, Antonio Rouco Varela, Juan Luis Cipriani, Juan Sandoval Íñiguez, Norberto Rivera, Javier Errázuriz, Angelo Scola, Camillo Ruini, Robert Sarah et tant d'autres –, il ne peut qu'être abasourdi. Comment osent-ils, pense le saint-père qui est bien renseigné par ses proches sur cette invraisemblable paroisse.

François, surtout, est exaspéré par les affaires d'abus sexuels qui gangrènent par milliers – par dizaines de milliers en fait – l'Église catholique partout dans le monde. Chaque semaine, de nouvelles plaintes sont déposées, des évêques sont montrés du doigt ou inculpés, des prêtres sont condamnés, et les scandales succèdent aux scandales. Dans plus de 80 % des cas, ces affaires concernent des abus homosexuels – très rarement hétérosexuels.

En Amérique latine, les épiscopats sont hautement compromis et soupçonnés d'avoir souvent minoré les faits, tant au Mexique (Norberto Rivera et Juan Sandoval Íñiguez) qu'au Pérou (Juan Luis Cipriani). Au Chili, le scandale est tel que l'ensemble des évêques du pays doit démissionner, alors même que la plupart des nonces et des prélats, à commencer par les cardinaux Javier Errázuriz et Ricardo Ezzati, sont mis en cause (ils viennent tous les deux d'être mis en examen par la justice chilienne). Partout l'Église a été critiquée au plus haut niveau : en Autriche (Hans Hermann Groër), en Écosse et en Irlande (Keith O'Brien, Sean Brady), en France (Philippe Barbarin), en Belgique (Godfried Danneels) et ainsi de suite aux États-Unis, en Allemagne, etc. En Australie, c'est le « ministre » de l'Économie du Vatican, George Pell, qui est lui-même inculpé et finalement condamné à Melbourne. Des dizaines de cardinaux sont dénoncés nommément par la presse ou convoqués par la justice pour avoir couvert par leur inertie ou leur hypocrisie les méfaits sexuels commis par des prêtres, quand ils ne sont pas personnellement accusés de tels actes. En Italie, les affaires du même genre se multiplient aussi, impliquant des dizaines d'évêques et plusieurs cardinaux, même si la presse de la péninsule garde encore, étrangement, une sorte de retenue pour les révéler. Mais le pape et sa garde rapprochée savent bien que la digue va finir par céder, même en Italie.

Lors d'un entretien informel, à Rome, le cardinal Marc Ouellet, préfet de la Congrégation pour les évêques, me décrit la propagation inimaginable des affaires d'abus sexuels. L'homme est un expert en double langage : c'est un ratzinguérien qui prétend défendre le pape François. Pourtant, les chiffres que le Québécois évoque avec moi sont affolants. Il peint une Église littéralement en train d'exploser. Selon lui, toutes les paroisses du monde, toutes les conférences épiscopales, tous les diocèses seraient souillés. Le tableau que me dresse Ouellet est terrifiant : l'Église apparaît tel un *Titanic* en train de sombrer, alors que l'orchestre continue de jouer. « C'est instoppable », me dira, glacé d'effroi, l'un des collaborateurs gays de Ouellet, que j'ai également interviewé. (Dans un deuxième « mémo », Mgr Viganò dénoncera l'entourage homosexuel de Marc Ouellet.)

En matière d'abus sexuels, François n'a donc plus l'intention, comme ce fut trop longtemps la ligne de Jean-Paul II et de ses bras droits Angelo Sodano et Stanisław Dziwisz, de fermer les yeux, ou comme ce fut la tendance de Benoît XVI, de faire preuve d'indulgence. C'est en tout cas ce qu'il affirme publiquement.

Son analyse est surtout différente de celle de Joseph Ratzinger et de son adjoint le cardinal Tarcisio Bertone, qui faisaient de cette question un problème intrinsèquement homosexuel. Selon les experts du Vatican et les confidences de deux de ses proches collaborateurs, que j'ai interviewés, le pape François penserait au contraire que la cause profonde des abus sexuels se trouverait dans la « rigidité » de façade qui cache une double vie et, hélas, peut-être aussi, dans le célibat des prêtres. Le saint-père estimerait que les cardinaux et évêques qui couvrent ces abus le feraient moins pour soutenir les pédophiles que parce qu'ils auraient peur. Ils craindraient que leurs inclinations homosexuelles soient dévoilées si un scandale éclatait ou un procès avait lieu. Ainsi, une nouvelle règle de Sodoma, la sixième et l'une des plus essentielles de ce livre, peut être ainsi formulée : *Derrière la majorité des affaires d'abus sexuels se trouvent des prêtres et des évêques qui ont protégé les agresseurs en raison de leur propre homosexualité et par peur qu'elle puisse être révélée en cas de scandale. La culture du secret qui était nécessaire pour maintenir le silence sur la forte prévalence de l'homosexualité dans l'Église a permis aux abus sexuels d'être cachés et aux prédateurs d'agir.*

Pour toutes ces raisons, François a compris que les abus sexuels ne sont pas un épiphénomène – et pas non plus ces « ragots du moment » dont parlait le cardinal Angelo Sodano : c'est la crise la plus grave que l'institution ait à affronter depuis le grand schisme. Le pape anticipe même que l'histoire ne fait que commencer : à l'heure des réseaux sociaux et de Vatileaks, au temps de la libération de la parole et de la juridisation des sociétés modernes – sans parler de l'effet *Spotlight* –, l'Église devient une tour de Pise qui menace de s'écrouler. Il faut tout reconstruire, tout changer ; ou prendre le risque de voir une religion disparaître. Telle est la philosophie qui sous-tend le synode de 2014.

François choisit donc de parler. Il se met à dénoncer – et avec quelle régularité ! –, lors des messes matinales de Sainte-Marthe, de conférences improvisées dans l'avion ou à l'occasion de rendez-vous symboliques, l'hypocrisie des « vies cachées et souvent dissolues » des membres de la curie romaine.

Il a déjà évoqué, je l'ai dit, les quinze « maladies curiales » : sans les nommer, il a pointé les cardinaux et évêques romains atteints d'« alzheimer spirituel » ; il a critiqué leur « schizophrénie existentielle », leur « médisance », leur « corruption » et le train de vie de ces « évêques d'aéroport ». Pour la première fois dans l'histoire de l'Église, les critiques ne viennent plus des ennemis du catholicisme, des pamphlétaires voltairiens et autres « cathophobes » : elles émanent du saint-père en personne. C'est en cela qu'il faut comprendre toute la portée de la « révolution » François.

Le pape veut aussi agir. Il veut « abattre un mur », selon l'expression d'un de ses collaborateurs. Et il va le faire à travers des symboles, des actes et grâce à l'outil du conclave. Il commence par rayer d'un trait de plume de la liste des futurs cardinaux tous les archevêques, nonces et évêques compromis sous Jean-Paul II et Benoît XVI. Le palais de Castel Gandolfo, la résidence d'été du pape où il a eu vent des soirées animées qui s'y seraient déroulées sous Jean-Paul II : il sera ouvert aux touristes et, à terme, vendu.

Sur la question homosexuelle, il entreprend un long travail pédagogique. Il s'agit ici de distinguer de manière nouvelle et fondamentale pour l'Église, d'une part les crimes que sont la pédophilie, les abus ou agressions sur mineurs de moins de quinze ans, ainsi que les actes sans consentement ou dans le cadre d'une situation d'autorité (catéchisme, confession, séminaires, etc.) ; et d'autre part les pratiques homosexuelles légales entre adultes consentants. Il tourne également la page du débat sur le préservatif en mettant l'accent sur « l'obligation de soigner ».

Mais que faire devant la crise des vocations, sans parler de ces centaines de prêtres qui chaque année demandent à être réduits à l'état laïc pour pouvoir se marier ? Ne serait-il pas temps de réfléchir aux enjeux futurs, aux questions laissées trop longtemps en suspens, et sortir de la théorie pour répondre aux situations concrètes ? Tel est le sens du synode. Ce faisant, le pape sait qu'il marche sur des œufs.

— François a bien vu l'obstacle. Par sa fonction, il est en situation de responsabilité. Il gouverne. Donc, il a pris son temps, il a écouté tous les points de vue, m'explique le cardinal Lorenzo Baldisseri.

Les textes qui remontent des épiscopats sont étonnants. Les premiers, rendus publics en Allemagne, en Suisse, en Autriche, sont sans appel pour l'Église. Le catholicisme romain apparaît déconnecté de la vie réelle ; la doctrine n'a plus aucun sens pour des millions de familles recomposées ; les fidèles ne comprennent absolument plus la position de Rome sur la contraception, le préservatif, les unions libres, le célibat des prêtres et, pour une part, l'homosexualité.

Le « cerveau » du synode, le cardinal Walter Kasper, qui suit le débat allemand de près, se réjouit que ses idées soient validées sur le terrain. Est-il trop sûr de lui ? Le pape lui fait-il trop confiance ? Toujours est-il que le texte préparatoire reprend la ligne Kasper et propose de repenser la position de l'Église sur les sacrements aux divorcés et sur l'homosexualité. Le Vatican est maintenant prêt à reconnaître des « qualités » au concubinage des jeunes, aux divorcés-remariés et aux unions civiles homosexuelles. [https://www.bookys-gratuit.org/]

C'est alors qu'il y a eu, selon la formule pudique de Baldisseri, « une réaction ». Rendu public, le texte se retrouve immédiatement sous le feu des critiques de l'aile conservatrice du collège des cardinaux, l'Américain Raymond Burke en tête.

Les traditionalistes sont vent debout contre les documents distribués et certains, comme le cardinal sud-africain Wilfrid Napier, n'hésitent pas à affirmer que, si l'on reconnaissait les personnes en « situation irrégulière », cela déboucherait inévitablement sur la légitimation de la polygamie. D'autres cardinaux africains ou brésiliens mettent en garde le pape, pour des raisons stratégiques, contre tout assouplissement des positions de l'Église à cause de la concurrence des mouvements évangélistes protestants, très conservateurs, et qui ont le vent en poupe.

Tous ces prélats se disent, bien sûr, ouverts au débat et prêts à rajouter des notes de bas de page et des codicilles là où ce serait nécessaire. Mais leur mantra secret n'est autre que la célèbre formule, si souvent citée, du prince de Lampedusa dans *Le Guépard* : « Il faut que tout change, pour que rien ne change. » François dénoncera d'ailleurs, sans les nommer, les « cœurs empierrés » qui « veulent que tout reste comme avant ».

Discrètement, cinq cardinaux ultraconservateurs (les « usual suspects » Raymond Burke, Gerhard Ludwig Müller, Carlo Caffarra, Walter Brandmüller et Velasio De Paolis) participent à un ouvrage collectif de défense du mariage traditionnel, publié aux États-Unis par la maison d'édition catholique Ignatius. Ils entendent le faire distribuer à tous les participants du synode – avant que Baldisseri fasse saisir le pamphlet ! L'aile conservatrice crie à la censure ! Le synode est déjà en train de tourner à la farce.

Dès la première assemblée, les points litigieux relatifs à la communion des divorcés remariés et à l'homosexualité font l'objet d'âpres débats qui contraignent le pape à revoir sa copie. En quelques jours, le document est modifié, édulcoré, et la position sur l'homosexualité fortement rigidifiée. Pourtant, même cette nouvelle version light est rejetée par les pères synodaux lors du vote final.

L'attaque contre le texte est si forte, si dure, qu'il est évident que le pape est lui-même visé à travers elle. Sa méthode, son style, ses idées, sont rejetés par une partie du collège des cardinaux. Les plus « rigides », les plus traditionnels, les plus misogynes se rebellent. Ceux qui ont l'« inclination » la plus forte ? Il est en effet significatif que cette guerre entre conservateurs et libéraux se joue à front renversé sur la question gay. Il faut donc être contre-intuitif pour la décrypter. Plus significatif encore est le fait que plusieurs des leaders de la fronde anti-François ont une double vie. Ces homosexuels planqués, pétris de contradictions et d'homophobie intériorisée, se révolteraient-ils alors par haine d'eux-mêmes ou par peur d'être démasqués ? Le saint-père est à ce point exaspéré qu'il attaque précisément les cardinaux sur leur talon d'Achille : leur vie intime dissimulée derrière leur excès de conservatisme.

C’est ce que James Alison, prêtre anglais ouvertement gay, très respecté pour ses écrits théologiques sur le sujet, résume d’une formule plus subtile qu’elle n’en a l’air, lorsque je l’interroge à plusieurs reprises à Madrid :

— C’est la revanche du placard ! C’est la vengeance du placard !

Le prêtre Alison résume à sa manière la situation : les cardinaux homosexuels « dans le placard » ont lancé la guerre contre François qui encourageait la sortie des gays du « placard » !

Luigi Gioia, un moine bénédictin italien, qui fut l'un des responsables de l'université des bénédictins Sant'Anselmo à Rome, me donne une autre clé de lecture de ce qui s'est passé au Vatican :

— Pour un homosexuel, l'Église apparaît comme une structure stable. C'est l'une des raisons qui expliquent, selon moi, le fait que de nombreux homosexuels ont choisi le sacerdoce. Quand tu as besoin de te cacher, tu as également besoin, pour te sentir en sécurité, que ton contexte ne bouge pas. Tu veux que la structure où tu t'es réfugié soit stable et protectrice ; et après, tu peux naviguer là-dedans librement. Or, François, en voulant la réformer, a rendu la structure instable pour les prêtres homosexuels placardisés. C'est cela qui explique leur violente réaction et leur haine à son égard. Ils ont peur.

Le principal artisan et témoin du synode, le cardinal Baldisseri me résume de son côté, et plus factuellement, l'état des lieux après la bataille :

— Il y a eu un consensus sur tout. Sauf sur les trois points sensibles.

En réalité une majorité « libérale » s'est dégagée du synode mais le quorum nécessaire à l'adoption des articles controversés, qui nécessite deux tiers des voix, a manqué. Trois paragraphes sur soixante-deux ont donc été rejetés – les plus emblématiques. Le quorum a fait défaut au pape. Le projet révolutionnaire de François sur la famille et l'homosexualité a vécu.

François a perdu une bataille, mais il n'a pas perdu la guerre. Dire qu'il fut mécontent de son échec au synode est un euphémisme. Cet homme autoritaire mais franc, quand il le juge nécessaire, est offusqué par le blocage des cardinaux conservateurs de la curie. Leur hypocrisie, leur double jeu, leur ingratitude le révulsent. Ces manœuvres en coulisse, ce complot, cette méthode expressément contraire aux lois de la curie – c'en est trop. À ses collaborateurs, François laisse entendre à huis clos qu'il n'a pas l'intention de céder. Il va se battre et mener la contre-offensive.

— C’est un têtu. Un têtu entêté, me dit un monsignore qui le connaît bien.

La réaction du souverain pontife va s'opérer en plusieurs temps. D'abord, il peut préparer le second synode, prévu pour l'année suivante, ce qui lui permet de s'organiser. Ensuite, il décide de monter une campagne de grande ampleur en faveur de ses propositions, à partir de la fin 2014, pour gagner la bataille des idées. Il veut transformer sa défaite en victoire.

Cette guerre sera largement secrète, à rebours de la précédente, qui se voulait participative et consultative. Pris au piège de la démocratisation, François entend montrer à son opposition ce qu'est un monarque absolu dans une théocratie césarienne !

— François est rancunier. Il est vindicatif. Il est autoritaire. C'est un jésuite : il ne veut jamais perdre ! résume un nonce qui lui est hostile.

François dispose de trois leviers efficaces pour réagir. À court terme, il peut tenter de favoriser un débat plus moderne à travers le monde par une action sur les épiscopats et les opinions publiques catholiques – c'est la nouvelle mission qu'il confie à Baldisseri et à son équipe. À moyen terme, sanctionner les cardinaux qui l'ont humilié, à commencer par Gerhard Ludwig Müller, le responsable de la doctrine de l'Église. À long terme, modifier la composition du collège des cardinaux en créant des évêques favorables à ses réformes et, compte tenu de la limite d'âge, évincer naturellement peu à peu son opposition – c'est l'arme suprême, celle dont seul le souverain pontife peut user.

À la manœuvre, sioux et têtu, François va passer à l'offensive en utilisant les trois techniques à la fois avec une vitesse et, disent ses opposants, une violence, inouïes.

Le travail de « préparation » du deuxième synode, prévu pour octobre 2015, est lancé. En fait, c'est une véritable machine de guerre qui se met en branle, sur cinq continents. Les nonces, les alliés, les cardinaux amis, tous sont mobilisés. C'est Henri V à la veille de la bataille d'Azincourt. François a un royaume pour théâtre : « Nous ne sommes pas un tyran, mais un roi chrétien. Notre colère est assujettie à notre courtoisie. » Courtoisie il y a ; mais colère plus encore.

J'ai pu suivre cette offensive dans de nombreux pays, et mesurer à quel point les épiscopats se sont divisés en deux camps irréconciliables, par exemple en Argentine, en Uruguay, au Brésil ou aux États-Unis. Sur le terrain, la bataille fait rage.

En Argentine d'abord : le pape mobilise là, dans sa base arrière, ses amis. Le théologien Víctor Manuel Fernández, un intime de François et l'une de ses plumes, récemment promu évêque, sort subitement de sa réserve. Dans un long entretien du *Corriere della Sera* (mai 2015), il s'en prend férocement à l'aile conservatrice de la curie et, sans le nommer, au cardinal Müller : « Le pape va lentement parce qu'il veut être sûr qu'on ne pourra pas revenir en arrière. Il vise des réformes irréversibles… Il n'est absolument pas seul. Les gens [les fidèles] sont avec lui. Ses adversaires sont plus faibles qu'ils ne le pensent… D'ailleurs, il est impossible pour un pape de plaire à tout le monde. Benoît XVI plaisait-il à tous ? » C'est une « déclaration de guerre » pour l'aile ratzinguérienne de la curie.

Non loin de Buenos Aires, l'archevêque « bergoglien » de Montevideo, en Uruguay, Daniel Sturla, monte au créneau tout aussi soudainement en s'exprimant sur la question des homosexuels. Il ira jusqu'à rendre publique par la suite une contribution sur la question gay au synode.

— Je ne connaissais pas encore le pape François. Je me suis mobilisé spontanément parce que les temps ont changé et qu'ici, à Montevideo, il était devenu impossible de ne pas avoir de compassion pour les homosexuels. Et vous savez quoi ? Il n'y a eu aucune opposition ici contre mes positions pro-gays. Je crois que la société est en train d'évoluer partout, ce qui aide l'Église à avancer sur la question. Et chacun découvre que l'homosexualité est un phénomène très large, y compris au sein de l'Église, me dit Sturla lors d'un long entretien dans son bureau à Montevideo. (Le pape François l'a créé cardinal en 2015.)

Un autre ami du saint-père se dépense sans compter : le cardinal du Honduras Óscar Maradiaga. Coordinateur du C9, le conseil des neuf cardinaux placé auprès de François, l'archevêque enchaîne les voyages dans toutes les capitales d'Amérique latine, accumulant les « miles » sur sa carte Platinum. Partout, cet « évêque d'aéroport » distille la pensée de François en public, et en petit comité, sa stratégie ; il recrute aussi des soutiens, informe le pape sur son opposition et prépare les plans de bataille. (En 2017, Óscar Maradiaga sera mêlé à une affaire de corruption financière, dont l'un des bénéficiaires serait son adjoint et un intime : cet évêque auxiliaire a été soupçonné par la presse de « sérieuses inconduites et connexions homosexuelles » – lequel a finalement présenté sa démission en 2018. Dans sa « Testimonianza », Mgr Viganò porte également un jugement sévère sur Maradiaga au sujet des questions d'abus homosexuels. À ce stade, l'affaire est toujours en cours et les prélats cités sont présumés innocents.)

Au Brésil, un grand pays catholique – le plus important au monde avec une communauté estimée à 135 millions de fidèles et une véritable influence au synode avec ses dix cardinaux –, le pape s'appuie sur ses proches : le cardinal Cláudio Hummes, archevêque émérite de São Paulo, le cardinal João Bráz de Aviz, ancien archevêque de Brasilia, et sur le nouvel archevêque de la capitale brésilienne, Sérgio da Rocha, qui sera crucial au synode, et qu'il remerciera en le créant cardinal peu après. Il les charge de marginaliser l'aile conservatrice incarnée notamment par un cardinal anti-gay, l'archevêque de São Paulo Odilo Scherer, proche du pape Benoît XVI. La bataille traditionnelle Hummes-Scherer, qui définit les rapports de force au sein de l'épiscopat brésilien depuis longtemps, redouble d'intensité à cette occasion. François sanctionnera d'ailleurs Scherer, en l'éjectant sans préavis de la curie, au moment où il élèvera à la pourpre Sérgio da Rocha.

Une tension récurrente que me résume Frei Betto, un célèbre dominicain et intellectuel brésilien, proche de l'ancien président Lula et l'une des figures clés de la théologie de la libération :

— Le cardinal Hummes est un cardinal progressiste qui a toujours été en faveur des causes sociales. C'est un ami du pape François, sur lequel il peut compter. Le cardinal Scherer, en revanche, est un homme limité et un conservateur, qui n'a aucune fibre sociale. Il est très traditionnel, me confirme Betto, lors d'un entretien à Rio de Janeiro.

Lorsque je l'interviewe, le cardinal Odilo Scherer me fait une bien meilleure impression. Affable et un peu roublard, il me reçoit en chemise bleu-de-ciel, un stylo Montblanc qui dépasse en noir et blanc de sa poche, dans son magnifique bureau de l'archevêché de São Paulo. Là, durant un bel entretien, il prend soin de dédramatiser les tensions au sein de l'Église brésilienne, dont il est le plus haut dignitaire :

— Nous avons un pape, un seul : François ; nous n'en avons pas deux, même s'il y a un pape émérite. Quelquefois des gens n'aiment pas ce que dit François, alors ils se tournent vers Benoît XVI ; d'autres n'aiment pas Benoît, alors ils sont avec François. Chaque pape a son charisme propre, sa personnalité. Un pape complète l'autre. Ils contribuent ensemble à une vision équilibrée de l'Église. Il ne faut pas monter un pape contre l'autre.

Les États-Unis sont un autre pays décisif, qui compte dix-sept cardinaux, dont dix votants. Étrange monde, au demeurant, que François connaît mal, et où les cardinaux rigides qui mènent une double vie sont nombreux. N'ayant guère confiance dans le président de la Conférence épiscopale américaine, le soi-disant libéral Daniel DiNardo, un opportuniste ratzinguérien sous Ratzinger devenu pro-François sous François, le pape découvre, interloqué, qu'il a peu d'alliés dans le pays. Voilà pourquoi il fait le choix de s'appuyer sur trois évêques gay-friendly peu connus : Blase Cupich qu'il vient tout juste de nommer archevêque de Chicago, lequel se montre favorable aux couples homosexuels ; le versatile Joseph Tobin, archevêque d'Indianapolis et aujourd'hui de Newark, où il a accueilli des homosexuels mariés et des catholiques activistes LGBT ; enfin Robert McElroy, un prêtre libéral et pro-gay de San Francisco. Ces trois soutiens de François aux États-Unis se dépenseront sans compter pour le synode et seront récompensés de la pourpre en 2016, pour les deux premiers, alors que McElroy sera nommé évêque de San Diego durant les débats.

En Espagne, France, Allemagne, Autriche, aux Pays-Bas, en Suisse ou en Belgique, François cherche aussi des alliés et se rapproche des cardinaux les plus libéraux, tels l'Allemand Reinhard Marx, l'Autrichien friendly Christoph Schönborn ou l'Espagnol Juan José Omella y Omella (qu'il nommera archevêque de Barcelone peu après, puis créera cardinal dans la foulée). Dans un entretien au journal allemand *Die Zeit* le pape lance d'ailleurs une idée appelée à un bel avenir : l'ordination des fameux *viri probati*. Plutôt que de proposer l'ordination des femmes ou la fin du célibat des séminaristes – casus belli pour les conservateurs –, François souhaite ordonner des hommes catholiques mariés d'âge mûr, une manière de répondre à la crise des vocations, de freiner l'homosexualité dans l'Église et de tenter de limiter les cas d'abus sexuels.

En multipliant les débats sur le terrain, le pape met les conservateurs sur la défensive. Il les « cornérise », selon le mot d'un prêtre qui a travaillé pour le synode, et montre qu'ils sont minoritaires dans leur propre pays.

Le pape a été clair, dès 2014 : « Pour la plupart des gens, la famille [telle qu'imaginée par Jean-Paul II au début des années 1980] n'existe plus. Il y a les divorces, les familles arc-en-ciel, les familles monoparentales, le phénomène de la gestation pour autrui, les couples sans enfant, les unions de même sexe… La doctrine traditionnelle restera certainement, mais les défis pastoraux exigent des réponses contemporaines, qui ne peuvent plus venir de l'autoritarisme ni du moralisme. » (Ces propos audacieux et non démentis du pape ont été rapportés par le cardinal du Honduras, Óscar Maradiaga, ami personnel de François.)

Entre les deux synodes de 2014 et 2015, la bataille entre libéraux et conservateurs prend donc de l'ampleur et s'étend à tous les épiscopats, tandis que François continue sa politique des petits pas.

— Il ne faut pas simplifier le débat, relativise toutefois Romilda Ferrauto, une journaliste de Radio Vatican ayant participé aux deux synodes. Il y a eu de vrais débats qui ont secoué le saint-siège. Mais il n'y avait pas d'un côté les libéraux et de l'autre les conservateurs. La cassure n'était pas aussi nette entre la gauche et la droite, il y avait beaucoup plus de nuances, de dialogues. Des cardinaux peuvent suivre le saint-père sur la réforme financière et pas sur la morale, par exemple. Quant au pape François il a été présenté par la presse comme un progressiste. Ce n'est pas exact : c'est un miséricordieux. Il a une approche pastorale : il tend la main au pécheur. Ce n'est pas du tout la même chose.

Au-delà des cardinaux mobilisés partout dans le monde et de la curie qui s'agite en ordre dispersé, l'équipe du pape s'intéresse aussi aux intellectuels. Ces « influenceurs », estime la bande à Baldisseri, seront vitaux pour le succès du synode. D'où la mise en place d'un grand plan de communication secret.

En coulisse, un jésuite influent, le père Antonio Spadaro, qui dirige *La Civiltà Cattolica*, s'active sur ce volet.

— Nous ne sommes pas une revue officielle, mais tous nos articles sont relus par la secrétairerie d'État et sont « certifiés » par le pape. On peut dire qu'on est une revue autorisée, disons semi-officielle, me dit Spadaro, dans son bureau à Rome.

Et quel bureau ! La Villa Malta, Via di Porta Pinciana, où la revue est hébergée, est un lieu magnifique, dans le quartier de la Villa Médicis et du Palais Borghèse.

Toujours caféiné et jet-lagué, Antonio Spadaro, avec lequel j'ai eu six entretiens et dîners, est le poisson-pilote du pape. C'est un théologien doublé d'un intellectuel, comme il y en a peu au Vatican aujourd'hui. Sa proximité avec François suscite des jalousies : on dit qu'il est l'une de ses éminences grises, en tout cas l'un de ses conseillers officieux. Jeune, dynamique, charmeur, Spadaro m'impressionne. Ses idées fusent avec une rapidité et une intelligence évidentes. Le jésuite s'intéresse à toutes les cultures, et d'abord à la littérature. Il a déjà plusieurs ouvrages à son actif, dont un essai prémonitoire sur la cyber-théologie et deux livres biographiques sur l'écrivain italien, catholique et homosexuel, mort du sida à trente-six ans, Pier Vittorio Tondelli.

— Je m'intéresse à tout, y compris au rock, me dit Spadaro, lors d'un dîner à Paris.

Sous François, la revue jésuite est devenue un espace d'expérimentation où des idées sont testées et des débats lancés. Dès 2013, Spadaro y publie la première longue interview du pape François, nouvellement élu. Un texte appelé à faire date :

— Nous avons passé trois après-midi ensemble pour cet entretien. J'ai été surpris par son ouverture d'esprit, son sens du dialogue.

Ce texte célèbre annonce d'une certaine manière la feuille de route du synode à venir. François y livre ses idées, novatrices, et sa méthode. Sur les questions sensibles de la morale sexuelle et du sacrement des couples divorcés, il milite en faveur du débat collégial et décentralisé. Dans cet entretien, François développe aussi, pour la première fois, ses idées sur l'homosexualité.

Spadaro ne le lâche pas sur la question gay, poussant François dans ses retranchements et l'amenant à esquisser une véritable vision chrétienne du sujet. Le pape demande que l'on accompagne les homosexuels « avec miséricorde », il imagine une pastorale pour les « situations irrégulières » et les « blessés sociaux » qui se sentent « condamnés par l'Église ». Jamais un pape n'a témoigné une telle empathie et, disons le mot, une telle fraternité pour les homosexuels. C'est une véritable révolution galiléenne ! Et cette fois, ses propos n'ont certainement pas été improvisés comme ce fut peut-être le cas pour la célèbre formule : « Qui suis-je pour juger ? » L'entretien a été relu minutieusement et chaque mot a été pesé au trébuchet (comme me le confirme Spadaro).

Pour François, l'essentiel est cependant ailleurs : il est temps que l'Église sorte des sujets clivants et de ceux qui divisent les croyants pour se concentrer sur les véritables enjeux : les pauvres, les migrants, la misère. « Nous ne pouvons pas insister seulement sur les questions liées à l'avortement, au mariage homosexuel et à l'utilisation des méthodes contraceptives. Ce n'est pas possible… Il n'est pas nécessaire d'en parler en permanence », déclare le pape.

Au-delà de cet entretien décisif, Antonio Spadaro va mobiliser ses réseaux internationaux, fort nourris, pour appuyer les positions du pape sur la famille. Ainsi fleurissent en 2015, dans la revue *La Civiltà Cattolica*, des points de vue et des entretiens favorables aux idées de François. Des experts sont à leur tour mobilisés par Spadaro ou par le secrétariat du synode, tels les théologiens italiens Maurizio Gronchi et Paolo Gamberini, ou les Français Jean-Miguel Garrigues (un proche ami du cardinal Schönborn) et Antoine Guggenheim. Ce dernier se met subitement à défendre la reconnaissance des unions de même sexe dans le quotidien catholique français *La Croix*. « La reconnaissance d'un amour fidèle et durable entre deux personnes homosexuelles, écrit-il, quel que soit leur degré de chasteté, me semble une hypothèse à étudier. Elle pourrait prendre la forme que l'Église donne habituellement à sa prière : une bénédiction. »

Lors d'un voyage au Brésil durant la même période, Spadaro rencontre également un prêtre pro-gay, qui est comme lui jésuite, Luís Corrêa Lima. Ils ont un long échange, dans la résidence de la Compagnie de Jésus de l'université catholique de Rio de Janeiro, à propos des « pastorales en faveur des homosexuels » que le père Lima organise. Séduit par cette idée, Spadaro commande à Lima un article sur le sujet pour *La Civiltà Cattolica*, lequel ne sera finalement pas publié. (Outre Mgr Baldisseri, Kasper et Spadaro, j'ai interrogé Antoine Guggenheim et Jean-Miguel Garrigues qui me confirment la stratégie d'ensemble. J'ai également rencontré le père Lima à Rio de Janeiro, visitant avec lui la favela de Rocinha, où il célèbre la messe chaque dimanche, et l'espace où se déroulent ces « pastorales » LGBT.)

Un autre intellectuel de haut niveau suit les débats du pré-synode avec une grande attention. Ce dominicain italien, théologien lui aussi, discret et fidèle, réside au couvent Saint-Jacques, qui jouxte la célèbre bibliothèque du Saulchoir à Paris.

Le frère Adriano Oliva est un historien médiéviste réputé, latiniste chevronné, docteur en théologie. Il est surtout l'un des meilleurs spécialistes au monde de saint Thomas d'Aquin : il préside la fameuse Commission léonine qui est en charge de l'édition critique des œuvres du penseur médiéval – une référence.

Alors pourquoi Oliva se mobilise-t-il inopinément au début de l'année 2015, et entreprend-il l'écriture d'un livre risqué en faveur des divorcés remariés et des bénédictions d'unions homosexuelles ? Se pourrait-il que le dominicain italien ait été encouragé directement par le secrétariat du synode, sinon par le pape, pour intervenir, toutes affaires cessantes, dans le débat ?

Saint Thomas d'Aquin, on le sait, est généralement la caution sur laquelle s'appuient les conservateurs pour s'opposer à tous les sacrements des divorcés ou des couples homosexuels. Traiter ce sujet frontalement est donc à la fois hasardeux, sinon osé, mais aussi stratégique. Le titre du livre, bientôt publié : *Amours*.

Il est rare aujourd'hui de lire un ouvrage aussi courageux. Bien qu'érudit, exégétique et réservé aux spécialistes, *Amours* est, en seulement 160 pages, un minutieux travail de sape de l'idéologie moralisante du Vatican, de Jean-Paul II à Benoît XVI. Le frère Oliva part d'une double faillite doctrinale de l'Église : la contradiction de son discours sur les divorcés remariés et l'impasse dans laquelle elle s'est fourvoyée sur l'homosexualité. Son projet est clair : « L'étude présente a pour but de montrer qu'un changement souhaitable de la part du Magistère concernant l'homosexualité et l'exercice de la sexualité par des couples homosexuels correspondrait non seulement aux recherches anthropologiques, théologiques et exégétiques actuelles, mais aussi aux développements d'une tradition théologique, thomiste en particulier. »

Le dominicain s'attaque à l'interprétation dominante de la pensée de saint Thomas d'Aquin : au cœur de la doctrine, non à sa marge. Oliva : « On a l'habitude de considérer "contre-nature" non seulement la sodomie, mais aussi l'inclination homosexuelle. Saint Thomas, en revanche, considère cette inclination "selon la nature" de la personne homosexuelle prise dans son individualité. » Le théologien s'appuie sur « l'intuition géniale » du docteur angélique : le « "contre-nature" naturel », selon lequel on peut expliquer l'origine de l'homosexualité. Et Oliva de faire observer, ici quasi darwinien, que « saint Thomas place au niveau des *principes naturels de l'espèce* l'origine de l'homosexualité ».

Pour saint Thomas, l'homme, y compris dans ses irrégularités et ses singularités, fait partie du dessein divin. L'inclination homosexuelle n'est pas contre-nature. Oliva encore : « L'homosexualité ne comporte en soi aucune illicéité, et quant à son principe, connaturel à l'individu et enraciné en ce qui l'anime comme être humain, et quant à sa fin, aimer une autre personne, qui est une fin bonne. » Et Oliva de conclure en appelant « à l'accueil des personnes homosexuelles au cœur de l'Église et non à ses marges ».

Après la lecture d'*Amours*, des cardinaux, des évêques et de nombreux prêtres m'ont dit que leur vision de saint Thomas d'Aquin avait changé et que l'interdit de l'homosexualité avait été définitivement levé. Certains, fidèles et hiérarchies confondus, m'ont même confié que le livre avait eu, sur eux, l'effet du *Corydon* d'André Gide et, d'ailleurs, Adriano Oliva achève son texte par une allusion au *Si le grain ne meurt* gidien. (Sollicité par mes soins, le frère Oliva refuse de commenter la genèse de son livre ou à discuter de ses liens avec Rome. Son éditeur, Jean-François Colosimo, patron des éditions du Cerf, a été plus disert, tout comme l'équipe du cardinal Baldisseri qui confirme avoir passé « commande d'analyses à des experts », dont le frère Oliva. Enfin, j'ai eu la confirmation qu'Adriano Oliva a bien été reçu au Vatican par Baldisseri, Bruno Forte et Fabio Fabene – soit les principaux artisans du synode.) [https://www.bookys-gratuit.org/]

Comme on pouvait s'y attendre, le livre n'est pas passé inaperçu dans les réseaux thomistes où cette charge a fait l'effet d'une bombe à fragmentation. La polémique a enflammé les cercles catholiques les plus orthodoxes et ce d'autant plus que l'attaque venait de l'intérieur, signée par un prêtre difficilement réfutable, thomiste parmi les thomistes. Cinq dominicains de l'Angelicum, l'université pontificale Saint-Thomas-d'Aquin à Rome, se fendent bientôt d'une réponse aussi sévère que schizophrène, certains d'entre eux étant homophiles. Des militants identitaires prennent le relais et attaquent violemment le prêtre audacieux pour avoir fait de saint Thomas d'Aquin un auteur gay-friendly ! Sur les sites et les blogs, l'extrême droite catholique se déchaîne.

Soutenu intellectuellement par le maître de l'ordre des Dominicains, dont il dépend, le frère Oliva fait également l'objet de nouvelles attaques en règle, académiques cette fois, dans plusieurs revues thomistes dont un article de 47 pages. En réponse, un nouvel article de 48 pages prend la défense d'Oliva dans la *Revue des sciences philosophiques et théologiques* que dirige le dominicain Camille de Belloy (que j'ai également interrogé). Depuis lors, on annonce de nouvelles salves…

On le voit, le thème était sensible. Pour le frère Oliva, qui dit « avoir agi en toute liberté », c'était même le sujet le plus périlleux de sa carrière. Et aussi courageux que soit le dominicain, il est donc impossible qu'un chercheur de son niveau puisse s'être lancé en solo dans un tel travail sur saint Thomas d'Aquin et la question gay sans avoir reçu un feu vert en haut lieu. Des cardinaux Baldisseri et Kasper ? C'est certain. Du pape François lui-même ?

Le cardinal Walter Kasper me confirme l'intervention personnelle de François :

— Adriano Oliva est venu me voir ici. Nous avons parlé. Il m'avait envoyé une lettre que j'ai montrée au pape : François a été très impressionné. Et il a demandé à Baldisseri de lui commander un texte pour diffuser aux évêques. Je crois que c'est ce texte qui est devenu *Amours*.

Et Kasper d’ajouter :

— Adriano Oliva a rendu service à l'Église, sans être militant.

Amours sera diffusé durant le synode sur la suggestion du pape. Le livre n'est pas un pamphlet de plus ou un essai isolé et quelque peu suicidaire, comme on l'a dit : c'est une arme dans un plan d'ensemble voulu par le souverain pontife lui-même.

La stratégie du pape, sa manœuvre, sa machine de guerre mise en branle contre les conservateurs de l'Église, n'ont pas échappé à ses opposants. Lorsque j'ai interrogé ces anti-François, qu'ils soient cardinaux ou simples monsignori, ils ont préféré réagir « off the record ». Par tradition, un cardinal ne dit jamais du mal du pape à l'extérieur du Vatican. Les Jésuites et les membres de l'Opus dei taisent plus encore leurs désaccords. Les Dominicains sont prudents et généralement progressistes, comme les Franciscains. Pourtant, les critiques *ad hominem* contre François ne tardent guère, lorsqu'on est hors micro : il s'agit même d'un véritable déchaînement de haine.

L'une de ces langues de vipère est un prélat incontournable de la curie, avec lequel j'ai eu à Rome plus d'une dizaine de rendez-vous, de déjeuners et de dîners. Drôle, méchant, vipérin donc, Aguisel (son nom a été modifié) est un homosexuel décomplexé qui, en dépit de son âge canonique, reste un grand séducteur. Aguisel est une gay-pride à lui tout seul ! Il drague les séminaristes qu'il invite à dîner par fournées entières ; il tente de s'attacher l'affection des garçons de café, des serveurs des restaurants romains où nous dînons, et qu'il appelle par leur prénom. Et il se trouve qu'Aguisel m'aime bien.

— Je suis de l'Ancien Testament, me dit notre prélat, en une formule drôle, auto-ironique et tellement vraie.

Aguisel déteste François. Il lui reproche sa pente « communisante », son libéralisme familial et, bien sûr, ses positions par trop favorables aux homosexuels.

— Ce pape est plein de zèle, me dit-il, ce qui dans sa bouche n'est pas un éloge.

Un autre jour, alors que nous dînons à la Campana, un restaurant typique de Rome, Vicolo della Campana (maison dans laquelle, dit-on, le Caravage a eu ses habitudes), Aguisel pointe les incohérences et changements de cap de François. Ce pape, selon lui, n'aurait pas de « suite dans les idées ». Et sur l'homosexualité, il ferait un pas en avant, puis deux pas en arrière, preuve qu'il naviguerait à vue :

— Comment François peut-il attaquer la théorie du genre et, en même temps, recevoir officiellement un transsexuel espagnol au Vatican avec « son » ou « sa » fiancée… vous voyez, on ne sait même pas comment dire ! Tout cela est incohérent et montre qu'il n'a pas de doctrine, seulement des actes impulsifs de communication.

Le prélat poursuit sur le ton de la confidence maintenant, en chuchotant :

— Mais vous savez, le pape s'est fait beaucoup d'ennemis à la curie. Il est méchant. Il vire tout le monde. Il ne supporte pas la contradiction. Regardez ce qu'il a fait au cardinal Müller !

Je suggère qu'il y a d'autres raisons à l'animosité de François contre Müller (que le pape a congédié sans préavis en 2017). On parle de mauvaise gestion du budget de la Congrégation pour la doctrine de la foi ; et bien sûr, il y a les abus sexuels qu'il aurait eu tendance à sous-estimer, notamment en Allemagne. Mon interlocuteur sait tout cela et me trouve bien renseigné. Mais il est seulement obsédé par les petits vexations subies par Müller et ses proches.

— Le pape est intervenu d'en haut, et personnellement, pour virer les propres assistants de Müller, au sein de la Congrégation pour la doctrine de la foi. Du jour au lendemain, ils ont été renvoyés dans leur pays ! Il paraît qu'ils disaient du mal du pape. Des félons ? Ce n'est pas vrai. Ils étaient seulement dans l'opposition. C'est pas bien, quand on est pape, de s'en prendre personnellement à de simples monsignori !

Après une hésitation, Aguisel ose :

— François a un espion à la Congrégation pour la doctrine de la foi qui lui rapporte tout. Vous savez ça ? Il a un espion ! L'espion, c'est le sous-secrétaire !

Pendant de nombreux repas, voilà à peu près le genre de conversations que nous avons eues avec le prélat. Il connaît les secrets de la curie et, bien sûr, le nom des cardinaux et des *monsignori* « pratiquants ». Il se fait un plaisir de me les livrer, de tout me dire, même si, à chaque fois qu'il « oute » un coreligionnaire, il se reprend, étonné par sa propre audace :

— Là je parle trop. Je parle trop. Je ne devrais pas. Vous devez me trouver culotté !

J'ai été fasciné par l'imprudence calculée du prélat durant ces dialogues réguliers, qui se sont étalés sur des dizaines d'heures et plusieurs années. Comme tous les prélats que je rencontre, il sait très bien que je suis grand reporter et l'auteur de plusieurs ouvrages sur la question gay. S'il me parle, comme tant de cardinaux et d'évêques anti-François, ce n'est donc ni par hasard, ni par accident, mais en raison de cette « maladie de la rumeur, de la médisance et du commérage » si bien moquée par le pape.

— Le saint-père est un peu spécial, ajoute le prélat. Les gens, les foules, tous l'aiment beaucoup à travers le monde, mais ils ne savent pas qui il est. Il est brutal ! Il est cruel ! Il est rude ! Ici, on le connaît et il est détesté.

Un jour que nous déjeunons dans le quartier de Piazza Navona à Rome, Mgr Aguisel me prend par le bras, sans crier gare, à la fin du repas, et m'emmène en direction de l'église San Luigi dei Francesi.

— Ici, vous avez trois Caravage, et c'est gratuit. Il ne faut pas s'en priver.

Les tableaux muraux, à l'huile sur toile, sont somptueux dans leur profondeur crépusculaire et leur noirceur brutale. Je mets une pièce d'un euro dans un petit appareil devant la chapelle : soudain les œuvres s'illuminent.

Après avoir salué une « folle de sacristie » qui l'a reconnu – comme partout les gays sont nombreux parmi les séminaristes et prêtres de cette église française –, Aguisel fait maintenant une causette mielleuse à un groupe de jeunes touristes, en mettant en avant son prestigieux titre curial. Après cet intermède, nous reprenons notre dialogue sur l'homosexualité du Caravage. L'érotisme qui se dégage du *Martyre de saint Matthieu*, un vieillard à terre recevant la mort d'un beau guerrier nu, fait écho à son *Saint Matthieu et l'ange*, dont la première version, aujourd'hui disparue, fut jugée trop homo-érotique pour être digne d'une chapelle ! Pour le *Joueur de luth*, le *Garçon à la corbeille de fruits* ou son *Bacchus*, Caravage a fait poser son amant Mario Minniti. Des tableaux comme *Narcisse*, *Concert*, *Saint Jean-Baptiste*, ou encore l'étrange *Amor Vincit Omnia* (*Amour victorieux*, que j'ai vu à la Gemäldegalerie de Berlin) ont confirmé depuis longtemps l'attrait du peintre pour les garçons. L'écrivain Dominique Fernandez, membre de l'Académie française, a pu écrire : « Caravage est pour moi le plus grand peintre homosexuel de tous les temps, je veux dire celui qui a exalté avec le plus de véhémence le lien de désir entre deux hommes. »

N'est-il pas étrange, alors, que le Caravage soit à la fois l'un des peintres préférés du pape François, des cardinaux rigides placardisés et des militants gays qui organisent à Rome des City Tours LGBT, dont l'une des étapes consiste justement à venir honorer « leur » peintre ?

— Ici, dans l'église San Luigi dei Francesi, on accueille des cars entiers de visiteurs. Il y a de moins en moins de paroissiens et de plus en plus de touristes low cost ! Ils ne viennent que pour voir le Caravage. Ils se comportent avec une vulgarité qu'ils n'oseraient jamais afficher dans un musée ! Je dois faire la chasse ! m'explique Mgr François Bousquet, le recteur de l'église française, avec lequel je déjeune à deux reprises.

Soudain, Mgr Aguisel tient à me montrer autre chose. Il opère un petit détour, fait s'allumer la belle chapelle, et voici : *Saint Sébastien* ! Ce tableau de l'artiste Numa Boucoiran a été ajouté dans l'église au xixe siècle, à la demande de l'ambassadeur de France auprès du Vatican (« cinq au moins ont été homosexuels depuis la guerre », ajoute Aguisel qui les a comptés minutieusement). Conventionnel, et sans grand génie artistique, ce *Saint Sébastien* épouse néanmoins tous les codes de l'iconographie gay : le garçon est debout, flamboyant, fier et pâmé, dans une nudité exagérée par la beauté de ses muscles, le corps athlétique transpercé par les flèches de son bourreau, qui est peut-être son amant. Boucoiran est fidèle au mythe, même s'il n'a pas le talent de Botticelli, le Sodoma, Titien, Véronèse, Guido Reni, El Greco ou Rubens qui ont tous peint cette icône gay, jusqu'à Léonard de Vinci qui l'a dessinée huit fois.

J'ai vu plusieurs *Saint Sébastien* dans les Musées du Vatican, en particulier celui de Girolamo Siciolante da Sermoneta qui, si explicitement aguicheur et libidineux, pourrait figurer en couverture d'une encyclopédie des cultures LGBT. Sans compter le *Saint Sébastien* de la basilique Saint-Pierre de Rome, une mosaïque plus prosaïque, qui a sa chapelle dédiée, en entrant à droite, juste après la *Pietà* de Michel-Ange. (C'est aussi, désormais, le tombeau de Jean-Paul II.)

Le mythe saint Sébastien est un code voilé très prisé, consciemment ou non, par les hommes du Vatican. Le mettre à nu, c'est révéler bien des choses, en dépit des lectures multiples qu'il offre. On peut en faire une figure éphébophile, ou au contraire sadomasochiste ; il peut représenter une passivité soumise de jouvenceau ou, à l'inverse, la vigueur martiale du soldat qui résiste coûte que coûte. Et surtout ceci : Sébastien, attaché à l'arbre, dans sa vulnérabilité absolue, semble aimer son bourreau, s'enlacer à lui. Cette « jouissance dans la douleur », le bourreau et sa victime mêlés, enchâssés dans un même souffle, est une métaphore merveilleuse de l'homosexualité au Vatican. À Sodoma, on fête saint Sébastien chaque jour.

L'un des rares opposants de François qui accepte de s'exprimer publiquement est le cardinal australien George Pell, « ministre » de l'Économie du pape. Lorsque Pell s'approche de moi pour me saluer, je suis assis dans un petit salon d'attente de la Loggia I du palais apostolique du Vatican. Lui debout : j'ai tout à coup devant moi un géant. Dégingandé. La démarche légèrement déséquilibrée. Flanqué de son assistant, tout aussi immense, qui marche avec nonchalance, et prendra en note consciencieusement nos échanges, je ne me suis jamais senti aussi petit de ma vie. À eux deux, ils font au moins quatre mètres de haut !

— Je travaille avec le pape et je le rencontre tous les quinze jours, me raconte Pell avec une grande courtoisie. Nous avons sans doute des backgrounds culturels différents : il vient d'Argentine, moi d'Australie. Je peux avoir des divergences avec lui, comme sur le changement climatique par exemple. Mais nous sommes une organisation religieuse, pas un parti politique. Nous devons être unis en ce qui concerne la foi et la morale. Au-delà, je dirais qu'on est libre et, comme le disait Mao Zedong, que cent fleurs s'épanouissent…

George Pell répond à mes questions à l'anglo-saxonne, avec professionnalisme, concision et humour. Il est efficace ; il connaît ses dossiers et la musique. Il n'y a pas de « off » avec lui ; tout est « on the record ». La courtoisie du cardinal me frappe, lui que ses confrères m'ont décrit comme « brutal » et « confrontationnel », sinon effrayant comme un « bulldog ». Son surnom au Vatican : « Pell-Pot ».

Nous parlons des finances du saint-siège ; de son travail comme ministre ; de la transparence qu'il est en train de mettre là où l'opacité a longtemps prévalu.

— Quand je suis arrivé, j'ai découvert près de 1,4 milliard d'euros qui dormaient, oubliés de tous les bilans comptables ! La réforme financière est un des rares sujets qui unit au Vatican la droite, la gauche, et le centre, à la fois politiquement et sociologiquement.

— Il y a une droite et une gauche au Vatican ? dis-je, l'interrompant.

— Je pense qu'on est tous ici une variante de centre radical.

Au synode, George Pell, qui est généralement considéré comme l'un des représentants de l'aile droite et conservatrice du Vatican, un « ratzinguérien », a fait partie des cardinaux critiques à l'égard de François. Comme je m'y attendais, le cardinal relativise ses désaccords qui ont fuité dans la presse, en faisant preuve maintenant d'une certaine casuistique, c'est-à-dire d'une vraie langue de bois :

— Je ne suis pas un opposant à François. Je suis un loyal serviteur du pape. François encourage les discussions libres et ouvertes, et il aime entendre la vérité de personnes qui ne pensent pas comme lui.

À plusieurs reprises, George Pell évoque « l'autorité morale » de l'Église qui serait sa raison d'être et son principal moteur d'influence à travers le monde. Il pense qu'il faut rester fidèle à la doctrine et à la tradition : on ne peut pas changer la loi, même si la société se transforme. Du coup, la ligne de François sur les « périphéries » et son empathie à l'égard des homosexuels lui paraissent vaines, sinon erronées.

— C'est très bien de s'intéresser aux « périphéries ». Mais il faut quand même avoir une masse critique de croyants. Il faut sans doute s'occuper de la brebis égarée mais on doit aussi s'intéresser aux quatre-vingt- dix-neuf autres brebis qui sont restées dans le troupeau. (Depuis notre entretien, Pell a quitté Rome après sa mise en examen par la justice australienne dans une vieille affaire d'abus sexuels sur des garçons, pour laquelle il est personnellement soupçonné, et plusieurs autres inculpations pour avoir couvert durablement des prêtres pédophiles en tant qu'évêque et les avoir déplacés de paroisse en paroisse. L'affaire a été fortement médiatisée. Son premier procès, nourri de milliers de pages d'auditions, s'est traduit par sa condamnation fin 2018.)

Le résultat de près de deux années de débats et de tensions autour du synode porte un joli nom : *Amoris lætitia* (la joie de l'amour). Cette exhortation apostolique post-synodale a la marque personnelle et les références culturelles de François. Le pape insiste sur le fait qu'aucune famille n'est une réalité parfaite ; il faut leur manifester une même attention pastorale quelles qu'elles soient. On est loin du discours familialiste et patriarcal des conservateurs anti-mariage.

Certains prélats pensent, avec quelque argument, que François a reculé sur ses ambitions réformatrices et qu'il a choisi une sorte de statu quo sur les questions les plus sensibles. Les défenseurs de François, en revanche, considèrent *Amoris lætitia* comme un tournant majeur.

Selon l'un des rédacteurs du texte, les homosexuels ont perdu la bataille du synode mais ils ont réussi à faire inclure, en représailles, trois références codées à l'homosexualité dans cette exhortation apostolique : une formule cachée sur l'« amour d'amitié » (§127) ; une référence à la gaieté de saint Jean-Baptiste, dont on sait qu'il est peint efféminé par le Caravage et Léonard de Vinci, qui a fait poser comme modèle son amant Salaï (§65) ; enfin le nom d'un penseur catholique qui a finalement reconnu son homosexualité, Gabriel Marcel (§322)… Une bien maigre victoire !

— *Amoris lætitia* est le résultat des deux synodes, me dit le cardinal Baldisseri. Si vous lisez les chapitres 4 et 5, vous verrez que c'est un texte magnifique sur la relation amoureuse et sur l'amour. Le chapitre 8, celui des sujets sensibles, est, il est vrai, un texte de compromis.

L'aile conservatrice du Vatican n'a pas aimé ledit compromis. Cinq cardinaux, parmi lesquels deux « ministres » du pape, Gerhard Ludwig Müller et Raymond Burke, avaient déjà fait état de leurs désaccords, avant même le synode, dans un livre intitulé *Demeurer dans la vérité du Christ* – un désaveu public aussi rare que bruyant. Les cardinaux George Pell, autre ministre de François, et Angelo Scola les ont rejoints, entrant de fait dans l'opposition. Sans les rallier formellement, Georg Gänswein, le célèbre secrétaire particulier du pape Benoît XVI, a fait passer un message public sibyllin, confortant cette ligne.

Le même groupe reprend la plume, une fois les débats du second synode achevés, pour faire publiquement état de son désaccord. Appelant à « faire la clarté » sur les « doutes » d'*Amoris lætitia*, la lettre est signée par quatre cardinaux : l'Américain Raymond Burke, l'Italien Carlo Caffarra et deux Allemands, Walter Brandmüller et Joachim Meisner (vite surnommés les quatre « dubia », « doute » en latin). Leur lettre est rendue publique en septembre 2016. Le pape n'a même pas pris la peine de leur répondre.

Arrêtons-nous un instant sur ces quatre « dubia » (dont deux sont depuis décédés). Parmi ces cardinaux conservateurs homophobes qui s'opposent au pape sur la morale sexuelle, deux seraient « closeted », selon de nombreuses sources en Allemagne, en Suisse, en Italie et aux États-Unis. Ils ont multiplié les fréquentations « mondaines » et les amitiés particulières. L'entourage de l'un des deux Allemands était moqué par la presse germanophone pour être composé essentiellement de beaux garçons efféminés ; son homophilie est aujourd'hui attestée par les journalistes d'outre-Rhin. Quant à Carlo Caffarra, ancien archevêque de Bologne, créé cardinal par Benoît XVI, et qui fut le fondateur de l'Institut Jean-Paul II « pour les études sur le mariage et la famille », il fut l'un des opposants tellement outranciers au mariage gay que cette obsession d'un autre temps ne peut avoir qu'une seule origine.

Car les « dubia », c'est un style : d'un côté, les folles de sacristie, les liturgy queens, les enfants de chœur bien peignés avec leur raie droite qui sont à l'école des bons pères et, de l'autre, l'inquisition ; l'humilité en apparence, et une vanité extravagante ; les éclats de rire obséquieux des apollons et des éphèbes qui les entourent, et les autodafés ; un langage tortueux et, de vrai, torturé, et des positions médiévales sur la morale sexuelle. Et avec ça, quel manque d'empressement pour les personnes du beau sexe ! Quelle misogynie ! Quelle gaieté divine et quelle rigidité virile – ou vice versa. *The lady doth protest too much !*

Parfaitement informé de l'homophilie de plusieurs de ces « dubia » et des paradoxes de la vie de ses opposants, ces parangons de l'intransigeance morale et de la rigidité, le pape est profondément révolté par tant de duplicité.

C'est alors que s'ouvre le troisième volet de la bataille de François contre son opposition, le plus luciférien. Méthodiquement, le pape va punir ses ennemis, un cardinal après l'autre : soit en leur enlevant leur ministère (Gerhard Ludwig Müller sera débarqué de la direction de la Congrégation pour la doctrine de la foi, Mauro Piacenza muté sans ménagement, Raymond Burke éjecté de son poste à la tête du Tribunal suprême) ; soit en vidant leur fonction de toute substance (Robert Sarah se retrouve à la tête d'un ministère, véritable coquille vide, privé de tous ses soutiens) ; soit encore en limogeant leur entourage (les collaborateurs de Sarah et Müller sont évincés et remplacés par des « pro-François ») ; soit enfin en laissant les cardinaux s'affaiblir par eux-mêmes (les accusations d'abus sexuels pour George Pell, les soupçons de mauvaise gestion des affaires sexuelles pour Gerhard Ludwig Müller et Joachim Meisner, la bataille interne à l'ordre de Malte pour Raymond Burke). Qui a dit que le pape François était un miséricordieux ?

Le matin où je rencontre le cardinal Gerhard Ludwig Müller à son domicile privé de la Piazza della città Leonina, près du Vatican, j'ai l'impression de l'avoir réveillé. A-t-il chanté matines toute la nuit ? Le tout-puissant préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, et ennemi numéro un du pape François, ouvre lui-même la porte… et il est en petite tenue. C'est mon premier cardinal en pyjama !

Devant moi, je vois : un grand homme en tee-shirt froissé, en sous-survêtement ample, long et élastique, de marque Vittorio Rossi, et en pantoufles. Avec une certaine gêne, je bredouille :

— C’est bien à 9 heures que nous avions rendez-vous ? [https://www.bookys-gratuit.org/]

— Oui, absolument. Mais vous n'avez pas prévu de prendre de photos, n'est-ce pas ? me demande le cardinal-préfet émérite, qui semble se rendre compte maintenant de l'incongruité de sa tenue.

— Non, non, pas de photos.

— Alors, je peux rester [habillé] comme ça, me dit Müller.

Nous nous installons dans son immense bureau où une bibliothèque impressionnante recouvre chaque mur. La conversation est passionnante et Müller m'apparaît plus complexe que ses contradicteurs veulent le laisser croire.

Intellectuel proche de Benoît XVI, il connaît parfaitement, comme le pape émérite, l'œuvre de Hans Urs von Balthasar et de Jacques Maritain et nous en parlons longuement. Müller me montre leurs livres dans sa bibliothèque impeccablement rangée pour me prouver qu'il les a lus.

L'appartement est classique et d'une laideur peu catholique. C'est d'ailleurs un trait commun aux dizaines de logements de cardinaux que j'ai visités : ce semi-luxe demi-mondain, ce mélange des genres qui ne s'accordent pas, l'ersatz et le superficiel plus que la profondeur. C'est, en un mot, ce que j'appellerais : le middlebrow ! On nomme ainsi aux États-Unis ce qui n'est ni élitiste ni populaire : c'est la culture du milieu, celle de l'entre-deux ; la culture juste dans la moyenne et juste-milieu. Une grosse horloge opulente et faussement Art déco qui s'est arrêtée de fonctionner ; une commode baroque trop stylée ; une table pompier – et tout cela mêlé. C'est la culture « carnets Moleskine », faussement modelés sur ceux de Bruce Chatwin et d'Hemingway, légendes apocryphes. Ce style sans style, « bland » et terne, est commun à Müller, Burke, Ruini, Dziwisz, Stafford, Farina, Etchegaray, Herranz, Martino, Re, Sandoval et tant de cardinaux en quête de « self-aggrandizement » (auto-aggrandissement) auxquels j'ai rendu visite.

À sa décharge, Müller vient de « rétrécir » lorsque je le rencontre. Le pape l'a congédié sans manière de la Congrégation pour la doctrine de la foi, dont il était le préfet depuis Benoît XVI.

— Comment je juge le pape François ? Disons que François a sa propre patte, il a vraiment son style à lui. Mais vous comprendrez que la question des « pro- » ou des « anti- »François n'a guère de sens pour moi. La robe rouge que nous portons est le signe que nous sommes prêts à donner notre sang au Christ et servir le Christ signifie, pour tous les cardinaux, servir le vicaire du Christ. Mais l'Église n'est pas une communauté de robots et la liberté des enfants de Dieu nous permet d'avoir différentes opinions, différentes idées, d'autres sentiments que le pape. Mais je le répète, et j'insiste, cela ne veut pas dire que nous ne voulons pas être profondément loyaux envers ce pape. Nous le sommes, parce que nous voulons être profondément loyaux envers le Seigneur.

Avec Raymond Burke, Robert Sarah, Angelo Bagnasco ou Mauro Piacenza, le loyal Müller a pourtant rejoint la longue liste des Judas, multipliant les attaques sournoises et fielleuses contre François. Avec son naturel querelleur, le cardinal frondeur a voulu donner des leçons au saint-père. Benoîtement, si je puis dire, il a critiqué violemment sa ligne sur le synode. Il a donné des interviews sur la morale qui contredisaient François et il a accumulé les points de tension et bientôt de rupture. Dire qu'il est tombé en disgrâce signifierait qu'il fut un jour en grâce. Son galero cardinalice était mis à prix depuis plusieurs mois. Et François l'a décalotté sans hésiter lors d'un entretien qui, selon Müller, « a duré une minute ». Et le voici, devant moi, en caleçon !

Soudain, une bonne sœur, toute emplie de dévotion, et qui vient de frapper à la porte doucement, entre avec le thé du cardinal qu'elle a préparé avec le soin clérical qui sied à Son Éminence, fût-elle déchue. Paraissant dérangé, en plein milieu de sa conversation de baratineur, le cardinal bougon la regarde à peine poser la tasse et, sans un remerciement, la congédie brutalement. La religieuse sans âge, entrée tout en diligence, ressort toute gendarmée. Même une bonne dans une famille bourgeoise serait mieux traitée ! J'ai de la peine pour elle et, plus tard, au moment de partir, j'ai envie d'aller la voir pour m'excuser de tant de rudesse.

Le cardinal Müller n'est pas à une contradiction près. En Bavière, où il a été évêque, il a laissé le souvenir d'un prélat « ambigu » et peut-être même « schizophrène » (pour employer un mot fréquent du vocabulaire du pape), selon plus d'une dizaine de témoignages que j'ai recueillis à Munich et à Ratisbonne. Des prêtres et des journalistes m'ont décrit ses fréquentations mondaines, dans la mouvance du « Regensburger Netzwerk » (« le réseau de Ratisbonne »). Il semblait sous l'influence de Joseph Ratzinger et de Georg Gänswein.

— Lorsque Müller était évêque de Ratisbonne, ici en Bavière, sa personnalité était mal comprise. Sa relation avec le célèbre cardinal allemand Karl Lehmann, un libéral et progressiste, a paru particulièrement compliquée sur la question gay : ils ont échangé des lettres très dures, très amères, comme à front renversé, Lehmann étant plutôt gay-friendly et hétérosexuel, Müller très anti-gay. En même temps, Müller était un habitué des réceptions de la princesse Gloria von Thurn und Taxis au château Saint-Emmeram, m'explique le journaliste de la *Süddeutsche Zeitung* à Munich, Matthias Drobinski, qui couvre depuis vingt-cinq ans l'Église allemande.

Le château de Ratisbonne agrège avec audace et un certain bonheur un cloître roman et gothique, une abbaye bénédictine, une aile baroque et des salles de bal rococo et néo-rococo. Jouant avec les styles et avec les époques, le palais est même connu pour avoir été celui de la sœur de Sissi l'impératrice ! La princesse Gloria von Thurn und Taxis, veuve d'un riche industriel dont la famille a fait fortune en ayant le monopole du service postal durant le Saint Empire romain germanique, avant d'être expropriée par Napoléon, y réside. Son antre est le repaire de la frange la plus conservatrice de l'Église catholique allemande, ce qui a peut-être valu à la princesse son surnom de « Gloria TNT », en raison de son conservatisme explosif !

Tout juste arrivée de son cours de tennis quotidien, la châtelaine, polo rose siglé assorti à ses lunettes ovalées pétulantes, montre Rolex sport et bagouzes bourrées de croix, m'accorde audience. Quelle femme ! Quel cirque !

Nous prenons un verre dans le Café Antoinette – du nom de la reine de France décapitée – et Gloria von Thurn und Taxis, dont on m'a décrit la rigidité et l'allure genrée butch, se révèle étrangement douce et amicale avec moi. Elle s'exprime dans un français parfait.

Gloria TNT prend son temps pour me raconter sa vie de « queen » : l'étendue de son patrimoine milliardaire avec les cinq cents pièces de son château à entretenir, sans parler des 40 000 mètres carrés de toitures : « c'est très très cher », se lamente-t-elle, en écarquillant les yeux. Un engagement politique aux côtés de la droite la plus réactionnaire. Son affection pour les curés, dont son « cher ami » le cardinal Müller. Sa vie remuée qu'elle partage entre l'Allemagne, New York et Rome (où elle serait en colocation, dans un pied-à-terre du centre-ville, avec une autre princesse, Alessandra Borghese, ce qui suscite de folles rumeurs sur leurs penchants royalistes). Gloria TNT insiste surtout sur son catholicisme échevelé :

— Je suis de foi catholique. J'ai une chapelle privée personnelle dans laquelle mes amis prêtres peuvent célébrer la messe quand ils le souhaitent. J'adore quand on utilise les chapelles. J'ai justement un chapelain, un prêtre à domicile, depuis plus d'une année. Il était à la retraite, je l'ai fait venir ici : il habite maintenant avec nous dans un appartement du château : c'est mon aumônier particulier, me dit Gloria TNT.

Le prêtre en question s'appelle Mgr Wilhelm Imkamp. S'il porte le titre de « monseigneur », il n'est pas évêque.

— Imkamp est un prêtre ultraconservateur fort bien repéré. Il voulait devenir évêque mais il a été bloqué pour des raisons personnelles. Il est très proche de l'aile conservatrice radicale de l'Église allemande, en particulier du cardinal Müller et de Georg Gänswein, m'indique, à Munich, le journaliste de la *Süddeutsche Zeitung*, Matthias Drobinski.

Étrange prélat, au demeurant, que ce turbulent Imkamp : il apparaît bien introduit au Vatican où il a été « consulteur » pour plusieurs congrégations ; il fut également l'assistant de l'un des cardinaux allemands les plus délicatement homophobes, Walter Brandmüller. Pourquoi ces connexions actives et ses amitiés ratzinguériennes ne lui ont-elles pas permis de devenir évêque sous Benoît XVI ? Il y a là un mystère qui mériterait d'être expliqué.

David Berger, un ancien séminariste et théologien, devenu militant gay, m'explique, lors d'un entretien à Berlin :

— Chaque matin, Mgr Imkamp célèbre une messe en latin selon le rite ancien dans la chapelle de Gloria von Thurn und Taxis. Lui est un ultraconservateur proche de Georg Gänswein ; elle, une madone des gays.

L'aristocrate décadente Gloria TNT ne manque ni de moyens, ni de paradoxes. Elle me décrit sa collection d'art contemporain, qui compte des œuvres de Jeff Koons, Jean-Michel Basquiat, Keith Haring ou même du photographe Robert Mapplethorpe, dont elle possède un magnifique et célèbre portrait d'elle. Si Koons est vivant, deux de ces artistes, Haring et Mapplethorpe, homosexuels, sont morts du sida. Basquiat était toxicomane. Mapplethorpe a même été conspué par l'extrême droite catholique américaine pour son œuvre jugée homo-érotique et sadomasochiste. Schizophrénie ?

La princesse a résumé ses contradictions sur l'homosexualité lors d'un débat organisé par le parti conservateur bavarois (CSU), en présence de Mgr Wilhelm Imkamp : « Tout le monde peut faire ce qu'il veut dans sa chambre à coucher, mais cela ne doit pas se transformer en programme politique. » On comprend le code : tolérance forte pour les homosexuels « dans le placard » ; tolérance zéro pour la visibilité des gays !

Cocktail explosif en effet que cette Gloria TNT : grenouille de bénitier et jet-setteuse aristo punk ; fervente catholique déjantée et intégriste fofolle entourée d'une nuée de gays. Gloria von Thurn und Taxis est une cocotte de la plus haute volée !

Traditionnellement proche des conservateurs de la CSU en Bavière, elle semble avoir repris ces dernières années certaines idées de l'AfD, le parti de la droite réactionnaire allemande, sans pour autant le rallier formellement. On l'a vue marcher aux côtés de ses députés lors des Demo für Alle, les manifestations anti-mariage gay ; elle a également déclaré, dans une interview, son affection pour la duchesse Beatrix von Storch, vice-présidente de l'AfD, tout en reconnaissant des désaccords avec son parti.

— Mme von Thurn und Taxis est typique de la zone grise entre chrétiens-sociaux de la CSU et la droite dure de l'AfD qui se rejoignent sur la détestation de la théorie du genre, la lutte contre l'avortement, le rejet du mariage gay ou encore la dénonciation de la politique migratoire de la chancelière Angela Merkel, m'explique, à Munich, le théologien allemand Michael Brinkschröder.

Nous sommes ici au cœur de ce qu'on appelle « das Regensburger Netzwerk » (le « réseau de Ratisbonne »), constellation dont la Reine-Soleil Gloria TNT est l'astre illuminé autour duquel « mille diables bleus dansent ». Les prélats Gerhard Ludwig Müller, Wilhelm Imkamp et Georg Gänswein ont toujours paru à l'aise dans cette coterie friendly où les majordomes sont en livrée, les gâteaux décorés de « soixante massepains en forme de pénis » (nous apprend la presse allemande) et les prêtres naturellement très homophobes. Nature princière, Gloria TNT assure même le service après-vente : elle participe à la promotion des ouvrages anti-gays de ses amis cardinaux réactionnaires, comme Müller, ou encore le Guinéen ultraconservateur Robert Sarah ou l'Allemand Joachim Meisner, avec lequel elle a coécrit un livre d'entretien. L'homophile Meisner fut la quintessence de l'hypocrisie du catholicisme : il était à la fois l'un des ennemis du pape François (un des quatre « dubia ») ; un homophobe hirsute ; un évêque qui a ordonné en connaissance de cause, tant à Berlin qu'à Cologne, des prêtres gays pratiquants ; un « closeted » claquemuré à triple tour depuis sa puberté tardive ; et un esthète qui vivait avec son entourage efféminé et majoritairement LGBT.

La pensée du cardinal Müller doit-elle être prise au sérieux ? De grands cardinaux ou théologiens allemands se montrent critiques sur ses écrits, qui ne font pas autorité, et sur sa pensée, qui ne serait pas digne de foi. Ils soulignent perfidement qu'il a coordonné l'édition des œuvres complètes de Ratzinger, insinuant ainsi que cette proximité explique son titre de cardinal et sa nomination à la Congrégation pour la doctrine de la foi !

Ces jugements sévères demandent à être nuancés : Müller a été créé cardinal par François et non par Benoît XVI. Il a été prêtre en Amérique latine et il est l'auteur de livres profonds, notamment sur la théologie de la libération, ce qui permet sinon de relativiser son conservatisme, du moins de montrer sa complexité. Lors de nos deux entretiens, il me dit être l'ami de Gustavo Gutiérrez, le « père fondateur » de ce courant religieux, avec lequel il a, en effet, publié un livre d'entretiens passionnant.

En revanche, sa misogynie et son homophobie ne font pas de doute : lorsque le pape fera preuve d'empathie lors d'une conversation privée avec Juan Carlos Cruz, un homosexuel qui a été victime d'abus sexuels (« Que vous soyez gay n'a aucune importance. Dieu vous a fait comme vous êtes et vous aime comme ça et peu m'importe. Le pape vous aime ainsi. Vous devez être heureux comme vous êtes », dira François), le cardinal Müller multipliera aussitôt les déclarations outrées, niant les discrimination anti-gays en insistant sur le fait que « l'homophobie est une invention » (un « hoax », dit-il).

Une telle sévérité, une telle assurance tranchent avec l'indulgence dont a fait preuve le cardinal Müller dans les affaires d'abus sexuels dont il a été informé. Comme évêque de Ratisbonne puis comme préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, en charge au Vatican des dossiers pédophiles, il aurait accumulé les retards (ce qu'il conteste fermement avec moi) et fait preuve de peu d'empathie envers les victimes, au point d'être critiqué par la presse et même cité aujourd'hui par la justice allemande et française. Il a également contribué à la démission de l'influente laïque irlandaise Marie Collins, pourtant victime de prêtres pédophiles, de la Commission pour la protection des mineurs mise en place par le Vatican afin de lutter contre les abus sexuels de l'Église.

Lors du synode de la famille, Müller a clairement rallié l'opposition au pape François, même s'il me dit aujourd'hui, un brin tartuffe, ne pas vouloir « ajouter de la confusion à la confusion, de l'amertume à l'amertume, de la haine à la haine ». Il a mené la fronde aux côtés des « dubia », a érigé en dogme le refus de toute communion aux personnes remariées, et s'est montré radicalement hostile à l'ordination des femmes et même des « viri probati ». Pour lui, qui connaît par cœur tous les versets de l'Ancien Testament et des épîtres qui abordent ce « Mal », les personnes homosexuelles doivent être respectées mais à condition de rester chastes. Enfin, le cardinal paraît fort remonté contre l'« idéologie du genre » dont il fait une caricature grossière, sans la subtilité qu'il a eue pour analyser la théologie de la libération.

Le pape François a peu apprécié les critiques de Müller contre le synode de la famille, et en particulier contre *Amoris lætitia*. Lors des vœux de Noël 2017, il épinglera Müller sans le nommer en dénonçant les personnes « qui trahissent [sa] confiance [et] se laissent corrompre par l'ambition ou par la vaine gloire ; et lorsqu'elles sont délicatement renvoyées, s'autodéclarent faussement martyrs du système, au lieu de faire leur mea culpa ». Plus sévère encore, le pape a dénoncé les auteurs de « complots » et ceux qui dans ces petits cercles représentent « un cancer ». Comme on le voit, la relation entre François et Müller est au beau fixe.

Nous sommes soudain interrompus par un appel téléphonique. Sans s'excuser, le prélat en flip flop se lève et répond. Bourru il y a peu, le voici, après avoir vu le numéro s'afficher, qui prend la pose, fait du genre : il a maintenant des manières. Il se met à parler d'une voix parfumée en allemand. La conversation fleurie ne dure que quelques minutes mais je comprends qu'elle est d'ordre personnel. Si je n'avais en face de moi un homme qui a fait vœu de chasteté et si, surtout, je n'entendais résonner de loin dans l'appareil, une voix barytone, j'imaginerais une conversation sentimentale.

Le cardinal revient s’asseoir à mes côtés, vaguement inquiet. Et, tout à coup, me demande, l’air inquisiteur :

— Vous comprenez l’allemand ?

À Rome, on se croirait quelquefois dans un film d'Hitchcock. Dans le même immeuble où vit Müller habite aussi son grand ennemi : le cardinal Walter Kasper. Je vais avoir mes habitudes dans ce pâté de maisons ; et je finirai même par connaître le gardien du bâtiment Art déco sans âme, à qui je confierai des petits mots laissés pour les deux cardinaux rivaux, ou le fameux livre blanc que je déposerai comme cadeau pour Müller.

Les deux Allemands croisent depuis longtemps le fer et leurs joutes théologiques sont mémorables. On rejoue la partie en 2014-2015 : inspirateur et théologien officieux de François, Kasper s'est vu confier par le pape la conférence inaugurale du synode sur la famille et c'est Müller qui l'a démolie !

— Le pape François a reculé, c'est un fait. Il n'avait pas le choix. Mais il a toujours été très clair. Il a accepté un compromis tout en essayant de garder son cap, me dit Kasper lors d'un entretien à son domicile.

Le cardinal allemand, vêtu d'un costume sombre très soigné, parle avec une voix solaire et une infinie douceur. Il écoute son interlocuteur, médite en silence, avant de se lancer dans une longue explication philosophique dont il a le secret et qui me rappelle mes longues conversations avec les catholiques de la revue *Esprit* à Paris.

Voici Kasper qui s'emballe maintenant sur saint Thomas d'Aquin, qu'il est en train de relire, et qui a été, selon lui, trahi par les néo-thomistes, ces exégètes qui l'ont radicalisé et travesti, comme les marxistes avec Marx et les nietzschéens avec Nietzsche. Il me parle d'Hegel et d'Aristote et, pendant qu'il cherche un ouvrage d'Emmanuel Levinas et veut m'en montrer un autre de Paul Ricœur, je comprends que j'ai affaire à un vrai intellectuel. Son amour des livres n'est pas feint.

Né en Allemagne l'année de l'arrivée au pouvoir d'Hitler, Kasper a fait ses études à l'université de Tübingen, dont le recteur est le théologien suisse Hans Küng, et où il fréquente Joseph Ratzinger. De ces années décisives datent ces deux amitiés essentielles qui perdureront jusqu'à aujourd'hui, en dépit des désaccords croissants qu'il aura avec le futur pape Benoît XVI.

— François est plus proche de mes idées. J'ai beaucoup d'estime pour lui, beaucoup d'affection, même si je le vois finalement assez peu. Mais j'ai gardé aussi de très bonnes relations avec Ratzinger, en dépit de nos différences.

La « différence » remonte à 1993 et il s'agissait déjà du débat sur les divorcés remariés – le vrai sujet de Kasper, bien davantage que la question homosexuelle. Avec deux autres évêques, et sans doute l'encouragement de Hans Küng qui a rompu avec Ratzinger, Kasper fait lire une lettre dans les églises de son diocèse pour ouvrir le débat sur la communion des personnes divorcées. Il parle de miséricorde et de la complexité des situations individuelles, un peu comme François aujourd'hui.

Face à cet acte de dissidence soft, le cardinal Ratzinger, qui dirige alors la Congrégation pour la doctrine de la foi, stoppe les aventuriers dans leur élan. Par une lettre aussi rigide que sévère, il leur enjoint de rentrer dans le rang. Avec ce simple samizdat, Kasper bascule dans l'opposition au futur Benoît XVI, comme Müller, à front renversé de son voisin de palier, le fera avec François.

Kasper-Müller, telle est donc la ligne de partage du synode, une bataille rejouée, elle aussi, en 2014-2015, après avoir été menée dans les mêmes termes et presque avec les mêmes acteurs, vingt-cinq ans plus tôt entre Kasper et Ratzinger ! Le Vatican donne souvent l'impression d'être un gros paquebot en mouvement qui fait du surplace.

— Je suis pragmatique, corrige Kasper. La voie tracée par François et la stratégie des petits pas sont les bonnes. Si on avance trop vite, comme sur l'ordination des femmes, ou le célibat des prêtres, il y aura un schisme parmi les catholiques et je ne veux pas cela pour mon Église. Sur les divorcés, en revanche, on doit pouvoir aller plus loin. Je défends cette idée depuis longtemps. En ce qui concerne la reconnaissance des couples homosexuels, c'est un sujet plus difficile : j'ai essayé de faire avancer le débat au synode, mais on n'a pas été entendus. François a trouvé une voie médiane en parlant des personnes, des individus. Et puis, pas à pas, il fait bouger les lignes. Il rompt aussi avec une certaine misogynie : il nomme des femmes partout, dans les commissions, dans les dicastères, parmi les experts. Il avance à son rythme, à sa manière, mais il a un cap.

Walter Kasper a pris position, après la victoire du « same-sex marriage » en Irlande, pour que l'Église accepte le verdict des urnes. Ce référendum de mai 2015 a eu lieu entre les deux synodes et le cardinal pensait alors qu'il faudrait en tenir compte, comme il l'a dit au quotidien italien *Corriere della Sera* : selon lui, la question du mariage, qui était encore « marginale » avant le premier synode, est devenue « centrale » lorsque, pour la première fois, le mariage a été ouvert aux couples de même sexe « par un vote populaire ». Et le cardinal d'ajouter dans cette même interview : « Un État démocratique doit respecter la volonté populaire. Si une majorité [des citoyens d'un pays] veut ce type d'union, il est du devoir de l'État de reconnaître de tels droits. »

Dans son appartement nous discutons de tous ces sujets, lors des deux entretiens qu'il m'accorde. J'admire la sincérité et la probité du cardinal. Nous évoquons avec une grande liberté de ton la question homosexuelle et Kasper se montre ouvert, écoute, pose des questions, et je sais par plusieurs de mes sources, et aussi par intuition – et ce qu'on appelle le « gaydar » – que j'ai probablement affaire à l'un des rares cardinaux de curie qui n'est pas homosexuel. C'est la septième règle de Sodoma, qui se vérifie presque toujours : *Les cardinaux, les évêques et les prêtres les plus gay-friendly, et ceux qui parlent peu de la question homosexuelle, sont généralement hétérosexuels.*

Nous évoquons quelques noms de cardinaux et Kasper, en effet, est au courant de l'homosexualité de plusieurs de ses confrères. Il se trouve que ce sont aussi, pour une part, ses opposants et les plus « rigides » spécimen de la curie romaine. Nous avons des doutes sur quelques noms et tombons d'accord sur quelques autres. Notre conversation, à ce stade, est d'ordre privé et je lui promets de garder notre petit jeu d'« outing » confidentiel. Il me dit seulement, comme s'il venait de faire une découverte troublante :

— Ils se cachent. Ils dissimulent. C’est ça la clé.

Nous parlons maintenant des « anti-Kasper » et, pour la première fois, je sens que le cardinal s'irrite. Mais à quatre-vingt-cinq ans, le théologien de François n'a plus envie de se battre contre les hypocrites, les tordus. D'un signe, il évacue le débat et me dit, en une formule qu'on pourrait croire vaniteuse, suffisante, mais qui est en fait un constat sévère contre les petits jeux inutiles de ces prélats coupés des réalités et, ce qui est pire, de leur réalité propre.

— Nous gagnerons, me dit Kasper.

Et lorsqu'il prononce ces mots, je vois soudain le beau sourire du cardinal, pourtant généralement austère.

Sur une table basse traîne un exemplaire de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, le quotidien qu'il lit chaque jour. Kasper me parle de Bach et de Mozart et je sens son âme allemande résonner. Le « désenchantement du monde » est son obsession. Au mur du salon, je vois un tableau représentant un village, sur lequel je l'interroge :

— Vous voyez, c'est ça la réalité. Mon village en Allemagne. Je retourne dans ma région chaque été. Il y a des clochers, des églises. En même temps, aujourd'hui, les gens ne viennent plus trop à la messe et semblent être heureux sans Dieu. C'est cela la grande question. C'est cela qui me préoccupe. Comment retrouver le chemin de Dieu ? J'ai l'impression que c'est perdu. On a perdu la bataille.

6.

Roma Termini

Mohammed est en train de parler à une fille, une bière à la main, une de ces « meufs » qu'il espère « emballer », comme il me le dira plus tard, en utilisant des mots d'argot. En fin d'après-midi, c'est happy hour au Twins : « With Your Cocktail, A Free Shot », indique, en anglais, un flyer que l'on me tend.

Mohammed est assis sur une moto, dans la rue, devant le petit bar. La moto n'est pas à lui mais il s'en sert, comme tout le monde dans le quartier, pour ne pas rester debout toute la soirée. Autour de lui, un groupe de migrants : sa bande. Ils s'appellent bruyamment par leurs prénoms, se sifflent, sont agressifs, affectueux et canailles entre eux, et leurs cris se mêlent au vacarme de Roma Termini.

Je vois maintenant Mohammed entrer chez Twins, petit bar merveilleusement louche, Via Giovanni Giolitti, face à l'entrée sud de la gare centrale de Rome. Il veut profiter de l'happy hour pour offrir un verre à cette fille de passage. Chez Twins, on accueille toute la nuit les clientèles les plus exotiques, les migrants, les toxicomanes, les trans, les prostitués – filles ou garçons –, avec la même bienveillance. Si besoin, on peut y acheter un sandwich à 4 heures du matin, une part de pizza bon marché, y danser dans l'arrière-salle sur un reggaetón démodé. Sur les trottoirs alentour, la drogue circule en free-style.

Soudain, je vois Mohammed partir, abandonnant la moto et la fille, comme s'il avait reçu un appel mystérieux. Je le suis du regard. Il est maintenant sur la Piazza dei Cinquecento, au croisement de la Via Manin et de la Via Giovanni Giolitti. Une voiture s'est arrêtée sur le bas-côté de la chaussée. Mohammed discute avec le chauffeur et le voici qui monte dans le véhicule et s'éloigne. Devant le Twins, la fille continue la discussion avec un autre garçon – un jeune Roumain – assis, lui aussi, sur une moto. (Tous les prénoms des migrants ont été modifiés dans ce chapitre.)

« Je suis un des migrants que défend le pape François », me confie quelques jours plus tard Mohammed en souriant. Nous sommes à nouveau chez Twins, le quartier général du jeune Tunisien qui donne là rendez-vous à ses amis : « Si tu veux me parler, tu sais où me trouver, je suis là dès 18 heures, tous les soirs », me dira-t-il à une autre occasion.

Mohammed est musulman. Il est arrivé en Italie à bord d'un petit bateau de pêche, sans moteur, au risque de perdre la vie au large de la Méditerranée. Je l'ai rencontré pour la première fois à Rome, lorsque je commençais ce livre. Je l'ai suivi pendant presque deux années, avant de le perdre de vue. Un jour, le téléphone de Mohammed n'a plus répondu. « Le numéro n'est plus attribué », a dit l'opératrice italienne. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

Entre-temps, je l'ai interviewé une dizaine de fois, pendant plusieurs heures, en français, et souvent au cours de déjeuners. Il savait que je raconterais son histoire.

Lorsqu'il est revenu de l'île grecque de Lesbos en 2016, le pape François ramenait avec lui, dans son avion, trois familles de musulmans syriens : un symbole pour affirmer sa défense des réfugiés et sa vision libérale de l'immigration.

Mohammed, qui fait partie de cette immense vague de réfugiés, les derniers peut-être à croire encore au « rêve européen », n'a pas voyagé avec le pape. Au contraire, il a été exploité d'une manière inattendue et qu'il n'aurait pas, lui-même, imaginée lorsqu'il a quitté Tunis pour Naples, via la Sicile. Car si ce jeune homme de vingt et un ans est hétérosexuel, il est condamné, pour survivre, à se prostituer chaque soir près de la gare centrale de la capitale italienne : Roma Termini. Mohammed est « sex-worker » ; il me dit « escort », car c'est une meilleure carte de visite. Et, fait plus extraordinaire encore : ce musulman a essentiellement comme clients des prêtres et des prélats catholiques, liés aux églises de Rome ou au Vatican. « Je suis un des migrants que défend le pape François », insiste Mohammed, avec ironie.

Pour enquêter sur les liaisons contre-nature entre les prostitués musulmans de Roma Termini et les prêtres catholiques du Vatican, j'ai interviewé pendant trois ans une soixantaine de migrants prostitués à Rome (dans la plupart des cas, j'étais accompagné durant ces entretiens par un traducteur ou un researcher).

Disons d'emblée que les « horaires » des prostitués étaient adéquats : tôt le matin, et dans la journée, je rencontrais prêtres, évêques et cardinaux au Vatican, qui ne donnent jamais rendez-vous après 18 heures. Le soir, en revanche, j'interviewais les prostitués qui n'arrivent que rarement au travail avant 19 heures. Mes interviews avec les prélats se déroulaient lorsque les prostitués dormaient encore ; et mes entretiens avec les escorts, lorsque les prêtres étaient déjà assoupis. Lors de mes semaines à Rome, mon agenda était donc idéalement réparti : les cardinaux et les prélats le jour ; les migrants le soir. Je devais comprendre peu à peu que ces deux mondes – ces deux misères sexuelles – étaient en réalité intrinsèquement imbriqués. Que les horaires de ces deux groupes se chevauchaient.

Pour aborder la vie nocturne de Roma Termini, il m'a fallu travailler en plusieurs langues – roumain, arabe, portugais, espagnol, en plus du français, de l'anglais et de l'italien – et j'ai donc fait appel à des amis, à des « scouts » et, quelquefois, à des traducteurs professionnels. J'ai enquêté dans les rues du quartier de Termini à Rome avec mes researchers : Thalyson, un étudiant en architecture brésilien, Antonio Martínez Velázquez, un journaliste latino, venu de Mexico, et Loïc Fel, un militant associatif qui connaît bien les travailleurs du sexe et les toxicomanes, arrivé de Paris.

Au-delà de ces précieux amis, j'ai identifié au fur et à mesure des soirées passées dans le quartier de Roma Termini, un certain nombre de « scouts ». Généralement escorts, comme Mohammed, ils sont devenus des informateurs et des éclaireurs indispensables, acceptant de m'apporter, avec régularité, contre un verre ou un déjeuner, des informations sur la prostitution du quartier. J'ai privilégié trois lieux pour nos rencontres, afin de leur garantir une certaine discrétion : le café du jardin de l'hôtel Quirinale ; le bar de l'hôtel NH Collection, sur la Piazza dei Cinquecento ; et le second étage du restaurant Eataly, qui était, il y a encore quelques années, un McDonald's, devant lequel se déroulaient justement les rencontres tarifées gays de Rome.

Mohammed me raconte sa traversée de la Méditerranée.

— Ça m'a coûté 3 000 dinars tunisiens (1 000 euros), dit-il. J'ai travaillé comme un malade pendant des mois pour rassembler cette somme. Et ma famille s'est aussi cotisée pour m'aider. J'étais insouciant ; je n'avais aucune idée des risques. Le bateau de pêche n'était pas très solide ; j'aurais très bien pu me noyer.

Deux de ses amis, Billal et Sami, sont partis comme lui de Tunisie via la Sicile et sont également prostitués à Roma Termini. Nous discutons dans une « pizzeria halal », Via Manin, devant un kebab à 4 euros peu ragoûtant. Billal, un polo Adidas, les cheveux rasés sur le côté, est arrivé en 2011 après une traversée dans un petit bateau, une sorte de radeau à moteur. Sami, lui, cheveux auburn, cuivrés, a débarqué en 2009. Il a pris un bateau plus grand, avec 190 personnes à bord, et cela a coûté 2 000 dinars : plus cher qu'un vol aérien à bord d'une compagnie low cost.

Pourquoi sont-ils venus ?

— Pour la chance, me dit Mohammed, en une formule étrange.

Et Sami d’ajouter :

— On doit partir à cause du manque de possibilités.

À Roma Termini, on les retrouve entretenant un commerce illicite avec des prêtres des églises de Rome et les prélats du Vatican. Ont-ils un protecteur ? Il semble qu'ils n'aient ni pimp, ni mac, ou très rarement.

Un autre jour, je déjeune avec Mohammed au Pomodoro, à San Lorenzo, dans le quartier de Via Tiburtina, le restaurant dont la notoriété vient du fait que Pasolini y ait dîné avec son acteur fétiche, Ninetto Davoli, le soir de son assassinat. Il devait rencontrer un peu plus tard dans la nuit, sous les arcades près de la gare Roma Termini justement, le gigolo de dix-sept ans, Giuseppe Pelosi, qui allait le tuer. Comme chez Al Biondo Tevere, où les deux hommes se sont rendus plus tard, victime et bourreau confondus dans la mémoire collective, l'Italie commémore ces « derniers soupers » de Pasolini. À l'entrée du restaurant, le chèque original du repas, signé par Pasolini – et non encaissé – apparaît, étrange trophée sépulcral, derrière une vitre. Si Pelosi incarnait le « ragazzo di vita » et le type pasolinien – un blouson, des jeans moulants, le front bas, le cheveu bouclé et une mystérieuse bague ornée d'une pierre rouge, avec l'inscription « United States », Mohammed serait plutôt la quintessence de la beauté arabe. Il est plus dur, plus mâle, plus brun, son front est haut, ses cheveux sont courts. Il a les yeux bleus du Berbère ; il ne sourit guère. Pas de bague – ce serait trop féminin. Il incarne à sa façon le mythe arabe qui a tant plu aux écrivains « orientalistes » pétris de désirs masculins.

Ce style arabe, qui transporte avec lui un peu de la mémoire de Carthage et de *Salammbô*, est très prisé aujourd'hui au Vatican. C'est un fait : les prêtres homosexuels adorent les Arabes et les « Orientaux ». Ils aiment ce sous-prolétariat migrant, comme Pasolini aimait hier les jeunes pauvres des « borgate », les faubourgs romains. Mêmes vies de hasard ; mêmes féeries. Chacun abandonne une part de lui-même en venant à Roma Termini : le « ragazzo » délaisse son dialecte romain ; le migrant sa langue natale. Tous les deux doivent parler italien sous les arcades. Le garçon arabe fraîchement descendu du bateau est le nouveau modèle pasolinien.

La relation entre Mohammed et les prêtres qu'il fréquente est déjà une longue histoire. Étrange commerce au demeurant, hors normes, irrationnel, et qui, du côté catholique comme du côté musulman, n'est pas simplement « contre-nature » mais aussi sacrilège. J'ai vite vu que la présence des prêtres en quête de prostitués masculins à Roma Termini est une affaire bien rodée – une petite industrie. Elle concerne de nombreux prélats et jusqu'à des évêques et des cardinaux de la curie romaine dont on connaît les noms. Ces relations épousent d'ailleurs une règle sociologique remarquable, la huitième de Sodoma : *Dans la prostitution à Rome entre les prêtres et les escorts arabes, deux misères sexuelles s'accouplent : la frustration sexuelle abyssale des prêtres catholiques trouve un écho dans la contrainte de l'islam, qui rend difficile pour un jeune musulman les actes hétérosexuels hors mariage.*

— Avec les prêtres, nous sommes faits pour nous entendre, me dit Mohammed, en une formule affolante.

Mohammed a très vite compris que le sexe était « la grande affaire » et « la seule véritable passion » temporelle de la plupart des prêtres qu'il fréquente. Combien ils prennent au sérieux leur « vice » ! Et cette découverte l'a enchantée, par son étrangeté, son animalité, les jeux de rôle qu'elle suggérait, mais aussi, bien sûr, parce qu'elle est devenue la clé de son modèle économique. Sa petite entreprise ne connaît pas la crise.

Mohammed insiste sur le fait qu'il travaille seul. Sa start-up ne dépend d'aucun proxénète.

— J'aurais honte, car ce serait entrer dans un système. Je ne veux pas devenir prostitué, m'assure-t-il très sérieusement.

Comme tous les prostitués de Roma Termini, Mohammed aime les habitués. Il aime « faire des relations », comme il dit, avoir le portable de ses clients afin de « construire quelque chose sur la durée ». Selon ses dires, les prêtres seraient parmi les clients les plus « fidèles » : ils s'accrochent « instinctivement » aux prostitués qu'ils aiment et veulent les revoir. Mohammed apprécie cette régularité qui, outre les bénéfices financiers qu'elle offre, lui semble réhausser son statut social.

— Un escort, c'est quelqu'un qui a des réguliers. Ce n'est pas un prostitué, insiste le jeune Tunisien.

— B*una˘ziua.*

— *Ce faci ?*

— *Bine ! Foarte bine !*

Je parle avec Gaby dans sa propre langue et mon roumain rudimentaire, qui l'a d'abord étonné, semble maintenant le rassurer. Jadis, j'ai vécu pendant une année à Bucarest et il m'en reste des expressions sommaires. Gaby, vingt-cinq ans, travaille dans l'aire « réservée » aux Roumains.

À la différence de Mohammed, Gaby est un immigrant légal en Italie, puisque la Roumanie fait partie de l'Union européenne. Il s'est retrouvé à Rome un peu par hasard ; les deux routes migratoires principales, celle dite « des Balkans », qui prend racine en Europe centrale et, au-delà, en Syrie et en Irak, et celle « de la Méditerranée », empruntée par la plupart des migrants d'Afrique et du Maghreb, passent par Roma Termini. C'est, au sens littéral du terme, le « terminus » de bien des routes de migration. Tous s'y arrêtent.

Toujours en transit, comme la plupart des prostitués, Gaby pense déjà à repartir. En attendant, il cherche un petit boulot « normal » à Rome. Sans véritable formation ni métier, peu d'opportunités s'offrent à lui : c'est à son corps défendant qu'il s'est mis à travailler avec son sexe.

Des amis journalistes de Bucarest m'avaient déjà alertés sur ce phénomène déconcertant : la Roumanie exportait ses prostitués. Des journaux comme *Evenimentul Zilei* ont mené l'enquête, ironisant sur ce nouveau « record » roumain : être devenu le premier pays européen exportateur de travailleurs du sexe. Selon Tampep, une ONG néerlandaise, près de la moitié des prostitués présents en Europe, femmes et hommes, seraient des migrants ; un prostitué sur huit serait roumain.

Gaby vient de Iasi. Il a d'abord traversé l'Allemagne où, ne comprenant pas la langue et ne connaissant personne, il n'est pas resté. Après un séjour aux Pays-Bas, « très décevant », il a échoué à Rome sans argent mais avec l'adresse d'un ami roumain. Ce garçon, lui-même prostitué, l'a hébergé et initié au « métier ». Il lui a confié le code secret : les meilleurs clients sont prêtres !

En général, Gaby commence sa nuit de travail à Roma Termini vers 20 heures et, selon l'affluence, il reste là jusqu'à 6 heures du matin.

— Le prime time, c'est entre 20 heures et 23 heures. L'après-midi nous le laissons aux Africains. Les Roumains viennent le soir. Les meilleurs clients préfèrent les Blancs, me dit-il, avec une certaine fierté. L'été, c'est mieux que l'hiver, où il y a peu de clients, mais en août c'est pas bien car les prêtres sont en vacances et le Vatican est presque vide.

Le soir idéal, selon Gaby, serait le vendredi. Les prêtres sortent « en civil » – comprenez « sans le col romain ». Le dimanche après-midi est un autre créneau porteur, selon Mohammed, qui ne chôme guère ce jour-là. Pas de repos du septième jour ! L'ennui dominical contribue à ce que le quartier de Roma Termini ne désemplisse pas, avant ou après les vêpres.

Au début, je n'avais guère fait attention à ces échanges de regards discrets, à tous ces mouvements autour des rues Via Giovanni Giolitti, Via Gioberti ou Via delle Terme di Diocleziano, mais grâce à Mohammed et Gaby je décrypte maintenant les signes.

— La plupart du temps, je fais croire aux clients que je suis hongrois, car ils n'aiment pas trop les Roumains. Ils nous confondent avec les tziganes, explique Gaby, et je sens bien que ce mensonge lui pèse, tant il hait, comme beaucoup de Roumains, le voisin et l'ennemi hongrois.

Tous les prostitués du quartier s'inventent des vies et des fantasmagories. L'un d'eux me dit qu'il est espagnol et je devine à son accent qu'il est d'Amérique latine. Un garçon barbu, au physique tzigane, qui se fait appeler Pittbul, se présente généralement comme bulgare, alors qu'il est roumain de Craiova. Un autre, petit de taille et qui refuse de me dire son prénom – appelons-le Shorty –, m'explique qu'il est là parce qu'il a raté son train ; et je le recroiserai le lendemain.

Les clients aussi mentent et s'inventent des vies.

— Ils disent être de passage, ou en voyage d'affaires, mais on n'est pas dupes, on les capte tout de suite, et on voit venir les religieux de loin, commente Gaby.

Pour accoster un garçon, ces prêtres utilisent une formule usée jusqu'à la corde, mais qui fonctionne encore :

— Ils nous demandent une cigarette même quand ils ne fument pas ! Ils n'attendent généralement même pas notre réponse. Dès que l'échange des regards s'est fait, le code a été compris, ils nous disent soudain, sans traîner : « *Andiamo.* »

Mohammed, Gaby, Pittbul ou Shorty reconnaissent qu'il leur arrive aussi de faire le premier pas, en particulier lorsque les prêtres passent plusieurs fois devant eux, mais n'osent pas les aborder.

— Alors, je les aide, me dit Mohammed, et je leur demande s'ils veulent faire café.

« Faire café », l'expression est belle en français et appartient au vocabulaire approximatif des Arabes qui cherchent encore leurs mots.

Pendant les deux premières années de mon enquête j'ai vécu dans le quartier de Termini à Rome. Une semaine chaque mois en moyenne, je louais un petit appartement sur Airbnb, soit chez S., une architecte, dont j'ai toujours adoré le studio près de la basilique Santa Maria Maggiore, soit lorsque ce logement était complet, dans les Airbnb de la Via Marsala, ou de la Via Montebello, au nord de la gare Termini.

Mes amis ont toujours trouvé étrange que je privilégie ce quartier de Rome sans âme. Les abords de l'Esquilin, l'une des septs collines de la ville, ont longtemps été crasseux, c'est un fait ; mais Termini est aujourd'hui en pleine « gentrificazione », comme disent les locaux, en usant d'un anglicisme italianisé. Les Romains m'ont conseillé de vivre plutôt dans le Trastevere, près du Panthéon, dans le Borgo ou même à Prati, pour être plus près du Vatican. Mais je suis resté fidèle à Termini : c'est une question d'habitude. Quand on voyage, on essaie très vite de se créer une nouvelle routine, de trouver des repères. À Roma Termini, je suis à côté du train rapide, baptisé Leonardo Express, qui mène à l'aéroport international de Rome ; les métros et les bus s'y arrêtent ; j'y ai mon petit pressing, Lavasciuga, rue Montebello et surtout la librairie internationale Feltrinelli, près de la Piazza della Repubblica, où je me suis fourni en livres et en petits carnets pour mes prises de notes. La littérature est le meilleur compagnon de voyage. Et comme j'ai toujours pensé qu'il y avait trois choses sur lesquelles il ne fallait jamais faire d'économies dans la vie – les livres, les voyages et les cafés où rencontrer des amis –, j'ai eu plaisir à rester fidèle à cette règle en Italie.

J'ai finalement « déménagé » de Termini à partir de 2017, lorsque j'ai été autorisé à habiter dans des résidences officielles du Vatican, grâce à un monsignore très bien connecté, Battista Ricca, et à l'archevêque François Bacqué. Vivant alors dans la très officielle Casa del Clero, un lieu « extraterritorial » situé près de la place Navona, ou dans d'autres résidences du saint-siège et finalement, plusieurs mois durant, à l'intérieur même du Vatican, à quelques dizaines de mètres de l'appartement du pape, grâce à l'invitation intéressée de hauts prélats – je me suis éloigné de Termini à regret.

Il m'a fallu plusieurs mois d'observation attentive et de rencontres, pour comprendre la subtile géographie nocturne des garçons de Roma Termini. Chaque groupe de prostitués a sa place un peu attitrée et son territoire marqué. Une répartition qui atteste de hiérarchies raciales et de toute une gamme de prix. Ainsi, les Africains sont généralement assis sur la rambarde devant l'entrée sud-ouest de la gare ; les Maghrébins, parfois les Égyptiens, se tiennent plutôt sur la Via Giovanni Giolitti, au croisement de la rue Manin ou sous les arcades de la Piazza dei Cinquecento ; les Roumains se trouvent près de la Piazza della Repubblica, aux côtés des nymphes marines nues de la fontaine des Naïades ou autour de l'Obelisco di Dogali ; les Latinos, enfin, se regroupent plus au nord de la place, Viale Enrico de Nicola ou Via Marsala. Il y a parfois des guerres de territoire entre groupes – et chacun règle ses comptes avec ses poings.

Cette géographie n'est pas stable ; elle varie en fonction des années, des saisons, ou des vagues de migrants. Il y a eu des périodes « kurde », « yougoslave », « érythréenne », plus récemment la vague des Syriens et des Irakiens, et aujourd'hui on voit arriver à Roma Termini des Nigériens, des Argentins et des Vénézuéliens. Mais un élément est assez constant : il y a peu d'Italiens Piazza dei Cinquecento.

La dépénalisation de l'homosexualité, la multiplication des bars et des saunas, les apps mobiles, les législations sur le mariage et la socialisation des gays ont tendance, partout en Europe, à tarir le marché de la prostitution masculine de rue. À une exception près : Rome. L'explication est assez simple : les prêtres contribuent à maintenir actif ce marché de plus en plus anachronique à l'heure d'Internet. Et pour des raisons d'anonymat, ils cherchent surtout des migrants.

La « passe » n'a pas de prix fixe à Roma Termini. Dans le marché des biens et des services, le cours de l'acte sexuel est actuellement au plus bas. Il y a trop de Roumains disponibles, trop d'Africains sans papiers, trop de travestis latinos et de trimardeurs pour qu'une inflation soit possible. Mohammed se fait payer en moyenne 70 euros la passe ; Shorty demande 50 euros, mais à condition que le client paye lui-même la chambre ; Gaby et Pittbul discutent rarement du prix avant, un signe de la peur du policier en civil autant qu'un indice de misère et de dépendance économique.

— Quand c'est fini, je demande 50 euros si on ne me propose rien ; si on me propose 40, je demande 10 de plus ; et parfois je prends 20, si le client est radin. Surtout, je ne veux pas de problèmes, car je reviens ici tous les soirs, me dit Gaby.

Il ne dit pas qu'il tient à « sa réputation », mais je comprends l'idée.

— Avoir un client régulier, c'est ce que tout le monde cherche ici, mais ce n'est pas facile, souligne Florin, un prostitué roumain qui vient de Transylvanie et parle couramment anglais.

J'ai rencontré Florin et Christian à Rome en août 2016, avec mon researcher Thalyson. Ils ont tous les deux vingt-sept ans et habitent ensemble, me disent-ils, dans un petit appartement de fortune, dans une banlieue lointaine de la ville.

— J'ai grandi à Brasov, affirme Christian. Je suis marié et j'ai un enfant. Je dois le nourrir ! J'ai dit à mes parents et à ma femme que je suis « bartender » à Rome (serveur dans un café).

Florin a fait croire à ses parents qu'il était « dans la construction » et me dit « gagner en 15 minutes ce qu'il gagnerait en 10 heures sur un chantier ».

— On travaille autour de Piazza della Repubblica. C'est une place pour les gens du Vatican. Tout le monde, ici, sait ça. Les prêtres nous prennent en voiture. Ils nous emmènent chez eux ou, plus fréquemment, à l'hôtel, me dit Christian.

Contrairement à d'autres prostitués que j'ai interrogés, Christian dit ne pas avoir de difficultés pour louer une chambre.

— Je n'ai aucun problème. On paye. Ils ne peuvent pas nous refuser. On a une carte d'identité, on est en règle. Et même si les gens de l'hôtel ne sont pas contents, parce que deux hommes prennent une chambre pour une heure, ils ne peuvent rien faire.

— Qui paye l’hôtel ?

— Eux, bien sûr, réplique Christian, étonné par ma question.

Christian me raconte la face sombre des nuits sombres de Roma Termini. La lubricité des religieux dépasse parfois les normes selon plusieurs témoignages recueillis.

— Il y a eu un prêtre qui a voulu que je lui urine dessus. Il y en a qui veulent qu'on se déguise en femme, en travestis. D'autres pratiquent des actes SM un peu ignobles. (Il me passe les détails.) Un prêtre a même voulu faire une partie de boxe avec moi tout nu.

— Comment sais-tu que ce sont des prêtres ?

— J'ai du métier ! Je les identifie tout de suite. Les prêtres sont parmi les clients les plus assidus ici. On les reconnaît à leur croix lorsqu'ils se déshabillent.

— Mais beaucoup de gens ont une croix, une médaille de baptême ?

— Non, pas une croix comme ça. On les reconnaît de loin, même quand ils se déguisent en bourgeois. On le sent à leur attitude, beaucoup plus coincée que les autres clients. Ils ne sont pas dans la vie…

— Ils sont malheureux, poursuit Christian. Ils ne vivent pas ; ils ne s'aiment pas. Leur travail d'approche, leur petit jeu, le portable à l'oreille pour se donner de la contenance, une vie sociale, alors qu'ils ne parlent à personne. Je connais tout ça par cœur. Et surtout, moi j'ai des réguliers. Je les connais. On parle beaucoup. Ils se confessent. Moi aussi j'ai une croix autour du cou, je suis chrétien. Ça crée des liens ! Ils se sentent plus en sécurité avec un orthodoxe, ça les rassure ! Je leur parle de Jean-Paul II que j'aime beaucoup, en tant que Roumain ; je suis imbattable sur ce pape. Et puis, un Italien ne nous mène presque jamais à l'hôtel. Les seuls qui nous mènent à l'hôtel ce sont les prêtres, les touristes et les policiers !

— Des policiers ?

— Oui, j'ai des réguliers qui sont policiers… Mais je préfère les prêtres. Lorsqu'on va au Vatican, ils nous payent très très bien car ils sont riches…

Les garçons de Roma Termini ne sont jamais très précis sur ces clients de haut vol mais le quartier conserve néanmoins la mémoire d'orgies au Vatican. Ils sont plusieurs à m'avoir parlé des « parties carrées » du vendredi soir « où un chauffeur venait chercher les prostitués en Mercedes et les conduisait au Vatican », mais aucun n'a lui-même fait ce voyage vers le saint-siège « avec chauffeur » et j'ai l'impression qu'ils tiennent tous ces informations de seconde main. La mémoire collective des garçons de Termini répète cette histoire sans qu'il soit possible de savoir si elle a jamais existé.

Christian me dit toutefois avoir accompagné un prêtre au Vatican à trois reprises et un ami roumain, Razvan, qui nous a rejoints et discute avec nous, y est allé une fois.

— Si on va au Vatican et qu'on tombe sur un gros poisson, on est beaucoup mieux payés. C'est pas dans les 50-60 euros, mais plutôt dans les 100-200. On a tous envie d'avoir un gros poisson.

Christian continue :

— La plupart des prêtres et des gens du Vatican veulent des réguliers. C'est moins visible et moins risqué pour eux : ils ne doivent plus venir nous chercher ici, Piazza della Repubblica, à pied ou en voiture ; ils nous envoient juste un SMS !

Roublard, aguerri, Christian me montre le répertoire téléphonique de son portable et fait défiler les noms et les numéros de portable. La liste est infinie. Pour parler d'eux, il dit : « mes amis ». Ce qui fait rire Florin :

— « Mes amis », pour des gens que tu as rencontrés deux heures plus tôt ! Alors ce sont des fast-friends ! Un peu comme le fast-food !

Bien des clients de Christian lui ont probablement donné de faux noms, mais les numéros sont vrais. Et je me dis que, si on publiait cette énorme liste de numéros de portable de religieux, on mettrait le feu à la Conférence épiscopale italienne !

Combien sont-ils de prêtres escortés à venir régulièrement à Termini ? Combien de prélats « closeted » et de monsignori « unstraights » viennent ainsi se réchauffer à ces soleils d'Orient ? Les travailleurs sociaux, les policiers avancent des chiffres : « des dizaines » chaque soir, « des centaines » chaque mois. Vantards, les prostitués parlent eux-mêmes en « milliers ». Mais tout le monde sous-estime ou surestime un marché inestimable. Et personne, en réalité, ne sait.

Christian veut arrêter.

— Je suis un ancien ici. Je veux pas dire que je suis vieux, je n'ai que vingt-sept ans, mais je sens bien que ça le fait plus. Souvent, les prêtres passent ; ils me saluent : « Buongiorno »… mais ils ne m'embarquent plus. Quand un jeune arrive à Termini, il est tout nouveau. Tout le monde le veut. C'est le jackpot. Il est très demandé. Il peut vraiment se faire beaucoup d'argent. Mais pour moi, c'est trop tard. Je vais rentrer en septembre. J'ai fini.

Avec mes researchers Thalyson, Antonio, Daniele et Loïc, nous faisons le tour des hôtels de Termini pendant plusieurs soirées. C'est une étonnante géographie et d'autant plus fabuleuse qu'elle est toute de hauteur.

À Roma Termini, nous avons dénombré plus d'une centaine de petits hôtels situés dans les étages Via Principe Amedeo, Via Giovanni Amendola, Via Milazzo, ou encore Via Filippo Turati. Ici les étoiles n'ont pas grand sens : un hôtel deux étoiles peut être louche ; un hôtel une étoile, qui se présente comme « tout confort », à peine fréquentable. Parfois, comme je le découvre, les hôtels de passe postent même leurs annonces sur Airbnb pour remplir leurs chambres lorsqu'ils sont en manque de clients : une privatisation en marge de la légalité… Nous avons interrogé plusieurs gérants et responsables d'établissements sur la prostitution et nous avons tenté de louer plusieurs fois des chambres à l'heure pour voir la réaction des managers.

Un Bangladeshi musulman d'une trentaine d'années, qui gère un petit hôtel Via Principe Amedeo, considère que la prostitution est le « fléau du quartier ».

— S'ils viennent me demander un tarif à l'heure, je les refuse. Mais s'ils prennent une chambre pour la nuit, je ne peux pas les jeter. La loi me l'interdit.

Dans les hôtels de Roma Termini, y compris dans les plus crasseux, il n'est pas rare que des gérants organisent une véritable guerre aux prostitués masculins sans se rendre compte qu'ils éloignent ainsi une clientèle plus respectable : les prêtres ! Ils multiplient les digicodes, recrutent des gardiens de nuit intransigeants, installent des caméras de surveillance dans les entrées et les couloirs – et jusqu'aux escaliers de secours, dans les cours intérieures, « que les prostitués utilisent parfois pour faire entrer leur client sans passer par la loge » (selon Fabio, un Romain pur jus, la trentaine, vaguement désocialisé et qui travaille au noir dans l'un de ces hôtels). Les panneaux « Area Videosorvegliata », que j'ai souvent vus dans ces petits hôtels, affolent, par principe, les religieux.

Fréquemment, on réclame aux prostitués migrants leurs papiers, pour tenter de les éloigner, ou on multiplie par deux le prix de la chambre (l'Italie est encore un de ces pays archaïques où l'on paye parfois la nuitée en fonction du nombre d'occupants). Après avoir tout essayé pour tarir ce marché, les tenanciers en sont quelquefois réduits à hurler des insultes, telle « *Fanculo i froci !* », contre ceux qui ont ramené un client dans leur chambre « single ».

— Il y a tout, ici, le soir, me dit Fabio. Beaucoup de prostitués sont sans papiers. Alors ils se les passent, ils se les prêtent. J'ai vu un Blanc entrer avec des papiers de Noir. Franchement, ça se fait pas ! Mais, bien sûr, on ferme les yeux et on les laisse faire.

Selon Fabio, il n'est pas rare qu'un gérant interdise la prostitution dans l'un de ses hôtels mais l'encourage dans un autre. Il donne alors la carte de visite de l'hôtel alternatif et, plein de sous-entendus, recommande au couple éphémère une meilleure adresse. Parfois, le gérant se soucie même de la sécurité du client et, inquiet des mâles dangereux, conserve la carte d'identité du prostitué dans sa loge jusqu'à ce qu'il redescende avec son micheton, afin de s'assurer qu'il n'y a eu ni vol ni violence. Une vigilance qui a sans doute évité quelques scandales ecclésiastiques supplémentaires !

À Roma Termini, le touriste de passage, le visiteur, le bourgeois italien, sans avoir l'œil aguerri, se limitent à une vision en surface : ils ne voient que les loueurs de Vespa et les offres à tarif réduit pour les tours en bus étagés « Hop On, Hop Off ». Pourtant, derrière ces panneaux racolleurs pour visiter le mont Palatin, une autre vie existe, dans les étages des petits hôtels de Roma Termini, qui n'est pas moins aguicheuse.

Piazza dei Cinquecento, j'observe le jeu des garçons et des clients. Ce manège n'est guère subtil ni les clients très reluisants. Beaucoup passent en voiture, fenêtre ouverte, hésitent, font demi-tour, reculent et, finalement, emmènent leurs jeunes escorts vers une direction inconnue. D'autres sont à pied, manquant d'assurance, et finissent leur dialogue biblique dans l'un des hôtels piteux du quartier. En voici un qui est plus crâne et plus sûr de lui : on dirait qu'il est missionnaire ouvrier en Afrique ! Et un autre qui me donne l'impression, tant il ausculte les bêtes, d'être en plein safari !

Je demande à Florin, le prostitué roumain dont le nom rappelle l'ancienne monnaie des papes au temps de Jules II, s'il a visité les musées, le Panthéon, le Colisée.

— Non, j'ai juste visité le Vatican, avec des clients. Je ne peux pas payer 12 euros pour visiter un musée… normal.

Florin a une courte barbe de trois jours, qu'il entretient car elle fait partie, me dit-il, de son « pouvoir d'attraction ». Il a les yeux bleus et les cheveux parfaitement bien peignés et gominés « au gel Garnier ». Il me dit qu'il veut « se tatouer le Vatican sur le bras, tellement c'est beau ».

— Parfois les prêtres nous paient des vacances, m'explique Florin. Je suis parti trois jours avec un religieux. Il a tout payé. Normal. Il y a aussi des clients, ajoute-t-il, qui nous louent régulièrement, chaque semaine par exemple. Ils paient une sorte d'abonnement. Et on leur fait un discount !

Je demande à Gaby, comme je l'ai fait avec les autres, quels sont les éléments qui lui permettent de savoir qu'il a affaire à des prêtres.

— Ils sont plus discrets que les autres. Sur le plan sexuel, ce sont des loups solitaires. Ils ont peur. Ils n'emploient jamais de gros mots. Et, bien sûr, ils veulent toujours aller à l'hôtel, comme s'ils n'avaient pas de maison : c'est le signe, c'est à ça qu'on les reconnaît.

Il ajoute :

— Les prêtres ne veulent pas d'Italiens. Ils sont plus à l'aise avec les personnes qui ne parlent pas italien. Ils veulent des migrants car c'est plus facile, c'est plus discret. Vous avez déjà vu un migrant aller dénoncer quelqu'un au commissariat de police ?

Gaby continue :

— J'ai des prêtres qui me paient juste pour dormir avec moi. Ils parlent d'amour, d'histoires d'amour. Ils ont une tendresse folle. On dirait des midinettes ! Ils me reprochent de mal les embrasser, et ces baisers semblent importants pour eux. Il y en a aussi qui veulent « me sauver ». Les prêtres veulent toujours nous aider, nous « sortir de la rue »…

J'ai suffisamment entendu cette remarque pour penser qu'elle repose sur des expériences réelles et répétées. Les prêtres tombent amoureux instantanément de leur migrant, auquel ils chuchotent maintenant à l'oreille, en broken english, un « *I luv you* » – expression en argot américain pour ne pas dire le mot, comme on jure en disant « *Oh my Gosh !* », plutôt que de blasphémer en disant « *Oh my God !* ». Les prostitués sont souvent restés ébahis par les excès de tendresse des prêtres, leur quête éperdue d'amour : décidément, le voyage qui leur a fait traverser la Méditerranée est plein de surprises !

Et avec eux, je m'interroge : les prêtres tomberaient-ils plus souvent amoureux de leurs clients que les autres hommes ? Pourquoi cherchent-ils à « sauver » les prostitués dont ils profitent ? Est-ce un reste de morale chrétienne qui les rend humains au moment où ils trahissent leur vœu de chasteté ?

Florin me demande si les hommes ont le droit de se marier en France. Je lui réponds que oui, le mariage entre personnes de même sexe est autorisé. Il n'y a pas trop réfléchi, mais, au fond, cela lui paraît « normal ».

— Ici, en Italie, c'est interdit. À cause du Vatican et parce que c'est un pays communiste.

Florin ponctue chacune de ces phrases du mot « normal » même si sa vie est tout sauf normale.

Ce qui me frappe lors de ces nombreux entretiens avec Christian, Florin, Gaby, Mohammed, Pittbul, Shorty et tant d'autres, c'est leur absence de jugement sur les prêtres avec qui ils couchent. Ils ne s'encombrent ni de morale, ni de culpabilité. Qu'un imam soit gay et les musulmans en auraient été choqués ; qu'un pope soit homosexuel et les Roumains auraient trouvé cela étrange ; mais il leur semble « normal » que des prêtres catholiques s'adonnent à la prostitution. Et en tout cas, c'est pour eux une aubaine. Le péché ne les concerne pas. Mohammed insiste sur le fait qu'il est toujours « actif », ce qui, semble-t-il, le rassure sur le degré de sa faute vis-à-vis de l'islam.

— Un musulman a-t-il le droit de coucher avec un prêtre catholique ? On peut toujours poser la question si on a le choix, ajoute Mohammed. Mais moi, je n'ai pas le choix.

Un autre soir, je retrouve Gaby à l'Agenzia Viaggi, un cybercafé de la rue Manin (aujourd'hui fermé). Il y a là une trentaine de prostitués roumains qui chattent sur Internet avec leurs amis et leur famille restés à Bucarest, Constanta, Timisoara ou Cluj. Ils discutent via Skype ou WhatsApp et mettent à jour leur statut Facebook. Dans la bio online de Gaby, tandis qu'il discute avec sa mère, je lis : « Life lover », en anglais. Et « Habite à New York ».

— Je lui raconte ma vie ici. Elle est heureuse de voir que je visite l'Europe : Berlin, Rome, bientôt Londres. Je sens qu'elle m'envie un peu. Elle me pose beaucoup de questions et elle est vraiment heureuse pour moi. C'est comme si j'étais dans un film pour elle. Bien sûr, elle ne sait pas ce que je fais. Jamais je ne le lui dirai. (Comme les autres garçons, Gaby emploie le moins possible avec moi les mots « prostitué » ou « se prostituer » et privilégie plutôt les métaphores ou les images.)

Mohammed me dit à peu près la même chose. Lui fréquente un cybercafé baptisé Internet Phone, via Gioberti, où je l'accompagne. Appeler sa mère via Internet, comme il le fait plusieurs fois par semaine, coûte 50 centimes le quart d'heure ou 2 euros l'heure. Il appelle sa mère, devant moi, via Facebook. Il lui parle une dizaine de minutes en arabe.

— Je fais Facebook surtout. Ma mère sait mieux faire Facebook que Skype. Je viens de lui dire que tout allait bien, que je travaillais. Elle était tellement heureuse. Parfois, elle me dit qu'elle aimerait que je revienne. Que je sois là, juste quelques minutes. Elle me dit : « Reviens une minute, juste une minute, pour que je te voie. » Elle me dit : « Tu es toute ma vie. »

Régulièrement, comme pour se faire pardonner son absence, Mohammed envoie à sa mère un peu d'argent, que Western Union transfère (il dénonce ses commissions abusives ; je lui recommande Paypal, mais il n'a pas de carte bleue).

Mohammed rêve de rentrer « un jour ». Il se souvient de la ligne de TGM, si archaïque pourtant, le petit train qui relie Tunis Marine à La Marsa, avec ses arrêts de légende dont il me fait la liste à haute voix, se rappelant chaque nom de station dans le bon ordre : Le Bac, La Goulette, L'Aéroport, Le Kram, Carthage-Salammbo, Sidi Bousaïd, La Marsa.

— La Tunisie me manque. Ma mère me demande souvent si je n'ai pas froid. Je lui dis que je mets un bonnet et que j'ai aussi une capuche. Car il fait super froid ici, l'hiver. Elle s'en doute, mais elle n'a pas idée de combien c'est froid ici.

Dans l'entourage arabe de Mohammed à Rome, tous n'ont pas basculé dans la prostitution. Plusieurs de ses amis privilégient la vente de haschisch et la cocaïne (l'héroïne, trop chère, semble absente du quartier, selon tous les prostitués que j'ai interviewés, et la MDMA n'y arrive que de façon marginale).

La drogue ? Ce n’est pas pour Mohammed. Son argument est irréfutable :

— La drogue, c'est illégal et on risque gros. Si j'allais en prison, ma mère découvrirait tout. Et elle ne me le pardonnerait jamais. Ce que je fais en Italie est tout à fait légal.

Au-dessus du bureau de Giovanna Petrocca : deux crucifix accrochés au mur. Sur une table, à proximité : des photos où elle pose avec le pape Jean-Paul II.

— C’est mon pape, me dit en souriant Petrocca.

Je suis au commissariat central de Roma Termini et Giovanna Petrocca dirige cette importante station de police. Elle a rang de commissaire ; en italien son titre, tel qu'il figure sur la porte de son bureau, est : « primo dirigente, commissariato di Polizia, Questura di Roma ».

Le rendez-vous a été organisé officiellement par le service de presse de la direction centrale de la police italienne et Giovanna Petrocca répond à toutes mes questions sans langue de bois. La commissaire est une grande professionnelle qui connaît parfaitement son sujet. Il est clair que la prostitution de Roma Termini n'a pas échappé à la police, qui sait tout, dans les moindres détails. Petrocca me confirme la plupart de mes hypothèses et, surtout, elle corrobore ce que les prostitués m'ont dit. (Dans ce chapitre, j'utilise aussi les informations du lieutenant-colonel Stefano Chirico, qui dirige le bureau antidiscrimination à la Direzione Centrale della Polizia Criminale, le quartier général de la police nationale dans le sud de Rome, où je me suis également rendu.)

— Roma Termini a une longue histoire de prostitution, m'explique la commissaire Giovanna Petrocca. Cela fonctionne par vagues, en fonction des migrations, des guerres, de la pauvreté. Chaque nationalité se regroupe par langue, c'est assez spontané, un peu sauvage. La loi italienne ne punit pas la prostitution individuelle, donc on essaie juste de contenir le phénomène, de limiter son expansion. Et bien sûr, on veille à ce que cela reste dans les clous : pas d'obscénités, ou d'atteintes à la pudeur dans la rue ; pas de prostitution avec des mineurs ; pas de drogues ; et pas de proxénétisme. Là, c'est interdit : on sanctionne durement.

Diplomé de droit de l'université La Sapienza, Petrocca, après avoir été longtemps sur le terrain au sein d'une patrouille de police urbaine, a rejoint la nouvelle unité spécialisée antiprostitution de la police judiciaire, créée en 2001, où elle est restée treize ans avant d'en devenir l'une des responsables. Sur la durée, elle a pu suivre les changements démographiques de la prostitution : les femmes albanaises prostituées de force par des mafias ; l'arrivée des Moldaves et des Roumaines et le proxénétisme organisé ; la vague nigérienne, qu'elle qualifie de « médiévale », puisque les femmes se prostituent pour répondre à des règles tribales et à des préceptes vaudous ! Elle surveille les appartements de massage avec « happy ending » – une spécialité des Chinois, prostitution plus difficile à contrôler, car elle a lieu dans des maisons privées. Elle connaît les hôtels de passe de Roma Termini et, bien sûr, en détail, la prostitution masculine du quartier.

Avec une précision de scientifique, la commissaire me détaille les affaires récentes, les homicides, les lieux de drague des travestis, qui sont différents de ceux des transsexuels. Mais Giovanna Petrocca, traduite par Daniele Particelli, mon researcher romain, n'entend pas dramatiser la situation. Roma Termini serait, selon elle, un lieu de prostitution comme un autre, à l'image de tous les quartiers situés autour des grandes gares en Italie, assez similaire à Naples ou Milan.

— Que peut-on faire ? Nous contrôlons les activités sur la voie publique et nous faisons des descentes au hasard, environ deux fois par semaine, dans les hôtels du quartier de Roma Termini. Un hôtel qui accepte officiellement des prostitués, c'est un délit ; mais louer une chambre à l'heure est légal en Italie. Nous intervenons donc si nous découvrons du proxénétisme organisé, de la drogue ou si nous trouvons des mineurs.

Giovanna Petrocca prend son temps et nous échangeons sur les types de drogue qui circulent dans le quartier, sur les hôtels que j'ai repérés, et qu'elle connaît aussi. J'ai rarement croisé une fonctionnaire de police si compétente, si professionnelle et si bien renseignée. Roma Termini est bien « sous contrôle ».

Si la commissaire n'a pas abordé avec moi « on the record » l'importance des prêtres dans la prostitution de Roma Termini, d'autres policiers et gendarmes l'ont fait de manière détaillée et fouillée en dehors de leur commissariat. Dans ce chapitre en effet – mais aussi dans l'ensemble de ce livre –, j'utilise fréquemment de nombreuses informations provenant de l'association Polis Aperta, qui regroupe une centaine de militaires, de carabiniers (la gendarmerie italienne) et de policiers LGBT italiens. Plusieurs de ses membres à Rome, Castel Gandolfo, Milan, Naples, Turin, Padoue et Bologne, et en particulier un lieutenant-colonel des carabiniers, m'ont décrit la prostitution de Roma Termini et, plus largement, la vie sexuelle tarifée des ecclésiastiques. (Dans certains cas, j'utilise également des informations et des statistiques anonymisées issues du SDI, la banque de données commune aux différentes forces de l'ordre italiennes, sur les plaintes, délits et crimes.)

Ces policiers et carabiniers me confirment que les faits divers abondent : prêtres détroussés, rançonnés ou violentés ; prêtres arrêtés ; prêtres assassinés aussi, dans ces lieux de drague non homologués. Ils me décrivent les chantages, les sex-tapes, le « revenge-porn catho » et les innombrables affaires « de mœurs » du clergé. Ces religieux, même lorsqu'ils sont victimes, portent rarement plainte : le prix à payer pour avoir déposé une main courante au commissariat serait trop élevé. Ils ne s'y résignent que dans les cas les plus graves. La plupart du temps, ils se taisent, se cachent, et rentrent chez eux en silence, chargés de leur vice, en dissimulant leurs bleus.

Il y a aussi les homicides, plus rares, mais qui finissent, eux, par se savoir. Dans son livre *Omocidi* (*Homocide*), le journaliste Andrea Pini a révélé le nombre important d'homosexuels tués par des prostitués en Italie, notamment à partir de rencontres anonymes ayant eu lieu dans des lieux nocturnes. Parmi eux, selon des sources policières concordantes, les prêtres sont surreprésentés.

Francesco Mangiacapra est un escort napolitain de luxe. Son témoignage est ici capital car, à la différence des autres prostitués, il accepte de me parler sous son nom véritable. Juriste un peu paranoïaque, mais qui a de la suite dans les idées, il a surtout constitué de longues listes de prêtres gays qui ont eu recours à ses services dans la région de Naples et à Rome. Cette banque de données d'un genre inédit a été nourrie, sur plusieurs années, par des photos, des vidéos et, surtout, par l'identité des intéressés. Lorsqu'il partage avec moi ces informations massives et confidentielles, je sors de l'entretien qualitatif anonyme, comme c'était le cas dans les rues de Roma Termini, pour entrer dans le quantitatif. J'ai désormais des preuves tangibles.

Mangiacapra m'a été présenté par Fabrizio Sorbara, l'un des responsables de l'association Arcigay à Naples. Je l'interviewe à plusieurs reprises, à Naples et à Rome, en présence de Daniele et de l'activiste et traducteur René Buonocore.

Chemise blanche ouverte sur le torse, cheveux fins d'une belle couleur châtain, visage effilé et soigneusement mal rasé, le jeune homme est séduisant. Si notre premier contact est prudent, Mangiacapra est rapidement à l'aise avec moi. Il sait très bien qui je suis car il a assisté, quelques mois plus tôt, à une conférence que j'ai donnée à l'Institut français de Naples, au moment de la parution en italien de mon livre *Global Gay*.

— Je n'ai pas commencé ce métier pour l'argent, mais pour connaître ma valeur. Je suis diplômé en droit de la célèbre université Federico II de Naples et lorsque je me suis mis à chercher un travail, toutes les portes se fermaient. Il n'y a pas d'emploi ici, dans le sud de l'Italie, pas d'opportunités. Mes camarades de classe enchaînaient les stages humiliants dans des cabinets d'avocats où ils étaient exploités pour 400 euros par mois. Mon premier client, je m'en souviens, était un avocat : il m'a payé pour vingt minutes ce qu'il paie ses stagiaires pour deux semaines de travail ! Au lieu de vendre mon esprit pour peu d'argent, je préfère vendre mon corps pour beaucoup d'argent.

Mangiacapra n'est pas un escort comme un autre. C'est un prostitué italien politique qui s'exprime, je l'ai dit, sous son véritable nom et à visage découvert, sans honte. J'ai tout de suite été frappé par la force de son témoignage.

— Je connais ma valeur et la valeur de l'argent. Je dépense peu, j'épargne le plus que je peux. On croit souvent, ajoute le jeune homme, que la prostitution est de l'argent gagné rapidement et facilement. Non. C'est de l'argent gagné très difficilement.

Bientôt, Francesco Mangiacapra découvre un filon qu'il n'aurait jamais imaginé. La prostitution avec les prêtres gays.

— Au départ, cela s'est fait un peu naturellement. J'ai eu des clients prêtres qui m'ont recommandé à d'autres prêtres, lesquels m'ont invité à des soirées où j'ai rencontré encore d'autres prêtres. Il ne s'agit ni d'un réseau, ni d'orgies comme on le croit parfois. C'était juste des prêtres très banals qui me recommandaient très banalement à d'autres amis prêtres.

Les avantages de ce type de clients ne tardent pas à apparaître : la fidélité, la récurrence et la sécurité.

— Les prêtes sont la clientèle idéale. Ils sont fidèles et ils paient bien. Si je pouvais, je ne travaillerais que pour des prêtres. Je leur donne toujours la priorité. J'ai la chance, car je suis très demandé, de pouvoir choisir mes clients, à la différence des autres prostitués qui, eux, sont choisis. Je ne dirais pas que je suis heureux avec ce job, mais je regarde les autres prostitués, les autres étudiants qui n'ont aucun travail et je me dis que j'ai finalement de la chance. Si j'étais né ailleurs ou dans un autre temps, j'aurais utilisé mes diplômes et mon intelligence pour faire autre chose. Mais à Naples, la prostitution est le métier le plus accessible que j'ai pu trouver.

Le jeune homme se met à tousser. Je sens une fragilité. Il est frêle. Sensible. Il affirme avoir « trente prêtres réguliers » actuellement, des clients dont il est certain qu'ils sont prêtres, et beaucoup d'autres pour lesquels il a des doutes. Depuis qu'il a commencé la prostitution, il a eu, affirme-t-il, « des centaines de prêtres ».

— Les prêtres, c’est devenu ma spécialité.

Selon Mangiacapra, les ecclésiastiques privilégient la prostitution car elle leur offre une certaine sécurité, un anonymat, tout en étant compatible avec leur double vie. Une relation de drague « normale », même en milieu homosexuel, prend du temps ; elle implique une longue discussion, il faut se mettre à découvert et dire qui on est. La prostitution est rapide, anonyme et ne vous expose pas.

— Quand un prêtre me contacte, nous ne nous connaissons pas ; il n'y a pas de précédent entre nous. Ils préfèrent ce type de situation, c'est ce qu'ils cherchent. J'ai souvent eu des clients prêtres qui étaient très beaux. J'aurais bien eu envie de coucher avec eux gratuitement ! Ils auraient pu trouver facilement un amant dans les bars ou les boîtes gays. Mais cela était incompatible avec leur sacerdoce.

Le jeune escort ne fait pas « la strada » (la rue) comme les migrants de Roma Termini. Il ne vit pas au rythme des *Nuits de Cabiria*. Il rencontre ses clients sur Internet, sur des sites spécialisés ou sur Grindr. Il échange régulièrement avec eux sur des messageries comme WhatsApp et, pour plus de discrétion, Telegram. Il essaie ensuite de les fidéliser.

— À Rome, il y a beaucoup de compétition ; ici, à Naples, c'est plus tranquille. Mais il y a des prêtres qui me font venir dans la capitale, ils me paient le train et l'hôtel.

À partir de ses expériences sexuelles avec des dizaines, sinon des centaines de prêtres, Mangiacapra partage avec moi quelques règles sociologiques :

— Il y a en gros, parmi les prêtres, deux types de clients. Il y a ceux qui se sentent infaillibles et très forts dans leur position. Ces clients-là sont arrogants et radins. Leur désir est si réprimé qu'ils perdent le sens de la morale et toute humanité : ils se sentent tellement au-dessus des lois. Ils n'ont même pas peur du sida ! Souvent, ils ne se cachent pas d'être prêtres. Ils sont exigeants, durs, et ne te laissent même pas le pouvoir ! Ils n'hésitent pas à dire que, s'il y a un problème, ils vont te dénoncer à la police comme prostitué ! Mais ils oublient que, si je veux, c'est moi qui peux les dénoncer comme prêtres !

Le second type de clients avec lesquels Francesco travaille sont d'une autre nature :

— Ce sont des prêtres très mal dans leur peau. Ils sont très attachés à l'affection, aux caresses, ils veulent t'embrasser tout le temps. Ils ont un manque de tendresse incroyable. Ils sont comme des enfants.

Ces clients, confirme Mangiacapra, tombent souvent amoureux de leur micheton et veulent le « sauver ».

— Ces prêtres-là ne discutent jamais le prix. Ils sont dans la culpabilité. Ils nous donnent souvent l'argent dans une petite enveloppe qu'ils ont préparée à l'avance. Ils disent que c'est un cadeau pour m'aider, pour me permettre de m'acheter quelque chose dont j'ai besoin. Ils tentent de se justifier.

Avec moi, Mangiacapra accepte des mots plus explicites. Il me dit qu'il est prostitué et même « marchettaro » – littéralement une « pute » (ce mot d'argot vient de « marchetta », le « reçu » qui permettait de quantifier le nombre de clients qu'un prostitué avait eu dans une maison de passe). L'escort utilise délibérément cette insulte pour renverser le préjugé, comme on retourne une arme.

— Ces prêtres-là veulent revoir leur marchettaro. Ils veulent une relation. Ils veulent garder le contact. Ils sont souvent dans le déni et ne comprendraient pas qu'on les juge mal, car ils ont l'impression d'être de bons prêtres. Alors, ils pensent que nous sommes « amis », ils insistent sur ça. Ils te présentent à leurs proches, à d'autres prêtres. Ils prennent de gros risques. Ils t'invitent à l'église, te mènent voir les sœurs dans la sacristie. Ils ont très vite confiance, un peu comme si tu étais leur petit copain. Souvent, ils ajoutent un pourboire en nature : un habit qu'ils ont acheté à l'avance, une bouteille de parfum. Ils sont pleins d'attentions.

Le témoignage de Francesco Mangiacapra est lucide – et terrible. C'est un témoignage brut et brutal, comme le monde qu'il décrit.

— Le prix ? C'est forcément le prix le plus haut que le client est prêt à payer. C'est pour ça que c'est du marketing. Il y a des escorts qui sont plus beaux, plus séduisants que moi ; mais mon marketing est meilleur. En fonction du site ou de l'app qu'ils utilisent pour me contacter, de ce qu'ils me disent, je fais une première évaluation du prix. Lors de la rencontre, j'adapte ce prix en leur demandant dans quel quartier ils vivent, leur métier, je regarde leurs habits, leur montre. J'évalue leur capacité financière très facilement. Les prêtres sont prêts à payer davantage qu'un client normal.

J'interromps le jeune escort en lui demandant comment les prêtres, qui ont généralement un salaire d'un millier d'euros par mois, peuvent financer de telles passes.

— *Allora…* Un prêtre, c'est quelqu'un qui n'a pas le choix. Donc, on est plus exclusif pour lui. C'est une catégorie plus sensible. Ce sont des hommes qui ne peuvent pas trouver d'autres garçons, donc on les fait payer plus cher. C'est, disons, un peu comme les handicapés.

Après une pause, toujours ponctuée d'un long « *Allora…* », Mangiacapra reprend :

— La plupart des prêtres paient bien ; ils marchandent rarement. J'imagine qu'ils économisent sur leurs loisirs, mais jamais sur le sexe. Un prêtre ça n'a pas de famille, pas de loyer à payer.

Comme beaucoup de prostitués interrogés à Rome, l'escort napolitain me confirme l'importance du sexe dans la vie des prêtres. L'homosexualité semble orienter leur existence, dominer leur vie ; et cela dans des proportions autrement plus importantes que pour la majorité des homosexuels. Ils n'ont jamais l'amour ordinaire.

Le jeune prostitué me livre maintenant quelques-uns de ses secrets « marketing » :

— La clé, c'est la fidélisation. Si le prêtre est intéressant, qu'il paie bien, il faut qu'il revienne. Pour cela, il faut tout faire pour qu'il ne retombe jamais dans la réalité ; il faut qu'il reste dans le fantasme. Je ne me présente jamais comme un « prostitué », car ça casse le fantasme. Je ne dis jamais qu'il est « mon client » ; je dis qu'il est « mon ami ». J'appelle le client toujours par son prénom, en veillant à ne jamais me tromper de prénom entre plusieurs clients ! Car il faut lui montrer qu'il est unique pour moi. Les clients aiment et veulent qu'on se souvienne d'eux ; ils ne veulent pas qu'on ait d'autres clients ! Alors, j'ai ouvert un répertoire sur mon portable. Pour chaque client, je note tout : je marque le prénom qu'il m'a donné, son âge, les positions qu'il préfère, les endroits où l'on est allés ensemble, ce qu'il m'a dit d'essentiel sur lui, etc. Je tiens un registre minutieux de tout cela. Et bien sûr je marque aussi le prix maximum qu'il a accepté de payer, pour demander la même chose, ou un peu plus.

Mangiacapra me montre ses « dossiers » et il me communique même les noms et prénoms de dizaines de prêtres avec lesquels il me dit avoir eu des relations intimes. Il m'est impossible, naturellement, de vérifier ses informations.

En 2018, il rendra publique la vie sexuelle de trente-quatre prêtres et un document de 1 200 pages avec les noms des ecclésiastiques concernés, leurs photos, les enregistrements audio et captures d'écran de ses échanges sexuels avec eux, à partir de WhatsApp ou Telegram. Tout cela provoquera un certain scandale, des dizaines d'articles et d'émissions de télévision en Italie. (J'ai pu consulter ce « dossier », baptisé *Preti gay* : on y voit plusieurs prêtres célébrer la messe en soutane puis, tout nus, célébrer d'autres types d'ébats via leur webcam. Les photos alternant homélies et sextos sont inimaginables. L'ensemble du dossier a été transmis directement par Mangiacapra, et non sans ironie, à l'archevêque de Naples, le versatile cardinal Crescenzio Sepe. Ce proche du cardinal Sodano et comme lui grégaire, homme de réseaux connivents et hybrides, s'est empressé, ayant reçu le dossier, de le transmettre au Vatican. Mgr Crescenzio Sepe aurait rencontré secrètement Mangiacapra par la suite pour le questionner, selon les dires de ce dernier.)

— Lorsque je couche avec de riches avocats mariés, de grands médecins, ou tous ces prêtres avec leur double vie, je m'aperçois qu'ils ne sont pas heureux. Le bonheur ne va pas avec l'argent ou avec le sacerdoce. Tous ces clients n'ont pas mon bonheur, ni ma liberté. Ils sont pris au piège de leurs désirs, ils sont incroyablement malheureux.

Après réflexion, le jeune homme ajoute, comme pour relativiser ce qu'il vient de dire :

— La difficulté de ce métier n'est pas de nature sexuelle, ce n'est pas d'avoir une relation avec quelqu'un qu'on n'aime pas, ou qu'on trouve laid. La difficulté c'est d'avoir du sexe à un moment où l'on n'en a pas envie.

La nuit est maintenant tombée sur Naples et je dois reprendre mon train pour rentrer à Rome. Francesco Mangiacapra est souriant, visiblement heureux d'avoir échangé avec moi. Nous resterons d'ailleurs en contact et j'accepterai même de signer une courte préface au livre-récit qu'il publiera lui-même plus tard sur son expérience d'« escort ». Grâce à ce petit ouvrage, Mangiacapra connaîtra son heure de gloire, racontant ses expériences dans des émissions populaires de la télévision italienne. Mais ce n'est que sa parole.

En me quittant, le jeune homme veut soudain ajouter quelque chose :

— Je ne juge personne. Je ne juge pas ces prêtres. Je comprends leurs choix et leur situation. Mais je trouve ça triste. Moi, je suis transparent. Je n'ai pas de double vie. Je vis au grand jour, sans hypocrisie. Ce n'est pas le cas de mes clients. Je trouve ça triste pour eux. Je suis athée mais pas anticlérical. Je ne juge personne. Mais ce que je fais, c'est mieux que ce que font les prêtres, n'est-ce pas ? Moralement, c'est mieux, non ?

René Buonocore, un travailleur social d'origine vénézuélienne, qui vit et travaille à Rome, m'a accompagné à Naples, pour interviewer Mangiacapra, et il fut également mon guide dans les lieux de l'homosexualité de la nuit romaine. Parlant cinq langues, il a participé au projet « Io Faccio l'attivo » (je suis seulement actif) de l'association Unité mobile d'assistance aux travailleurs du sexe à Rome. Dans ce milieu, on emploie l'expression « MSM » (ou Men who have Sex with Men) : des hommes qui ont des relations avec d'autres hommes, sans pour autant se reconnaître comme homosexuels. Selon Buonocore et d'autres sources, les prêtres dans le placard ont tendance à privilégier les migrants ou l'anonymat des parcs plutôt que les établissements commerciaux.

À Rome, ils fréquentent notamment la zone de la Villa Borghèse, les rues qui entourent la Villa Médicis ou les parcs aux alentours du Colisée et de la place du Capitole. Là, avec mon guide, j'observe les hommes tourner en voiture près de la Galerie nationale d'art moderne ou se promener, l'air égaré, aux abords du lac du Tempio di Esculapio. On trouve également cette faune dans les belles rues en zigzag autour de la Villa Giulia. Je suis frappé par la tranquillité nocturne des lieux, le silence, les heures qui défilent et, tout à coup, l'accélération, une rencontre, une voiture qui passe, un garçon qui se précipite pour monter avec un inconnu. Parfois la violence.

Si on part vers l'est et qu'on traverse entièrement le parc, on tombe sur un autre « corner » très prisé par les MSM : la Villa Médicis. Ici, la scène nocturne se situe essentiellement Viale del Galoppaoio, une rue bouclée comme les cheveux du jeune Tadzio de *Mort à Venise*. C'est un lieu de drague bien connu où les hommes circulent généralement en voiture.

Un scandale a eu pour cadre ces rues, entre la Villa Borghèse et la Villa Médicis. Plusieurs prêtres de la paroisse toute proche de l'église Santa Teresa d'Avila y avaient leurs habitudes, en petite tenue. L'aventure aurait pu se perpétuer si l'amant de l'un de ces prêtres, un sans domicile fixe, ne l'avait reconnu dire la messe. L'affaire a pris une certaine ampleur, plusieurs autres prêtres étant reconnus à leur tour par des paroissiens. Après un scandale de presse et une pétition adressée par une centaine de fidèles au saint-siège, tous les prêtres concernés et leurs supérieurs, qui avaient couvert ce scandale, ont été mutés vers d'autres paroisses – et vers d'autres parcs.

Le jardin qui se situe en face du Colisée, appelé Colle Oppio, fut également un lieu de cruising en plein air dans les années 1970 et 1980 (une clôture a été ajoutée ces dernières années), tout comme le parc Via di Monte Caprino, derrière la célèbre place du Capitole dessinée par Michel-Ange. L'un des assistants du pape Jean-Paul II a été contrôlé là, selon des sources policières. Un important prélat néerlandais, très en vue sous Jean-Paul II et Benoît XVI, a été lui aussi arrêté dans le petit parc du Colisée en compagnie d'un garçon. Ces affaires, qui ont fuité de manière anonyme dans la presse, ont été par la suite étouffées. (Leurs noms m'ont été confirmés.)

Un des évêques les plus influents sous Jean-Paul II, un Français créé cardinal depuis, était également connu pour draguer dans les parcs autour du Campidoglio : prudent, le prélat avait refusé d'immatriculer sa voiture officielle avec une plaque diplomatique du Vatican, pour passer plus inaperçu. On ne sait jamais !

Enfin, l'un des lieux extérieurs de rencontres qui reste prisé par les prêtres n'est autre que la place Saint-Pierre, le Vatican étant le seul véritable « gayborhood » de Rome.

— Dans les années 1960 et 1970, je me souviens que les colonnes du Bernin à Saint-Pierre étaient le lieu de drague des gens du Vatican. Les cardinaux sortaient pour faire une petite promenade et s'efforçaient de rencontrer des ragazzi, m'explique le spécialiste de littérature Francesco Gnerre.

Plus récemment, un cardinal américain amusait la galerie vaticane par ses bonnes résolutions sportives : il faisait systématiquement son footing en short autour des colonnes. Encore aujourd'hui, certains prélats et monsignori y ont leurs habitudes : les promenades à la tombée de la nuit dans l'ascèse créatrice, où l'on assoit la beauté sur ses genoux, sont le prétexte de rencontres impromptues qui peuvent mener loin.

Phénomène méconnu du grand public, mais pourtant banal, les relations homosexuelles escortées et tarifées des prêtres italiens constituent un système de grande ampleur. Ils sont l'une des deux options qui s'offrent aux ecclésiastiques pratiquants ; la seconde étant de se contenter de draguer à l'intérieur de l'Église.

— Il y a beaucoup de grands brûlés ici au Vatican, me confie don Julius, un confesseur de Saint-Pierre que je rencontre à plusieurs reprises dans le « Parlatorio ». (Son nom a été modifié à sa demande.)

Assis dans un canapé de velours vert, le prêtre ajoute d'ailleurs :

— On croit souvent que pour parler librement de la curie il faut aller à l'extérieur du Vatican. Beaucoup pensent qu'il faut se cacher. En fait, la façon la plus simple de parler sans être surveillé, c'est de le faire ici, au cœur même du Vatican !

Don Julius me dévoile les vies carambolées des habitants de Sodoma et me résume l'alternative qui s'offre à tant de prêtres : draguer à l'intérieur de l'Église ou à l'extérieur.

Dans le premier cas, les prêtres restent dans l'« entre-soi ». Ils s'intéressent à leurs coreligionnaires ou aux jeunes séminaristes fraîchement arrivés de leur province italienne. C'est une drague toute de prudence, conduite dans les palais épiscopaux et les sacristies de Rome, une drague de la comédie sociale où les regards déshabillent. Elle est généralement plus sûre, puisque les religieux croisent peu de laïques dans ce choix de vie amoureuse. Cette sécurité physique a son revers : elle débouche inévitablement sur des rumeurs, le droit de cuissage et, parfois, le chantage.

Robert Mickens, un vaticaniste américain, bon connaisseur des subtilités de la vie gay du Vatican, estime que c'est l'option privilégiée par la plupart des cardinaux et des évêques, qui risqueraient d'être reconnus à l'extérieur. Leur règle : « *Don't fuck the flock* », me dit-il, en une formule audacieuse aux relents évidemment bibliques (la phrase connaît des variantes en anglais : « *Don't screw the sheep* » ou « *Don't shag the sheep* » : on ne doit jamais coucher avec ses brebis, c'est-à-dire avec son peuple, troupeau égaré qui attend son berger).

On peut donc parler ici de relations « extraterritoriales », puisqu'elles ont lieu hors de l'Italie, au sein de l'État souverain du saint-siège et de ses dépendances. Tel est le code de l'homosexualité « du dedans ».

L'homosexualité « du dehors » est très différente. Il s'agit au contraire d'éviter de draguer au sein du monde religieux, pour échapper aux rumeurs. La vie gay nocturne, les parcs publics, les saunas et la prostitution sont alors privilégiés par les prêtres gays en activité. Plus dangereuse, cette homosexualité des échanges tarifés, des sorties escortées et des arabesques n'en est pas moins fréquente. Les risques s'en trouvent accrus, mais aussi les bénéfices.

— Chaque soir les prêtres ont ces deux options, résume Don Julius.

Vatican « in », Vatican « out » : les deux voies ont leurs partisans, leurs adeptes, leurs experts et toutes les deux ont leurs propres codes. Parfois, les prêtres hésitent longtemps – quand ils ne les cumulent pas – entre le monde obscur et dur de la drague extérieure, la nuit urbaine, sa violence, sa mise en danger, ses lois du désir, ce « du côté de chez Swann », véritable version noire de Sodoma ; et, d'autre part, le monde lumineux de la drague intérieure, avec ce que cela suppose de mondanités, de subtilités, de jeux, ce « du côté de Guermantes » qui est une version sodomite blanche, plus éclatante et radieuse, celle des soutanes et des calottes. En définitive, quelle que soit la voie choisie, le côté vers lequel on se dirige dans l'hypernuit romaine, il ne s'agit jamais d'une vie apaisée et rangée.

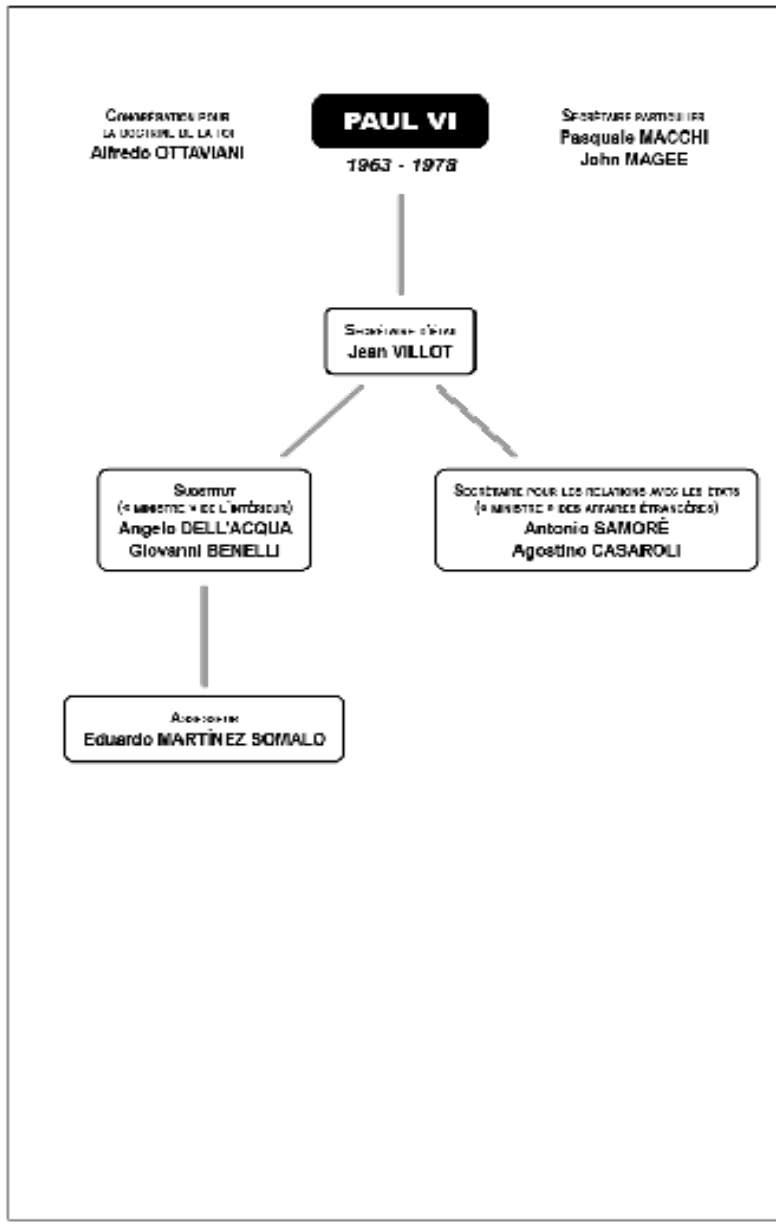
C'est dans cette opposition fondamentale que l'histoire du Vatican doit s'écrire et que je la raconterai dans les chapitres qui suivent, en remontant le temps, sous les pontificats de Paul VI, Jean-Paul II puis Benoît XVI. Cette tension entre un Sodoma « du dedans » et un Sodoma « du dehors » permet de comprendre la plupart des secrets du fonctionnement du saint-siège car la rigidité de la doctrine, la double vie des personnes, les nominations atypiques, les intrigues innombrables, les affaires de mœurs s'inscrivent presque toujours dans l'un ou l'autre de ces deux codes.

Alors que nous parlons depuis un long moment dans ce Parlatorio à l'intérieur du Vatican où j'aurai mes habitudes, à quelques mètres seulement de l'appartement du pape François, le confesseur de Saint-Pierre me lance :

— Bienvenue à Sodoma.

Deuxième partie

Paul


Congrégation pour la doctrine de la foi
Alfredo OTTAVIANI
PAUL VI
1963 - 1978
Secrétaire particulier
Pasquale MACCHI
John MAGEE
Secrétaire d'État
Jean VILLOT
Substitut
(« ministre » de l'intérieur)
Angelo DELL'ACQUA
Giovanni BENELLI
Secrétaire pour les relations avec les États
(« ministre » des affaires étrangères)
Antonio SAMORÉ
Agostino CASAROLI
Adjoint
Eduardo MARTÍNEZ SOMALO

7.

Le code Maritain

Le cardinal Paul Poupard possède l'une des plus belles bibliothèques du Vatican : je compte dix-huit étagères sur onze niveaux. Faite sur mesure, en arc de cercle, elle prend toute la longueur d'une immense pièce de réception ovale.

— Au total, il y a là près de 15 000 livres, me dit d'un ton cabotin le cardinal Poupard, qui me reçoit en pantoufles, entouré de ses in-folio et de ses autographes, lors d'une de mes nombreuses visites.

Le cardinal français habite au dernier étage d'un palais rattaché au saint-siège, sur la Piazza di San Calisto, dans le quartier bobo du Trastevere à Rome. Le palais est immense ; l'appartement également. Des sœurs mexicaines servent Son Éminence qui trône comme un prince en son palace.

Face à la bibliothèque, le cardinal a son portrait sur chevalet. Une œuvre de grande taille, signée par une artiste russe, Natalia Tsarkova, pour laquelle ont également posé Jean-Paul II et Benoît XVI. Le cardinal Poupard s'y étale majestueusement, assis sur une chaise haute, une main frôlant délicatement son menton, l'autre tenant les feuilles d'un discours manuscrit. À l'annulaire droit : un anneau épiscopal orné d'une pierre précieuse d'un bleu-vert Véronèse.

— L'artiste m'a fait poser pendant près de deux années. Elle voulait que ce soit parfait, que tout mon univers imprègne le tableau. Vous voyez là les livres, la barrette rouge, c'est très personnel, me dit Poupard avant d'ajouter : j'étais beaucoup plus jeune…

Derrière ce Dorian Gray, dont le modèle semble avoir vieilli plus vite que son portrait, je remarque deux autres tableaux, accrochés plus discrètement au mur.

— Ce sont des œuvres de Jean Guitton qui me les a données, m'explique Poupard.

Je regarde les belles croûtes. Autant le portrait sur chevalet est intéressant, autant les Guitton, bleu pieux, ressemblent à de pâles Chagall.

Grâce à un escabeau vert, le cardinal peut saisir les livres de son choix dans sa bibliothèque panoramique. Ce qu'il fait en me montrant ses propres ouvrages et d'innombrables tirés à part d'articles de revues théologiques, qui occupent tout un rayonnage. Nous dissertons un long moment sur les auteurs francophones qu'il aime : Jean Guitton, Jean Daniélou, François Mauriac. Et lorsque j'évoque le nom de Jacques Maritain, le cardinal Poupard se relève, frissonnant d'aise. Il se dirige vers une étagère pour me montrer les œuvres complètes du philosophe français.

— C'est Paul VI qui a présenté Maritain à Poupard. C'était le 6 décembre 1965, je m'en souviens très bien.

Le cardinal parle maintenant de lui à la troisième personne. J'ai bien senti, au commencement de notre discussion, une vague inquiétude : que mon intérêt soit pour Maritain plutôt que pour l'œuvre ô combien considérable de Poupard ; le voici pourtant qui se plie au jeu sans sourciller.

Nous évoquons longuement l'œuvre de Maritain et ses relations parfois orageuses avec André Gide, Julien Green, François Mauriac ou Jean Cocteau et je me fais la remarque que tous ces écrivains français chrétiens d'avant-guerre avaient du talent ! Ils étaient aussi homosexuels. Tous.

Nous sommes maintenant revenus devant les croûtes de Jean Guitton que Poupard ausculte comme s'il y cherchait un secret. Il me dit avoir conservé près de deux cents lettres de lui : une correspondance inédite qui recèle sans doute elle-même bien des secrets. Devant les tableaux de Guitton, j'interroge Poupard sur la sexualité de son mentor. Comment se fait-il que cet homme érudit, laïque et misogyne, membre de l'Académie française, ait essentiellement vécu sa vie dans la chasteté, sur le modèle de Jacques Maritain, et n'ait épousé que tardivement une femme, dont il a très peu parlé, que personne n'a beaucoup vue, et dont il a été précocement veuf sans jamais chercher à se remarier ?

Le cardinal part dans une sorte de fou rire contenu, méphistophélique, hésite, puis lâche :

— Jean Guitton était fait pour être avec une femme comme moi pour être cordonnier ! (Il est en pantoufles.)

Puis, redevenu sérieux, pesant maintenant ses mots au trébuchet, il ajoute :

— Nous sommes tous plus compliqués que ce que l'on croit. Derrière l'apparence de la ligne droite, c'est plus complexe.

Le cardinal, en principe si contrôlé et si interdit, si avare de ses émotions, s'épanche pour la première fois. Il ajoute :

— La continence, pour Maritain, pour Guitton, c'était leur manière à eux de s'arranger, c'était leur chose à eux. Une vieille affaire personnelle.

Il n'en dira pas plus. Il devine qu'il est peut-être allé trop loin. Et, par une pirouette dont il a le secret, bravache, il ajoute cette citation qu'il répétera si souvent au cours de nos dialogues réguliers :

— Comme dirait Pascal, mon auteur préféré : tout cela est d'un autre ordre.

Pour comprendre le Vatican et l'Église catholique, au temps de Paul VI comme d'aujourd'hui, Jacques Maritain est une bonne porte d'entrée. J'ai découvert peu à peu l'importance de ce codex, ce mot de passe complexe et secret, véritable clé de lecture de Sodoma. Le code Maritain.

Jacques Maritain est un écrivain et philosophe français, mort en 1973. Il est peu connu du grand public aujourd'hui et son œuvre paraît datée. Pour autant, son influence fut considérable dans la vie religieuse européenne au XXe siècle, en France et en Italie notamment, et c'est un cas d'école pour notre enquête.

Les livres de ce converti sont encore cités par les papes Benoît XVI et François et sa proximité avec deux papes, Jean XXIII et Paul VI, est attestée et particulièrement intéressante pour nous.

— Paul VI se considérait comme l'un des disciples de Maritain, me confirme Poupard.

Le futur pape, Giovanni Montini, fervent lecteur de Maritain dès 1925, a même traduit en italien et préfacé l'un de ses livres (*Trois Réformateurs : Luther, Descartes, Rousseau*). Devenu pape, Paul VI restera très lié au philosophe et théologien français et il aurait même envisagé d'élever « à la pourpre » Maritain, c'est-à-dire de le faire cardinal.

— J'aimerais tordre le cou, une fois pour toutes, à cette rumeur. Paul VI aimait beaucoup Maritain mais il n'a jamais été question qu'il le crée cardinal, me dit Poupard, qui emploie comme beaucoup la formule consacrée « créer un cardinal ».

Cardinal certes non ; mais Maritain n'en a pas moins séduit Paul VI. Comment expliquer cette influence atypique ? Selon les témoins interrogés, leur relation ne fut pas de l'ordre de la connivence ou de l'amitié interpersonnelle, comme ce sera le cas entre Paul VI et Jean Guitton : le « maritainisme » a exercé une fascination durable sur l'Église italienne. [https://www.bookys-gratuit.org/]

Il faut dire que la pensée de Maritain, resserrée sur le péché et concentrée sur la grâce, illustre un catholicisme généreux, fût-il parfois naïf. L'extrême piété de Jacques Maritain, sa foi sincère et d'une admirable profondeur sont un exemple qui impressionne Rome. Le ressort politique de son œuvre fait le reste : dans l'Italie post-fasciste, Maritain défend l'idée que la démocratie est la seule forme politique légitime. Il montre ainsi la voie de la nécessaire rupture des catholiques avec l'antisémitisme et l'extrémisme de droite. Ce faisant, il contribue à réconcilier les chrétiens avec la démocratie : en Italie, cela inaugure un long compagnonnage entre le Vatican et la Démocratie chrétienne.

L'ancien prêtre de curie Francesco Lepore confirme l'influence de Maritain sur le Vatican :

— L'œuvre de Maritain est suffisamment importante pour être encore étudiée dans les universités pontificales. Il existe toujours des « cercles Maritain » en Italie. Et une chaire Maritain vient même d'être inaugurée par le président de la République italienne.

Le cardinal Giovanni Battista Re, « ministre » de l'Intérieur de Jean-Paul II, me raconte son emballement pour Maritain, lors de deux entretiens au Vatican, à l'unisson d'autres prélats qui ont vécu eux aussi une passion identique :

— J'ai eu dans ma vie peu de temps pour lire. Mais j'ai lu Maritain, Daniélou, Congar, *La Vie du Christ* de Mauriac. Très jeune, j'ai lu tous ces auteurs. Le français était pour nous la seconde langue. Et Maritain, c'était la référence.

Même admiration du cardinal Jean-Louis Tauran, « ministre » des Affaires étrangères de Jean-Paul II, que j'interviewe à Rome :

— Jacques Maritain et Jean Guitton ont eu une très grande influence ici, au Vatican. Ils ont été très proches de Paul VI. Et même encore sous Jean-Paul II, Maritain était souvent cité.

Un influent diplomate étranger, en poste près du saint-siège, relativise toutefois cet attrait :

— Les catholiques italiens aiment le côté mystique de Maritain et ils apprécient sa piété, mais au fond, il est un peu trop enflammé à leurs yeux. Le saint-siège a toujours eu peur de ce laïc trop exalté !

Le vice-doyen du collège des cardinaux, le français Roger Etchegaray, auquel je rends visite à deux reprises dans son grand appartement de la Piazza di San Calisto à Rome, ouvre tout à coup les yeux en grand lorsque je prononce le nom de code :

— Maritain, je l'ai bien connu.

Le cardinal, qui fut longtemps l'ambassadeur « volant » de Jean-Paul II, marque une pause, m'offre du chocolat, et ajoute, en se reprenant :

— Connaître. C'est quelque chose qui n'est pas possible. On ne peut pas connaître quelqu'un. Il n'y a que Dieu qui nous connaisse vraiment.

Le cardinal Etchegaray me dit qu'il va emporter les Maritain avec lui dans la maison du sud de la France où il compte prendre sa retraite, différée depuis vingt ans. À la recherche du temps perdu, le cardinal prendra seulement une partie de ses livres : les Maritain donc, mais aussi ceux de Julien Green, François Mauriac, André Gide, Henry de Montherlant ainsi que les ouvrages de Jean Guitton, dont il fut, lui aussi, un ami proche. Tous ces auteurs sont, sans exception, homophiles ou homosexuels.

Soudain, Roger Etchegaray me prend la main avec l'affection pieuse des personnages du Caravage :

— Vous savez quel est mon âge ? me demande le cardinal.

— Je crois savoir, oui…

— J'ai quatre-vingt-quatorze ans. Vous ne le croyez pas, n'est-ce pas ? Quatre-vingt-quatorze ans. À mon âge, mes lectures, mes ambitions, mes projets sont un peu limités.

L'influence durable de Maritain prend racine dans sa réflexion théologique et sa pensée politique, mais elle se nourrit aussi de son exemple biographique. Au cœur du mystère Maritain, il y a son mariage avec Raïssa, sa femme, et le pacte secret qui les unit. Arrêtons-nous un instant sur cette relation, qui est au centre de notre sujet. La rencontre de Jacques et Raïssa s'est construite, d'abord, sur une double conversion spectaculaire au catholicisme : il est protestant ; elle est juive. Unis par un amour fou, leur mariage ne fut ni blanc, ni de convenance. Ce ne fut pas un mariage bourgeois, ni un mariage de substitution, bien que Maritain ait peut-être voulu échapper ainsi à la solitude et à ce qu'on a parfois nommé « la tristesse des hommes sans femmes ».

De ce point de vue, ce mariage rappelle celui d'écrivains comme Verlaine, Aragon ou plus tard Jean Guitton. Il fait écho également au célèbre mariage d'André Gide avec sa cousine Madeleine, lequel ne fut semble-t-il jamais consommé : « La femme de Gide avait remplacé sa mère comme pôle de discipline et de vertu spirituelle vers lequel il lui fallait toujours retourner, et sans lequel son autre pôle de joie, de libération, de perversion, aurait perdu toute signification », estime George Painter, le biographe de Gide. L'auteur des *Caves du Vatican* équilibre donc la liberté par la contrainte.

Pour Maritain, il y a également deux pôles : celui de sa femme Raïssa et un second monde, non pas de perversion, mais d'« inclinations » amicales. N'ayant pas cédé au « Mal », le Diable va le tenter par la vertu de l'amitié.

Jacques et Raïssa ont formé un couple idéal – mais sans sexe pendant la majeure partie de leur vie. Cette hétérosexualité en trompe-l'œil n'est pas seulement un choix religieux, comme on l'a longtemps cru. Dès 1912, les Maritain décident de sceller entre eux un vœu de chasteté, resté longtemps secret. Ce sacrifice du désir charnel est-il un don à Dieu ? Le prix du salut ? C'est possible. Les Maritain ont parlé de « compagnonnage spirituel ». Ils ont dit « vouloir s'aider mutuellement à aller vers Dieu ». On peut aussi voir derrière cette version presque cathare du rapport entre les sexes, un choix d'époque : celui privilégié par tant d'homophiles. Car l'entourage de Maritain compte un nombre inimaginable d'homosexuels.

Toute sa vie, Maritain fut l'homme des grandes « amitiés d'amour » avec les plus fameuses figures homosexuelles de son siècle : il est l'ami ou le confident de Jean Cocteau, Julien Green, Max Jacob, René Crevel, Maurice Sachs mais aussi de François Mauriac, écrivain « dans le placard », dont les véritables inclinations amoureuses, pas seulement sublimées, ne font plus de doute aujourd'hui.

Dans leur maison de Meudon, Maritain et Raïssa reçoivent sans cesse catholiques célibataires, intellectuels homosexuels et jeunes éphèbes dans de grandes effusions d'hospitalité. Avec cette sorte d'air de sagesse qui plaît tant à son entourage efféminé, le philosophe disserte jusqu'à plus soif du péché homosexuel et lance des « Je vous aime » à ses jeunes amis qu'il appelle ses « filleuls » – lui qui a choisi de ne pas avoir de sexualité avec sa femme et sera donc sans enfant.

L'homosexualité est l'une des idées fixes de Maritain. L'ami de Paul VI revient sans cesse sur le sujet, comme en témoigne sa correspondance aujourd'hui publiée. Certes, il le fait sur un mode distancé et, disons, « ratzinguérien ». Maritain entend sauver les gays qu'il invite dans son cénacle de Meudon pour les protéger du « Mal ». Haine de soi, sans doute ; mais souci des autres aussi, dans la sincérité et l'honnêteté. Une époque.

Contre-intuitif, ce catholique exalté ne s'intéresse guère aux catholiques les plus orthodoxes, c'est-à-dire les plus hétérosexuels : il a certes une correspondance soutenue avec le père jésuite Henri de Lubac, futur cardinal, et moins soutenue avec l'insaisissable Paul Claudel ; mais il se fâche avec l'écrivain Georges Bernanos, toujours à contre-courant. Ses passions amicales sont rares de ce côté-là.

Maritain ne manque en revanche aucune grande figure homosexuelle de son temps. Quel « gaydar » remarquable, comme on dit aujourd'hui. C'est un fait que Maritain va se spécialiser dans les amitiés homophiles au prétexte de tenter de ramener à la foi et à la chasteté quelques-uns des plus grands écrivains dits « invertis » du XXe siècle. Et pour éviter à ces écrivains le péché et peut-être l'enfer, car la condition homosexuelle sent encore le roussi à cette époque, Maritain se propose de veiller sur eux, de « débrouiller leur problème », selon son expression, et donc de les fréquenter assidûment ! C'est ainsi qu'André Gide, Julien Green, Jean Cocteau, François Mauriac, Raymond Radiguet, Maurice Sachs vont dialoguer avec lui, comme presque tous les grands auteurs homosexuels de l'époque. Au passage, il tente de les convertir et de les rendre chastes ; et l'on sait que la conversion et la continence, comme entreprise de refoulement de ce genre d'inclination, est un grand classique jusque tard dans les années 1960. [https://www.bookys-gratuit.org/]

Les implications de ce débat sont considérables pour notre sujet. On ne peut comprendre les papes Jean XXIII, Paul VI et Benoît XVI, ni la majorité des cardinaux de la curie romaine, si on ne décrypte pas le « maritainisme » comme une donnée intime sublimée. En Italie, où Maritain ainsi que les littératures à la fois catholiques et homosexuelles françaises ont connu une influence considérable, toute la hiérarchie vaticane connaît le sujet au cœur.

L'un des principaux historiens de la littérature gay en Italie, le professeur Francesco Gnerre, qui a publié des textes importants sur Dante, Leopardi ou Pasolini, m'explique, lors de plusieurs entretiens à Rome, cette singularité :

— Contrairement à la France, qui a eu Rimbaud et Verlaine, Marcel Proust, Jean Cocteau ou Jean Genet, et tant d'autres, la littérature homosexuelle a peu ou pas existé en Italie jusqu'en 1968. On parle vraiment pour la première fois d'homosexualité à la une des journaux dans les années 1970, disons avec Pasolini. Jusqu'à cette date, les homosexuels lisaient les Français. C'était d'ailleurs un peu la même chose pour les catholiques italiens, qui ont longtemps lu les catholiques français, si influents ici. Mais ce qui est absolument inouï, c'est que ce sont exactement les mêmes auteurs !

Entrons ici dans les détails. Il le faut car le secret de Sodoma se situe autour de ce « code Maritain » et des « batailles » qui vont opposer Jacques Maritain à quatre écrivains français majeurs : André Gide, Jean Cocteau, Julien Green et Maurice Sachs.

Avec Gide, pour commencer, le débat tourne court. La correspondance de Maritain avec le protestant Gide, le *Journal* de ce dernier, et un long rendez-vous entre les deux hommes fin 1923 attestent que Maritain a voulu dissuader le grand écrivain de publier *Corydon*, un traité courageux où Gide se dévoile et fait œuvre militante à travers quatre dialogues sur l'homosexualité. Maritain se rend donc à son domicile pour le supplier au nom du Christ de ne pas faire paraître cet ouvrage. Il s'inquiète aussi pour « le salut de son âme » après l'aveu de son homosexualité que constituerait la publication du livre. Gide le voit venir de loin. Et comme sa règle de vie, qui est au cœur de la morale des *Nourritures terrestres*, est de ne plus résister à la tentation, il n'a pas l'intention de perdre sa liberté pour céder à un prêcheur scrogneugneu.

— J'ai horreur du mensonge, lui répond Gide. C'est peut-être là que se réfugie mon protestantisme. Les catholiques n'aiment pas la vérité.

Maritain multiplie les interventions pour dissuader l'écrivain de publier son petit traité. Peine perdue. Quelques mois après leur rencontre, André Gide, qui assume son homosexualité depuis longtemps en privé, rend public *Corydon* sous son véritable nom. Jacques Maritain, comme François Mauriac sont terrorisés. Ils ne pardonneront jamais à son auteur son coming out avant la lettre.

La deuxième bataille se joue avec Jean Cocteau, sur le même thème. Maritain a noué depuis le début des années 1920 une amitié avec Cocteau et son emprise est plus forte sur le jeune écrivain converti qu'elle ne l'était sur le grand écrivain protestant. À Meudon, chez les Maritain, Cocteau semble encore sage et un catholique besogneux. Mais loin d'eux, il multiplie les amants, dont le jeune Raymond Radiguet, qu'il présente finalement au philosophe. Étrangement, l'homme de Meudon, au lieu de rejeter cette relation homosexuelle viscéralement contre-nature, tente d'apprivoiser le jeune amant de Cocteau. Radiguet, prodige littéraire avec *Le Diable au corps*, et qui mourra peu après, à vingt ans, de la fièvre typhoïde, résumera cette époque, d'une belle formule : « Quand on ne se mariait pas, on se convertissait. »

Maritain échoue pourtant une nouvelle fois. Jean Cocteau franchit le pas et publie, d'abord sans nom d'auteur, puis sous son identité véritable, son *Livre blanc*, dans lequel il avoue son homosexualité. « Ce projet est du diable, lui écrit Maritain. C'est la première fois que vous feriez un acte public d'adhésion au Mal. Souvenez-vous de Wilde et de sa déchéance jusqu'à la mort. Jean, c'est votre salut qui est en jeu, c'est votre âme que je dois défendre. Entre le diable et moi choisissez qui vous aimez. Si vous m'aimez, vous ne publierez pas ce livre et vous me laisserez la garde du manuscrit. » Cocteau penche pour le Diable ! « J'ai besoin d'amour et de faire l'amour aux âmes », lui répond-il, dans une formule crâne.

Le Livre blanc sera bien publié. L'incompréhension entre les deux hommes s'approfondira par la suite mais leur relation tout en « amour d'amitié », un moment en berne, se poursuivra malgré tout, comme l'atteste leur correspondance. Lors d'une visite récente au couvent des dominicains de Toulouse, où Jacques Maritain a passé les dernières années de sa vie, le frère Jean-Miguel Garrigues m'a confirmé que Jean Cocteau avait continué à rendre visite à Maritain jusqu'à sa mort, et qu'il serait venu le voir à Toulouse.

La troisième bataille a été plus favorable à Maritain, bien qu'elle se termine, elle aussi, par une défaite face à Julien Green. Pendant près de quarante-cinq ans, les deux hommes vont entretenir une correspondance soutenue. Mystique et profondément religieux, leur dialogue se situe à des hauteurs sublimes. Mais sa dynamique repose, ici encore, sur une « blessure », celle de l'homosexualité. Julien Green est hanté par son désir masculin qu'il a vécu, dès sa jeunesse, comme un péril difficilement compatible avec l'amour de Dieu. De son côté, Maritain a deviné très tôt le secret de Green même s'il ne l'évoque pas explicitement durant les premières décennies de leur correspondance. Ni l'un ni l'autre ne nomment l'« inclination » qui les ronge ; mais ils tournent autour du pot comme de beaux diables.

Maritain, lui-même un converti, admire Julien Green pour sa conversion en 1939, laquelle fut le résultat de la « campagne » d'un frère dominicain qui pensait que le sacerdoce était la solution à l'homosexualité (on sait depuis que ce prêtre était également gay). Maritain admire également l'écrivain pour sa continence, d'autant plus admirable qu'il résiste à son inclination par la foi.

Avec les années, Julien Green évolue pourtant et franchit le pas : il commence par se découvrir dans son œuvre qui devient ouvertement homosexuelle (je pense à *Sud*, son grand livre), et se met également à vivre ses amours en pleine lumière, comme l'atteste son *Journal*, et les amants qu'on lui connaît. Maritain ne rompt pas avec Green, comme il l'a fait avec Gide. (Le *Journal intégral* de Julien Green, non censuré, va paraître : selon mes informations, il révèle l'homosexualité très active de Green.)

La quatrième bataille, également perdue – et quelle défaite ! –, se déroule avec l'ami sincère et l'écrivain ombrageux de l'entre-deux-guerres Maurice Sachs. Ce juif converti au catholicisme est un proche de Maritain qu'il appelle « Jacques chéri ». Mais il est aussi un jeune homosexuel exalté. Il prie bien, mais ne peut s'empêcher d'être un séminariste à scandale à cause de ses amitiés particulières vénéneuses. Dans son roman *Le Sabbat*, le narrateur qui raconte à ses amis être allé au « Séminaire » se trouve questionné pour savoir s'il s'agit d'une nouvelle boîte homo ! Le critique littéraire Angelo Rinaldi décrit ainsi Maurice Sachs : « Un abbé tour à tour en soutane et en slip rose… réfugié dans une cabine de sauna où il coule d'heureux jours de glouton bébé fellateur. » Sachs sera bientôt aspiré par tous les abîmes : ce protégé de Jacques Maritain deviendra, après 1940, collaborateur et pétainiste et, bien que juif, finira indicateur nazi avant de mourir, vraisemblablement abattu au bord d'un fossé d'une balle dans la nuque, par un SS à la fin de la guerre – un parcours impensable, en somme.

Ces quatre batailles perdues par Jacques Maritain éclairent, parmi bien d'autres faits, l'obsession homosexuelle du philosophe. Le rapport de Maritain à la question gay est, à mes yeux, plus qu'un aveu.

J'emploie ici le mot « gay » à dessein, par un anachronisme délibéré. S'il faut toujours préférer les mots propres à chaque époque – et j'utilise pour cette raison les concepts « homophilie », « amour d'amitié » ou « inclinations » lorsque cela est nécessaire – il faut aussi, parfois, appeler les choses par leur nom. On a trop longtemps écrit dans les manuels scolaires à propos de Rimbaud et Verlaine qu'ils étaient « amis » ou « compagnons » et aujourd'hui encore, je lis dans les Musées du Vatican des notices qui évoquent Antinoüs comme le « favori » de l'empereur Hadrien, alors qu'il était son amant. L'emploi anachronique du mot « gay » est ici politiquement fécond.

À côté du Christ ou de saint Thomas d'Aquin, l'autre grande préoccupation de la vie de Jacques Maritain est donc la question gay. S'il n'a probablement pas ou peu pratiqué l'homosexualité, il l'a vécue avec la même inquiétude éperdue que sa foi catholique. Et voilà bien le secret de Maritain, et l'un des secrets les plus cachés du sacerdoce catholique : le choix du célibat et de la chasteté comme produit d'une sublimation ou d'un refoulement.

Comment expliquer, sinon, que Maritain ait fréquenté tous les écrivains gays de son époque, lui qui haïssait à ce point l'homosexualité ? Est-il homophobe ? Voyeuriste ? Ou fasciné par son contraire, comme on l'a dit ? Je crois qu'aucune de ces hypothèses n'est vraiment convaincante. La vérité me paraît beaucoup plus simple.

La confession de Maritain se situe dans une lettre à Julien Green de 1927. Le dialogue apparaît ici à fronts renversés : alors que Julien Green reste tourmenté par le péché homosexuel, c'est Jacques Maritain qui, dans leur correspondance, semble avoir trouvé la solution face à ce qu'il appelle « ce mal mystérieux ».

Et que propose-t-il à Green ? La chasteté. Face à l'« amour stérile » de l'homosexualité, « qui restera toujours un mal, un refus profond de la croix », Maritain défend la « seule solution » à ses yeux, « l'amour de Dieu par-dessus tout », c'est-à-dire : l'abstinence. Le remède qu'il offre à Green, déjà préconisé pour Gide, Cocteau ou Maurice Sachs, qui l'ont refusé, n'est autre que celui qu'il a choisi avec Raïssa : la sublimation de l'acte sexuel par la foi et la chasteté.

— L'Évangile ne nous dit nulle part de mutiler notre cœur, mais il nous conseille de nous faire eunuques pour le royaume de Dieu. C'est ainsi que la question se pose à mes yeux, écrit-il à Julien Green.

Régler la question homosexuelle par la chasteté, cette forme de castration, pour faire plaisir à Dieu : l'idée de Maritain, veinée de masochisme, est forte. Elle fera école au Vatican chez une majorité de cardinaux et d'évêques de l'après-guerre. « Rester roi de ses douleurs », aurait dit Aragon, un autre écrivain de génie qui chanta bruyamment en public « les yeux » de sa femme Elsa, pour mieux courir les garçons en privé.

Dans une lettre à Cocteau, Maritain fait un autre aveu limpide : l'amour de Dieu est le seul capable de faire oublier les amours terrestres qu'il a connues et « quoi qu'il m'en coûte de le dire, je le sais autrement que par les livres ».

« Autrement que par les livres » ? On devine que la question homosexuelle a été brûlante dans la jeunesse de Jacques Maritain, homme d'ailleurs effeminé et sensible, épris de sa mère jusqu'à la caricature, et qui a préféré détruire ses carnets de notes intimes pour éviter que ses biographes « s'aventurent trop loin » ou ne découvrent quelque « vieille affaire personnelle » (selon les mots de son biographe, Jean-Luc Barré).

— Je n'ai pas voulu introduire ce mot, ce label d'« homosexualité », dans ma biographie de Maritain car tout le monde l'aurait résumée à cela, me dit Barré lors d'un déjeuner à Paris. Mais j'aurais dû. Si je l'écrivais aujourd'hui, je dirais les choses plus clairement à ce sujet. On peut sans doute parler à propos de Maritain d'homosexualité latente sinon bien réelle.

Le grand amour de jeunesse de Jacques Maritain s'appelle Ernest Psichari. Les deux jeunes hommes sont encore adolescents lorsqu'ils se rencontrent au lycée Henri-IV à Paris, en 1899 (Jacques a seize ans). C'est le coup de foudre. Très vite, naît entre eux une « amitié d'amour » d'une force inimaginable. Unique, indéfectible, leur lien est une « grande merveille », selon le mot de Maritain à sa mère. À son père, Ernest confie : « Je ne saurais plus concevoir la vie sans l'amitié de Jacques ; ce serait me concevoir sans moi-même. » Cette passion est « fatale », écrit Maritain dans une autre lettre.

Leur relation passionnelle est maintenant assez bien connue. Récemment publiée, la correspondance entre les deux jeunes hommes – 175 lettres d'amour –, donne même un sentiment de vertige : « Je sens que nos deux inconnus se pénètrent doucement, timidement, lentement », écrit Maritain ; « Ernest, tu es mon ami. Toi seul » ; « Tes yeux sont des phares splendescents (*sic*). Tes cheveux sont une forêt vierge, pleine de chuchotements et de baisers » ; « Je t'aime, je vis, je pense à toi » ; « C'est en toi, en toi seul que je vis » ; « Tu es l'Apollon (…). Veux-tu partir avec moi vers l'Orient, là-bas, dans l'Inde ? Nous serons seuls dans un désert » ; « Je t'aime, je t'embrasse » ; « Tes lettres, mon bijou, me font un plaisir infini et je les relis sans cesse. Je suis amoureux de chacune de tes lettres, de tes *a*, de tes *d*, de tes *n* et de tes *r* ». Et comme Rimbaud et Verlaine, les deux amoureux signent leurs poèmes en joignant leurs initiales.

Cette fusion totale avec l'être aimé a-t-elle été consommée, ou est-elle restée chaste ? Nous ne le savons pas. Yves Floucat, philosophe thomiste, spécialiste de l'œuvre de Maritain et de Julien Green, cofondateur du Centre Jacques Maritain, et que j'interroge chez lui à Toulouse, pense qu'il s'agissait bien d'« une amitié passionnelle mais chaste ». Celui-ci ajoute, bien qu'il n'ait aucune preuve naturellement, ni de leur passage à l'acte, ni du contraire, que ce fut « un véritable amour entre personnes du même sexe ».

Le frère Jean-Miguel Garrigues du couvent des dominicains de Toulouse, où Maritain a fini ses jours, m'explique de son côté :

— La relation entre Jacques et Ernest était bien plus profonde qu'une simple camaraderie. Je dirais qu'elle fut *aimante* plutôt qu'amoureuse en ce sens qu'elle était plus commandée par le désir du cœur d'aider l'autre à être heureux que par la convoitise affective ou charnelle. Pour Jacques, elle était plus de l'ordre de « l'amour d'amitié » que de l'homophilie, si on comprend celle-ci comme un désir de la libido plus ou moins sublimé. Ernest, en revanche, a eu une vie homosexuelle active pendant des années.

L'homosexualité pratiquante de Psichari ne fait, en effet, plus aucun doute aujourd'hui : elle est confirmée par une biographie récente, par la publication de ses *Carnets de route* et par l'apparition de nouveaux témoignages. C'est même une homosexualité très active : il a eu d'innombrables liaisons intimes en Afrique – sur le mode Gide – et a eu recours à des prostitués masculins en métropole, jusqu'à sa mort.

Dans une correspondance restée longtemps inédite entre Jacques Maritain et l'écrivain catholique Henri Massis, les deux meilleurs amis d'Ernest Psichari reconnaissent explicitement son homosexualité. Ainsi, Massis s'inquiète même que « la terrible vérité [soit] un jour révélée ».

Il faut dire qu'André Gide n'a pas hésité à « outer » Psichari dans un article de la *Nouvelle Revue française* en septembre 1932. L'écrivain catholique Paul Claudel, très attristé par cette révélation, propose une contre-attaque qu'il a déjà employée pour Arthur Rimbaud : si Ernest s'est converti alors qu'il était homosexuel, c'est une victoire merveilleuse de Dieu. Et Claudel de résumer l'argument : « L'œuvre de Dieu dans une telle âme n'en est que plus admirable. »

Toujours est-il qu'Ernest Psichari meurt au combat à trente et un ans, tué d'une balle allemande dans la tempe, le 22 août 1914. Jacques apprend la nouvelle quelques semaines plus tard. Selon son biographe, le choc de l'annonce de la mort d'Ernest est vécu dans la stupeur et la douleur. Jacques Maritain ne s'est jamais consolé de la disparition de l'être aimé et il n'a jamais réussi à oublier celui qui fut son grand amour de jeunesse – avant le Christ, et avant Raïssa. Il partira, des années plus tard, sur ses traces jusqu'en Afrique, fréquentera durablement la sœur d'Ernest, et, pendant la Seconde Guerre mondiale, souhaitera se battre pour aller « mourir comme Psichari ». Toute sa vie, Jacques évoquera constamment l'être aimé et, ayant perdu son Eurydice, il parlera du « désert de la vie » depuis la mort d'Ernest. Un chagrin éprouvé, en effet, « autrement que par les livres ».

Pour comprendre la sociologie si particulière du catholicisme, et singulièrement celle du Vatican sur le sujet qui est le mien, il faut donc s'appuyer sur ce que je choisis ici d'appeler le « code Maritain ». L'homosexualité sublimée, sinon refoulée, se traduit souvent par le choix du célibat et de la chasteté et, plus souvent encore, par une homophobie intériorisée. Or, c'est dans cette atmosphère et ce mode de pensée du « code Maritain » qu'ont grandi la plupart des papes, des cardinaux et des évêques âgés de plus de soixante ans aujourd'hui.

Si le Vatican est une théocratie, c'est aussi une gérontocratie. On ne peut pas comprendre l'Église de Paul VI à Benoît XVI, voire même celle de François, ni leurs cardinaux, leurs mœurs, leurs intrigues, à partir des modes de vie gay actuels. Pour en saisir la complexité, il nous faut donc remonter aux matrices anciennes, bien qu'elles nous semblent d'un autre temps. Une époque où l'on n'était pas homosexuel mais « homophile » ; où l'on distinguait l'identité homosexuelle des pratiques qu'elle pouvait engendrer ; un temps où la bisexualité était fréquente ; un monde secret où les mariages de convenance étaient la règle et les couples gays l'exception. Une époque où la continence et le célibat hétérosexuel du prêtre étaient embrassés dans la joie par les jeunes homosexuels de Sodoma.

Que le sacerdoce fût une voie naturelle pour des hommes qui s'imaginaient avoir des mœurs contre-nature est une certitude. Mais les parcours, les modes de vie varient grandement entre la chasteté mystique, les crises spirituelles, les doubles vies, parfois la sublimation, l'exaltation ou les perversions. Dans tous les cas, un sentiment général d'insécurité demeure, bien décrit par les écrivains catholiques homosexuels français et leur « perpétuel balancement entre les garçons dont la beauté les damne, et Dieu, dont la bonté les absout » (la formule est d'Angelo Rinaldi).

C'est pourquoi le contexte, bien qu'il ait le charme des débats théologiques et littéraires d'un autre âge, est si important dans notre sujet. Un prêtre asexué dans les années 1930 peut très bien devenir homophile dans les années 1950 et pratiquer activement l'homosexualité dans les années 1970. Nombre de cardinaux actuellement en fonction ont traversé ces étapes, l'intériorisation du désir, la lutte contre soi-même, l'homophilie avant de cesser de « sublimer » ou de « surmonter » leur homosexualité, et de commencer à la vivre avec prudence, bientôt avec témérité ou passion et quelquefois dans l'ivresse. Bien sûr, ces mêmes cardinaux qui ont atteint aujourd'hui un âge canonique ne « pratiquent » plus guère à soixante-quinze ou quatre-vingts ans ; mais ils restent intrinsèquement marqués, brûlés à vie, par cette identité complexe. Et surtout ceci : leur parcours s'est toujours déroulé en sens unique, contrairement à ce que certains ont pu théoriser : il va du déni au défi, ou pour le dire dans les termes du *Sodome et Gomorrhe* de Marcel Proust, du rejet de la « race maudite » à la défense du « peuple élu ». Et c'est une autre règle de Sodoma, la neuvième : *les homophiles du Vatican évoluent généralement de la chasteté vers l'homosexualité ; les homosexuels n'y font jamais le chemin en marche arrière en redevenant homophiles.*

Comme le faisait déjà remarquer le théologien-psychanalyste Eugen Drewermann, il existe bien « une sorte de secrète complicité entre l'Église catholique et l'homosexualité ». Cette dichotomie, je la retrouverai souvent au Vatican et on peut même dire que c'est l'un de ses principes : le rejet violent de l'homosexualité, à l'extérieur de l'Église ; sa valorisation, extravagante, à l'intérieur du saint-siège. D'où une sorte de « franc-maçonnerie gay » prégnante au Vatican, et si mystérieuse, sinon invisible, du dehors.

Au cours de mon enquête, d'innombrables cardinaux, archevêques, monsignori et autres prêtres ont insisté pour me dire leur vénération quasi christique de l'œuvre de François Mauriac, d'André Gide ou de Julien Green. Avec prudence, et en comptant leurs mots, ils m'ont donné les clés de leur lutte déchirante, celle précisément qui régit le « code Maritain ». Je devine que c'était leur manière à eux, avec une infinie douceur et une peur rentrée, de me dévoiler le secret qui les hante.

www.bookys-gratuit.org

8.

L’amour d’amitié

La première fois que j'ai rencontré l'archevêque Jean-Louis Bruguès au Vatican, j'ai commis une faute irrémissible. Il est vrai que rangs et titres de la curie romaine sont parfois confus : ils varient selon les dicastères (les ministères), la hiérarchie, les ordres, et parfois d'autres critères. À certains il faut dire « Éminence » (un cardinal), à d'autres « Excellence » (un archevêque, un évêque), à d'autres enfin « Monseigneur » (ceux qui sont davantage que prêtre mais moins qu'évêque). Parfois, un prélat est un simple père, parfois c'est un frère, et quelquefois un évêque. Et comment s'adresser aux nonces qui ont le titre d'archevêque ? Sans parler des « monsignori », titre honorifique, qui est attribué à des prélats mais également à de simples prêtres ?

Ainsi, lorsque j'ai préparé un entretien avec le cardinal Tarcisio Bertone, qui fut « Premier ministre » de Benoît XVI, son assistante personnelle, prenant les devants, m'a précisé par e-mail qu'il serait sage que je m'adresse à lui, lorsque je le verrais, avec la formule : « Son Éminence Cardinal Bertone ».

Pour moi ces titres sont devenus un code et un jeu. Pour un Français, ces mots sentent la monarchie et l'aristocratie – et chez nous, on a coupé la tête de ceux qui en abusaient ! Dans mes conversations au Vatican, par espièglerie, je me suis fait un plaisir d'en rajouter, de les multiplier, mi-Tartuffe, mi-Bouvard et Pécuchet. J'en ai également truffé mes nombreuses lettres expédiées au saint-siège, ajoutant à la main en belles lettres gothiques ces formules insensées, auxquelles j'ajoutais un tampon monogramme, un chiffre, des armes-signature en bas de mes missives – et il m'a semblé que les réponses à mes sollicitations étaient d'autant plus positives que j'avais usé de titres pédants et de tampons à l'encre brune. Et pourtant, rien ne m'est plus étranger que ces formules vaniteuses qui appartiennent à une étiquette d'un autre temps. Si j'avais osé, j'aurais parfumé mes dépêches !

Leurs réponses étaient de délicieuses épîtres. Pleines d'en-têtes, de grasses signatures à l'encre bleue et de tendresses (« Pregiatissimo Signore Martel », m'écrit Angelo Sodano), presque toujours rédigées dans un français impeccable, elles contenaient des formules obséquieuses. « Je vous souhaite une bonne montée vers Pâques », m'a écrit Mgr Battista Ricca ; « Dans l'espérance de vous saluer prochainement in Urbe », dit Mgr Fabrice Rivet ; « En vous assurant de mes prières », m'écrit l'archevêque Rino Fisichella ; « Avec l'assurance de mes prières dans le Christ », m'a écrit le cardinal Darío Castrillón Hoyos (aujourd'hui décédé) ; « Je vous prie de croire en mes sentiments les meilleurs dans le Christ », a signé le cardinal Robert Sarah. Le cardinal Óscar Maradiaga, mon ami après deux lettres, m'a toujours répondu en espagnol : « *Le deseo una devota Semana Santa y una feliz Pascua de Resurrección, su amigo.* » Plus copain encore, le cardinal de Naples, Crescenzio Sepe, m'a gratifié dans une lettre d'aimable : « *Gentile Signore* », avant de prendre congé par un très cool : « *cordiali saluti* ». Mgr Fabián Pedacchio, l'assistant particulier de François, a conclu sa missive ainsi : « Tout en recommandant vivement le Pape à vos prières, je vous prie d'agréer l'assurance de mon dévouement dans le Seigneur. » J'ai conservé des dizaines de lettres de cet acabit.

Heureux épistoliers d'un autre temps ! Peu de cardinaux utilisent l'e-mail en 2019 ; beaucoup lui préfèrent encore la poste, et quelques-uns le fax. Parfois, leurs assistants impriment les e-mails qu'ils reçoivent ; ils y répondent sur papier à la main ; aussitôt scannés et envoyés à leur destinataire !

La plupart de ces cardinaux vivent encore dans une comédie du pouvoir digne de la Renaissance. M'entendre dire « Éminence » à un cardinal m'a toujours fait rire intérieurement ; et j'aime la simplicité du pape François qui a voulu en finir avec ces titres prétentieux. Car n'est-il pas étrange que de simples minutantes se fassent appeler « monsignore » ? Que de pauvres nonces placardisés tiennent à leur titre d'« Excellence » ? Que des cardinaux prennent encore au sérieux quelqu'un qui leur dit « Éminence » ? Si j'étais à leur place, je me ferais appeler : Monsieur. Ou plutôt : Angelo, Tarcisio ou Jean-Louis !

Comme on l'a constaté, j'ai d'ailleurs pris le parti dans ce livre, en bon fils de la laïcité française, de ne pas toujours suivre les conventions du Vatican. J'écris « saint-siège » et non « Saint-Siège » ; et je mentionne toujours le saint-père, la sainte vierge, le souverain pontife – sans majuscules. Je ne dis jamais « Sa Sainteté » et j'écris « le saint des saints ». Lorsque j'emploie « Éminence », l'ironie est évidente. Je n'utilise pas davantage le titre « saint » Jean-Paul II, surtout après avoir mis en lumière les doubles jeux de son entourage ! La laïcité française, si mal comprise à Rome – et même si peu, hélas, par François – consiste à respecter toutes les religions mais à n'accorder à aucune un statut particulier. En revanche, j'écris bien sûr « le Poète » – qui dans ce livre renvoie toujours à Rimbaud – avec majuscule ! Fort heureusement, on croit en France davantage en la poésie qu'en la religion.

Avec Mgr Bruguès, j'ai utilisé le mot adéquat, « Excellence », mais en ajoutant, aussitôt après, que j'étais heureux de rencontrer un cardinal français. Erreur grave de débutant ! Jean-Louis Bruguès m'a laissé parler sans m'interrompre puis, au moment de sa réponse, il a glissé, entre deux propositions secondaires, l'air anodin et faussement modeste, comme si son titre n'avait aucune importance :

— D'ailleurs, je ne suis pas cardinal. Ce n'est pas automatique. Je suis seulement archevêque, m'a dit Bruguès, intérieurement peiné, avec un bel accent du sud-ouest de la France qui me l'a rendu immédiatement sympathique.

J'étais venu interviewer Bruguès, cette première fois, pour une émission de radio, et je lui ai promis d'effacer sur l'enregistrement cette formule. Depuis, nous nous sommes revus souvent pour bavarder ou échanger et je n'ai plus commis l'erreur. J'ai appris qu'il avait été un long moment sur la « short list » pour être créé cardinal, compte tenu de sa proximité avec le pape Benoît XVI, pour lequel il avait coordonné les passages délicats sur l'homosexualité dans le *Nouveau Catéchisme de l'Église catholique*. Mais le pape a démissionné. Et son successeur, François, n'aurait jamais pardonné à l'archevêque Bruguès d'avoir ferraillé contre lui, à l'époque où ce dernier était secrétaire général de la Congrégation pour l'éducation catholique, pour la nomination de son ami recteur de l'université de Buenos Aires. La pourpre lui est donc passée sous le nez. (En 2018, arrivé au terme de son mandat, le pape ne l'a pas non plus reconduit à la tête de la bibliothèque et Bruguès a quitté Rome.)

— Le saint-père n'oublie jamais rien. Il est très rancunier. Si on l'a vexé un jour, ou simplement froissé, il s'en souvient longtemps. Bruguès ne sera pas créé cardinal tant que Bergoglio sera pape, me laisse entendre un autre archevêque français.

Longtemps, Jean-Louis Bruguès a dirigé la célèbre Biblioteca Apostolica Vaticana et les non moins célèbres Archives secrètes. Dans cette bibliothèque sont religieusement conservés les « codices » du Vatican, des livres antiques, des papyrus inestimables, des incunables ou un exemplaire sur velin de la Bible de Gutenberg.

— Nous sommes l'une des plus anciennes et des plus riches bibliothèques du monde. Au total, nous avons ici 54 kilomètres de livres imprimés et 87 kilomètres d'archives, me dit Bruguès qui est l'homme de la juste mesure.

Le cardinal Raffaele Farina, que j'ai interviewé à plusieurs reprises à son domicile du Vatican, et qui fut le prédécesseur de Bruguès aux Archives secrètes, me laisse entendre que les dossiers les plus sensibles, notamment sur les abus sexuels des prêtres, sont plutôt conservés à la secrétairerie d'État : les Archives secrètes ne sont secrètes que par leur nom ! (L'air de rien, lors de l'un de ces entretiens, Farina en profite pour pointer du doigt la commission chargée de lutter contre la pédophilie au saint-siège et « qui ne fait rien ».)

Le père Urien, qui a longtemps travaillé à la secrétairerie d'État où ces dossiers sensibles sont donc archivés, est catégorique (son nom a été modifié) :

— Tous les rapports sur les scandales financiers du Vatican, toutes les affaires de pédophilie, tous les dossiers sur l'homosexualité sont conservés à la secrétairerie d'État, y compris tout ce qu'on sait sur Paul VI. Si on avait rendu publics ces documents, des papes, des cardinaux, des évêques seraient peut-être inquiétés par la justice. Ces archives ne sont pas seulement la face sombre de l'Église. C'est le diable !

Lors de cinq conversations, l'archevêque Bruguès se montre extrêmement prudent, et évite les sujets ambigus, bien que nos dialogues portent essentiellement sur la littérature – l'homme est un lecteur passionné de Proust, François Mauriac, André Gide, Jean Guitton, Henry de Montherlant, Tony Duvert, Christopher Isherwood, il a voyagé à Valparaíso sur les traces de Pierre Loti, a connu Jacques Maritain au couvent des dominicains de Toulouse et il a entretenu une longue correspondance avec Julien Green.

— Les archives récentes ne sont pas ouvertes, poursuit Bruguès. On le fait chronologiquement, par papauté, et seul le saint-père peut décider de rendre public une nouvelle période. On ouvre actuellement les archives de Pie XII, c'est-à-dire celles de la Seconde Guerre mondiale.

Pour Paul VI, il faudra attendre encore longtemps.

Existe-t-il un secret Paul VI ? Les rumeurs sur l'homosexualité de celui qui fut pape pendant quinze ans, de 1963 à 1978, sont innombrables et j'en ai discuté très librement avec plusieurs cardinaux. Une personne qui a eu accès aux archives secrètes de la secrétairerie d'État m'assure même que plusieurs dossiers existeraient sur le sujet. Mais ils ne sont pas accessibles et nous ne savons pas ce qu'ils contiennent.

Pour saisir dans leur complexité les mystères qui entourent ce pape, il faut donc être contre-intuitif. Faute de pièce à conviction, il est important de remonter tous les faisceaux d'indices à la fois : les lectures de Paul VI, quintessence du « code Maritain », en sont un ; ses belles amitiés avec ce même Maritain, mais aussi avec Jean Daniélou en sont un autre ; son entourage spectaculairement homophile au Vatican, un autre encore. Et puis, il y a Jean Guitton. Dans l'écheveau complexe des inclinations particulières, des amours d'amitié et des passions de ce pape lettré et francophile, une seule constante se dessine.

Le lecteur, à ce stade, en sait déjà assez. Il se lasse même peut-être de ces confessions au compte-gouttes, de ces codes cryptés pour dire des choses finalement banales. Pourtant, il me faut y revenir encore car tout ici a son importance et ces détails, comme dans un grand jeu de piste, nous mèneront bientôt, après Paul VI, au cœur du pontificat troublant de Jean-Paul II et au grand feu d'artifice ratzinguérien. Mais ne brûlons pas les étapes…

Écrivain français catholique de droite, Jean Guitton (1901-1999) est né et mort avec le XXe siècle. Auteur prolifique, il fut l'ami de Maritain mais aussi de l'homosexuel assumé Jean Cocteau. Son parcours pendant la Seconde Guerre mondiale reste à écrire, mais on devine qu'il fut proche de la collaboration et un thuriféraire du maréchal Pétain. Son œuvre théologique est mineure, comme son œuvre philosophique, et ses livres sont presque entièrement oubliés aujourd'hui. Seuls surnagent de ce naufrage littéraire quelques entretiens fameux avec le président François Mitterrand et, justement, avec le pape Paul VI.

— Jean Guitton n'a jamais été pris très au sérieux en France. C'était un théologien pour la bourgeoisie catholique. Qu'il ait été proche de Paul VI reste un peu un mystère, commente le rédacteur en chef d'*Esprit*, Jean-Louis Schlegel, lors d'un entretien au siège de la revue.

Un cardinal italien complète le tableau, mais sans que je sache s'il parle naïvement ou s'il veut me faire passer un message :

— L'œuvre de Jean Guitton n'existe quasiment pas en Italie. Ce fut une lubie de Paul VI, une amitié très particulière.

Même point de vue du cardinal Poupard, qui fut longtemps son ami :

— Jean Guitton est un excellent littérateur mais pas véritablement un penseur.

En dépit de la superficialité de son œuvre, l'amitié qu'il a su nouer avec le pape Paul VI repose certainement sur une communauté de vues, en particulier sur les questions de mœurs et de morale sexuelle. Deux textes historiques opèrent ce rapprochement. Le premier, c'est la fameuse encyclique *Humanæ Vitæ*, rendue publique en 1968 : elle concerne le mariage et la contraception et elle est devenue célèbre sous le nom peu flatteur d'« encyclique de la pilule » parce qu'elle en interdit définitivement l'usage, en érigeant comme règle que tout acte sexuel doit rendre possible la transmission de la vie.

Le second texte n'est pas moins célèbre : il s'agit de la « déclaration » *Persona Humana* du 29 décembre 1975. Ce texte décisif se propose de stigmatiser « le relâchement des mœurs » : il prône la chasteté stricte avant le mariage (la mode étant, alors, à la « cohabitation juvénile » et l'Église veut y mettre fin), sanctionne sévèrement la masturbation (« un acte intrinsèquement et gravement désordonné ») et proscrit l'homosexualité. « Selon l'ordre moral objectif, les relations homosexuelles sont des actes dépourvus de leur règle essentielle et indispensable. Elles sont condamnées dans la Sainte Écriture comme de graves dépravations et présentées même comme la triste conséquence d'un refus de Dieu. »

Textes majeurs et pourtant vite anachroniques. À l'époque, déjà, ils furent accueillis sévèrement par la communauté scientifique, dont ils avaient ignoré toutes les découvertes biologiques, médicales et psychanalytiques, et plus encore par les opinions publiques. L'Église catholique apparaît brutalement à contre-courant de la société et la distance, dès lors, avec la vie réelle des fidèles ne va plus cesser de s'élargir. Ces règles archaïques ne seront jamais comprises par la plupart des catholiques : elles seront massivement ignorées ou moquées par les nouveaux couples et les jeunes, superbement rejetées par la très grande majorité des croyants. On a même parlé, à leur égard, d'un « schisme silencieux », dont la chute des vocations et l'effondrement de la pratique catholique seraient la conséquence.

— L'erreur n'est pas d'avoir eu une parole sur la morale sexuelle, elle était souhaitable et reste souhaitée par une majorité de chrétiens. L'humanisation de la sexualité, pour reprendre une expression de Benoît XVI, est une thématique sur laquelle l'Église devait s'exprimer. L'erreur : en fixant la barre trop haut, si je puis dire, en étant déconnectée et inaudible, l'Église s'est mise elle-même hors jeu des débats sur la morale sexuelle. Une position dure sur l'avortement eût été mieux comprise, par exemple, si elle s'était accompagnée d'une position souple sur la contraception. En prônant la chasteté pour les jeunes, les couples divorcés ou les homosexuels, l'Église a cessé de parler aux siens, déplore un cardinal interviewé à Rome.

On sait aujourd'hui, par les témoins et des documents d'archives, que l'interdiction de la pilule, et peut-être les autres condamnations morales sur la masturbation, l'homosexualité et le célibat des prêtres, furent longuement débattues. Selon les historiens, la ligne dure était en fait minoritaire mais Paul VI a pris sa décision en solitaire, *ex cathedra*. Il l'a fait en ralliant l'aile conservatrice incarnée par le vieux cardinal Ottaviani et par un nouveau venu : le cardinal Wojtyła, futur pape Jean-Paul II, qui joua un rôle tardif, mais décisif, dans ce spectaculaire durcissement de la morale sexuelle de l'Église. Jean Guitton, adepte militant de la chasteté hétérosexuelle, a également plaidé pour le maintien du célibat des prêtres.

De nombreux théologiens et experts que j'ai rencontrés font grief au pape Paul VI, dont les idées étaient si peu hétérodoxes, d'avoir « enfourché une ligne dure » pour de mauvaises raisons, stratégiques ou personnelles. Ils m'ont fait remarquer que le célibat est une valeur qui a été historiquement défendue dans l'Église par ses composantes homophiles et homosexuelles. Selon l'un de ces théologiens : « Rares sont les prêtres hétérosexuels qui valorisent l'abstinence ; il s'agit essentiellement d'une idée de prêtres homosexuels ou, au moins, de personnes qui ont d'immenses interrogations sur leur propre sexualité. » Le doux secret de Paul VI se révèle-t-il au grand jour à travers le choix du célibat des prêtres ? Beaucoup le pensent aujourd'hui.

Une telle priorité, en décalage avec l'époque, nous renseigne sur l'état d'esprit du Vatican. Elle invite aussi à s'interroger sur un constat quasi sociologique, établi depuis au moins le Moyen Âge (si l'on en croit l'historien John Boswell) et qui est ici une nouvelle règle de Sodoma – la dixième : *Les prêtres et les théologiens homosexuels sont beaucoup plus enclins à imposer le célibat des prêtres que leurs coreligionnaires hétérosexuels. Ils sont volontaristes et très soucieux de faire respecter cette consigne de chasteté, pourtant intrinsèquement contre-nature.*

Les avocats les plus fervents du vœu de chasteté sont donc naturellement les plus suspects. Et c'est ici que le dialogue entre Paul VI et Jean Guitton prend toute sa valeur, une véritable comédie d'époque.

Le thème de la chasteté était une préoccupation récurrente chez les écrivains homosexuels que nous avons évoqués, de François Mauriac à Julien Green, sans parler de Jacques Maritain, mais il atteint un niveau délirant chez Guitton.

Issu d'un famille bourgeoise catholique où « l'on garde ses distances », Jean Guitton n'a jamais étalé sa vie privée sur la place publique, au point qu'elle est longtemps restée mystérieuse. Cet ascète puritain ne faisait pas état de ses émotions et ne parlait pas, bien qu'il fût laïc, de ses expériences amoureuses. Les témoins que j'ai interrogés confirment que Jean Guitton s'est peu intéressé aux femmes. Il les jugeait « décoratives » ou « ornementales », comme le disent ces personnages misogynes du *Portrait de Dorian Gray*.

Il se maria pourtant, déjà âgé, avec Marie-Louise Bonnet. Dans son autobiographie, *Un siècle, une vie*, il consacre un chapitre à son épouse qui traduit, ici encore, une forte misogynie : « J'avais cherché un ange pour tenir la maison, veiller sur les poussières. L'ange se présenta sous la forme de Marie-Louise, qui était professeur d'histoire de l'art et de science ménagère au lycée de Montpellier. » Ils n'eurent pas d'enfants et on ne sait si la relation fut seulement consommée. Ils ont vécu « comme un frère et une sœur », selon l'expression qu'on lui prête et, lorsque son épouse disparaît précocement, Guitton reste célibataire.

Une singularité qui n'a pas échappé à Florence Delay. La romancière, élue au « fauteuil » de Guitton à l'Académie française, doit, comme le veut la tradition, faire son « éloge » le jour de son entrée sous la coupole. Chose peu habituelle : Florence Delay, pourtant tout à son apologie du disparu, multiplie les allusions à sa misogynie légendaire : « Qu'eût-il pensé [qu]'une femme [lui succède], lui qui nous jugeait inachevées ! » Elle ne prend pas davantage au sérieux son mariage tardif : « Certains s'étonnent ou s'amusent que M. Guitton, apparemment voué à la chasteté du moine, ou plus philosophiquement au célibat kantien, ait écrit un essai sur l'amour humain – avant même son affectueux mariage d'automne avec Marie-Louise Bonnet. C'est que l'amour humain englobe celui qui va du disciple au maître et du maître au disciple. » Ah ! Qu'en termes galants, ces choses-là sont mises !

Si la nouvelle académicienne avait été plus perverse, ou plus ironique, elle aurait pu faire une allusion discrète à une remarque célèbre du sexologue Alfred Kinsey, un contemporain de Guitton. Auteur du fameux *Rapport Kinsey* sur la sexualité des Américains, le chercheur soulignait, pour la première fois de manière scientifique, la forte proportion des personnes homosexuelles dans la population générale. Si répandue, l'homosexualité n'était donc plus une anomalie, une maladie ou une perversion. Et Kinsey d'ajouter, narquois, que les seules véritables perversions qui demeuraient étaient au nombre de trois : l'abstinence, le célibat et le mariage tardif ! Guitton serait donc trois fois pervers !

S'il n'aimait guère les femmes, et ne parlait jamais du beau sexe, invisible à ses yeux, Guitton a « aimé d'amitié » bien des hommes. À commencer par le cardinal Poupard, qui a eu une longue correspondance avec lui (ce dont plus de deux cents lettres manuscrites, je l'ai dit, non encore publiées, témoigneront peut-être un jour). Ses passions masculines sont allées aussi à ses étudiants : et notamment à l'un de ses jeunes élèves, un certain Louis Althusser, « si blond et beau qu'il en aurait bien fait son apôtre » (Florence Delay, ici encore, qui ose tout !).

La relation de Jean Guitton avec le pape Jean XXIII, qu'il a connu sous le nom de Roncalli lorsque celui-ci était nonce à Paris, semble, elle aussi, atypique et l'« amour d'amitié » peut y avoir joué sa part.

De cet ordre également fut la relation nouée précocement avec Giovanni Battista Montini, le futur pape Paul VI. Cette proximité a suscité beaucoup d'incompréhension et de rumeurs. Un théologien aussi influent que le père Daniélou n'a pas hésité à dire que « le pape [Paul VI] a fait [une] imprudence [en mettant] Guitton au concile ». D'autres moquent le saint-père pour s'être « épris de cet écrivain de seconde zone, petite chose littéraire ». Enfin, une plaisanterie était récurrente au Vatican à son sujet, me raconte l'un des anciens directeurs de Radio Vatican : « On ne doit pas classer Guitton parmi les laïcs du conclave car il n'a pas d'enfants »…

Lorsqu'on lit les très exaltés *Dialogues avec Paul VI*, le livre d'entretiens réels ou imaginés de Jean Guitton avec le pape (préfacé par le cardinal Paul Poupard), on est également frappé par l'étrangeté du dialogue entre le saint-père et le laïc sur l'abstinence et sur ce qu'ils appellent « l'amour plus » entre Jésus et Pierre, qui « renferme une exigence, qui fait peur ».

Ce langage, on le connaît maintenant bien. C'est celui du premier Gide et du dernier Mauriac, de Julien Green aussi, d'Henri de Montherlant, celui de Maritain enfin. C'est le langage de la culpabilité et de l'espérance en la « civilisation de l'amour » (pour reprendre l'expression fameuse de Paul VI). C'est le langage de Platon, que justement Paul VI a rendu à nouveau fréquentable, en abolissant la mise à l'Index, dont il avait fait l'objet comme Montaigne, Machiavel, Voltaire, André Gide et tant d'autres.

Encore une fois ne forçons pas le trait. Il est possible que Jean Guitton ait vécu ces débats sur le « mode Maritain », dans l'innocence et l'ingénuité, sans se rendre compte de sa part probable d'inclinations et de sa sublimation gay. D'ailleurs, Guitton a affirmé ne rien comprendre à l'homosexualité. Ce pourrait être paradoxalement le signe d'une orientation affective homophile, ici réellement inconsciente.

Hormis Marie-Louise Bonnet, la seule femme qu'on trouve dans l'entourage de Jean Guitton est la « maréchale » de Lattre de Tassigny, la veuve d'un grand chef militaire français dont une rumeur persistante, au sein de l'armée en particulier, laisse entendre qu'il aurait été bisexuel (l'écrivain Daniel Guérin l'a affirmé dans son livre *Homosexualité et révolution* et l'éditeur Jean-Luc Barré, qui a publié l'œuvre du maréchal de Lattre de Tassigny, le pense aussi).

Entre la mort du maréchal de France en 1952 et sa propre disparition en 2003, à quatre-vingt-seize ans, la « maréchale » a vécu entourée d'une nuée d'homosexuels dans son salon parisien. Jean Guitton, espiègle et joyeux, selon un témoin, était un fidèle du lieu : il était « toujours bien accompagné de belles personnes du sexe fort et de mignons efféminés ». Un autre témoin confirme que Guitton aimait être « entouré d'éphèbes et de gitons de passage ».

Voilà un homme laïc qui vit comme un prêtre, fait le choix de ne pas avoir d'enfants, se marie tardivement et nourrit, sa vie durant, d'intenses amitiés homophiles en étant entouré de jeunes hommes désirés. A-t-il été un homosexuel « réfréné » ? C'est probable et rien ne prouve le contraire à ce jour. Pourtant, il faut trouver ici un autre mot pour définir ce type de relation. Or, Guitton nous en propose justement un, aussi imparfait soit-il : la « camaraderie ». Écoutons-le ici, avec ses mots à lui, dans son livre *Le Christ de ma vie*, où il dialogue avec le père Joseph Doré, futur archevêque de Strasbourg : « Il y a quelque chose qui est supérieur à l'amour de l'homme pour la femme, c'est la camaraderie. L'amour de David pour Jonathan, d'Achille pour Patrocle… Un jésuite peut avoir pour un autre jésuite un amour de camarade bien supérieur à l'amour qu'éprouverait cet homme s'il était marié… Il y a dans la camaraderie – c'est souvent pris en mauvaise part, à cause de l'homosexualité – quelque chose de tout à fait unique, d'extraordinaire. »

Magnifique confession, tout en jeux de miroirs, où la référence à David et Jonathan est choisie à dessein par un homme qui ne peut ignorer la charge homo-érotique de ce code explicitement gay (la principale association catholique homosexuelle porte déjà ce nom en France).

Jean Guitton, comme Jacques Maritain, cherche à inventer un langage pour appréhender la complicité masculine sans la réduire au sexe. On est au cœur de ce qu'on appelle – l'expression a été plus durable que la médiocre « camaraderie » de Guitton – l'« amour d'amitié ».

Le concept est ancien. Il est important, un court instant, d'en retracer la genèse tant il est au centre, lui aussi, de notre sujet. La notion d'« amour d'amitié » s'enracine dans la pensée grecque de l'Antiquité, chez Socrate et Platon, systématisée ensuite par Aristote. À travers Cicéron et saint Augustin, elle traverse l'Antiquité tardive jusqu'au Moyen Âge. On en trouve l'idée, sinon la lettre, chez saint Aelred de Rievaulx, un moine cistercien du xiie siècle, devenu le premier « saint LGBT » (car il n'a jamais caché ses amours). Un siècle plus tard, à une époque où la notion d'« homosexualité » n'existe pas (le mot ne sera inventé, on le sait, qu'à la fin du xixe siècle), le Moyen Âge se réapproprie ce concept de l'« amour d'amitié ». Thomas d'Aquin distingue l'« amour de convoitise » (*amor concupiscentiæ*) de l'« amour d'amitié » (*amor amicitiæ*) ; le premier rechercherait l'autre pour son bien personnel et égoïste ; le second privilégierait au contraire le bien de l'ami, aimé comme un autre soi-même. On dirait aujourd'hui, quoique imparfaitement : « amour platonique ».

L'idée d'« amour d'amitié » a été utilisée par la suite pour définir la relation entre Shakespeare et le jeune homme baptisé « Fair Youth » dans les *Sonnets*, Léonard de Vinci et son jeune élève Salai ou encore Michel-Ange et le jeune Tommaso dei Cavalieri. Amour ? Amitié ? Les spécialistes pensent aujourd'hui que dans les trois cas, il s'agissait probablement d'homosexualité. En revanche, que dire des écrivains Montaigne et La Boétie, pour lesquels l'expression « amour d'amitié » a été également employée ? Ne dénaturons pas ici une relation qui ne fut peut-être jamais sexuelle et qu'une célèbre formule de Montaigne résume bien, parce qu'elle défie l'explication rationnelle : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

L'expression « amour d'amitié » fut aussi utilisée pour décrire la relation entre le père Henri Lacordaire, l'un des restaurateurs de l'ordre des Dominicains en France et son « ami » Charles de Montalembert. Longtemps, l'Église s'est voilé la face à ce sujet en insistant sur cette « amitié » dont on sait aujourd'hui qu'elle était homosexuelle (l'inestimable correspondance Lacordaire-Montalembert, publiée récemment, révèle non seulement un dialogue exemplaire sur le catholicisme libéral français mais aussi la liaison explicite entre les deux hommes).

Le concept de l'« amour d'amitié » recouvre donc des situations infiniment variées et il a été utilisé à tort et à travers selon les époques pour un large continuum de relations qui vont de l'amitié virile à l'homosexualité proprement dite. Selon les spécialistes du sujet, d'ailleurs fort nombreux au Vatican, ce concept ne devrait toutefois s'appliquer qu'aux cas d'homophilie chaste. Il ne s'agirait pas d'un sentiment équivoque qui tendrait à entretenir la confusion entre l'amour et l'amitié, mais d'un amour authentique et chaste, relation de deux hommes en toute innocence. Son succès dans les milieux homophiles catholiques au XXe siècle s'explique par le fait qu'il met l'accent sur les vertus de l'être aimé, davantage que sur un désir charnel, soigneusement nié ; il permet de ne pas sexualiser l'affectivité. Enfin, les cardinaux les plus conservateurs – et les plus homophobes –, tels l'Américain Raymond Burke, l'Allemand Joachim Meisner, l'Italien Carlo Caffarra ou le Guinéen Robert Sarah, qui ont eux-mêmes fait vœu de chasteté, insistent fermement pour que les homosexuels se limitent à des relations d'« amour d'amitié », c'est-à-dire à la chasteté, pour éviter de vivre dans le péché. Ainsi, la boucle est bouclée.

De Jacques Maritain à Jean Guitton, ce monde des « amours d'amitié » constitue une influence souterraine du concile Vatican II.

Jacques Maritain n'a pas lui-même participé au concile mais il a eu une influence importante sur celui-ci en raison de son amitié avec Paul VI. Ce fut également le cas d'autres théologiens influents comme les prêtres Yves Congar, Charles Journet, Henri de Lubac ou Jean Daniélou. Ce dernier est le cas le plus éclairant : le jésuite français, théologien de renom, est appelé comme expert au concile Vatican II par Jean XXIII, avant d'être créé cardinal par Paul VI. Ami de Jean Guitton (ils ont cosigné un livre), Daniélou est entré à l'Académie française grâce à lui. Plutôt progressiste, il fut l'un des proches amis de Paul VI.

On a beaucoup glosé sur sa mort aussi subite qu'extraordinaire, le 20 mai 1974 dans les bras de « Mimi » Santoni, une prostituée de la rue Dulong à Paris. La cause du décès serait vraisemblablement un infarctus pendant l'orgasme. Une version contredite, bien sûr, par les Jésuites qui, devant le scandale suscité à l'époque par l'affaire, ont proposé leur propre version des faits, immédiatement relayée par *Le Figaro* : le cardinal serait venu apporter de l'argent à la prostituée pour l'aider et serait mort « dans l'épectase de l'apôtre à la rencontre du Dieu vivant ».

Une version que me confirme aujourd'hui le cardinal italien Giovanni Battista Re, qui fut « ministre » de l'Intérieur de Jean-Paul II :

— Jean Daniélou, nous le lisions beaucoup. Nous l'aimions beaucoup. Sa mort ? Je pense qu'il a voulu sauver l'âme de la prostituée, c'est ça. Pour la convertir peut-être. À mon avis, il est mort en apostolat.

Le cardinal Paul Poupard, ami de Daniélou (ils ont signé un livre ensemble), me confirme lui aussi, en levant les mains au ciel, la générosité du cardinal, si humble de cœur, bon comme le pain, venu rédimer les péchés de la prostituée. Peut-être même essayer de sortir du racolage, oh le galant homme, cette fille de mauvaise vie.

Au-delà de la risée que ces explications ont suscitée à l'époque – Daniélou était entièrement dévêtu lors de l'arrivée des pompiers –, l'essentiel, pour nous, est ailleurs. Si Daniélou était vraisemblablement un hétérosexuel pratiquant qui ne faisait évidemment pas partie de Sodoma, son frère en revanche fut clairement homosexuel. Alain est un hindouiste reconnu, spécialiste de l'érotisme divinisé de l'Inde jouissive, de Shiva et du yoga. Il fut aussi l'ami de François Mauriac et du chorégraphe Maurice Béjart. Son homosexualité, connue depuis longtemps, a été confirmée récemment par son autobiographie et par la publication des *Carnets spirituels* de son frère Jean. On sait qu'Alain a longtemps vécu avec le photographe suisse Raymond Burnier.

La relation entre les deux frères Daniélou est intéressante : il m'est possible d'affirmer aujourd'hui que Jean fut solidaire du choix de vie d'Alain et l'a soutenu durablement dans son homosexualité. Il a voulu prendre en charge le poids des « péchés » d'Alain et se soucier de son âme.

Le cardinal Jean Daniélou est allé plus loin. À partir de 1943, il s'est mis à célébrer chaque mois une messe pour les homosexuels. Ce fait est désormais bien établi (par l'autobiographie d'Alain et par une biographie détaillée consacrée aux deux frères). Il semble que cette messe, qui réunissait également le célèbre spécialiste de l'islam Louis Massignon, un chrétien lui-même homosexuel, se soit perpétuée pendant plusieurs années.

Le point clé ici n'est donc pas tant la mort de Jean Daniélou dans les bras d'une prostituée mais l'organisation par un cardinal en vue, un théologien de renom, proche du pape, de messes régulières destinées au « salut » des homosexuels.

Paul VI le savait-il ? C'est possible mais non pas certain. Toujours est-il que cet entourage largement homophile, ou pro-gay, participe à l'histoire de son pontificat – quintessence du « code Maritain ».

« Celui qui regarde cette séquence picturale se demande quel rapport peut avoir avec nous ce peuple de figures vigoureuses… » À l'occasion du cinquième centenaire de la naissance de Michel-Ange, un étonnant hommage gay-friendly est rendu, le 29 février 1976, par le pape Paul VI au sculpteur italien dans la basilique Saint-Pierre de Rome. En grande pompe, le saint-père chante la mémoire de l'« incomparable artiste » sous la majestueuse coupole qu'il a dessinée, tout près de sa sublime *Pietà*, que ce « jeune garçon qui n'a pas encore vingt-cinq ans » a fait sortir de ce marbre froid avec la plus grande « tendresse ».

À deux pas se trouvent la chapelle Sixtine et sa voûte, peinte à fresque avec sa foule virile, dont Paul VI vante les anges – mais pas les Ignudi, ces robustes éphèbes dénudés à l'insolente splendeur physique, ici passés à la trappe. Sont également cités dans le discours du pape « le monde des Sibylles » et des « Pontifes » ; mais aucune mention n'est faite du Christ nu de Michel-Ange, ni des saints en tenue adamique ou de l'« emmêlement de nus » du *Jugement dernier*. Par ce silence délibéré, le pape censure à nouveau ces carnations rosées qu'un de ses pudiques prédécesseurs avait, jadis, castrées en faisant recouvrir d'un voile les parties génitales de ces hommes dénudés.

Paul VI, maintenant dépassé par sa propre audace, s'enflamme, ému jusqu'aux larmes par les corps emmêlés et le jeu des muscles. Et « quel regard ! » constate le pape. Celui du « jeune athlète qu'est le David florentin » (entièrement nu et joliment membré) et la dernière *Pietà*, dite de Rondanini, « pleine de sanglots » et *non finito*. Visiblement, Paul VI est émerveillé par l'œuvre de ce « visionnaire de la beauté secrète » dont le « ravissement esthétique » égale la « perfection hellénique ». Et, soudain, le saint-père se met même à lire un sonnet de Michel-Ange !

Quel rapport, en effet, « peut avoir avec nous ce peuple de figures vigoureuses » ? Jamais sans doute dans l'histoire du Vatican, un tel éloge *girly* a été rendu en ce lieu si sacré à un artiste aussi hardiment homosexuel.

— Paul VI écrivait lui-même, à la main, ses discours. On a conservé tous les manuscrits, me dit Micol Forti, une femme cultivée et énergique, qui est l'une des directrices des Musées du Vatican.

La passion de Paul VI pour l'art s'inscrit, à cette époque, dans une stratégie politique. En Italie, la culture est en train de basculer de la droite à la gauche ; la pratique religieuse est déjà en déclin chez les artistes. Alors que, depuis des siècles, les catholiques dominaient les codes et les réseaux de l'art, cette hégémonie s'est évanouie à la fin des années 1960 et au début des années 1970. Paul VI pense toutefois qu'il n'est pas trop tard et que l'Église peut se resaisir, si elle sait draguer les muses.

Les témoins interrogés me confirment que l'engagement artistique de Paul VI était sincère et qu'il reposait sur une inclination personnelle.

— Paul VI était un « Michel-Ange addict », m'indique un évêque qui a travaillé avec le saint-père.

Dès 1964, le pape annonce le projet d'une grande collection d'art moderne et contemporain. Il se lance dans la grande bataille culturelle de sa vie, pour reconquérir les hommes du masque et de la plume.

— Paul VI a commencé par offrir les excuses de l'Église qui ne s'était pas occupée d'art moderne. Et puis, il a demandé aux artistes, aux intellectuels du monde entier de l'aider à constituer une collection pour les Musées du Vatican, poursuit Micol Forti.

Les cardinaux et les évêques que j'ai interrogés avancent plusieurs hypothèses pour expliquer cette passion des arts chez Paul VI. L'un d'entre eux note l'influence décisive qu'aurait eu sur lui un livre de Jacques Maritain, son essai *Art et scolastique*, dans lequel il imagine une philosophie de l'art qui laisse aux artistes leur entière liberté.

Un autre bon connaisseur de la vie culturelle du Vatican sous Paul VI insiste sur le rôle de l'assistant personnel du pape, le prêtre italien Pasquale Macchi, un lettré passionné d'art et un homophile avéré qui fréquentait les artistes.

— Grâce à Pasquale Macchi, Paul VI a réuni les intellectuels et tenté de faire revenir les artistes au Vatican. Ils mesuraient tous les deux le gouffre qui s'était creusé avec le monde de l'art. Et Macchi a été l'un des artisans de ces nouvelles collections, me dit un prêtre du Conseil pontifical pour la culture.

J'ai visité, à plusieurs reprises, l'aile moderne des Musées du Vatican. Sans qu'elle égale en aucune façon les collections anciennes – comment le pourrait-elle ? –, on doit reconnaître que les conservateurs vaticanesques ont été éclairés dans leurs choix. J'y vois notamment deux artistes bien peu orthodoxes : Salvador Dalí, peintre bisexuel, avec un beau tableau intitulé *Crucifixion* aux connotations soldatesques masochistes. Et surtout Francis Bacon, artiste ouvertement gay !

L'homosexualité présumée de Paul VI est une rumeur ancienne. En Italie, elle est même très insistante, tant elle a été évoquée dans des articles et jusque sur la page Wikipédia du pape, où figure le nom de l'un de ses amants supposés. Lors de mes nombreux séjours à Rome, des cardinaux, des évêques et des dizaines de monsignori travaillant au Vatican m'en ont parlé. Certains l'ont démentie.

— Je peux vous confirmer que cette rumeur a existé. Et je peux le prouver. Il y a eu des libelles, dès l'élection de Montini [Paul VI], en 1963, qui dénonçaient ses mœurs, me confie le cardinal Poupard, qui fut l'un des collaborateurs du pape.

Le cardinal Battista Re m’assure, pour sa part :

— J'ai travaillé avec le pape Paul VI pendant sept ans. Il fut un grand pape et tous les bruits que j'ai entendus sont faux.

On prête généralement à Paul VI une relation avec Paolo Carlini, un acteur italien de théâtre et de télévision, vingt-cinq ans plus jeune que lui. Ils se seraient connus lorsque Giovanni Montini était archevêque de Milan.

Si cette liaison est souvent répétée en Italie, certains de ses éléments factuels semblent anachroniques ou erronés. Ainsi, Paul VI aurait choisi son nom de pape en hommage à Paolo, ce qui est démenti par différentes sources, lesquelles apportent d'autres explications plus crédibles. De même, Paolo Carlini serait mort d'une crise cardiaque « deux jours après Paul VI à cause de sa tristesse » : or, s'il était peut-être déjà malade, il n'est décédé que bien plus tard. Montini et Carlini auraient également partagé un appartement à proximité de l'archevêché, ce qui n'est confirmé par aucune source fiable. Enfin, le dossier de la police de Milan sur la relation Montini-Carlini, souvent évoqué, n'a jamais été rendu public et rien ne démontre à ce jour qu'il existe.

Prétendument mieux informé que tout le monde, l'écrivain français Roger Peyrefitte, homosexuel militant, s'employa à « outer » Paul VI dans une série d'interviews : d'abord dans *Gay Sunshine Press*, puis dans le magazine français *Lui*, article repris en Italie par l'hebdomadaire *Tempo*, en avril 1976. Dans ces interventions à répétition, et plus tard dans ses livres, Peyrefitte déclarait que « Paul VI était homosexuel » et qu'il en avait « la preuve ». Le « outing » était sa spécialité : l'écrivain avait déjà mis en cause François Mauriac dans un article de la revue *Arts*, en mai 1964 (avec raison cette fois-là), ainsi que le roi Baudouin, le duc d'Édimbourg ou le shah d'Iran – jusqu'à ce qu'on découvre que certaines de ses sources étaient erronées car il avait été victime d'un canular de journalistes !

J'ai eu l'occasion, lorsque j'étais jeune journaliste, un peu avant sa mort, d'interroger Roger Peyrefitte au sujet de la rumeur de l'homosexualité de Paul VI. Ratiocinant, le vieil écrivain ne m'a pas paru très bien informé et, au vrai, seulement excité par l'odeur du scandale. Dans tous les cas, il n'a jamais apporté la moindre preuve de son « scoop ». Il semble en fait qu'il ait voulu attaquer Paul VI après la déclaration *Persona Humana*, qui était hostile aux homosexuels. En tout cas, l'écrivain médiocre et sulfureux, proche de l'extrême droite et volontairement polémiste, était devenu, à la fin de sa vie, un spécialiste des fausses informations, sinon des rumeurs homophobes, et parfois même un antisémite. Le critique Angelo Rinaldi a commenté en ces termes la publication de ses *Propos secrets* : « Hier recenseur des Juifs et des francs-maçons – un travail bien utile pour les futures proscriptions –, Roger Peyrefitte se fait aujourd'hui l'auxiliaire de la brigade des mœurs dans un livre attrayant comme un rapport de police… Quant à "faire progresser une cause maudite", il faut, au mieux, de l'inconscience pour le prétendre… Les "hétéro-flics" inventeraient s'il n'existait pas ce collectionneur de ragots désuets, septuagénaire à bouclettes dont les passages à l'écran sèment l'hilarité dans les chaumières et renforcent les préjugés. »

Le point intéressant, ce fut, bien sûr, la réaction publique de Paul VI. Selon plusieurs personnes interrogées (notamment des cardinaux qui ont travaillé avec lui), les articles sur son homosexualité supposée auraient beaucoup affecté le saint-père. Prenant la rumeur très au sérieux, il aurait multiplié les interventions politiques pour la faire cesser. Il aurait ainsi demandé personnellement son aide au président du conseil italien, alors Aldo Moro, qui comptait parmi ses amis proches et avec qui il partageait une même passion pour Maritain. Qu'a fait Moro ? Nous ne le savons pas. Le leader politique fut enlevé quelques mois plus tard par les Brigades rouges qui exigeaient une rançon. Paul VI est intervenu publiquement pour réclamer sa grâce et aurait même tenté de réunir les fonds nécessaires. Mais Moro fut finalement assassiné, plongeant Paul VI dans le désespoir.

Le pape choisit finalement de démentir lui-même la rumeur lancée par Roger Peyrefitte : il s'exprime publiquement sur le sujet, le 4 avril 1976. J'ai retrouvé son intervention au bureau de presse du Vatican. Voici la déclaration officielle de Paul VI : « Frères et fils très chers ! Nous savons que notre cardinal vicaire et, à sa suite, la Conférence épiscopale italienne vous ont invité à prier pour notre humble personne qui a fait l'objet de dérision et d'horribles et calomnieuses insinuations de la part d'une certaine presse, au mépris de l'honnêteté et de la vérité. Nous vous remercions de vos démonstrations filiales de piété, de sensibilité morale et d'affection… Merci, merci de tout notre cœur… En plus, puisque cet épisode et d'autres ont été causés par une récente déclaration de la Congrégation pour la doctrine de la foi, à propos de certaines questions d'éthique sexuelle, nous vous exhortons à accorder à ce document… une observance vertueuse et, ainsi, à fortifier en vous un esprit de pureté et d'amour qui s'oppose à l'hédonisme licencieux très diffusé dans les mœurs du monde d'aujourd'hui. »

Erreur de communication majeure ! Alors que la rumeur véhiculée par un écrivain réactionnaire peu crédible était limitée à quelques milieux homophiles anticléricaux, le démenti public de Paul VI, dans la solennité de l'angelus du dimanche des Rameaux, contribue à l'amplifier à travers le monde. Des centaines d'articles sont publiés pour relayer ce démenti, notamment en Italie, laissant bien sûr planer le doute. Ce qui n'était qu'une rumeur devient une question, peut-être un sujet. La curie retiendra la leçon : mieux vaut ignorer les rumeurs sur l'homosexualité des papes ou des cardinaux, que les médiatiser en les démentant !

Depuis, d'autres témoignages seraient venus appuyer la « terrible » rumeur : celui d'abord d'un poète italien mineur Biagio Arixi, qui était l'ami de Carlini, lequel lui aurait révélé sa liaison avec le pape peu avant sa propre mort. Le chambellan et maître de cérémonie de Jean XXIII et Paul VI, Franco Bellegrandi, a évoqué lui aussi ce sujet dans un livre douteux. L'archevêque polonais Juliusz Paetz s'est beaucoup répandu également sur l'homophilie supposée du pape, allant jusqu'à diffuser des photos et suggérer à des journalistes avoir eu une bromance avec lui (mais le témoignage de Paetz n'a jamais vraiment été pris au sérieux). Un ancien garde suisse a apporté pour sa part des informations qui vont dans le même sens et plusieurs anciens amants réels ou autoproclamés de Paul VI ont tenté de témoigner, souvent en vain, en tout cas sans être convaincants. En revanche, d'autres témoignages de cardinaux, et plusieurs biographes sérieux, démentent cette assertion avec fermeté.

Point plus capital : l'hypothèse de l'homosexualité de Paul VI et sa relation avec Paolo Carlini ont été prises au sérieux lors du procès en béatification de Paul VI. Selon deux sources que j'ai interrogées, le dossier a été épluché avec une extrême minutie par les prêtres qui ont préparé ce « procès ». S'il y a eu débat, s'il y a dossier, c'est au moins qu'il y a doute. La question de l'homosexualité supposée de Paul VI figure même explicitement dans les documents soumis au pape Benoît XVI, lesquels ont été rédigés par le père Antonio Marrazzo. Selon une source de première main qui connaît bien l'ample dossier rassemblé par Marrazzo, et a échangé avec lui sur les mœurs attribuées au saint-père, la question apparaît dans de nombreux documents et témoignages écrits. Selon cette même source, Marrazzo a toutefois conclu, après un important travail de vérification et de recoupement, que Paul VI n'était probablement pas homosexuel. Sa position a finalement été reprise par le pape Benoît XVI qui, après avoir effectué lui-même un long examen du dossier, a décidé de béatifier Paul VI et de reconnaître ses « vertus héroïques », mettant un terme provisoire à la polémique.

Reste un dernier mystère autour de Paul VI : son entourage truffé d'homophiles et d'homosexuels. Consciemment ou non, ce pape qui interdit sévèrement cette forme de sexualité réunit autour de lui, au même moment, bien des hommes qui la pratiquaient.

C'est le cas, on l'a vu, du secrétaire particulier de Paul VI, Pasquale Macchi, qui travailla vingt-trois ans avec lui, à l'archevêché de Milan d'abord, puis à Rome. Outre son rôle dans la création de la collection d'art moderne des Musées du Vatican, ce prêtre à la fibre artistique légendaire était un proche de Jean Guitton et il entretenait de nombreux contacts avec les créateurs et les intellectuels de son époque, au nom du pape. Son homophilie est confirmée par plus d'une dizaine de témoins.

De même, le prêtre et futur évêque irlandais John Magee, qui fut également l'un des assistants et confidents de Paul VI, était probablement homosexuel (comme l'ont laissé entendre des témoins lors du procès du scandale de Cloyne).

Un autre proche de Paul VI, Loris Francesco Capovilla, qui fut également le secrétaire personnel de son prédécesseur, Jean XXIII, et un acteur clé du concile (il a été créé cardinal par le pape François en 2014 et est mort à l'âge canonique de cent ans en 2016), aurait été homophile.

— Mgr Capovilla était un homme très discret. Il adressait des petits mots aux jeunes prêtres et était d'une grande gentillesse. Il draguait avec délicatesse. Il m'a écrit une fois, me confirme l'ancien prêtre de curie Francesco Lepore. (Un cardinal et plusieurs archevêques et prélats du Vatican me confirment également dans des entretiens enregistrés les inclinations de Capovilla.)

Le théologien officiel de Paul VI, le dominicain Mario Luigi Ciappi, un Florentin à l'humour dévastateur, passait lui aussi pour être un « homophile extraverti » qui vivait dans la proximité de son « socius », ou secrétaire personnel, selon trois témoignages convergents de prêtres dominicains que j'ai recueillis (Ciappi fut l'un des théologiens officiels de cinq papes, entre 1955 et 1989, et il a été créé cardinal par Paul VI en 1977).

Il en est de même pour le maître de cérémonies pontificales de Paul VI, le « monsignore » italien Virgilio Noè, futur cardinal. On s'est longtemps amusé, au Vatican, de cet homme de protocole droit comme un cierge en public, dont on disait qu'il menait une vie tordue en privé.

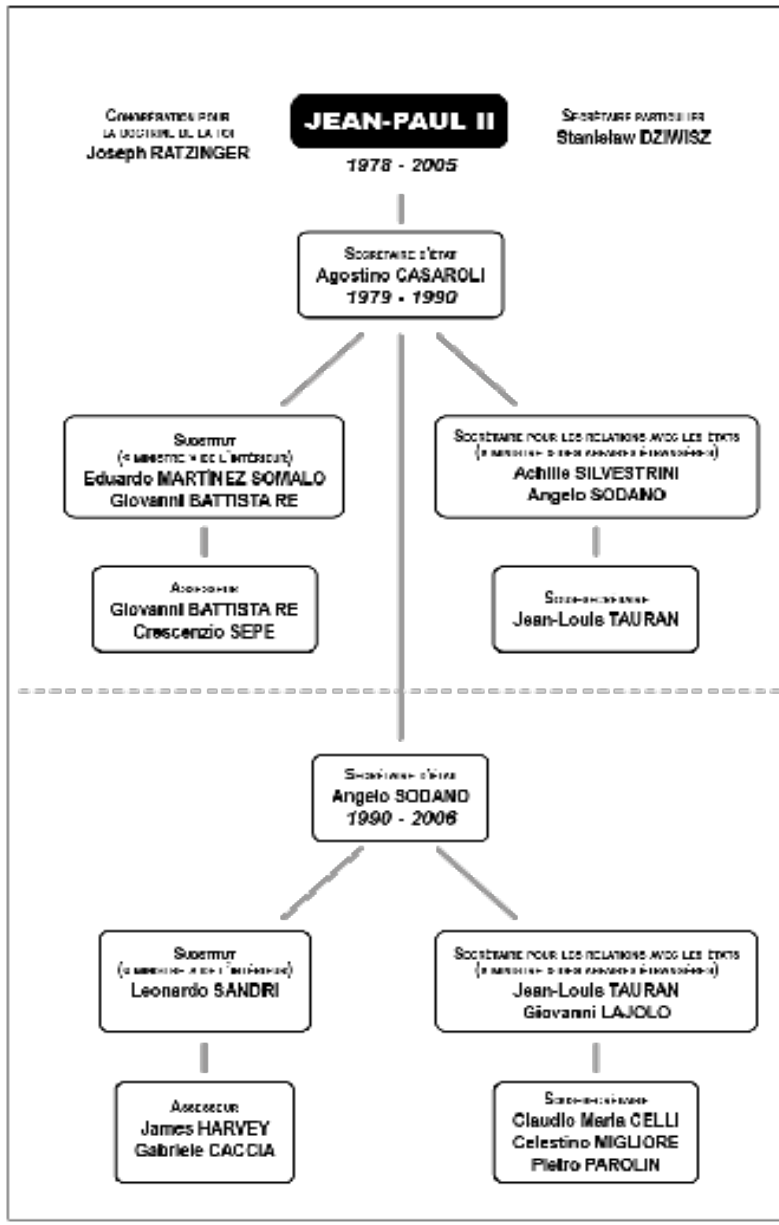
— Tout le monde savait que Virgilio était pratiquant. Disons même très pratiquant ! C'était une forme de plaisanterie entre nous, à l'intérieur du Vatican, confirme un prêtre de la curie romaine.

Le camérier du pape était, lui aussi, un homosexuel connu ; et c'était également le cas de l'un des principaux traducteurs et gardes du corps du saint-père – le célèbre archevêque Paul Marcinkus, dont nous reparlerons. Quant aux cardinaux de Paul VI, ils sont nombreux à faire partie « de la paroisse », à commencer par Sebastiano Baggio, auquel le pape confie la Congrégation des évêques, après l'avoir élevé à la pourpre. Enfin, l'un des responsables de la garde suisse sous Paul VI, proche du pape, vit encore aujourd'hui avec son boyfriend dans la banlieue de Rome, où l'une de mes sources l'a rencontré.

En recrutant majoritairement dans son entourage des prêtres homophiles, « questioning », « closeted » ou des pratiquants, qu'a voulu nous dire Paul VI ? Je laisse juge le lecteur, qui a entre les mains toutes les clés du dossier et tous les éléments du puzzle. En tout cas, le « code Maritain », matrice apparue sous Paul VI, va se perpétuer sous les pontificats suivants de Jean-Paul II, Benoît XVI et François. L'œil toujours malin, le pape a érigé l'« amour d'amitié » en règle de fraternité vaticane. Le « code Maritain » est né sous ses bons auspices ; il perdure aujourd'hui.

Troisième partie

Jean-Paul


Joseph RATZINGER
JEAN-PAUL II
1978 - 2005
Stanislaw DZIWISZ
Agostino CASAROLI
1979 - 1990
Eduardo MARTINEZ SOMALO
Giovanni BATTISTA RE
Achille SILVESTRINI
Angelo SODANO
Giovanni BATTISTA RE
Crescenzio SEPE
Jean-Louis TAURAN
Angelo SODANO
1990 - 2006
Leonardo SANDRI
Jean-Louis TAURAN
Giovanni LAJOLO
James HARVEY
Gabriele CACCIA
Claudio Maria CELLI
Celestino MIGLIORE
Pietro PAROLIN

9.

Sacré collège

— Sous Paul VI, on était encore dans l'homophilie et l'« inclination ». Avec Jean-Paul II, les choses changent complètement de nature et d'ampleur. Dans son entourage, il y a plus de pratiquants et un niveau de vénalité et de corruption parfois inimaginables. Il y a eu autour du saint-père un véritable anneau de luxure.

C'est un prêtre de curie qui me parle ainsi, l'un des témoins du pontificat. Lorsqu'il emploie l'expression « anneau de luxure », ce monsignore ne fait que reprendre une idée déjà avancée par Benoît XVI et François. S'ils se sont bien gardés de citer tel ou tel cardinal, ou de critiquer leur prédécesseur polonais, les deux papes ont été choqués par l'entourage hybride de Jean-Paul II.

François ne parle jamais au hasard. Et lorsqu'il lance cette attaque sévère, souvent répétée depuis, contre le « courant de corruption » de la curie, il a évidemment des noms en tête. On est en juin 2013, au début de son règne : le pape s'exprime en espagnol devant un groupe de représentants catholiques latino-américains. La discussion porte, une fois n'est pas coutume, sur le lobby gay. Et si le nouveau pape évoque un anneau de « corruption », c'est qu'il détient des preuves : il vise des cardinaux précis. Il pense à des Italiens, des Allemands et, bien sûr, à des cardinaux latinos ou à des nonces qui ont été en poste en Amérique latine.

Il est de notoriété publique que des scandales ont émaillé le pontificat de Jean-Paul II et que plusieurs des cardinaux de son cercle rapproché étaient à la fois homosexuels et corrompus. Mais jusqu'à cette enquête, je n'avais pas mesuré le degré d'hypocrisie de la curie romaine sous Karol Wojtyła. Son pontificat aurait-il été « intrinsèquement désordonné » ?

Jean-Paul II est le pape de ma jeunesse et beaucoup de mes parents et amis l'ont toujours respecté. Au sein de la rédaction d'*Esprit*, une revue antitotalitaire d'inspiration catholique à laquelle je collaborais, Wojtyła était généralement considéré comme l'une des figures majeures de la fin du communisme. J'ai lu plusieurs livres et biographies sur ce géant du XXe siècle, arpenteur du monde. C'est en rencontrant les cardinaux, les évêques et les prêtres qui ont travaillé avec lui que j'ai découvert la face cachée – la face sombre – de son très long pontificat. Un pape entouré d'intrigants, d'une majorité d'homosexuels dans le placard, souvent homophobes en public, sans parler de tous ceux qui ont protégé des prêtres pédophiles.

— Paul VI avait condamné l'homosexualité mais ce n'est qu'avec Jean-Paul II qu'une véritable guerre contre les gays a été lancée. Ironie de l'histoire : la plupart des acteurs de cette campagne sans bornes contre les homosexuels l'étaient personnellement. En faisant ce choix de l'homophobie officielle, Jean-Paul II et son entourage n'ont pas pris la mesure du piège qu'ils se tendaient à eux-mêmes et du risque qu'ils faisaient courir à l'Église ainsi minée de l'intérieur. Ils se sont lancés dans une guerre morale suicidaire qu'ils allaient forcément perdre car elle consistait à dénoncer ce qu'ils étaient. La chute de Benoît XVI en sera la conséquence finale, me dit un prêtre de curie, qui a travaillé auprès du ministre des Affaires étrangères de Jean-Paul II.

Pour tenter de comprendre l'un des secrets les mieux gardés de ce pontificat, j'ai interrogé à Rome de nombreux cardinaux. Parmi eux, les principaux « ministres » du pape : Giovanni Battista Re, Achille Silvestrini, Leonardo Sandri, Jean-Louis Tauran, Paul Poupard, qui étaient, alors, au cœur de la curie romaine. J'ai rendu visite en Pologne à son secrétaire particulier, Stanisław Dziwisz. J'ai également rencontré une dizaine de nonces qui ont mis en œuvre sa diplomatie, plusieurs de ses conseillers presse, maîtres de cérémonie, théologiens et assistants, membres de la secrétairerie d'État entre 1978 et 2005, ainsi que de nombreux évêques ou simples monsignori. J'ai aussi obtenu de nombreuses informations et confidences lors de mes déplacements à l'étranger, au cours des enquêtes de terrain que j'ai menées en Amérique latine et, bien sûr, en Pologne. Enfin, les archives de la dictature chilienne, récemment ouvertes, ont été déterminantes.

Une énigme subsiste pour moi aujourd'hui au moment où je commence cette descente aux enfers. Que savait Jean-Paul II de ce que je vais raconter ? Que savait-il de la double vie de la majorité de son entourage ? A-t-il ignoré naïvement, laissé faire ou validé les scandales financiers et la mauvaiseté sexuelle de ses proches – puisque les deux dérives, celle de l'argent et celle de la chair, se sont additionnées, comme appariées et accouplées, au cours de son pontificat ? À défaut de réponse à cette énigme, j'aimerais croire que le pape, très tôt malade, et bientôt sénile, en ignorait tout et qu'il n'a pas couvert les dérives que je vais raconter.

Les deux principaux acteurs des années Jean-Paul II ont été les cardinaux Agostino Casaroli et Angelo Sodano. Italiens tous les deux, issus l'un et l'autre d'une famille modeste du Piémont, ils ont été les principaux collaborateurs du saint-père en occupant successivement le poste de cardinal secrétaire d'État – la plus importante fonction du saint-siège : Premier ministre du pape.

Le cardinal Casaroli, disparu en 1998, fut longtemps un diplomate subtil et rusé, chargé notamment des pays communistes auprès de Jean XXIII et de Paul VI, avant de devenir l'homme fort de Jean-Paul II. Sa grande diplomatie sans éclat, faite de dialogues, de compromis et de petits pas, reste, encore aujourd'hui, admirée par la plupart des diplomates qui m'ont parlé de lui, comme le nonce François Bacqué, Mgr Fabrice Rivet ou encore le nonce Gabriele Caccia, interrogé à Beyrouth.

Fréquemment, j'ai entendu dire à la secrétairerie d'État que tel ou tel nonce se situe « dans la lignée de la grande diplomatie de Casaroli ». Ce nom magique semble, encore aujourd'hui, un modèle pour beaucoup, une référence, comme on dirait d'un diplomate américain qu'il est « kissingérien » ou d'un diplomate français qu'il est « néo-gaulliste ». En creux, c'est aussi une façon subtile de se démarquer de la diplomatie de son successeur, Angelo Sodano, mise en place après 1991.

Celle de Casaroli est encore fondée sur la « patience », selon le titre de ses mémoires posthumes. Diplomate « classique », si le mot a un sens au Vatican, Casaroli est un pragmatique qui privilégie la realpolitik sur la morale et le long terme sur les coups d'éclat. Les droits de l'homme sont importants mais l'Église a des traditions qu'il convient également de respecter. Ce réalisme assumé n'exclut ni les médiations ni les diplomaties parallèles, menées par des organisations comme la communauté de Sant'Egidio ou des « ambassadeurs volants », tel le cardinal Roger Etchegaray en mission secrète pour Jean-Paul II en Irak, en Chine ou à Cuba.

Selon Etchegaray, que j'ai interrogé, Agostino Casaroli « était un grand intellectuel » qui a beaucoup lu, et notamment les Français Jacques Maritain et son ami Jean Guitton (qui préfacera l'un de ses livres). Plus important encore : Casaroli fut un homme de terrain courageux, il a parfois voyagé incognito de l'autre côté du rideau de fer et il a su se constituer un réseau d'informateurs locaux précieux pour suivre les évolutions de l'URSS et de ses pays satellites.

Le cardinal Paul Poupard, qui a travaillé avec lui, me dit :

— C'était un homme de la nuance. Il exprimait en termes clairs et courtois les désaccords. C'était la quintessence de la diplomatie vaticane. Et puis il était italien ! Le cardinal secrétaire d'État précédent, Jean Villot, un Français, avait bien fonctionné avec Paul VI, qui était italien. Mais avec un pape polonais, Villot a recommandé à Jean-Paul II de prendre un Italien. Il lui a dit : « Il vous faut un Italien. » En fin de compte, Casaroli cochait toutes les cases.

Lorsqu'il devient le Premier ministre du pape, et est créé cardinal, le talent de Casaroli va se déployer sur la question communiste. Secondant Jean-Paul II, qui a fait de l'anticommunisme sa priorité à travers ses discours et ses voyages, le secrétaire d'État mène des actions subtiles ou secrètes qui sont aujourd'hui assez bien connues. On fait financer massivement, et dans une certaine opacité, le syndicat polonais Solidarnosc ; des officines privées sont sollicitées en Europe de l'Est ; la banque du Vatican, dirigée par le célèbre archevêque Paul Marcinkus, organise la contre-propagande. (Les cardinaux Giovanni Battista Re et Jean-Louis Tauran démentent, lorsque je les interroge, que le saint-siège ait jamais financé directement Solidarnosc.)

Cette bataille fut le choix personnel de Jean-Paul II. Le pape a imaginé sa stratégie en solitaire et seul un nombre très restreint de collaborateurs ont su la décrypter à mesure qu'elle se déployait (principalement Stanisław Dziwisz, son secrétaire particulier, les cardinaux secrétaires d'État Casaroli puis Sodano, et au début du pontificat le cardinal-archevêque de Varsovie, Stefan Wyszyński).

Le rôle de Stanisław Dziwisz, en particulier, a été crucial et il est nécessaire ici d'entrer dans les détails – c'est d'une importance significative pour notre sujet. Ce prélat polonais connaît la situation communiste de l'intérieur : il a été, à Varsovie puis à Rome, le principal collaborateur de Jean-Paul II. Les témoins confirment qu'il fut l'homme clé de toutes les missions secrètes anticommunistes ; il a connu tous les dossiers sensibles et les financements parallèles. On sait que les relations de Dziwisz avec le cardinal Ratzinger ont été exécrables mais celui-ci, une fois élu pape, répondant peut-être à une promesse faite à Jean-Paul II mourant, l'a malgré tout nommé, quoi qu'il lui en coûtât, archevêque de Cracovie puis créé cardinal.

— Mgr Dziwisz a été un très grand secrétaire particulier, très fidèle, très grand serviteur. Il était constamment avec saint Jean-Paul II et disait tout au saint-père, me résume le cardinal Giovanni Battista Re.

L'ancien chef du protocole de Jean-Paul II, qui a souvent accompagné le pape dans ses voyages, Renato Boccardo, me confirme également l'influence décisive de Dziwisz, lors d'un entretien à Spoleto, à 130 kilomètres de Rome, dont il est aujourd'hui l'archevêque :

— Le secrétaire particulier Dziwisz était incontournable. Il était très actif dans tous les voyages du pape et, bien sûr, lorsqu'il s'agissait d'un déplacement en Pologne, il prenait plus particulièrement les choses en main. C'était alors le « gang des Polonais » qui gérait le voyage : le cardinal Grochołewski, le cardinal Deskur et Dziwisz. Je me souviens du voyage de 2002 et on devinait tous que c'était le dernier voyage du pape dans son pays natal. Dziwisz, qui était venu avec nous, connaissait tout le monde. L'accueil fut extraordinaire.

Sans le dire, Renato Boccardo laisse entendre que Dziwisz, resté longtemps dans l'ombre, se révèle à la fin du pontificat comme le vrai maître du Vatican.

— On a beaucoup parlé d'une « mafia » polonaise autour des cardinaux Stanisław Dziwisz, Andrzej Deskur, Zenon Grochołewski, Stefan Wyszyński ou encore le primat de Pologne Mgr Józef Glemp. On a même parlé d'un gang ! Je pense que c'est assez largement un mythe. Le seul qui était vraiment influent auprès de Jean-Paul II, c'était son secrétaire particulier : Stanisław Dziwisz, relativise toutefois le vaticaniste polonais Jacek Moskwa, lorsque je l'interviewe à Varsovie.

Aujourd'hui à la retraite à Cracovie, le cardinal Dziwisz a pourtant laissé à Rome une réputation ambiguë. On admire sa fidélité au pape mais on critique son hypocrisie. On peine à décrypter ses codes autoréférenciels d'initiés, son humeur vagabonde et ses safaris remontent à la surface, à l'époque où il aimait robinsonner près de la Villa Médicis, l'air de dire, comme le Poète, « Je suis caché et je ne le suis pas ». Et depuis son éloignement de la curie, les langues se délient.

L'un des hommes les plus secrets de l'histoire contemporaine du Vatican (Dziwisz n'a presque jamais donné d'interviews en près de trente années de carrière aux côtés de Karol Wojtyła) apparaît peu à peu au grand jour. Ainsi, un proche de Casaroli, qui travaille toujours au Vatican, me laisse entendre que les multiples vies de Dziwisz sont l'un des plus grands secrets du catholicisme romain :

— On avait donné un surnom à Dziwisz : « le pape a dit ». Il était l'incontournable secrétaire de Jean-Paul II et tout passait par lui. Évidemment, il faisait souvent « écran », c'est-à-dire qu'il transmettait au pape ce qu'il voulait bien transmettre. Peu à peu, et à mesure que la maladie de Jean-Paul II s'est aggravée, il s'est mis à parler à la place du pape, sans que l'on sache trop qui, du pape ou de Dziwisz, donnait les ordres. Ainsi des dossiers de pédophilie ou des scandales financiers : c'est sur ces questions que la tension avec le cardinal Ratzinger a eu lieu. Dziwisz était très dur. Il aurait fait pleurer Ratzinger à plusieurs reprises.

Un prêtre de curie confirme ces informations :

— Dziwisz était très schizophrène, très agressif. Il était très entreprenant et menait d'autant plus tranquillement ses affaires qu'il était le plus proche collaborateur du saint-père. Il se savait protégé et hors d'atteinte.

« Wdowa ». Le surnom polonais de Mgr Stanisław Dziwisz, littéralement « la veuve » ou, en anglais, « the widow », est aujourd'hui l'une des plaisanteries les plus récurrentes en Pologne – et elle n'est pas très heureuse. Au cours de mon enquête à Varsovie et Cracovie, j'ai entendu ce diminutif si souvent, par ironie ou par vacherie, qu'il est difficile ici de le passer sous silence.

— Je n'emploierai pas cette expression moi-même. Les gens qui l'appellent « la veuve » sont dans la calomnie. Ce qui est vrai en revanche, c'est que Dziwisz ne parle que de Jean-Paul II. C'est la seule chose qui compte dans sa vie. Son seul but : c'est Jean-Paul II ; son histoire et sa mémoire. Il a toujours été très effacé devant la stature du grand homme. Il est aujourd'hui son exécuteur testamentaire, m'explique le vaticaniste polonais Jacek Moskwa, qui fut longtemps correspondant à Rome, et qui est l'auteur d'une biographie du pape en quatre volumes.

J'ai interrogé des dizaines de prêtres, d'évêques et de cardinaux sur le parcours de Stanisław Dziwisz et une image très contrastée ressort de ces entretiens. À Varsovie, au siège de la Conférence épiscopale polonaise où je suis reçu, on souligne son rôle « majeur » et « déterminant » auprès de Jean-Paul II. Même type d'éloge lorsque je visite la fondation pontificale Papieskie Dziela Misyjne, dont le siège se trouve également dans la capitale polonaise.

— On est tous ici les orphelins de Wojtyła, m'explique Pawel Bielinski, un journaliste de l'agence d'information catholique KAI.

Le Polonais Włodzimierz Rędzioch, qui connaît bien Dziwisz, et a travaillé à l'*Osservatore Romano* pendant trente-deux ans à Rome, me dresse un portrait dithyrambique de l'assistant de Jean-Paul II lorque je le rencontre. À l'en croire, « son éminence vénérable Dziwisz » serait « l'un des hommes les plus honnêtes et vertueux de notre temps », son « grand cœur », sa « pureté » et sa « piété » seraient extraordinaires, très proches de celles d'un « saint »…

Enfant pauvre, né dans un petit village de Pologne, Stanisław Dziwisz doit en effet sa carrière à un seul homme : Karol Wojtyła. C'est lui qui ordonne prêtre le jeune séminariste en 1963, lui encore qui le fait élire évêque en 1998. Ils seront inséparables pendant plusieurs décennies : Dziwisz sera le secrétaire particulier de l'archevêque de Cracovie, puis celui du pape Jean-Paul II à Rome. Il est à ses côtés, et le protège de son corps, a-t-on dit, lors de l'attentat de 1981. Il connaît tous les secrets du pape ; et il a gardé ses carnets intimes. Depuis sa longue maladie et sa mort douloureuse, symbole universel de la souffrance humaine, Dziwisz a également conservé, comme une relique, un échantillon du sang du saint-père, étrange mémorial fluide qui a suscité d'innombrables commentaires macabres.

— Le cardinal Stanisław Dziwisz est une figure très respectée de l'Église de Pologne. Rendez-vous compte : il a été la main droite du pape Jean-Paul II, me dit, lors d'un entretien à Varsovie, Krzysztof Olendzki, un ambassadeur qui dirige aujourd'hui l'Institut polonais, une agence culturelle d'État, proche de la droite ultraconservatrice et catholique au pouvoir. [https://www.bookys-gratuit.org/]

D'autres témoins sont moins généreux. On me parle de Dziwisz comme d'un « rural peu impressionnant » ou comme d'un « homme simple qui serait devenu compliqué ». Certains avancent des formules sévères : « idiot », « mauvais génie de Jean-Paul II ». On me dit qu'il fallait veiller à Cracovie sur le cardinal dissipé « comme le lait sur le feu », pour qu'il ne commette pas d'imprudence ou ne dérape pas dans une interview.

— Ce n'est certes pas un intellectuel, mais il a fait des progrès considérables au fur et à mesure des années, relativise le journaliste Adam Szostkiewicz, un influent spécialiste du catholicisme à *Polityka* qui le connaît bien.

Pour entrer dans la compréhension de cette relation atypique entre le pape et son secrétaire particulier, certains avancent une autre explication : la loyauté.

— C'est vrai, ce n'est pas une grande personnalité, il a vécu essentiellement dans l'ombre de Jean-Paul II, concède le vaticaniste Jacek Moskwa, qui fut membre du syndicat Solidarnosc.

Lequel ajoute aussitôt :

— Mais ce fut un secrétaire idéal. Je l'ai connu lorsqu'il était jeune prêtre aux côtés de Jean-Paul II au Vatican. Il était fiable et fidèle : ce sont de grandes qualités. Dziwisz a longtemps été plutôt réservé, plutôt discret. Il ne recevait jamais les journalistes, même s'il me parlait souvent au téléphone, « off the record ». Au final, il a eu, pour un prêtre de son milieu d'origine, une magnifique carrière dans l'Église. Et la clé de sa relation au pape fut la loyauté.

Renvoyé à Cracovie comme archevêque par Benoît XVI, et créé cardinal dans la foulée, Dziwisz réside aujourd'hui dans un vieil hôtel particulier de la rue Kanonicza, où il m'accorde audience :

— Le cardinal, me dit son assistant italien Andrea Nardotto, ne donne guère d'interviews aux journalistes, mais il veut bien vous recevoir.

Je patiente dans le patio ensoleillé, au milieu des lauriers-roses et des jeunes conifères nains, en attendant « la veuve ». Dans le hall : le blason papal de Jean-Paul II en bronze, d'un brun inquiétant ; sur le côté du patio : une statue de Jean-Paul II, couleur craie. De loin, j'entends les voix des bonnes sœurs qui gargouillent. Je vois passer des livreurs à domicile qui apportent des plats tout préparés.

Soudain, d'une main brutale, Stanisław Dziwisz ouvre la porte en bois massive de son bureau et, rigide, tombe sur moi. Entouré de pioupious à col romain et de vieilles femmes à cornette, son éminence se fige, sévère comme un cierge. Le saint vieillard me jauge en guetteur, avec une joie curieuse, tout sourire. Il aime ce genre d'imprévu, de rencontre impromptue. L'assistant Nardotto m'introduit comme journaliste et écrivain français ; sans autre formalité, Stanisław Dziwisz me fait pénétrer dans son antre.

C’est une vaste pièce avec trois tables en bois. Un petit bureau rectangulaire recouvert de papiers ; une table à manger carrée, vierge, semble servir d’espace de réunion ; un bureau en bois ressemble à une écritoire d’écolier, encadré par de gros fauteuils de velours rouge pourpre. Congrégé, Mgr Dziwisz me fait signe de m’asseoir.

Le cardinal m'interroge sur « la fille aînée de l'Église » (la France) sans véritablement écouter mes réponses. À mon tour de l'interroger, mais il n'écoute pas davantage mes questions. Nous parlons des intellectuels français catholiques, de Jacques Maritain, Jean Guitton, François Mauriac…

— Et André Frossard et Jean Daniélou ! insiste le cardinal, en citant le nom des intellectuels qu'il a lus, ou du moins rencontrés.

Cet échange, cette énumération, ce name-dropping est comme un aveu : je ne suis pas en présence d'un intellectuel. Les idées ne semblent guère intéresser le cardinal émérite. Ce que me confirme, lors d'un petit déjeuner, Olga Brzezinska, une universitaire réputée qui anime plusieurs fondations culturelles et un important festival littéraire à Cracovie :

— Dziwisz est fort bien connu ici, et plutôt controversé, mais il n'est pas considéré comme une grande figure intellectuelle de la ville. Sa légitimité vient surtout du fait qu'il a été proche de Jean-Paul II. Il conserve ses carnets, ses secrets et même son sang ! C'est d'un sinistre…

Au mur du bureau de Dziwisz, je vois trois peintures représentant Jean-Paul II et un beau portrait pourpre de lui-même. Sur une des trois tables, la calotte traîne, à l'envers, sans égards ni protocole. Une horloge de parquet, balancier à l'arrêt, a cessé de marquer le temps. La gaieté effrayante du cardinal m'interpelle :

— Vous êtes très sympathique me dit, soudain, le cardinal, en marquant une pause, jovial et bonhomme. Homme du Sud polonais, il est lui-même très sympathique.

Mgr Dziwisz s'excuse de ne pas pouvoir me parler plus longtemps. Il doit recevoir un représentant de l'ordre de Malte, un petit vieillard tout fripé qui attend déjà dans le vestibule. « La barbe », semble-t-il me confier. Mais il me propose de revenir le voir le lendemain.

Nous faisons un selfie. Dziwisz prend son temps, adorable et, en un geste féminin tout en ne se départant jamais de sa domination, me prend par le bras pour bien fixer l'objectif. « Âme sentinelle », réfrénant ses folies, ses élans, ses idylles, il ruse avec moi et je joue avec lui. Dans un mouvement d'orgueil, il recule et je pense au Poète qui vient de dire : « Tu veux voir rutiler les bolides ? » Mais, à quatre-vingts ans, le bonheur est en fuite.

J'ai tant étudié le personnage que, confronté maintenant à mon sujet, vêtu en prêtre devant moi et sentant le roussi, je suis émerveillé. Je n'aurais jamais imaginé admirer cette créature du ciel pour son « âpre liberté », ses bontés, ses féeries. J'aime son côté « saltimbanque, mendiant, artiste, bandit, – prêtre ! ». Un jongleur, un funambule ; un nomade aux voyages dont on n'a pas de relation. Alors que mes derniers doutes s'évanouissent, j'admire, fasciné, l'« ardente patience » de ce grand prince de l'Église assis devant moi. Hors d'atteinte. Hors des contraintes. Il n'a pas changé. Incurable. Quelle existence ! Quel homme !

À Cracovie, le train de vie du cardinal suscite bien des étonnements. On me signale ses largesses ; ses indulgences de parvenu ; ses dons philanthropiques répétés à Mszana Dolna, son village natal. Bedonnant et embourgeoisé, notre homme aime la bonne chère et les bonnes surprises – c'est humain. Le soir de notre première rencontre, lorsque je suis en ville, je le vois dîner chez Fiorentina, restaurant plein d'étoiles où il reste presque trois heures et dont Iga, la manager, me dira plus tard : « Nous sommes l'un des meilleurs restaurants de la ville. Le cardinal Dziwisz est un ami du patron. »

D'où lui viennent ses moyens et, possiblement, sa fortune ? Comment se fait-il que le flambeur puisse, avec sa retraite de prêtre, mener une telle vie mondaine ? C'est l'une des clés du système.

Un autre mystère réside dans le soutien sans faille que Stanisław Dziwisz, lorsqu'il était secrétaire particulier du pape Jean-Paul II, a témoigné à l'égard des figures les plus sombres de l'Église. Pour enquêter en Pologne, j'ai travaillé avec mon researcher Jerzy Szczęsny, ainsi qu'avec une équipe de journalistes d'investigation du quotidien polonais *Gazeta Wyborcza* (notamment Mirosław Wlekły, Marcin Kącki et Marcin Wójcik). Certaines aspérités de la face sombre du secrétaire particulier de Jean-Paul II affleurent et des révélations plus vertigineuses ne devraient pas tarder. (L'immense succès, à l'automne 2018, du film *Kler*, qui concerne la pédophilie des prêtres en Pologne, et dont l'un des personnages pourrait avoir été inspiré par quelque éminence, atteste que le débat sur l'hypocrisie de l'Église a commencé dans le pays le plus catholique d'Europe.)

Le nom de Stanisław Dziwisz revient dans des dizaines de livres et d'articles relatifs aux affaires d'abus sexuels, non qu'on l'accuse lui-même de tels actes, mais parce qu'il est soupçonné d'avoir couvert, depuis le Vatican, des prêtres corrompus. Ses liens avec le Mexicain Marcial Maciel, le Chilien Fernando Karadima, le Colombien Alfonso López Trujillo et les Américains Bernard Law et Theodore McCarrick sont établis. Son nom revient également dans plusieurs scandales sexuels en Pologne, notamment dans la célèbre affaire Juliusz Paetz : cet évêque draguait les séminaristes en leur offrant des sous-vêtements « ROMA », qu'on pouvait lire, leur disait-il, à l'envers : « AMOR » (il a dû démissionner). De même, Dziwisz connaissait personnellement le prêtre Józef Wesołowski, ordonné à Cracovie : nommé nonce en République dominicaine, cet archevêque fut au cœur d'un vaste scandale d'abus homosexuels avant d'être arrêté à Rome, par la gendarmerie vaticane, à la demande du pape François. Que savait précisément Stanisław Dziwisz sur l'ensemble de ces dossiers ? A-t-il transmis au pape Jean-Paul II des informations adéquates ou les a-t-il « filtrées » et gardées par-devers lui ? A-t-il organisé, avec le cardinal Angelo Sodano, un « cover-up » de certaines de ces affaires ?

Certains prélats catholiques polonais que j'ai interrogés estiment que Dziwisz n'a pu être lié à aucun de ces scandales, car il en ignorait tout. D'autres pensent au contraire qu'il « devrait être aujourd'hui en prison » pour ses complicités. Au-delà de ces positions diamétralement opposées, certains vont jusqu'à affirmer, sans aucune preuve, que Dziwisz aurait pu être « traité » par les services secrets polonais, bulgares ou est-allemands en raison de ses « vulnérabilités » – mais cette « infiltration » vaticane, rumeur d'ailleurs récurrente, n'a pas le début d'un commencement de preuve.

Le vaticaniste polonais Jacek Moskwa me fournit, lorsque je l'interroge à Varsovie, une explication plausible : il suggère que, si Jean-Paul II et Dziwisz ont commis une erreur d'appréciation sur plusieurs prêtres soupçonnés ou accusés d'abus sexuels, celle-ci était involontaire, et le résultat d'une propagande communiste :

— N'oubliez pas le contexte : avant 1989, les rumeurs d'homosexualité et de pédophilie étaient couramment utilisées par les services secrets polonais pour discréditer les opposants au régime. Habitués aux chantages et aux manipulations politiques, Jean-Paul II et son assistant Dziwisz n'ont jamais voulu croire à aucune de ces rumeurs. Leur mentalité était celle de la forteresse assiégée : des ennemis de l'Église tentaient de compromettre les prêtres. Il fallait donc se montrer solidaires, coûte que coûte.

Adam Szostkiewicz du journal *Polityka* abonde dans le même sens, à une nuance près :

— Jean-Paul II avait son objectif et son agenda politique précis vis-à-vis de la Pologne et vis-à-vis du communisme. Il n'a jamais dévié de sa trajectoire. Du coup, il ne se souciait guère de son entourage et peut-être pas assez de la moralité de ses soutiens.

Il est probable que les justices nationales, qui enquêtent actuellement dans des dizaines de pays sur les abus sexuels dans l'Église, parviennent un jour à éclaircir ces mystères. Pour l'heure, Stanisław Dziwisz n'a pas été inquiété par la justice, il n'a jamais fait l'objet de poursuites ni de plaintes, et il coule à Cracovie une retraite bien active. Mais si un jour il devait être mis en examen, c'est l'image même du pontificat de Jean-Paul II qui serait atteinte en son cœur.

Le lendemain, je suis à nouveau rue Kanonicza et le cardinal Dziwisz me reçoit pour un second entretien informel. Il est plus imprudent, moins dans le contrôle que ses amis cardinaux Sodano, Sandri ou Re. Plus spontané.

Je lui ai apporté le petit livre blanc et il ouvre le paquet-cadeau avec complaisance.

— C’est votre livre ? me demande-t-il, à nouveau plein de bonté, et se souvenant maintenant que je suis journaliste et écrivain.

— Non, c'est un cadeau : un petit livre blanc que j'aime beaucoup, dis-je.

Il me regarde, un brin étonné, amusé maintenant qu'un étranger vienne de Paris pour lui offrir un livre ! Ses yeux me frappent. Ils sont identiques à ceux que j'ai vus si souvent sur les photos : l'œil gourmand et idolâtre parle mieux que la langue. C'est un regard plein de reproches.

Nous reprenons notre jeu. Le cardinal me demande de lui dédicacer mon cadeau et il me prête son porte-plume XXL. Pendant ce temps, il disparaît dans une antichambre et je l'entends ouvrir des tiroirs ou des armoires. Il revient avec quatre cadeaux pour moi : une photo, un beau livre et deux chapelets, l'un de grains noirs, l'autre de grains blancs, portant sur leurs étuis vert-de-gris un blason à son effigie. Sa devise épiscopale est simple : « Sursum Corda » (« Élevez vos cœurs »). Dans le train du retour pour Varsovie, j'offrirai l'un de ces chapelets à un passager sur une chaise roulante. L'homme, un catholique pratiquant atteint d'une maladie de Parkinson, me dira avoir étudié à l'université Jean-Paul II de Cracovie, et connaître le nom de Dziwisz, qu'il vénère.

La photo offerte représente, elle, le pape Jean-Paul II avec, dans les bras, un animal.

— C’est un agneau, me dit Dziwisz, lui-même doux comme un agneau.

Le cardinal me dédicace maintenant, de sa belle plume, encre noire minutieuse de prince, le livre de photographies.

— Vous êtes écrivain, Frédéric : comment écrivez-vous votre nom en français ? m'interroge-t-il.

— Frédéric, comme Frédéric Chopin.

Il me donne le cadeau et je l'en remercie, bien que ce livre soit horrible et vain.

— Vous êtes très sympathique pour un journaliste. Vraiment très sympathique, insiste Dziwisz.

La « camaraderie des femmes » lui étant interdite, je flaire son ennui cracovien, sa lassitude, lui qui fut sous les feux de la rampe et le second, à la barre, pour guider la marche du monde. À Rome, il a connu chaque séminariste et, par leur prénom, chaque garde suisse. Le temps a passé, et le singleton ne compte plus les veuvages. À Cracovie, le vieil homme dans sa robe sacrée, jeune retraité m'interroge. Pas même un compagnon.

— Non, je ne m'ennuie pas ici, Frédéric. Je préfère Cracovie à Rome, réfute Dziwisz, qui n'est pas de ceux qui se mettent à rougir.

Oubliées les commissions et les joyeuses libations ? Oubliées les « générosités vulgaires » et les sagesses bâtardes ? La vie est usée – mais aucun remords. Comment cela est-il possible ?

Maintenant nous ne sommes plus seuls. Un évêque est entré, qui vient de se courber jusqu'au sol, s'adressant à Dziwisz par un très révérencieux : « Éminence ».

Je fais remarquer au cardinal, ironique et un peu honteux, que je n'ai pas utilisé le terme « éminence » ; et le voici qui éclate de rire, me prenant par la main, comme s'il me mettait seul dans la confidence, l'air de dire que ce n'est pas grave, que les titres ne servent à rien, qu'il s'en fout complètement. L'air de dire, revenu de sa saison en enfer : « Je ne suis pas une éminence ! Je suis veuve ! »

Pour comprendre le pontificat de Jean-Paul II, il faut donc partir des cercles concentriques qui entourent le pape. Le premier anneau est celui des proches, dont Stanisław Dziwisz est le maillon central. Le secrétaire d'État, Agostino Casaroli, n'en fait pas partie. L'attelage qu'il forme avec le pape n'a, en réalité, pas bien fonctionné. Les rapports entre les deux hommes ont très vite connu des tensions, parfois violentes, et Casaroli, qui n'aimait pas le conflit, a proposé sa démission à plusieurs reprises, selon des sources concordantes. À l'extérieur, ces tensions n'ont pas fuité : leur relation a toujours paru fluide puisque Casaroli s'est plié aux exigences du pape. En bon diplomate, il a mis en musique une partition, même quand il ne l'approuvait pas. Mais, en privé, leur relation s'est détériorée, sur le fond et sur le choix des hommes.

Sur le communisme d'abord : le cardinal Casaroli était un homme de la guerre froide et il n'a guère anticipé la chute du communisme, bien qu'il la souhaitât. Dans un livre d'entretiens, le pape Benoît XVI confirmera ce point : « Il était évident que malgré toutes ses bonnes intentions, la politique de Casaroli avait fondamentalement échoué… Il était clair qu'au lieu de chercher à amadouer [le régime communiste] par des compromis, il fallait lui tenir tête. C'était le point de vue de Jean-Paul II et je l'approuvais. » Sur ce sujet, il est certain que l'histoire a donné raison au pape polonais, considéré aujourd'hui comme l'un des principaux artisans de la chute du communisme.

L'autre tension entre le saint-père et son Premier ministre a lieu sur le choix des hommes. Le drame de la vie de Casaroli fut-il sa succession, comme certains me l'ont dit ? En tout cas, le vieux et puissant cardinal, condamné à la retraite pour avoir atteint la limite d'âge en décembre 1990 (mais le pape aurait pu le prolonger), souhaite voir nommer à sa place son adjoint : Achille Silvestrini. La relation entre les deux hommes est magnétique et ancienne. Ils ont souvent travaillé en duo : Silvestrini fut son secrétaire particulier avant d'être son adjoint ; il préfacera ses mémoires posthumes. La presse italienne est allée jusqu'à évoquer des documents judiciaires sur leur supposé ménage : les deux prélats auraient été complices dans des affaires de dessous-de-table financiers, qu'ils se partageaient. Cela n'a jamais été prouvé. (J'ai rencontré Mgr Achille Silvestrini dans son appartement privé à l'intérieur du Vatican, près de la Piazza del Forno : nous avons échangé quelques mots, quelques regards et son équipe a insisté pour que nous fassions un selfie, mais il était malade et trop âgé, à quatre-vingt-quinze ans, pour que son témoignage soit exploitable.) [https://www.bookys-gratuit.org/]

Ce qui est acquis, en revanche, c'est leur proximité ; et lorsque j'interroge cardinaux et évêques sur cette relation singulière, ma question suscite généralement ce qu'il faut bien appeler des « sourires entendus ». Rares sont les prélats qui jouent carte sur table ; rares sont ceux qui mettent les bons mots pour définir les vraies choses. Leurs réponses sont métaphoriques, parfois poétiques, et je comprends bien que derrière ces sourires se cachent des secrets que personne ne veut dévoiler. Alors, ils recourent à des images très allusives. Font-ils partie « de la paroisse » ? Ont-ils « mangé de la brioche maudite » ? Forment-ils un « drôle de ménage » ?

On dira que je suis bien hardi dans mes hypothèses ; à dire vrai, je le suis insuffisamment ; je dois simplement écrire parfois au conditionnel ce qui, je le sais, pourrait être mis à l'affirmatif ! Et voici ce que je peux dire maintenant, avec justement plus de hardiesse.

Contrairement à d'innombrables rumeurs, Casaroli ne semble pas avoir été l'amant de Silvestrini. Écoutons l'ancien prêtre de curie Francesco Lepore, qui fut l'assistant de plusieurs cardinaux, et parle pour la première fois publiquement de ce qu'il sait sur ce présumé ménage Casaroli-Silvestrini :

— Premièrement Casaroli était homosexuel et tout le monde le savait au Vatican. Il aimait les hommes, pas les mineurs, non, mais les jeunes adultes. Il est certain que Silvestrini a été l'une de ses créatures. Mais ils n'ont sans doute jamais été amants, car Casaroli aimait les garçons plus jeunes. (Plus d'une dizaine de prêtres me confirment les inclinations de Casaroli, certains m'ayant même certifié avoir eu des relations intimes avec lui.)

Le père Federico Lombardi, ancien porte-parole des trois derniers papes, ne souhaite pas même discuter l'hypothèse de l'homosexualité de Casaroli, quand je l'interroge sur le sujet, lors d'un de nos cinq entretiens :

— Toutes ces accusations d'homosexualité sont un peu excessives, me dit-il. Il y a bien sûr des homosexuels dans l'Église, c'est évident. Il y en a même qui sont un peu plus évidents que d'autres. Mais je me refuse à lire les choses en ce sens et de croire que l'homosexualité est un facteur d'explication.

Ce qui est sûr, c'est que les deux partenaires de cet étrange ménage, Casaroli et Silvestrini, se sont toujours entraidés, partageant amitiés et haines. Ainsi, ils se sont toujours méfiés du nouveau « ministre » des Affaires étrangères de Jean-Paul II, Angelo Sodano, qui a lorgné dès 1989, à son retour du Chili, le poste de Casaroli.

L'intrigant voudrait-il la place promise à Silvestrini ? On se rassure comme on peut en se disant que Jean-Paul II vient de nommer Silvestrini comme préfet du Tribunal suprême de la Signature apostolique, et l'a créé cardinal, ce qui est un signe de son soutien, avant la promotion rêvée.

— J'ai rencontré Silvestrini quelques jours avant la date fatidique et il se comportait déjà comme s'il était secrétaire d'État, me fait remarquer le cardinal slovène Franc Rodé, lors d'un entretien dans son bureau au Vatican.

Rodé vient du bloc communiste et il analyse le choix entre Silvestrini et Sodano comme politique et rationnel :

— J'étais en Slovénie et j'ai pressenti, comme Jean-Paul II, que le communisme était moribond. On peut dire que Casaroli représentait l'aile gauche. Certains diront même que Casaroli c'était la ligne molle et Silvestrini la ligne molle de la ligne molle. Jean-Paul II a privilégié quelqu'un de droite. Sodano était un homme droit, un homme de sagesse et de fidélité.

Tout le monde comprend que Jean-Paul II hésite. Et ce qui ne devait être qu'une formalité s'éternise. Mais le pape rassure Casaroli en lui confirmant que, peu coutumier des intrigues romaines et peu intéressé par les affaires de la péninsule, il veut prendre un Italien pour le seconder.

Casaroli n'a pas démérité en défendant son poulain. Plusieurs témoins directs de sa campagne en témoignent : ils en parlent comme d'une épopée shakespearienne, préparée telle la bataille d'Azincourt par Henri V ; d'autres – plus français – préfèrent la décrire comme une conquête napoléonienne, qui aurait débuté par Austerlitz mais se serait terminée à Waterloo ; d'autres, sans doute plus justement, évoquent une campagne sournoise où tous les coups bas ont été possibles, sans parler des blessures d'amour-propre. Un prêtre, enfin, cite Platon et son éloge des couples de soldats qui vont toujours au combat par paire et sont, de ce fait, les plus vaillants et les plus invincibles, jusqu'à la mort.

— Dire que Casaroli « voulait » Silvestrini ne correspond guère à la réalité, nuance cependant le cardinal Paul Poupard. Casaroli avait une préférence, mais il savait que le choix revenait au pape. Ce qui ne l'a pas empêché de tenter de pousser la candidature Silvestrini et de déployer les grandes orgues.

En dépit des pressions insistantes de Casaroli, Jean-Paul II écarte finalement Silvestrini au profit d'Angelo Sodano. Et comme au Vatican, théocratie féroce où, à l'image du système électoral américain « *the winner takes all* », Casaroli s'est aussitôt après retiré pour consacrer la fin de sa vie à aider des garçons délinquants d'une prison de Rome. Quant à Silvestrini, blessé et déprimé, il rejoindra bientôt l'opposition libérale à Sodano et Ratzinger (le groupe dit de Saint-Gall) et commencera à s'occuper d'une école pour des orphelins dans le quartier de Cornelia à Rome (où je me suis rendu pour interroger ses proches, notamment l'archevêque Claudio Maria Celli).

Deux hommes du Vatican qui ont fréquenté Casaroli durant les dernières années de sa vie m'ont raconté leurs échanges. Ces témoignages sont de première main. L'ancien « Premier ministre » du pape ne leur a caché ni son goût pour les garçons, ni son amertume vis-à-vis de Jean-Paul II, ni ses critiques à l'égard de Sodano. Ces témoins, qui m'ont rapporté ses propos et ses blessures, ont d'ailleurs été surpris, lorsqu'ils le visitaient dans son appartement privé du Vatican, de découvrir, accrochés aux murs, des photos d'hommes nus.

— On pouvait dire que c'étaient des photos artistiques mais, évidemment, je n'étais pas dupe, me confie l'un des amis de Casaroli.

Un archevêque de curie me raconte également que Casaroli avait une œuvre d'art représentant saint Sébastien dans cet appartement privé :

— Il y avait beaucoup de plaisanteries autour de ce tableau et quelqu'un a même conseillé à l'ancien secrétaire d'État de le cacher dans sa chambre.

Et l’archevêque, qui craint d’être allé trop loin, ajoute pour diminuer la tension :

— Il faut bien voir que Casaroli était un esthète…

Selon une source diplomatique vaticane fiable, les inclinations artistiques de Casaroli et ses relations masculines furent utilisées contre lui par les avocats de la candidature d'Angelo Sodano. Et celle de Silvestrini fut torpillée lorsqu'on rapporta au pape des rumeurs contradictoires sur ses fréquentations personnelles.

— Cette rumeur infondée, cette petite médisance fut le baiser de Judas, commente un bon connaisseur du dossier.

La dureté de cet affrontement et ce jeu des rumeurs seraient étrangers aux raisons de l'éviction de Silvestrini pensent, au contraire, d'autres cardinaux et vaticanistes interrogés. L'un d'entre eux m'assure même :

— Ce ne fut pas pour Jean-Paul II une question interpersonnelle : il faut penser ce choix en termes de ligne politique. Dès que le mur de Berlin est tombé, Jean-Paul II a choisi d'écarter Casaroli. Ce fut quasiment automatique. Et par définition, le pape n'entendait pas laisser se perpétuer sa ligne, ce qui aurait été le cas s'il avait nommé Silvestrini à sa place. En fait, Silvestrini n'avait, dès le départ, aucune chance. Et Sodano a été choisi.

Angelo Sodano est fait d'un tout autre bois. C'est le « vilain » du pontificat de Jean-Paul II – et le « vilain » de ce livre. Nous allons apprendre à le connaître. Diplomate comme Casaroli, taiseux comme rarement un cardinal a pu l'être, mêlé à un grand nombre d'affaires de « cover-up » de prêtres pédophiles, le regard métallique, Sodano est présenté par tous ceux qui le connaissent comme un cardinal machiavélique pour lequel la fin justifie toujours les moyens. Il est l'éminence « noire », pas seulement « grise », dans toute la noirceur, l'opacité, du terme. Depuis longtemps, il sent, lui aussi, le roussi.

Sa campagne pour devenir le « Premier ministre » de Jean-Paul II a été efficace. L'anticommunisme de Sodano a primé, face à la modération de Casaroli, et par ricochet, de Silvestrini. La chute du mur de Berlin qui a eu lieu quelques mois auparavant a sans doute convaincu le pape qu'une approche « hard » (ligne Sodano) était préférable à une approche « soft » (ligne Casaroli-Silvestrini).

À l'idéologie, il faut ajouter la différence des personnalités.

— Dès le voyage du pape au Chili, où il était nonce, Sodano lui est apparu comme une personnalité forte, même s'il avait une apparence très efféminée. Il est grand, très épais, on dirait une montagne. Il a une forte autorité. En plus, c'est sa force, il est très loyal et docile. Il était l'exact opposé de Casaroli, me dit Francesco Lepore.

Federico Lombardi, qui dirigeait alors Radio Vatican, et deviendra par la suite le porte-parole de Jean-Paul II et de Benoît XVI, complète ce portrait du personnage :

— Angelo Sodano était efficace. Il a un esprit systématique. C'était un très bon organisateur. Certes, il n'a pas beaucoup de créativité, il est sans surprise, mais c'est ce que le pape recherchait.

Il semble que le secrétaire particulier de Jean-Paul II, Stanisław Dziwisz ait joué un rôle dans cette nomination, privilégiant la candidature Sodano. Selon le témoignage d'un influent laïc du Vatican :

— Casaroli fut un secrétaire d'État très puissant. Il savait dire « non » au pape. Dziwisz voulait une personne inoffensive à ce poste, un bon fonctionnaire capable de faire le job, mais qui dirait « oui ». Et tous ceux qui, comme moi, ont vécu à l'intérieur du Vatican durant tout le pontificat de Jean-Paul II savent très bien que c'est Dziwisz qui commandait.

Cet entourage qu'ils composent autour du pape n'est pas anodin. Quel étrange duo ils forment ! Ces deux personnages vont nous occuper longtemps dans ce livre.

Angelo Sodano habite aujourd'hui un penthouse, au luxe inouï, au dernier étage d'un lieu baptisé « collège éthiopien » au cœur du Vatican. Il est enfermé dans sa tour d'ivoire africaine, avec tous ses secrets et le souvenir de ses plus belles amours. Si le jardin d'Éden a jamais existé, il devait ressembler à ce petit paradis sur terre : lorsque je m'y rends, en traversant un pont, je tombe sur des pelouses impeccablement tondues, des cyprès élagués, des magnolias aux fleurs odorantes. C'est un jardin méditerranéen, avec des pins et bien sûr des oliviers. Dans les cèdres alentour, je vois des perruches à tête pourpre et à moustaches, élégantes et multicolores, qui chantent et contribuent, sans doute, le matin, à réveiller le cardinal Sodano en douceur.

Tout à mes réflexions sur ces beaux oiseaux à longue queue du collège éthiopien, je suis soudain abordé par un évêque africain de passage qui y réside, Musie Ghebreghiorghis, un franciscain qui vient de la petite ville d'Emdibir, à 180 kilomètres d'Addis-Abeba. L'évêque me fait visiter son collège, en compagnie d'Antonio Martínez Velázquez, un journaliste mexicain et l'un de mes principaux researchers, et il nous parle longuement d'Angelo Sodano et de sa noirceur. Musie est très mécontent :

— C’est abusif. Sodano ne devrait pas vivre là. C’est le collège éthiopien ici ; donc c’est pour les Éthiopiens…

La raison de son courroux, et celui des autres prêtres éthiopiens vivant dans ce collège : la présence d'Angelo Sodano qui a privatisé le dernier étage de l'établissement. Pour Musie Ghebreghiorghis, Sodano n'aurait jamais dû être autorisé à habiter là. (Le pape Benoît XVI et le cardinal Bertone critiqueront également cette privatisation.)

Il faut dire que le penthouse a été aménagé pour convenances personnelles. Un ascenseur évite à Sodano, qui a bien préparé ses vieux jours, d'en monter les escaliers. Dans les couloirs, je vois des photos du cardinal en compagnie de Benoît XVI – alors que tout le monde sait qu'ils furent d'irréductibles ennemis. Le mobilier est affreux, comme souvent au Vatican. Et quel isolement ! Il n'y a là, comme je le constate, qu'un seul autre cardinal italien qui vit à côté de lui : Giovanni Lajolo. Protégé et intime de Sodano, Lajolo fut en tant que secrétaire pour les relations avec les États son adjoint direct à la secrétairerie d'État. Un Silvestrini qui a réussi.

La légende noire, la terrible réputation d'Angelo Sodano, a plusieurs origines. Cet Italien du Nord, dont le père fut longtemps député de la Démocratie chrétienne, ordonné prêtre à vingt-trois ans, est un homme de pouvoir et de volonté forte qui a usé de sa puissance pour faire et défaire les carrières. Son ambition est précoce. Il a été repéré par Paul VI, lorsqu'il s'occupait de la Hongrie à la secrétairerie d'État, lequel le nomme nonce au Chili en 1977. Numéro deux du Vatican pendant quatorze ans sous Jean-Paul II, et doyen des cardinaux, il a cumulé les fonctions comme peu d'hommes d'Église avant lui. Son bilan est généralement jugé positif sur la crise yougoslave, la première guerre du Golfe, les conflits au Kosovo ou en Afghanistan, ou encore les multiples tensions en Terre sainte pendant la durée de son mandat.

On a parfois comparé Sodano au cardinal Mazarin, cet Italien prélat d'État qui servit à la fois le pape et les rois de France, et dont les abus de pouvoir, le nombre d'ennemis et les relations amoureuses secrètes sont légendaires ; pour lui, la raison d'État imposait le mensonge. Durant la décennie où Jean-Paul II, pape jeune et sportif, de forte carrure et plein de vigueur, s'est transformé en « pape de la souffrance », bientôt paralysé par la maladie de Parkinson, incapable de diriger la curie, privé peu à peu de mobilité et même de parole – selon tous les témoignages –, Sodano est devenu le véritable pape par intérim.

Il forme théoriquement, je l'ai dit, un duo avec Mgr Stanisław Dziwisz, secrétaire particulier de Jean-Paul II, et même un trio avec le cardinal Ratzinger, préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi. Mais le premier, intime du pape, n'est pas encore évêque ; quant au second, aussi central soit-il, il est essentiellement cantonné à la doctrine et aux idées. L'ambition de ces hommes s'affermira peu à peu mais, en attendant, le tétrarque Sodano gouverne sans partage l'ensemble des affaires intérieures et la diplomatie vaticane.

Ses idées politiques ajoutent une détestation de fond à des animosités de personnes, déjà bien connues à Rome. À la différence du cardinal Casaroli et de son dauphin Achille Silvestrini, hommes de compromis, Sodano est un homme raide, secret et péremptoire. C'est un dur et, dit-on, un violent, qui rend au centuple les coups qu'on lui assène. Son mode opératoire : le silence et la fureur. Son ressort idéologique, ce qui l'anime, c'est principalement l'anticommunisme. D'où sa proximité si rapide avec Jean-Paul II qui se noue ou se confirme lors du voyage controversé du pape au Chili, en 1987. Angelo Sodano est alors nonce à Santiago. Et son passé chilien trouble, dont personne ne connaît toutefois les détails, va beaucoup desservir l'image du cardinal secrétaire d'État.

L'histoire du Vatican des années 1990 et 2000 s'est donc nouée dix ans plus tôt dans la capitale chilienne, où Sodano débute son ascension. Je m'y suis rendu à deux reprises pour ce livre et j'y ai interrogé des dizaines de témoins. Certaines archives de la dictature commencent également à « parler », alors même que les procès des complices du général Pinochet continuent. S'il n'y a apparemment guère de documents écrits de la DINA, les services secrets (vraisemblablement détruits), d'importantes archives américaines du département d'État et de la CIA, ont été déclassifiées récemment sous la pression internationale. Des copies de ces documents originaux ont été confiées par les États-Unis au gouvernement chilien et sont désormais accessibles au Museo de la Memoria y los derechos humanos à Santiago. J'ai largement exploité ces milliers de documents inédits pour la partie de ce livre consacrée à Angelo Sodano. Beaucoup de choses qui étaient encore méconnues il y a quelques années commencent à remonter à la surface, à l'image des cadavres que le dictateur Pinochet a voulu faire disparaître.

« L'homme du bien, en ces temps-là, touchait à l'homme du mal. » La formule est de Chateaubriand – elle s'applique bien à Sodano.

Me voici à Santiago du Chili pour mon enquête et c'est là que je deviens, sans l'avoir anticipé, une sorte de biographe d'Angelo Sodano. J'aurais aimé que le cardinal et son biographe puissent se croiser ; malgré des lettres et des échanges épistoliers amicaux, la rencontre n'a pas eu lieu. C'est sans doute dommage. Je n'en prends que plus clairement conscience de ma responsabilité. Je sais que le parcours du cardinal secrétaire d'État se résumera peut-être – hélas – désormais aux pages qui vont suivre.

Ecce homo. Angelo Sodano a été le représentant du Vatican au Chili de mars 1978 à mai 1988. Il arrive à Santiago à « l'âge des folles espérances », peu de temps après le coup d'État d'Augusto Pinochet. C'est un pays qu'il connaît déjà, puisqu'il y a vécu entre 1966 et 1968, comme adjoint à la nonciature. C'est aussi un pays crucial pour le Vatican, compte tenu des relations considérées comme « spécialement sensibles » avec le dictateur chilien.

Sodano va nouer une longue relation avec Pinochet que les nombreux témoins que j'ai interrogés n'hésitent pas à qualifier d'« amitié profonde » ou même d'« amitié fusionnelle ».

— Angelo Sodano était très soucieux des droits de l'homme. Nous avons fait le maximum de ce que nous pouvions faire. Nous avons eu, ne l'oubliez pas, jusqu'à une trentaine de réfugiés politiques dans les dépendances de la nonciature de Santiago, plaide l'archevêque François Bacqué, qui fut l'adjoint de Sodano au Chili.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de discuter et de dîner en tête à tête avec ce diplomate émérite, aujourd'hui à la retraite. Une chance : Bacqué est aussi bavard que Sodano est cachottier, aussi bonhomme et enjoué que l'ancien secrétaire d'État est taiseux et peigne-zizi ; l'un désireux de se faire aimer et l'autre de se faire détester. À la différence de Bacqué, Sodano a toujours réservé ses bons mots pour son petit groupe d'affidés, de nonces sibyllins et de cardinaux impénétrables. Et pourtant, ces deux natures si dissemblables, le nonce qui a réussi et le nonce qui a échoué, se ressemblent – beaux acolytes.

La majorité des témoins et experts que j'ai interviewés à Santiago du Chili ne partagent pas l'appréciation positive, d'ailleurs quelque peu empruntée, de François Bacqué. Pour eux, le passé de Sodano serait, en réalité, « plus noir que sa soutane ».

Regardez d'abord son train de vie ! Selon le témoignage d'Osvaldo Rivera, un proche conseiller de Pinochet, que nous avons recueilli à Santiago du Chili, Angelo Sodano vivait dans le luxe :

— Un jour, j'ai reçu une invitation à dîner du nonce, invitation que j'ai acceptée. En arrivant, je me suis rendu compte que j'étais le seul convive. Nous nous sommes assis à une table très élégante, couverte d'argenterie. Et je me suis dit : « Ce prêtre veut me montrer ce qu'est le pouvoir, le pouvoir absolu, et me faire comprendre que je suis le dernier des misérables. » Car non seulement, c'était un environnement de luxe, mais l'étalage lui-même était ostentatoire.

De nombreux autres témoins se souviennent de ce train de vie hors du commun pour un prêtre, fût-il nonce. Sodano n'a pas érigé la modestie en vertu.

— Je me souviens très bien de Sodano : c'était un prince. Je le voyais tout le temps : il menait la grande vie. Il sortait en voiture avec une escorte policière et en gyrophare, ce qui nous étonnait pour un nonce. Il assistait à toutes les inaugurations et exigeait un siège réservé au premier rang. Il était l'exact opposé de l'Église, car il était pro-Pinochet alors que l'Église chilienne ne l'était pas ! témoigne l'écrivain et activiste Pablo Simonetti.

Universitaire réputé, Ernesto Ottone fut longtemps l'un des dirigeants du parti communiste chilien. Il a bien connu Sodano, et me raconte :

— Au Chili, Sodano ne donnait pas du tout l'impression d'être un ecclésiastique. Il aimait la bonne chère et le pouvoir. J'ai été frappé par sa misogynie qui contrastait avec le fait qu'il était très efféminé. Sa manière de donner la main était inouïe : il ne serrait pas la main, il vous faisait une sorte de caresse féminine, comme une courtisane du XIXe siècle avant qu'elle ne s'évanouisse et demande qu'on lui apporte les sels et qu'on la vaporise !

Stupéfaits, les témoins voient aussi Sodano « s'incliner jusqu'à terre » lorsqu'il rencontre le dictateur. Avec des subalternes, il devient plus friendly : « Il vous tapait dans le dos », me dit un témoin. Mais les femmes restent les grandes absentes de la vie du nonce qui est, en effet, d'une misogynie effrayante. Parfois, ce grand solitaire est seul ; d'autres fois, il est plusieurs. On le voit alors arriver avec son entourage, un aréopage de créatures mâles dévouées corps et âme. Avec le temps, la mauvaiseté s'installe.

Une personne qui a travaillé avec Sodano à la nonciature confirme cette évolution :

— Au départ, Sodano se montrait prudent et réservé. Il est arrivé au Chili avec les idées de Rome sur la dictature : il avait plutôt une vision critique de Pinochet et il voulait défendre les droits de l'homme. Mais peu à peu, au contact de la réalité et du dictateur, il est devenu plus pragmatique. Il s'est mis à pactiser avec le régime.

François Bacqué, qui fut lui aussi en poste au Chili avec Sodano, a les mêmes souvenirs :

— Au début, il ne voulait pas se compromettre avec Pinochet. Je me souviens d'un jour où il devait s'afficher à ses côtés à l'occasion d'une cérémonie militaire. Le nonce était traditionnellement présent et Sodano n'a pas voulu y aller par peur de compromettre l'Église.

Les archives diplomatiques, aujourd'hui déclassifiées, confirment effectivement qu'il y a eu des tensions entre Sodano et Pinochet, notamment durant les premières années. En particulier en 1984, lorsque quatre extrémistes de gauche pénètrent dans la nonciature apostolique en demandant l'asile politique. Plus nombreux sont pourtant les documents qui prouvent un soutien sans faille de Sodano à Pinochet : le nonce ira jusqu'à fermer les yeux quand le gouvernement fera arrêter des prêtres accusés d'activités subversives.

De fait, Angelo Sodano devient à son corps défendant l'ange gardien de Pinochet. Il se met à minimiser ses crimes, reprenant l'approche de son prédécesseur à Santiago du Chili qui, en 1973, les avait carrément disqualifiés en les taxant de « propagande communiste » (selon les documents des missions diplomatiques américaines révélés par WikiLeaks). Il s'efforce aussi de minorer le système de torture systématique, pourtant massif et brutal, et s'évertue à maintenir les relations diplomatiques entre le saint-siège et le Chili, après que plusieurs États, dont l'Italie, les eurent interrompues.

Par la suite, selon de nombreux témoignages que j'ai recueillis (dont celui du prêtre Cristián Precht, l'un des plus proches collaborateurs de l'évêque de Santiago, Raúl Silva Henríquez), Sodano a contribué à la nomination d'évêques neutres ou pro-Pinochet, disqualifiant les prêtres opposés au régime. En 1983, il manœuvre même en expert pour faire remplacer Silva Henríquez, un cardinal modéré qui a critiqué les violences de la dictature et fut proche du président de la République Salvador Allende. À sa place, Sodano fait nommer Juan Francisco Fresno Larraín, un allié notoire de Pinochet et un évêque « insignifiant », selon tous les témoins.

— Le cardinal Fresno se souciait essentiellement de sa passion pour les gâteaux à l'orange, me dit, à Santiago, la journaliste Mónica González.

Il semble toutefois que le cardinal Fresno fut une figure plus ambivalente : cet anticommuniste viscéral aurait critiqué sévèrement Pinochet en privé, et le dictateur, qui l'appréciait au début, l'aurait bientôt considéré comme un ennemi du régime. Pinochet se serait plaint de Fresno à Sodano, menaçant de « changer de religion » ! Sodano aurait alors mis Fresno sous pression pour calmer ses critiques (selon les télégrammes et les notes déclassées de la CIA que j'ai consultés).

Peu à peu, Sodano s'endurcit. Le nonce gagne en sang-froid et en raideur. Il garde le silence sur l'arrestation et l'assassinat de quatre prêtres proches de la théologie de la libération, ce qui explique qu'il soit depuis critiqué par les réseaux catholiques progressistes chiliens (notamment par le mouvement También Somos Iglesia qui l'a dénoncé pour ses complicités avec la dictature). Il a également rappelé à l'ordre de nombreux religieux qui participaient à des actions non violentes contre Pinochet. L'Église de Sodano est une Église de la force mobilisée contre les prêtres progressistes, contre les prêtres-ouvriers, contre les faibles – pas une Église qui protège ou défend. [https://www.bookys-gratuit.org/]

Enfin, avec une habileté politique dont il deviendra coutumier aux côtés de Jean-Paul II, le nonce a verrouillé la Conférence épiscopale chilienne, en y faisant nommer au moins quatre évêques proches de l'Opus dei pour la contrôler et en limiter les débats internes. (La plupart de ces évêques ultraconservateurs ont fréquenté, lorsqu'ils étaient séminaristes, la paroisse du prêtre Fernando Karadima, qui a été central dans cette histoire, comme on va le voir.)

Depuis Rome, lorsqu'il devient le secrétaire d'État de Jean-Paul II, Angelo Sodano continuera à tirer les ficelles au Chili et à protéger le dictateur. En 1998, il fera nommer Francisco Javier Errázuriz au poste d'archevêque de Santiago puis contribuera à sa nomination comme cardinal. Peu importe que Errázuriz ait couvert, lui aussi, plusieurs prêtres pédophiles ou qu'il suscite l'ironie à Santiago du Chili pour ses fréquentations mondaines et sa vie privée : Sodano le défend envers et contre tous.

Le journaliste et écrivain Óscar Contardo, qui vient de publier un livre sur un prêtre pédophile qui fut protégé par le cardinal Francisco Javier Errázuriz, n'hésite pas à critiquer celui qui a favorisé sa nomination :

— On retrouve le nom d'Angelo Sodano au cœur de la plupart des scandales, ici au Chili. Le nonce n'était pas seulement à Santiago en raison de la foi.

Un des journalistes interrogés à Santiago, qui a beaucoup écrit sur les crimes de la dictature, me dit plus sévèrement encore :

— Appelons les choses par leur nom : au Chili, Angelo Sodano s'est comporté comme un fasciste et il a été l'ami d'un dictateur fasciste. Voilà la réalité.

Au Vatican, quelques voix n'hésitent pas, en privé, à comparer Sodano au prêtre Pietro Tacchi Venturi. Réactionnaire lui aussi, ce jésuite italien fut l'intermédiaire entre le pape Pie XI et Mussolini et on sait, depuis les révélations des historiens, qu'il additionnait les travers : antisémite, pro-fasciste, il était en outre un grand « aventurier sexuel » (avec des garçons).

En avril 1987, Angelo Sodano supervise la visite de Jean-Paul II au Chili, en étroite relation avec Stanisław Dziwisz, qui vit à Rome et fait le déplacement avec le pape. Selon deux témoins qui y ont participé, les réunions de préparation de cette visite risquée ont été « très tendues » et furent l'occasion d'un vif affrontement entre les pro- et les anti-Pinochet. Elles avaient aussi ceci d'extraordinaire qu'elles étaient « principalement composées de prêtres homosexuels ».

L'évêque chilien qui coordonne la préparation de la visite, et l'un de ses artisans les plus efficaces, est un certain Francisco Cox : ce conservateur jouera un rôle par la suite au Conseil pontifical pour la famille à Rome où il s'affichera comme très homophobe avant d'être finalement dénoncé pour des abus homosexuels au Chili.

Un autre artisan de la visite, le prêtre Cristián Precht, est un proche du cardinal progressiste de Santiago : il représente l'autre camp, dans cette violente opposition entre la droite et la gauche de l'épiscopat chilien. Lors d'un entretien, Precht me décrit minutieusement ces réunions, auxquelles le nonce Angelo Sodano a participé à « trois ou quatre reprises », et me fait remarquer « on the record » : « Sodano s'y comportait, sur certains sujets, comme le représentant du gouvernement et de Pinochet, et non pas comme celui de Jean-Paul II. » (En 2011, puis en 2018, Precht a été, lui aussi, accusé d'abus sexuels sur des garçons et a été suspendu puis réduit à l'état laïc par Rome.)

Cette visite de Jean-Paul II au Chili permet au dictateur d'obtenir une légitimité internationale inespérée à un moment où ses crimes commencent à être mieux connus et alors que son crédit international est très affaibli. Sodano et Dziwisz offrent sur un plateau d'argent un certificat de bonne moralité au dictateur.

— À cette époque, même les États-Unis se sont éloignés de Pinochet qu'ils avaient d'abord soutenu. Il ne reste plus que le Vatican pour défendre la dictature ! Plus personne n'a voulu donner une légitimité politique à Pinochet sauf Angelo Sodano ! me dit Alejandra Matus, une journaliste d'investigation et chercheuse chilienne qui enquête sur la dictature et que je rencontre dans le café Starbucks de son université à Santiago.

Durant ce voyage, Sodano laisse faire – ou, selon les versions, organise – la très symbolique apparition du pape et du général Pinochet, ensemble à la tribune du palais présidentiel de la Moneda. La photo des deux hommes, souriants, sera critiquée dans le monde entier et en particulier par l'opposition démocratique et une partie de l'Église catholique chilienne.

Piero Marini, le « maître des cérémonies » de Jean-Paul II était du voyage. Il relativise cette version des faits lors de deux entretiens à Rome, en présence de mon researcher Daniele :

— On avait tout préparé minutieusement mais Pinochet a pris sur lui d'inviter et d'amener tout à coup le pape au balcon de la Moneda. Ce n'était pas prévu dans le protocole. Le pape a été embarqué contre son gré.

Le lendemain, lors d'une messe devant un million de personnes, des échauffourées ont lieu avec la police qui charge, pendant la messe, les émeutiers ; on dénombrera six cents blessés. Selon de nombreux témoignages et plusieurs enquêtes, les services secrets de Pinochet ont manipulé les fauteurs de trouble. Mais Sodano fait publier un communiqué qui rend responsable l'opposition démocratique, les policiers étant, selon celui-ci, les victimes…

Cette visite de Jean-Paul II est l'un des plus beaux coups politiques de Pinochet et – donc – de Sodano. Le dictateur ne tarit pas d'éloges sur le nonce apostolique auquel il offre, quelques mois plus tard, un déjeuner d'honneur à l'occasion de ses dix ans de présence à Santiago. J'ai rencontré un témoin qui a participé au repas. Il atteste d'une complicité « inhabituelle », « inédite » et « anormale » entre le nonce et le dictateur. (Les documents déclassés du département d'État américain confirment également ce point.)

Quelques semaines plus tard, en mai 1988, et alors que se profile un délicat référendum pour Pinochet (qu'il perdra en octobre et qui lui imposera de quitter le pouvoir), Sodano est rappelé à Rome où il est nommé par Jean-Paul II « ministre des Affaires étrangères » du Vatican. En 1990, il devient « Premier ministre » du pape.

Sa lune de miel avec Pinochet n'en est pas terminée pour autant. On le sait depuis Montesquieu : « Tout homme qui a du pouvoir est porté à en abuser ; il va jusqu'à ce qu'il trouve des limites. » Sans limites donc, et maintenant au saint-siège, plus que jamais aventurier et extrémiste, et moins que jamais disciple de l'évangile, Sodano continue à veiller sur son ami dictateur et le soutient encore, même après sa chute. En 1993, il insiste pour que le pape Jean-Paul II adresse ses « grâces divines » au général Pinochet à l'occasion de ses noces d'or. Et lorsque ce dernier est hospitalisé en Grande-Bretagne, en 1998, et assigné parce qu'il est sous le coup d'un mandat d'arrêt international et d'une demande d'extradition de l'Espagne pour ses crimes, Sodano veille encore au grain : le Vatican s'indigne, soutient le dictateur et s'oppose publiquement à son extradition.

La première fois que j'ai rencontré Santiago Schuler, c'était au restaurant El Toro, dont il est le propriétaire. Haut lieu de la nuit chilienne, ce restaurant gay est situé dans le quartier de Bellavista à Santiago. Nous avons sympathisé et je l'ai revu à plusieurs reprises, dont en 2017, durant mon second séjour, où je l'ai interviewé en présence de mon researcher au Chili, Andrés Herrera.

Santiago Schuler est un cas un peu à part. C'est un gay pro-Pinochet. Il continue à vouer au dictateur une grande admiration.

— J’ai toujours à l’entrée de chez moi deux portraits de Pinochet, me dit-il sans l’ombre d’une retenue.

À soixante et onze ans, le patron d'El Toro me raconte son parcours, dans lequel le catholicisme, le fascisme et l'homosexualité ont produit un étrange cocktail. Né au Chili d'une famille de vignerons français et d'un père d'origine suisse, Santiago Schuler a grandi dans la foi chrétienne et dans la proximité de l'Opus dei. Il s'est marié et il est le père de neuf enfants. Longtemps « dans le placard », il n'a fait un coming out tardif qu'après la fin de la dictature, à plus de soixante ans. Depuis, il essaye de rattraper le temps perdu. Son restaurant gay, El Toro, minuscule à l'intérieur, mais bien plus vaste lorsqu'il se déploie dans la rue grâce à une terrasse bâchée, représente le cœur de la vie gay de Santiago. Et quel paradoxe ! Le lieu LGBT emblématique du Chili est dirigé par un ex-catholique intégriste, ancien ami personnel de Pinochet ! [https://www.bookys-gratuit.org/]

— Les homosexuels ont été peu inquiétés sous Pinochet, même si le régime était, il est vrai, assez machiste, suggère Santiago Schuler.

Selon Schuler, et d'autres sources, l'épouse de Pinochet était à la fois catholique pratiquante et gay-friendly. Les Pinochet entretenaient même une véritable cour d'homosexuels catholiques autour d'eux. Le couple présidentiel aimait s'afficher avec certaines figures gays locales, lors de soirées et de dîners de gala, de même qu'il aimait se montrer avec le nonce Angelo Sodano.

Les historiens et activistes gays que j'ai interrogés à Santiago du Chili ne partagent pas forcément cette analyse. Beaucoup contestent le fait que la dictature chilienne aurait été conciliante avec les homosexuels. Tous reconnaissent néanmoins que quelques lieux ont été tolérés par le régime.

— Je dirais que la question gay n'a pas existé sous Pinochet, m'explique l'écrivain et activiste Pablo Simonetti. Il est vrai que dans les documents qui ont été révélés depuis la fin de la dictature, il ne semble pas y avoir de personnes exécutées ou torturées en raison de leurs mœurs. La sodomie est restée toutefois un crime jusqu'à la fin des années 1990 et rien n'a été mis en place pour lutter contre le sida.

En fait, à la fin des années 1970 et au début des années 1980, sous la dictature pinochienne, un « gay circuit » a même existé dans des clubs privés, des discothèques, des bars où « les idées politiques restaient généralement au vestiaire ». Certains cafés ont été fermés ; certains clubs infiltrés par la police. Il y a également eu des cas de persécution, des assassinats et des homosexuels ont été torturés par le régime, mais selon Óscar Contardo, Pablo Simonetti et d'autres experts, la dictature n'a pas persécuté les homosexuels en tant que tels, d'une manière spécifique (à l'image du régime castriste à Cuba, le gouvernement socialiste précédent, celui d'Allende, n'était pas non plus très gay-friendly).

Ce qui est singulier en revanche, et pour une part stupéfiant, c'est l'existence d'une véritable « cour gay » dans l'entourage de Pinochet. Personne ne l'a jamais décrite dans ses détails ; il me faut le faire ici car elle est au cœur du sujet de ce livre.

Au cours d'un autre dîner, où il me fait goûter du vin rouge millésimé dont il est le vendeur exclusif au Chili, j'interroge Santiago Schuler sur la « cour homosexuelle » de Pinochet. Nous évoquons toute une série de noms et, à chaque fois, Schuler prend son téléphone et, discutant avec d'autres proches de Pinochet, qui sont restés ses amis, reconstitue l'entourage gay ou gay-friendly du dictateur. Six noms reviennent systématiquement. Tous sont étroitement liés au nonce apostolique Angelo Sodano.

Le plus illustre est celui de Fernando Karadima. C'est un prêtre catholique qui dirige, durant les années 1980, la paroisse d'El Bosque, où je me suis rendu. Située dans un quartier chic de Providencia à Santiago du Chili, elle se trouve à proximité, à quelques centaines de mètres seulement, de la nonciature : Angelo Sodano était donc le voisin de Karadima. Il lui rendait visite à pied.

C'était également l'église fréquentée par la garde rapprochée de Pinochet. Le dictateur avait de bonnes relations avec Karadima qu'il a longtemps protégé en dépit de rumeurs récurrentes, dès les années 1980, sur les abus sexuels qui s'y déroulaient. Selon plusieurs sources, la paroisse de Karadima, comme la nonciature de Sodano, étaient infiltrées par les services de sécurité du régime. La vie intime du prêtre chilien était donc connue, dès cette époque, par tous les officiels, de même que ses abus sexuels.

— Pinochet était fasciné par les informations que lui rapportaient ses amis, ses informateurs et ses agents sur les homosexuels. Il était particulièrement intéressé par la hiérarchie catholique gay, me dit Schuler.

Ernesto Ottone, un ancien dirigeant du parti communiste chilien, longtemps exilé du pays, me livre une analyse intéressante à ce sujet :

— Au départ, Pinochet était mal vu par l'Église. Il lui a donc fallu créer sa propre Église de toutes pièces. Il a dû trouver des prêtres pinochettistes, des curés mais aussi des évêques. Cette campagne de recrutement, de formation, ce fut cela le rôle de l'église de Karadima. Sodano a défendu cette stratégie. Et comme le nonce était un anticommuniste notoire, doublé d'un grand vaniteux, l'attrait du pouvoir a fait le reste. Il était d'une droite dure. Pour moi, Sodano était pinochettiste. (Un autre leader de gauche, Marco Enríquez-Ominami, qui fut plusieurs fois candidat à l'élection présidentielle au Chili, me confirme lui aussi la pente « pinochettiste » de Sodano.)

Le nonce apostolique devient donc un fidèle inconditionnel de Karadima, au point où l'on baptise une pièce qui lui est réservée dans une aile de la paroisse d'El Bosque : « la sala del nuncio » (le salon du nonce). Là, il fait la connaissance de nombreux séminaristes et de jeunes prêtres que lui présentent personnellement Karadima. Le Chilien joue aux intermédiaires, au fixeur, avec l'Italien, qui lui sait gré de ces sortes de gentillesses. Les jeunes en question gravitent autour de la paroisse et de son organisation, l'Union sacerdotale. Ce groupe, qui compte cinq évêques et des dizaines de prêtres très conservateurs, est entièrement dévoué à Karadima, un peu comme le seront les Légionnaires du Christ avec le prêtre Marcial Maciel.

— C'était une sorte de secte dont Karadima était le boss, commente l'avocat Juan Pablo Hermosilla. Ni l'Opus dei, ni les Légionnaires du Christ n'étaient encore bien implantés au Chili : le groupe de Karadima a donc joué ce rôle.

À travers ce réseau de prêtres et grâce à son entregent homosexuel personnel, Karadima est bien informé sur le clergé chilien.

— Karadima travaillait main dans la main avec Sodano, ajoute Hermosilla.

Le prêtre affirme à ses visiteurs qu'il a le bras long. Et grâce aux attentions du nonce, il se prétend bien connecté à Rome et directement protégé par Jean-Paul II, ce qui est probablement très exagéré.

— Il apparaissait comme un saint et d'ailleurs les séminaristes l'appelaient « el santo, el santito ». Il disait qu'il serait canonisé à sa mort, affirme encore l'avocat Hermosilla.

Mónica González, une célèbre journaliste d'investigation chilienne, va dans le même sens :

— Karadima voulait tout savoir sur la vie privée des prêtres, il écoutait tous les commérages, toutes les rumeurs. Il s'intéressait aux prêtres progressistes et tentait avec zèle de savoir s'ils étaient gays. Il transmettait toutes ces informations au nonce Sodano, afin de bloquer la carrière de ceux qui étaient de gauche.

Il est probable que ces informations, qu'elles aient été transmises par Sodano à ses amis fascistes ou qu'elles aient circulé directement de Karadima à Pinochet, ont permis l'arrestation de prêtres progressistes. Plusieurs témoins évoquent les conciliabules entre Sodano et Sergio Rillón, l'homme-lige de Pinochet, et leurs échanges de dossiers. Sodano qui a l'oreille de Karadima, et s'enorgueillit de son vaste savoir, aurait donc partagé ces confidences avec la dictature chilienne.

Beaucoup d'officiers de l'armée, d'agents de la police secrète de Pinochet et plusieurs de ses conseillers personnels, comme Rodrigo Serrano Bombal, un ancien officier de l'armée, ou Osvaldo Rivera, son homme de culture, sont aussi des habitués de la paroisse de Karadima. Les ministres et les généraux de Pinochet assistent là, en bons pratiquants, à la messe.

On peut même dire qu'El Bosque devient dans les années 1970 et 1980 la paroisse de la dictature et un repaire de fascistes. Ils y sont si nombreux, ils ont tant de crimes ou de méfaits à se faire pardonner, qu'on se demande bien comment ils peuvent encore communier et espérer éviter le purgatoire ! Sauf que le prêtre Fernando Karadima semble leur promettre le paradis, avec la bénédiction du nonce.

Angelo Sodano est une figure omniprésente d'El Bosque, selon tous les témoignages, et il s'affiche constamment en compagnie de Karadima, avec lequel il dit parfois la messe. L'envoyé du pape Jean-Paul II, fasciste à ses heures catholiques et beau-de-nuit, apparaît même durant certains événements aux côtés de Pinochet. Le reste du temps, il évolue dans ce milieu pro-fasciste et furieusement anticommuniste : il a un contact direct avec Sergio Rillón, l'éminence grise de Pinochet, qui suit personnellement les affaires religieuses, ainsi qu'avec Francisco Javier Cuadra, le diabolique conseiller spécial du dictateur, puis l'un de ses ministres et finalement son ambassadeur au Vatican. (Les archives déclassées de la CIA confirment là aussi ces informations, tout comme Osvaldo Rivera, un autre proche conseiller de Pinochet, que nous avons interviewé.)

Sodano semble à l'aise dans ce milieu fasciste. La garde rapprochée de Pinochet l'adopte comme l'un des siens parce que l'archevêque est fiable idéologiquement et qu'il ne parle jamais. Et comme il a la connexion avec Jean-Paul II, et passe pour un futur cardinal, le nonce devient un pion précieux dans un plan d'ensemble. Lui, en retour, fier d'attirer tant de convoitise, redouble de flagornerie et d'appétit. Il ne faut jamais sous-estimer, aimait à dire Roosevelt, un homme qui se surestime ! Vaniteux comme peu de nonces l'ont été, le futur « doyen des cardinaux » a un orgueil et un ego XXL.

L'ambitieux Sodano navigue donc entre ses multiples identités en évitant de mêler les réseaux et de laisser des traces. Il cloisonne ses vies au point de rendre difficile le décryptage de ses années chiliennes. Il est la caricature de ce qu'on appelle, en anglais, un « control freak ». Figure réservée, indéchiffrable même, il se montre déjà au Chili, comme plus tard à Rome, prudent, discret, secret – sauf quand il ne l'est pas. Ainsi dans sa relation privilégiée, ithyphallique dans le genre « marin », avec un certain Rodrigo Serrano Bombal.

Et quel nom ce Bombal ! Quel pedigree ! Quel CV ! Il est à la fois l'un des habitués d'El Bosque, un officier de réserve de la marine, un agent probable des services secrets de Pinochet et, dit-on, un homosexuel « closeted ». (Son appartenance à la DINA, la Dirección de Inteligencia Nacional, les services secrets de Pinochet, serait attestée par son décret de nomination, que la journaliste Mónica González a pu consulter ; ce recrutement policier a été également évoqué, ainsi que sa possible homosexualité, par des témoignages faits à l'occasion des procès de la dictature.)

Comment sait-on tout cela de manière fiable ? Il se trouve que toutes ces informations sont désormais accessibles dans les pièces du dossier, et les auditions de témoins, de l'« affaire » Karadima.

Fernando Karadima a fait l'objet, au moins depuis 1984, de plusieurs dénonciations pour abus sexuels. Angelo Sodano, au moment où il le fréquentait, ne pouvait pas, malgré son sourire bifide, ignorer ces faits.

— Fernando Karadima repérait les jeunes garçons qui avaient des problèmes familiaux et s'arrangeait pour les fidéliser à sa paroisse. Peu à peu, il les éloignait et les séparait de leur famille et, finalement, abusait d'eux. Son système était toutefois risqué, car ces garçons appartenaient généralement aux familles de l'élite chilienne, me raconte l'avocat de plusieurs victimes, Juan Pablo Hermosilla.

Les actes du prêtre suscitent l'indignation durant les années 1980 et 1990, mais l'entourage gay de Pinochet et l'épiscopat chilien protègent Karadima et étouffent toutes les affaires. Le Vatican, où Angelo Sodano est devenu entre-temps secrétaire d'État, couvre également Karadima et demande même à l'Église chilienne de ne pas le dénoncer. (La version officielle serait que le Vatican n'a été informé de l'affaire Karadima qu'en 2010, lorsque Sodano n'était plus secrétaire d'État. Seul le cardinal de Santiago, Francisco Javier Errázuriz, aurait tardé à transmettre le dossier au saint-siège, le gardant par-devers lui sans agir pendant sept années – ce qui lui vaut aujourd'hui d'être mis en examen par la justice.)

Les raisons qui ont poussé Sodano (ainsi que les cardinaux Errázuriz et Bertone, lequel remplace Sodano comme secrétaire d'État en 2006) à protéger ce prêtre pédophile restent mystérieuses. Tout laisse à penser qu'il ne s'agissait pas de couvrir seulement un prêtre accusé d'abus sexuels mais tout un système où l'Église et la dictature de Pinochet étaient étroitement mêlées et auraient eu beaucoup à perdre si le prêtre s'était mis à parler. Par esprit de système d'ailleurs, Sodano défendra toujours les prêtres accusés d'abus sexuels, à la fois pour préserver l'institution, défendre ses amis et, peut-être aussi, se protéger lui-même.

Selon les quatorze témoignages du procès et la cinquantaine de plaintes enregistrées, les abus sexuels ont commencé à la fin des années 1960 et se sont perpétués jusqu'en 2010. Pendant cinquante ans, Karadima a abusé de dizaines de garçons de douze à dix-sept ans, généralement blancs et blonds.

Ce n'est qu'après la dictature, en 2004, qu'une enquête est formellement ouverte contre lui. Il faut encore attendre 2011 pour que quatre plaintes circonstanciées soient jugées crédibles (quoique prescrites). À ce moment-là, le cardinal Sodano ayant été écarté par le pape Benoît XVI, le Vatican ordonne un procès canonique. Le père Karadima sera jugé coupable d'abus sexuels sur mineurs et sanctionné mais il ne sera réduit à l'état laïc qu'en septembre 2018, par le pape François. Selon mes informations, il vit encore aujourd'hui au Chili, à plus de quatre-vingts ans, privé de toute charge religieuse, dans un endroit isolé tenu secret.

Depuis 2010, l'Église chilienne est largement « discréditée » et « décrédibilisée » par cette affaire, selon les mots de Pablo Simonetti. Le nombre de croyants s'est effrondré et l'indice de confiance dans le catholicisme est passé de 50 % à moins de 22 %.

La visite du pape François en 2018 a rouvert les plaies : François a paru d'abord protéger un prêtre proche de Karadima accusé lui aussi d'avoir couvert des abus sexuels, et sans doute faut-il voir dans cette faute moins une erreur – hélas – qu'une tentative désespérée pour éviter que tout le système Karadima, et ses connivences jusqu'aux cardinaux Angelo Sodano, Ricardo Ezzati et Francisco Javier Errázuriz, ne s'effondre littéralement. Après une enquête approfondie, le pape s'est finalement excusé dans une lettre publique pour « avoir fait de graves erreurs dans l'évaluation et dans [sa] perception de la situation, dues en particulier à un manque d'information fiable et équilibrée ». Il vise ainsi explicitement ceux qui l'ont mal informé : selon la presse chilienne, il s'agirait du nonce Ivo Scapolo ou des cardinaux Ricardo Ezzati ou Francesco Javier Errázuriz – tous les trois proches d'Angelo Sodano. Depuis, l'ensemble des évêques chiliens a démissionné et l'affaire a pris des proportions internationales. Plusieurs cardinaux et évêques, dont Errázuriz et Ezzati, ont été mis en examen par la justice chilienne. De nombreuses révélations sont encore à venir. (J'utilise dans ce chapitre des pièces du procès et le témoignage de victimes, dont Juan Carlos Cruz que j'ai interviewé, ainsi que les documents transmis par leur principal avocat, Juan Pablo Hermosilla, qui m'a aidé dans mon enquête. Un prêtre proche de Karadima, Samuel Fernández, qui s'est repenti, a également accepté de parler.)

Durant ses années chiliennes, Angelo Sodano a donc fréquenté assidûment la « mafia gay » de Pinochet et la paroisse El Bosque. Que savait-il précisément ? Quelles étaient ses motivations ?

Il faut préciser ici qu'à aucun moment, ni durant le procès Karadima, ni par la presse, ni au cours des dizaines d'entretiens que j'ai eus à Santiago, Sodano n'a été soupçonné d'avoir lui-même participé aux abus sur mineurs qui ont été commis à El Bosque. Ce que confirme clairement Juan Pablo Hermosilla, l'avocat des victimes :

— Nous avons fait une investigation approfondie, à partir des relations entre Karadima et le nonce Sodano, sur la participation personnelle de Sodano dans les abus sexuels de Karadima et nous n'avons trouvé aucune preuve ni témoignage qui attesterait qu'il ait pris part à ces crimes. Je n'ai jamais entendu personne dire que Sodano était présent quand Karadima commettait ses actes. Je pense que cela ne s'est pas produit car nous le saurions forcément, après toutes ces années.

Mais l’avocat des victimes ajoute :

— En revanche, il est presque impossible, compte tenu de l'ampleur des crimes sexuels de Karadima, leur fréquence et les rumeurs qui circulaient depuis longtemps, et étant donné que la plupart des victimes ou des témoins sont des prêtres, que Sodano ait pu ignorer ce qui se passait.

Un dernier mystère subsiste toutefois : la proximité du nonce avec l'entourage de Pinochet. Cet entregent, ces liaisons, ces mondanités avec cette véritable mafia gay restent pour le moins étranges, quand on connaît les positions de l'Église catholique durant les années 1980 sur l'homosexualité.

Cette connivence contre-nature avec Pinochet vaut même au nonce d'être affublé d'un surnom : « Pinochette » (selon le témoignage de plusieurs personnes). À la décharge d'Angelo Sodano, ses défenseurs – parmi lesquels le nonce François Bacqué – me font remarquer qu'il était difficile, pour un diplomate du Vatican, d'agir en dissident sous la dictature. Fréquenter l'entourage de Pinochet était indispensable et s'opposer à lui aurait conduit à la fin des relations diplomatiques avec le Vatican, au renvoi du nonce et peut-être à l'arrestation de prêtres. Cet argument n'est pas faux.

De même, les cardinaux que j'ai interrogés à Rome pointent l'important succès diplomatique de Sodano dès son arrivée au Chili en 1978. Il aurait, selon eux, joué un rôle déterminant dans la médiation entre le Chili et l'Argentine, lors du conflit qui opposait ces deux pays catholiques, quant à leur frontière dans l'extrême sud américain, près de la Terre de Feu. (Mais, selon d'autres témoignages fiables, Sodano fut initialement hostile à la médiation du Vatican, que l'on doit d'abord au cardinal Raúl Silva Henríquez et au nonce italien Antonio Samorè, que le pape dépêcha sur place comme médiateur du conflit.)

Les mêmes soulignent que Jean-Paul II ne s'est pas privé de critiquer Pinochet, y compris dans une expression publique qui fut décisive. Lors de son voyage de 1987, le pape a permis, durant la messe qu'il célébra, à des opposants politiques et des dissidents de s'exprimer à ses côtés pour critiquer le régime en l'accusant de censure, de torture et d'assassinats politiques. Ce voyage aura un impact durable sur l'évolution du pays vers la démocratie à partir de 1990.

— Jean-Paul II a exercé une pression démocratique sur Pinochet et cela a payé. Une année après la visite du pape, un référendum ouvre la voie à la transition démocratique, confirme Luis Larraín, le président d'une importante association LGBT au Chili, et dont le père fut ministre du dictateur.

Reste le rôle étrange de la police politique de Pinochet vis-à-vis du nonce Sodano.

— Si on se replace dans le contexte des années 1980, Pinochet considérait ses relations diplomatiques avec le Vatican comme cruciales. Il est normal que Sodano ait été adoubé en public par le couple présidentiel et « traité » en privé par les services secrets chiliens. Ce qui est plus étrange, c'est la relation anormale qu'il a nouée, les relations intimes qu'il a eues avec des agents et des conseillers du dictateur, parmi les plus gradés du régime, relève un journaliste chilien qui a beaucoup écrit sur les crimes de la dictature.

Pas moins de quatre officiels de Pinochet « traitent » Sodano en personne. D'abord le capitaine Sergio Rillón, un proche conseiller du dictateur et son agent de « liaison » pour les affaires religieuses, qui dispose d'un bureau à l'étage noble de la Moneda, le palais présidentiel.

— C'est un homme d'extrême droite et même un « national-socialiste ». C'était l'un des « maîtres à penser » de Pinochet et il représentait l'aile dure, me dit la journaliste Alejandra Matus à Santiago.

Bien que marié, Sergio Rillón était connu pour être proche de Karadima et de Sodano.

— Rillón était un intime parmi les intimes de Pinochet. Et un intime parmi les intimes de Sodano, insiste Santiago Schuler.

Autre officier traitant : Osvaldo Rivera, un mondain, autoproclamé « expert culturel » de Pinochet, qui a ses entrées, lui aussi, dans les étages nobles de la Moneda. On le surnomme « La Puri » (raccourci ironique et féminisé pour « la puritaine »).

— Rivera s'affichait comme le « cultural tzar » du régime. Mais c'était surtout celui qui censurait la télévision pour Pinochet. On savait tous qu'il évoluait dans un milieu à la fois d'extrême droite et gay, commente Pablo Simonetti.

Interrogé aujourd'hui, Osvaldo Rivera se souvient très bien d'Angelo Sodano. Il est même intarrissable sur le sujet. Rivera se répand sur la vie de Sodano au Chili et nous livre bien des informations sur sa vie. Il le revoit « buvant du whisky entouré de riches et polissons amis », puis rentrant chez lui, sous bonne garde, parce qu'il était « assez saoul ».

Surnommé « El Rey Pequeño » (le « petit Karadima », puisque ce dernier était baptisé « El Rey »), Rodrigo Serrano Bombal aurait été un autre agent de la DINA, la police secrète de Pinochet, et l'ami intime, je l'ai dit, de Sodano.

Enfin, Sodano est également proche de Francisco Javier Cuadra, l'homme à tout faire de Pinochet, son porte-parole, futur ministre et ambassadeur au Vatican. Lui aussi, bien que divorcé et père de huit enfants, est décrit dans un roman à clé comme ayant eu une vie personnelle mouvementée.

Deux autres personnages troubles méritent d'être mentionnés ici car ils gravitaient également autour du dictateur et appartenaient à la même « mafia ». Le premier, un homosexuel extravagant bien que closeted, Arancibia Clavel, était proche du dictateur Pinochet et de l'armée pour laquelle il mettait en œuvre des opérations d'élimination physique d'opposants politiques ; il fut lourdement condamné pour ses crimes avant d'être assassiné par un « taxi boy ». Le second, Jaime Guzman, est l'un des théoriciens du régime : cet ultra-catholique rigide et professeur de droit était, selon les archives des services secrets chiliens et plus d'une dizaine de témoignages concordants, lui-même homosexuel ; il a été assassiné en 1991 par l'extrême gauche. Tous les deux ont connu Sodano, si le mot « connaître » a ici un sens.

Le réseau homosexuel de Pinochet n'a jamais été décrit : il sera une révélation pour beaucoup de Chiliens. Des chercheurs et des journalistes enquêtent actuellement sur ce network paradoxal et sur les financements qui ont pu exister entre Pinochet et le Vatican (notamment via les fonds spéciaux sur des comptes bancaires secrets, que le dictateur possédait à la banque Riggs et qui pourraient avoir nourri, sans plus de certitudes, des officines anticommunistes proches de Solidarnosc en Pologne). Des révélations sont à venir, ici encore, sur tous ces points.

Toujours est-il que ces collusions politiques et sexuelles donnent sens à une formule célèbre prêtée à Oscar Wilde et reprise dans *House of Cards* : « *Everything in the world is about sex ; except sex. Sex is about power.* »

Reste à comprendre pourquoi le nonce apostolique Angelo Sodano se plaisait tant à fréquenter ce milieu homosexuel. Pourquoi évoluait-il dans ce groupe au moment même où Jean-Paul II érigeait l'homosexualité en péché abominable et en Mal absolu ?

On peut avancer, en conclusion, trois hypothèses. La première consiste à penser qu'Angelo Sodano a été manipulé par les services secrets chiliens et, à son corps défendant, a été espionné et la nonciature infiltrée du fait de sa naïveté, de son inexpérience ou de ses fréquentations. La deuxième voudrait qu'Angelo Sodano ait été vulnérable, dans l'hypothèse où il aurait été lui-même homosexuel, et qu'il ait été obligé de se compromettre avec le régime pour protéger son secret. Il est certain que la police politique de Pinochet connaissait tous les détails de sa vie professionnelle et privée, quels qu'ils soient : peut-être l'a-t-elle même fait chanter ? Enfin, la troisième hypothèse revient à penser qu'Angelo Sodano, ce grand manipulateur qui partageait les idées politiques des conseillers de Pinochet et leurs mœurs, a évolué librement dans un milieu qui lui ressemblait.

10.

Les Légionnaires du Christ

Marcial Maciel est sans doute la figure la plus démoniaque que l'Église catholique ait pu enfanter et vue grandir depuis cinquante ans. À la tête d'une richesse folle et d'une entreprise de violences sexuelles, il fut protégé durant plusieurs décennies par Jean-Paul II, Stanisław Dziwisz, secrétaire personnel du pape, et par le cardinal secrétaire d'État Angelo Sodano, devenu « Premier ministre » du Vatican.

Toutes les personnes que j'ai interviewées au Mexique, en Espagne et à Rome, sont sévères sur les soutiens romains dont Marcial Maciel a bénéficié. À la rare exception du cardinal Giovanni Battista Re, alors « ministre de l'Intérieur » du pape, qui me dit lors d'une de nos discussions dans son appartement privé du Vatican :

— Jean-Paul II a rencontré pour la première fois Marcial Maciel lors de son voyage au Mexique en 1979. C'était d'ailleurs le tout premier voyage international du nouveau pape, juste après son élection. Jean-Paul II avait une image positive de lui. Les Légionnaires du Christ recrutaient énormément de nouveaux séminaristes, c'était une organisation très efficace. Mais la vérité, sur la pédophilie, c'est que nous ne savions pas. On a commencé à avoir des doutes, à entendre des rumeurs, seulement à la fin du pontificat de Jean-Paul II.

De son côté, le cardinal Jean-Louis Tauran, « ministre » des Affaires étrangères de Jean-Paul II, m'explique lors de quatre entretiens à son bureau, Via Della Conciliazone :

— Nous ne savions pas pour Marcial Maciel. On ne savait pas tout ça. C'est un cas extrême. C'est un niveau de schizophrénie proprement inimaginable.

Marcial Maciel Degollado est né en 1920 à Cotija de la Paz, dans l'État du Michoacán, à l'ouest de Mexico. Ordonné prêtre par son oncle en 1944, il fonde durant cette période les Légionnaires du Christ, une organisation catholique à visée pédagogique et caritative.

Cette branche atypique de l'Église mexicaine au service de Jésus est mal perçue initialement, tant à Mexico qu'au Vatican, en raison de sa nature quasi sectaire. Pourtant, en quelques années, grâce à une énergie hors normes et, déjà, à des financements troubles, Marcial Maciel est à la tête de plusieurs écoles, universités et associations caritatives au Mexique. En 1959, il fonde Regnum Christi, la branche laïque des Légionnaires du Christ. Plusieurs journalistes (une Italienne Franca Giansoldati, une Mexicaine Carmen Aristegui, ainsi que deux Américains Jason Berry et Gerald Renner) ont fait le récit de l'ascension et de la chute spectaculaires de Marcial Maciel ; je reprends ici les grandes lignes de leur travail et me nourris également de dizaines d'entretiens que j'ai réalisés pour cette enquête lors de quatre voyages au Mexique.

À la tête de cette « armée » du Christ dont la loyauté au pape est érigée en mantra, et le dévouement à sa personne en fanatisme, le prêtre Maciel va recruter des séminaristes par milliers et récolter des fonds par dizaines de millions. Son système est même un modèle de fundraising catholique ; sa nouvelle évangélisation est conforme aux rêves de Paul VI et surtout de Jean-Paul II. Qui ne se soucient pas que sa « charité soit ensorcelée ».

On peut emprunter ici une image à l'Évangile selon saint Luc qui évoque un personnage possédé par le démon, lequel répond au Christ qui lui demande son nom : « Je m'appelle Légion, parce que nous sommes beaucoup [de démons]. » Marcial Maciel a-t-il pensé à cette image en créant son armée diabolique ?

Toujours est-il que le prêtre mexicain a un succès impressionnant. Il s'appuie sur une organisation rigide et fanatique où les séminaristes font vœu de chasteté mais aussi de pauvreté (en confiant leurs biens, leurs avoirs et jusqu'à l'argent reçu sous forme de cadeaux de Noël aux Légionnaires du Christ). Maciel y ajoute un engagement contraire à la loi canonique : le « vœu de silence ». Il est en effet strictement interdit de critiquer ses supérieurs, et notamment le père Maciel, que les séminaristes doivent appeler « nuestro padre ». Avant même d'être une machine de harcèlements sexuels, les Légionnaires sont déjà une entreprise de harcèlement moral.

L'obéissance au père Maciel est une forme de sadomasochisme qui reste inimaginable, même avant les abus sexuels. Tous sont prêts à se faire couper en quatre pour se faire aimer par le père, sans même imaginer quel sera le prix à payer.

Pour contrôler les jeunes recrues aux cheveux courts, qui défilent deux par deux, l'été en short, l'hiver avec un manteau croisé à double boutonnage, au col cheminée, le gourou met en place un système redoutable de surveillance interne. La correspondance est lue, les coups de téléphone listés, les relations amicales épluchées. Les meilleurs esprits, les plus beaux surtout, les athlètes, rejoignent la garde rapprochée de Marcial Maciel qui adore s'entourer de jeunes séminaristes : leur beauté est un atout ; des traits indigènes, un handicap. Si on joue d'un bel instrument de musique, c'est un plus très apprécié ; si on est souffreteux à l'image du jeune curé de campagne de Bernanos, une tare.

On comprend que le physique passe avant l'intellect. Ce que résume d'une belle formule James Alison, un prêtre anglais, qui a longtemps vécu au Mexique, et que j'interroge à Madrid :

— Les Légionnaires du Christ sont des Opus dei qui ne lisent pas de livres.

La double vie du chef légionnaire a été dénoncée précocement, contrairement à ce qu'a pu affirmer le Vatican. Dès les années 1940, Marcial Maciel a été renvoyé à deux reprises du séminaire par ses supérieurs, en raison de faits troubles liés à la sexualité. Les premiers abus sexuels remontent aux années 1940 et 1950 et ils ont été signalés officiellement aux évêques et aux cardinaux mexicains dès cette période. La toxicomanie maladive de Marcial Maciel, dépendance qui accompagne notamment ses séances homosexuelles, fait également l'objet de signalements jusqu'à Rome. En 1956, Marcial Maciel est suspendu par le Vatican sur ordre du cardinal Valerio Valeri – preuve, s'il en est, que le dossier est connu dès cette époque.

Pourtant, comme à plusieurs reprises dans la carrière de ce menteur et falsificateur de génie, Marcial Maciel réussit à se faire pardonner : son dossier est blanchi par le cardinal Clemente Micara à la fin de l'année 1958. En 1965, le pape Paul VI reconnaît même officiellement les Légionnaires du Christ par un décret qui les rattache directement au saint-siège. En 1983, Jean-Paul II relégitimera encore la secte de Marcial Maciel en validant la charte constitutionnelle des Légionnaires, bien qu'elle contrevienne gravement à la loi canonique.

Il faut dire qu'entre-temps, les Légionnaires du Christ sont devenus une machine de guerre formidable qui suscite éloges et louanges partout – alors que les rumeurs redoublent sur leur fondateur. Marcial Maciel est maintenant à la tête d'un empire qui regroupera à la fin de sa carrière quinze universités, cinquante séminaires et instituts d'études supérieures, cent soixante-dix-sept collèges, trente-quatre écoles pour enfants défavorisés, cent vingt-cinq maisons religieuses, deux cents centres éducatifs et mille deux cents oratoires et chapelles, sans parler des associations caritatives. Partout, le drapeau des légionnaires flotte au vent et déploie ses oriflammes.

Innocenté et relégitimé par Paul VI et Jean-Paul II, le père Marcial Maciel redouble d'énergie pour développer son mouvement, et de perversion pour assouvir sa soif de prêtre prédateur. D'un côté, le comprachicos – terme d'argot espagnol pour définir ceux qui font le commerce d'enfants volés – noue des relations privilégiées avec des multi-milliardaires comme Carlos Slim, le roi des télécommunications mexicaines, dont il célèbre le mariage, et en fait l'un des philanthropes pour ses Légionnaires. On estime que Marcial Maciel, à travers holdings et fondations, a amassé une fortune constituée d'une douzaine de propriétés au Mexique, en Espagne, à Rome, ainsi que de liquidités placées sur des comptes secrets évalués à plusieurs centaines de millions de dollars (selon le *New York Times*). L'argent est évidemment l'une des clés du système Maciel.

D'un autre côté, profitant des échanges en confession, et des fiches dont il dispose sur de nombreux jeunes séminaristes, il fait chanter ceux qui ont été repérés pour leur conduite homosexuelle et abuse d'eux, en retour, en toute impunité. Au total, le prédateur Maciel aurait agressé sexuellement des dizaines d'enfants et d'innombrables séminaristes : plus de deux cents victimes sont aujourd'hui recensées.

Son train de vie est également exceptionnel pour l'époque – et pour un prêtre. Le père qui affiche en public une humilité absolue, et une modestie à toute épreuve, vit en privé dans un appartement blindé, voyage et séjourne dans des hôtels de luxe, conduit des voitures de sport hors de prix. Il possède aussi de fausses identités, entretient deux femmes avec lesquelles il aura au moins six enfants et n'hésite pas à user sexuellement de ses propres fils, dont deux ont porté plainte depuis.

À Rome, où il se rend fréquemment dans les années 1970, 1980 et 1990, il est reçu comme un humble serviteur de l'Église par Paul VI et en guest-star par son « ami personnel » Jean-Paul II.

Il faut attendre 1997 pour qu'une nouvelle plainte crédible et bien étayée parvienne sur le bureau du pape. Elle émane de sept prêtres, anciens séminaristes de la Légion, qui disent avoir été abusés par Maciel. Ils placent leur démarche sous le sceau de l'évangile et sont soutenus par des universitaires de renom. La lettre est classée sans suite. Le cardinal secrétaire d'État Angelo Sodano et le secrétaire personnel du pape Stanisław Dziwisz l'ont-ils transmise au pape ? On l'ignore.

Rien d'étonnant : Angelo Sodano a toujours défendu par principe, on l'a vu, les prêtres soupçonnés d'abus sexuels. Selon lui, comme s'il reprenait la fameuse épigraphe figurant dans les stances de Raphaël, que j'ai vues dans le palais apostolique : « Dei Non Hominum Est Episcopos Iudicare » (C'est à Dieu, non aux hommes, de juger les évêques).

Mais le cardinal Sodano est allé bien plus loin, au point de dénoncer publiquement, lors d'une célébration pascale, les accusations de pédophilie qualifiées de « ragots du moment ». Par la suite, il sera mis en cause nommément et violemment par un autre cardinal, le courageux et friendly archevêque de Vienne Christoph Schönborn, pour avoir couvert les crimes sexuels de son prédécesseur, le cardinal Hans Hermann Groër. Homosexuel, Groër fut contraint à la démission après un retentissant scandale en Autriche.

— La règle du cardinal Angelo Sodano, c'était de ne jamais abandonner un prêtre, même quand on l'accuse du pire. Il n'a jamais dévié de cette ligne. Je pense qu'il s'agissait pour lui d'éviter les divisions de l'Église, de ne jamais donner prise aux ennemis de celle-ci. Rétrospectivement, on peut dire que c'était une erreur, mais le cardinal Sodano est un homme né dans les années 1920, une autre époque. Dans le cas de Marcial Maciel, il est certain que ce fut une faute, m'explique un archevêque à la retraite, qui connaît bien le cardinal.

Toujours est-il que le secrétaire d'État Angelo Sodano ne se contente pas d'être l'un des avocats de Marcial Maciel auprès du saint-père : il fut aussi, en tant que nonce, puis comme chef de la diplomatie vaticane, un des principaux « développeurs » des Légionnaires du Christ en Amérique latine. Cette organisation était absente du Chili avant le passage de Sodano : il a noué des contacts avec Marcial Maciel et favorisé l'implantation de son mouvement dans ce pays, puis en Argentine et, peut-être ensuite, en Colombie.

Sol Prieto, une universitaire argentine, spécialiste du catholicisme, et que j'interroge à Buenos Aires, tente d'expliquer les motivations rationnelles du cardinal :

— Toute la logique d'Angelo Sodano était d'affaiblir les ordres religieux traditionnels comme les Jésuites, les Dominicains, les Bénédictins ou les Franciscains, dont il se méfiait, ou qu'il suspectait d'être de gauche. Il leur préférait les mouvements laïques ou les congrégations conservatrices comme l'Opus dei, Communion & libération, l'ordre du Verbe incarné ou les Légionnaires du Christ. Pour lui, l'Église était en guerre et il lui fallait des soldats, pas seulement des moines !

Bientôt, de nouvelles accusations circonstanciées de pédophilie sont transmises à la Congrégation pour la doctrine de la foi à Rome, que dirige alors le cardinal Ratzinger. De nombreux viols sont encore signalés à la fin des années 1990 et au début des années 2000, alors que, peu à peu, apparaît non plus seulement une série d'actes isolés, mais un véritable système du Mal. En 1997, un dossier complet est constitué et il ne tient qu'au Vatican de mettre un terme aux agissements du prédateur. En 2003, le secrétaire privé de Marcial Maciel informe lui-même le Vatican des comportements criminels de son patron, en venant personnellement à Rome avec des preuves qu'il transmet à la fois à Jean-Paul II, à Stanisław Dziwisz et à Angelo Sodano, qui ne l'écoutent pas (ce point est attesté par une note au pape Benoît XVI révélée par le journaliste Gianluigi Nuzzi).

Ces nouveaux signalements transmis au Vatican et ces dossiers restent sans effet et sont classés, une fois encore, sans suite. Le cardinal Ratzinger n'engage aucune procédure. Selon Federico Lombardi, ancien porte-parole de Benoît XVI, le cardinal aurait signalé, de manière répétée, au pape Jean-Paul II les crimes de Marcial Maciel, proposant de le démettre de ses fonctions et de le réduire à l'état laïc, mais il se serait heurté au refus d'Angelo Sodano ou de Stanisław Dziwisz.

Il semble néanmoins que le cardinal Ratzinger ait pris l'affaire suffisamment au sérieux pour persévérer : malgré la position conciliante de Jean-Paul II, il ouvre à nouveau un dossier sur Marcial Maciel et accumule les preuves contre lui. Mais cet homme est prudent, trop : il ne bouge que quand tous les feux sont au vert. Et en remontant à la charge auprès de Jean-Paul II, il ne peut que constater que le feu est toujours au rouge : le pape ne souhaite pas que son « ami » Marcial Maciel soit inquiété.

Pour donner une idée de l'état d'esprit qui prévalait à cette époque, on peut rappeler ici que le propre adjoint de Ratzinger, Tarcisio Bertone, le futur secrétaire d'État de Benoît XVI, signe, encore en 2003, la préface d'un livre de Marcial Maciel, *Ma vie, c'est le Christ* (le journaliste espagnol qui l'a interviewé, Jesús Colina, reconnaîtra par la suite avoir été manipulé). Encore à ce moment-là, l'*Osservatore Romano* publie d'ailleurs un éloge de Maciel – un texte que l'on peut inscrire au guide des records du vice qui s'est joué de la vertu.

Durant la même période, le cardinal slovène Franc Rodé multiplie lui aussi les marques de soutien au fondateur des Légionnaires et salue « l'exemple du père Maciel à la suite du Christ » (lorsque j'interroge Rodé, il m'assure qu'il « ne savait pas » et il me laisse entendre que Maciel était en relation avec l'assistant du pape, Stanisław Dziwisz : « Quand Dziwisz a été créé cardinal, en même temps que moi, les Légionnaires ont fait une immense fête pour lui – et pas pour moi », me raconte-t-il). Quant au cardinal Marc Ouellet, aujourd'hui préfet de la Congrégation des évêques, il dédouane son dicastère en s'appuyant sur le fait que Maciel était un religieux et ne dépendait donc pas de lui. Il me fait remarquer que Maciel n'ayant jamais été consacré évêque ni créé cardinal, c'est la preuve qu'on se méfiait de lui…

Que dire enfin du dernier soutien public apporté par Jean-Paul II à Maciel, en novembre 2004 ? À l'occasion des soixante ans d'ordination du prêtre, le pape vient en personne, au cours d'une belle cérémonie, dire au revoir à Maciel. Les photos des deux hommes, enlassés en affection, alors que le pape est à l'article de la mort, font le tour du monde. Au Mexique, elles sont à la une de plusieurs journaux, suscitant incrédulité et malaise.

Il faudra attendre la mort de Jean-Paul II, en 2005, pour que le dossier Maciel soit réétudié par le pape Benoît XVI, nouvellement élu. Celui-ci autorise l'ouverture des archives du Vatican pour que l'enquête soit menée et délie l'ensemble des Légionnaires de leur « vœu de silence » afin qu'ils puissent parler.

— L'histoire reconnaîtra que Benoît XVI fut le premier à dénoncer les abus sexuels et à faire condamner Marcial Maciel, dès son accession au trône de saint Pierre, me dit Federico Lombardi, ancien porte-parole de Benoît XVI et désormais président de la fondation Ratzinger.

En 2005, Marcial Maciel est démis de toutes ses fonctions par le pape, qui l'oblige aussi à se retirer de la vie publique. Réduit au « silence pénitentiel », il est suspendu définitivement *a divinis*.

Mais sous couvert de sanctions officielles, Benoît XVI a, une nouvelle fois, épargné le prêtre. Celui-ci, certes, ne pourra plus exercer les sacrements jusqu'à la fin de ses jours. Sa peine n'en est pas moins particulièrement clémente, inférieure à ce que le même Joseph Ratzinger a fait subir à de grands théologiens comme Leonardo Boff ou Eugen Drewermann, punis pour n'avoir commis d'autre crime que la défense de leurs idées progressistes. Marcial Maciel n'est pas dénoncé à la justice par l'Église, il n'est pas excommunié, ni arrêté, ni emprisonné. On renonce même à un procès canonique « en raison de son âge avancé et de sa santé fragile ».

Invité à une « vie de prière et de pénitence », Maciel continue, entre 2005 et 2007, à voyager d'une maison à l'autre, du Mexique à Rome, et à profiter de ses moyens financiers illimités. Il déménage simplement aux États-Unis pour éviter d'éventuels procès – donnant corps à la formule célèbre : « Pauvre Mexique, si loin de Dieu et si près des États-Unis. » Atteint d'un cancer du pancréas, il se retire finalement dans une résidence fastueuse de Floride, où il meurt dans le luxe en 2008, à l'âge canonique de quatre-vingt-huit ans.

Il faut encore attendre l'année suivante, en 2009, pour qu'une enquête sur toutes les organisations liées aux Légionnaires du Christ, et à sa branche laïque Regnum Christi, soit ordonnée par Benoît XVI. Cinq évêques sont chargés de cette mission de contrôle sur cinq continents. Leurs résultats, transmis confidentiellement au pape en 2010, semblent à ce point critiques que le Vatican reconnaît finalement dans un communiqué les « actes objectivement immoraux » et les « véritables crimes » de Marcial Maciel.

Pourtant, sciemment ou non, Rome s'en tient à un jugement partiel. En dénonçant la brebis galeuse, elle épargne indirectement son entourage, à commencer par les pères Luis Garza Medina et Àlvaro Corcuera, les adjoints de Maciel. En 2017, les Paradise Papers révéleront que Medina et Corcuera, parmi une vingtaine de prêtres Légionnaires dont les noms sont publiés, et que Benoît XVI n'a pas inquiétés, ont bénéficié de fonds secrets grâce à des montages financiers off-shore via les Bermudes, Panamá et les îles Vierges britanniques. On découvrira également que trente-cinq autres prêtres appartenant aux Légionnaires du Christ sont impliqués dans des affaires d'abus sexuels, pas seulement leur fondateur. Il faudra encore plusieurs années avant que le pape Benoît XVI place la Légion sous la tutelle du Vatican et nomme un administrateur provisoire (le cardinal Velasio De Paolis). Depuis, le dossier semble clos et les Légionnaires ont repris leur vie normale, décrochant seulement les innombrables portraits du gourou des murs de leurs écoles, interdisant ses livres, effaçant simplement ses traces, comme si rien ne s'était passé.

De nouvelles affaires viennent d'éclater. Óscar Turrión, le recteur du collège pontifical international des Légionnaires, dit Maria Mater Ecclesiæ à Rome, où résident une centaine de séminaristes venus du monde entier, a reconnu vivre secrètement avec une femme et avoir deux enfants. Il a dû démissionner.

Des rumeurs circulent encore aujourd'hui à Mexico, mais aussi en Espagne et à Rome, sur la branche laïque des Légionnaires, Regnum Christi, et sur leur université pontificale, Ateneo Pontificio Regina Apostolorum, où des dérives sont signalées. Le journaliste mexicain Emiliano Ruiz Parra, spécialiste de l'Église catholique, avoue son dépit lorsque je l'interroge au Mexique :

— Ni Benoît XVI, ni François n'ont pris toute la mesure du phénomène. Et le problème demeure : il n'y a plus de contrôle du Vatican sur les Légionnaires aujourd'hui et certaines mauvaises habitudes ont pu reprendre.

Le cardinal Juan Sandoval Íñiguez habite une résidence catholique de grand standing à Tlaquepaque, une ville satellite de Guadalajara au Mexique. Je lui rends visite là, sur la Calle Morelos, avec Eliezer, un chercheur de la région, qui me sert de guide et qui a réussi à dégoter son numéro de téléphone. Le cardinal a accepté l'entretien sans difficulté nous fixant rendez-vous chez lui, le soir même.

Sa résidence d'archevêque émérite est un petit paradis luxuriant sous les tropiques, protégé par deux policiers mexicains en armes. Derrière un mur et des grilles, je découvre le domaine du cardinal : trois maisons colorées, immenses, reliées entre elles par une chapelle privée et des garages où stationnent plusieurs Ford 4 × 4 qui brillent de tous leurs éclats. Il y a quatre chiens, six perroquets et un ouistiti sagouin. L'archevêque de Guadalajara vient de prendre sa retraite mais son emploi du temps ne semble pas s'être allégé.

— L'Église catholique du Mexique était riche. Mais maintenant c'est une Église pauvre. Rendez-vous compte, pour un pays de 120 millions d'habitants, nous n'avons plus que 17 000 prêtres. Nous avons été persécutés ! insiste le prélat.

Juan Sandoval Íñiguez est l'un des cardinaux les plus anti-gays du Mexique. Utilisant fréquemment le mot « maricón » pour parler des homosexuels (une insulte, en espagnol, équivalent de « pédé »), le cardinal a dénoncé de façon radicale l'usage des préservatifs. Il est allé jusqu'à célébrer des messes contre le « satanisme » des homosexuels et il fut surtout l'inspirateur du mouvement anti-mariage gay au Mexique, prenant la tête des manifestations contre le gouvernement. Les Légionnaires du Christ, dont il est proche, ont souvent constitué les gros bataillons de ces défilés de rue. Durant ce séjour au Mexique, j'ai d'ailleurs pu assister à la grande Marcha por la familia contre le projet de mariage gay.

— C'est la société civile qui se mobilise spontanément, commente le cardinal. Je ne m'engage pas personnellement. Mais, bien sûr, la loi naturelle, c'est la Bible.

L'oiseleur est un séducteur et il me garde pendant plusieurs heures à discuter en français. Parfois, il me prend par la main gentiment, pour appuyer ses arguments, ou s'adresse tendrement en espagnol à Eliezer pour lui demander son avis ou lui poser des questions sur sa vie.

Ce qui est étrange, et me frappe tout de suite : cet archevêque anti-gay est obsédé par la question gay. Nous ne parlons presque que de ce sujet. Le voici qui critique implicitement le pape François. Il lui reproche ses signes favorables aux gays et, l'air de rien, me livre en pâture le nom de quelques-uns des évêques et cardinaux qui l'entourent et qui lui paraissent avoir de tels goûts.

— Vous savez, lorsque François prononce la phrase « Qui suis-je pour juger ? », il ne défend pas les homosexuels. Il protège l'un de ses collaborateurs, c'est très différent ! C'est la presse qui a tout trafiqué !

Je demande au cardinal l'autorisation de regarder sa bibliothèque et l'homme se lève maintenant, s'empressant de me montrer ses trésors. Prélat bas-bleu, il a lui-même écrit quelques ouvrages qu'il se fait un plaisir de pointer du doigt.

Quelle surprise ! Juan Sandoval Íñiguez a des rayons entiers dédiés à la question gay. Je vois sur les étagères des ouvrages sur le péché homosexuel, la question lesbienne et les thérapies réparatrices. Toute une bibliothèque de traités pro- et anti-gays, comme si les autodafés que le cardinal prône partout n'avaient pas lieu d'être à son domicile. À moins que le cardinal se soit énamouré des livres qu'il veut faire brûler ?

Soudain, je tombe, stupéfait, sur plusieurs exemplaires, posés bien en vue, du fameux *Liber Gomorrhianus* dans sa version en anglais : *The Book of Gomorrah.*

— C’est un grand livre, qui date du Moyen Âge et, regardez, c’est moi qui ai signé la préface de cette nouvelle traduction, me dit, avec fierté, le cardinal.

Étrange livre que cet essai célèbre de 1051, signé par un prêtre italien devenu saint Peter Damian. Dans ce long traité, adressé au pape Léon IX, le religieux dénonce les tendances homosexuelles, selon lui très répandues, du clergé de l'époque. Il pointe aussi les mauvaises habitudes des prêtres qui se confessent les uns aux autres afin de dissimuler leur penchant et « oute » même, avant la lettre, quelques hauts prélats romains. Le pape désavoue toutefois saint Peter Damian et ne prend aucune des sanctions qu'il réclame. Il lui confisque même son brûlot, nous dit John Boswell, qui en a fait l'histoire, et ce d'autant plus que le collège cardinalice était alors très pratiquant ! L'importance historique du livre n'en est pas moins grande car c'est notamment à partir de ce pamphlet du xie siècle que la punition divine de Sodome y sera réinterprétée, non plus comme un problème d'hospitalité, comme la Bible le laisse entendre, mais comme un péché de « sodomie ». L'homosexualité devient abominable !

Nous parlons maintenant avec le cardinal Juan Sandoval Íñiguez des traitements qui existent pour « désintoxiquer » les homosexuels mais aussi les pédophiles, qu'il assimile systématiquement aux premiers comme s'ils étaient égaux dans le péché. Nous évoquons aussi une clinique spécialisée qui serait destinée aux pédophiles les plus « incurables ». Mais le cardinal botte en touche et ne s'étend pas sur le sujet.

Je sais pourtant que cette résidence existe, appelée Casa Alberione, et qu'elle a été fondée en 1989 à l'initiative, ou avec le soutien, du cardinal dans sa paroisse de Tlaquepaque elle-même. Des prêtres pédophiles étrangers, « expédiés de pays en pays comme s'ils étaient des déchets nucléaires », selon les mots d'un bon connaisseur du sujet, ont été traités dans cette clinique de « réhab », ce qui permettait à la fois de les soigner, de les maintenir prêtres et d'éviter qu'ils soient livrés à la justice. À partir du début des années 2000, le pape Benoît XVI ayant imposé que les pédophiles ne soient plus protégés par l'Église, la Casa Alberione a perdu sa raison d'être. Après une enquête du quotidien mexicain *El Informador*, le cardinal Juan Sandoval Íñiguez a reconnu l'existence de cette résidence, qui a notamment accueilli des Légionnaires du Christ, mais affirmé qu'elle « n'héberge plus, depuis 2001, de prêtres pédophiles ». (Une institution similaire a existé au Chili, The Club, dont Pablo Larraín a fait un film.)

« *¡ HOLA !* » : on vient tout à coup de m'appeler en criant dans mon dos, alors que nous marchons, avec le cardinal, dans le parc. Je me retourne, surpris, mais sans être aussi effrayé que Robinson Crusoé quand il entend pour la première fois un perroquet lui parler sur son île. Depuis sa vaste cage, le beau perico vient d'engager une conversation avec moi. Va-t-il me livrer un secret ? Au Mexique, ce genre d'oiseau est également appelé « guacamayo ». Un autre terme en français est : papegai.

Nous marchons entre les paons et les coqs. Le cardinal semble heureux et prend son temps. Il est d'une gentillesse à couper le souffle avec moi et Eliezer, mon scout mexicain.

Le chien Oso (ce qui signifie « bear » ou « ours ») s'amuse maintenant avec nous et, soudain, nous nous lançons dans une partie de football à quatre, le cardinal, le chien Oso, Eliezer et moi, devant le regard amusé de cinq nonnes qui assurent à temps plein le ménage, la lessive et la cuisine du cardinal.

Je demande à Juan Sandoval Íñiguez :

— Vous ne vous sentez pas un peu seul ici ?

Ma question semble l'amuser. Il me décrit sa riche vie sociale. Je lui cite Jean-Jacques Rousseau, pour qui, dis-je, « le vœu de célibat serait contre-nature ».

— Vous pensez qu'il y a moins de solitude chez les pasteurs mariés, ou chez les imans ? me demande le cardinal faisant une réponse en forme de question.

— Vous voyez, souligne-t-il en me montrant les nonnes, je ne suis pas seul ici.

Le cardinal me prend par le bras, fermement. Et ajoute, après un long silence :

— Et puis il y a aussi un prêtre ici, un jeune prêtre, qui me rejoint chaque après-midi.

Et alors que je m'étonne de ne pas le voir, en fin d'après-midi, le cardinal précise, avec peut-être quelque candeur :

— Ce soir, il finit à 22 heures.

Les protections dont a bénéficié Marcial Maciel au Mexique et à Rome restent aujourd'hui insuffisamment connues. Le cardinal Juan Sandoval Íñiguez a été soupçonné, à tort ou à raison, par plusieurs victimes du prêtre pédophile, de ne pas l'avoir dénoncé. Au-delà des Légionnaires du Christ, il aurait placé certains prêtres accusés d'abus sexuels en « rééducation », dans sa résidence Casa Alberione. (Le cardinal dément toute faute ou toute responsabilité.)

Des critiques similaires visent l'archevêque de Mexico, le cardinal Norberto Rivera. Aussi obsessionnellement anti-gay que Sandoval Íñiguez, il a multiplié les discours jusqu'à faire des déclarations sur « l'anus qui ne peut pas servir d'orifice sexuel ». Dans une autre remarque célèbre, il a reconnu qu'il y avait beaucoup de prêtres gays au Mexique mais « que Dieu les avait déjà pardonnés ». Plus récemment, il est allé jusqu'à déclarer qu'un « enfant a plus de probabilités d'être violé par son père si c'est un père homosexuel ».

Les journalistes spécialisés au Mexique estiment que Norberto Rivera, qui fut l'un des partisans et des soutiens de Marcial Maciel, n'a pas cru, jusqu'au bout, à ses crimes et aurait refusé de faire suivre au Vatican certaines plaintes.

Pour toutes ces raisons et pour avoir qualifié publiquement les plaignants d'affabulateurs, le cardinal de Mexico fait aujourd'hui l'objet de critiques pour complicité ou silence au sujet de ces abus sexuels. La presse le dénonce régulièrement et des dizaines de milliers de Mexicains ont signé une pétition pour alerter l'opinion publique et l'empêcher de participer au conclave qui élit les papes. Il figure aussi en bonne place sur la liste des « dirty dozen », les douze cardinaux soupçonnés d'avoir couvert des prêtres pédophiles, publiée par une association américaine des victimes d'abus sexuels de l'Église catholique, le SNAP (une ONG réputée mais dont les méthodes ont parfois été critiquées).

Sandoval Íñiguez et Rivera ont été créés cardinaux par Jean-Paul II, sans doute sur la recommandation d'Angelo Sodano ou de Stanisław Dziwisz. Tous les deux ont été de violents opposants à la théologie de la libération et au mariage homosexuel. Le pape François qui avait vertement critiqué le cardinal Rivera pour son homophobie, et demandé solennellement à l'Église mexicaine d'arrêter ses hostilités envers les gays, s'est empressé de tourner la page Rivera en le mettant à la retraite en 2017, dès qu'il eut atteint la limite d'âge. Cette décision feutrée est, selon le mot d'un prêtre que j'ai interrogé à Mexico, une « sanction divine à effet temporel immédiat ».

— Nous savons qu'un nombre significatif d'évêques qui ont soutenu Marcial Maciel ou qui manifestent en ce moment contre nous et contre le mariage gay sont eux-mêmes homosexuels. C'est même incroyable, ils sont très souvent homosexuels ! s'exclame lors d'un entretien dans son bureau à Mexico le ministre de la Culture, Rafael Tovar y de Teresa.

Et le célèbre ministre d'ajouter, en présence de mon éditrice mexicaine, Marcela González Durán :

— L'appareil religieux est gay au Mexique, la hiérarchie est gay, les évêques sont généralement gays. C'est incroyable !

Le ministre me confirme également, lorsque je lui confie mon sujet de livre, que le gouvernement mexicain dispose d'informations précises sur ces évêques « gays anti-gays » – dont il me donne quelques noms parmi des dizaines. Il ajoute qu'il va parler de mon enquête, dès le lendemain, à Enrique Peña Nieto, alors président de la République, et à son ministre de l'Intérieur, pour que ceux-ci me communiquent des informations complémentaires. J'aurai plusieurs autres échanges avec Tovar y de Teresa par la suite. (J'ai également pu interviewer Marcelo Ebrard, l'ancien maire de Mexico, qui fut le principal artisan du mariage gay et a bien connu les opposants catholiques à ce projet de loi, et est aujourd'hui le ministre des Affaires étrangères du Mexique. D'autres personnes m'apporteront des informations, tels le milliardaire Carlos Slim Jr., l'intellectuel Enrique Krauze, un conseiller influent du président Enrique Peña Nieto et plusieurs responsables de Televisa, la principale chaîne de télévision, ou encore José Castañeda, ancien ministre des Affaires étrangères. Séjournant à Mexico à quatre reprises, et dans huit autres villes du pays, j'ai bénéficié enfin de l'appui et des informations d'une dizaine d'écrivains ou militants gays, notamment de Guillermo Osorno, Antonio Martínez Velázquez et Felipe Restrepo. Mes researchers mexicains Luis Chumacero et, à Guadalajara, Eliezer Ojeda, ont eux aussi contribué à ce récit.)

La vie homosexuelle du clergé mexicain est un phénomène bien connu et déjà bien documenté. On estime que plus des deux tiers des cardinaux, des archevêques et des évêques mexicains sont « pratiquants ». Une importante organisation homosexuelle, FON, a même « outé », en rendant publics leurs noms, trente-huit hiérarques catholiques.

Cette proportion serait moins importante parmi les simples prélats et les évêques « indigènes ». Selon un rapport transmis officiellement au Vatican par Mgr Bartolomé Carrasco Briseño, 75 % des prêtres de diocèses des États d'Oaxaca, Hidalgo ou du Chiapas, où vivent une majorité d'Amérindiens, seraient secrètement mariés ou en concubinage avec une femme. En résumé, le clergé mexicain serait ainsi hétérosexuel actif dans les campagnes et homosexuel pratiquant dans les villes !

Plusieurs journalistes spécialisés sur l'Église catholique confirment ces tendances. C'est le cas d'Emiliano Ruiz Parra, auteur de plusieurs livres sur le sujet et ancien journaliste chargé des questions de religion au quotidien *Reforma* :

— Je dirais que 50 % des prêtres sont gays au Mexique, si on veut un chiffre minimal, et 75 % si on est plus réaliste. Les séminaires sont homosexuels et la hiérarchie catholique mexicaine est gay d'une manière spectaculaire.

Ruiz Parra ajoute qu'être gay dans l'Église n'est pas un problème au Mexique : c'est même un rite de passage, un élément de la promotion et un rapport normal « de pouvoir » entre le novice et son maître.

— La tolérance est grande à l'intérieur de l'Église, tant qu'on ne s'exprime pas au-dehors. Et, bien sûr, pour protéger le secret, on doit attaquer les gays en s'affichant très homophobe sur la place publique. C'est cela la clé. Ou l'astuce.

Ayant enquêté sur les Légionnaires du Christ et sur Marcial Maciel, Emiliano Ruiz Parra se montre particulièrement critique sur le Vatican, hier comme aujourd'hui, et sur les multiples soutiens dont le prédateur mexicain a bénéficié. Comme beaucoup, il avance des arguments financiers, la corruption, les pots-de-vin, ainsi que, argument plus neuf comme cause explicative, celui de l'homosexualité d'une partie de ses soutiens.

— Si Marcial Maciel avait parlé, c'est l'Église mexicaine dans son ensemble qui se serait écroulée.

L'une des premières grandes œuvres de charité de Marcial Maciel, celle qui a lancé sa carrière, faisant oublier ses premières turpitudes, fut la construction de l'église Notre-Dame-de-Guadalupe à Rome. Elle se veut une réplique miniature de la célèbre basilique du même nom à Mexico, l'une des plus vastes du monde, qui accueille chaque année des millions de pèlerins.

Dans les deux cas, il s'agit de lieux de grande dévotion qui frappent par leurs rituels archaïques, presque sectaires. Les foules prosternées me frappent lorsque je visite la basilique mexicaine. Le Français que je suis, et qui connaît le catholicisme plutôt intellectuel de son pays – celui des *Pensées* de Pascal, des oraisons funèbres de Bossuet ou du *Génie du christianisme* de Chateaubriand –, a du mal à comprendre cette ferveur et cette religiosité populaires.

— On ne peut pas concevoir le catholicisme mexicain sans la vierge de Guadalupe. L'amour de la vierge, sa fraternité, comme une mère, rayonne dans le monde entier, m'explique Mgr Monroy.

Cet ancien recteur de la basilique de Mexico me fait visiter le complexe religieux qui, outre deux basiliques, compte des couvents, des musées, des magasins de souvenirs grandioses, et m'apparaît, en fin de compte, comme une véritable industrie touristique. Mgr Monroy me montre aussi les nombreux tableaux qui le peignent sous toutes les coutures sacerdotales (dont un portrait magnifique réalisé par l'artiste gay, Rafael Rodriguez, que j'ai également interviewé à Santiago de Querétaro, au nord-ouest de Mexico).

Selon plusieurs journalistes, Notre-Dame-de-Guadalupe serait le cadre d'affaires mondaines et, par le comportement de certains de ses prêtres, une sorte de « confrérie gay ». À Mexico, comme à Rome.

Situé Via Aurelia, à l'ouest du Vatican, le siège officiel italien des Légionnaires du Christ a été financé par le jeune Maciel, dès le début des années 1950. Grâce à une incroyable collecte de fonds menée au Mexique, en Espagne et à Rome, l'église et sa paroisse ont été construites à partir de 1955 et inaugurées par le cardinal italien Clemente Micara fin 1958. Au même moment, durant l'interrègne entre Pie XII et Jean XXIII, le dossier critique sur la toxicomanie et l'homosexualité de Marcial Maciel s'évaporait au Vatican.

Pour tenter de comprendre, à l'ombre de la pureté de la vierge de Guadalupe, le phénomène Maciel, il faut décrypter les protections dont il a bénéficié et le vaste système ayant rendu possible, au Mexique comme à Rome, cet immense scandale. Plusieurs générations d'évêques et de cardinaux mexicains et d'innombrables cardinaux de la curie romaine ont fermé les yeux ou soutenu, en connaissance de cause, l'un des plus grands pédophiles du XXe siècle.

Que dire du phénomène Marcial Maciel ? S'agit-il d'un pervers mythomane, pathologique et démoniaque ou est-il le produit d'un système ? Une figure accidentelle et isolée ou bien le signe d'une dérive collective ? Pour le dire autrement : est-ce l'histoire d'un seul homme, comme on l'avance pour dédouaner l'institution, ou le produit d'un modèle de gouvernement que le cléricalisme, le vœu de chasteté, l'homosexualité secrète et endémique au sein de l'Église, le mensonge et la loi du silence ont rendu possible ? Comme pour le prêtre Karadima au Chili et de nombreuses autres affaires en Amérique latine, l'explication tiendrait, selon les témoins interrogés, en cinq facteurs – auxquels je me dois de rajouter un sixième élément.

D'abord, l'aveuglement par le succès. Les réussites fulgurantes des Légionnaires du Christ ont longtemps fasciné le Vatican, puisque nulle part au monde les recrutements de séminaristes n'étaient aussi impressionnants, les vocations sacerdotales aussi enthousiastes et les rentrées d'argent aussi fastueuses. Lors de la première visite de Jean-Paul II au Mexique, en 1979, Marcial Maciel a montré son sens de l'organisation, la puissance de ses réseaux politiques et médiatiques, sa capacité à régler les moindres détails, avec une armée d'assistants, tout en restant humble et discret. Jean-Paul II a été littéralement émerveillé. Il reviendra à quatre reprises au Mexique, chaque fois plus fasciné par le savoir-faire de son « cher ami » Maciel.

Le deuxième facteur est la proximité idéologique entre Jean-Paul II et les Légionnaires du Christ, une organisation de droite extrême violemment anticommuniste. Ultraconservateur, Marcial Maciel a été le fer de lance au Mexique d'abord, en Amérique latine et en Espagne ensuite, du combat contre les régimes marxistes et le courant de la théologie de la libération. Obsessionnellement anticommuniste, paranoïaque même, Maciel a anticipé les attentes du pape qui a trouvé en lui un défenseur de sa ligne dure. Ce faisant, le psychologique s'ajoutant à l'idéologique, le père Maciel a su intelligemment caresser l'orgueil de Jean-Paul II, un pape mystique que plusieurs témoins décrivent en privé comme un homme misogyne et d'une grande vanité.

Le troisième facteur, lié au précédent, est le besoin d'argent de Jean-Paul II pour sa mission idéologique anticommuniste, notamment en Pologne. Il semble désormais acquis, malgré les dénégations du saint-siège, que Marcial Maciel a bien décaissé de l'argent pour financer des officines antimarxistes en Amérique latine et, peut-être aussi indirectement, le syndicat Solidarnosc. Selon un ministre et un haut diplomate interrogés au Mexique, ces transferts financiers seraient restés dans un cadre « ecclésial ». À Varsovie et à Cracovie, des journalistes et des historiens me confirment, de leur côté, que des relations financières ont existé entre le Vatican et la Pologne :

— Il est certain que de l'argent a circulé. Cela passait par des canaux comme les syndicats, les églises, renchérit le vaticaniste polonais Jacek Moskwa, qui fut longtemps correspondant à Rome, et l'auteur d'une biographie du pape Jean-Paul II en quatre volumes.

Mais lors de cette même interview à Varsovie, Moskwa réfute tout engagement direct du Vatican :

— On a beaucoup dit que la banque du Vatican ou la banque italienne Ambrosiano avaient été mises à contribution. Je pense que cela est faux.

De même, le journaliste Zbigniew Nosowski, qui dirige le média catholique WIEZ à Varsovie, se montre réservé sur l'existence même de tels financements :

— Je ne crois pas que de l'argent ait pu ainsi circuler entre le Vatican et Solidarnosc.

Au-delà de ces positions de principe, d'autres sources tendraient à prouver un engagement contraire. Lech Wałęsa, ancien président de Solidarnosc, devenu président de la République polonaise, a lui-même reconnu que son syndicat avait reçu de l'argent du Vatican. Plusieurs journaux et livres signalent également des flux financiers : leur source serait, en amont, les Légionnaires du Christ de Marcial Maciel, et leur destination, en aval, le syndicat Solidarnosc. En Amérique latine, certains pensent même, sans plus de certitudes, que le dictateur chilien Augusto Pinochet a pu contribuer à certains financements (grâce à l'entregent du nonce Angelo Sodano), de même que les narcotrafiquants colombiens (par l'intermédiaire du cardinal Alfonso López Trujillo). À ce stade, toutes ces hypothèses sont possibles mais elles n'ont pas été confirmées de manière claire. « *Dirty money for good causes ?* » s'interroge un bon connaisseur du dossier : si les sources ont pu être opaques, la cause n'en serait pas moins juste…

— Nous savons par des témoins directs que Mgr Stanisław Dziwisz, le secrétaire particulier du pape Jean-Paul II, distribuait au Vatican des enveloppes de billets à certains de ses visiteurs polonais, qu'ils soient civils ou religieux. À cette époque, dans les années 1980, le syndicat Solidarnosc était interdit. Dziwisz demandait à ses visiteurs : « Comment peut-on vous aider ? » Le manque d'argent était souvent un souci. Alors, l'assistant du pape partait quelques instants dans une pièce adjacente, et il revenait avec une enveloppe, me raconte Adam Szostkiewicz, lors d'une interview à Varsovie. (Influent journaliste de l'hebdomadaire *Polityka*, Szostkiewicz suit depuis longtemps le catholicisme polonais et, membre lui-même de Solidarnosc, il fut durant six mois prisonnier politique de la junte militaire communiste.)

Selon Szostkiewicz, il existait d'autres voies d'accès susceptibles de permettre l'entrée en Pologne de produits de consommation courante, de médicaments, de nourriture et, peut-être, de valises d'argent. Ces « routes » étaient essentiellement « ecclésiales » : l'aide transitait par l'intermédiaire de prêtres ou de convois humanitaires qui circulaient depuis l'Allemagne fédérale. L'argent ne passait jamais par la RDA, ni par la Bulgarie, dont les contrôles étaient beaucoup plus stricts.

— Les catholiques bénéficiaient d'une liberté de circulation plus grande que les autres : la police polonaise les tolérait un peu mieux et les fouilles étaient plus sommaires à leur égard. Ils obtenaient aussi plus facilement des visas, ajoute Szostkiewicz. (Dans un livre récent, *Il caso Marcinkus*, le journaliste italien Fabio Marchese Ragona révèle, à partir de témoignages inédits et des documents de la justice italienne, que le Vatican aurait bien transféré « plus d'un milliard de dollars à Solidarnosc ». L'archevêque américain Paul Marcinkus et Stanisław Dziwisz auraient été les acteurs essentiels de ces montages financiers complexes. Le second assistant du pape, le prêtre polonais Mieczysław Mokrzycki, connu sous le nom de père Mietek, aujourd'hui archevêque en Ukraine, aurait joué un rôle dans ce système, ainsi que le prêtre jésuite polonais Casimiro Przydatek – tous les deux étant des intimes de Dziwisz. Des journalistes d'investigation polonais enquêtent actuellement sur ces sujets, notamment au sein de la rédaction de *Gazeta Wyborcza*. Des révélations seront probables dans les mois ou les années à venir.)

Les valises d'argent sale sont une donnée possible du pontificat de Jean-Paul II. On peut juger le procédé discutable, mais la chute du régime communiste polonais et, dans la foulée, la chute du mur de Berlin et de l'Empire soviétique peuvent donner une légitimité rétrospective à cette utilisation singulière de l'argent saint.

Ensuite, et c'est le quatrième facteur, il y a les pots-de-vin personnels – car il faut bien employer ce mot. Marcial Maciel « arrosait » régulièrement les cardinaux et les prélats proches de Jean-Paul II. Le psychopathe récompensait ses protecteurs romains et les engraissait au-delà de ce qui est imaginable. Il leur offrait des voitures de luxe, des voyages somptueux, leur distribuait des enveloppes de billets, à la fois pour gagner en influence, se faire octroyer des faveurs pour sa secte de « légionnaires », et pour couvrir ses crimes. Ces faits sont aujourd'hui bien établis mais aucun des cardinaux qui se sont laissé corrompre n'ont été inquiétés, et moins encore excommuniés pour simonie ! Rares sont d'ailleurs ceux qui ont refusé l'argent sale et il semble que le cardinal Ratzinger, avec son austérité de célibataire, fut de ceux-là. Ayant reçu au Mexique une enveloppe de billets, il l'aurait fait retourner à son expéditeur. Le cardinal Bergoglio a été, lui aussi, un ennemi déclaré de Marcial Maciel : il l'a précocement dénoncé et ce d'autant plus que Maciel haïssait non seulement les prêtres rouges de la théologie de la libération, mais aussi les Jésuites.

Au-delà des aspects moraux, les risques financiers encourus par le Vatican sont un autre facteur – le cinquième – qui pourrait expliquer le silence de l'Église. Même quand elle reconnaît les faits, elle ne veut pas payer ! Aux États-Unis, les affaires d'abus sexuels ont déjà coûté des centaines de millions de dollars d'indemnités aux victimes. Reconnaître une erreur revient, pour le Vatican, à engager sa responsabilité financière. Cet argument du coût des indemnisations est central dans toutes les affaires d'abus sexuels.

Enfin – et on entre ici dans l'indicible –, il y a parmi les soutiens que Marcial Maciel a reçus au Mexique, en Espagne ou au Vatican quelque chose que j'appellerais pudiquement le « cléricalisme du placard ». C'est le sixième facteur qui permet d'expliquer l'inexplicable, le plus douloureux sans doute, le plus profond aussi, peut-être la première clé de lecture. Bien des cardinaux mexicains, sud-américains, espagnols, polonais ou italiens autour de Jean-Paul II mènent en effet une double vie. Certes, ils ne sont pas pédophiles ; ils ne commettent pas forcément d'abus sexuels ; en revanche, ils sont majoritairement homosexuels et engagés dans une vie entièrement construite sur le double jeu. Plusieurs de ces cardinaux ont eu un recours régulier aux services de prostitués masculins et à des financements décalés pour satisfaire leurs penchants. Il est certain que Marcial Maciel, âme noire, est allé bien au-delà de ce qui est tolérable, ou légal, chacun en convient au Vatican, mais dénoncer ses schémas mentaux revenait à s'interroger sur sa propre vie. C'était aussi s'exposer à ce que son éventuelle homosexualité puisse être dévoilée.

Une fois encore, la clé pourrait être celle-ci : la culture du secret qui était nécessaire pour protéger l'homosexualité des prêtres, des évêques et des cardinaux au Mexique et à Rome – notamment de tant de personnages clés dans l'entourage immédiat du pape – a permis au pédophile Maciel, par un étrange détournement de cléricalisme, d'agir lui-même dans le secret, en toute liberté, et d'être ainsi durablement protégé.

À force d'avoir confondu pédophilie et homosexualité – ce que tant de cardinaux ont donné l'impression de faire –, les différences se brouillent. Si tout est mêlé, abus sexuel et péché, pédophilie, homosexualité et prostitution, et que le crime ne diffère que par son ampleur, non par sa nature, qui doit-on punir ? Voici les prêtres perdus : où est le haut, où est le bas ? le bien ? le mal ? la nature, la culture ? les autres et moi ? Peut-on excommunier Marcial Maciel pour ses crimes sexuels si on est, un peu comme lui, dans le mensonge sexuel et, soi-même, « intrinsèquement désordonné » ? Dénoncer des abus, c'est s'exposer inutilement et, qui sait, prendre le risque d'être pointé du doigt. On est là au cœur du secret de l'affaire Maciel et de tous les crimes de pédophiles qui ont trouvé, et continuent d'avoir au Vatican et dans le clergé catholique, une armée de soutiens, d'innombrables excuses et une infinité de silences.

11.

L’anneau de luxure

— Au Vatican, on l'appelle Platinette et tout le monde admire son audace ! me dit Francesco Lepore. Ce surnom vient d'une célèbre drag-queen de la télévision italienne aux perruques blond platine.

Je m'amuse de ces pseudonymes dont sont affublés, en interne, plusieurs cardinaux ou prélats. Je n'invente rien, je me contente de rappeler ce que plusieurs prêtres de curie m'ont révélé, la méchanceté étant plus cruelle encore à l'intérieur de l'Église qu'à l'extérieur.

Un diplomate influent me parle d'un autre cardinal dont le sobriquet est : « La Mongolfiera » ! Pourquoi ce nom ? Il aurait « une grande allure, beaucoup de vide et peu d'emport », me précise ma source, qui insiste sur la nature aéronautique, l'arrogance et la vanité du personnage, « un confetti qui se prend pour une montgolfière ».

Les cardinaux Platinette et La Mongolfiera ont connu leur heure de gloire sous Jean-Paul II, dont ils sont réputés proches. Ils font partie de ce qu'on pourrait appeler le premier « anneau de luxure » autour du saint-père. D'autres cercles lubriques existent, qui regroupent des homosexuels pratiquants à des niveaux hiérarchiques moins élevés. Les prélats hétérosexuels étaient rares parmi les proches de Jean-Paul II ; la chasteté plus rare encore.

Une mise au point s'impose, avant d'aller plus loin, sur ces vices cardinalices que je vais dévoiler. Qui suis-je pour juger ? Encore une fois, j'essaie d'être « non-judgmental » et je tiens moins à « outer » des prêtres vivants qu'à décrire un système : les noms de ces prélats sont donc anonymisés. À mes yeux, ces cardinaux, ces évêques, ces prêtres ont bien le droit d'avoir des amants et d'approfondir leur penchant acquis ou inné. Peu m'importe, après tout, n'étant pas catholique, qu'ils paraissent ainsi trahir leur vœu de chasteté ou qu'ils soient en contravention avec l'Église. Quant à la prostitution, si fréquente dans ce groupe, elle est légale en Italie et apparemment très bien tolérée par le droit canonique appliqué en zone extraterritoriale du saint-siège ! Seule leur hypocrisie abyssale est questionnable : c'est le propos de ce livre, qui confirme que l'infaillibilité du pape devient impunité lorsqu'il s'agit des mœurs de son entourage.

Ce qui m'intéresse ici c'est de décrypter ce monde parallèle et de faire un tour du propriétaire, au temps de Jean-Paul II. Outre La Mongolfiera et Platinette, sur lesquels je reviendrai, il me faut commencer par évoquer la figure de Paul Marcinkus, l'homme des finances, des missions secrètes et l'un de ceux qui gèrent l'État de la cité du Vatican pour le saint-père.

Mélange de diplomate, de garde du corps, de traducteur anglophone, de joueur de golf, de transporteur de fonds secrets et d'escroc, l'archevêque américain Marcinkus a déjà une longue histoire vaticane quand Jean-Paul II est élu. Il fut l'un des traducteurs de Jean XXIII, puis un intime de Paul VI (dont il aurait protégé la vie lors d'une agression), et il a occupé plusieurs postes dans des nonciatures apostoliques avant de commencer sa spectaculaire ascension romaine.

Pour des raisons mystérieuses, Marcinkus devient l'un des favoris de Jean-Paul II dès le début du pontificat. Selon plusieurs sources, le souverain pontife avait une « affection sincère » pour cette figure controversée du Vatican. Bientôt Marcinkus est nommé à la tête de la fameuse banque du Vatican, qui connaît d'innombrables intrigues financières et quelques scandales spectaculaires sous sa direction. Le prélat a été accusé et inculpé pour corruption par la justice italienne mais il a durablement bénéficié de l'immunité diplomatique vaticane. On le suspecte même d'avoir fomenté des assassinats, dont celui du pape Jean-Paul I, mystérieusement décédé après un mois de pontificat, mais de telles rumeurs n'ont jamais été prouvées.

L'homosexualité de Marcinkus est, en revanche, bien attestée. Une dizaine de prélats de curie qui ont fréquenté l'Américain me confirment qu'il était un aventurier gourmand.

— Marcinkus était homosexuel : il avait un faible pour les gardes suisses. Il leur prêtait souvent sa voiture, une 504 Peugeot gris métallisé, avec un bel intérieur cuir. À une époque, je me souviens qu'il sortait avec un garde suisse et cela a duré quelque temps, certifie l'une de mes sources, un laïc proche de l'archevêque qui travaillait, à l'époque, comme aujourd'hui, à l'intérieur du Vatican.

On connaît également une autre liaison de Marcinkus : celle qu'il a entretenue avec un prêtre suisse, qui a confirmé à l'une de mes sources leur relation. Et même lorsqu'il a été assigné à résidence au Vatican, du fait de l'inculpation par la justice italienne, il a continué à draguer éhontément. Par la suite, il a pris sa retraite aux États-Unis où il a emporté avec lui ses secrets : l'archevêque américain est mort en 2006 à Sun City, une luxueuse ville de retraités dans l'Arizona. (Lorsque j'interroge, à deux reprises, et en présence de Daniele, Piero Marini qui fut le « maître des cérémonies » du pape Jean-Paul II, il insiste, ingénu, sur la « grande proximité » de Marcinkus avec « les ouvriers ». De son côté, Pierre Blanchard, un laïc qui fut longtemps le secrétaire de l'APSA, et qui est un bon connaisseur des réseaux du Vatican, m'a communiqué quelques informations précieuses.)

Au-delà du controversé Marcinkus, l'entourage de Jean-Paul II compte d'autres homophiles et homosexuels pratiquants, parmi sa garde rapprochée d'assistants et d'officiers. Le premier est un prêtre irlandais, Mgr John Magee, qui fut l'un des secrétaires particuliers de Paul VI, puis, brièvement, le secrétaire personnel de Jean-Paul I, et qui est resté en poste sous Jean-Paul II. Devenu évêque du diocèse de Cloyne, en Irlande, il s'est retrouvé mêlé aux affaires de « cover up » d'abus sexuels qui ont secoué le pays. Des témoignages révélant les avances qu'il aimait faire aux garçons, les embrassant, ont été rendus publics et versés aux dossiers judiciaires lors du procès. Si son homosexualité n'a pas été formellement attestée, sa gestion des abus, elle, l'a forcé à la démission, sous la pression de Benoît XVI.

L'un des autres assistants du pape qui « pratique » activement son homosexualité est un prêtre qui mêle les détournements d'argent et les détournements de garçons (majeurs à ma connaissance). Lui aussi a manifestement de beaux empressements pour les gardes suisses et les séminaristes, audaces qu'il partage avec l'un des organisateurs des voyages du pape.

Un jeune séminariste de Bologne en a fait l'expérience : lors de plusieurs entretiens, il me raconte sa mésaventure de manière détaillée. Lors de la visite du pape dans cette ville, en septembre 1997, deux de ses assistants et prélats chargés du déplacement, insistent pour rencontrer les séminaristes. Ils repèrent tout de suite, dans le groupe, un jeune homme blond et beau, qui a alors vingt-quatre ans.

— Ils nous passaient en revue et tout à coup ils m'ont montré du doigt. Ils m'ont dit : « Toi ! » Ils m'ont demandé de venir avec eux et ils ne m'ont plus lâché. Ils voulaient me voir tout le temps. C'était une technique de drague très insistante, m'explique l'ancien séminariste (qui est encore, lorsque je le retrouve plus de vingt ans plus tard, fort séduisant).

Durant la visite de Jean-Paul II, les proches collaborateurs du pape mettent en avant le séminariste, qu'ils cajolent et chouchoutent. Ils lui présentent le pape en personne et lui demandent de monter sur la scène à ses côtés à trois reprises.

— J'ai compris qu'ils étaient là pour chasser. Ils draguaient les jeunes hommes et ils me faisaient des avances, sans même prendre de précautions. À la fin du séjour, ils m'ont invité à venir les voir à Rome et à habiter chez eux. Ils me disaient qu'ils pouvaient me loger au Vatican et me faire visiter le bureau du pape. Je savais bien ce qu'ils espéraient de moi. Je n'ai pas répondu à leurs avances. J'ai raté ma vocation ! Sinon, ajoute l'ex-séminariste, je serais peut-être évêque aujourd'hui !

L'audace n'a pas de limite. Deux autres fidèles collaborateurs du saint-père, un archevêque qui le conseille ainsi qu'un nonce très en vue, vivent, eux aussi, leur sexualité outrageusement, au-delà de l'entendement. C'est le cas également d'un cardinal colombien que nous ne connaissons pas encore, mais que nous allons bientôt rencontrer : ce « satanique docteur » a été chargé par Jean-Paul II de coordonner la politique familiale du Vatican mais, le soir, il s'adonne avec une régularité confondante à la prostitution masculine.

Dans l'entourage immédiat du pape, il y a également un trio d'évêques assez remarquables en leur genre parce qu'ils agissent en bande, et il me faut en dire un mot ici. C'est un autre cercle lubrique autour du souverain pontife. Par rapport aux cardinaux ou aux prélats majestueux dont j'ai parlé, ces aventuriers homosexuels de sa sainteté sont médiocres ; ils jouent petit bras.

Le premier est un archevêque que l'on présente toujours comme un ange sous les traits du bon apôtre, et dont la beauté a fait beaucoup jaser. Lorsque je le rencontre aujourd'hui, près de trente ans plus tard, il reste bel homme. Il était proche du cardinal Sodano et le pape l'adorait également. Ses inclinations sont confirmées par de nombreuses sources et il aurait même été éloigné de la diplomatie vaticane « après avoir été surpris au lit avec un Noir » (me précise un prêtre de la secrétairerie d'État qui a lui-même couché plusieurs fois avec l'intéressé).

Le deuxième évêque proche de Jean-Paul II joue un rôle central dans la préparation des cérémonies papales. Il apparaît d'ailleurs sur les photos aux côtés du saint-père. Connu pour ses pratiques SM, on raconte qu'il fréquentait, tout de cuir vêtu, le Sphinx, un club de cruising de Rome, aujourd'hui fermé. À son sujet, une expression est devenue fameuse au Vatican : « Lace by day ; leather by night » (ceux qui portent de la dentelle le jour, du cuir la nuit).

Quant au troisième évêque larron, on le décrit comme particulièrement pervers : il cumule les affaires financières et les affaires de garçons. La presse italienne l'a repéré depuis longtemps.

Ces trois évêques font donc partie de ce qu'on pourrait appeler le second « anneau de luxure » autour de Jean-Paul II. Ils ne figurent pas dans les premières loggias ; ce sont des seconds couteaux. Le pape François, qui connaît ces coquins de longue date, s'est attaché à les tenir à l'écart en les privant de pourpre. Tous sont aujourd'hui placardisés – doublement dans le placard, en quelque sorte.

Ces trois initiés ont fait office tour à tour d'entremetteurs et de laquais, de majordome, camérier, maître de cérémonie, maître des célébrations, de chanoine ou encore de chef du protocole de Jean-Paul II. Serviables quand il le faut, ils rendent parfois des « services » aux cardinaux les plus en vue, travaillant le reste du temps le vice à leur propre compte. (Dans l'entourage du cardinal Angelo Becciu, alors « ministre » de l'Intérieur du pape François, on me confirmera le nom de certains de ces évêques et leur homosexualité active, au cours d'une série d'entretiens enregistrés.)

J'ai rencontré longuement, avec Daniele, mon principal researcher italien, deux de ces trois mousquetaires. Le premier a été fidèle à son image de gentleman et de grand prince. Par peur de s'auto-outer, il est resté sur ses gardes même si la probabilité de son homosexualité ne contient aucune marge d'erreur. Le second, que nous avons rencontré à plusieurs reprises dans un palais du Vatican, en zone « extraterritoriale », nous a littéralement sidérés. Dans cet immense bâtiment où vivent également plusieurs cardinaux, le prêtre nous a accueillis, les yeux écarquillés, comme si nous étions les Tadzio de *Mort à Venise* ! Ce qu'il a dû être laid ! Il a fait à Daniele des avances sans préliminaires et à moi toutes sortes de compliments (alors qu'il me voyait pour la première fois). Il nous a fourni des contacts ; on s'est promis de se revoir (ce que nous avons fait). Et quelques portes se sont même ouvertes, pour nous permettre d'être reçu illico presto au service du protocole du pape et à la banque du Vatican, où visiblement le trio dispose de ramifications ! Daniele n'en menait pas large, surtout lorsque je l'ai laissé seul quelques minutes pour aller à la salle d'eau :

— J'ai eu peur d'être molesté ! m'a-t-il confié en riant, lorsque nous sommes repartis.

Parmi ces proches de Jean-Paul II, le rapport à la sexualité et à la drague varie. Quand certains cardinaux et évêques prennent des risques, d'autres redoublent de discrétion. Un archevêque français, créé cardinal par la suite, était, selon son ancien assistant, en couple stable avec un prêtre anglican, puis avec un prêtre italien ; un autre cardinal italien vit avec son compagnon qu'il m'a présenté comme « le mari de sa sœur décédée » – mais tout le monde savait, au Vatican, à commencer par les gardes suisses qui m'en ont parlé, quelle était la nature de leur relation. Un troisième, l'Américain William Baum, dont les mœurs ont été révélées, vivait également à Rome avec son célèbre lover qui n'était autre que l'un de ses assistants.

Un autre cardinal francophone que j'ai rencontré à plusieurs reprises, également proche de Jean-Paul II, est connu lui pour un vice un peu spécial : sa technique consistait à inviter les séminaristes ou les élèves-nonces à déjeuner chez lui, puis à prendre prétexte de sa fatigue vers la fin du repas pour les convier à faire la sieste avec lui. Le cardinal s'allongeait alors dans son lit, sans prévenir, et ne disait plus mot ; il espérait que le jeune novice le rejoigne. Ivre de réciprocité, il attendait patiemment, immobile, comme une araignée au milieu de sa toile.

Un autre cardinal de Jean-Paul II était connu pour draguer à l'extérieur du Vatican, notamment dans les parcs autour du Campidoglio et avait refusé, je l'ai déjà évoqué, d'immatriculer sa voiture officielle avec une plaque diplomatique du Vatican, pour être plus libre. (Selon le témoignage de première main de deux prêtres qui ont travaillé avec lui.)

Un autre cardinal encore, qui occupait une importante position de « ministre » de Jean-Paul II, fut brutalement renvoyé dans son pays après un scandale avec un jeune garde suisse où l'argent a joué un rôle ; il fut par la suite accusé d'avoir couvert des affaires d'abus sexuels.

D'autres prêtres influents de l'entourage de Jean-Paul II étaient homophiles et plus discrets. Le dominicain Mario Luigi Ciappi, l'un de ses théologiens personnels, partageait fraternellement sa vie avec son « socius » (assistant). L'un des confesseurs du pape était, lui aussi, prudemment homophile. (Selon les informations d'un des anciens assistants de Ciappi.)

Mais revenons au premier « anneau de luxure », dont les cardinaux La Mongolfiera et Platinette représentent en quelque sorte le noyau dur, autour duquel les autres astres gravitent. À côté de ces grandes divas, les seconds cercles et autres cardinaux périphériques font pâle figure. Car ceux-là sont exceptionnels par leurs « amours monstres » et leur « concert d'enfers » !

Leurs garçonnades m'ont été racontées par leurs assistants, leurs collaborateurs ou leurs confrères cardinaux et j'ai même pu interroger Platinette dont je peux attester l'audace : il m'a saisi l'épaule, me serrant l'avant-bras virilement pendant un bon moment, mais sans aller plus loin non plus, lors d'un entretien au saint-siège.

Entrons donc dans ce monde parallèle où le vice se trouve récompensé en proportion de ses excès. Est-ce pour ce genre de pratique que les Anglais ont cette belle formule : « *They lived in squares and loved in triangles* » ? En tout cas, les cardinaux La Mongolfiera et Platinette, bientôt rejoints par un évêque dont je tairai le pseudonyme par charité, sont trois clients réguliers des prostitués masculins romains dont ils usent en parties carrées.

Engagés dans les tourbillons d'une vie dissolue, La Mongolfiera et Platinette prennent-ils des risques considérables ? On pourrait le penser. Pourtant, comme cardinaux, ils bénéficient d'une immunité diplomatique et disposent, de surcroît, d'une protection au plus haut niveau du Vatican en tant qu'amis du pape et de ses ministres. Et puis, qui peut parler publiquement ? On est à une époque où les affaires sexuelles n'ont pas encore éclaboussé le Vatican : la presse italienne écrit rarement sur ces sujets ; les témoins se taisent ; et la vie privée des cardinaux reste intouchable. Quant aux réseaux sociaux, qui n'existent pas, ils ne transformeront la donne médiatique que plus tard, après la mort de Jean-Paul II : des vidéos compromettantes, des photos explicites seraient probablement publiées aujourd'hui sur Twitter, Instagram, Facebook ou YouTube. Mais à ce moment-là, le grand camouflage restait efficace.

Pour éviter toute rumeur, La Mongolfiera et Platinette prennent toutefois leurs précautions : ils imaginent un système sophistiqué de recrutement d'escorts à travers un triple filtre. Eux-mêmes font état de leurs besoins auprès d'un « gentilhomme de Sa Sainteté », un laïque marié, possiblement hétérosexuel qui, contrairement à ses commanditaires, a d'autres priorités que l'homosexualité. Il trempe dans une multitude de montages financiers douteux et ce qu'il recherche par ce service rendu, c'est d'abord de solides appuis au sommet de la curie et une carte de visite.

Contre rétribution significative, le « gentilhomme de Sa Sainteté » contacte un autre intermédiaire, dont le pseudonyme est Negretto, un chanteur du Nigeria, membre de la chorale du Vatican, qui se constitue au fil des années un réseau fertile de séminaristes gays, d'escorts italiens et de prostitués étrangers. Dans ce véritable système de poupons russes, emboîtés les uns dans les autres, Negretto fait appel à un troisième intermédiaire, qui lui sert de relais et de rabatteur. On recrute dans toutes les directions, notamment des migrants qui ont besoin d'un permis de séjour : le gentilhomme de Sa Sainteté leur promet, s'ils se montrent « compréhensifs », d'intervenir pour qu'ils obtiennent des papiers. (J'utilise ici les informations extraites des comptes rendus écrits d'écoutes téléphoniques réalisées par la police italienne, versés au procès auquel cette affaire a donné lieu.)

Le système va durer plusieurs années, sous le pontificat de Jean-Paul II et au début de celui de Benoît XVI, et servir à approvisionner, en plus des cardinaux La Mongolfiera, Platinette et leur ami évêque, un quatrième prélat (dont je n'ai pas réussi à connaître l'identité).

L'action proprement dite se serait déroulée à l'extérieur du Vatican dans plusieurs résidences, notamment une villa avec piscine, des appartements de luxe dans le centre de Rome et, selon deux témoignages, à la résidence d'été du pape à Castel Gandolfo. Cette dernière, que j'ai visitée avec un archevêque du Vatican, est opportunément située en zone extraterritoriale, propriété du saint-siège et non de l'Italie, où les carabiniers ne peuvent pas intervenir (comme ils me le confirment). Là, loin des regards, un prélat y aurait fait, sous prétexte d'y faire courir ses chiens, également sprinter ses favoris.

Selon plusieurs sources, le point critique de ce réseau d'escorts de luxe est son mode de financement. Non seulement les cardinaux ont recours à la prostitution masculine pour satisfaire leur libido ; non seulement ils sont homosexuels en privé alors qu'ils prônent une homophobie sévère en public ; mais ils s'arrangent aussi pour ne pas payer eux-mêmes leurs gigolos ! En effet, ils puisent dans les caisses du Vatican pour rémunérer les intermédiaires, qui varieront selon les époques, et les escorts, forts coûteux, sinon ruineux (jusqu'à 2 000 euros la soirée pour les escorts de luxe, selon les informations recueillies par la police italienne dans cette affaire). Certains monsignori du Vatican, largement informés, ont d'ailleurs trouvé un surnom ironique à ces pingres prélats : les « ATM-Priests » (en français : prêtres-distributeur de billets).

La justice italienne a finalement mis un terme à ce réseau de prostitution d'une manière involontaire, en faisant arrêter plusieurs des acteurs du système pour des affaires graves de corruption qui lui étaient liées. Deux des intermédiaires ont également été arrêtés après avoir été repérés lors des écoutes réalisées par la police italienne, sur la ligne téléphonique du « gentilhomme de Sa Sainteté ». Le réseau de prostitution a été, de ce fait, démantelé par la police qui a pu en comprendre l'ampleur, mais sans pouvoir remonter ni faire inculper ses principaux commanditaires qui bénéficiaient de l'immunité vaticane : les cardinaux La Mongolfiera et Platinette.

À Rome, j'ai interrogé un lieutenant-colonel des carabiniers qui connaît bien les affaires en question. Voici son témoignage :

— Il semble que ces cardinaux ont été identifiés mais qu'ils n'ont pu être ni interrogés, ni interpellés, en vertu de leur immunité diplomatique. Tous les cardinaux ont cette immunité. Dès qu'ils sont impliqués dans un scandale, ils sont immédiatement protégés. Ils s'abritent derrière les remparts du saint-siège. De même, on ne peut ni fouiller leurs bagages, même si on a des soupçons de transport de drogue par exemple, ni les interpeller.

Le lieutenant-colonel des carabiniers poursuit :

— En théorie, la gendarmerie vaticane, qui ne dépend pas des autorités italiennes, aurait pu interroger ces cardinaux et les poursuivre. Mais encore eût-il fallu que le saint-siège le demande. Or, évidemment, dans cette affaire-là, les commanditaires du trafic étaient eux-mêmes connectés aux plus hauts responsables du saint-siège…

J'éviterai de raconter en détail les performances de ces cardinaux bien que, selon les écoutes de police, leurs demandes aient été fort créatives. Ils parlent des escorts en termes de « dossiers » et de « situations ». Les intermédiaires obéissent, proposant des profils adéquats qui ne varient que par la taille et le poids. Extraits des conversations (issus des minutes des procès) :

— Je ne vais pas vous en dire plus. Il mesure 2 mètres, fait tel poids et il a trente-trois ans.

— J'ai une situation à Naples… Je ne sais pas comment vous dire, c'est vraiment quelque chose à ne pas manquer… trente-deux ans, 1,93 mètre, très beau…

— J’ai une situation cubaine.

— Je viens d’arriver d’Allemagne avec un Allemand.

— J’ai deux Noirs.

— X a un ami croate qui voulait voir si vous pouvez trouver une heure.

— J’ai un joueur de football.

— J’en ai un des Abruzzes, etc.

Il peut arriver qu'il soit question dans ces échanges tout à la fois du Christ et du Viagra, ce qui est un bon résumé de l'affaire.

Après un long procès et plusieurs recours juridiques, notre « gentilhomme » a été condamné pour corruption ; la chorale du Vatican a été dissoute ; Negretto vit désormais dans une résidence catholique hors d'Italie où on semble subvenir à ses besoins pour acheter son silence ; quant aux autres intermédiaires, dont je connais l'identité, je n'ai pas pu retrouver leur trace. Non seulement les cardinaux impliqués n'ont jamais été condamnés, ni même inquiétés, mais leurs noms réels ne sont jamais apparus dans les minutes du procès ni dans la presse.

Le pape Jean-Paul II, si tant est qu'il fût jamais informé, n'a pas été capable de séparer parmi ses proches le bon grain de l'ivraie, sans doute parce qu'une telle cure de désintoxication concernerait trop de monde. Le pape Benoît XVI connaissait ce dossier et il a tout fait pour marginaliser ses principaux protagonistes, au début avec succès, jusqu'à ce que cette entreprise le conduise finalement, comme on le verra, à sa perte. François, également bien informé, a sanctionné l'un des évêques impliqués en refusant de le créer cardinal, en dépit de la promesse que lui avait faite un ancien secrétaire d'État. Platinette conserve pour l'heure son maroquin. Le meneur du réseau et maître du champ de bataille, La Mongolfiera, a pris sa retraite dorée de cardinal : il vit toujours dans le luxe et, dit-on, avec son amant. Bien sûr, ces prélats sont aujourd'hui dans l'opposition au pape François ; ils critiquent violemment ses propositions favorables aux homosexuels et réclament toujours plus de chasteté – eux qui l'ont si peu pratiquée.

Cette affaire ne serait qu'un fait divers si elle n'était la véritable matrice de comportements récurrents à la curie romaine. Ici, il ne s'agit pas de dérives ; c'est un système. Ces prélats se sentent intouchables et jouent de leur immunité diplomatique. Si nous connaissons aujourd'hui leurs agissements et leur mauvaiseté, c'est que des témoins ont parlé. Même si on a tenté de les faire taire.

Il faut ici revenir un peu longuement sur une histoire rocambolesque qui est étroitement liée à celle des prostitués du Vatican. Et quelle histoire ! Une véritable « intrigue de génie », comme dirait le Poète ! L'affaire concerne un prélat discret, chef de bureau à la secrétairerie d'État, Mgr Cesare Burgazzi, dont le cas est devenu public. (Burgazzi n'ayant pas souhaité répondre à mes questions, je m'appuie pour faire le récit de cette affaire à la fois sur le témoignage détaillé de deux de ses collègues prêtres, les éléments fournis par la police et sur les jugements des procès auxquels elle a donné lieu.)

Une nuit de mai 2006, Mgr Burgazzi est surpris par la police, dans sa voiture, sur un lieu de drague homosexuelle et de prostitution, bien connu de Rome, Valle Giulia, près de la Villa Borghèse. Sa voiture, une Ford Focus, avait été vue à plusieurs reprises, tournant dans cette zone. Au moment de la tentative d'interpellation, les policiers auraient deviné des ombres dans la voiture, toutes lumières éteintes, qui s'agitaient, alors que les sièges paraissaient inclinés. Ils tentent alors d'appréhender, pour voyeurisme ou atteinte à la pudeur, le malheureux prélat qui prend peur et s'enfuit au volant de son véhicule. Une course-poursuite d'une vingtaine de minutes a lieu dans Rome, laquelle se termine, comme dans un véritable film hollywoodien, par un gros carambolage. Deux voitures de police sont accidentées, un policier blessé. « Vous n'avez pas idée de qui je suis ! Vous ne savez pas à qui vous avez affaire ! » hurle Burgazzi, l'œil poché, lors de son arrestation, après avoir un peu trop joué aux autotamponneuses. [https://www.bookys-gratuit.org/]

L'affaire est au fond si banale, et si fréquente au Vatican, qu'elle n'a en apparence pas grand intérêt. Il en existe tant enfouies dans les dossiers des polices du monde, mettant en scène des prêtres, des prélats et même des cardinaux. Mais les choses, ici, ne sont pas aussi simples. Selon la version des policiers, qui affirment avoir montré leur carte de service, des préservatifs auraient été trouvés dans la voiture de Mgr Burgazzi, ainsi que ses vêtements de clergyman, puisque le prêtre a été arrêté en civil. Enfin, la police aurait saisi le téléphone du prélat et identifié un appel passé « à un transsexuel brésilien surnommé Wellington ».

De son côté, Cesare Burgazzi a toujours affirmé que les policiers étaient en civil et leurs voitures banalisées. Il dit avoir, de bonne foi, cru qu'on voulait le dévaliser et il aurait même appelé plusieurs fois les numéros d'urgence. Le prélat nie également avoir contacté le transsexuel Wellington et conteste avoir eu des préservatifs dans sa voiture. Il affirme que plusieurs points de la déclaration des policiers sont faux et que leurs blessures étaient plus légères qu'ils ne l'ont dit (ce que la justice confirmera en appel). En fin de compte, Burgazzi jure que, croyant à une tentative d'escroquerie, il a seulement tenté de fuir.

Cette thèse des policiers déguisés en bandits de grand chemin, ou vice versa, apparaît pour le moins fantasmagorique. Pourtant, le prélat l'a réitérée si souvent, et la police fut à ce point incapable de prouver le contraire, que le procès a duré plus longtemps que prévu. En première instance, Burgazzi est relaxé compte tenu du flou qui entoure les déclarations de la police. Mais il fait appel, et l'accusation aussi : lui pour être totalement exonéré ; les policiers pour le faire condamner. Ce qui est le cas en appel où la justice reprenant la version des policiers le déclare coupable. Burgazzi se pourvoit alors en cassation où cette affaire se termine, huit années après les faits, par un acquittement définitif.

Si le verdict est clair, les circonstances de l'affaire restent pour le moins obscures. Entre autres hypothèses, il n'est pas exclu que Burgazzi soit tombé dans un guet-apens. À l'appui de cette idée, avancée par plusieurs bons connaisseurs du dossier, il faut préciser que Burgazzi est un homme prudent et bien informé. Dans le cadre de ses fonctions au Vatican, il aurait découvert les pratiques financières scandaleuses et la double vie homosexuelle de plusieurs cardinaux de l'entourage le plus immédiat du pape Jean-Paul II : mélange abracadabrantesque de détournements d'argent de la banque du Vatican, de comptes parallèles et de réseaux de prostitution. Précautionneux et, dit-on, incorruptible, le fougueux Burgazzi aurait fait des photocopies de tout le dossier et les aurait placées dans un coffre-fort dont le code n'était connu que de son avocat. Peu après, il aurait usé de tout son courage en une seule fois et aurait demandé un rendez-vous en personne au plus puissant de ces cardinaux, auquel il aurait fait part de ses découvertes, lui demandant de s'expliquer. Nous ne connaissons pas la teneur de leur entretien. Ce que l'on sait en revanche, c'est que Burgazzi n'a pas transmis le dossier à la presse – preuve de sa fidélité à l'Église et de son aversion pour le scandale.

La menace brandie par Burgazzi a-t-elle eu un lien avec l'affaire rocambolesque de la Villa Borghèse ? Est-il possible que le puissant cardinal impliqué dans le dossier ait pu prendre peur et chercher à neutraliser le prélat ? Aurait-on tendu un piège à Burgazzi pour le compromettre et le contraindre au silence avec le concours d'officines proches de la police italienne, et peut-être de véritables policiers (un chef de la police était connu pour être proche du cardinal en question) ? Voulait-on le compromettre au point que ses éventuelles révélations perdent toute crédibilité ? Toutes ces questions resteront sans doute en suspens pour longtemps.

On sait toutefois que le pape Benoît XVI, élu durant la longue procédure judiciaire qui s'ensuivit, a insisté pour que Burgazzi retrouve son poste à la secrétairerie d'État. Il l'aurait même rencontré durant une messe et lui aurait dit : « Je sais tout ; continuez » (selon un témoin de première main à qui Burgazzi l'a raconté).

Ce soutien inattendu du pape en personne indique le trouble que l'affaire a suscité au Vatican et donne un certain crédit à l'hypothèse d'une manipulation. Car on peut s'étonner des déclarations si bancales des policiers, de leurs preuves douteuses, que la justice a définitivement rejetées. Ont-elles été fabriquées ? Dans quel but ? Pour quel commanditaire éventuel ? Est-il possible que Cesare Burgazzi ait été victime d'une machination organisée par l'un de ses pairs pour le faire taire ou le faire chanter ? La chambre criminelle de la Cour de cassation italienne en l'innocentant définitivement, et en contestant la version des policiers, a rendu ces hypothèses crédibles.

Les affaires d'argent et de mœurs, souvent étroitement imbriquées au Vatican, sont bien l'une des clés de Sodoma. Le cardinal Raffaele Farina, l'un des meilleurs connaisseurs de ces scandales financiers (il a présidé, à la demande de François, la commission de réforme de la banque du Vatican), a été le premier à me mettre sur la piste de ces liaisons croisées. Lors de deux longs entretiens qu'il m'a accordés à son domicile du saint-siège, en présence de mon researcher italien Daniele, Farina a évoqué ces collusions improbables accouplées tels « deux démons attelés au même dessein » (Shakespeare). Le cardinal, bien sûr, n'a pas donné de noms mais nous savions, lui et moi, à qui il faisait allusion, avec l'assurance de celui qui en détient les preuves : l'adoration des garçons va de pair, au Vatican, avec l'adoration du veau d'or.

Les explications ébauchées par Farina, confirmées par plusieurs autres cardinaux, évêques et experts du Vatican, sont en fait des règles sociologiques. Le pourcentage très élevé d'homosexuels au sein de la curie romaine explique d'abord, statistiquement si l'on peut dire, que nombre d'entre eux soient au centre des intrigues financières. À cela s'ajoute que pour entretenir des relations affectives dans un univers aussi fermé et contrôlé, encadré par des gardes suisses, la gendarmerie et le qu'en-dira-t-on, il faut se montrer extrêmement prudent. Ce qui n'offre que quatre solutions : la première est la monogamie, choisie par une proportion significative de prélats, lesquels ont, de fait, moins d'aventures que les autres. S'ils ne sont pas en couples stables, les homosexuels s'engagent dans une vie plus compliquée qui ne comprend plus que trois options : voyager pour trouver une liberté sexuelle (c'est la voie royale empruntée souvent par les nonces et les minutantes de la secrétairerie d'État, comme nous le verrons bientôt) ; sortir dans des bars commerciaux spécialisés ; ou faire appel à des prostitués extérieurs. Dans les trois cas, il faut de l'argent. Or, le salaire d'un prêtre tourne généralement autour de 1 000 à 1 500 euros par mois, pension et logement de fonction en sus, sommes très insuffisantes pour satisfaire ces désirs complexes. Les prêtres et évêques du Vatican sont impécunieux : ils sont, dit-on, des « smicards qui mènent la vie de prince ».

En fin de compte, la double vie d'un homosexuel au Vatican nécessite un contrôle très strict de sa vie privée, une culture du secret et des ressources : autant d'incitations au camouflage et au mensonge. Tout cela explique les liaisons dangereuses entre l'argent et le sexe, la multiplication des affaires financières et des intrigues homosexuelles et les anneaux de luxure qui se sont développés sous Jean-Paul II, dans une cité devenue un parangon de corruption.

www.bookys-gratuit.org

12.

Les gardes suisses

Nathanaël s'est heurté à deux problèmes au Vatican : les filles et les homosexuels. La rareté des premières et l'omniprésence des seconds.

J'ai rencontré ce garde suisse par hasard au Vatican. J'étais un peu perdu dans le dédale des escaliers et il m'a indiqué mon chemin. Il n'était pas farouche ; nous avons engagé la conversation.

Au départ, j'ai pensé que Nathanaël faisait partie des personnels contractuels intervenant à l'intérieur du Vatican pour un dépannage. Le bleu de travail qu'il portait ce jour-là lui donnait l'allure d'un ouvrier italien ordinaire. Aussi ai-je été surpris de le revoir quelques jours plus tard en grande tenue dite « de gala » rouge, jaune et bleu : il était garde suisse ! Un garde suisse avec une caisse à outils !

J'ai recontacté Nathanaël quelque temps plus tard, lors d'un nouveau séjour à Rome, et je me suis alors heurté à son refus poli mais ferme de me revoir. Je devais apprendre par la suite qu'il s'agissait d'une des règles imposées aux gardes suisses. Pour des raisons que je tairai ici, il a malgré tout accepté de me parler et nous avons pris l'habitude de nous retrouver au café Makasar, dans le Borgo, un lieu situé à quelques minutes à pied de la caserne de la garde suisse, mais dont la discrétion, loin des lieux fréquentés par les monsignori ou les touristes, correspondait à ce que nous recherchions tous les deux.

Grand, le visage oblong, séduisant, Nathanaël était décidément très sociable. Dès notre première rencontre, il m'a donné son prénom (ici modifié) et son numéro de téléphone ; son nom de famille ne m'a été révélé que par la suite, et par inadvertance, lorque j'ai rentré ses coordonnées sur mon smartphone et que son numéro de portable a été « matché » automatiquement avec sa fiche Google+. Cependant, Nathanaël ne figure ni sur Instagram ni sur Facebook, et aucune photo de lui n'apparaît sur Google Images, selon une autre règle stricte du Vatican qui impose aux gardes suisses une extrême discrétion.

— Ni selfies, ni profils sur les réseaux sociaux, me confirme Nathanaël.

Les filles et les homosexuels ont donc constitué les deux principaux problèmes du garde suisse au saint-siège. Depuis son entrée en fonction, il a réussi à coucher « avec dix filles », me dit-il, mais l'obligation de célibat lui pèse. Les règles, d'ailleurs, sont strictes.

— Il faut être à la baraque avant minuit et on ne peut jamais découcher. On nous interdit d'être en couple, le mariage étant autorisé seulement pour les officiers supérieurs, et il est strictement interdit de ramener des filles à la caserne. On nous dissuade de les rencontrer en ville et la délation est parfois encouragée.

Ces obsessions pudibondes des vieux croquemitaines du Vatican indisposent Nathanaël qui considère que les questions essentielles, touchant aux missions régaliennes de la garde, ne sont pas prises en compte. Ainsi de la sécurité du pape qui, selon lui, laisserait à désirer. Je lui fais remarquer que je suis entré fréquemment au Vatican par la porte dite Arco delle Campane – la plus magique qui soit, sous l'horloge à gauche de Saint-Pierre de Rome – sans avoir à montrer la moindre pièce d'identité et sans que mon sac ne soit fouillé, parce qu'un cardinal ou un simple prêtre résidant à l'intérieur venait m'y chercher. Je lui révèlerai même avoir une clé me permettant d'entrer dans le Vatican, sans aucun contrôle, le soir, lorsque j'y résiderai. Le garde suisse est consterné par mes expériences.

Au cours d'une petite dizaine de rendez-vous secrets au café Makasar, Nathanaël me révèle ce qui l'ennuie vraiment au Vatican : la drague soutenue et, parfois, agressive de certains cardinaux.

— S'il y en a un seul qui me touche, je lui casse la gueule et je démissionne, me déclare-t-il en des termes explicites.

Nathanaël n'est pas gay, ni même gay-friendly : il me confie sa révolte face au nombre de cardinaux et d'évêques qui lui ont fait des avances (il m'indique des noms). Il est traumatisé par ce qu'il a découvert au Vatican en termes de double vie, de drague et même de harcèlement.

— J'ai été dégoûté par ce que j'ai vu. Je n'en reviens toujours pas. Et dire que j'ai fait le serment de « sacrifier ma vie », s'il le fallait, pour le pape !

Pourtant, le ver n'était-il pas dans le fruit depuis l'origine ? La garde suisse a été fondée par le pape Jules II, en 1506 : sa bisexualité est attestée. Quant à l'uniforme de la plus petite armée du monde, une veste renaissance rainbow flag et un casque hallebardier à deux pointes orné de plumes de héron, il fut conçu, selon la légende, par Michel-Ange.

Un lieutenant-colonel des carabiniers me confirme à Rome que les gardes suisses sont tenus à un strict secret professionnel :

— Il y a une omerta incroyable. On leur apprend à mentir pour le pape, par raison d'État. Les cas de harcèlement ou d'abus sexuels sont nombreux. Mais ils sont étouffés et le garde suisse est toujours rendu indirectement responsable de ce qui lui est arrivé. On leur fait bien comprendre que, s'ils parlent, ils ne pourront plus retrouver un emploi. En revanche, s'ils se sont bien comportés, on les aide à obtenir un poste lorsqu'ils retourneront dans la vie civile en Suisse. Leur carrière future dépend de leur silence.

Au cours de mon enquête, j'ai interviewé onze gardes suisses. En plus de Nathanaël, que j'ai fréquenté régulièrement à Rome, la plupart de mes contacts ont été noués durant le pèlerinage militaire de Lourdes ou, en Suisse, avec d'anciens gardes que j'ai pu rencontrer durant plus d'une trentaine de séjours à Zurich, Bâle, Coire, Saint-Gall, Lucerne, Genève et Lausanne. Ils ont été des sources fiables et de première main pour ce livre, m'informant sur les mœurs de la curie et la double vie de nombreux cardinaux qui ont naturellement flirté avec eux.

C'est à la Brasserie Versailles que j'ai fait la connaissance d'Alexis. Chaque année, à l'occasion d'un grand pèlerinage, des milliers de policiers, gendarmes, et forces armées du monde entier, tous catholiques pratiquants, se retrouvent à Lourdes, ville française des Pyrénées. Un groupe de gardes suisses y participe traditionnellement, dont Alexis justement, l'année où je m'y suis rendu. (Son prénom a été modifié.)

— Voilà enfin les gardes suisses, lance à haute voix Thierry, le patron du Versailles, trop content de l'arrivée de ces soldats colorés qui attirent les clients et améliorent son chiffre d'affaires.

Le pèlerinage militaire de Lourdes est un festival kaki et multicolore où des dizaines de pays sont représentés : on y voit des chapeaux à plumes fluorescentes, des sabres aiguisés qui brillent, des pompons, des hommes en kilt et toutes sortes de fanfares. On y prie avec ferveur et on s'y saoule dans de grandes effusions, notamment sur le Pont Vieux. Là, je vois des centaines de militaires catholiques enivrés qui chantent, dansent et draguent. Les femmes sont rares ; les homosexuels dans le placard. C'est un véritable binge drinking pour baptisés !

Dans cette immense beuverie, les gardes suisses restent toutefois l'attraction numéro un, comme me l'avait annoncé le lieutenant-colonel des carabiniers qui m'a facilité les démarches pour participer au pèlerinage.

— Vous verrez, m'a dit le gendarme, loin de Rome, les gardes suisses se laissent un peu aller. La pression est moins forte qu'au Vatican, le contrôle par les officiers se détend, l'alcool rend les échanges plus fluides. Ils se mettent à parler !

Alexis, en effet, a relâché la garde :

— À Lourdes, on ne porte pas tout le temps l'uniforme de gala, me dit le jeune homme, qui vient d'arriver à la Brasserie Versailles. Hier soir, nous étions en civil, avec seulement une cravate. C'est dangereux, pour l'image, si on porte l'uniforme rouge, jaune et bleu et qu'on est un peu pompette !

Alexis n'est pas plus gay-friendly que Nathanaël. Il dément avec véhémence une idée reçue selon laquelle la garde pontificale suisse compterait un pourcentage élevé d'homosexuels. Il soupçonne bien quatre ou cinq de ses camarades d'être « probablement gays » et il connaît, bien sûr, les rumeurs sur l'homosexualité d'un des responsables de la garde suisse du pape Paul VI, lequel vit aujourd'hui avec son partenaire dans la périphérie de Rome. Il sait aussi, comme tout le monde, que plusieurs cardinaux et évêques ont défrayé la chronique interne en étant en couple avec un garde suisse. Et bien sûr, il connaît l'histoire du triple meurtre de 1998, dans l'enceinte même du Vatican, où un jeune caporal de la garde, Cédric Tornay, aurait assassiné dans « un moment de folie » le commandant de la garde suisse et sa femme.

— C'est la version officielle mais personne n'y croit parmi les gardes, me dit Alexis. En fait, Cédric a été suicidé ! Il a été assassiné comme son commandant et sa femme, avant qu'une mise en scène macabre soit élaborée pour faire croire à la thèse du suicide après le double meurtre. (Je ne reviendrai pas ici sur cette affaire dramatique qui a déjà fait couler beaucoup d'encre et sur laquelle les hypothèses les plus ésotériques circulent. Parmi elles, il suffit pour notre sujet de rappeler que l'hypothèse d'une liaison entre le jeune caporal et son commandant a été parfois avancée, sans forcément convaincre, à moins que leur liaison, réelle ou supposée, ait pu être utilisée pour masquer un autre mobile du crime. Dans tous les cas, le mystère demeure. Par souci de justice, le pape François pourrait rouvrir ce sombre dossier.)

Comme Nathanaël, Alexis a été dragué par des dizaines de cardinaux et d'évêques, au point d'avoir pensé démissionner de la garde :

— Le harcèlement est tellement insistant que je me suis dit que j'allais rentrer chez moi tout de suite. Beaucoup d'entre nous sont exaspérés par les avances généralement peu discrètes des cardinaux et des évêques.

Alexis me raconte qu'un de ses collègues était régulièrement appelé en pleine nuit par un cardinal qui disait avoir besoin de lui dans sa chambre. D'autres incidents du même ordre ont été révélés par la presse : du simple cadeau sans conséquence déposé sur le lit d'un garde suisse, accompagné d'une carte de visite, à des tentatives d'approche plus avancées, qu'on peut qualifier de harcèlement ou d'agressions sexuelles.

— J'ai mis longtemps à me rendre compte que nous étions entourés, au Vatican, de grands frustrés qui considèrent les gardes suisses comme de la chair fraîche. Ils nous imposent le célibat et nous refusent le droit de nous marier parce qu'ils veulent nous garder pour eux, c'est aussi simple que cela. Ils sont tellement misogynes, tellement pervers. Ils aimeraient tant que nous soyons comme eux : des homosexuels planqués !

Selon Alexis, Nathanaël et au moins trois autres anciens gardes interviewés en Suisse, les règles internes sont assez précises en ce qui concerne l'homosexualité, bien qu'elle ne soit guère mentionnée en tant que telle durant leur formation. Les gardes suisses sont invités à faire preuve d'une « très grande obligeance » vis-à-vis des cardinaux, des évêques « et de tous les monsignori ». Ceux que l'on considère comme des « pioupious » sont priés d'être serviables et d'une politesse extrême. Ils ne doivent jamais critiquer une éminence ou une excellence ou leur refuser quelque chose. Après tout, un cardinal est l'apôtre du Christ sur terre !

Pour autant, cette courtoisie doit être de façade, selon une règle non écrite de la garde. Dès qu'un cardinal donne son numéro de téléphone à un jeune militaire, ou l'invite à prendre un café, le garde suisse doit le remercier poliment et lui faire savoir qu'il n'est pas disponible. Si le prélat insiste, il doit recevoir à chaque fois la même réponse et le rendez-vous, s'il a été pris par pusillanimité, doit être annulé sous n'importe quel prétexte d'obligation de service. Dans les cas de harcèlement les plus graves, les gardes suisses sont invités à en parler à leurs supérieurs mais en aucun cas à répondre, critiquer ou dénoncer un prélat. L'affaire est presque toujours classée sans suite.

Comme les autres gardes suisses, Alexis me confirme le grand nombre d'homosexuels au Vatican. Il emploie des mots forts : « domination », « omniprésence », « suprématie ». Cette forte gayitude a profondément choqué la majorité des gardes que j'ai interviewés. Nathanaël, une fois son service terminé et sa « libération » actée, ne compte plus jamais remettre les pieds au Vatican « sauf en vacances avec ma femme ». Un autre garde suisse, interviewé à Bâle, me confirme que l'homosexualité des cardinaux et des prélats est l'un des sujets les plus discutés en caserne et les histoires qu'ils entendent par leurs camarades amplifient encore celles dont ils ont été les témoins par eux-mêmes.

Avec Alexis, comme je l'ai fait avec Nathanaël et les autres gardes suisses, nous évoquons des noms précis et la liste des cardinaux et archevêques qui leur ont fait des avances se confirme, aussi longue que la cappa magna du cardinal Burke. J'ai beau être informé de l'état de la question, ces témoignages me surprennent : le nombre des élus est plus vaste encore que je ne le croyais.

Pourquoi ont-ils accepté de me parler aussi librement, au point de s'étonner de leur propre audace ? Non par jalousie ou vanité, comme nombre de cardinaux et d'évêques ; non pour aider la cause, comme la plupart de mes contacts gays à l'intérieur du Vatican. Mais par déception, comme des hommes qui ont perdu leurs illusions.

Et voici qu'Alexis me livre maintenant un autre secret. Si les gradés qui, je l'ai dit, sont autorisés à se marier ne sont que rarement homosexuels, il en va tout autrement des confesseurs, chapelains, aumôniers et prêtres qui entourent les gardes suisses :

— On nous demande d'aller à la chapelle qui nous est réservée et de nous confesser au moins une fois par semaine. Or, je n'ai jamais vu autant d'homosexuels que parmi les aumôniers de la garde suisse, me révèle Alexis.

Le jeune homme me donne le nom de deux chapelains et confesseurs de la garde qui seraient homosexuels selon lui (ces informations sont confirmées par un autre garde suisse alémanique et un prêtre de curie). On me cite également le nom d'un de ces aumôniers qui est mort du sida (le journaliste suisse Michael Meier l'a révélé dans un article du *Tages-Anzeiger* en rendant public son nom).

Lors de nombreux séjours en Suisse, où je me rends chaque mois depuis plusieurs années, j'ai rencontré des avocats spécialisés et les responsables de plusieurs associations de défense des droits de l'homme (comme SOS Rassismus und Diskriminierung Schweiz). Ils m'ont signalé certaines discriminations qui affectent la garde suisse, depuis le processus de recrutement jusqu'au code de bonne conduite appliqué à l'intérieur du Vatican.

Ainsi, selon un avocat suisse, le statut de l'association qui recrute les futurs gardes, dans la confédération, serait ambigu. Est-ce une structure de droit suisse, ou de droit italien, ou encore de droit canonique du saint-siège ? Le Vatican laisse planer cette ambiguïté afin de jouer sur les trois tableaux. Or, le processus de recrutement de ces citoyens helvétiques ayant lieu en Suisse, il devrait être conforme au droit du travail, la loi s'appliquant même aux entreprises étrangères exerçant des activités dans le pays. Ainsi, les règles de recrutement des gardes sont jugées discriminatoires : les femmes sont exclues (alors qu'elles sont acceptées dans l'armée suisse) ; un jeune homme marié ou en couple ne peut pas prétendre au poste, seuls les célibataires étant acceptés ; sa réputation doit être « irréprochable » et il doit être de « bonnes mœurs » (formulations qui visent implicitement à éliminer les gays, mais aussi les personnes transsexuelles) ; quant aux migrants, pourtant si chers au pape François, ils sont également écartés du recrutement. Enfin, il y a peu ou pas de handicapés et de personnes de couleur, de Noirs ou d'Asiatiques parmi les gardes, ce qui peut laisser penser que leurs candidatures ne sont pas retenues.

Selon les avocats que j'ai consultés, la seule interdiction d'être marié serait discriminatoire en Suisse, sans oublier qu'elle est aussi contradictoire avec les principes d'une Église qui prétend encourager le mariage et interdire toute relation sexuelle en dehors de lui.

J'ai fait interroger en allemand, par un avocat, les responsables de la garde suisse sur ces anomalies juridiques et leurs réponses sont significatives. Ils rejettent l'idée de discrimination parce que les contraintes militaires imposeraient certaines règles (pourtant contraires au code de l'armée suisse, qui tient compte des spécificités militaires quant à l'âge ou aux conditions physiques des recrues). S'agissant de l'homosexualité, ils nous ont fait savoir, par écrit, « qu'être gay n'est pas un problème quant au recrutement, à condition de ne pas être trop "openly gay", trop visible ni trop féminin ». Enfin, les règles orales édictées durant la formation des gardes suisses et leur code de conduite (le *Regolamento della Guardia Svizzera Pontificia,* que je me suis procuré, et dont la dernière édition préfacée par le cardinal Sodano date de 2006) contiennent elles aussi des irrégularités en matière de discrimination, de droit du travail ou de silence en cas de harcèlement.

Des anomalies non seulement juridiques, au regard du droit suisse, italien ou européen, mais aussi morales, qui en disent long sur les privilèges que s'octroit cet État décidément hors normes.

13.

La croisade contre les gays

Au moment même où le pape Jean-Paul II protège Marcial Maciel et qu'une partie de son entourage drague les gardes suisses et s'abandonne à la luxure, le Vatican engage sa grande bataille contre les homosexuels.

Cette guerre-là n'a rien de nouveau. Le fanatisme anti-sodomites existe depuis le Moyen Âge, ce qui n'a pas empêché des dizaines de papes d'être soupçonnés d'avoir des inclinations, y compris Pie XII et Jean XXIII – une forte tolérance interne doublée de vives critiques externes restant la règle. L'Église a toujours été plus homophobe dans ses paroles que dans les pratiques de son clergé.

Pourtant, ce discours public du catholicisme se rigidifie davantage à la fin des années 1970. L'Église a été prise de court par la révolution des mœurs qu'elle n'a ni anticipée, ni comprise. Le pape Paul VI, qui n'était pas bien clair sur le sujet, réagit dès 1975 par la célèbre « déclaration » *Persona Humana*, laquelle s'inscrit dans la dynamique de l'encyclique *Humanæ Vitæ* : le célibat des prêtres est confirmé, la chasteté valorisée, les relations sexuelles avant le mariage sont prohibées et l'homosexualité est violemment rejetée.

Dans une large mesure, et sur le plan doctrinal, le pontificat de Jean-Paul II (1978-2005) s'inscrit dans cette continuité. Mais il l'aggrave par un discours de plus en plus homophobe alors même que son entourage se lance dans une nouvelle croisade contre les gays (Angelo Sodano, Stanisław Dziwisz, Joseph Ratzinger, Leonardo Sandri, Alfonso López Trujillo sont à la manœuvre, parmi d'autres).

Dès l'année de son élection, le pape fige le débat. Dans un discours du 5 octobre 1979, prononcé à Chicago à l'adresse de tous les évêques américains, il les invite à condamner les actes dits « contre-nature » : « En pasteurs pleins de compassion, vous avez eu raison de dire que : "L'activité homosexuelle, à distinguer de la tendance homosexuelle, est moralement mauvaise." Par la clarté de cette vérité, vous avez fait la preuve de ce qu'est la véritable charité du Christ ; vous n'avez pas trahi ceux qui, à cause de l'homosexualité, se trouvent confrontés à des problèmes moraux pénibles, comme cela aurait été le cas si, au nom de la compréhension et de la pitié, ou pour toute autre raison, vous aviez offert de faux espoirs à nos frères ou à nos sœurs. » (On notera la formule « ou pour toute autre raison », qui pourrait être une allusion aux mœurs bien connues du clergé américain.)

Pourquoi Jean-Paul II choisit-il d'apparaître, et si précocement, comme l'un des papes les plus homophobes de l'histoire de l'Église ? Selon le vaticaniste américain Robert Carl Mickens, qui vit à Rome, il y aurait deux facteurs essentiels :

— C'est un pape qui n'a jamais connu la démocratie : il a donc tout décidé seul, avec ses intuitions géniales et ses préjugés archaïques de catholique polonais, dont ceux sur l'homosexualité. Ensuite, son modus operandi, sa ligne durant tout son pontificat, c'est l'unité : il pense qu'une Église divisée est une Église faible. Il a imposé une grande rigidité pour protéger cette unité et la théorie de l'infaillibilité personnelle du souverain pontife a fait le reste.

La faible culture démocratique de Jean-Paul II est parfois signalée, à Cracovie comme à Rome, par ceux qui l'ont connu, de même que sa misogynie et son homophobie. Pourtant, le pape tolère très bien l'omniprésence des homosexuels dans son entourage. Ils sont si nombreux, si pratiquants, parmi ses ministres et ses assistants, qu'il ne peut ignorer leur mode de vie et même leurs « tendances ». Alors pourquoi entretenir une telle schizophrénie ? Pourquoi laisser s'installer un tel système d'hypocrisie ? Pourquoi une telle intransigeance publique et une telle tolérance privée ? Pourquoi ? Pourquoi ?

La croisade que Jean-Paul II va lancer contre les gays, contre le préservatif et, bientôt, contre les unions civiles, s'inscrit donc dans un contexte nouveau et, pour la décrire, il faut entrer à l'intérieur de la machine vaticane qui, seule, permet de comprendre sa violence, son ressort psychologique profond – la haine de soi qui lui sert de puissant moteur secret –, et finalement son échec. Car c'est une guerre que Jean-Paul II va perdre.

Je la raconterai d'abord à travers l'expérience d'un ex-monsignore, Krzysztof Charamsa, un simple maillon de la machine de propagande, qui nous a dévoilé la part d'ombre de cette histoire en faisant son coming out. Je m'intéresserai ensuite à un cardinal de curie, Alfonso López Trujillo, qui en a été l'un de ses acteurs majeurs – et dont j'ai suivi minutieusement le parcours en Colombie, en Amérique latine, puis en Italie.

La première fois que j'ai entendu parler de Krzysztof Charamsa, ce fut par un e-mail : le sien. Le prélat m'a contacté alors qu'il travaillait encore pour la Congrégation pour la doctrine de la foi. Le prêtre polonais avait aimé, m'écrivait-il, mon livre *Global Gay* et il me demandait de l'aide pour médiatiser le coming out qu'il s'apprêtait à faire et qu'il me confiait sous le sceau du secret. Ne sachant alors s'il s'agissait d'un prélat influent comme il le prétendait, ou d'un charlatan, j'ai interrogé mon ami italien Pasquale Quaranta, journaliste de *La Repubblica*, afin de vérifier sa biographie.

L'authenticité du témoignage ayant été confirmée, j'ai échangé quelques e-mails avec Mgr Charamsa, lui ai recommandé le nom de quelques journalistes et, en octobre 2015, juste avant le synode sur la famille, son coming out très médiatisé a défrayé la chronique et fait le tour du monde.

J'ai rencontré Krzysztof Charamsa quelques mois plus tard à Barcelone, où il s'était exilé après avoir été démis de ses fonctions par le Vatican. Devenu activiste queer et militant pour l'indépendance de la Catalogne, il m'a fait plutôt bonne impression. Nous avons dîné tous les trois avec Éduard, son boyfriend, et je sentais chez lui, et dans le regard que lui renvoyait Éduard, une certaine fierté, un peu comme quelqu'un qui venait de faire, tout seul, sa petite révolution, son « One-Man Stonewall ».

— Tu te rends compte de ce qu'il a fait ! De son courage ! Il a été capable de faire tout ça par amour. Par amour pour l'homme qu'il aime, m'a dit Pasquale Quaranta.

Nous nous sommes encore revus à Paris l'année suivante et, au cours de ces différents entretiens, Charamsa m'a raconté son histoire, dont il devait faire un livre par la suite, *La Première Pierre*. Dans ses interviews et ses écrits, l'ancien prêtre a toujours conservé une sorte de retenue, de réserve, peut-être de crainte sinon de langue de bois, qui l'empêchaient de raconter la vraie vérité. Pourtant, s'il parlait *vraiment* un jour, son témoignage serait capital ; car Charamsa fut au cœur de la machine de guerre homophobe du Vatican.

La Congrégation pour la doctrine de la foi fut longtemps appelée le « Saint-Office » en charge de la tristement célèbre Inquisition et de son fameux Index, la liste des livres censurés ou interdits. Ce « ministère » du Vatican continue aujourd'hui, comme son nom l'indique, de fixer la doctrine et de définir le bien et le mal. Sous Jean-Paul II, ce dicastère stratégique, le second par ordre protocolaire après la secrétairerie d'État, était dirigé par le cardinal Joseph Ratzinger. C'est lui qui a pensé et édicté la plupart des textes contre l'homosexualité et a examiné la plupart des dossiers d'abus sexuels dans l'Église.

Krzysztof Charamsa travaillait là, comme consulteur et secrétaire adjoint de la commission théologique internationale. Je complète son récit par ceux de quatre autres témoignages internes : un consulteur, un membre de commission, un expert et un cardinal membre du conseil de cette congrégation. En outre, j'ai moi-même eu la possibilité de loger de nombreuses nuits, grâce à l'hospitalité de prêtres compréhensifs, dans le saint des saints : des appartements du Vatican près de la place Sainte-Marthe, à quelques mètres du palais du saint-office, où j'ai croisé régulièrement les minutantes affairées de l'Inquisition contemporaine.

La Congrégation pour la doctrine de la foi regroupe une quarantaine de salariés permanents, appelés *ufficiali*, *scrittori* ou *ordinanze*, généralement des prêtres très orthodoxes, fidèles et fiables (Charamsa en parle comme des « fonctionnaires de l'Inquisition »). La plupart sont hautement diplômés, souvent en théologie, ainsi qu'en droit canonique ou en philosophie. Ils sont assistés par une trentaine de *consultori* extérieurs.

D'une manière générale, chaque « procès inquisitorial » (on dirait aujourd'hui chaque « point de doctrine ») est étudié par les fonctionnaires, discuté ensuite par les experts et consulteurs, avant d'être soumis au conseil des cardinaux qui le ratifie. Cette apparente horizontalité, source de débats, masque en fait une verticalité : un seul homme est autorisé à interpréter les textes et à dicter « la » vérité. Car le préfet de la Congrégation (Joseph Ratzinger sous Jean-Paul II, William Levada puis Gerhard Ludwig Müller sous Benoît XVI – tous les deux inféodés à Ratzinger) a naturellement la haute main sur tous les documents : il les propose, les amende et les valide, avant de les présenter au pape, lors d'audiences privées décisives. Le saint-père a le dernier mot. On le voit – et on le sait depuis Nietzsche –, la morale est toujours un outil de domination.

C'est aussi un terrain propice à l'hypocrisie. Parmi les vingt cardinaux qui figurent actuellement dans l'organigramme de la Congrégation pour la doctrine de la foi, il y aurait une douzaine d'homophiles ou d'homosexuels pratiquants. Cinq au moins vivraient avec un boyfriend. Trois auraient régulièrement recours à des prostitués masculins. (Mgr Viganò critique ou « oute » sept d'entre eux dans sa « Testimonianza ».)

La Congrégation est donc un cas clinique intéressant et le cœur de l'hypocrisie vaticane. Écoutons Charamsa : « Étant en bonne partie homosexuel, ce clergé impose la haine des homosexuels, c'est-à-dire la haine de lui-même, en un acte masochiste désespéré. »

Selon Krzysztof Charamsa, ainsi que d'autres témoignages internes, la question homosexuelle devient, sous le préfet Ratzinger, une véritable obsession maladive. Les quelques lignes de l'Ancien Testament consacrées à Sodome y sont lues et relues ; la liaison entre David et Jonathan sans cesse réinterprétée, comme la phrase de Paul dans le Nouveau Testament qui avoue sa souffrance d'avoir « une écharde dans la chair » (Paul suggèrerait ainsi son homosexualité). Et soudain, quand on est affolé par cette déréliction, quand on comprend que le catholicisme déserte et désole l'existence, une vie sans échappées, peut-être se met-on secrètement à pleurer ?

Ces érudits gayphobes de la Congrégation pour la doctrine de la foi ont leur propre code SWAG – Secretely We Are Gay. Lorsque ces prêtres parlent entre eux, dans un jargon féerique, de l'apôtre Jean, le « disciple que Jésus aimait », ce « Jean, déjà chéri plus que les autres », celui que « Jésus l'ayant regardé aima », ils savent très bien ce qu'ils veulent dire ; et quand ils évoquent l'image de la guérison par Jésus d'un jeune serviteur de centurion, « qui lui était cher », selon les insinuations bien appuyées de l'Évangile selon saint Luc, la signification de tout cela ne fait pas de doute à leurs yeux. Ils se savent appartenir à un peuple maudit – et à un peuple élu.

Au cours de nos rencontres à Barcelone et Paris, Charamsa me décrit minutieusement cet univers secret, le mensonge si ancré dans les cœurs, l'hypocrisie érigée en règle, la langue de bois, le lavage de cerveau, et il me dit tout ça sur le ton de la confession, comme s'il dénouait l'intrigue du *Nom de la rose* où les moines se courtisent et s'échangent des faveurs jusqu'au jour où, pris de remords, un jeune moine se jette d'une tour.

— Je lisais et travaillais tout le temps. Je ne faisais que ça. J'étais un bon théologien. C'est pour cela que les responsables de la Congrégation ont été tellement surpris par mon coming out. Ils attendaient cela de tout le monde, sauf de moi, me raconte le prêtre polonais.

Longtemps, l'orthodoxe Charamsa a obéi aux ordres sans états d'âme. Il a même contribué à écrire des textes d'une violence inouïe contre l'homosexualité « objectivement désordonnée ». Sous Jean-Paul II et le cardinal Ratzinger, c'en est même un festival. Le syllabus, dans son entièreté, n'a pas de mots assez durs contre les gays. L'homophobie s'étale *ad nauseam* dans des dizaines de déclarations, exhortations, lettres, instructions, considérations, observations, homélies, motu proprio et encycliques à tel point qu'il serait ici pénible de lister toutes ces « bulles ».

Le Vatican tente d'interdire aux homosexuels l'entrée des séminaires (sans se rendre compte qu'il tarit ainsi les vocations) ; il légitime leur exclusion de l'armée (au moment même où les États-Unis décident de suspendre la règle du « *Don't ask, don't tell* ») ; il se propose de légitimer théologiquement les discriminations dont les homosexuels peuvent faire l'objet dans leur travail ; et, bien sûr, il condamne les unions de même sexe et le mariage.

Le lendemain de la World Gay Pride qui a eu lieu à Rome, le 8 juillet 2000, Jean-Paul II prend la parole durant la prière traditionnelle de l'angelus pour dénoncer « les manifestations bien connues » et dire son « amertume pour l'affront porté au Grand Jubilé de l'an 2000 ». Mais les fidèles sont en petit nombre ce week-end-là, comparés aux 200 000 personnes gay-friendly qui défilent dans les rues de Rome.

« L'Église dira toujours ce qui est bien et ce qui est mal. Personne ne peut exiger d'elle qu'elle trouve juste une chose qui est injuste d'après la loi naturelle et la loi évangélique », affirme à l'occasion de cette gay pride le cardinal Angelo Sodano qui a tout fait pour faire interdire le défilé LGBT. On note aussi, au même moment, les attaques du cardinal Jean-Louis Tauran qui désapprouve cette manifestation « durant l'année sainte » et celles de l'évêque auxiliaire de Rome, Mgr Rino Fisichella, dont la devise épiscopale est « J'ai choisi la voie de la vérité » et qui ne trouve pas de mots assez durs pour critiquer la World Gay Pride ! Une blague, d'ailleurs, a beaucoup circulé à l'intérieur du Vatican, pour expliquer ces trois prises de position batailleuses : les cardinaux étaient furieux contre la parade gay parce qu'on leur a refusé un char !

Pour avoir fait son coming out trop bruyamment ou pour l'avoir fait trop tardivement, Krzysztof Charamsa est aujourd'hui doublement attaqué par la curie et le mouvement gay italien. Passé en un éclair de l'homophobie internalisée à la drama queen, le prélat dérange. Ainsi on me fait savoir à la Congrégation pour la doctrine de la foi que sa démission serait liée au fait qu'il n'a pas obtenu une promotion qu'il espérait. Son homosexualité aurait été repérée, m'indique une source officielle, puisqu'il vivait avec son boyfriend depuis plusieurs années.

Un prélat de curie, bon connaisseur du dossier, et homosexuel lui-même, me précise :

— Charamsa était au cœur de la machine homophobe vaticane. Il menait une double vie : il attaquait les gays en public ; et vivait avec son amant en privé. Il s'est longtemps accommodé de ce système qu'il a condamné tout à coup, à la veille du synode, mettant en difficulté l'aile libérale de la curie. Ce qui est problématique, c'est qu'il aurait pu, comme moi et d'autres, se ranger aux côtés des progressistes, comme les cardinaux Walter Kasper ou le très friendly Christoph Schönborn. Au lieu de quoi, il les a dénoncés et attaqués pendant des années. Pour moi, Charamsa reste un mystère. (Ces jugements sévères, typiques de la contre-campagne menée par le Vatican, ne contredisent en rien le récit de Krzysztof Charamsa qui a reconnu avoir « rêvé de devenir préfet inquisiteur » et participé à un véritable « service de police des âmes ».)

D’un autre côté, Charamsa n’a guère été défendu par la communauté gay italienne qui a critiqué son « pink-washing », comme le confirme cet autre activiste :

— Dans ses interviews et son livre, il n'a rien expliqué du système. Il n'a parlé que de lui, de sa petite personne. Cette confession n'a aucun intérêt : faire son coming out en 2015, c'est cinquante ans trop tard ! Ce qui nous aurait intéressés, c'est qu'il raconte le système de l'intérieur, qu'il décrive tout, à la Soljenitsyne.

Jugement sévère, sans doute, même si, c'est certain, Charamsa n'a pas été le Soljenitsyne gay du Vatican que certains pouvaient espérer.

La croisade contre les gays est surtout menée sous Jean-Paul II par un prélat autrement plus influent que l'ex-prêtre Charamsa. Il est cardinal, parmi les plus proches de Jean-Paul II. Son nom : Alfonso López Trujillo. Son titre : président du Conseil pontifical pour la famille.

Nous entrons ici dans l'un des chapitres les plus sombres de l'histoire récente du Vatican : il me faut prendre tout le temps nécessaire, tant le cas est absolument extraordinaire.

Qui est Alfonso López Trujillo ? Le fauve est né en 1935 à Villahermosa, dans la région du Tolima, en Colombie. Il est ordonné prêtre à Bogotá à vingt-cinq ans et, dix ans plus tard, devient évêque auxiliaire de cette même ville, avant de rejoindre Medellín dont il est, à quarante-trois ans, promu archevêque. Parcours classique, en somme pour un prêtre bien né et qui n'a jamais manqué d'argent.

La carrière remarquable d'Alfonso López Trujillo doit beaucoup au pape Paul VI, qui l'a repéré précocement, lors de sa visite officielle en Colombie en août 1968, et plus encore à Jean-Paul II qui en fait, dès le début de son pontificat, son homme de confiance en Amérique latine. La raison de cette grande amitié est simple, et identique à celle que le pape polonais nourrit au même moment pour le nonce Angelo Sodano ou le père Marcial Maciel : l'anticommunisme.

Alvaro Léon, aujourd'hui à la retraite, fut longtemps un moine bénédictin et, lorsqu'il était jeune séminariste, le « maître de cérémonie » d'Alfonso López Trujillo à Medellín. C'est là que je rencontre cet homme âgé au beau visage épuisé, en compagnie de mon principal researcher colombien, Emmanuel Neisa. Alvaro Léon souhaite apparaître dans mon livre sous son véritable nom, « car j'ai attendu tellement d'années pour parler, me dit-il, que je veux le faire maintenant complètement, avec courage et précision ».

Nous déjeunons ensemble dans un restaurant proche de la cathédrale de Medellín et Alvaro Léon prend son temps pour me raconter sa vie aux côtés de l'archevêque, ménageant longtemps le suspense. Nous allons rester ensemble jusqu'au soir, sillonnant la ville et ses cafés.

— López Trujillo ne vient pas d'ici. Il a seulement fait ses études à Medellín et il a eu une vocation tardive. Au début, il faisait de la psychologie et ce n'est que plus tard qu'il est devenu séminariste dans la ville.

Aspirant au sacerdoce, le jeune López Trujillo est envoyé à Rome pour parfaire ses études de philosophie et de théologie à l'Angelicum. Grâce à un doctorat et une bonne connaissance du marxisme, il va pouvoir lutter à armes égales avec les théologiens de gauche, et les combattre sur leur droite – sinon leur extrême droite –, ce dont témoignent plusieurs de ses livres.

De retour à Bogotá, le jeune homme est ordonné prêtre en 1960. Pendant dix ans, il exerce son ministère dans l'ombre, avec déjà une grande orthodoxie et non sans quelques incidents.

— Très vite des rumeurs ont commencé à circuler sur lui. Lorsqu'il est nommé évêque auxiliaire de Bogotá, en 1971, un groupe de laïques et de prêtres publie même une pétition pour dénoncer son extrémisme et manifeste contre sa nomination devant la cathédrale de la ville ! C'est à partir de ce moment-là que López Trujillo est devenu complètement paranoïaque, me raconte Alvaro Léon.

Selon tous les témoins que j'ai interrogés en Colombie, l'accélération inattendue de la carrière de López Trujillo se fait au sein du Conseil épiscopal latino-américain (CELAM) qui réunit régulièrement l'ensemble des évêques hispaniques, pour définir les orientations de l'Église catholique en Amérique du Sud.

L'une des conférences fondatrices se tient justement à Medellín en 1968 (la première a eu lieu à Rio de Janeiro en 1955). Cette année-là, alors que les campus s'enflamment en Europe et aux États-Unis, l'Église catholique est en pleine effervescence dans la lignée de Vatican II. Le pape Paul VI fait une halte en Colombie, pour lancer la conférence du CELAM.

Cette grande messe se révèle décisive, on l'a vu : un courant progressiste, qui sera bientôt baptisé « théologie de la libération » par le prêtre péruvien Gustavo Gutiérrez, y apparaît. C'est un tournant en Amérique latine où de larges pans de l'Église se mettent à valoriser une « option préférentielle pour les pauvres ». De nombreux évêques défendent la « libération des peuples opprimés », la décolonisation et dénoncent les dictatures militaires d'extrême droite. Bientôt, une minorité bascule dans le gauchisme, avec ses prêtres guévaristes ou castristes et ceux qui, plus rares, tels les prêtres colombien Camilo Torres Restrepo ou espagnol Manuel Pérez, joignant le geste à la parole, prennent les armes aux côtés des guérilleros.

Selon le Vénézuélien Rafael Luciani, un spécialiste de la théologie de la libération, membre lui-même du CELAM, et professeur de théologie au Boston College, « López Trujillo émerge véritablement en réaction à la Conférence épiscopale de Medellín ». Au cours de plusieurs rendez-vous et dîners, Luciani m'apporte de nombreuses informations sur le CELAM et le rôle qu'y a joué le futur cardinal.

La conférence de Medellín, dont López Trujillo a suivi de près les débats et les déclarations comme simple prêtre, a été pour lui un déclic. Il comprend que la guerre froide vient d'atteindre l'Église latino-américaine. Sa lecture est binaire et il lui suffit de suivre sa pente pour choisir son camp.

Intégré peu après dans les instances administratives du CELAM, le jeune évêque, récemment élu, commence son travail de lobbying interne en faveur d'une option politique de droite et milite, encore discrètement, contre la théologie de la libération et son option préférentielle pour les pauvres. Son projet : faire en sorte que le CELAM renoue avec un catholicisme conservateur. Il restera sept ans à ce poste.

Est-il alors connecté à Rome pour mener son travail de sape ? C'est certain, car il a été nommé au CELAM grâce à l'appui du Vatican et notamment de l'influent cardinal italien Sebastiano Baggio, ancien nonce au Brésil qui a pris la direction de la Congrégation pour les évêques. Le Colombien ne deviendra toutefois le fer de lance du dispositif anti-théologie de la libération de Jean-Paul II qu'à partir de la conférence de Puebla, au Mexique, en 1979.

— À Puebla, López Trujillo était très influent, très fort, je m'en souviens très bien. La théologie de la libération était une sorte de conséquence de Vatican II, des années 1960… et aussi de Mai 68 en France [il rit]. Elle était parfois trop politisée et avait abandonné le vrai travail de l'Église, m'explique le cardinal brésilien Odilo Scherer, lors d'un entretien à São Paulo.

Cette année-là à Puebla, López Trujillo, désormais archevêque, passe donc à l'action directe. « Préparez les bombardiers », écrit-il à un collègue avant la conférence. Il l'organise avec minutie en faisant, dit-on, trente-neuf voyages entre Bogotá et Rome pour préparer la réunion. C'est lui qui veille à ce qu'un théologien comme Gustavo Gutiérrez soit écarté de la salle de conférences au motif qu'il n'est pas évêque…

Lorsque la conférence du CELAM s'ouvre au Mexique par un discours inaugural de Jean-Paul II, lequel a fait le déplacement pour l'occasion, López Trujillo a un plan de bataille précis : il entend reprendre le pouvoir au camp progressiste et faire basculer l'organisation à droite. Toujours entraîné « comme un boxeur avant le combat », selon son expression, il est prêt à croiser le fer avec les prêtres « gauchistes ». Ce que me confirme le célèbre dominicain brésilien Frei Betto, lors d'un entretien à Rio de Janeiro :

— À l'époque, la plupart des évêques étaient conservateurs. Mais López Trujillo n'était pas seulement un conservateur : c'était quelqu'un d'extrême droite. Il était ouvertement du côté du grand capital et de l'exploitation des pauvres : il défendait le capitalisme davantage que la doctrine de l'Église. Il avait des tendances cyniques. À la conférence du CELAM à Puebla il est allé jusqu'à gifler un cardinal !

Alvaro Léon, l'ancien collaborateur de López Trujillo, poursuit :

— Le résultat de Puebla est en demi-teinte pour López Trujillo. Il réussit à reprendre le pouvoir et à se faire élire président du CELAM mais, en même temps, il ne s'est pas débarrassé de la théologie de la libération qui continuera à fasciner un nombre important d'évêques.

Ayant maintenant le pouvoir, Alfonso López Trujillo peut affiner sa stratégie politique et user de méthodes iconoclastes pour asseoir son influence. Il dirige le CELAM d'une main de fer de 1979 à 1983, et Rome apprécie d'autant plus sa combativité qu'elle est conduite, comme c'est le cas avec Marcial Maciel, par un « local ». Plus besoin d'envoyer des cardinaux italiens parachutés ni d'utiliser les nonces apostoliques pour mener la guerre contre le communisme en Amérique latine : il suffit de recruter les bons Latinos serviles pour « faire le job ».

Et Alfonso López Trujillo est tellement dévoué, tellement enflammé, qu'il fait son travail d'éradication avec zèle, à Medellín, à Bogotá et bientôt dans toute l'Amérique latine. Dans un portrait ironique de l'*Economist*, le journaliste évoque sa calotte rouge de cardinal, véritable béret de Che Guevara à l'envers !

Le nouveau pape Jean-Paul II et son entourage cardinalice ultraconservateur, qui pilotent maintenant leur guerrier López Trujillo, vont faire de la reddition totale du courant de la théologie de la libération leur priorité. C'est également la ligne de l'administration américaine : le rapport de la commission Rockefeller, rédigé à la demande du président Nixon, avait jugé, dès 1969, la théologie de la libération plus dangereuse que le communisme ; dans les années 1980, sous Reagan, la CIA et le département d'État continuent à surveiller les idées subversives de ces prêtres rouges latinos.

De son côté, le souverain pontife va nommer en Amérique latine un nombre impressionnant d'évêques de droite et d'extrême droite durant les années 1980 et 1990.

— La majorité des évêques nommés en Amérique latine durant le pontificat de Jean-Paul II étaient proches de l'Opus dei, confirme l'universitaire Rafael Luciani, membre du CELAM.

Parallèlement, le cardinal Joseph Ratzinger, qui a pris la tête de la Congrégation pour la doctrine de la foi, mène le combat théorique contre les penseurs de la théologie de la libération, qu'il accuse d'utiliser des « concepts marxistes » et sanctionne durement plusieurs d'entre eux (López Trujillo a fait partie des rédacteurs des deux documents anti-théologie de la libération publiés par Ratzinger en 1984 et 1986).

En moins de dix ans, la majorité des évêques du CELAM bascule à droite. Le courant de la théologie de la libération devient minoritaire dans les années 1990 et il faudra attendre la cinquième conférence du CELAM, en 2007, qui aura lieu à Aparecida, au Brésil, pour qu'un nouveau courant modéré réapparaisse, incarné par un certain cardinal Jorge Bergoglio. Une ligne anti-López Trujillo.

Un soir d'octobre 2017, je suis à Bogotá avec un ancien séminariste, Morgain, qui a longtemps fréquenté et travaillé avec López Trujillo à Medellín. L'homme est fiable ; son témoignage irréfutable. Il continue à travailler pour l'épiscopat colombien, ce qui rend difficile sa parole publique (son prénom a été modifié). Mais rassuré sur le fait que je le citerai sous un nom d'emprunt, il se met à me raconter en chuchotant les rumeurs puis bientôt, à haute voix, les scandales. Lui aussi conserve depuis si longtemps ces informations secrètes qu'il vide son sac, avec d'innombrables détails, au cours d'un long dîner, auquel participe également mon researcher colombien Emmanuel Neisa.

— Je travaillais avec l'archevêque López Trujillo à Medellín à cette époque. Il vivait dans l'opulence et il se déplaçait comme un prince ou plutôt comme une vraie « señora ». Lorsqu'il arrivait dans l'une de ses voitures de luxe pour faire une visite épiscopale, il nous demandait de faire poser un tapis rouge. Il descendait ensuite de la voiture, sortait sa jambe, dont on ne voyait d'abord que la cheville, puis posait un pied sur le tapis, comme s'il était la reine d'Angleterre ! On devait tous embrasser ses bagues et il lui fallait partout, autour de lui, de l'encens. Pour nous, ce luxe, ce show, l'encens, le tapis, étaient très choquants.

Ce train de vie d'un autre temps se double d'une véritable chasse aux progressistes. Selon Morgain, dont le témoignage est confirmé par celui d'autres prêtres, Alfonso López Trujillo repérait, au cours de ses tournées de diva, les prêtres proches de la théologie de la libération. Étrangement, certains disparaissaient ou étaient parfois assassinés par les paramilitaires juste après la visite de l'archevêque.

Dans les années 1980, Medellín devient, il est vrai, la capitale mondiale du crime. Les narcotrafiquants, notamment le célèbre cartel de Medellín de Pablo Escobar – on estime qu'il gère alors 80 % du marché de la cocaïne vers les États-Unis –, font régner la terreur. Face à l'explosion de la violence – à la fois la guerre des narcos, la montée en puissance des guérillas et les affrontements entre cartels rivaux –, le gouvernement colombien déclare l'état d'urgence (*estatuto de seguridad*). Mais son impuissance est évidente : pour la seule année 1991, plus de six mille homicides sont dénombrés à Medellín.

Face à cette spirale infernale, des groupes paramilitaires se créent dans la ville pour organiser la défense des populations, sans qu'il soit toujours possible de savoir si ces milices, parfois publiques, souvent privées, travaillent pour le gouvernement, les cartels ou leur propre compte. Ces fameux « paramilitaires » vont semer, à leur tour, la terreur dans la ville, puis se lancer eux aussi, pour se financer, dans le trafic de drogue. De son côté Pablo Escobar renforce à ses côtés son Departamento de Orden Ciudadano (DOC), sa propre milice paramilitaire. En fin de compte, la frontière entre les narcotrafiquants, les guérilleros, les militaires et les paramilitaires se brouille complètement, précipitant Medellín, et la Colombie tout entière, dans une vraie guerre civile.

C'est dans ce contexte qu'il faut replacer le parcours de López Trujillo. Selon les journalistes qui ont enquêté sur l'archevêque de Medellín (en particulier Hernando Salazar Palacio dans son livre *La Guerra secreta del cardenal López Trujillo*, ou Gustavo Salazar Pineda dans l'ouvrage *El Confidente de la Mafia se Confiesa*), et les recherches qu'a effectuées pour moi Emmanuel Neisa dans le pays, le prélat a été lié à certains groupes paramilitaires proches des narcotrafiquants. Il aurait été largement financé par ces groupes – peut-être directement par Pablo Escobar qui s'affichait comme catholique pratiquant – et les aurait régulièrement informés des activités gauchistes au sein des églises de Medellín. L'avocat Gustavo Salazar Pineda, en particulier, affirme que López Trujillo recevait des valises de billets de la part de Pablo Escobar, mais l'intéressé a nié avoir rencontré Escobar. (On sait, par une enquête détaillée de Jon Lee Anderson pour le *New Yorker*, que Pablo Escobar avait l'habitude de récompenser les prêtres qui le soutenaient, lesquels repartaient avec des valises pleines d'argent.)

Les paramilitaires, à cette époque, poursuivaient les prêtres progressistes avec un acharnement d'autant plus violent qu'ils considéraient, pour une part avec raison, que ceux-ci étaient alliés aux trois principales guérillas colombiennes (les FARC, ELN et M-19).

— López Trujillo se déplaçait avec des membres des groupes paramilitaires, affirme également Alvaro Léon (qui l'accompagnait en tant que maître de cérémonie de l'archevêque). Il leur indiquait les prêtres qui menaient des actions sociales dans les barrios et les quartiers pauvres. Les paramilitaires les repéraient et revenaient parfois ensuite pour les assassiner ; souvent ils devaient quitter la région ou le pays. (Ce récit en apparence invraisemblable est pourtant corroboré par des témoignages apportés par les journalistes Hernando Salazar Palacio et Gustavo Salazar Pineda dans leurs livres respectifs.)

L'un des lieux où le prévaricateur López Trujillo aurait dénoncé plusieurs prêtres de gauche est la paroisse dite Parroquia Santo Domingo Savio, à Santo Domingo, l'un des quartiers les plus dangereux de Medellín. Lorsque je visite cette église avec Alvaro Léon et Emmanuel Neisa, nous obtenons des informations précises sur ces exactions. Des missionnaires qui travaillaient là au contact des pauvres ont bien été assassinés et un prêtre du même courant théologique, Carlos Caldéron, a lui-même été persécuté par López Trujillo puis par les paramilitaires, avant de devoir fuir le pays pour l'Afrique.

— Je me suis occupé des déplacements de López Trujillo ici à Santo Domingo. Généralement, il arrivait avec une escorte de trois ou quatre voitures, partout des gardes du corps et des paramilitaires. Son entourage était très impressionnant ! Tout le monde était très bien habillé. Les cloches de l'église devaient sonner lorsqu'il descendait de sa voiture de luxe, et bien sûr il devait y avoir un tapis rouge. Les gens devaient lui baiser la main. Il fallait aussi de la musique, une chorale, mais on avait dû couper les cheveux des enfants à l'avance, pour qu'ils soient parfaits, et on ne pouvait pas avoir de Noirs. C'est durant ces visites que les prêtres progressistes étaient repérés et dénoncés aux paramilitaires, me confirme Alvaro Léon, sur le perron de l'église de la Parroquia Santo Domingo Savio.

Des accusations balayées du revers de la main par Mgr Angelo Acerbi, qui fut nonce à Bogotá entre 1979 et 1990, lorsque je l'interroge à Sainte-Marthe, à l'intérieur du Vatican, où il a pris sa retraite :

— López Trujillo était un grand cardinal. Je peux vous assurer qu'à Medellín, il n'a jamais eu la moindre connivence ni avec les paramilitaires ni avec les guérillas. Vous savez, il a été très menacé par les guérillas. Il a même été arrêté et emprisonné. Il était très courageux.

On considère aujourd'hui que López Trujillo est directement ou indirectement responsable de la mort d'évêques et de dizaines de prêtres éliminés pour leurs convictions progressistes.

— Il est important qu'on fasse l'histoire de ces victimes car la légitimité du processus de paix passe aujourd'hui par cette reconnaissance, m'explique, lors de plusieurs entretiens à Bogotá, José Antequera, le porte-parole de l'association des victimes Hijos e Hijas, et dont le père a été assassiné.

Il faut souligner l'incroyable richesse qu'accumule durant cette période l'archevêque. Selon plusieurs témoignages, il abusait de sa fonction pour réquisitionner tous les objets de valeur détenus par les églises qu'il visitait – les bijoux, les coupes en argent, les tableaux – et qu'il récupérait à son profit.

— Il confisquait tous les objets de valeur des paroisses et il les revendait ou les offrait à des cardinaux ou des évêques de la curie romaine, afin de s'attirer leurs bonnes grâces. Un inventaire minutieux de tous ces vols a été dressé depuis par un curé, me raconte Alvaro Léon.

Ces dernières années, des témoignages ont été publiés en Colombie par d'anciens repentis de la mafia, ou leurs avocats, confirmant les liens existants entre le cardinal et les cartels de la drogue liés aux paramilitaires. Ces rumeurs étaient anciennes, mais selon l'enquête de plusieurs grands reporters colombiens, le cardinal aurait bien été financé par certains trafiquants de drogue, ce qui contribuerait à expliquer, en plus de sa fortune familiale personnelle, son train de vie et sa collection de voitures de luxe.

— Et puis un beau jour, López Trujillo a disparu, raconte Morgain. Il s'est littéralement volatilisé. Il est parti et il n'a plus jamais remis les pieds en Colombie.

Une nouvelle vie commence à Rome pour l'archevêque de Medellín. Après avoir efficacement épaulé l'extrême droite colombienne, il va s'attacher maintenant à incarner la ligne conservatrice dure de Jean-Paul II sur la question des mœurs et de la famille.

Cardinal depuis 1983, il s'exile définitivement au Vatican à l'occasion de sa nomination comme président du Conseil pontifical pour la famille en 1990. Ce nouveau « ministère », créé par le pape peu après son élection, constitue l'une des priorités du pontificat.

À partir de cette période, et de la confiance de plus en plus grande que lui accorde le pape Jean-Paul II – ainsi que ses trois protecteurs et proches amis Angelo Sodano, Stanisław Dziwisz et Joseph Ratzinger –, la vanité de López Trujillo, déjà hors normes, devient incontrôlable. Le voici qui se met à ressembler à une figure de l'Ancien Testament avec ses colères, ses excommunications et ses délires. Avec toujours ce train de vie inimaginable pour un prêtre, fût-il maintenant cardinal. Les rumeurs s'amplifient et certains prêtres colportent parfois de curieuses histoires sur son compte.

À la tête de son « ministère » de la famille, dont il fait une « war room », López Trujillo déploie une énergie sans pareille pour condamner l'avortement, défendre le mariage et dénoncer l'homosexualité. Celui qui est d'une misogynie inouïe, selon tous les témoins, imagine aussi la guerre contre la théorie du genre. « Workaholic », selon plusieurs sources, il intervient sur d'innombrables tribunes à travers le monde pour dénoncer le sexe avant le mariage et les droits des gays. Dans ces forums, il s'illustre constamment par une surenchère et des excès de langage contre les scientifiques « interrupteurs de grossesse » qu'il accuse de commettre des crimes avec leurs éprouvettes graduées et les infâmes médecins en blouse blanche qui recommandent l'usage du préservatif au lieu de prôner l'abstinence avant le mariage.

Le sida, désormais fléau mondial, devient la nouvelle obsession de López Trujillo où son aveuglement se déploie impunément. « Le préservatif n'est pas une solution », répète-t-il en Afrique, avec son autorité de cardinal, il ne ferait qu'encourager la « promiscuité sexuelle », alors que la chasteté et le mariage sont les seules vraies réponses face à la pandémie.

Partout où il passe, en Afrique, comme en Asie, et bien sûr en Amérique latine, il conjure les gouvernements et les agences de l'ONU de ne pas céder aux « mensonges » et incite les populations à ne pas utiliser de préservatifs. Il déclare même, au début des années 2000, dans un entretien à la BBC, que les préservatifs étant pleins de « micro-trous », ils laissent passer le virus du sida qui est « 450 fois plus petit qu'un spermatozoïde » ! Si le sujet du sida n'était aussi grave, on pourrait lui opposer la remarque fameuse d'un ministre français : « Le cardinal n'a rien compris au préservatif : il le met à l'index. »

En 1995, López Trujillo est l'auteur d'un *Lexique des termes ambigus sur la famille* parmi lesquels il entend bannir l'expression « safe sex », la « théorie du genre » ou le « planning familial ». Il invente aussi quelques expressions à lui, comme le « colonialisme contraceptif » et le très remarquable « pan-sexualisme ».

Son obsession anti-gay, parce qu'elle dépasse la moyenne et la norme (pourtant déjà exorbitantes au Vatican), a été vite suspecte. En interne, cette croisade étonne : qu'est-ce que le cardinal cache derrière cette bataille si outrancière et si personnelle ? Pourquoi est-il si manichéen ? Pourquoi recherche-t-il à ce point la provocation et le « spotlight » ?

Au Vatican, certains commencent à se moquer de ses excès et gratifient ce peine-à-jouir d'un beau surnom : « coïtus interruptus ». À l'extérieur, l'association Act Up en fait l'une de ses bêtes noires : dès qu'il s'exprime quelque part, des militants déguisés en préservatifs géants, ou vêtus de tee-shirts explicites, triangle rose sur fond noir, lui font la fête. Il condamne ces sodomites blasphémateurs qui l'empêchent de s'exprimer ; eux, ce prophète Loth qui veut crucifier les gays.

L'histoire jugera sévèrement Alfonso López Trujillo. Mais à Rome, cet héroïque combattant contre le préservatif est montré en exemple par Jean-Paul II et Benoît XVI, salué jusqu'à la caricature par les cardinaux secrétaires d'État Angelo Sodano et Tarcisio Bertone.

On l'a dit « papabile » à la mort du pape. Et Jean-Paul II l'aurait même mis sur la liste de ses potentiels successeurs, peu avant sa mort en 2005 – ce qui n'est toutefois pas prouvé. Mais que cet apôtre racoleur qui usait des anathèmes et de l'imprécation contre tant de catholiques de gauche, et plus encore contre les couples divorcés et les mœurs contre-nature, trouve soudain une tribune, un écho, et peut-être des partisans, à la faveur d'un malentendu gigantesque, entre les pontificats de Jean-Paul II qui s'achève et de Benoît XVI qui commence, est le cadeau empoisonné des circonstances.

À Rome, Alfonso López Trujillo reste une figure complexe et, pour beaucoup, énigmatique derrière ses vertus cardinales.

— López Trujillo était contre le marxisme et la théologie de la libération, c'était ça qui l'animait, me confirme le cardinal Giovanni Battista Re, ancien « ministre » de l'Intérieur de Jean-Paul II, lors d'un de nos entretiens dans son appartement du Vatican.

L'archevêque Vincenzo Paglia, qui lui a succédé comme président du Conseil pontifical pour la famille, est plus réservé. Sa ligne rigide sur la famille ne serait plus en vogue dans le pontificat de François, me laisse entendre, à mots comptés, Paglia lors d'un entretien au Vatican :

— La dialectique entre le progressisme et le conservatisme sur les questions de société n'est plus le sujet aujourd'hui. Nous devons être radicalement missionnaires. Je crois que nous ne devons plus être autoréférentiels. Parler de la famille ne signifie pas fixer des règles ; au contraire, ça signifie aider les familles. (Durant cet entretien, Paglia, dont la fibre artistique a souvent été moquée, me fait voir son installation représentant Mère Teresa en version pop art : la sainte de Calcutta est en plastique bleu bandé, en latex peut-être, et Paglia la branche. Mère Teresa s'allume tout à coup et, d'un bleu lapis-lazuli flashy, se met à clignoter…)

Selon plusieurs sources, l'influence de López Trujillo à Rome viendrait également de sa fortune. Il aurait littéralement « arrosé » nombre de cardinaux et de prélats, sur le modèle du Mexicain Marcial Maciel.

— López Trujillo était un homme de réseaux et d'argent. Il était violent, colérique, dur. Il est l'un de ceux qui ont « fait » Benoît XVI, pour l'élection duquel il s'est dépensé sans compter, avec une campagne très bien organisée et très bien financée, confirme le vaticaniste Robert Carl Mickens.

Cette histoire ne serait pas complète sans son « happy end ». Et pour en faire le récit maintenant, véritable apothéose, je reviens à Medellín : précisément dans le quartier de l'archevêché où Alvaro Léon, l'ancien maître de cérémonie de López Trujillo, nous conduit, avec Emmanuel Neisa, dans les ruelles qui entourent la cathédrale. On appelle ce district central de Medellín : Villa Nueva.

Étrange quartier au demeurant où, entre le Parque Bolivar et la Carrera 50, à hauteur des rues appelées Calle 55, 56, et 57, se succèdent, littéralement accouplées, des dizaines de boutiques religieuses, où l'on vend des articles catholiques ou des habits sacerdotaux, et les bars gays affichant en devanture leurs transsexuels colorés à talons aiguilles. Les deux mondes, céleste et païen, les crucifix en toc et les saunas cheap, les prêtres et les prostitués, s'entremêlent dans cette bonne humeur un peu festive si typique de la Colombie. Une transsexuelle qui ressemble à une sculpture de Fernando Botero m'accoste, sacrément entreprenante. Autour d'elle les prostitués masculins et les travestis que je vois sont plus fragiles, plus frêles, loin des images folkloriques, felliniennes et arty ; ce sont des symboles de la misère et de l'exploitation.

À quelques pas, nous visitons le ¡ Medellín Diversa Como Vos ! un centre LGBT fondé notamment par des prêtres et des séminaristes. Gloria Londoño, l'une des responsables, nous reçoit :

— Nous sommes dans un endroit stratégique car toute la vie gay de Medellín s'organise ici autour de la cathédrale. Les prostitués, les transsexuels, les travestis sont des populations très vulnérables et on les aide en les informant sur leurs droits. On distribue aussi des préservatifs, m'explique Londoño.

En quittant le centre, nous croisons sur la Calle 57 un prêtre accompagné de son boyfriend et Alvaro Léon, qui les a reconnus, me les signale discrètement. Nous continuons notre visite du quartier catholique-gay quand, soudain, nous nous arrêtons devant un bel immeuble de la rue Bolivia, également appelée Calle 55. Alvaro Léon pointe du doigt un étage et un appartement :

— C'est là que tout se passait. López Trujillo y avait un appartement secret où il amenait les séminaristes, les jeunes hommes et les prostitués.

L'homosexualité du cardinal Alfonso López Trujillo est un secret de polichinelle dont des dizaines de témoins m'ont parlé et que plusieurs cardinaux m'ont eux-mêmes confirmé. Son « pan-sexualisme », pour reprendre le mot d'une des entrées de son dictionnaire, est réputé à Medellín, à Bogotá, à Madrid comme à Rome.

L'homme était un expert du grand écart entre la théorie et la pratique, entre l'esprit et le corps, un maître absolu dans l'hypocrisie – un fait notoire en Colombie. Un proche du cardinal, Gustavo Àlvarez Gardeazábal, est même allé jusqu'à écrire un roman à clé, *La Misa ha terminado*, dans lequel il a dénoncé la double vie de López Trujillo qui en est, sous pseudonyme, le personnage principal. Quant aux nombreux militants gays que j'ai interrogés à Bogotá lors de mes quatre voyages en Colombie – en particulier ceux de l'association Colombia Diversa qui compte plusieurs avocats –, ils ont accumulé de nombreux témoignages qu'ils ont partagés avec moi.

L'universitaire vénézuélien Rafael Luciani m'indique que l'homosexualité maladive d'Alfonso López Trujillo est désormais « bien connue des instances ecclésiastiques latino-américaines et de certains responsables du CELAM ». Un livre serait d'ailleurs en préparation sur la double vie et la violence sexuelle du cardinal López Trujillo, cosigné par plusieurs prêtres. Quant au séminariste Morgain, qui a été l'un des assistants de López Trujillo, il m'indique, à son tour, le nom de plusieurs de ses rabatteurs et amants, obligés pour beaucoup d'assouvir les désirs de l'archevêque pour ne pas saborder leur carrière.

— Au départ, je ne comprenais pas ce qu'il voulait, me raconte Morgain, durant notre dîner à Bogotá. J'étais innocent et ses techniques de drague m'échappaient complètement. Et puis, peu à peu, j'ai compris son système. Il sortait dans les paroisses, dans les séminaires, dans les communautés religieuses pour repérer des garçons qu'il entreprenait ensuite, de façon très violente. Il pensait qu'il était désirable ! Il forçait les séminaristes à céder à ses avances. Sa spécialité, c'étaient les novices. Les plus fragiles, les plus jeunes, les plus vulnérables. Mais, en fait, il couchait avec tout le monde. Il avait aussi beaucoup de prostitués.

Morgain me laisse entendre qu'il a été « bloqué » pour son ordination par López Trujillo parce qu'il n'avait pas accepté de coucher avec lui.

López Trujillo était l'un de ces hommes qui recherchent le pouvoir pour avoir du sexe et le sexe pour avoir du pouvoir. Alvaro Léon, son ancien maître de cérémonie, a lui-même mis du temps à comprendre ce qui se passait :

— Des prêtres me disaient, l'air entendu : « Tu es le type de garçon que l'archevêque aime bien », mais je ne comprenais pas ce qu'ils insinuaient. López Trujillo expliquait aux jeunes séminaristes qu'ils devaient lui être totalement soumis et aux prêtres qu'ils devaient être soumis aux évêques. Qu'on devait se raser de près, s'habiller de manière parfaite pour lui « faire plaisir ». Il y avait plein de sous-entendus que je ne comprenais pas au début. J'étais chargé de ses déplacements et il me demandait souvent de l'accompagner dans ses sorties ; il m'utilisait en quelque sorte, pour entrer en contact avec d'autres séminaristes. Ses cibles, c'étaient les jeunes, les Blancs aux yeux clairs, les blonds en particulier ; pas les « Latinos » trop indigènes, de type mexicain par exemple – et surtout pas les Noirs ! Il détestait les Noirs.

Le système López Trujillo était bien rodé. Alvaro Léon poursuit :

— La plupart du temps, l'archevêque avait des « rabatteurs » comme M., R., L. et même un évêque surnommé « la gallina », des prêtres qui lui trouvaient les garçons, les draguaient pour lui dans la rue, et les lui amenaient dans cet appartement secret. Ce n'était pas occasionnel, mais une véritable organisation. (Je dispose de l'identité et de la fonction de ces prêtres « rabatteurs », confirmées par au moins une autre source. Mon researcher colombien, Emmanuel Neisa, a enquêté sur chacun d'eux.)

Au-delà de cette vie débridée, de cette « drague en feu », les témoins racontent aussi la violence de López Trujillo qui abusait des séminaristes, de façon verbale et physique.

— Il les insultait, il les humiliait, ajoute Alvaro Léon.

Tous les témoins signalent que le cardinal ne vivait pas son homosexualité de manière apaisée, comme la plupart de ses confrères à Rome. C'était pour lui une perversion, enracinée dans le péché, qu'il exorcisait par la violence physique. Était-ce sa manière à lui, vicieuse, de se délivrer de tous ses « nœuds d'hystérie » ? L'archevêque avait aussi des prostitués à la chaîne : sa propension à payer pour les corps était notoirement connue à Medellín.

— López Trujillo battait les prostitués, c'était cela son rapport à la sexualité. Il les payait mais ils devaient accepter ses coups en retour. Cela se passait toujours à la fin, pas pendant l'acte physique. Il finissait ses relations sexuelles en les frappant par pur sadisme, assure encore Alvaro Léon.

À ce degré de perversion, la violence du désir a quelque chose d'étrange. Ces bourrées sexuelles, ce sadisme à l'égard des prostitués ne sont pas communs. López Trujillo n'a aucun égard pour les corps qu'il loue. Il a même la réputation de mal payer ses gigolos, négociant durement, le regard opaque, le prix le plus bas. S'il y a un personnage pathétique dans ce livre, c'est lui : López Trujillo.

Car les dérives de cette « âme louche » ne se sont pas arrêtées, bien sûr, aux frontières colombiennes. Le système s'est perpétué à Rome (où il draguait à Roma Termini, selon un témoin), et bientôt partout dans le monde où il a mené une brillante carrière d'orateur anti-gay et de micheton millionnaire.

Voyageant sans cesse pour le compte de la curie avec sa casquette de propagandiste en chef anti-préservatif, López Trujillo profite de ses déplacements au nom du saint-siège pour trouver des garçons (selon le témoignage d'au moins deux nonces). Le cardinal aurait visité plus de cent pays, avec plusieurs destinations favorites, en Asie, où il s'est rendu fréquemment après avoir découvert les charmes sexuels de Bangkok et de Manille en particulier. Au cours de ces voyages innombrables, de l'autre bout du monde, où il était moins connu qu'en Colombie ou en Italie, le cardinal péripathétique s'éclipsait régulièrement des séminaires et des messes pour vaquer à son commerce, ses « taxis boys » et ses « money boys ».

Rome ville ouverte, pourquoi n'as-tu rien dit ? Révélatrice, une fois encore, cette vie maquillée de pervers narcissique qui se fait passer pour un saint. Comme le monstre Marcial Maciel, López Trujillo aura falsifié son existence d'une manière inimaginable – ce que tout le monde ou presque savait au Vatican.

Évoquant le cas López Trujillo avec de nombreux cardinaux, je n'en ai jamais entendu aucun m'en faire un portrait idéal. Personne ne m'a dit, abasourdi par mes informations : « Je lui aurais donné le bon Dieu sans confession ! » Toutes les personnes que j'ai rencontrées ont préféré se taire, froncer les sourcils, faire des grimaces, lever les bras au ciel ou me répondre par mots codés.

Aujourd'hui, les langues se délient mais le « cover-up » sur ce cas clinique a bien fonctionné. Le cardinal Lorenzo Baldisseri, qui fut longtemps nonce en Amérique latine, avant de devenir l'un des hommes de confiance du pape François, a partagé avec moi ses informations lors de deux entretiens à Rome :

— J'ai connu López Trujillo lorsqu'il était vicaire général en Colombie. C'était quelqu'un de très controversé. Il avait une double personnalité.

Tout aussi prudent, le théologien Juan Carlos Scannone, l'un des plus proches amis du pape François, que j'interroge en Argentine, n'est pas étonné lorsque j'évoque la double vie de López Trujillo :

— C'était un intrigant. Le cardinal Bergoglio ne l'a jamais beaucoup aimé. Je pense même qu'il n'a jamais été en contact avec lui. (Selon mes informations, le futur pape François a rencontré López Trujillo au CELAM.)

De son côté, Claudio Maria Celli, un archevêque qui fut l'un des envoyés du pape François en Amérique latine, après avoir été l'un des responsables de la communication de Benoît XVI, a bien connu López Trujillo. Il me livre d'une formule, pesée au trébuchet, son jugement, lors d'un entretien à Rome :

— López Trujillo n'était pas un saint de ma dévotion.

Les nonces aussi savaient. Leur métier ne consiste-t-il pas à éviter qu'un prêtre gay finisse évêque, ou qu'un évêque qui aime les prostitués soit créé cardinal ? Or les nonces qui se sont succédé à Bogotá depuis 1975, notamment Eduardo Martínez Somalo, Angelo Acerbi, Paolo Romeo, Beniamino Stella, Aldo Cavalli ou Ettore Balestrero, tous proches d'Angelo Sodano, pouvaient-ils ignorer cette double vie ?

Quant au cardinal colombien Darío Castrillón Hoyos, préfet de la Congrégation du clergé, il partageait trop de secrets avec López Trujillo, et sans doute ses mœurs, pour parler ! Il fut de ceux qui l'ont constamment aidé, alors qu'il était parfaitement informé de ses libations et de ses dévergondages. Enfin, un cardinal italien fut également déterminant dans la protection romaine de López Trujillo : Sebastiano Baggio. Cet ancien aumônier national des scouts italiens est un spécialiste de l'Amérique latine : il a travaillé dans les nonciatures du Salvador, de Bolivie, du Venezuela et de Colombie. En 1964, il est nommé nonce au Brésil, juste après le coup d'État : il s'y montre plus que compréhensif avec les militaires et la dictature (selon les témoignages que j'ai recueillis à Brasilia, Rio et São Paulo ; en revanche, le cardinal-archevêque de São Paulo, Odilo Scherer, que j'interroge à ce sujet se souvient d'un « grand nonce qui a fait beaucoup pour le Brésil »). À son retour à Rome, l'esthète collectionneur d'art Sebastiano Baggio est créé cardinal par Paul VI et promu à la tête de la Congrégation pour les évêques et de la Commission pontificale pour l'Amérique latine. Postes auxquels il est renouvelé par Jean-Paul II qui en fait l'un de ses émissaires pour le sous-continent américain. L'historien David Yallop décrit Baggio comme un « réactionnaire » de « droite ultraconservatrice » : ce proche de l'Opus dei supervise d'ailleurs le CELAM depuis Rome, et en particulier la bataille de la conférence de Puebla en 1979, où il se rend avec le pape. Aux côtés de López Trujillo, les témoins le décrivent qui ferraille contre la gauche de l'Église et se montre « viscéralement » et « violemment » anticommuniste. Nommé « camerlingue » par Jean-Paul II, Baggio continuera à exercer un pouvoir exorbitant au Vatican et à protéger son « grand ami » López Trujillo, en dépit des rumeurs innombrables sur sa double vie. Il aurait été lui-même très « pratiquant ». Selon plus de dix témoignages recueillis au Brésil et à Rome, Baggio était connu pour ses amitiés particulières latinos et pour être très entreprenant avec les séminaristes qu'il aimait recevoir en shorty ou en jockstrap !

— Les extravagances de López Trujillo étaient beaucoup mieux connues qu'on ne le croit. Tout le monde était au courant. Alors pourquoi a-t-il été consacré évêque ? Pourquoi a-t-il été mis à la tête du CELAM ? Pourquoi a-t-il été créé cardinal ? Pourquoi a-t-il été nommé président du Conseil pontifical pour la famille ? se demande Alvaro Léon.

Un prélat de curie, qui l'a fréquenté, commente :

— López Trujillo était un ami de Jean-Paul II, il était protégé par le cardinal Sodano et par l'assistant personnel du pape, Stanisław Dziwisz. Il était aussi très bien vu par le cardinal Ratzinger qui l'a renommé à la présidence du Conseil pontifical pour la famille pour un nouveau mandat, dès son élection, en 2005. Pourtant, tout le monde savait qu'il était homosexuel. Il vivait avec nous, ici, au quatrième étage du Palazzo San Callisto, dans un appartement du Vatican de 900 mètres carrés et il avait plusieurs voitures ! Des Ferrari ! Il menait une vie hors normes. (Le splendide appartement de López Trujillo est occupé aujourd'hui par le cardinal africain Peter Turkson, qui y vit en agréable compagnie, au même étage que les cardinaux Poupard, Etchegaray et Stafford, auxquels j'ai rendu visite.)

Un autre bon connaisseur de l'Amérique latine, le journaliste José Manuel Vidal, qui dirige l'un des principaux sites sur le catholicisme, en espagnol, se souvient :

— López Trujillo venait ici, très souvent, en Espagne. Il était ami du cardinal de Madrid, Rouco Varela. À chaque fois, il arrivait avec l'un de ses amants ; je me souviens notamment d'un beau Polonais, puis d'un beau Philippin. Il était perçu ici comme le « pape de l'Amérique latine » : donc on le laissait faire.

Enfin, j'interroge franchement Federico Lombardi, qui fut le porte-parole de Jean-Paul II et de Benoît XVI, sur le cardinal de Medellín. Pris à brûle-pourpoint, sa réponse est instantanée, presque un réflexe : il lève les bras au ciel en signe de consternation et d'épouvante.

On fêta pourtant le diable. Lors de sa disparition inattendue, en avril 2008, des suites d'une « infection pulmonaire » (selon le communiqué officiel), le Vatican redoubla d'éloges. Le pape Benoît XVI et le cardinal Sodano, encore en fonction célébrèrent une grand messe pour honorer la mémoire de cette caricature de cardinal.

À sa mort, plusieurs rumeurs se mirent cependant à circuler. La première est qu'il serait mort des suites du sida ; la seconde, qu'il aurait été enterré à Rome faute de pouvoir l'être en Colombie.

— Lorsque López Trujillo est mort, on a choisi de l'enterrer ici à Rome car on ne pouvait pas l'enterrer en Colombie, me confirme le cardinal Lorenzo Baldisseri. Il ne pouvait pas rentrer dans son pays, même mort !

La raison ? Selon les témoignages que j'ai recueillis à Medellín, sa tête était mise à prix en raison de sa proximité avec les paramilitaires. Cela expliquerait qu'il ait fallu attendre 2017, soit près de dix ans après sa disparition, pour que le pape François ordonne le rapatriement du corps en Colombie. Le saint-père préfère-t-il, comme le suggère un prêtre qui a été impliqué dans ce rapatriement expéditif, qu'en cas de scandale sur sa double vie, les restes de López Trujillo ne soient plus à Rome ? En tout cas, j'ai pu voir la tombe du cardinal dans une vaste chapelle de l'aile ouest du transept de l'immense cathédrale de Medellín. Dans cette crypte, sous une pierre d'une blancheur immaculée, entourée de bougies allumées en permanence, le cardinal repose. Derrière la croix : le diable.

— Généralement, la chapelle funéraire est fermée par une grille. L'archevêque a trop peur du vandalisme. Il craint que la tombe soit saccagée par une famille des victimes de López Trujillo ou par un prostitué qui aurait la dent dure, me fait remarquer Alvaro Léon.

Pourtant, aussi bizarre que cela puisse être, je vois dans cette même cathédrale, située mystérieusement au cœur du quartier gay de Medellín, plusieurs hommes jeunes et moins jeunes en train de draguer. Ils s'affichent là, sans précaution, entre des paroissiens qui ont leur bible à la main et des touristes qui visitent la cathédrale. Je les vois se déplacer lentement dans leur belle quête, entre les bancs de l'église, ou être assis contre le mur est de la cathédrale – c'est comme si la rue gay traversait littéralement l'immense église. Et lorsque nous passons devant eux avec Alvaro Léon et Emmanuel Neisa, ils nous font des petits clins d'œil sympathiques – comme un dernier hommage à ce grand travesti à l'ancienne, cette grande folle de bénitier, cette diva du catholicisme finissant, ce satanique docteur et cet antéchrist : Son Éminence Alfonso López Trujillo.

Reste, pour finir, une dernière question à laquelle je ne suis pas en mesure de répondre et qui semble tarauder beaucoup de monde. López Trujillo qui pensait que tout s'achète, même les actes de violence, même les actes sadomasochistes, a-t-il acheté des pénétrations sans préservatif ?

— Officiellement, le décès de López Trujillo est lié au diabète mais de fortes et récurrentes rumeurs existent sur le fait qu'il serait mort du sida, me dit l'un des meilleurs spécialistes de l'Église catholique en Amérique latine.

Les anciens séminaristes Alvaro Léon et Morgain ont également entendu la rumeur et ils la considèrent comme probable. Le cardinal anti-préservatif est-il mort des suites de complications liées au sida pour lequel il aurait été traité depuis plusieurs années ? J'ai entendu fréquemment cette rumeur mais je ne peux ici le confirmer ni l'infirmer. Ce qui est sûr c'est que sa disparition en 2008 a lieu à un moment où la maladie est correctement traitée à Rome à la policlinique Gemelli, l'hôpital officieux du Vatican – surtout pour un cardinal disposant d'importants moyens financiers comme lui. La date de sa mort ne correspond donc pas à l'état de l'épidémie. Aurait-il été jusqu'au déni de sa propre maladie et aurait-il refusé de se faire traiter, ou trop tardivement ? C'est possible, mais assez peu probable. À ce stade, j'ai plutôt l'impression qu'il s'agit d'une fausse rumeur qui découle de la vraie vie déréglée du cardinal et rien, en tout cas, en l'état de mes informations, ne permet de dire que López Trujillo a été victime d'un fléau dont seul l'usage du préservatif aurait pu le protéger.

Fût-il mort de cette maladie, que la disparition du cardinal López Trujillo n'aurait rien eu d'exceptionnel au sein du catholicisme romain. Selon une dizaine de témoignages recueillis au Vatican et au sein de la Conférence épiscopale italienne, le sida a fait des ravages au saint-siège et dans l'épiscopat italien durant les années 1980 et 1990. Un secret longtemps tu.

Nombre de prêtres, de monsignori et de cardinaux sont décédés des suites du sida. Certains malades ont « avoué » leur contamination et leur sida en confession (comme me le confirme, sans citer les noms, l'un des confesseurs de Saint-Pierre). D'autres prêtres ont été diagnostiqués lors de la prise de sang annuelle, obligatoire pour les personnels du Vatican (mais cette obligation ne concerne pas les monsignori, les nonces, les évêques, ni les cardinaux) : ce contrôle inclut un test du sida ; selon mes informations, quelques prêtres auraient été écartés après avoir été diagnostiqués « positifs ».

La proportion significative de malades du sida au sein de la hiérarchie catholique est corroborée par une étude statistique réalisée aux États-Unis, à partir des certificats de décès de prêtres catholiques, laquelle concluait à un taux de mortalité lié au virus au moins quatre fois supérieur à celui de la population générale. Une autre étude, basée sur les examens anonymisés de soixante-cinq séminaristes romains, au début des années 1990, a montré que 38 % d'entre eux étaient séropositifs. Certes, la transfusion sanguine, la toxicomanie ou des relations hétérosexuelles peuvent expliquer le nombre élevé de cas dans ces deux études – mais, en réalité, personne n'est dupe.

Au Vatican, le silence et le déni prévalent. Francesco Lepore, l'ancien prêtre de curie, me fait le récit de la disparition des suites du sida d'un religieux membre de la Congrégation de la cause des saints. Ce proche du cardinal italien Giuseppe Siri serait mort « dans l'indifférence de ses supérieurs » et il fut « enterré en toute discrétion à l'aurore pour éviter le scandale ». Un cardinal de langue néerlandaise, proche de Jean-Paul II, est également décédé du même virus. Mais on n'a jamais vu, bien sûr, un seul faire-part de décès de cardinal ou d'évêque mentionnant comme cause le sida.

— D'après mes discussions internes, je pense qu'il y a au Vatican de nombreux séropositifs ou malades, m'indique un autre monsignore. En même temps, les prêtres séropositifs ne sont pas stupides : ils ne vont pas chercher leur traitement à la pharmacie du Vatican ! Ils se font suivre dans les hôpitaux de Rome.

J'ai plusieurs fois visité la Farmacia Vaticana, cette institution improbable, située dans l'aile est du Vatican – un commerce dantesque avec dix guichets –, et, en effet, entre les biberons, les tétines et les parfums de luxe, on n'imagine guère qu'un prêtre puisse venir y chercher ses trithérapies ou son Truvada.

Avec Daniele, mon researcher romain, plusieurs travailleurs sociaux et des membres des associations italiennes de prévention contre le sida (notamment du Progetto Coroh et de l'ancien programme « Io faccio l'attivo »), nous avons donc mené l'enquête dans la capitale italienne. Nous sommes allés à plusieurs reprises à l'Institut dermatologique San Gallicano (ISG), à la polyclinique Gemelli, liée au Vatican, ainsi qu'au centre de dépistage anonyme et gratuit, ASL Roma, qui se trouve Via Catone, à proximité de Saint-Pierre.

Le professeur Massimo Giuliani est l'un des spécialistes des maladies sexuellement transmissibles et du sida à l'Institut dermatologique San Gallicano. Nous le rencontrons, avec Daniele, au cours de deux entretiens :

— Comme nous nous occupions, à l'Institut dermatologique San Gallicano, des maladies sexuellement transmissibles depuis longtemps, et notamment de la syphilis, nous nous sommes immédiatement mobilisés dès les premiers cas de sida, au début des années 1980. On est devenus à Rome l'un des premiers hôpitaux à traiter ce type de patients. À l'époque et jusqu'en 2007, l'Institut était dans le Trastevere, un quartier de Rome qui n'est pas très éloigné du Vatican. Aujourd'hui, nous sommes ici, dans ce complexe au sud de Rome, où nous nous trouvons.

Selon plusieurs sources, l'Institut dermatologique San Gallicano était privilégié, dès les années 1970, par les prêtres lorsqu'ils avaient des maladies sexuellement transmissibles. On le préférait, pour des raisons d'anonymat, à la polyclinique Gemelli, liée au Vatican.

Lorsque le sida est apparu, San Gallicano devient un peu naturellement l'hôpital des prêtres, des monsignori et des évêques contaminés par le virus.

— Nous avons vu venir ici beaucoup de prêtres, beaucoup de séminaristes séropositifs, confirme le professeur Massimo Giuliani. Nous pensons que le problème du sida existe très fortement dans l'Église. Ici, nous ne les jugeons pas. La seule chose importante, c'est qu'ils viennent en consultation dans un hôpital pour se faire soigner. Mais on peut craindre que la situation dans l'Église soit plus grave que ce que nous voyons déjà, à cause du déni.

La question du déni des prêtres est bien documentée : ils refusent plus souvent que la moyenne de la population de se faire dépister, parce qu'ils ne se sentent pas concernés ; et même lorsqu'ils ont des rapports sexuels non protégés entre hommes, ils rechignent à se faire tester par crainte d'un manque de confidentialité.

— Nous pensons, poursuit le professeur Massimo Giuliani, que le risque est fort actuellement, du fait du déni et d'un faible usage du préservatif, d'être contaminé par le sida lorsqu'on appartient à la communauté catholique masculine. Dans notre langage, on considère que les prêtres sont l'une des catégories sociales les plus à risque et les plus difficiles à atteindre en termes de prévention. Nous avons fait des tentatives de dialogue, de formation, notamment dans les séminaires, sur la transmission et le traitement des maladies sexuellement transmissibles et du sida. Mais ça reste très difficile. Parler du risque sida serait reconnaître que les prêtres ont des pratiques homosexuelles. Et l'Église, évidemment, refuse ce type de débat.

Mes entretiens avec les prostitués de Roma Termini (et avec l'escort de luxe Francesco Mangiacapra à Naples) confirment que les prêtres sont parmi les clients les plus imprudents dans leurs actes sexuels :

— En général, les prêtres n'ont pas peur des maladies sexuellement transmissibles. Ils se sentent intouchables. Ils sont tellement sûrs de leur position, de leur pouvoir, qu'ils ne prennent pas en compte ces risques, contrairement à d'autres clients. Ils n'ont aucun sens de la réalité. Ils vivent dans un monde sans sida, m'explique Francesco Mangiacapra.

Alberto Borghetti est un interne dans le service des maladies infectieuses de la polyclinique Gemelli à Rome. Ce jeune médecin et chercheur nous reçoit, avec Daniele, à la demande de la responsable du service, l'infectiologue Simona Di Giambenedetto, qui a bien voulu nous aider dans notre enquête.

La polyclinique Gemelli est le plus catholique des hôpitaux catholiques au monde : on est dans le saint des saints ! Les cardinaux, les évêques, les personnes du Vatican et de nombreux prêtres romains s'y font soigner et ils y ont d'ailleurs un couloir d'accès prioritaire. Et bien sûr, c'est l'hôpital des papes. Jean-Paul II fut le plus célèbre patient de Gemelli et les caméras de télévision y ont scruté cyniquement les évolutions de sa maladie avec un buzz sépulcral. Amusé, le pape aurait d'ailleurs donné un nom à l'hôpital Gemelli où il était hospitalisé si souvent : « Vatican III ».

En visitant l'hôpital et ses services, en rencontrant plusieurs autres internes et médecins, je découvre un établissement moderne, loin des critiques que transporte avec elle la rumeur romaine. S'agissant d'un hôpital lié au Vatican, les personnes atteintes de maladies sexuellement transmissibles ou du sida y seraient mal vues, m'a-t-on dit.

Par son seul professionnalisme et sa connaissance fine de l'épidémie, l'interne Alberto Borghetti infirme ces soupçons :

— Nous sommes l'un des cinq hôpitaux romains les plus en pointe sur le sida. Nous traitons tous les patients et nous sommes même, ici, dans l'aile scientifique qui est rattachée à l'université catholique du Sacré-Cœur de Milan, l'un des principaux centres de recherche italiens sur la maladie. On étudie les effets indésirables et collatéraux des différentes thérapies antirétrovirales ; on fait des recherches sur les interactions médicamenteuses et sur les effets des vaccinations sur la population séropositive.

Dans le service des maladies infectieuses où je me trouve, je constate, au vu des affiches et panneaux, qu'on y traite bien les maladies sexuellement transmissibles. Ce que confirme Borghetti :

— On soigne ici toutes les maladies sexuellement transmissibles, qu'elles soient dues à des bactéries, comme les gonocoques, la syphilis et les chlamydiæ, ou à des virus, comme l'herpès, le papillomavirus et bien sûr les hépatites.

Selon un autre professeur de médecine spécialisé dans le traitement du sida que j'ai interrogé à Rome, la polyclinique Gemelli aurait toutefois été critiquée sur la question de l'anonymat des patients.

Alberto Borghetti conteste ces informations :

— D'une manière générale, les résultats des examens liés au virus du sida ne sont connus que du médecin traitant et ne sont pas consultables par les autres professionnels de santé de la polyclinique. Au Gemelli, les malades peuvent aussi demander l'anonymisation de leur dossier, ce qui renforce encore l'anonymat des personnes séropositives.

Selon un prêtre qui connaît bien le Gemelli, ces précautions ne suffiraient pas à mettre en confiance les patients ecclésiastiques contaminés :

— Ils font tout pour garantir l'anonymat, mais vu le grand nombre d'évêques et de prêtres qui sont soignés là, il est facile de croiser des gens que l'on connaît. Le « service des maladies infectieuses », c'est un intitulé assez clair !

Un dermatologue, interrogé à Rome, m'indique :

— Certains prêtres nous disent qu'ils ont été contaminés en manipulant une seringue ou par une transfusion ancienne : on fait mine de les croire.

Pour sa part, Alberto Borghetti reconnaît que les craintes et le déni peuvent exister, notamment pour les prêtres :

— Il est vrai que nous recevons parfois ici des séminaristes ou des prêtres qui arrivent en phase sida très avancée. Avec les migrants ou les homosexuels, ils font sans doute partie des personnes qui n'ont pas voulu faire un test de dépistage : ils ont eu peur ou bien ils sont dans le déni. C'est vraiment dommage car s'ils arrivent dans le système de soins avec un diagnostic tardif, parfois avec des maladies opportunistes, et qu'ils sont traités avec retard, ils risquent de ne pas parvenir à récupérer un système immunitaire efficace.

Jean-Paul II a été pape de 1978 à 2005. Le sida, apparu en 1981, au début de son pontificat, aura été responsable, durant les années suivantes, de plus de trente-cinq millions de morts. À travers le monde, trente-sept millions de personnes vivent, encore aujourd'hui, avec le VIH.

Le préservatif, que le Vatican de Jean-Paul II a énergiquement rejeté, déployant toute ses forces et la puissance de son réseau diplomatique pour s'y opposer, reste le moyen le plus efficace pour lutter contre l'épidémie, y compris au sein d'un couple asymptomatique marié (dont l'un des partenaires est séropositif). Chaque année, grâce à ces capotes, et aux traitements antirétroviraux, des dizaines de millions de vies sont sauvées.

Depuis l'encyclique *Humanæ vitæ*, l'Église condamne tous les moyens prophylactiques ou chimiques, comme la pilule ou le préservatif, qui empêchent la transmission de la vie. Mais, comme le souligne le vaticaniste français Henri Tincq, « le moyen qui consiste à empêcher la transmission de la mort doit-il être confondu avec celui qui empêche la transmission de la vie ? ».

Au-delà de Jean-Paul II, qui sont les principaux artisans ayant défini et mis en œuvre cette politique mondiale du refus absolu du préservatif au temps de la pandémie mondiale du sida ? Il s'agit d'un groupe de douze hommes fidèles, dévoués, orthodoxes, misogynes et dont le vœu de chasteté leur interdit d'être hétérosexuels. Selon les résultats de mon enquête, et sur la base des centaines d'entretiens réalisés pour ce livre, je peux affirmer que : la grande majorité de ces prélats sont homosexuels (j'en ai rencontré huit sur douze et Mgr Viganò en cite, pour sa part, quatre dans sa « Testimonianza »). Que savaient-ils, en tout cas, ces hommes, en matière de préservatifs et d'hétérosexualité pour s'être ainsi érigés en juges ?

Ces douze hommes, tous créés cardinaux, sont : le secrétaire particulier Stanisław Dziwisz ; les secrétaires d'État Agostino Casaroli et Angelo Sodano ; le futur pape Joseph Ratzinger ; les responsables de la secrétairerie d'État : Giovanni Battista Re, Achille Silvestrini, Leonardo Sandri, Jean-Louis Tauran, Dominique Mamberti et les nonces Renato Raffaele Martino et Roger Etchegaray. Ainsi que, bien sûr, un cardinal alors très influent : son Éminence Alfonso López Trujillo.

14.

Les diplomates du pape

— Ah vous êtes journaliste ?

Mgr Ricca me regarde avec inquiétude et un brin de convoitise.

— J'ai des problèmes avec les journalistes, précise Ricca, en me fixant dans les yeux.

— Lui, c’est un journaliste français : il est français, insiste l’archevêque François Bacqué, qui vient de nous présenter.

— Ah, ajoute Ricca avec un soulagement controuvé.

Et le célèbre Battista Ricca poursuit :

— Mon problème, ce sont les journalistes italiens. Ils n'ont rien dans le crâne ! Rien ! Ils ont zéro intelligence. Mais si vous êtes français, il y a peut-être une chance que vous soyez différent ! C'est un bon présage !

Ce n'est qu'au milieu de mon enquête, lorsque j'avais déjà commencé à écrire ce livre, que j'ai été invité à résider à la Domus Internationalis Paulus VI. Auparavant, je vivais à Rome dans des appartements loués sur Airbnb, le plus souvent autour de Roma Termini.

L'archevêque François Bacqué, un nonce apostolique français à la retraite, m'a proposé un jour de réserver pour moi une chambre à la Domus Internationalis Paulus VI et c'est ainsi que les choses ont commencé. Sa recommandation suffisait pour que j'habite dans le saint des saints de la diplomatie vaticane.

La Domus Internationalis Paulus VI est située au n° 70 de la Via della Scrofa, à Rome. Cette résidence officielle du saint-siège est un lieu « extraterritorial », hors d'Italie : les carabiniers ne peuvent y pénétrer et si un vol, un viol ou un crime y est commis, c'est la piètre gendarmerie vaticane et la très incompétente justice du saint-siège qui seraient en charge de l'affaire.

Également appelée Casa del Clero (la maison du clergé), la résidence diplomatique est idéalement située entre la place Navona et le Panthéon – l'un des plus beaux lieux de Rome, temple païen, laïque sinon républicain, extraordinaire symbole de la « religion civile », dédié à toutes les croyances et tous les dieux, et qui fut réimaginé par l'empereur LGBT Hadrien – avant de faire l'objet d'une « appropriation culturelle » abusive par le catholicisme italien !

La Domus Internationalis Paulus VI est un lieu capital du saint-siège : loger au cœur de la machine vaticane est pour moi une chance. Là, on me traite en ami, non plus en personnalité extérieure. C'est d'abord un hôtel de passage pour les diplomates du Vatican – les fameux nonces apostoliques – lorsqu'ils séjournent à Rome. Parfois, les cardinaux et les évêques étrangers y descendent aussi, plutôt qu'à Sainte-Marthe. Le cardinal Jorge Bergoglio y résidait lors de ses passages à Rome : les images qui le montrent en soutane blanche, venant lui-même régler sa note d'hôtel en toute simplicité, ont fait le tour du monde.

Au-delà des prélats de passage, la Casa del Clero est un lieu d'habitation permanent pour plusieurs nonces à la retraite, évêques sans affectation, ou monsignori occupant des positions prestigieuses au saint-siège. Beaucoup y sont en pension complète ou en demi-pension. Au cours des petits déjeuners dans les salons du premier étage ou de déjeuners pris en commun dans l'immense salle de restaurant, sans compter les échanges devant les machines à café et les longues soirées devant la télévision, j'apprendrai à connaître ces nonces, ces diplomates apostoliques, ces minutantes de la secrétairerie d'État ou ce secrétaire de la Congrégation des évêques. Les serveurs de la Casa del Clero – dont l'un est un play-boy digne d'une couverture de l'*Advocate* – n'ont qu'à bien se tenir ! Devant tant de regards croisés de nonces et de monsignori en fleur, il y aurait de quoi paniquer !

Le confort des chambres saintes de la Casa del Clero est spartiate : une ampoule à la retraite jette une lumière crue sur un lit à une place, généralement flanqué d'un crucifix de travers. Les lits étroits des prêtres, que j'ai vus si souvent dans les appartements du Vatican, portent leur conservatisme dans leur taille.

Dans le tiroir de la table de nuit surannée et bancale : une bible (que je remplace immédiatement par *Une saison en enfer*). Dans la salle de bains, un néon qui remonte à Pie XI diffuse une lumière de four à micro-ondes. Le savon est prêté au gramme (et il faut le rendre). Qui a dit que le catholicisme avait horreur de la vie ?

Lors d'un de mes séjours, mon voisin de chambrée au quatrième étage était bien mieux loti. C'est un avantage que de vivre à la Casa à l'année. À force de croiser ce minutante éminent de la secrétairerie d'État, celui-ci a fini par me laisser entrevoir, un jour qu'il était en boxer (se préparait-il à aller à un concert de Cher ?), son grand appartement d'angle. Et quelle ne fut pas ma surprise d'entrevoir un lit rouge vif fabuleux à deux places qui avait peut-être servi à un décor de film de Fellini – et jamais l'expression « secret d'alcôve » ne m'a paru si bien trouvée. Non loin de là, une autre chambre célèbre, la 424, fut celle d'Angelo Roncalli, le futur pape Jean XXIII.

Le petit déjeuner est chiche, lui aussi. Je m'y colle pour faire plaisir aux prêtres qui m'y invitent avec insistance. Tout y est hostile : le pain crucifié et non pas grillé ; les yaourts nature achetés à la douzaine ; le café américain en « refill » si peu italien ; les cornflakes peu catholiques. Seuls les kiwis, disponibles en grande quantité chaque matin, sont juteux : mais pourquoi des kiwis ? Et faut-il les peler comme une pêche ou les ouvrir en deux comme un avocat ? La question fait débat à la Casa, me dit François Bacqué – j'en mange quatre. Les petits déjeuners de la résidence del Clero ressemblent à ceux d'une maison de retraite où l'on prie gentiment les pensionnaires de mourir pas trop lentement pour laisser la place à d'autres prélats un peu moins séniles – il n'en manque pas dans ce grand hospice qu'est le Vatican.

C'est aussi dans les salons de lecture de la Domus Internationalis Paulus VI, au premier étage, que j'ai fait la connaissance de Laurent Monsengwo Pasinya, un éminent cardinal congolais de Kinshasa, membre du conseil des cardinaux de François, et qui aime, m'a-t-il dit, venir habiter à la Casa del Clero, « parce qu'on y est plus libre » qu'au Vatican, avant ses réunions avec le pape.

Le directeur de la Casa et de toutes les résidences vaticanes, Mgr Battista Ricca, y habite également et son appartement hermétique et, semble-t-il, immense, à l'entresol gauche, porte le numéro 100. Ricca déjeune régulièrement à la Casa, humblement, avec deux de ses amis proches sur une table un peu à l'écart, une sorte de famille. Et j'offrirai lors d'une de nos rencontres, un soir, dans les salons du premier étage, devant la télévision, le fameux livre blanc à Ricca – qui, avec la reconnaissance du ventre, m'en remerciera chaleureusement.

On y croise aussi Fabián Pedacchio, le secrétaire particulier du pape François, qui y a longtemps vécu, et, dit-on, y conserverait une chambre pour y travailler au calme avec l'évêque brésilien Ilson de Jesus Montanari, secrétaire de la Congrégation des évêques, ou avec Mgr Fabio Fabene, l'un des artisans du synode. Mgr Mauro Sobrino, prélat de Sa Sainteté, y vit également, et nous y avons échangé quelques secrets. Un mystérieux couple de garçons, dinkies et bio-queens, qui écoutent « Born This Way » de Lady Gaga en boucle, y demeure, et j'ai eu avec eux quelques riches conversations nocturnes. Un prêtre basque a aussi de belles fréquentations dans ce « cercle magique », selon l'expression qu'on me donne.

L'archevêque François Bacqué vit là depuis qu'il a terminé sa carrière diplomatique : cet aristocrate déchu y attend toujours la pourpre. Au cardinal Jean-Louis Tauran, un autre Français comme lui originaire de Bordeaux, et parfait roturier, Bacqué aurait demandé : « Comment se fait-il que vous soyez cardinal alors que vous n'êtes pas noble ? Et pourquoi ne le suis-je pas, moi qui suis de la noblesse ? » (Un assistant de Tauran me rapporte cette formule.)

Des spécimens de cet acabit se trouvent en grappes à la Casa del Clero, lieu où les jeunes ambitieux espèrent beaucoup, et où les retraités déchus soignent leurs amertumes d'ego. Avec ses derniers rejetons du catholicisme déclinant, la Casa réunit mystérieusement cette aristocratie spirituelle qui monte et celle qui descend.

Trois chapelles, aux deuxième et troisième étages de la Casa del Clero, permettent de concélébrer des messes à l'heure de son choix ; parfois, des offices y ont été célébrés pour des groupes gays (comme un prêtre me le confirme dans un témoignage écrit). Un service de blanchisserie à la chambre permet aux nonces de ne pas avoir à faire leur lessive. Tout est bon marché mais se paye cash. Lorsque je réglerai ma facture, la machine à carte bleue de la Domus Internationalis Paulus VI sera « exceptionnellement » en panne. Ce qui se reproduira à chacun de mes séjours ; un résident me fera finalement remarquer que cette machine « est en panne tout le temps et depuis des années » (et la même panne se répétera à plusieurs reprises lorsque je logerai à la Domus Romana Sacerdotalis) – une manière, peut-être, d'alimenter un circuit d'argent liquide ?

À la Casa del Clero, on n'a pas l'habitude de veiller tard, ayant celle de se lever tôt – mais il y a des exceptions. Le jour où j'ai tenté de faire une grasse matinée, j'ai compris au remue-ménage des femmes de maison, et à leur impatience, que j'étais proche du péché. Le soir d'ailleurs, les portes de la Casa del Clero sont fermées à minuit et tous les nonces noctambules et autres diplomates voyageurs jet-lagués se retrouvent à discuter dans le salon de lecture jusqu'à pas d'heure. C'est le mérite paradoxal des couvre-feux d'un autre temps.

La double porte cochère me fascine. Elle a quelque chose de gidien et l'écrivain a d'ailleurs écrit dans *Si le grain ne meurt* que ce type de porte, indice d'un statut social élevé, était nécessaire à toute bonne famille bourgeoise. Jadis, ce style de portail permettait d'y faire entrer les chevaux en voiture de plain-pied et donc de « tenir équipage ». Aujourd'hui encore, à la Casa del Clero, quel équipage !

Au n° 19 de la Via di San Agostino, la porte cochère à l'arrière de la Domus Internationalis Paulus VI est une entrée latérale et discrète, sans nom. De couleur brun havane, elle est constituée de deux battants, mais ne possède ni perron ni seuil. En son milieu : un « guichet », un petit battant découpé dans le grand battant pour permettre aux piétons d'y pénétrer discrètement la nuit. Le trottoir est abaissé en bateau. L'encadrement est en pierre de taille blanche et sert d'huisserie. Sur la porte cochère : des clous apparents et une poignée en fer ordinaire, usée par tant de passages diurnes et tant de visiteurs nocturnes. Ô portail du vieux temps, tu sais bien des histoires !

J'ai souvent observé la double porte, repérant les mouvements d'entrée et de sortie, prenant des photos du beau porche. Cette porte a de la profondeur. Il y a comme un voyeurisme à regarder ces « closed doors », véritables portails urbains, et cet attrait explique sans doute que l'art de photographier les portes est devenu un phénomène très populaire sur Instagram, où l'on tire leur portrait sous le hashtag #doortraits.

Après un corridor, une grille, puis une cour intérieure – une autre ligne de fuite. Par un escalier intérieur, que j'ai emprunté bien souvent, on rejoint directement l'ascenseur C, et, ainsi, les chambres de la résidence, sans avoir à passer par la loge ni l'accueil. Et si l'on dispose des bonnes clés, on peut entrer et sortir par la grille puis la porte cochère, au-delà du couvre-feu réglementaire de minuit. Quelle aubaine !… qui fait regretter le temps des diligences !

Je soupçonne la double porte de connaître nombre de secrets du Vatican. Les racontera-t-elle un jour ? Fort heureusement, il n'y a pas de portier de ce côté-là. Une autre aubaine ! Un dimanche d'août 2018, j'y ai vu un monsignore du Vatican y attendre son bel escort en short rouge et en tennis bleues, lui prodiguant de doux câlins dans la rue et au café Friends, avant de le ramener à la Casa ! J'imagine également qu'il y a certaines nuits où tel moine, appelé par un besoin pressant, se doit de participer à l'office des matines de l'église di Sant'Agostino, située juste en face de la porte cochère, ou que tel nonce voyageur, pressé par une subite envie de voir la splendide *Madone des pèlerins* du Caravage, improvise nuitamment sa sortie. L'Arcadia, qui porte bien son nom, figure également en face de la porte cochère, tout comme la Biblioteca Angelica, l'une des plus belles bibliothèques de Rome, où, là encore, un religieux peut avoir soudainement besoin de consulter quelques incunables ou les pages enluminées du célèbre Codex Angelicus. Et puis, jouxtant la Casa del Clero, au nord-ouest, se trouve l'Università della Santa Croce, plus connue sous le nom d'université de l'Opus dei ; et il fut un temps où l'on pouvait s'y rendre directement depuis la résidence du clergé par un passage aérien, aujourd'hui condamné. Misère : désormais il faut sortir par la porte cochère la nuit si l'on doit assister à un cours de latin ou participer à une réunion ultramontaine avec un jeune et rigide séminariste de l'« Œuvre ».

L'anomalie de la Casa del Clero se situe à l'ouest de l'immense bâtiment, sur la Piazza delle Cinque Lune : le McDonald's. Le Vatican, on le sait, est trop pauvre pour entretenir ses propriétés ; il a dû se sacrifier et accepter de prendre en concession ce symbole de la malbouffe américaine. Et selon mes informations, Mgr Ricca a signé le contrat de cession du bail sans avoir de couteau sous la gorge.

On a beaucoup polémiqué sur le fait qu'un McDonald's s'installe près du Vatican, dans un bâtiment qui n'appartenait pas au saint-siège, mais personne ne s'est offusqué qu'un fast-food de la même chaîne soit autorisé par le Vatican à l'intérieur même de l'une de ses résidences romaines.

— On a déplacé un petit autel dédié à la sainte vierge, qui était à l'entrée utilisée aujourd'hui par le McDonald's, et on l'a simplement ramené près du portail de la Casa del Clero, Via della Scrofa, m'explique l'un des pensionnaires de la résidence.

Je vois en effet cette sorte d'autel-retable bleu, rouge et jaune, où une pauvre vierge a été clouée là contre son gré, déplacée trivialement sous le porche de l'entrée officielle. Est-ce McDonald's qui a fait pression pour que la sainte vierge soit éloignée de ses McNuggets ?

Le contraste en tout cas est saisissant. Porte étroite de la contrainte, avec couvre-feu et Ave Maria, par-devant ; porte cochère à deux battants, avec ses féeries, et beaucoup de clés, par-derrière : voici le catholicisme dans sa vérité crue. Le pape connaît la Casa del Clero dans tous ses recoins : il y a vécu trop longtemps pour ne pas savoir.

Avec les beaux jours, ce havre de mystère prend ses quartiers d'été ; et c'est encore plus intrigant. La Domus Internationalis Paulus VI devient alors un resort. On y voit de jeunes secrétaires de nonciatures ayant égaré leur col romain discuter devant la grille, avant le couvre-feu, en tee-shirt beige moulant et short rouge, ainsi que des nonces venus de pays en développement repartir juste avant minuit de cette YMCA vers des soirées DYMK (pour « Does Your Mother Know ? »). Ils rentreront au petit matin sans voix, pour avoir trop chanté « I Will Survive » ou « I Am What I Am », dansant l'index de la main gauche pointé vers le ciel comme dans le *Saint Jean-Baptiste*, au festival Gay Village Fantàsia dans le quartier de l'EUR où je les ai croisés.

— À mon époque, un prêtre n'aurait jamais été en short rouge comme ça, me fait remarquer, agacé, l'archevêque François Bacqué, alors que nous passons devant ces spécimens colorés qui donnent l'impression d'avoir ce soir-là organisé un happy hour devant la Casa del Clero.

« Voyager seul, c'est voyager avec le Diable ! » écrit le romancier catholique (et homosexuel) Julien Green. Ce pourrait être l'une des règles de vie des nonces apostoliques, dont j'ai peu à peu découvert les secrets.

Dès le début de mon enquête, un ambassadeur en poste auprès du saint-siège m'avait prévenu :

— Au Vatican, comme vous allez le voir, il y a beaucoup de gays : 50 %, 60 %, 70 % ? Personne ne sait. Mais vous constaterez que, parmi les nonces, ce taux atteint des sommets ! Dans l'univers déjà majoritairement gay du Vatican, ce sont les plus gays !

Et devant mon étonnement face à cette révélation, le diplomate m'avait même ri au nez :

— Vous savez, l'expression « nonce homosexuel » est une sorte de pléonasme !

Pour comprendre ce paradoxe : songeons aux opportunités qu'offre une condition solitaire à l'autre bout du monde. Les occasions sont si belles quand on est loin de chez soi, si nombreuses au Maroc et en Tunisie, et si faciles les rencontres à Bangkok comme à Taipei. L'Asie et le Moyen-Orient sont des terres de missions, pour les nonces au naturel nomade, véritables terres promises. Dans tous ces pays, je les ai vus en action, entourés de leurs mignons, apprêtés ou effervescents, découvrant la vraie vie loin du Vatican et ne cessant de répéter : Ah ce coolie ! Ah ce transbordeur ! Ah ce méhariste ! Ah ce conducteur de rickshaw !

« Férus d'une mâle rage de voyage », selon la belle formule du poète Paul Verlaine, les nonces puisent aussi dans leurs réserves naturelles : les séminaristes, les propédeutes, les jeunes moines qui, en tiers-monde, sont encore plus accessibles qu'à Rome.

— Quand je voyage à l'étranger, on me prête des Légionnaires du Christ, m'avoue un autre archevêque. (Celui-ci n'insinue rien de mal par cette formule, mais elle donne une idée de la considération qu'il a pour les Légionnaires dès qu'il se rend dans une « ancienne colonie ».)

— Les noms de « comptoirs », « concessions » et « colonies » sonnent bien aux oreilles des voyageurs européens. Ils mettent beaucoup de prêtres en feu ! m'a dit, avec une rare franchise, un prêtre des Missions étrangères, un Français lui-même homosexuel, interrogé à plusieurs reprises à Paris. (Au cours de cette enquête, j'ai rencontré de nombreux prêtres missionnaires sur le terrain en Asie, en Afrique, au Maghreb et en Amérique latine ; j'utilise également pour cette partie les témoignages d'une vingtaine de nonces et de diplomates qui m'ont raconté les habitudes de leurs amis et coreligionnaires.)

En réalité, c'est ici encore un secret de polichinelle. Partout, les prêtres laissent des traces. Les patrons de bars gays que j'ai questionnés à Taïwan, Hanoï ou Huê ne tarissent pas d'éloges sur cette clientèle fidèle et sérieuse. Les serveurs des bars du quartier Shinjuku ni-chome à Tokyo m'ont pointé du doigt les habitués. Les journalistes gays spécialisés à Bangkok ont enquêté sur quelques incidents de « mœurs » ou quelques affaires de visa, quand un prélat a voulu ramener en Italie un jeune Asiatique sans papiers. Partout, la présence de prêtres, de frères et de religieux européens est attestée. L'actuel président de la République des Philippines, Rodrigo Dutertre, a lui-même reconnu l'existence de ce tourisme original et réclamé la reconnaissance de l'homosexualité des écclésiastiques puisque, selon sa formule, « environ 90 % du clergé est gay ».

Au-delà des nonces pour qui les voyages constituent la base même de leur métier, les prêtres de curie utilisent aussi leurs vacances pour se livrer à des explorations sexuelles innovantes loin du Vatican. Mais bien sûr, ces monsignori affichent rarement leur statut professionnel lorsqu'ils pérégrinent à Manille ou à Jakarta ! Ils ne sont plus en clergyman.

— Pour s'être donné des principes plus forts que leur caractère et avoir sublimé trop longtemps leurs désirs, ils « explosent » littéralement à l'étranger, me fait remarquer le prêtre des Missions étrangères.

Le Viêtnam est particulièrement prisé aujourd'hui. Le régime communiste et la censure de la presse protègent les escapades ecclésiastiques en cas de scandale, alors qu'en Thaïlande tout finit désormais dans la presse (comme me le laisse entendre l'évêque thaïlandais Francis Xavier Vira Arpondratana, lors de plusieurs rencontres et déjeuners).

— Le tourisme sexuel est en train de migrer, m'explique M. Dong, le patron de deux bars gays de Huê. Il passe des pays sous le feu des projecteurs, comme la Thaïlande ou Manille, vers ceux qui sont moins médiatisés comme l'Indonésie, la Malaisie, le Cambodge, la Birmanie ou ici le Viêtnam. (Le nom d'un des établissements que possède M. Dong, et que je visite à Huê, m'amuse : il s'appelle le Ruby, comme l'ancienne escort girl des bunga-bunga de Berlusconi.)

L'Asie n'est pas le seul lieu de destination de ces prêtres ; mais c'est l'un des plus prisés pour tous les exclus de la sexualité normée : l'anonymat et la discrétion qu'elle offre sont sans égal. L'Afrique, l'Amérique du Sud (par exemple la République dominicaine où un important réseau de prêtres gays a été décrit dans un livre) et l'Europe de l'Est ont aussi leurs adeptes, sans oublier les États-Unis, matrice de tous les Stonewall unipersonnels. On les voit s'y faire bronzer sur les plages de P'Town, louer un bungalow sur les « Pines » ou un Airbnb dans les gayborhoods de Hell's Kitchen, Boystown ou Fort Lauderdale. Un curé français me dit avoir regretté, après avoir visité méthodiquement ces quartiers « guppies » (gays yuppies) et post-gay américains, leur « trop grande mixité » et leur manque de « gayitude ».

Il a raison : aujourd'hui le pourcentage d'homosexuels est plus élevé dans le Vatican placardisé que dans le Castro post-gay.

Certains préfèrent enfin rester en Europe pour faire le circuit des clubs gays de Berlin, fréquenter les nuits sadomasochistes de « The Church » à Amsterdam, ne pas rater la closing d'Ibiza, puis fêter son « birthday » qui devient un « birthweek » à Barcelone. (J'utilise à chaque fois ici des exemples précis concernant des nonces ou des prêtres dont le tourisme affectif m'a été décrit sur le terrain.)

Et ainsi, une nouvelle règle de Sodoma se précise, la onzième : *La majorité des nonces sont homosexuels mais leur diplomatie est essentiellement homophobe. Ils dénoncent ce qu'ils sont. Quant aux cardinaux, aux évêques et aux prêtres, plus ils voyagent, plus ils deviennent suspects !*

Le nonce La Païva, dont j'ai déjà parlé, n'échappe pas à la règle. C'est un beau spécimen, lui aussi ! Et de quelle espèce ! Archevêque, il est éternellement en représentation. Et il évangélise. Il est de ceux qui, dans le wagon d'un train presque désert, ou les rangées d'un bus vide, irait s'asseoir à côté d'un éphèbe voyageant seul, pour tenter de l'amener à la foi. Il est également prêt à trottiner dans la rue, comme je l'ai vu faire, lui qui ressemble au fameux nonce du sculpteur Fernando Botero – gros, rond et tout rouge – si cela lui permet d'engager la conversation avec un séminariste pour lequel il a tout à coup le béguin.

En même temps, La Païva est attachant malgré son tempérament réactionnaire. Lorsque nous allons au restaurant à Rome, il veut que je m'habille avec chemise et veste, même lorsqu'il fait trente degrés dans les rues. Un soir, il me fait même une scène : mon look grunge ne lui plaît « pas du tout » et je devrais me raser de près ! La Païva me chapitre :

— Je ne comprends pas pourquoi les jeunes se laissent pousser la barbe aujourd'hui. (J'apprécie que La Païva parle de moi comme d'un jeune.)

— Je ne me laisse pas pousser la barbe, Excellence. Ce n'est pas non plus que je suis mal rasé. C'est ce qu'on appelle la barbe de trois jours.

— C’est par fainéantise ? C’est ça ?

— Je trouve juste cela plus beau. Je me rase tous les trois ou quatre jours.

— Je vous préfère imberbe, vous savez.

— Le Seigneur aussi était barbu, non ?

Je pense au portrait du Christ de Rembrandt (*Christuskopf*, un petit tableau que j'ai vu à la Gemäldegalerie de Berlin), le plus beau peut-être : son visage est fin et fragile ; il a de longs cheveux défaits et une longue barbe inégale. C'est un Christ grunge, justement, et pour un peu il aurait des jeans déchirés ! Rembrandt l'a peint à partir d'un modèle anonyme vivant – ce qui était une nouveauté dans la peinture religieuse de l'époque –, sans doute un jeune homme de la communauté juive d'Amsterdam. De là son humanité et sa simplicité. La vulnérabilité du Christ me touche, comme elle a touché François Mauriac, qui aimait tant ce portrait et qui, comme nous tous, en était tombé amoureux.

Les nonces, les diplomates, et les évêques que j'ai cotoyés à la Domus Internationalis Paulus VI sont les soldats du pape à travers le monde. Depuis l'élection de Jean-Paul II, leur engagement international a été innovant et particulièrement favorable aux droits de l'homme, à l'abolition de la peine de mort, au désarmement nucléaire et aux processus de paix. Plus récemment, François a fait de la défense de l'environnement, du rapprochement entre les États-Unis et Cuba ou de la pacification avec les FARC en Colombie sa priorité.

— C'est une diplomatie de la patience. Le Vatican ne lâche jamais, même quand les autres puissances abandonnent. Et quand tout le monde quitte un pays, à cause de la guerre par exemple, les nonces restent sous les bombes. On l'a vu en Irak ou plus récemment en Syrie, souligne Pierre Morel, qui fut ambassadeur de France au saint-siège.

Morel m'explique en détail, au cours de plusieurs entretiens à Paris, le fonctionnement de cette diplomatie vaticane, avec les rôles respectifs des nonces, de la secrétairerie d'État, de la Congrégation pour les Églises orientales, le rôle du pape « rouge » (le cardinal en charge de l'« évangélisation des peuples », c'est-à-dire, du tiers-monde), le pape « noir » (le supérieur général des Jésuites), enfin les « diplomaties parallèles ». La secrétairerie d'État coordonne l'ensemble du réseau et fixe le cap.

Cet appareil diplomatique efficace et méconnu a été mis au service, sous Jean-Paul II et Benoît XVI, d'une croisade ultraconservatrice et homophobe. Il est possible de la raconter à travers le parcours de deux nonces emblématiques qui ont été, l'un et l'autre, observateurs permanents du Vatican auprès des Nations unies : l'archevêque Renato Martino, aujourd'hui cardinal, et le nonce Silvano Tomasi.

Lorsque j'arrive au domicile de Renato Raffaele Martino, Via Pfeiffer, à Rome, à deux pas du Vatican, un Philippin d'une vingtaine d'années, peut-être trente, quintessence de la beauté asiatique, m'ouvre la porte avec un large sourire. Il me conduit, sans dire un mot, dans le salon du cardinal, où le prélat me rejoint.

Soudain, ce n'est pas un Renato Martino que j'ai face à moi, mais une dizaine. Je suis littéralement entouré par des portraits du cardinal, de taille réelle, peints sous toutes les coutures, parfois exposés sur des panneaux entiers. Le nonce les a disposés sur tous les murs et dans tous les coins de son appartement.

Je comprends qu'à quatre-vingt-six ans, le cardinal soit fier du parcours accompli depuis son ordination épiscopale par le grand Agostino Casaroli et qu'il se fasse une certaine idée de lui-même. Après tout, il a bataillé comme un beau diable pour entraver la lutte contre le sida sur cinq continents avec, du reste, un certain succès, et cela n'est pas donné à tout le monde. Mais tant de portraits de soi à la fois, si grands, en pied et en couleurs, tant d'érections de statues, frôlent quand même le ridicule.

La suite est à l'avenant. Le vieil homme ne répond pas vraiment à mes questions, bien que s'exprimant comme la plupart des nonces dans un français impeccable : il m'emmène faire un tour du propriétaire. Martino me dit avoir visité 195 pays durant sa longue carrière de nonce : il a rapporté d'innombrables objets de ces voyages qu'il me montre maintenant dans sa salle à manger, sa chapelle privée, son couloir interminable, sa dizaine de chambres et jusqu'à une terrasse panoramique avec une belle vue sur la Rome catholique. La taille de son appartement fait au moins quinze fois celle de la chambre du pape François.

C'est un musée, un vrai cabinet de curiosités – disons un cabinet de bondieuseries. Le cardinal me montre, les uns après les autres, ses 38 décorations, ses 200 médailles gravées à son nom, les 14 titres de docteur honoris causa et 16 portraits de lui. Je vois aussi des mouchoirs armoriés, des colifichets, des éléphants miniatures ébréchés, un beau panama de colonialiste et, ornant les murs, des certificats attribués à « Son Éminence Révérendissime » à l'effigie de je-ne-sais-quel ordre de chevalerie bizarre (l'ordre de Saint-Janvier, il se peut). Et alors que nous cheminons à la queue leu leu entre ces reliques et ces gris-gris, je constate que le page philippin nous regarde de loin, avec désolation et une apathie contrainte ; il a dû voir si souvent ce genre de procession.

Dans le grand caravansérail que représente son appartement, un capharnaüm, je découvre maintenant le cardinal en photo sur le dos d'un éléphant en compagnie d'un éphèbe ; ici il pose insouciant avec un compagnon thaïlandais et là avec de jeunes Laotiens, Malaisiens, Philippins, Singapouriens ou Thaïlandais – autant d'agréables représentants de pays où il a été vice-nonce, pro-nonce ou nonce. Visiblement, Martino aime l'Asie. Et sa passion pour les éléphants n'est pas dans le closet : elle est affichée sur grand tirage, à tous les coins de son appartement.

Selon deux sources diplomatiques, la création de Martino comme cardinal par Jean-Paul II fut longue et semée d'embûches. Avait-il des ennemis ? Un manque de « straightness » ? Trop de notes de frais ou de rumeurs sur son compte ? Toujours est-il qu'on l'a fait patienter durant plusieurs consistoires. Chaque fois que la fumée n'était pas blanche, Martino faisait un burn-out. D'autant plus qu'il avait acheté à grands frais la barrette, la calotte, la mosette rouge et l'anneau de saphir, avant même sa création. La comédie humaine dura quelques années, et la chape de soie moirée et damassée au fil d'or était déjà cramoisie lorsque le nonce, à presque soixante et onze ans, fut finalement élevé à la pourpre. (Dans sa « Testimonianza », Mgr Viganò « oute » clairement Martino en le soupçonnant d'appartenir au « courant homosexuel » de la curie, ce que ses amis ont vivement contesté dans un communiqué.)

Dans la chapelle du cardinal, cette fois, au milieu des médaillons-portraits de Martino et des amulettes, soigneusement protégés du soleil par des rideaux à franges brodés, je découvre la sainte trinité des artistes LGBT : Léonard de Vinci, Michel-Ange et le Caravage. Chacun de ces homosexuels notoires a droit, dans ce lieu plus intime, à une reproduction châtrée d'une de ses œuvres. Nous parlons quelques instants de son garçon à tout faire philippin et Martino, qui n'a pas saisi, semble-t-il, où je voulais en venir, me dresse en robinsonnant un portrait idyllique du garçon en tenant à préciser qu'il a, en fait, à son service, « deux Philippins », qu'il préfère de beaucoup aux traditionnelles bonnes sœurs. On le comprend.

L'Ancien Testament, comme chacun sait, est peuplé de personnages plus hauts en couleur, plus aventuriers, et aussi plus monstrueux, que le Nouveau. Le cardinal Renato Martino est, à sa façon, un personnage des vieilles écritures. Il est encore aujourd'hui le président honoraire du Dignitatis Humanæ Institute, l'une des associations catholiques d'extrême droite et lobby politique ultraconservateur, dirigé par l'Anglais Benjamin Harnwell. S'il y a une organisation structurellement homophobe dans ce livre, c'est elle – et Renato Martino est sa boussole.

Dans les 195 pays qu'il a visités, dans les ambassades où il a été nonce, et comme « observateur permanent » du saint-siège aux Nations unies pendant seize ans, de 1986 à 2002, Renato Martino fut un grand défenseur des droits de l'homme, un militant anti-IVG exalté, ainsi qu'un fervent opposant aux droits des gays et au port du préservatif.

À l'ONU, Renato Martino fut le porte-voix principal de Jean-Paul II : il a dû appliquer la ligne du pape. Sa marge de manœuvre était, il est vrai, comme pour tous les diplomates, réduite. Mais selon plus d'une vingtaine de témoignages recueillis à New York, à Washington et à Genève, dont trois anciens ambassadeurs auprès de l'ONU, Martino a assumé sa mission en manifestant une telle obsession anti-gay, une telle animosité personnelle contre les homosexuels que cette haine est devenue suspecte.

— M. Martino n'était pas un diplomate normal, m'explique un ambassadeur qui fut son homologue à New York. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi binaire. En tant qu'observateur permanent du saint-siège à l'ONU, il avait deux visages et sa ligne politique avait clairement deux poids, deux mesures. Il avait une approche humaniste sur les droits de l'homme, classique pour le saint-siège, et toujours très modérée. C'était un grand défenseur de la justice, de la paix et, je me souviens notamment, du droit des Palestiniens. Et puis, tout à coup, lorsqu'on abordait la question de la lutte contre le sida, de l'IVG ou de la dépénalisation de l'homosexualité, il devenait manichéen, obsessionnel et vindicatif, comme si cela le touchait personnellement. Sur les droits de l'homme, il s'exprimait un peu comme la Suisse ou le Canada ; et tout à coup, sur la question gay ou le sida, il parlait comme l'Ouganda et l'Arabie saoudite ! Et d'ailleurs, le Vatican a fait par la suite une alliance contre-nature, selon nous, avec la Syrie et l'Arabie saoudite sur la question des droits des personnes homosexuelles. Martino, c'était Dr Jekyll et Mr Hyde !

Un second diplomate du Vatican, Silvano Tomasi, va jouer un rôle similaire en Suisse. Si à New York se trouve la prestigieuse représentation permanente des Nations unies et son Conseil de sécurité, c'est à Genève que sont situées la plupart des agences des Nations unies qui interviennent sur la question des droits de l'homme et de la lutte contre le sida : le Haut Commissariat aux droits de l'homme, l'Organisation mondiale de la santé, l'ONUSIDA, le Fonds mondial de lutte contre le sida et, bien sûr, le Conseil des droits de l'homme des Nations unies. Le Vatican est représenté dans l'ensemble de ces agences par un seul « observateur permanent », sans droit de vote.

Lorsque je rencontre Silvano Tomasi au Vatican, où il me reçoit en marge d'une rencontre internationale qui se déroule dans la salle des audiences pontificales Paul VI, le prélat s'excuse de ne pas avoir trop de temps à me consacrer. Finalement, nous parlerons plus d'une heure ensemble et il manquera la suite de la conférence à laquelle il devait assister pour rester avec moi.

— Récemment, le pape François nous a dit, en s'adressant aux nonces apostoliques, que notre vie devait être une vie de « gypsies », me dit Tomasi, en anglais.

En saltimbanque donc, en nomade, en bohémien peut-être, Tomasi a sillonné le monde, comme tous les diplomates. Il a été ambassadeur du Vatican en Éthiopie, en Érythrée ou encore à Djibouti avant d'être en charge du Conseil pontifical pour la pastorale des migrants et des personnes déplacées.

— Les réfugiés, les migrants sont la priorité du pape François. Il s'intéresse aux périphéries, à la marge de la société, aux personnes déplacées. Il veut être une voix pour ceux qui n'ont pas de voix, me dit Tomasi.

Étrangement, le nonce a une triple nationalité : il est italien, né au nord de Venise en 1940 ; citoyen de l'État du Vatican en tant que nonce ; et américain.

— Je suis arrivé à New York à dix-huit ans. J'ai été étudiant catholique aux États-Unis, j'ai fait ma thèse à la New School à New York et j'ai été longtemps prêtre à Greenwich Village.

Le jeune Silvano Tomasi est ordonné au sein de la mission de San Carlos Borromeo, créée à la fin du XIXe siècle, dont le but principal était d'évangéliser le Nouveau Monde. Dans les années 1960, il exerce longuement son ministère dans une paroisse dédiée aux immigrés italiens vivant à New York : Our Lady of Pompeii, une église du « Village », à l'angle de Bleecker Street et de la 6e Avenue.

C'est un quartier que je connais bien, ayant vécu plusieurs années à Manhattan. On y est à cinq minutes à pied du Stonewall Inn. C'est là, en juin 1969, au moment même où le jeune Silvano Tomasi s'installe dans le quartier, que le mouvement homosexuel américain naît, lors d'une nuit d'émeutes. On commémore chaque année, à travers le monde, cet événement sous le nom de Gay Pride. Greenwich Village devient, au cours des années 1970, le lieu symbolique de la libération homosexuelle et c'est ici que le jeune prélat exerce sa mission évangélique, entre les hippies, les travestis et les activistes gays qui ont pris d'assaut le quartier.

Lors de notre entretien, nous parlons du « Village » et de sa faune LGBT. Malin comme un singe, Silvano Tomasi s'exprime avec une grande retenue doublée d'une grande réserve : je ne vais pas lui apprendre à faire des grimaces !

— Vous voyez : on discute entre amis, vous me faites dire des choses, et puis vous allez retenir seulement les propos contre l'Église, comme tous les journalistes ! me dit Tomasi, en riant, et en continuant de parler de plus belle. (L'entretien a été formalisé officiellement via le service de presse du Vatican et le prélat sait qu'il est enregistré puisque j'utilise un Nagra bien visible.)

Après avoir beaucoup bourlingué, le nonce Silvano Tomasi termine sa carrière en devenant « observateur permanent » du saint-siège auprès de l'ONU à Genève. Là, entre 2003 et 2016, il va mettre en œuvre la diplomatie des papes Jean-Paul II et Benoît XVI.

Pendant plus de dix ans donc, le diplomate en chef du Vatican, pourtant un bon connaisseur de Greenwich Village, conduit une politique aussi obsessionnellement anti-gay que celle menée à New York par son confrère Renato Martino. Les deux nonces déploient de concert une énergie considérable pour tenter de bloquer les initiatives visant à la dépénalisation internationale de l'homosexualité et l'usage du préservatif. Ils multiplient les interventions pour entraver tous les projets en ce sens de l'OMS, ONUSIDA ou le Fonds mondial de lutte contre le sida, comme me le confirment plusieurs responsables de ces agences des Nations unies interrogés à Genève, dont le directeur général d'ONUSIDA, Michel Sidibé.

Au même moment, les deux nonces se sont montrés discrets sur les affaires d'abus sexuels des prêtres qui se comptent déjà, dans ces années, en milliers de cas. Une morale à géométrie variable, en somme.

— Un bon diplomate est un diplomate qui représente bien son gouvernement. Et en l'occurrence, pour le Vatican, un bon nonce apostolique est celui qui reste fidèle au pape et aux priorités qu'il défend, me dit simplement Tomasi pour justifier son action à Genève dans la stricte obéissance à la ligne imposée par Jean-Paul II.

En 1989, pour la première fois, le pape consacre, devant une assemblée de médecins et de chercheurs réunis au Vatican, un discours à la question du sida. On l'avait déjà vu, en 1987, à Los Angeles, embrasser un enfant condamné à mort par le virus, ou réclamer, lors du message de Noël en 1988, de la compassion à l'égard des victimes de l'épidémie, mais il ne s'était pas encore exprimé publiquement sur ce sujet. « Il apparaît blessant pour la dignité humaine et donc moralement illicite, déclare cette fois Jean-Paul II, de développer la prévention du sida, basée sur le recours à des moyens et des remèdes qui violent le sens authentiquement humain de la sexualité et qui sont un palliatif pour ces troubles profonds où sont en cause la responsabilité des individus et celle de la société. »

Certes, le pape ne mentionne pas le « préservatif » en tant que tel (il ne le fera jamais), mais cette première déclaration suscite un vif émoi à travers le monde. En septembre 1990 et encore en mars 1993, il renouvelle ce type de discours, cette fois sur le sol africain, en Tanzanie puis en Ouganda, deux des pays les plus touchés par la pandémie. Là, il affirme encore « que la restriction sexuelle imposée par la chasteté est le seul moyen sûr et vertueux pour mettre fin à la plaie tragique du sida ». Le pape ne tolère aucune exception à sa règle, même dans le cas des couples mariés asymptomatiques alors même qu'à cet époque un Ougandais sur huit était contaminé par le virus.

Ces positions seront vivement contestées non seulement par la communauté scientifique et médicale, mais aussi par des cardinaux influents comme Carlo Maria Martini ou Godfried Danneels (l'archevêque de Paris, Jean-Marie Lustiger, défendra, dans une casuistique inimitable, la position de Jean-Paul II tout en proposant des exceptions comme « moindre mal »).

À l'ONU, Renato Martino se lance alors dans une campagne virulente contre le « safer sex » et le recours au préservatif. Quand un comité d'évêques américains publie, en 1987, un document laissant entendre qu'il est nécessaire d'informer les populations sur les moyens de se protéger, Martino se démène en haut lieu pour faire interdire le texte. Par la suite, il se mobilise pour que la prévention du sida ne figure pas dans les documents ou déclarations de l'ONU. Un peu plus tard, il utilise un article prétendument scientifique que diffuse massivement le cardinal López Trujillo pour dénoncer les dangers du « sexe sans risque » et conclure à l'existence de nombreuses contaminations lors de rapports sexuels protégés. Encore en 2001, peu avant la fin de sa mission, lorsque la Conférence épiscopale d'Afrique du Sud publie une lettre pastorale justifiant l'usage du préservatif dans le cas des couples mariés asymptomatiques, Martino s'agite une dernière fois pour tenter de faire taire les évêques sud-africains.

« Le préservatif aggrave le problème du sida. » La formule est l'une des plus célèbres du pontificat de Benoît XVI. Le propos a, il est vrai, souvent été déformé. Rappelons brièvement le contexte et la formule exacte. Le 17 mars 2009, le pape est en route pour Yaoundé, au Cameroun, lors de son premier voyage en Afrique. Dans l'avion Alitalia, lors d'un point presse qui a été organisé minutieusement, il prend la parole. La question, préparée à l'avance, lui est posée par un journaliste français. Dans sa réponse, après avoir salué l'action méritoire des catholiques dans la lutte contre le sida en Afrique, Benoît XVI ajoute qu'on ne pourra vaincre cette maladie uniquement avec de l'argent : « S'il n'y a pas d'âme, dit-il, si les Africains ne s'aident pas, on ne pourra résoudre ce fléau par la distribution de préservatifs ; au contraire, cela risque d'augmenter le problème. »

— Si on est honnête, on doit reconnaître que la réponse du pape, prise dans son ensemble, est assez cohérente. Ce qui pose problème, c'est juste une phrase : l'idée que le préservatif est « pire », qu'il « aggrave » les choses. C'est seulement cette idée de « pire » qui ne va pas, reconnaît Federico Lombardi, le porte-parole de Benoît XVI. (Lombardi, présent aux côtés du pape dans l'avion, me confirme que la question sur le sida avait été validée et préparée à l'avance.)

La phrase déclenche aussitôt un tollé sur cinq continents : Benoît XVI est critiqué, moqué, ridiculisé même. Des présidents de nombreux pays, des Premiers ministres et d'innombrables médecins de réputation mondiale, souvent catholiques, dénoncent pour la première fois des « propos irresponsables ». Plusieurs cardinaux en parlent comme d'une grave « maladresse » ou d'une « erreur ». D'autres enfin, telle l'association Act Up, accusent le pape d'être tout simplement « un criminel ».

— Les évêques et les prêtres qui tenaient déjà un langage anti-préservatif se sont trouvés légitimés par la formule de Benoît XVI. Ils ont donc multiplié les homélies dans leurs églises contre la lutte contre le sida et, bien sûr, certains ont insisté sur le fait que la maladie était un châtiment de Dieu pour punir les homosexuels, m'explique un prêtre africain qui est également diplomate du saint-siège (et que je rencontre un peu par hasard dans un café du Borgo à Rome).

Souvent, ces évêques et ces prêtres catholiques font cause commune avec les pasteurs américains homophobes, les évangélistes ou les imams qui s'opposent aux droits des gays et au préservatif comme moyen de lutte contre le sida.

Selon le diplomate africain du Vatican, les nonces présents sur le terrain ont notamment pour mission de surveiller les évêques du continent noir et leur discours sur l'homosexualité et le sida. Ils doivent signaler la moindre « déviance » au saint-siège. Sous Jean-Paul II et Benoît XVI, il suffisait donc qu'un prêtre approuve la diffusion de préservatifs, ou se montre favorable à l'homosexualité, pour perdre tout espoir de devenir évêque.

La célèbre avocate Alice Nkom m'explique que, dans son pays, le Cameroun, où j'ai enquêté, une « véritable chasse aux homosexuels est en cours ». Or, insiste-t-elle, l'évêque Samuel Kléda a pris position en faveur de la criminalisation de l'homosexualité et il entend punir les malades du sida. En Ouganda, où un activiste gay a été assassiné, l'archevêque catholique Cyprian Lwanga s'est opposé à la dépénalisation de l'homosexualité. Au Malawi, au Kenya ou encore au Nigeria, les représentants de l'Église catholique se sont illustrés par des propos homophobes et anti-préservatif (ce que confirme un rapport détaillé de Human Rights Watch transmis au pape François en 2013).

Une politique moralement injuste aux effets contre-productifs, comme me le confirme, durant une interview à Genève, le Malien Michel Sidibé, directeur général de l'agence des Nations unies ONUSIDA :

— En Afrique subsaharienne, le virus du sida se diffuse principalement par les relations hétérosexuelles. On peut donc affirmer, chiffres à l'appui, que les lois homophobes, en plus d'attenter aux droits humains, sont complètement inefficaces. Plus les homosexuels se cachent, plus ils sont vulnérables. En fin de compte, en renforçant la stigmatisation, on court le risque de freiner la lutte contre le sida et de multiplier les contaminations des populations vulnérables.

Parmi beaucoup de prélats africains homophobes, deux cardinaux sortent du lot. Ils se sont fait remarquer ces dernières années par leurs discours contre le préservatif et contre les gays : le Sud-Africain Wilfrid Napier et le Guinéen Robert Sarah, promus cardinaux par Jean-Paul II et Benoît XVI, à une époque où être anti-gay était un plus dans un CV. Tous les deux ont été depuis marginalisés par François.

Avant d'être homophobe, Wilfrid Napier a longtemps défendu les droits de l'homme. Son parcours parle pour lui : l'actuel archevêque de Durban fut un militant actif de la cause noire et du processus démocratique en Afrique du Sud. À la tête de la Conférence épiscopale sud-africaine, il a joué un rôle majeur au moment des négociations pour mettre fin à l'apartheid.

Pourtant, Napier a contesté les avancées proposées par Nelson Mandela sur la dépénalisation de l'homosexualité, l'introduction de la notion d'« orientation sexuelle » dans la Constitution du pays et, par la suite, l'établissement du « same-sex marriage ».

Plusieurs témoignages que j'ai recueillis à Johannesbourg, Soweto et Pretoria, désignent Napier comme un « véritable homophobe » et un « militant radical contre le préservatif ». En 2013, l'archevêque de Durban dénonce les propositions de loi en faveur du mariage gay qui se multiplient à travers le monde : « C'est une nouvelle forme d'esclavage. Et les États-Unis nous disent, vous n'aurez pas d'argent tant que vous ne distribuez pas de préservatifs et ne légalisez pas l'homosexualité. » (Rappelons ici que le mariage gay a été adopté en Afrique du Sud avant les États-Unis.)

Ces interventions ont suscité de vives réactions. L'archevêque anglican Desmond Tutu, prix Nobel de la paix, s'est opposé frontalement à Napier (sans le citer nommément) en dénonçant les Églises qui sont « obsédées par l'homosexualité » alors qu'il y a une grave pandémie de sida. Tutu a comparé à plusieurs reprises l'homophobie au racisme, allant jusqu'à affirmer : « Si Dieu était homophobe, comme certains le prétendent, je ne prierais pas ce Dieu. »

L'écrivain Peter Machen, directeur du festival de film de Durban, a également critiqué le cardinal Napier avec de lourds sous-entendus : « *Isn't it a little hard to tell, Archbishop, (who is gay) when most of your colleagues wear dresses ?* » (N'est-ce pas un peu difficile de dire, Archevêque, qui est gay quand la plupart de vos collègues portent des robes ?)

Napier multiplie les déclarations anti-gays, dénonçant par exemple « l'activité homosexuelle » au sein de l'Église, la cause, selon lui, des abus sexuels : « S'écarter de la loi de Dieu amène toujours le malheur », ajoute-t-il. Cette homophobie obsessionnelle de Napier suscite des réserves jusque dans les rangs de l'Église sud-africaine. Ainsi, les jésuites de Johannesbourg ont critiqué les positions du cardinal dans leurs échanges privés avec le nonce apostolique (selon une source de première main), et ils acceptent tacitement, en fermant les yeux, selon ce que j'ai pu constater sur place, les distributions de préservatifs.

Le juge Edwin Cameron se montre critique, lui aussi. Ami de Nelson Mandela (dont l'un des fils est mort du sida), Cameron est l'une des figures les plus respectées d'Afrique du Sud. Militant de la cause noire, il a rejoint l'ANC sous l'apartheid, ce qui fut rare pour un Blanc. Aujourd'hui membre de la Cour suprême sud-africaine, il a rendu publique sa séropositivité. Je l'ai interviewé à plusieurs reprises à Johannesbourg, où il m'a livré son jugement, à mots comptés, sur Wilfrid Napier :

— Ceux qui se soucient de diminuer la tragédie du sida en Afrique ou de protéger les personnes LGBTI sur ce continent ont trouvé sur leur route un opposant implacable en la personne du cardinal Wilfrid Napier. À l'écouter, on hésite entre la détresse et le désespoir. Il a utilisé son important pouvoir de prélat de l'Église romaine catholique pour s'opposer aux droits des femmes, pour condamner les préservatifs et pour rejeter toute protection juridique des homosexuels. Il a milité contre la décriminalisation des relations sexuelles entre deux hommes ou deux femmes adultes consentants et, bien sûr, contre le mariage des couples de même sexe. En dépit de cette obsession, il a prétendu ne pas connaître d'homosexuels. Ainsi, il nous a simultanément rendus invisibles et il nous a jugés ! Cette triste saga dans l'histoire de notre pays et cette page noire de l'Église catholique en Afrique est en train de prendre fin, espérons-le, avec le pontificat de François.

Précisons enfin que le cardinal Wilfrid Napier est resté discret sur les abus sexuels de l'Église catholique, qui concernent des dizaines de prêtres en Afrique du Sud. L'archevêque de Durban est même allé jusqu'à déclarer, dans une interview à la BBC, que les pédophiles ne doivent pas être « punis » car il s'agit « de malades et non pas de criminels ». Compte tenu du scandale suscité par ses propos, le cardinal s'est excusé, affirmant avoir été mal compris. « Je ne peux être accusé d'homophobie, s'est-il défaussé, parce que je ne connais aucun homosexuel. »

Robert Sarah est un homophobe d'une autre espèce. J'ai discuté de manière informelle avec lui après une conférence, mais je n'ai pas pu l'interviewer officiellement, malgré plusieurs demandes. En revanche, j'ai pu m'entretenir à plusieurs reprises avec ses collaborateurs, notamment Nicolas Diat, coauteur de ses livres. Le cardinal Fernando Filoni qui est en charge des questions africaines au Vatican, et un prêtre qui a vécu avec Sarah, lorsque ce dernier était le secrétaire de la Congrégation pour l'évangélisation des peuples, m'ont également informé.

Robert Sarah n'est pas né catholique, il l'est devenu. Ayant grandi dans une tribu coniaguie à quinze heures de taxi-brousse de la capitale Conakry, il en partage les préjugés, les rites, les superstitutions et même la culture de la sorcellerie et des marabouts. Sa famille est animiste ; sa maison est faite de terre battue où il dort à même le sol. Le storytelling du chef de tribu Sarah est né.

L'idée de se convertir au catholicisme puis de devenir prêtre germe au contact des missionnaires du Saint-Esprit. Il entre au petit séminaire en Côte d'Ivoire, puis est ordonné prêtre à Conakry en 1969, alors même que le dictateur au pouvoir en Guinée, Sékou Touré, organise la chasse aux catholiques. Quand l'archevêque de la ville est emprisonné, en 1979, Rome nomme à sa place Sarah qui devient ainsi le plus jeune évêque au monde. Un bras de fer s'engage et le prélat tient tête au nouveau dictateur, ce qui lui vaut d'être mis sur la liste des personnes… à empoisonner.

La plupart des témoins que j'ai interrogés soulignent le courage dont a fait preuve Sarah sous la dictature, en même temps que son intelligence des rapports de force. En affichant une modestie qui dissimule un ego extravagant, le prélat a su se faire repérer par l'entourage aussi réactionnaire qu'homophile de Jean-Paul II qui admire à la fois son opposition à une dictature communisante et ses prises de position raides sur la morale sexuelle, le célibat des prêtres, l'homosexualité et le préservatif.

En 2001, Jean-Paul II l'appelle auprès de lui. Il quitte l'Afrique et devient « romain ». C'est un tournant. Il est promu secrétaire de l'importante Congrégation pour l'évangélisation des peuples, le « ministère » qui, au Vatican, s'occupe de l'Afrique.

— J'ai bien connu Robert Sarah lorsqu'il est arrivé à Rome. C'est un bibliste. Il était humble et prudent, mais aussi flagorneur et courtisan avec le cardinal préfet, à l'époque Crescenzio Sepe. Il travaillait beaucoup. Et puis, il a changé, me raconte un prêtre, spécialiste de l'Afrique, qui a été proche de Sarah au Palazzo di Propaganda.

Plusieurs observateurs s'étonnent d'ailleurs de l'attelage contre-nature que forment Crescenzio Sepe et Robert Sarah, la carpe et le lapin. Le jeune évêque sert sans sourciller un cardinal, appelé le « pape rouge », qui a des fréquentations mondaines et qui sera exfiltré loin de Rome par le pape Benoît XVI.

— Sarah est un grand mystique. Il prie sans cesse, un brin envoûté. Il fait peur. Il fait littéralement peur, constate un prêtre.

D'importantes zones d'ombre subsistent sur le parcours de Robert Sarah, un peu trop beau pour être vrai. Ainsi, son lien avec les idées d'extrême droite de Mgr Lefebvre, excommunié par le pape en 1988, revient fréquemment : Sarah a bien été formé dans une école de missionnaires dont Marcel Lefebvre était alors la figure titulaire et il a baigné par la suite, en France, dans un milieu intégriste. La proximité de Sarah avec l'extrême droite catholique est-elle un simple péché véniel de jeunesse ou celle-ci a-t-elle façonné durablement ses idées ?

Une seconde zone d'ombre recouvre les compétences liturgiques et théologiques du cardinal qui réclame la messe en latin *ad orientem* mais n'aurait pas le niveau requis. Ultra-élitiste (car réclamer le latin, même quand on le parle mal, c'est se couper des foules) – et philistin. Ses écrits sur saint Augustin, saint Thomas d'Aquin ou la Réforme sont très critiqués. Quant à ses élucubrations contre les philosophes des Lumières, elles dénotent « un archaïsme qui place la superstition avant la raison », selon un théologien. Qui ajoute :

— Pourquoi remonter avant le concile de Vatican II quand on peut retourner au Moyen Âge !

Un autre universitaire et théologien français qui vit à Rome, et a publié de nombreux livres de référence sur le catholicisme, m'explique, lors de trois entretiens :

— Sarah est un théologien bas de gamme. Sa théologie est très puérile : « Je prie donc je sais. » Il abuse d'arguments d'autorité. Aucun théologien digne de ce nom ne peut le prendre très au sérieux.

L'essayiste français Nicolas Diat qui a coécrit trois livres avec Sarah, prend la défense du cardinal, durant les trois déjeuners que nous partageons à Paris :

— Le cardinal Sarah n'est pas un « tradi », comme on veut le faire croire. C'est un conservateur. À l'origine, c'est un chef tribal, il ne faut pas l'oublier. Pour moi, c'est un saint avec une immense piété.

Un saint que certains critiquent pour son entregent, son train de vie et ses connexions africaines. Défenseur inconditionnel du continent noir, Sarah est resté discret sur les malversations financières de certains prélats africains, comme celles de la Conférence épiscopale du Mali ou sur les fonds que le cardinal-archevêque de Bamako plaçaient secrètement en Suisse (et qui ont été révélés par le scandale SwissLeaks).

À cela il faut ajouter un étrange mystère éditorial que j'ai découvert. Les ventes en librairie des livres du cardinal Sarah ne correspondent guère aux chiffres annoncés. Il n'est pas rare, certes, qu'un auteur « gonfle » quelque peu ses chiffres de vente par vanité. Mais en la circonstance, les « 250 000 exemplaires » annoncés dans la presse sont près de dix fois supérieurs aux ventes réelles en librairie. Le « succès sans précédent » du cardinal est une exagération. Les ventes des livres du cardinal Sarah sont seulement moyennes en France : fin 2018, *Dieu ou rien* s'est vendu à 9 926 exemplaires en édition originale de grand format et *La Force du silence* à 16 325, malgré la curieuse préface du pape retraité Benoît XVI (selon les chiffres de la base de données de l'édition française Edistat). Les ventes sur Amazon sont également faibles. Et même si l'on ajoute la diffusion dans les paroisses et les séminaires, mal prises en compte par les statistiques de l'édition, et les versions en format de poche (4 608 exemplaires seulement pour *La Force du silence*), on est loin des « centaines de milliers d'exemplaires » annoncés. À l'étranger, même fragilité, surtout que le nombre de traductions est lui-même inférieur à ce qui a pu être écrit par certains journalistes.

Comment expliquer ce « hiatus » ? En enquêtant au sein de la maison d'édition française de Sarah, j'ai découvert le pot aux roses. Selon trois personnes qui ont eu connaissance de ces négociations délicates : des dizaines, peut-être des centaines de milliers d'exemplaires de ses livres, auraient été achetés « en gros » par des mécènes et des fondations, puis distribués gratuitement, notamment en Afrique. Ces « bulk sales », ou ventes directes, sont tout à fait légales. Contribuant artificiellement à amplifier les chiffres de ventes, elles plaisent aux éditeurs comme aux auteurs : elles assurent aux premiers des sources de profits significatifs, puisque distributeurs et libraires sont court-circuités ; les auteurs en bénéficient plus encore puisqu'ils sont rémunérés au pourcentage (dans certains cas, des avenants aux contrats d'édition peuvent être signés pour renégocier les droits, si ces ventes parallèles n'avaient pas été initialement envisagées). La version en anglais des livres de Sarah est publiée, peut-être selon des modes similaires, par une maison d'édition catholique conservatrice, qui s'est illustrée par ses campagnes anti-mariage gay : Ignatius Press, à San Francisco.

De sources diplomatiques concordantes, il est également confirmé que des exemplaires des livres de Sarah ont été distribués gratuitement en Afrique, par exemple au Bénin. J'ai moi-même vu dans un centre diplomatique culturel français, des piles de centaines de livres du cardinal sous plastique.

Qui soutient la campagne du cardinal Sarah et, le cas échéant, ces distributions de livres ? Bénéficie-t-il d'appuis financiers européens ou américains ? Ce qui est certain : Robert Sarah entretient des liens avec des associations ultraconservatrices catholiques, notamment Dignitatis Humanæ Institute (ce que me confirme Benjamin Harnwell, son directeur). Aux États-Unis, Sarah a notamment des liens avec trois fondations, le Becket Fund of Religious Liberty, les Chevaliers de Colomb (qui reconnaissent avoir acheté en « gros », et en français, ses livres) et le National Catholic Prayer Breakfast, devant lequel il a fait une conférence. En Europe, Robert Sarah peut compter également sur le soutien des Chevaliers de Colomb, en particulier en France, ainsi que sur l'affection d'une milliardaire que nous avons déjà visitée dans ce livre : la princesse Gloria von Thurn und Taxis, la richissime royaliste allemande. « Gloria TNT » me confirme, lors d'un entretien dans son château de Ratisbonne, en Bavière :

— Ici, on a toujours invité le clergé : ça fait partie de notre patrimoine catholique. Je reçois des conférenciers qui viennent de Rome. Je suis très engagée dans l'Église catholique et j'adore inviter des speakers, comme le cardinal Robert Sarah. Il a présenté son livre ici à Ratisbonne et j'ai invité la presse : on a fait une belle soirée. Tout ça fait partie de ma vie sociale.

Sur les photos de la réception mondaine, on distingue la princesse entourée de Robert Sarah et de Nicolas Diat, ainsi que le cardinal Gerhard Ludwig Müller, le prêtre Wilhelm Imkamp ou encore Georg Ratzinger, le frère du pape (l'édition allemande du livre est préfacée par Georg Gänswein). Bref : les principaux acteurs de ce qu'on a appelé « le réseau de Ratisbonne ».

Robert Sarah entretient également des liens avec l'association de Marguerite Peeters, une militante extrémiste belge, anti-gay et anti-féministe. Sarah a d'ailleurs préfacé un petit pamphlet de Peeters contre la théorie du genre, qui fut édité quasiment à compte d'auteur. Il y écrit : « L'homosexualité est un non-sens à l'égard de la vie conjugale et familiale. Il est pour le moins pernicieux de la recommander au nom des droits de l'homme. L'imposer est un crime contre l'humanité. Et il est inadmissible que les pays occidentaux et les agences onusiennes imposent aux pays non occidentaux l'homosexualité et toutes ses déviances morales… Promouvoir, la diversité des "orientations sexuelles" jusqu'en terre africaine, asiatique, océanienne ou sud-américaine, c'est engager le monde vers une totale dérive anthropologique et morale : vers la décadence et la destruction de l'humanité ! »

Quels sont les financements dont bénéficient Sarah ? Nous ne le savons pas. En tout cas, le pape François, visant certains cardinaux de la curie romaine, aurait dit : « Il y a Dieu et il y a le Dieu de l'argent. »

Enfin, dernier mystère, l'entourage du cardinal ne cesse de surprendre les observateurs : Sarah voyage et travaille souvent avec des gays. L'un de ses collaborateurs est un gay de droite extrême fort réputé pour draguer sans timidité, parfois en présence du cardinal. Et lorsque Sarah était secrétaire de la Congrégation pour l'évangélisation des peuples, des soirées mondaines homosexuelles étaient organisées dans l'un des appartements du dicastère. Sarah le savait-il ? Rien ne le prouve. Mais le Vatican continue à gloser sur cette époque insolite où les « private dancers », les « orgies chimiques » et les « chemsex parties » étaient monnaie courante dans les dépendances du « pape rouge ».

— Sarah pouvait-il ne pas être au courant de la vie dissolue de certains prêtres de la Congrégation et des soirées coquines qui se déroulaient dans le bâtiment où il résidait et travaillait ? se demande, visiblement atterré, un prêtre qui vivait dans ce ministère à l'époque (et que j'interroge en Belgique).

Aujourd'hui, les bons connaisseurs de la curie notent également la présence parmi les collaborateurs de Sarah d'un prélat qui fut moqué par la presse puis condamné par la justice italienne dans une affaire de prostitution gay. Sanctionné par le pape, le monsignore a disparu. Il est aujourd'hui réapparu dans l'équipe de Sarah au Vatican (son nom figure encore dans l'*Annuario Pontifico*).

— Le cardinal le plus anti-gay de la curie romaine est entouré d'homosexuels. Il s'affiche avec eux sur les réseaux sociaux. À Rome ou en France, où il voyage souvent, on le voit accompagné de gays affairés tout à fait pratiquants ! s'étrangle un journaliste français qui le connaît bien.

Le pape François connaît bien, lui aussi, ce Sarah. Car si en public, le cardinal dit son admiration pour le pape, il le critique vertement en privé. Lorsqu'il fait des conférences, son entourage le présente comme « l'un des plus proches conseillers du pape » pour attirer le public et vendre ses livres ; mais en fait il est l'un de ses plus implacables ennemis. François, qui n'a jamais été dupe des courtisans obséquieux et des hypocrites de grand chemin, le sanctionne régulièrement avec une perfide sévérité. Il y a longtemps que Sarah n'est plus en odeur de sainteté au Vatican.

— La technique du pape contre Sarah est ce que j'appellerais la technique du supplice chinois : on ne le limoge pas tout de suite, on l'humilie petit à petit en le privant de ses moyens et en lui enlevant ses collaborateurs, en le marginalisant, en démentant ses propos ou en lui refusant audience… et puis un jour on va lui faire hara-kiri. La technique a été affinée pour Raymond Burke et Ludwig Müller. Le tour de Sarah viendra en son temps, m'indique un prêtre de curie qui est dans l'entourage du cardinal Filoni.

Le supplice chinois est déjà à l'œuvre. Créé cardinal par Benoît XVI en 2010, Robert Sarah a pris la tête du puissant Conseil pontifical « Cor Unum », qui s'occupe des organisations charitables catholiques. Il s'y est montré sectaire et plus soucieux d'évangélisation que de philanthropie. Dès son élection, le pape François le limoge pour avoir exercé sa mission caritative de manière trop peu charitable. Étape un du supplice chinois : plutôt que de le démettre, le pape réorganise la curie et dissout entièrement le Conseil pontifical « Cor Unum », privant ainsi Sarah de son poste ! Lot de consolation, le cardinal est, selon la fameuse technique du *promoveatur ut amoveatur* (promu pour être évincé), nommé à la tête de la Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements. Là encore, il multiplie les faux pas et se révèle un militant inconditionnel du rite latin et de la messe *ad orientem* : le prêtre doit célébrer la messe dos aux fidèles, tourné vers l'Orient. Le pape le rappelle à l'ordre : étape deux du supplice chinois. Étape trois : François renouvelle d'un seul coup vingt-sept des trente cardinaux de l'équipe qui conseille Robert Sarah et, sans même prendre la peine de le consulter, nomme à leur place des hommes à lui. Étape quatre : François le prive de ses collaborateurs. Les apparences sont sauves : Sarah reste en place ; mais le cardinal est marginalisé au sein même de son ministère. Placardisé en quelque sorte !

Longtemps resté dans l'ombre, c'est avec le synode de la famille voulu par François que Sarah est apparu à visage découvert. L'Africain n'hésite plus à qualifier le divorce de scandale et le remariage d'adultère ! En 2015, il prononce même un discours hystérique où il dénonce, comme s'il était encore dans son village animiste, la « bête de l'apocalypse », un animal à sept têtes et dix cornes envoyé par Satan pour détruire l'Église. Et quelle est donc cette bête démoniaque qui menacerait l'Église ? Son discours de 2015 est explicite sur ce point : il s'agit de l'« idéologie du genre », des unions homosexuelles et du lobby gay. Et le cardinal de faire un pas de plus, en comparant cette menace LGBT… au terrorisme islamiste : ce sont les deux faces d'une même pièce, selon lui les « deux bêtes de l'apocalypse » (je le cite ici à partir de la transcription officielle que je me suis procurée).

En comparant les homosexuels à Daech, Sarah vient d'atteindre un point de non-retour.

— On a affaire à un illuminé, résume sévèrement un cardinal proche du pape, « off the record ».

Et un prêtre qui a participé au synode me dit :

— Il ne s'agit plus de religion : on est là dans un discours typique de l'extrême droite. C'est Mgr Lefebvre : il ne faut pas aller chercher plus loin ses sources. Sarah, c'est Lefebvre réafricanisé.

Ce qui est étrange ici c'est l'obsession de Sarah pour l'homosexualité. Quelle idée fixe ! Quelle psychose sur cette « apocalypse »-là ! Dans des dizaines d'interviews obscurantistes, le cardinal condamne les homosexuels ou les supplie de rester chastes. Bon prince, il va même jusqu'à proposer aux moins frugaux d'entre eux des « thérapies réparatrices », qui, souvent défendues par le prêtre-psychanalyste Tony Anatrella ou par des bonimenteurs, permettraient de les « guérir » et de leur permettre de redevenir hétérosexuels ! Si une personne homosexuelle n'arrive pas à atteindre l'abstinence, les thérapies réparatrices peuvent les aider : « Dans bien des cas, quand la pratique des actes homosexuels n'est pas encore structurée, [ces homosexuels] peuvent réagir positivement à une thérapeutique appropriée. »

Sur le fond, le cardinal atteint une certaine schizophrénie. En France, il devient l'une des figures tutélaires de la Manif pour tous, sans voir que nombre de ses soutiens « anti-gender » sont aussi de purs racistes qui appellent à voter à l'élection présidentielle de 2017 pour l'extrême droite de Marine Le Pen. Celui qui défend une vision absolutiste de la famille s'affiche aux côtés de ceux qui entendent réserver les allocutions familiales aux Français « de souche » et s'opposent au regroupement familial des parents africains avec leurs enfants.

Imprudence ou provocation ? Robert Sarah va jusqu'à préfacer le livre d'un certain Daniel Mattson, *Why I Don't Call Myself Gay* (*Pourquoi je ne me définis pas comme gay*). Le livre, au titre vertigineux, est significatif en ce qu'il ne propose aux homosexuels ni « charité » ni « compassion », mais l'abstinence totale. Dans sa préface, le cardinal laisse entendre qu'être homosexuel n'est pas un péché si on reste dans la continence. Tel est le message de Sarah qui rejoint étrangement celui de tant de penseurs et écrivains catholiques homosexuels qui ont valorisé la chasteté pour ne pas suivre leur pente.

Avec ce genre de discours, Sarah se rapproche, consciemment ou non, des homophiles les plus caricaturaux, ceux qui ont sublimé ou refoulé leur inclination dans l'ascétisme ou le mysticisme. Le prélat avoue avoir beaucoup lu sur cette « maladie » et fréquenté à Rome les conférences qui traitent de la question homosexuelle, notamment celles de l'université pontificale Saint-Thomas (comme il le raconte dans sa préface du livre *Pourquoi je ne me définis pas comme gay*). « J'ai ressenti [en écoutant ces homosexuels] la solitude, la peine et le malheur qu'ils enduraient en poursuivant une vie contraire [à la vérité] du Seigneur, écrit-il. Et c'est seulement lorsqu'ils se sont mis à vivre dans la fidélité aux enseignements du Christ qu'ils ont pu trouver la paix et la joie qu'ils recherchaient. »

En réalité, le monde de Robert Sarah est une fiction. Sa critique de la modernité occidentale opposée à l'idéal africain n'est crédible que pour ceux qui ne connaissent pas l'Afrique.

— La réalité africaine ne correspond en rien à ce que prétend Sarah par pure idéologie, m'explique le diplomate africain du Vatican qui a travaillé avec lui.

L'illusion est palpable en particulier sur trois sujets : le célibat des prêtres, le sida et l'homophobie supposée de l'Afrique. L'économiste canadien Robert Calderisi, ancien porte-parole de la Banque mondiale en Afrique, m'explique, lorsque je l'interroge, que la majorité des prêtres du continent vivent discrètement avec une femme ; les autres sont généralement homosexuels et tentent de s'exiler en Europe.

— Les Africains souhaitent que les prêtres soient comme eux. Ils apprécient quand ils sont mariés et qu'ils ont des enfants, ajoute Calderisi.

Tous les nonces et diplomates que j'ai interrogés, et tous mes contacts dans les pays africains où j'ai enquêté, le Cameroun, le Kenya et l'Afrique du Sud, confirment cette double vie fréquente des prêtres catholiques en Afrique, qu'ils soient hétérosexuels ou homosexuels.

— Sarah le sait : un nombre significatif de prêtres catholiques africains vivent avec une femme. D'ailleurs, ils perdraient toute légitimité dans leur village s'ils ne faisaient pas la preuve de leur pratique hétérosexuelle ! Loin de Rome, ils se débrouillent parfois même pour être mariés à l'église dans leur village. Le discours actuel de Sarah sur la chasteté et l'abstinence est une immense fable, quand on connaît la vie des prêtres en Afrique. C'est un mirage ! indique un prêtre spécialiste de l'Afrique, qui connaît bien le cardinal.

Ce prélat confirme aussi que l'homosexualité est l'un des rites de passage traditionnels des tribus d'Afrique de l'Ouest, en particulier en Guinée. Une singularité africaine que le cardinal ne peut ignorer.

Aujourd'hui, les séminaires africains sont, à l'image des séminaires italiens des années 1950, des lieux homosexualisés et des espaces de protection des gays. Il s'agit, ici encore, d'une loi sociologique ou, si l'on ose dire, d'une sorte de « sélection naturelle » au sens de Darwin : en stigmatisant les homosexuels en Afrique, l'Église les contraint de se cacher. Ils se réfugient dans les séminaires pour se protéger et ne pas avoir à se marier. S'ils le peuvent, ils s'enfuient en Europe où les épiscopats italiens, français et espagnols font appel à eux pour repeupler leurs paroisses. Et ainsi, la boucle est bouclée.

Le discours de Robert Sarah s'est rigidifié à mesure qu'il s'est éloigné d'Afrique. L'évêque est plus orthodoxe que le prêtre, et le cardinal davantage que l'évêque. Alors qu'il fermait les yeux sur bien des secrets de l'Afrique, le voici à Rome plus intransigeant que jamais. Les homosexuels deviennent alors ses boucs émissaires, indissociables de ce qui fait, à ses yeux, corps avec eux : le sida, la théorie du genre et le lobby gay.

Robert Sarah a été l'un des cardinaux les plus virulents contre l'usage du préservatif en Afrique. Il a rejeté les aides internationales au développement qui contribuaient à cette « propagande », refusant à l'Église toute mission sociale et sanctionnant les associations, notamment le réseau Caritas, qui distribuaient des préservatifs.

— Il y a un grand décalage en Afrique entre le discours idéologique de l'Église et le travail de terrain qui est souvent très pragmatique. J'ai vu partout les sœurs distribuer des préservatifs, me confirme l'économiste canadien Robert Calderisi, ancien chef de mission et porte-parole de la Banque mondiale pour l'Afrique de l'Ouest.

Sarah commet une autre erreur historique sur l'homosexualité. Sa matrice est ici néo-tiers-mondiste : les Occidentaux voudraient, répète-t-il, imposer leurs valeurs à travers les droits de l'homme ; en attribuant des droits aux homosexuels, ils viendraient ainsi nier l'« africanité » des peuples du continent noir. Sarah se dresse donc, au nom de l'Afrique – qu'il a quittée pourtant depuis longtemps, disent ses détracteurs – contre l'Occident malade. Pour lui, les droits LGBT ne peuvent pas être des droits universels.

En réalité, comme je l'ai découvert en Inde, la quasi-totalité des articles homophobes actuellement en vigueur dans les codes pénaux des pays d'Asie et d'Afrique anglophone ont été imposés, à partir de 1860, au mot près, par l'Angleterre victorienne aux colonies et protectorats du Commonwealth (il s'agit de l'article 377 du code pénal indien, la matrice initiale, généralisé ensuite, à l'identique et sous le même numéro, au Botswana, Gambie, Kenya, Lesotho, Malawi, Mauritanie, Nigeria, Somalie, Swaziland, Soudan, Tanzanie, Zambie…). Ailleurs, en Afrique du Nord et en Afrique de l'Ouest, ce phénomène peut exister également : un résultat, cette fois, du colonialisme français. La pénalisation de l'homosexualité n'a donc rien d'africain – elle est un vestige du colonialisme. La prétendue singularité d'une « africanité » fut une injonction des colons pour tenter de « civiliser » les autochtones africains, leur inculquer une « bonne morale » européenne et condamner les pratiques homosexuelles.

En prenant en compte cette dimension homophobe de l'histoire coloniale, on mesure à quel point le discours du cardinal Sarah est pipé. Quand il affirme que « l'Afrique et l'Asie doivent absolument protéger leurs cultures et leurs valeurs propres » ou qu'il insiste pour que l'Église ne se laisse pas imposer « une vision occidentale de la famille », le cardinal abuse les croyants, aveuglé par ses préjugés et ses intérêts. Son discours n'est pas ici sans rappeler celui du dictateur africain Robert Mugabe, président du Zimbabwe, pour qui l'homosexualité est une « pratique occidentale anti-africaine » ou celui des présidents autocrates du Kenya ou de l'Ouganda qui répètent qu'elle est « contraire à la tradition africaine ».

En définitive, si des cardinaux comme Robert Sarah ou Wilfrid Napier étaient cohérents avec eux-mêmes, ils devraient appeler à la dépénalisation de l'homosexualité en Afrique au nom de l'anticolonialisme et afin de retrouver une véritable tradition africaine.

Il a fallu attendre le pape François pour que la position de l'Église sur le préservatif soit assouplie, du moins nuancée. Lors de son voyage en Afrique en 2015, le souverain pontife reconnaîtra explicitement que le préservatif est « une des méthodes » viables de lutte contre le sida. À défaut d'épiloguer sur la prévention, il insistera sur le rôle majeur joué par l'Église dans le traitement de l'épidémie : des milliers d'hôpitaux, de dispensaires et d'orphelinats, ainsi que le réseau catholique Caritas Internationalis, soignent les malades et leur procurent des thérapies antirétrovirales. Entre-temps, le sida aura fait, à travers le monde, et notamment en Afrique, plus de trente-cinq millions de morts.

15.

Drôle de ménage

Après avoir mené la bataille contre l'usage du préservatif en Afrique, les cardinaux et les nonces de Jean-Paul II vont s'efforcer d'interdire les unions civiles. C'est leur nouvelle croisade. On entre ici dans l'une des pages les plus étonnantes de ce livre : celle d'une armée d'homophiles et d'homosexuels qui va partir en guerre contre le mariage gay.

C'est aux Pays-Bas que le débat surgit avec la surprenante ouverture, le 1er avril 2001, du mariage aux couples de même sexe. À Amsterdam, la communauté gay fête l'événement, étonnée elle-même de sa propre audace. Sa résonnance est internationale. Le nouvel article de loi est rédigé ainsi, en toute simplicité : « Un mariage peut être contracté par deux personnes de sexe différent ou de même sexe. »

Certains analystes du saint-siège avaient bien perçu les signes avant-coureurs et des nonces, comme François Bacqué, alors en poste dans le pays, avaient multiplié les télégrammes diplomatiques alertant Rome. Pourtant, la spectaculaire décision néerlandaise est accueillie au Vatican comme une seconde chute biblique.

Le pape Jean-Paul II est hors jeu, à ce moment-là, en raison de son état de santé, mais le secrétaire d'État s'agite pour deux. Angelo Sodano est littéralement « confused » et « puzzled » (selon les mots d'un témoin), et il partage cette confusion et cette colère en termes très explicites avec son équipe, tout en conservant son inébranlable placidité. Non seulement, il n'admet pas ce précédent en Europe occidentale mais il craint, comme toute la curie, que la décision néerlandaise n'ouvre une brèche dans laquelle d'autres pays puissent s'engouffrer.

Sodano charge le « ministre » des Affaires étrangères du Vatican, le Français Jean-Louis Tauran, de prendre en main le dossier, avec le soutien du nonce Bacqué, qui fut déjà son adjoint au Chili. Peu après, il nomme à Genève un évêque qu'il a lui-même consacré, Silvano Tomasi, pour suivre le débat au niveau multilatéral. Le « ministre » des Affaires étrangères de Benoît XVI, Dominique Mamberti, jouera également un rôle par la suite. (Pour faire le récit qui va suivre, je m'appuie sur mes entretiens avec ces quatre acteurs clés, Tauran, Bacqué, Tomasi et Mamberti, ainsi qu'une dizaine d'autres sources diplomatiques vaticanes. J'ai également obtenu copie de dizaines de télégrammes confidentiels, émanant des diplomates en poste à l'ONU décrivant les positions du Vatican. J'ai, enfin, interrogé plusieurs ambassadeurs étrangers, le ministre français des Affaires étrangères Bernard Kouchner, le directeur d'ONUSIDA Michel Sidibé et l'ambassadeur Jean-Maurice Ripert qui a piloté le « core group » à l'ONU à New York.)

Entre 2001, le « choc » néerlandais, et 2015, date à laquelle le « same-sex marriage » sera autorisé aux États-Unis par la Cour suprême, confirmant la défaite durable du saint-siège, une bataille sans précédent va se jouer dans d'innombrables nonciatures apostoliques et épiscopats. Sous Paul VI, il n'y avait encore que 73 ambassades du saint-siège, mais leur nombre atteint 178 à la fin du pontificat de Jean-Paul II (183 aujourd'hui). Partout, la mobilisation contre les unions civiles et contre le mariage va devenir l'une des priorités, d'autant plus bruyante que la double vie des prélats mobilisés restera silencieuse.

Aux Pays-Bas, François Bacqué est prié de mobiliser les évêques et les associations catholiques afin de les inciter à descendre dans la rue pour faire reculer le gouvernement. Mais le nonce se rend vite compte que la majorité de l'épiscopat néerlandais, à part les cardinaux appointés par Rome (dont « Wim » Eijk, très homophobe), est modérée sinon libérale. La base de l'Église est progressiste et elle réclame depuis longtemps la fin du célibat des prêtres, l'ouverture de la communion aux couples divorcés et même la reconnaissance des unions homosexuelles. La bataille hollandaise est perdue d'avance.

Au Conseil des droits de l'homme de Genève, la résistance contre la « vague rose » semble plus prometteuse. La question du mariage n'a aucune chance de venir en débat étant donné les oppositions radicales des pays musulmans ou de plusieurs pays d'Asie. Pourtant, Sodano a mis en garde le nonce Tomasi, qui vient d'arriver en Suisse : il faut s'opposer de toutes ses forces à la dépénalisation de l'homosexualité qui donnerait, ici aussi, un mauvais exemple et, par effet boule de neige, ouvrirait la voie à la reconnaissance des couples.

Des propositions de dépénaliser l'homosexualité au niveau des Nations unies existent déjà. Le Brésil, la Nouvelle-Zélande ou la Norvège ont fait quelques tentatives modestes, dès 2003, sur le sujet, comme les pays nordiques. Les Pays-Bas se mobilisent aussi, comme me l'explique Boris Dittrich, lors d'un entretien à Amsterdam. Le député, ancien magistrat, a été l'artisan du mariage gay dans son pays :

— J'ai été longtemps militant et homme politique ; et après avoir contribué à faire changer la loi des Pays-Bas, j'ai pensé qu'il fallait continuer ce combat au niveau international.

Pendant ce temps, à Rome, le pape Benoît XVI a été élu et le cardinal Sodano a été remplacé, contre son gré, par Tarcisio Bertone à la tête de la curie romaine. Le nouveau pape fait, à son tour, de son opposition au mariage homosexuel une priorité et peut-être même une affaire personnelle.

En fait, ce que le nonce Tomasi ne comprend pas encore, et que les cardinaux du Vatican sous-estiment, trop aveuglés par leurs préjugés, c'est que la donne est en train de changer au milieu des années 2000. Une dynamique pro-gay se met en place dans de nombreux pays occidentaux, ceux de l'Union européenne voulant même imiter le modèle néerlandais.

Aux Nations unies, le rapport de force change également quand la France choisit de faire de la dépénalisation de l'homosexualité sa priorité, en prenant la tête de la présidence de l'Union européenne. Plusieurs pays d'Amérique latine, dont l'Argentine et le Brésil, passent eux aussi à l'offensive. Un pays africain, le Gabon, ainsi que la Croatie et le Japon rejoignent ce « core group » qui va mener le combat à Genève et New York.

Après des mois de tractations interétatiques secrètes, dont le Vatican a été exclu, la décision est prise de présenter un texte devant l'Assemblée générale des Nations unies qui doit se tenir à New York en décembre 2008. La « recommandation » ne serait pas contraignante, contrairement à une « résolution » qui doit être votée à la majorité des voix ; mais le symbole n'en serait pas moins fort.

— Je pensais qu'il ne fallait pas défendre une résolution si l'on n'était pas certain d'obtenir la majorité des votes, me confirme l'ancien député néerlandais Boris Dittrich : sinon, on risquait de se retrouver avec une décision officielle des Nations unies contre les droits des homosexuels et on aurait alors perdu la bataille pour longtemps.

Pour éviter que le débat apparaisse comme seulement occidental, et qu'un fossé se creuse entre les pays du Nord et les pays du Sud, les diplomates du « core group » invitent l'Argentine à porter officiellement la déclaration. Ainsi, l'idée sera bien universelle et défendue sur tous les continents.

Jusqu'en 2006-2007, Silvano Tomasi n'a pas pris la menace au sérieux. Mais à Rome, le nouveau « ministre » des Affaires étrangères de Benoît XVI, le Français Dominique Mamberti, qui connaît parfaitement la problématique gay, a eu vent du projet. Les nonces apostoliques sont généralement bien renseignés. L'information est vite remontée jusqu'au saint-siège. Mamberti alerte le saint-père et le cardinal Bertone.

Le pape Benoît XVI, qui a fait comme on le sait du refus de toute reconnaissance de l'homosexualité l'une des lignes de force de sa carrière, se désespère de la situation. Lors d'un déplacement qu'il effectue en personne au siège des Nations unies à New York, le 18 avril 2008, il profite d'une rencontre privée avec Ban Ki-moon, le secrétaire général de l'organisation, pour le sermonner. Il lui rappelle son hostilité absolue, en des termes feutrés mais infaillibles, à toute forme d'acceptation des droits homosexuels. Ban Ki-moon écoute sagement le théologien larmoyant ; et fait, peu après, de la défense des droits des gays l'une de ses priorités.

Dès avant l'été 2008, le Vatican est convaincu qu'une déclaration pro-LGBT va être soumise aux Nations unies. La réaction du saint-siège se manifeste en deux directions. D'abord, les nonces sont appelés à intervenir auprès des gouvernements pour les empêcher d'accomplir l'irréparable. Mais très vite, le Vatican découvre que tous les pays européens, sans exception, voteront la déclaration. Y compris la Pologne, chère à Jean-Paul II, et l'Italie de Berlusconi ! Le secrétaire d'État Tarcisio Bertone qui prend maintenant le dossier en main, court-circuitant la Conférence épiscopale italienne, aura beau s'agiter et user de tous ses relais politiques au palais Chigi et au Parlement, il n'arrivera pas à faire changer la position du gouvernement italien.

Ailleurs, le Vatican teste quelques « swing states » qui pourraient basculer, mais partout, en Australie comme au Japon, les gouvernements s'apprêtent à signer la déclaration. En Amérique latine en particulier, la quasi-totalité des pays hispaniques et lusophones vont dans le même sens. L'Argentine de Cristina Kirchner confirme pour sa part qu'elle est prête à porter publiquement le texte, et il se murmure même que le cardinal Jorge Bergoglio, à la tête de la Conférence épiscopale argentine, serait hostile à toute forme de discrimination…

Le Vatican élabore une position sophistiquée, sinon sophiste, faite d'arguments spécieux sinon captieux : « Personne n'est pour la pénalisation de l'homosexualité ou sa criminalisation », insiste le saint-siège. Qui précise ensuite que les textes existants sur les droits de l'homme « suffisent ». En créer de nouveaux reviendrait à prendre le risque, sous prétexte de lutter contre une injustice, de créer de « nouvelles discriminations ». Les diplomates du Vatican combattent enfin les expressions « orientation sexuelle » et « identité de genre » qui n'ont pas, selon eux, de valeur juridique en droit international. Les reconnaître pourrait déboucher sur la légitimation de la polygamie ou des abus sexuels. (Je cite ici les termes figurants dans les câbles diplomatiques.)

— Le Vatican a osé agiter l'épouvantail de la pédophilie pour empêcher la dépénalisation de l'homosexualité ! C'était incroyable. L'argument était vraiment spécieux quand on sait le nombre d'affaires qui concernent des prêtres pédophiles, souligne un diplomate français qui a participé aux négociations.

En s'opposant à l'extension des droits de l'homme aux homosexuels, le Vatican de Benoît XVI renoue avec la vieille méfiance catholique du droit international. Pour Joseph Ratzinger, les normes qu'il érige en dogme sont d'essence divine : elles s'imposent donc aux États parce qu'elles leur sont supérieures. Cet ultramontanisme paraît vite anachronique. François, dès son élection, se montrera profondément hostile au « cléricalisme », et s'efforcera de ramener l'Église dans l'ordre mondial, en oubliant les vieilles lunes de Benoît XVI.

Devant l'échec de la stratégie ratzinguérienne, le saint-siège change de méthode. Puisqu'il n'est plus possible de convaincre les pays « riches », autant essayer de mobiliser les pays « pauvres ». Désormais, Silvano Tomasi se démène à Genève pour bloquer le processus onusien en sensibilisant ses confrères des pays musulmans, asiatiques et surtout africains (qu'il connaît bien pour avoir été observateur auprès de l'Union africaine à Addis-Abeba). Son confrère nonce auprès des Nations unies à New York, Celestino Migliore, qui a remplacé Renato Martino, fait de même. Le pape Benoît, depuis Rome, s'agite lui aussi, un peu éperdu, dans tous les sens.

— La ligne de notre diplomatie s'inscrivait dans ce que j'appellerais la voix de la raison et du sens commun. Nous sommes en faveur de l'universel et non pas des intérêts particuliers, me dit simplement Silvano Tomasi pour expliquer l'opposition de l'Église catholique à la déclaration onusienne.

C'est alors que le Vatican commet une erreur que de nombreux diplomates occidentaux ont jugé être une faute historique. Dans sa nouvelle croisade, le saint-siège scelle une entente avec plusieurs dictatures ou théocraties musulmanes. En diplomatie, on appelle cela un « retournement d'alliance ».

Le Vatican rejoint ainsi une coalition disparate et de circonstance en se rapprochant de l'Iran, de la Syrie, de l'Égypte, de l'Organisation de la conférence islamique (OCI), et même de l'Arabie saoudite avec laquelle il n'entretient même pas de relations diplomatiques ! Selon des sources concordantes, les nonces apostoliques multiplient les dialogues avec les responsables de ces États qu'ils combattent, par ailleurs, sur la question de la peine de mort, celle de la liberté religieuse et, plus globalement, les droits de l'homme.

Le 18 décembre 2008, comme prévu, l'Argentine défend la Déclaration relative aux droits de l'homme et à l'orientation sexuelle et l'identité de genre devant la prestigieuse enceinte de l'Assemblée générale des Nations unies. L'initiative reçoit le soutien de soixante-six pays : tous les États de l'Union européenne la signent, sans exception, ainsi que six pays africains, quatre asiatiques, treize d'Amérique latine, Israël, l'Australie et le Canada. Pour la première fois dans l'histoire de l'ONU, des États de tous les continents se prononcent contre les violations des droits de l'homme fondées sur l'orientation sexuelle.

— C'était une séance historique très émouvante. J'avoue avoir été au bord des larmes, me confie Jean-Maurice Ripert, l'ambassadeur de France à l'ONU, qui a piloté le « core group », et que j'interviewe à Paris.

Comme prévu également, une contre-déclaration sur les « prétendues notions d'orientation sexuelle et d'identité de genre » est lue parallèlement par la Syrie, au nom de cinquante-neuf autres pays. Ce texte se concentre sur la défense de la famille comme « élément naturel et fondamental de la société » et critique la création de « nouveaux droits » et de « nouveaux standards » qui trahissent l'esprit de l'ONU. Le texte condamne en particulier l'expression « orientation sexuelle », critiquée pour n'avoir pas de base légale en droit international et parce qu'elle ouvrirait la voie à une légitimation de « nombreux actes déplorables incluant la pédophilie ». La quasi-totalité des pays arabes soutiennent la contre-déclaration, ainsi que trente et un pays africains, plusieurs pays d'Asie, et bien sûr l'Iran. Parmi ces signataires : le Vatican de Benoît XVI.

— Le Vatican s'est aligné sur l'Iran et l'Arabie Saoudite d'une façon inadmissible. Au moins aurait-il pu s'abstenir, critique Sergio Rovasio, le président de l'association gay Certi Diritti, proche du parti radical italien, que j'interviewe à Florence.

Ceci d'autant que soixante-huit pays « neutres », comme la Chine, la Turquie, l'Inde, l'Afrique du Sud ou la Russie, refusent de s'associer au texte présenté par l'Argentine ou à la contre-déclaration de la Syrie. Le Vatican, à tout prendre, aurait pu les imiter.

Lorsque j'interroge le nonce Silvano Tomasi sur la position du Vatican, il regrette que cette déclaration ait marqué « le début d'un mouvement de la communauté internationale et des Nations unies pour intégrer les droits des gays dans l'agenda global des droits de l'homme ». La remarque est assez juste. Il y a bien eu entre 2001, date de l'adoption du mariage pour les couples homosexuels aux Pays-Bas, et la fin du pontificat de Benoît XVI, en 2013, un véritable « momentum » international sur la question gay.

La secrétaire d'État américaine, Hillary Clinton, ne dit pas autre chose lorsqu'elle déclare aux Nations unies, à Genève, en décembre 2011 : « Certains ont affirmé que les droits des gays et les droits de l'homme étaient séparés et distincts ; en fait, les droits des gays font partie des droits de l'homme et ne font qu'un [*gay rights are human rights, and human rights are gay rights*]. »

Les diplomates du Vatican ont entendu silencieusement le message, aujourd'hui commun à la plupart des chancelleries occidentales et latino-américaines : les droits de l'homme, on les défend entièrement ou pas.

Pourtant, jusqu'à la fin de son pontificat, Benoît XVI ne lâchera rien. Au contraire, il s'engage dans sa troisième croisade : le combat contre les unions civiles et le mariage gay. Le pape en fait, cette fois encore, une question de principe. Mais se rend-il compte que cette bataille est, comme la précédente, perdue d'avance ?

— Pour un homme comme Benoît XVI, le combat contre l'homosexualité a toujours été la grande affaire de sa vie. Il ne pouvait même pas imaginer que le mariage gay puisse être légalisé où que ce soit, me confirme un prêtre de curie.

Dans ce moment sombre, il n'est pas question de reculer, dût-il y laisser des plumes ! Alors, il se lance à l'aveugle, se jette dans la fosse aux lions comme les premiers chrétiens. Et advienne que pourra !

L'histoire irrationnelle et vertigineuse de ce nouvel engagement forcené contre le mariage gay est un épisode décisif de Sodoma tant il va mettre en scène une armée de prêtres homophiles et de prélats homosexuels placardisés qui, jour après jour, pays après pays, vont se mobiliser contre une autre armée d'activistes « openly gay ». La guerre du mariage fut, plus que jamais, une bataille entre homosexuels.

Avant de m'attacher longuement à l'Espagne, la France et l'Italie, dans les prochains chapitres, je commencerai par la raconter ici à partir de mes entretiens de terrain dans trois pays : le Pérou, le Portugal et la Colombie.

Petite barbichette blanche, montre épaisse et veste en daim marron, Carlos Bruce est une figure incontournable de l'Amérique latine LGBT. Deux fois ministre dans des gouvernements de droite modérée, je rencontre ce député à Lima, à plusieurs reprises, en 2014 et 2015. Il me décrit un contexte globalement favorable aux avancées des droits des gays sur le continent, bien que des singularités nationales spécifiques puissent freiner, comme au Pérou, la dynamique. La vie gay est active à Lima, comme j'ai pu le constater, et la tolérance s'accroît. Mais la reconnaissance des droits des couples gays, union civile et mariage, se heurte à l'Église catholique qui empêche toute avancée, en dépit de sa faillite morale due à la multiplication des affaires de pédophilie :

— Ici, le cardinal Juan Luis Cipriani est viscéralement homophobe. Il parle des homosexuels comme de « marchandises frelatées et avariées » et, pour lui, le mariage gay serait comparable, selon ses mots, à l'« holocauste ». Pourtant, lorsqu'un évêque a été accusé d'abus sexuels dans la région d'Ayacucho, Cipriani a pris sa défense ! commente, visiblement écœuré, Carlos Bruce.

Membre de l'Opus dei, Cipriani a été créé cardinal par Jean-Paul II, grâce au soutien actif du secrétaire d'État Angelo Sodano : il est, comme ce dernier, critiqué pour ses liens avec l'extrême droite et son animosité vis-à-vis de la théologie de la libération. Il est vrai que certains prêtres proches de ce courant de pensée ont pu prendre les armes aux côtés des guérilleros maoïstes comme le Sentier lumineux ou, plus guévaristes, du MRTA – ce qui a terrorisé le clergé conservateur. Au-delà de ces particularités locales, le cardinal a réussi, comme tant de ses coreligionnaires, la quadrature du cercle : être à la fois violemment hostile au mariage entre personnes de même sexe (même les unions civiles n'existent toujours pas au Pérou) et ne pas dénoncer les prêtres pédophiles. Précisons que les rumeurs sur la vie haute en couleur de cet homophobe viscéral sont également récurrentes au Pérou.

Le cardinal Cipriani enchaîne, durant les années 2000, les prises de parole anti-gays, à tel point qu'il se trouve contredit et raillé publiquement par la nouvelle maire de Lima, Susana Villarán, pourtant une catholique convaincue. L'élue est à ce point exaspérée par la double morale du cardinal Cipriani, qui s'oppose aux droits des gays mais reste discret sur les prêtres pédophiles, qu'elle entre en guerre contre lui. Elle s'affiche à la Gay Pride et moque le cardinal croquemitaine et son double discours.

— Ici, la résistance principale contre les droits des gays, ajoute Carlo Bruce, c'est l'Église catholique, comme partout en Amérique latine. Mais je pense que les homophobes sont en train de perdre du terrain. Les gens comprennent très bien l'argument de la protection des couples gays.

Jugement que partage également le journaliste Alberto Servat, un influent critique culturel que je rencontre à Lima :

— Ces scandales sexuels de l'Église à répétition sont très choquants pour l'opinion publique. Et le cardinal Cipriani a donné l'impression de n'avoir rien fait pour limiter les abus sexuels. L'un des prêtres accusés est aujourd'hui réfugié au Vatican…

Et Carlos Bruce de conclure, en proposant des solutions concrètes qui seraient un désaveu définitif pour Cipriani :

— Je pense qu'il faut que l'Église tire toutes les conséquences de sa faillite morale : il faut qu'elle cesse de critiquer les relations homosexuelles entre adultes consentants et qu'elle autorise le mariage ; elle doit ensuite sortir de ses silences sur les abus sexuels et abandonner complètement sa stratégie générale de « cover-up » institutionnalisé. Enfin, car c'est bien la clé du problème, il faut en finir avec le célibat des prêtres.

Au Portugal, où je me suis rendu pour cette enquête à deux reprises, en 2016 et 2017, le débat sur le mariage fut mené à front renversé par rapport au Pérou ou à l'Europe, car la hiérarchie catholique n'a pas suivi les consignes de Rome. Si en France, en Espagne ou en Italie, les cardinaux ont anticipé et appuyé la position de Benoît XVI, l'épiscopat portugais a pris un chemin opposé. Le cardinal clé de la période, en 2009-2010, fut l'archevêque de Lisbonne : José Policarpo.

— Policarpo était un modéré. Il ne s'est jamais laissé faire par Rome. Il a dit tranquillement son désaccord avec le projet de loi sur le mariage gay mais il a refusé que les évêques descendent dans les rues, m'explique à Lisbonne le journaliste António Marujo, un spécialiste de la religion, qui a signé un livre avec Policarpo.

Il faut dire que l'Église portugaise, compromise avant 1974 sous la dictature, se tient désormais à distance de l'extrême droite catholique. Elle n'entend pas se mêler aux affaires politiques et reste en retrait durant les débats parlementaires. Ce que me confirme José Manuel Pureza, le vice-président du Parlement portugais, député du Bloc de gauche, et catholique pratiquant, qui fut l'un des principaux artisans de la loi sur le mariage homosexuel :

— Le cardinal Policarpo, connu pour avoir été plutôt démocrate sous la dictature, a choisi une forme de neutralité sur le mariage. Au niveau des principes et de la morale familiale, il était contre le projet de loi, mais il a été très mesuré. L'Église a eu la même attitude modérée sur l'avortement et l'adoption pour les couples de même sexe. (Cette analyse rejoint celle de trois autres figures politiques majeures qui ont soutenu le mariage et que j'ai interviewées à Lisbonne : l'intellectuel Francisco Louçã ; Caterina Martins, speaker du Bloco de Esquerda ; et Ana Catarina Mendes, porte-parole du Premier ministre António Costa.)

Lors de mes voyages dans ce petit pays catholique, j'ai été frappé par cette modération politique : les questions sociétales se discutent poliment et l'homosexualité semble se banaliser en toute discrétion jusque dans les églises. Parfois, des femmes occupent même certaines fonctions des prêtres, du fait de la crise des vocations, effectuant toutes les charges, à l'exception des sacrements. De nombreux prêtres catholiques sont également mariés, en particulier des anglicans convertis, qui étaient déjà en couple, avant de rejoindre l'Église de Rome. J'ai aussi rencontré plusieurs prêtres et moines homosexuels, qui semblent vivre leur singularité de façon apaisée, notamment dans les monastères. La paroisse de Santa Isabel, au cœur de Lisbonne, accueille avec bienveillance tous les couples et tous les genres. Quant au principal traducteur de la Bible en portugais, Frederico Lourenço, il s'est marié publiquement avec son partenaire.

Ce libéralisme doux n'a pas échappé à Rome : la neutralité de l'épiscopat de Lisbonne sur les questions de société a déplu, tout comme sa faible mobilisation contre la loi sur le mariage. Rome attendait de sévir ; le cardinal Policarpo lui en a fourni le prétexte.

À l'occasion d'une interview jugée trop libérale (notamment sur la question de l'ordination des femmes), Policarpo a été convoqué à Rome, à la demande du pape Benoît XVI, par le secrétaire d'État Tarcisio Bertone. Là, selon des sources concordantes (et une enquête détaillée sur le sujet par le journaliste António Marujo dans *Público*), Bertone a passé un savon au cardinal qui a dû publier un communiqué pour modérer sa modération. Le pape espérait, au plus vite, tourner la page Policarpo.

À cette époque, l'homme clé de Benoît XVI au Portugal est l'évêque auxiliaire de Lisbonne et vice-recteur de l'Université catholique, Carlos Azevedo. Organisateur du voyage du pape en 2010, qui a été opportunément décidé pour tenter de contrecarrer la loi sur le mariage, Azevedo devient la figure montante de l'Église portugaise. Le pape Benoît a de grandes ambitions pour son protégé : il entend le créer cardinal et le nommer patriarche de Lisbonne, à la place de l'incontrôlable Policarpo. Longtemps aumônier des hôpitaux, Azevedo n'est ni vraiment libéral, ni tout à fait conservateur ; il est respecté intellectuellement par tous et son ascension ne semble plus pouvoir être arrêtée, depuis qu'il a tapé dans l'œil du pape.

— L'évêque Carlos Azevedo était une voix très écoutée, très respectée, souligne l'ancien ministre Guilherme d'Oliveira Martins.

Pourtant, Benoît XVI a identifié une nouvelle fois un « closeted » ! On peut même ironiser sur la virtuosité du pape, expert malgré lui dans l'art de s'entourer d'homosexuels qui seront « outés » pour leur double vie. Car les rumeurs sur l'homosexualité d'Azevedo vont bon train, nourries par un prélat placardisé, qui gossipe à tout vent, par jalousie, en une sorte de « revenge porn » ecclésiastique dont les épiscopats catholiques ont le secret. Les rumeurs sont telles que la carrière d'Azevedo est compromise.

Bons princes avec les prélats qui ont des tendances, actives ou non, les proches de Ratzinger exfiltrent à Rome l'évêque Azevedo pour le sortir de la nasse dans laquelle il s'est fait piéger, à son corps bien défendant. On crée un poste sur mesure et on trouve un titre au malheureux prélat, grâce à la grande compréhension du cardinal Gianfranco Ravasi, qui connaît la musique : l'évêque en exil est nommé « delegato » du Conseil pontifical pour la culture à Rome. Peu de temps après cette exfiltration artistique réussie, le grand hebdomadaire portugais *Visão* publie une enquête détaillée sur l'homosexualité d'Azevedo au temps où il vivait à Porto. Émerge ainsi pour la première fois dans l'histoire récente du Portugal la possible gayitude d'un évêque, ce qui suffit à scandaliser – et à ostraciser définitivement le pauvre prélat. Azevedo est lâché par tous ses amis portugais, rejeté par le nonce et abandonné à son sort par le cardinal Policarpo, car le soutenir serait prendre le risque d'être à son tour pointé du doigt.

S'il y a bien, en effet, un « scandale » Azevedo, il n'est pas là où on pourrait le croire : non pas tant dans l'homosexualité éventuelle d'un archevêque, que dans le chantage dont il a été l'objet et son lâchage par plusieurs prélats qui partageaient ses inclinations.

— Azevedo a été victime d'un chantage ou d'une vengeance. Mais il n'a pas été défendu par l'épiscopat comme on aurait pu l'imaginer, me confirme Jorge Wemans, le fondateur du quotidien *Público*.

J'ai interrogé à plusieurs reprises, à Rome, l'archevêque portugais qui m'a raconté sa vie, ses erreurs et son exil malheureux. Il passe aujourd'hui ses journées au Conseil pontifical pour la culture et deux après-midi par semaine à la bibliothèque du Vatican où il fait des recherches historiques sur des figures religieuses portugaises du Moyen Âge. L'homme est modéré, tolérant, expert en œcuménisme : c'est un intellectuel – il y en a si peu au Vatican.

Et en écrivant ces lignes, je pense à cet évêque intelligent dont la carrière a été brisée. Il n'a pas pu se défendre ou porter plainte – car c'eût été avouer davantage. Il n'a pas pu plaider sa cause devant le nonce italien en poste à Lisbonne, un rigide conservateur esthétisant, dont l'hypocrisie sur le dossier dépasse l'imagination. Très digne, Azevedo n'a jamais parlé publiquement de son drame et ce d'autant plus qu'il était, me dit-il, le « directeur spirituel » de celui qui l'a accusé « injustement », ajoutant que « le garçon était majeur et qu'il n'y a jamais eu d'abus sexuels ». Plus récemment, l'accusateur est, me dit-il, venu s'agenouiller devant lui dans la cathédrale de Porto, sous tous les regards, pour demander pardon.

En fin de compte, l'Église de Rome n'aurait-elle pas dû défendre l'évêque victime ? Et finalement, s'il y avait une morale dans l'Église du pape François, Carlos Azevedo ne devrait-il pas être nommé aujourd'hui patriarche de Lisbonne et cardinal, comme le pensent la plupart des prêtres et des journalistes catholiques que j'ai rencontrés au Portugal ? Un pays où le mariage gay a été définitivement adopté en 2010.

Troisième exemple de la bataille contre le mariage : la Colombie. Nous connaissons déjà un peu ce pays à travers la figure du cardinal Alfonso López Trujillo. À Bogotá, l'obsession anti-gay de l'Église catholique ne s'est pas tarie avec la disparition de son cardinal homosexuel le plus homophobe. Ce qui a provoqué un couac inattendu qui a choqué et mis en difficulté le pape François.

On est en 2015-2016. À cette époque, le Vatican est au centre d'un ballet diplomatique de grande ampleur pour mettre fin au conflit armé avec les guérilleros des FARC, qui durait depuis plus de cinquante ans. Sept millions de personnes ont été déplacées et au moins 250 000 assassinées durant ce qu'il faut bien appeler une guerre civile.

Avec le Venezuela et la Norvège, le Vatican participe aux longs pourparlers de paix colombiens qui se déroulent à Cuba. Les FARC sont hébergées dans un séminaire jésuite. Le cardinal Ortega à La Havane et l'épiscopat cubain, les nonces en poste en Colombie, au Venezuela et à Cuba, ainsi que les diplomates de la secrétairerie d'État participent aux négociations entre le gouvernement et les guérilleros. Le pape François s'active en coulisse et reçoit à Rome les principaux acteurs du processus de paix, signé à Carthagène, en septembre 2016.

Pourtant, quelques jours plus tard, le référendum populaire qui doit confirmer l'accord de paix est rejeté. Et on découvre que l'épiscopat colombien, cardinaux et évêques en tête, s'est rallié au camp du « non » et à l'ancien président Uribe, ultra-catholique et anticommuniste virulent qui a fait campagne avec le slogan : « Nous voulons la paix, mais pas cette paix-là. »

Les raisons du courroux des autorités catholiques n'ont rien à voir avec le processus de paix qu'elles contribuent pourtant à faire dérailler : il s'agit pour elles de dénoncer le mariage gay et l'avortement. En effet, la Cour suprême colombienne ayant légalisé quelques mois plus tôt l'adoption et le mariage entre personnes du même sexe, l'Église catholique prétend que le référendum en faveur du processus de paix, s'il était favorable au pouvoir en place, légitimerait définitivement cette politique. Par pur opportunisme électoral, l'Église sabote donc le référendum pour défendre ses positions conservatrices.

Cerise sur le gâteau, la ministre de l'Éducation de Colombie, Gina Parody, ouvertement lesbienne, propose au même moment de mettre en place des politiques antidiscriminatoires à l'égard des personnes LGBT dans les écoles. Cette annonce est interprétée par l'Église colombienne comme une tentative de faire entrer la « théorie du genre » dans les classes. Si le référendum pour la paix est adopté, la défense de l'homosexualité le sera aussi, disent en substance ses représentants, qui appellent à s'abstenir ou à voter « non ».

— L'Église colombienne a toujours été l'alliée des forces les plus sombres du pays, notamment les paramilitaires. C'était vrai à l'époque du cardinal Alfonso López Trujillo et cela reste vrai aujourd'hui. Le mariage et la théorie du genre n'étaient qu'un prétexte. Ils ont appelé à voter « non » car ni les paramilitaires, ni l'Église colombienne ne voulaient véritablement la paix. Et ils sont allés jusqu'à désavouer le pape pour cette raison, fulmine un prêtre jésuite, interrogé à Bogotá.

Un double discours et un double jeu qui vont atteindre des profondeurs abyssales dans trois pays européens décisifs, l'Espagne, la France et l'Italie, sur lesquels il nous faut maintenant nous attarder.

16.

Rouco

La bataille contre le mariage gay ne se joue pas seulement dans des territoires lointains comme l'Afrique du Sud ou l'Amérique latine. Elle n'est pas cantonnée aux pays d'Europe du Nord qui sont souvent – maigre consolation pour le Vatican – à domination protestante. Ce qui est plus inquiétant pour Rome, c'est que le débat atteint, à la fin du pontificat de Jean-Paul II, le noyau dur du catholicisme : l'Espagne, si importante dans l'histoire chrétienne ; la France, « fille aînée de l'Église » ; enfin l'Italie elle-même, le cœur de la papauté, son nombril, son centre.

À la fin de son interminable pontificat, Jean-Paul II, malade, assiste impuissant au basculement des opinions publiques et au débat qui va ouvrir, en Espagne, le mariage aux couples de même sexe. À la fin de son propre pontificat, en 2013, Benoît XVI ne pourra que constater, plus impuissant encore, que la France s'apprête à adopter la loi sur le mariage avant que l'Italie ne fasse de même pour les unions civiles, peu après son départ. Le mariage viendra en Italie aussi, à son heure.

Entre ces deux dates, les unions homosexuelles s'imposent en Europe, sinon partout dans le droit, du moins dans toutes les têtes.

« ¡ No pasarán ! » Le message venu de Rome est clair. Le cardinal Rouco le reçoit cinq sur cinq. En réalité, il n'a pas eu à se faire beaucoup prier. Lorsque son ami Angelo Sodano, le secrétaire d'État de Jean-Paul II, devenu pape-bis depuis la maladie du saint-père, lui demande de faire barrage coûte que coûte au mariage gay, Rouco a déjà pris la tête de la « résistance ». Pour Rome, il ne faut à aucun prix que l'Espagne cède. Si le mariage devait y être légalisé, le symbole serait si puissant, ses effets si considérables, que l'Amérique latine tout entière pourrait bientôt basculer.

« ¡ No pasarán ! », à vrai dire, n'est pas vraiment le langage de Rouco. Ce néo-national-catholique fut plus proche des idées du dictateur Franco que de celles des républicains espagnols. Mais il comprend le message, que lui renouvellera avec la même intensité le cardinal Bertone lorsque celui-ci aura remplacé Sodano.

Je me suis rendu en Espagne à cinq reprises – avant, pendant et après la bataille sur le mariage. En 2017, lorsque je suis revenu à Madrid et Barcelone, pour mes derniers entretiens, je me suis retrouvé au cœur de l'élection du nouveau président de la Conférence épiscopale espagnole. Plus de dix ans avaient passé depuis la bataille sur le mariage ; la plaie, pourtant, semblait encore ouverte. Les acteurs étaient les mêmes ; la violence, la rigidité, les doubles vies aussi. Comme si l'Espagne catholique faisait du surplace. Et, toujours là, tirant encore les ficelles : le cardinal Rouco. En espagnol, on dit : « Titiritero » – celui qui manipule ses marionnettes.

Antonio María Rouco Varela est né sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle : il a grandi à Villalba, en Galice, au nord-ouest de l'Espagne, ville-étape du grand pèlerinage qu'effectuent, encore aujourd'hui, des centaines de milliers de fidèles. Au moment de sa naissance, août 1936, la guerre civile commence en Espagne. Son parcours autoritaire, dans les décennies qui suivent, est conforme à celui de nombreux prêtres de l'époque, qui ont soutenu la dictature franquiste.

Issu d'un milieu modeste, d'une mère malade et précocement orphelin de père, le jeune Rouco connaît une ascension sociale atypique. Son éducation au petit séminaire est stricte et conservatrice. « Médiévale », même, selon un prêtre qui le connaît bien. Lequel ajoute :

— À cette époque, dans ces écoles catholiques espagnoles, on racontait encore aux jeunes garçons que la masturbation à elle seule était un péché abominable. Rouco a grandi dans cette mythologie de l'Ancien Testament où on croit aux flammes de l'enfer et où les homosexuels seraient brûlés !

Ordonné prêtre en 1959, à vingt-deux ans, l'hidalgo Rouco se rêve déjà en chevalier combattant les infidèles avec, sur son blason, la croix pourpre formée par une épée rouge sang, celle de l'ordre militaire de Saint-Jacques – que l'on peut voir encore aujourd'hui au musée du Prado sur la poitrine même de Vélazquez, dans l'un des plus beaux tableaux du monde : *Las Meninas*.

Ses biographes connaissent mal les dix années que Rouco passe ensuite en Allemagne, durant les sixties, où il étudie la philosophie et la théologie. On le décrit alors comme un prêtre plutôt modéré, peu à l'aise socialement, de constitution fragile, efféminé, déprimé, questioning ; certains le croient même progressiste. On note seulement qu'il est « viscéralement misogyne ».

De retour en Espagne, Rouco passe sept années à Salamanque ; il est ordonné évêque sous Paul VI. Dans les années 1980, il se rapproche de l'archevêque de Madrid, Ángel Suquía Goicoechea : un conservateur que Jean-Paul II a choisi pour succéder au libéral et anti-franquiste Vicente Tarancón. Par calcul peut-être, plus que par conviction, il se rallie à la nouvelle ligne madrilène et vaticane. Et cela paye. Le voici nommé archevêque de Saint-Jacques-de-Compostelle à quarante-sept ans – son rêve. Dix ans plus tard, il devient archevêque de Madrid puis est créé cardinal par Jean-Paul II.

J'ai rendez-vous avec José Manuel Vidal au restaurant Robin Hood, à Madrid. Le nom – Robin des Bois – est écrit en anglais, pas en espagnol. Cette cantine solidaire est gérée par le centre social de l'église San Antón de Padre Angel qui accueille les sans-abri et les « niños de la calle ». Vidal, un ancien prêtre lui-même durant treize années, y prend ses repas pour soutenir l'association. C'est là que nous nous retrouverons à plusieurs reprises.

— Ici, le midi, c'est un restaurant comme un autre. Le soir, en revanche, c'est gratuit pour les pauvres. Ils y mangent les mêmes plats que nous : nous payons le midi pour qu'ils puissent manger gratuitement le soir, m'explique Vidal.

Enfant de Vatican II devenu curé, José Manuel Vidal appartient aussi à cette grande famille, un long fleuve intranquille et sourd, qui traverse les années 1970 et 1980 : celle des prêtres qui ont quitté l'Église pour se marier. J'admire Vidal pour sa franchise dans un pays où on considère généralement qu'un prêtre sur cinq vit en concubinage avec une femme.

— Dans ma jeunesse, les années 1950, l'Église était la seule voie d'ascension sociale pour un fils de paysan comme moi, dit-il.

Le curé défroqué connaît l'Église espagnole de l'intérieur ; il en décrypte les intrigues, sous toutes les coutures, et derrière la « pureté assassine », il décèle les moindres secrets, comme dans le film *La Mauvaise Éducation* d'Almodóvar. Devenu journaliste à *El Mundo*, puis directeur de l'important média en ligne Religion Digital – le premier site catholique à travers le monde pour la langue espagnole –, Vidal a publié une biographie du cardinal Antonio María Rouco Varela. Son titre, en grosses lettres majuscules, comme s'il s'agissait d'un personnage aussi fameux que Jean-Paul II ou Franco, est tout simplement : « ROUCO ».

— Mon passé de prêtre m'a permis d'avoir accès aux informations de l'intérieur ; ma sécularisation actuelle me donne une liberté rare chez les ecclésiastiques espagnols, résume habilement Vidal.

En 626 pages, l'enquête de José Manuel Vidal est une photographie fascinante de l'Espagne catholique des années 1940 à aujourd'hui : la collaboration avec la dictature fasciste ; la lutte contre le communisme ; la domination de l'argent et la corruption qui ont gangrené le clergé ; les ravages du célibat et les abus sexuels. Et pourtant, le regard de Vidal reste bienveillant à l'égard de ces prêtres, dont il fut, qui continuent à croire en Dieu et d'aimer leur prochain.

Le cardinal Rouco fut l'homme le plus puissant de l'Église catholique espagnole pendant une vingtaine d'années, de sa nomination comme archevêque de Madrid en 1994 jusqu'à sa mise à la retraite par le pape François en 2014.

— Rouco est un homme profondément machiavélique. Il a dédié sa vie au contrôle de l'Église d'Espagne. Il avait une véritable cour ; il avait de l'argent, beaucoup d'argent ; il avait des soldats, des troupes, une véritable armée, raconte Vidal pour expliquer cette ascension anormale.

Figure « de l'ancien régime », selon le mot de son biographe, Rouco Varela est un personnage profondément anachronique en Espagne. Contrairement à ses prédécesseurs, comme le cardinal Vicente Enrique y Tarancón qui fut l'homme de Vatican II et de la transition démocratique, il ne semble pas « avoir rompu clairement avec le franquisme », selon l'expression du père Pedro Miguel, un jésuite que j'interviewe à Madrid.

Rouco est un « psychorigide opportuniste » qui « a choisi Rome contre l'Espagne », selon les mots de Vidal. Il n'a eu aucun scrupule à engager les catholiques dans l'arène politique : il a mobilisé l'épiscopat, et bientôt toute l'Église espagnole, derrière la frange la plus sectaire du Partido popular – l'aile droite du parti de José María Aznar.

La pierre angulaire du pouvoir de Rouco vient de quatre réseaux entremêlés : l'Opus dei, les Légionnaires du Christ, « los kikos », enfin le courant Communion & libération.

L'Opus dei a toujours joué un rôle majeur en Espagne où cette confrérie secrète a été créée en 1928. Selon plusieurs témoignages concordants, Rouco ne serait pas lui-même membre de l'Opus dei, même s'il a su manipuler l'« Œuvre ». S'agissant des Légionnaires, d'autant plus influençables qu'ils sont peu lettrés, ils ont formé la garde rapprochée de Rouco (le cardinal était un partisan de Marcial Maciel même après les premières révélations sur ses affaires de viols et de pédophilie).

Le troisième réseau de Rouco est un mouvement connu en Espagne sous le nom de « los kikos » (et ailleurs sous son nom officiel : le Chemin néocatéchuménal). Il rassemble une jeunesse catholique qui entend revenir aux sources du christianisme antique et contester la sécularisation qui se répand à travers le monde. Enfin, Rouco s'appuie sur l'important mouvement catholique conservateur appelé Communion & libération, créé en Italie mais qui a une forte présence en Espagne (depuis 2005 son président est espagnol).

— Ces quatre mouvements de droite forment la base sociale du pouvoir de Rouco : ils constituent son armée. Dès qu'il le souhaitait, le « général » Rouco les faisait descendre dans la rue et, à eux quatre, ils pouvaient remplir les grandes places de Madrid. C'était ça son mode opératoire. On l'a compris lorsqu'il a lancé la bataille contre le mariage gay, m'explique Vidal.

Avant le débat sur le mariage, Rouco avait fait la preuve de son talent d'organisateur durant les Journées mondiales de la jeunesse (JMJ) de 1989 qui ont lieu, justement, dans sa ville de Saint-Jacques-de-Compostelle. Là, l'archevêque se démène et son efficacité séduit le pape Jean-Paul II, qui le félicite publiquement dès son premier discours. À cinquante-deux ans, Rouco connaît son heure de gloire et une consécration que d'autres ont attendue toute leur vie. (Rouco renouvellera l'opération de séduction avec Benoît XVI, en 2011, pour les JMJ de Madrid.)

Intellectuellement, le mode de pensée de Rouco est calqué sur celui de Jean-Paul II qui l'a créé cardinal par la suite. Le catholicisme est assiégé par des ennemis ; il faut le défendre. Cette vision obsidionale d'une Église forteresse expliquerait, selon plusieurs témoins, le raidissement du cardinal, sa pente autoritaire, la mobilisation des troupes qu'il décrète pour aller au combat de rue, son goût du pouvoir extravagant et du contrôle.

Sur la question homosexuelle, sa véritable obsession, Rouco se trouve sur la même ligne que le pape polonais : les homosexuels ne sont pas condamnés s'ils choisissent la continence ; et s'ils n'y arrivent pas, on doit leur offrir des « thérapies réparatrices » pour leur permettre d'atteindre la chasteté absolue.

Élu, puis réélu quatre fois, à la tête de la Conférence épiscopale espagnole, Rouco s'y maintiendra pendant douze ans. Sans compter les années où il continuera à tirer les ficelles, en « titiritero », sans avoir officiellement le pouvoir (cela reste vrai encore aujourd'hui). Toujours flanqué de son secrétaire un peu folâtre, dont il est inséparable, et de son coiffeur qui ne le quitte pas d'un peigne, « *una bellísima persona* », reconnaît Rouco, l'archevêque a pris la grosse tête. Un nom propre, qu'il nous faut ici utiliser en nom commun, le définit assez justement : Rouco est devenu un Sodano !

La puissance de Rouco Varela est espagnole, mais elle est aussi romaine. Pour des raisons d'inclinations idéologiques et d'inclinations tout court, Rouco a toujours été en odeur de sainteté au Vatican. Proche de Jean-Paul II et de Benoît XVI qui le défendent en toute circonstance, c'est aussi un intime des cardinaux Angelo Sodano et Tarcisio Bertone. Le pouvoir amenant le pouvoir, Rouco a la haute main sur toutes les nominations espagnoles et, en retour, les prêtres et les évêques lui doivent sa carrière. Les nonces sont aux petits soins avec lui. Et comme en Espagne, l'Église ne mesure son pouvoir que dans le rapport Rome-Madrid, on l'appelle désormais le « vice-pape ».

— Rouco a gouverné par la peur et le commerce d'influence. On a toujours parlé de lui comme d'un « traficante de influencias », me dit un prêtre à Madrid.

Partout Rouco place ses pions et abuse de son pouvoir. Il a ses « hombres de placer » (« hommes de plaisir »), comme on appelait à la cour d'Espagne les bouffons qui faisaient rire le roi. Le fils de sa sœur, Alfonso Carrasco Rouco, est nommé évêque, suscitant une polémique sur son népotisme : on commence à parler de Rouco comme du « cardinal-neveu », ce qui rappelle de tristes souvenirs.

L'argent aussi, ô combien ! Comme le cardinal López Trujillo, comme les secrétaires d'État Angelo Sodano et Tarcisio Bertone, Rouco est, à sa façon, un ploutocrate. La manière dont l'Église a amassé sa fortune sous sa direction reste mystérieuse. Grâce à cet argent (et peut-être celui de la Conférence épiscopale espagnole), il peut cultiver son pouvoir à Rome.

En Espagne même, l'archevêque de Madrid vit comme un prince dans un « ático » restauré en 2004 pour plusieurs millions d'euros. D'un luxe inouï, ce véritable penthouse, avec tableaux de maître, est situé à l'étage supérieur du bien mal nommé Palacio de San Justo, un hôtel particulier du XVIIIe siècle, magnifique et un peu envoûtant avec son baroque tardif (j'ai visité ce palace en rendant visite au cardinal Osoro, successeur de Rouco).

— On ne mesure pas à l'étranger combien l'élection de François a été un drame pour l'épiscopat espagnol, m'explique Vidal. Les évêques vivaient ici comme des princes, au-delà du bien et du mal. Tous les évêchés sont ici des palaces grandioses et l'Église espagnole dispose partout d'un patrimoine immobilier inimaginable, à Madrid, à Tolède, à Séville, à Ségovie, à Grenade, à Saint-Jacques-de-Compostelle… Et voilà que François leur demande de devenir pauvres, de quitter leurs palaces, de revenir à la pastorale et à l'humilité. Ce qui leur coûte ici, avec ce nouveau pape latino, ce n'est pas tant la doctrine, car ils ont toujours été très accommodants dans ce registre ; non, ce qui leur coûte, c'est de devoir s'éloigner du luxe, de cesser d'être princes, de quitter leurs palaces et, comble de l'horreur, de devoir se mettre à servir les pauvres !

Si l'élection de François est un drame pour l'Église espagnole, pour Rouco, c'est une tragédie. Ami de Ratzinger, il a été abasourdi par son renoncement qu'il n'avait jamais imaginé, même dans ses pires cauchemars. Et dès l'élection du nouveau pape, le cardinal-archevêque de Madrid aurait eu cette réplique de tragédien, rapportée par la presse : « Le conclave nous a échappé. »

Sans doute savait-il à quoi s'attendre ! En quelques mois, le pape François met Rouco à la retraite. Il commence par l'éloigner de la Congrégation des évêques, une place de choix qui lui permettait de décider de la nomination de tous les prélats espagnols. Marginalisé au Vatican, il est également prié de quitter, en Espagne même, son poste d'archevêque de Madrid alors qu'il tentait de s'y accrocher en dépit de la limite d'âge. Alors, en furie, accusant tous ceux qui l'ont trahi, Rouco demande impérativement de choisir son successeur et propose trois noms *sine qua non* au nonce en Espagne. La liste revient de Rome avec quatre noms : aucun de ceux que Rouco a proposés !

Mais le plus dur reste à venir. En haut lieu, de Rome même, tombe la sanction la plus inimaginable pour ce prince de l'Église : on lui demande de quitter son penthouse madrilène. Comme Angelo Sodano et Tarcisio Bertone à Rome, dans des circonstances similaires, il refuse catégoriquement, fait traîner les choses. Pressé par le nonce, Rouco propose que son successeur vive à l'étage en dessous du sien, ce qui lui permettrait de rester chez lui, en son palace. Nouveau refus du saint-siège : Rouco doit partir et laisser son appartement luxueux du Palacio de San Justo au nouvel archevêque de Madrid, Carlos Osoro.

Le cardinal Rouco est-il une exception et un cas extrême comme certains le prétendent aujourd'hui, en Espagne, pour se dédouaner et pour tenter de faire oublier ses frasques et sa vie mondaine ? On aimerait le croire. Pourtant, ce mauvais génie est plutôt le produit d'un système engendré par le pontificat de Jean-Paul II où des hommes ont été intoxiqués par le pouvoir et les mauvaises habitudes, sans aucun contre-pouvoir pour freiner leurs dérives. En cela, Rouco n'est pas très différent d'un López Trujillo ou d'un Angelo Sodano. L'opportunisme et le machiavélisme, dont il a été le maestro, ont été tolérés, sinon encouragés, par Rome.

La grille de lecture est triple, ici encore, à la fois idéologique, financière et homophile. Rouco a été longtemps en phase avec le Vatican de Jean-Paul II et de Benoît XVI. Il adhère sans hésiter à la guerre contre le communisme et la lutte contre la théologie de la libération, décrétées par Wojtyła ; il épouse les idées anti-gays du pontificat de Ratzinger ; il fréquente Stanisław Dziwisz et Georg Gänswein, les fameux secrétaires particuliers des papes. Rouco fut le maillon essentiel en Espagne de leur politique, leur allié, leur serviteur et leur hôte dans son luxueux chalet de Tortosa, au sud de Barcelone (selon trois témoignages de première main).

Son entourage est homophile et ses amitiés particulières. Ici encore, on retrouve une matrice commune à l'Italie, à la France, et à tant de pays du monde. Dans les années 1950 et 1960, les homosexuels espagnols choisissaient fréquemment le séminaire pour échapper à leur condition ou à la persécution. Autour de Rouco, les crypto-gays sont nombreux à avoir trouvé refuge dans l'Église.

— Sous Franco, qui était un dictateur en apparence très pieux, très catholique, l'homosexualité était un délit. Il y a eu des arrestations, des peines de prison, des homosexuels envoyés dans des camps de travail. Le sacerdoce apparaissait donc, pour beaucoup de jeunes homosexuels, comme la seule solution contre la persécution. Beaucoup devenaient prêtres. C'était cela la clé, la règle, le modèle, explique Vidal.

Un autre prêtre jésuite interrogé à Barcelone me dit :

— Tous ceux qui se sont fait traiter un jour de « maricón » [pédé] dans les rues de leur village ont fini au séminaire.

Est-ce le chemin de croix pris, station après station, sur la route de Saint-Jacques-de-Compostelle, par Rouco lui-même ? Celui d'une homophilie sublimée à la Maritain ou d'une homophobie intériorisée à la Alfonso López Trujillo (un proche ami de Rouco qui vient le voir fréquemment à Madrid) ? Nous ne le savons pas.

— J'ai enquêté longuement sur ce sujet, poursuit Vidal. Rouco ne s'est jamais intéressé aux filles : les femmes ont toujours été invisibles pour lui. Sa misogynie est affolante. Le vœu de chasteté avec les femmes n'a donc pas été un problème pour lui. Quant aux garçons, il y a beaucoup de choses troublantes, de personnes gays autour de lui, mais pas de traces de réelles inclinations. Mon hypothèse serait que Rouco est asexué.

C'est dans ce contexte que Rouco se lance en 2004-2005, à la fin du pontificat de Jean-Paul II, dans la bataille espagnole du mariage gay.

— Il faut bien voir que pour Sodano, puis pour Ratzinger et Bertone, la proposition de loi en faveur du mariage en Espagne est apparue tout de suite comme un péril sans nom. Ils craignent l'effet boule de neige sur toute l'Amérique latine. Pour eux, il faut stopper définitivement le mariage ici, en Espagne, avant que la contagion ait lieu partout. Ils sont terrorisés par le risque d'effet domino. L'homme de la situation, pour eux, c'était Rouco. Le seul capable de stopper définitivement le mariage, c'était lui, commente Vidal. [https://www.bookys-gratuit.org/]

Rouco ne va pas les décevoir. À peine le Premier ministre Zapatero s'engage-t-il en faveur du mariage en 2004 (il l'a inscrit dans sa plateforme électorale sans penser être élu et il ne croyait pas vraiment lui-même au mariage) qu'il trouve Rouco Varela sur sa route. Et le voici qui fait sa première démonstration de force, sans crier gare. Avec ses « kikos », ses Légionnaires du Christ et l'aide de l'Opus dei, le cardinal rameute les foules. Des centaines de milliers d'Espagnols déferlent dans les rues de Madrid au nom de « la familia sí importa ». Avec eux, les évêques – ils seront vingt à défiler contre le mariage gay durant cette période.

Après ses premiers succès, Rouco se sent conforté dans sa stratégie. Rome applaudit des deux mains. Les manifestations se multiplient en 2004 et le doute commence à s'installer dans l'opinion publique. Le pape Ratzinger félicite Rouco par l'intermédiaire de son secrétaire personnel Georg Gänswein. Rouco a gagné son pari : le gouvernement Zapatero est dans l'impasse.

— Rouco est vraiment devenu notre bête noire à ce moment-là. Il a fait descendre les évêques dans les rues, c'était pour nous inimaginable, m'explique Jesus Generelo, le président de la principale fédération d'associations LGBT, proche de la gauche.

Pourtant, au printemps 2005, la situation se retourne. Les évêques sont-ils allés trop loin dans leurs discours ? Les banderoles brandies dans la rue sont-elles trop outrées ? La mobilisation religieuse rappelle-t-elle le franquisme qui, lui aussi, prétendait se battre pour la famille et les valeurs catholiques ?

— La principale faute de Rouco fut de faire descendre les évêques dans la rue. Franco avait fait cela aussi. Les Espagnols ont immédiatement interprété le message : c'était le retour du fascisme. L'image a été dévastatrice et l'opinion publique s'est retournée, commente José Manuel Vidal.

Après une drôle de guerre de plusieurs mois, les médias basculent en faveur du mariage. La presse, dont plusieurs titres sont pourtant liés à l'épiscopat, se met à critiquer les manifestations et à caricaturer leurs leaders.

Le cardinal Rouco devient lui-même la cible privilégiée. Sa véhémence sur le sujet lui vaut le surnom quelque peu usurpé de « Rouco Siffredi », jusque parmi les prêtres (selon le témoignage de l'un d'entre eux). Sur Internet, le cardinal est caricaturé jusqu'à plus soif : il devient « Rouco Clavel », reine de jour, une allusion au comédien Paco Clavel, reine de nuit, un célèbre chanteur de la Movida, travesti à l'occasion, et toujours dans l'« extravaganza ». « Il est Rouco Varela le jour et Paco Clavel la nuit » devient un slogan à la mode. L'Église perd le soutien de la jeunesse et des grandes villes ; l'élite du pays et les classes économiques se retournent aussi, pour éviter d'apparaître ringardes. Bientôt, les sondages montrent que deux tiers des Espagnols soutiennent la proposition de loi (ils sont environ 80 % aujourd'hui).

Rome, qui suit les débats au jour le jour, commence à s'inquiéter de la tournure que prennent les événements. On reproche à Rouco d'être allé trop loin et d'avoir laissé des évêques littéralement enragés multiplier les dérapages. Le nouveau secrétaire d'État, Tarcisio Bertone, qui fait le déplacement à Madrid en urgence, rencontre Zapatero et demande à Rouco de « se calmer ». Que le nouvel homme fort du Vatican, plus proche collaborateur du pape Benoît XVI, lui-même très homophobe, veuille modérer Rouco : l'image est peu banale.

Il faut dire que, derrière les slogans belliqueux et les banderoles violemment anti-mariage gay, l'épiscopat espagnol est en fait plus divisé qu'on ne l'a dit. Rouco perd le soutien de sa propre Église. Ainsi, le nouveau cardinal Carlos Amigo et l'évêque de Bilbao Ricardo Blázquez (qui sera créé cardinal par François en 2015) contestent sa ligne. L'archevêque de Pampelune, un religieux et bon théologien classé à gauche, ancienne plume du cardinal Tarancón, Fernando Sebastián (que François créera également cardinal dès 2014), attaque même frontalement la stratégie de Rouco qu'il assimile à un retour à l'ancien régime – comprenez : au franquisme.

Bien sûr, Sebastián, Amigo et Blázquez désapprouvent le mariage voulu par Zapatero, mais ils contestent la mobilisation des évêques dans la rue. Ils pensent que l'Église n'a pas à s'immiscer dans les affaires politiques, même si elle peut donner son point de vue éthique sur les débats de société.

Le cardinal Rouco entame un bras de fer au sein de la Conférence épiscopale, appuyé par deux de ses lieutenants. Arrêtons-nous un instant sur ces deux hommes, des figures majeures de l'Église espagnole qui seront toutes les deux écartées par François. Car nulle part la bataille n'aura été aussi vive entre les ratzinguériens et les pro-François qu'en Espagne, et nulle part elle n'aura été aussi dépendante de « rigides qui mènent une double vie ».

Le premier est Antonio Cañizares, archevêque de Tolède et primat d'Espagne. Cet ami de Rouco est aussi un proche du cardinal Ratzinger, au point qu'il est surnommé en Espagne le « petit Ratzinger » (Benoît XVI le créera cardinal en 2006). Comme le cardinal américain Burke, Cañizares adore revêtir la cappa magna, la robe de mariée des cardinaux qui, déployée toutes voiles dehors, fait plusieurs mètres de long et, dans les grandes occasions, est soutenue par les enfants de chœur et de beaux séminaristes.

— Comme Cañizares est tout petit, le voir avec sa robe longue redouble son allure ridicule. Ça lui donne un air de Mari Bárbola ! m'explique un journaliste espagnol réputé (lequel fait référence à la naine des *Ménines* ; une mauvaise blague que plusieurs sources m'ont répétée).

Les témoignages critiques sur Cañizares sont nombreux et les rumeurs sur ses fréquentations mondaines, innombrables. Plusieurs plaintes ont été déposées contre lui devant la justice par des élus et des associations LGBT pour ses propros homophobes et « pour incitation à la haine ». On peine à comprendre si un tel cardinal sert la cause chrétienne ou s'il la caricature. En tout cas, peu après sa nomination, François a choisi de l'écarter de Rome où il était préfet de la Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements et l'a renvoyé en Espagne. Cañizares réclame Madrid à grands cris ; François le raye de la liste et le nomme de force à Valence.

Le deuxième homme du cardinal Rouco est plus caricatural encore, et plus extrémiste, si cela se peut. L'évêque Juan Antonio Reig Pla s'engage dans la bataille anti-mariage à sa manière : avec la subtilité d'une drag-queen qui entrerait dans le vestiaire du Barça.

Outré par le mariage gay et « l'idéologie du genre », Reig Pla dénonce les homosexuels avec une violence apocalyptique. Il publie des témoignages de personnes « guéries » grâce à des « thérapies réparatrices ». Il assimile les actes de pédophilie à l'homosexualité. Plus tard, il ira jusqu'à affirmer, à une heure de grande écoute à la télévision nationale, La Dos, suscitant un scandale également national : « *Os aseguro que los homosexuales encuentran el inferno* » (Je peux vous assurer que les homosexuels iront en enfer).

— L'évêque Reig Pla est sa propre caricature. Il a été le meilleur allié du mouvement gay durant la bataille pour le mariage. Chaque fois qu'il s'exprimait, il nous faisait gagner des supporters ! Heureusement qu'on a eu des adversaires comme lui ! me déclare l'un des responsables d'une association gay madrilène.

La bataille spirituelle et la bataille d'hommes qui se sont jouées dans le pays entre ces six cardinaux et prélats, Rouco-Cañizares-Reig versus Amigo-Blázquez-Sebastián, marque profondément l'Espagne catholique des années 2000. Elle épouse aussi la ligne de fracture entre Benoît XVI et François et continue, encore aujourd'hui, tant elle reste prégnante, à expliquer la plupart des tensions qui subsistent au sein de l'épiscopat espagnol. (Lors de la dernière élection de la Conférence épiscopale espagnole, à un moment où je me trouvais une nouvelle fois à Madrid, Blázquez a été réélu président et Cañizares vice-président, une manière de conserver l'équilibre des forces anti- et pro-François.)

En dépit de la mobilisation exceptionnelle conduite par le cardinal Rouco Varela, l'Espagne devient le 2 juillet 2005 le troisième pays au monde, après les Pays-Bas et la Belgique, à ouvrir le mariage à tous les couples de même sexe. Le 11 juillet le premier mariage est célébré et près de cinq mille couples se marieront durant l'année suivante. C'est une défaite cuisante pour l'aile conservatrice de l'épiscopat espagnol. (Un recours constitutionnel impulsé par le Partido popular, et soutenu par l'Église, sera déposé par la suite ; la décision des juges suprêmes, par huit voix contre trois, sera sans appel et la victoire définitive pour les partisans du mariage.)

Depuis cette date, la question du mariage gay est restée la ligne de fracture principale de l'Église espagnole. Pour la comprendre, il faut pourtant la penser de manière contre-intuitive : ne pas croire que les évêques « gays » seraient nécessairement dans le clan des défenseurs du mariage et que les prélats « hétéros » y seraient hostiles. La règle, comme partout, est plutôt inversée : ce sont les plus bruyants et les plus anti-gays qui sont souvent les plus suspects.

L'épiscopat espagnol est, comme partout, richement homosexualisé. Parmi les treize cardinaux que compte le pays actuellement (quatre sont électeurs et neuf non électeurs de plus de quatre-vingts ans), les bons connaisseurs de la chose estiment qu'une majorité seraient homophiles ou pratiquants. Quant à la bataille qui s'est jouée sur le mariage gay entre le camp Rouco-Cañizares-Reig, d'une part, et le camps Amigo-Blázquez-Sebastián, d'autre part, elle compte plusieurs « sympathisants ». L'un de ces cardinaux espagnols vit avec son amant ; un autre est connu pour draguer éhontément les séminaristes ; et un troisième préfère ne pas trop dire du mal des gays « tant il sait que sa voix le trahirait », selon la même source. (Outre une centaine d'interviews que j'ai réalisées à Madrid et Barcelone, j'utilise ici le témoignage d'un proche du cardinal Osoro ainsi que les informations internes à la Conférence épiscopale espagnole communiquées par l'un de ses responsables.)

Toujours est-il que le pape François connaît parfaitement l'épiscopat espagnol, ses délires, ses charlatans, ses cocottes, et qu'il en a bien décrypté les codes. Aussi, dès son élection, en 2013, il va choisir de faire le grand ménage en Espagne.

Les trois cardinaux modérés qu'il crée (Osoro, Blázquez et Omella) confirment cette reprise en main. Le nonce apostolique Fratino Renzo, dont le train de vie, les parties de golf, les amitiés et la rigidité choquent également François, est totalement court-circuité (et son départ déjà programmé). Quant à l'évêque-charlatan Reig Pla, qui attendait la pourpre, il l'attend encore.

— On est au début d'une nouvelle transition ! me lâche José Beltrán Aragoneses, rédacteur en chef de *Vida Nueva*, le journal de la Conférence épiscopale espagnole.

Le nouvel archevêque de Barcelone Juan José Omella y Omella me confirme, en termes prudents et diplomatiques, un peu codés, le changement de ligne lorsqu'il me reçoit dans son beau bureau, à côté de la cathédrale catalane :

— Depuis le concile, l'épiscopat espagnol a compris la leçon : nous ne sommes pas des politiciens. Nous ne voulons pas intervenir dans la vie politique, même si nous pouvons exprimer notre pensée du point de vue moral… [Mais] je pense que nous devons être sensibles aux soucis des gens. Ne pas s'engager sur le plan politique, sinon dans le respect. Un respect, pas une attitude belligérante, pas une attitude de guerre ; [au contraire, il nous faut avoir] une attitude d'accueil, de dialogue, ne pas juger comme l'a rappelé François [avec son « Qui suis-je pour juger ? »]. Nous devons aider à mieux construire notre société, résoudre ses problèmes et toujours avec le regard des plus pauvres.

Le propos est habile. Chirurgical. La page Rouco est tournée. Omella, un ancien missionnaire au Zaïre, est le nouvel homme fort du catholicisme espagnol. Celui qui avait refusé de descendre dans la rue contre le mariage homosexuel a été créé cardinal par François. Il siégera à la Congrégation des évêques, à la place du conservateur Cañizares, éliminé. Intransigeant sur les abus sexuels des prêtres (contrairement à d'autres évêques espagnols qui les ont parfois couverts), peu suspect de double vie, Omella est également plus tolérant sur les gays, selon une loi sociologique désormais bien établie dans ce livre.

Lors d'un de mes voyages à Madrid, au moment où les évêques se déchiraient pour l'élection de leur nouveau président au sein de la Conférence épiscopale espagnole (CEE), une importante association LGBT a menacé de publier la liste de quatorze évêques homosexuels (« *los obispos rosa* »). Cette promesse de « outing » n'a guère suscité de réactions ; tout le monde, dans les médias locaux, savait à quoi s'en tenir depuis longtemps ! Et quoi qu'il arrive, on devinait qu'un de ceux-là serait probablement élu à la Conférence épiscopale !

Un soir où j'assiste justement à une émission en direct dans les studios de la COPE, une radio de grande audience qui dépend de l'épiscopat, je suis surpris que l'élection du nouveau président de la CEE apparaisse comme un événement en Espagne (alors qu'il ne suscite pas le moindre intérêt en France). Faustino Catalina Salvador, le rédacteur en chef des programmes religieux de la COPE, pronostique la victoire du cardinal Blázquez, la tendance pro-François ; d'autres intervenants, celle de Cañizares, l'aile ratzinguérienne et pro-Rouco.

Après l'émission, je continue la conversation avec certains des journalistes du talk-show auquel je viens d'assister. Je suis surpris d'entendre dire à propos de tel ou tel cardinal espagnol qu'il est « en el armario » ou « enclosetado » (dans le placard). Tout le monde est au courant et parle presque ouvertement de l'homosexualité de certains prélats. La question gay apparaît même comme l'un des sujets sous-jacents, l'un des enjeux, de l'élection du nouveau président de la Conférence épiscopale !

— Les gens pensent que l'homme de François en Espagne, c'est Osoro. Ce n'est pas le cas. L'homme de François, c'est Omella y Omella, résume un cadre important de la Conférence épiscopale, lui-même homosexuel, avec qui je passe plusieurs soirées à discuter.

Un peu à l'écart de tous ces débats et sage, l'archevêque de Madrid, Carlos Osoro, est le grand perdant de cette élection de la CEE. Lorsque je le rencontre pour une interview, je comprends que cet homme compliqué, qui vient de l'aile « droite » mais s'est rallié à François, se cherche un peu. Comme tous les nouveaux convertis au pape argentin, qui l'a créé cardinal, il veut montrer patte blanche. Et pour donner des gages à Rome sur le thème de la pastorale, il est allé jusqu'à visiter l'église des « pauvres » de Padre Angel dans le quartier gay de Chueca. Le jour où je m'y suis rendu à mon tour, les sans domicile fixe s'y pressaient, heureux de trouver un lieu où les cafés chauds, le wifi, les croquettes pour leur chien et les toilettes étaient gratuits. « Tapis rouge pour les pauvres », m'a dit le prêtre de la CEE qui m'accompagnait.

— Les homosexuels fréquentent aussi cette église. C'est la seule qui les traite bien, me dit-il.

Auparavant, l'église San Antón était fermée, abandonnée, comme de plus en plus souvent les petites églises catholiques isolées en Espagne. La crise des vocations sacerdotales est affolante ; les paroissiens se raréfient partout (moins de 12 % des Espagnols sont encore pratiquants selon les démographes) ; les églises sont vides ; et les nombreuses affaires d'abus sexuels gangrènent l'épiscopat. Le catholicisme espagnol décline dangereusement dans l'un des pays du monde où il fut le plus influent.

— Au lieu de laisser l'église fermée, le cardinal Osoro l'a donnée à Padre Angel. C'était habile. Depuis, elle revit. Il y a des gays tout le temps, des prêtres gays, mêlés aux SDF et aux pauvres de Madrid. Padre Angel a dit aux gays et aux transgenres qu'ils étaient les bienvenus, que cette église était leur maison, alors, ils sont venus ! poursuit le prêtre.

Voilà les « périphéries » chères au pape François réintégrées dans une église de centre-ville devenue « la casa de todos ». Le cardinal Osoro, désormais gay-friendly, est allé jusqu'à accepter de serrer la main des membres de l'association Crismhom qui s'y réunissent (des messes pour les personnes homosexuelles sont actuellement célébrées à Madrid par un prêtre gay, comme j'ai pu le constater). Le cardinal était un peu crispé mais il a fait le « job », selon plusieurs témoins.

— On a échangé quelques mots et quelques numéros de téléphone, confirme un habitué de l'église.

L'assistant d'Osoro me dira d'ailleurs qu'il s'inquiète du fait que « le cardinal donne son numéro à tout le monde : la moitié des Madrilènes ont son portable ! » – et Osoro me le donnera aussi lors de notre entretien.

— Padre Angel a même tenu à faire dans son église les funérailles de Pedro Zerolo. C'était très émouvant. Toute la communauté gay, tout le quartier de Chueca, à deux pas, est venu avec des rainbow flags, poursuit le prêtre espagnol de la CEE.

Zerolo, dont j'ai vu si souvent les photos dans les associations LGBT de Madrid, est considéré comme l'icône du mouvement gay espagnol. Il a été l'un des artisans de l'ouverture du mariage aux homosexuels et a épousé son compagnon quelques mois avant sa mort, des suites d'un cancer. Et le prêtre d'ajouter :

— Ses funérailles furent grandioses et très émouvantes. Mais ce jour-là, le cardinal Osoro, assez mécontent, a dit à Padre Angel qu'il était allé peut-être un peu trop loin.

17.

La fille aînée de l’Église

Après l'Espagne et avant l'Italie, attachons-nous maintenant à la France qui a connu, elle aussi, ces dernières années tous les excès du catholicisme – ses préjugés, ses fulgurances, et ses abus sexuels. La diplomatie vaticane y a agité ses pions. Et la France est ainsi devenue un immense terrain de jeu, au mépris de la laïcité : cette guerre contre le « mariage pour tous », voulue par le Vatican, commença par une victoire à Marengo et se termina par une défaite à la Pyrrhus.

La France, « fille aînée de l'Église » – arrêtons-nous pour commencer sur cette expression répétée jusqu'à plus soif par tous les cardinaux et évêques français, et remise au goût du jour par le pape Jean-Paul II lors de son premier voyage officiel en France. La formule, absurde et déjà raillée par Rimbaud, est un poncif d'archevêques sans idées. Signe d'une singularité nationale, et déjà d'une critique de Rome, elle a été inventée en 1841 par un père dominicain, Henri-Dominique Lacordaire, dont on a vu qu'il formait avec son « ami » Charles de Montalembert un couple homophile qui ne dit pas son nom.

Le cardinal Barbarin, archevêque de Lyon, est justement un « fils aîné de l'Église », et il aime à rappeler son titre ronflant de « primat des Gaules ». Pourtant, il est aujourd'hui le plus connu – et le plus contesté – des prélats français. Il résume à lui seul la grandeur et le discrédit de l'Église et le symbole de son hypocrisie.

Tout avait pourtant bien commencé. Philippe Barbarin a longtemps été un prêtre sans histoire, fils de militaire, bon pratiquant dans la bonne ornière et dans la bonne paroisse, dont le parcours rectiligne faisait la fierté de son entourage. Lecteur de Jacques Maritain, de Julien Green et de François Mauriac, c'est un lettré plus qu'un intellectuel. Ce prêtre-voyageur, qui a la passion du monde arabe (il est né au Maroc), a peu fait parler de lui, sinon pour défendre les chrétiens d'Orient. Mais soudain, en 2012, il se lance dans la plus grande bataille de sa vie – celle qui allait le placer sous tous les projecteurs et le perdre. Il décide de se mobiliser, « pour des raisons qui lui sont propres » (selon l'expression ironique de l'un des porte-paroles des évêques de France), contre le mariage pour tous.

L'ouverture du mariage aux couples de même sexe est une promesse de campagne du candidat François Hollande. Élu président de la République, il décide dès 2012 de tenir cet engagement et le projet de loi est déposé.

Cet automne-là, un groupe d'associations disparates, souvent catholiques ou proches des milieux conservateurs, se réunit dans un collectif pour organiser les premières manifestations de rue. Dès novembre, des élus de la droite parlementaire et de l'extrême droite les rejoignent. Une partie limitée de l'épiscopat français se joint également aux défilés et le cardinal Barbarin – fait rare au pays de la séparation de l'Église et de l'État – se montre pour la première fois dans la rue. Avec ce que son seul nom apporte à la cause, le voici bientôt propulsé en tête des cortèges.

Pourquoi s'est-il mobilisé ? Pourquoi cet intransigeant versatile a-t-il pris le risque de s'afficher ? Beaucoup comprennent la position de l'Église dans ce débat, mais parmi les dizaines d'évêques et de prêtres français que j'ai interrogés, personne ne décrypte vraiment l'engagement si personnel, si obsessionnel, si fanatique de Barbarin. Le cardinal n'a pas été seulement en désaccord avec le projet de loi, ce qui aurait été compréhensible : il en a fait une affaire personnelle en prenant la tête des manifestations, au risque de susciter des interrogations sur ses motivations.

Les opposants au projet de mariage pour tous inventent un nom habile : la Manif pour tous. Expression qui contribue à fédérer les oppositions, réunies sous la même banderole. Et ça marche ! Dans les rues, des dizaines de milliers de personnes défilent, bientôt des centaines de milliers avec des slogans tour à tour rigolos ou plus vicieux : « On veut du sexe, pas du genre » ; « Stop à la familiphobie » ; « Papa porte un pantalon » ; ou le très délicat : « Y a pas d'ovules dans les testicules. » Parfois, les formules poétiques font sourire : « Les enfants naissent dans les choux et dans les roses, pas dans les arcs-en-ciel. »

L'ancien Premier ministre François Fillon, proche de la droite catholique, descend lui-même dans la rue et promet qu'une fois revenus au pouvoir, Les Républicains abrogeront la loi et « démarieront » les couples gays. Le cardinal Barbarin, désormais chantre du cléricalisme le plus obscur, s'enflamme contre une loi inique qui vient contredire la Bible. En contradiction avec la laïcité et toute l'histoire de France depuis la Révolution de 1789, il nie l'autorité du Parlement en prétendant que la Bible prévaut sur le droit : « Pour nous, la première page de la Bible, qui dit que le mariage unit un homme à une femme, a un peu plus de force et de vérité qui traversera les cultures et les siècles que les décisions circonstancielles ou passagères d'un Parlement. » Comment cet homme si avisé commet-il une telle erreur, bafouant jusqu'à la célèbre parole du Christ : « Il faut rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » ?

Barbarin ajoute, dans une interview radio, comme si cette première provocation ne suffisait pas, que la reconnaissance du mariage gay anticiperait la volonté de « faire des couples à trois ou à quatre » et, par la suite, de faire tomber « l'interdiction de l'inceste » ou celle de la polygamie. Par ces amalgames nauséabonds, Barbarin se coupe d'une large partie de l'opinion publique et, ce qui est plus grave pour son combat, des catholiques modérés.

De son côté, le pape Benoît XVI sort de sa réserve en novembre 2012 pour soutenir les évêques de France dans leur combat contre le mariage gay. Il les appelle à s'exprimer « sans peur », avec « vigueur » et « détermination », sur les « débats de societé [comme] les projets de lois civiles pouvant porter atteinte à la protection du mariage entre l'homme et la femme ».

Il est indéniable que les mobilisations sont un succès. On a parlé de « Mai 68 conservateur », même si les foules qui défilent dans les rues resteront toujours bien inférieures aux marches des fiertés (le nom français de la Gay Pride parisienne annuelle). Le gouvernement de gauche est paralysé et le projet de loi revu à la baisse : on en élimine la « procréation médicalement assistée » et la « gestation pour autrui », qui devaient accompagner l'ouverture du mariage aux couples de même sexe. Mais le droit à l'adoption est maintenu.

La Manif pour tous devient un mouvement sociétal influent qui crée bientôt sa branche politique, appelée Sens commun. Parmi les leaders de ces deux groupes imbriqués de façon maligne, plusieurs figures controversées commencent pourtant à susciter des critiques. C'est d'abord le cas d'une certaine Virginie Merle, humoriste qui a longtemps joué dans les cabarets gays : plus connue sous le nom de Frigide Barjot (un jeu de mots douteux avec celui de l'actrice Brigitte Bardot), elle devient la porte-parole du mouvement. Que celle qui a chanté « Fais-moi l'amour avec deux doigts parce qu'avec trois ça rentre pas » se mette à défiler aux côtés de l'ancien Premier ministre François Fillon et du cardinal Barbarin ne laisse pas de surprendre. « Par quel mystère l'Église catholique s'est-elle ralliée à son panache rose ? » s'interroge un journaliste de *L'Obs*.

Bourgeoise ayant grandi dans la Jaguar d'un père proche de l'extrême droite et qui a fréquenté plus que de raison les réseaux lepénistes, Frigide Barjot est sa propre caricature. On se souvient d'elle, saoule et aguicheuse, chantant sur les tables du club gay parisien Le Banana Café, entourée de drag-queens ! Mieux : elle est allée jusqu'à célébrer le mariage parodique d'un militant gay, lors d'une soirée à Paris. À cinquante ans, elle affirme « avoir jeté sa pilule ».

La voici propulsée symbole de la Manif pour tous, dont elle entend faire une « catho-pride ». Elle se prétend « porte-parole de Jésus ». Son discours est à ce point outré, anti-gay et surtout incohérent, qu'on peine à comprendre pourquoi des notables et des éminences se risquent à ses côtés.

Le cardinal Barbarin, qui donne du « chère Frigide » à Barjot, forme bientôt avec elle le couple le plus en vue de la Manif – et son emblème. Que cet homme closeted dans sa soutane stricte défile main dans la main avec une folle en minijupe rose et à la crinière jaune a choqué bien des catholiques. « Je suis une fille à pédés », répète-t-elle en boucle, sans deviner qu'elle compromet tous ceux qui l'entourent.

Un prêtre français influent au sein de la Conférence épiscopale de France se montre particulièrement critique :

— Nous avons tous été surpris par la pente populiste de Barbarin. Cet anti-intellectualisme ne ressemble pas au catholicisme français. Ici, nous sommes les enfants de Jacques Maritain, de Georges Bernanos et de Paul Claudel, pas de Frigide Barjot ! Le catholicisme français est lettré, pas illuminé ; il y a un courant dévot, très à droite certes, mais même celui-là s'est toujours voulu intellectuel. Barbarin, lui, s'affiche avec une cinglée péroxydée !

Avec sa « Chère Frigide Barjot », Barbarin se démène pour sa nouvelle cause : il mobilise les prêtres et les fidèles, qui organisent la distribution des tracts politiques au fond des églises. Il sillonne son diocèse, en soutane et écharpe bariolée, et zigzague sur les plateaux de télévision en clergyman.

— Le cardinal est assez schizophrène, me confie l'un de ses anciens collaborateurs qui a préféré s'éloigner de lui car il ne se sentait plus très à l'aise dans son entourage.

L'homophobie du cardinal est d'autant plus surprenante, me dit la même source, que les rumeurs sur cet entourage sont justement récurrentes. Certains de ses collaborateurs seraient même des gays « notoires », selon l'adjectif utilisé jadis par la police. C'est aussi le cas de plusieurs des évêques qui se mobilisent, hystériques, dans certaines villes de France. L'homosexualité de l'épiscopat français est, comme les relations incestueuses dans la cour royale de *Game of Thrones*, l'un des secrets les mieux gardés – mais aussi les plus partagés.

En France, le cléricalisme, c'est-à-dire l'immixtion abusive du clergé en politique, a mauvaise presse. Elle rappelle de tristes souvenirs : la monarchie qui était fondée sur « l'alliance du trône et de l'autel » ; la contre-Révolution ; la Restauration et les ultramontains ; les catholiques antisémites et anti-dreyfusards ; la bataille autour de la loi de 1905 ; le régime de Pétain à Vichy fondé sur « l'alliance du sabre et du goupillon ». Or, les artisans du combat contre le mariage, d'ailleurs débordés par des groupuscules violents, se sont rapprochés de l'extrême droite. Pour avoir oublié que l'ingérence de l'Église dans les affaires politiques est, en France, une tradition assez largement étrangère à la culture nationale, l'Église perd la bataille de l'opinion.

En rupture avec la matrice française d'une Église catholique jouissant d'une certaine indépendance vis-à-vis du saint-siège, le cléricaliste Barbarin a-t-il été manipulé par le Vatican ? Cela se peut. Selon plusieurs sources, le primat des Gaules aurait pris ses ordres directement à Rome et non pas à Paris. Vaniteux, le cardinal s'est toujours adressé à Dieu plutôt qu'à ses saints ! Surtout qu'à cette époque, la Conférence épiscopale française est très dysfonctionnelle : son président, Georges Pontier, est absent ; quant au terne cardinal André Vingt-Trois, pourtant archevêque de la capitale et modérément gay-friendly (il a animé un séminaire pastoral pour les personnes homosexuelles au collège des Bernardins de 2011 à 2013), il est discret et fuit les médias. Barbarin occupe seul l'espace.

Parmi les donneurs d'ordre de Barbarin à Rome, on me cite, outre les responsables des congrégations des Évêques et de la Doctrine de la foi, le cardinal français Dominique Mamberti, alors « ministre » des Affaires étrangères de Benoît XVI et aujourd'hui patron du Tribunal suprême de la Signature apostolique, la cour suprême du Vatican, où il m'a reçu. L'homme est discret et élégant, longiligne. Rarement j'ai rencontré un cardinal à ce point distingué, ce qui tranche par rapport à tant de prélats déboutonnés. Un essayiste français proche de lui me dit qu'on le surnomme « l'homme aux cent soutanes », ce qui est sans doute exagéré. Sa sollicitude, sa courtoisie ne sont pas feintes, n'était la sécheresse de sa conversation qui a fait dire au cardinal Jean-Louis Tauran que Mamberti était « intimidant à force d'être timide ». À tel point qu'il ne dit rien, durant notre échange quelque peu protocolaire ; il reste constamment sur ses gardes et il m'est difficile de savoir si Mamberti ou l'un de ses pairs a vraiment pu « piloter » le cardinal Barbarin depuis Rome, ou si ce dernier a fait cavalier seul.

La loi sur le mariage pour tous est, malgré ces mobilisations de masse, finalement votée le 17 mai 2013. Elle est adoptée à une très large majorité à l'Assemblée nationale par 331 députés contre 225, soit plus de 100 voix d'avance. La France devient ainsi le quatorzième pays à autoriser le mariage entre personnes de même sexe. Des milliers de couples homosexuels se marient dans les semaines qui suivent et une large majorité de Français, plus des deux tiers, approuve désormais cette loi. Il y a plus : 63 % des personnes interrogées considèrent aujourd'hui qu'un couple d'homosexuels vivant avec ses enfants « constitue une famille à part entière ». Preuve de ce consensus rapide : les principaux candidats de droite à l'élection présidentielle de 2017 ne proposeront plus d'abroger la loi sur le mariage. Quant aux catholiques modérés, ils reconnaissent désormais que grâce aux unions de même sexe, l'institution du mariage, qui était en déclin, retrouve du tonus et que la courbe s'inverse !

La croisade outrancièrement caricaturale du cardinal Barbarin ainsi que les débordements occasionnés par les extrémistes de droite ont favorisé le basculement de l'opinion. Ce fut une aubaine pour la gauche qui n'a plus eu à défendre le mariage mais seulement à se mobiliser au nom de la « laïcité ». Quant à la Manif pour tous et à sa branche politique Sens commun, leur défaite n'en fut que plus amère, non seulement parce que la loi votée a créé un consensus national, mais aussi parce qu'elle a conduit la majorité de leurs leaders à rejoindre le parti de Marine Le Pen ou à appeler à voter pour elle. En fin de compte, les masques sont tombés : au terme de plusieurs années de combat un peu circulaire, ce catholicisme d'intransigeance et d'identité boucle la boucle : il a fait le jeu de l'extrême droite. Un coming out enfin !

Pour le cardinal Barbarin, la situation aussi se retourne. Le chantre des anti-mariage gay est convoqué par la police lyonnaise et subit un interrogatoire de plus de dix heures, avant d'être cité à comparaître par la justice. Dix victimes d'abus sexuels l'accusent d'avoir couvert des faits graves de pédophilie et des agressions sexuelles sur mineur, commises par un prêtre de son diocèse. Bientôt, plus de cent mille Français signeront une pétition pour demander sa démission. Il est reproché à Mgr Barbarin de ne pas avoir dénoncé les agissements du prêtre quand il en fut informé et de l'avoir maintenu en fonction, au contact d'enfants, jusqu'en 2015. D'autres abus commis par des prêtres sous son autorité – portant à huit le nombre de cas – éclatent peu après. Au total, l'opinion publique découvre stupéfaite que plus de vingt-cinq évêques ont couvert méthodiquement plus de trente-deux prêtres accusés de tels forfaits, avec trois cent trente-neuf victimes présumées (selon les révélations du site Mediapart en 2017). Un véritable « Spotlight français ».

Depuis, l'affaire Barbarin n'a cessé de défrayer la chronique. Des centaines d'articles ont été publiés et plusieurs livres de grands journalistes, comme ceux de Marie-Christine Tabet (*Grâce à Dieu, c'est prescrit*) ou d'Isabelle de Gaulmyn (*Histoire d'un silence*), ou encore une longue enquête de Cécile Chambraud pour *Le Monde*, et une émission « Cash Investigation » d'Élise Lucet pour France 2, ont détaillé les pratiques de « cover-up » du cardinal. Une véritable omerta.

Y a-t-il une morale dans l'Église catholique ? En tout cas, la concomitance des dates reste troublante : quand le cardinal Barbarin défilait dans les rues contre le mariage pour tous, il était sur le point d'être dénoncé pour avoir couvert des prêtres pédophiles ! (À ce stade de la procédure, Mgr Barbarin, qui nie les faits, est cité à comparaître pour un délit passible de trois ans de prison ; n'ayant pas encore été jugé ni condamné – le procès a été reporté à 2019 –, il bénéficie en droit français de la présomption d'innocence.)

Deux autres figures clés du catholicisme français et véritables stars de la Manif pour tous reflètent l'hypocrisie du système catholique. La première est un célèbre prêtre et thérapeute, rattaché au diocèse de Paris : Tony Anatrella. Penseur fétiche des anti-mariage, proche du cardinal Ratzinger, il a été nommé « consulteur » au Vatican pour les conseils pontificaux chargés de la famille et de la santé. Grâce à cette reconnaissance romaine, il devient alors la voix quasi officielle de l'Église sur la question gay, alors même qu'il amorce un virage de plus en plus intégriste.

Vers le milieu des années 2000, Anatrella est chargé par la Conférence des évêques de France de rédiger l'argumentaire contre le mariage gay. Ses notes, ses articles et, bientôt, ses livres sont de plus en plus violents, non seulement contre le mariage, mais aussi, plus largement, contre les homosexuels. De toutes ses forces, et sur tous les écrans médiatiques, le prêtre-thérapeute va jusqu'à refuser « la reconnaissance légale de l'homosexualité » (dépénalisée pourtant, en France, depuis Napoléon). Adoubé par la Manif pour tous, il en devient l'un des théoriciens. « La Manif pour tous donne un coup de vieux aux politiques », se félicite le prélat dans d'innombrables interviews, ajoutant que « le "mariage" homosexuel est la décision la plus ringarde des idéaux de Mai 68 ! ». Charitable, Anatrella se fait aussi le chantre des « thérapies réparatrices » qui offriraient, selon lui, aux homosexuels une solution pour cesser de l'être.

Le prêtre étant également psychanalyste – bien que n'appartenant à aucune société de psychanalyse –, il offre justement des séances de « conversion » à ses patients, de préférence masculins, dans un cabinet spécialisé. Là, il accueille de jeunes séminaristes pleins de doutes et des garçons de familles catholiques bourgeoises ayant des problèmes avec leur identité sexuelle. Le docteur Anatrella cache pourtant bien son jeu, lorsqu'il explique que, pour corriger le Mal, il faut se déshabiller et se faire masturber par lui ! Le charlatan opère de nombreuses années jusqu'à ce que trois de ses patients décident de porter plainte contre lui pour des agressions sexuelles et des attouchements récurrents. Le scandale médiatique est d'ampleur internationale, surtout qu'Anatrella a été proche, à Paris, du cardinal Lustiger et, à Rome, des papes Jean-Paul II et Benoît XVI. Étrangement, avant même tout verdict, le nom de Tony Anatrella est gommé des publications officielles et cet ex-maître à penser disparaît soudainement des références de la Manif pour tous. (M. Anatrella a nié ces accusations. Son procès judiciaire a débouché sur un classement sans suite pour cause de prescription, mais il a néanmoins établi les faits ; il a été suspendu de sa charge et une procédure canonique a été engagée par le cardinal de Paris ; en juillet 2018, au terme de ce procès religieux, le prêtre a été sanctionné et suspendu définitivement de toute pratique sacerdotale publique par le nouvel archevêque de Paris, Mgr Aupetit.)

Le second cas, celui de Mgr Jean-Michel Di Falco, est différent. Ce prélat ultramédiatique fut longtemps le porte-parole de la Conférence épiscopale française. Le père Di Falco s'est montré, contrairement à Anatrella, plutôt compréhensif sur la question homosexuelle. Je l'ai connu, jadis, et il n'était pas homophobe : tout au contraire, il m'a même toujours paru particulièrement gay-friendly . Un peu trop, peut-être !

Nommé évêque de Gap, le flamboyant Di Falco a fait l'objet de critiques sévères sur son train de vie somptueux, son entregent ; ce jet-setteur aurait même laissé un gouffre financier dans son diocèse de 21 millions d'euros. Plus grave : Jean-Michel Di Falco a été également accusé d'abus sexuels par un homme. L'affaire a eu un fort retentissement avant d'être classée en raison de sa prescription et pour défaut de preuves suffisantes (Di Falco a toujours nié les faits ; le plaignant a fait appel). Le pape François a néanmoins accepté la mise à la retraite de l'évêque le plus médiatique du catholicisme français.

Ces dernières années, soixante-douze autres prêtres français ont été mis en examen ou condamnés pour des abus sexuels, commis dans la très grande majorité sur des garçons. Selon les chiffres de la Conférence épiscopale française, on recense environ deux cent vingt nouveaux cas d'abus de ce type chaque année.

À force d'hypocrisie, de double vie et de mensonges, l'Église de France peine aujourd'hui à convaincre du bien-fondé de ses positions morales dans une société largement déchristianisée. Ses séminaires se sont vidés ; ses prêtres meurent et ne sont guère remplacés ; ses paroisses sont désertes ; le nombre de mariages catholiques et de baptêmes s'est effondré ; enfin le nombre de catholiques « pratiquants réguliers » est devenu marginal (entre 2 et 4 % de la population aujourd'hui, contre 25 % en 1960). La France est désormais l'un des pays les moins croyants au monde.

Parangon d'opacité, l'épiscopat a trop longtemps dissimulé sa sociologie à dominante homosexuelle, clé de lecture des mobilisations de l'Église contre le mariage pour tous. La « fille aînée de l'Église » serait-elle devenue l'une des capitales de Sodoma ?

Depuis janvier 2018, un nouvel archevêque de Paris a été nommé, qui aspire à redonner des muscles au catholicisme français et à remettre de l'ordre dans une machine malade. Il s'agit de Mgr Michel Aupetit, qui fut longtemps médecin et célibataire ; il n'est entré au séminaire que tardivement, à trente-neuf ans. Ordonné prêtre à quarante-quatre ans, il a été affecté au début de sa carrière à l'église Saint-Paul du Marais, là où, dans *Les Misérables*, Marius épouse Cosette !

— C'est un choix très judicieux du pape François, me confie, d'un ton huile d'olive, le cardinal français Jean-Pierre Ricard, lors d'un déjeuner à Bordeaux.

Un avis positif qui est partagé par beaucoup.

— Avant d'être ordonné, Aupetit ne s'est pas marié : on ne lui connaît aucune femme. Il semble avoir fait volontairement vœu de chasteté hétérosexuelle avant même l'obligation de chasteté sacerdotale. Une fois ordonné, il a eu la particularité d'être le vicaire de la paroisse de Saint-Paul et l'aumônier du Marais, le quartier gay de Paris, raconte un prêtre de cette paroisse qui l'a bien connu.

Ce prêtre, visiblement lui-même pratiquant, ajoute en souriant :

— Avec l'église Sainte-Eustache, où officiait le père Gérard Bénéteau, et celle de l'ancien évêque d'Évreux Jacques Gaillot, Saint-Paul-Saint-Louis-du-Marais est l'une des paroisses les plus symboliquement gays de France !

Un curé qui a longtemps travaillé avec Aupetit dans le diocèse de Nanterre me raconte également ce qu'il sait. Le prêtre, d'ailleurs, assume sans détour, lui aussi, son homosexualité avec moi ; il drague éhontément les serveurs lors d'une dizaine de déjeuners ou de dîners que nous passons ensemble.

— Mgr Aupetit est un évêque qui prend le temps d'écouter. Contrairement au cardinal Barbarin, par exemple, qui n'avait jamais de temps pour les prêtres de son diocèse, Aupetit nous connaît tous très bien. C'est un homme prudent et réfléchi. Ce n'est certes pas un progressiste : il emploie souvent les termes de la droite dure et il est très hostile à la procréation médicalement assistée et à tout ce qui touche la génétique ou l'euthanasie. Mais c'est un homme de dialogue. On peut parler avec lui jusqu'à ce qu'il se soit fait sa propre opinion sur un sujet ; à partir de là, il devient très autoritaire et très clérical, un peu comme tous les nouveaux convertis.

Si l'évêque est apprécié de ses collaborateurs et s'il a bonne réputation, la promotion d'Aupetit à Paris a été vivement contestée au sein même de la Conférence des évêques de France. On l'y accusait d'être trop « à droite », trop « rigide » ou trop « efféminé ». Plusieurs prélats proches de l'archevêque de Rouen, Dominique Lebrun, ont même tenté de faire capoter sa nomination ; l'un des porte-parole de la Conférence épiscopale française m'a même certifié, peu avant sa désignation, que « l'évêque de Nanterre ne serait jamais confirmé à Paris par le pape François ». La bataille autour de la nomination d'Aupetit aurait notamment été mêlée à des intrigues vertigineuses d'initiés, opposant en particulier « plusieurs chapelles homophiles de l'épiscopat », selon deux sources internes.

Nous verrons dans les années à venir si le nouvel homme fort de l'Église de France est capable de redonner un cap aux catholiques français, profondément divisés et durablement déboussolés.

18.

La CEI

Soudain, le cardinal italien Angelo Bagnasco enlève l'anneau épiscopal de son annulaire droit et me le donne spontanément. Avec une précision de diamantaire, ce petit homme tout froissé me tend la bague au cœur de sa main et je prends l'anneau au creux de la mienne. J'admire la chose. La scène se passe à la fin de notre conversation, alors que nous échangeons sur la tenue des cardinaux et sur l'anneau cardinalice. Pour un évêque ce n'est pas l'« anneau du pêcheur », réservé au pape, mais la marque de sa relation privilégiée avec les fidèles. Il remplace l'alliance des personnes mariées, peut-être pour signifier qu'ils ont épousé leurs brebis. À ce moment précis, sans ses attributs et le
symbole de sa charge épiscopale, le cardinal se sent-il scruté et comme mis à nu ?

Si sa montre est luxueuse et sa chaînette d'évêque avec croix pectorale de métal précieux également luxuriante, l'anneau d'Angelo Bagnasco est plus simple que je ne l'aurais rêvé. À l'annulaire des nombreux cardinaux et archevêques que j'ai visités, j'ai vu des pierres si précieuses, si osées dans leurs couleurs vert améthyste, jaune rubis et violet émeraude, que je me suis demandé s'il ne s'agissait pas de simples quartz translucides peints à Marrakech. J'ai vu des anneaux qui déformaient les doigts ; des cardinaux homophiles porter un anneau grenat qui, dit-on, chasse les démons ; et, aux mains de cardinaux closeted, des bagues avec, en chaton, des aventurines. Et quel chaton ! Tous savent que la faute serait de mettre l'anneau au pouce. Ou à l'index !

Il faut dire que tous les cols romains et tous les clergymen se ressemblent. Et même si Maria, l'une des vendeuses de De Ritis, un magasin sacerdotal réputé, situé près du Panthéon à Rome, s'est efforcée de m'expliquer la diversité des coupes et des formes, pour un regard laïque comme le mien, il y a bien peu de différence entre ces habits étouffe-chrétien. Faute de variété dans leur tenue – tous les cardinaux n'ont pas l'audace de Son Éminence Raymond Burke –, les hauts prélats compensent donc ce manque par les bijoux. Et quels bijoux ! Une véritable « pluie de vent de diamants », comme l'écrit le Poète ! Que d'élégance, que de style, que de goût dans le choix des tailles, des assortiments et des couleurs. Ce saphir, ce diamant, cet écrin, ce rubis-balais, ces pierres sont si fines, si travaillées, qu'on se dit qu'elles vont comme un gant à des cardinaux eux-mêmes si précieux. Et que de valeurs ainsi rassemblées, qui font de ces hommes coupables de si doux larcins, de véritables coffres-forts. Parfois, j'ai vu des prélats « straight-laced » porter des croix pectorales tellement spectaculaires, avec leurs diamants sertis et leurs animaux de la Bible entortillés ou enlacés, qu'on les aurait crus sortis d'un dessin de Tom of Finland. Et quelle variété aussi dans les boutons de manchettes, parfois si voyants, que les prélats, surpris de leur propre audace, hésitent finalement à porter de peur de se trahir eux-mêmes.

L'anneau d'Angelo Bagnasco est, lui, beau et simple. Ni d'un rectangulaire éclatant, ni en or renfermant un diamant, comme l'un de ceux qu'a portés le pape Benoît XVI. Une telle simplicité étonne quand on connaît notre homme.

— Les cardinaux passent beaucoup de temps à choisir leur anneau. Souvent, ils le font faire sur mesure. C'est une étape importante et, parfois, un certain investissement financier, m'explique l'un des vendeurs de Barbiconi, un célèbre marchand d'habits ecclésiastiques, de croix pectorales et d'anneaux, situé Via Santa Caterina da Siena, à Rome. Et d'ajouter, l'air commerçant : Il n'est pas nécessaire d'être prêtre pour acheter un anneau !

Le cardinal Jean-Louis Tauran portait, lorsque je lui rendais visite, en plus d'une montre Cartier et d'une croix œcuménique qui lui avait été offerte par son ami intime, un prêtre anglican, un sublime anneau singulier, vert et or, à l'annulaire droit.

— J'attache à cet anneau que vous voyez là une très grande valeur sentimentale, m'a dit Tauran. Je l'ai fait faire à partir des alliances de mon père et de ma mère qui ont été fondues ensemble. À partir de ce matériau, le joaillier a façonné mon anneau cardinalice.

Comme je l'ai découvert au cours de mon enquête, certains prélats n'ont qu'un seul anneau. Avec humilité, ils y gravent à l'avers la figure du Christ, d'un saint ou d'un apôtre par exemple ; parfois, ils préfèrent y faire inscrire un crucifix ou la croix de leur ordre religieux ; au revers, on peut y voir leurs armes épiscopales ou, pour un cardinal, sous sa ligature, les armes du pape qui l'a élevé à la pourpre. D'autres cardinaux ont plusieurs anneaux, une véritable panoplie, ils les changent selon les occasions, comme ils changent de soutane.

Cette excentricité se comprend. Les évêques qui portent de belles perles me rappellent ces femmes voilées que j'ai vues en Iran, au Qatar, aux Émirats arabes unis ou en Arabie saoudite. La rigueur de l'islam, qui s'étend non seulement aux cheveux, à l'épaisseur et à la largeur du hijab, mais aussi à la longueur des manches de chemise ou des robes, reporte l'élégance féminine sur le voile dont les couleurs éclatantes, les formes agicheuses et la cherté des tissus en cachemire, en soie pure ou en angora, sont la conséquence paradoxale. Ainsi en va-t-il des évêques catholiques qui, contraints par leur panoplie de Playmobil, col romain et chaussures noires, exhibent bagues, montres et boutons de manchettes en laissant libre leur imagination la plus folle.

Tiré à quatre épingles, et bien peigné, le cardinal Bagnasco me reçoit dans une résidence privée de la Via Pio VIII, une impasse située derrière le Vatican mais qu'il me faut une bonne vingtaine de minutes pour atteindre à pied, depuis la place Saint-Pierre. La route ascendante fait un long contour en plein soleil, retardant mon arrivée ; en outre, le cardinal a fixé l'heure de notre entretien de manière impériale, comme souvent les prélats qui ne donnent pas rendez-vous mais imposent leur horaire sans possibilité de discuter – même les ministres italiens sont plus accomodants et hospitaliers ! Pour toutes ces raisons, j'arrive un peu en retard à la convocation et légèrement en sueur. Le cardinal m'invite à utiliser sa salle d'eau. Et c'est à ce moment-là que j'ai été submergé par un nuage de senteurs.

Raffiné et coquet, bien pommadé, on m'avait parlé des parfums du cardinal Bagnasco – boisés, ambrés, chyprés ou hespéridés – et maintenant je comprends pourquoi. Est-ce *Égoïste* de Chanel, *La Nuit de l'Homme* d'Yves Saint Laurent ou *Vétiver* de Guerlain ? En tout cas, tout à sa cologne, le cardinal aime se pomponner. Rabelais raillait la flatulence des prélats italiens ; il n'aurait jamais imaginé qu'un jour viendrait où l'on se moquerait d'eux parce qu'ils sentent la cocotte !

Au fond, les parfums remplissent à peu près la même fonction que les bagues. Ils permettent la singularité quand le clergyman impose l'uniformité. L'ambre, la violette, le musc, le champak, que de senteurs j'ai découvert au Vatican. Que d'huiles ! Que d'odorants ! Quelle « débandade de parfums » ! Mais s'oindre d'*Opium*, n'est-ce pas déjà faire l'apologie discrète d'une addiction ?

Angelo Bagnasco fut longtemps le plus puissant et le plus haut dignitaire de l'Église italienne. Plus que n'importe quel évêque dans son pays, il fut le grand vizir du « catholicisme spaghetti » (comme on pourrait appeler le catholicisme italien pour le distinguer du catholicisme du saint-siège). Il a fait et défait les carrières ; il a cocréé des cardinaux.

Dès 2003, il est nommé archevêque aux armées, un poste qui, dit-il, l'excite « avec trépidation » puisqu'il s'agit d'un « diocèse très vaste » qui consiste à évangéliser « les soldats partout en Italie et même au-delà avec les missions militaires à l'étranger ». Élu archevêque de Gênes en 2006, en remplacement de Tarcisio Bertone, lorsque celui-ci devient secrétaire d'État de Benoît XVI, il est ensuite créé cardinal par le pape, dont on le dit proche. Surtout, il a présidé pendant dix ans, entre 2007 et 2017, la Conférence épiscopale italienne – la fameuse CEI. Jusqu'à ce qu'il en soit éloigné par le pape François.

Qu'un journaliste et écrivain français vienne le voir après cette mise à la retraite forcée, lui, le proscrit, le banni, lui fait chaud au cœur. Il ne parle ni français, ni anglais, ni espagnol, ni aucune langue étrangère, à l'inverse de la majorité des cardinaux, mais il met beaucoup de bonne volonté à s'expliquer, traduit par Daniele, mon researcher italien.

Le cardinal Bagnasco est un homme pressé, de ceux qui jettent les morceaux de sucre dans leur café sans prendre la peine d'en enlever le papier – pour gagner du temps. Ceux qui le connaissent, mais ne l'aiment pas, me l'ont décrit comme un homme irascible et vindicatif, un grand sioux, un « passif autoritaire », selon un prêtre qui l'a bien connu à la CEI, où il alternait la carotte et le bâton pour imposer ses vues. Mais, avec nous, il se montre courtois et patient. Tout juste Bagnasco bat-il du pied constamment, à une vitesse de plus en plus rapide. Par ennui ou parce qu'il aimerait dire du mal du pape, mais se retient ?

Depuis sa chute, Bagnasco cherche son nouveau paradis. Lui qui fut un allié cynique de Benoît XVI et du cardinal Bertone leur reproche maintenant d'avoir précipité l'Église dans l'aventure et l'inconnu avec François. Ce n'est un compliment ni pour celui-ci ni pour ceux-là.

Bien sûr, le cardinal bagué et boutonné ne critique guère avec nous ses correligionnaires et encore moins le pape. Mais les expressions de son visage trahissent sa pensée. Ainsi, lorsque je mentionne le nom du cardinal Walter Kasper, et ses idées géopolitiques, Bagnasco me coupe, avec une horrible mine de dédain. Le nom du plus progressiste de ses opposants provoque sur son visage une grimace si explicite, qu'à son corps défendant, darwinien malgré lui, Bagnasco est une preuve vivante que l'homme descend bien du singe.

— C’est pas quelqu’un qui connaît la diplomatie, dit simplement, et à mots comptés, Bagnasco.

Et lorsque nous commençons à discuter des tensions au sein de la Conférence épiscopale italienne, de la tentative du cardinal Bertone de reprendre la main sur la CEI, Bagnasco se tourne vers Daniele et lui dit, à mon propos, en italien, tout en interrogeant l'atmosphère avec des manières inquiètes :

— *Il ragazzo è ben informato !* (Le garçon est bien renseigné).

Bagnasco me jette alors un regard significatif. Un de ces regards étranges, décisifs, et tout à coup différents. C'est un de ces moments où les yeux d'un cardinal croisent les miens, comme cela m'est arrivé plusieurs fois. Ils me fixent, me scrutent, me pénètrent. Cela dure un court instant, l'espace d'une seconde, mais il se passe quelque chose. Le cardinal Bagnasco s'interroge, me regarde, hésite. Et soudain, je vois la peur. Cette peur compliquée que j'ai vue si souvent, en un clin d'œil, dans le regard de mes interlocuteurs au Vatican, comme si le secret de leur âme était soudain à nu.

Bagnasco baisse les yeux et précise sa pensée :

— Le cardinal Bertone a voulu en effet s'occuper des relations entre l'Église et le gouvernement italien. Mais j'ai continué ma route. Les affaires politiques italiennes sont de la responsabilité de la CEI ; pas de celle du Vatican. (Ce point est par ailleurs confirmé par le cardinal Giuseppe Betori, ancien secrétaire général de la CEI, que j'ai interviewé à Florence.)

Et après une pause, le cardinal qui s'est rêvé « papabile », mais dû revoir ses ambitions à la baisse, ajoute en ciblant indirectement Bertone :

— Quand on est à la curie, quand on est au Vatican, on n'est plus à la CEI. Et quand on a été à la curie, et qu'on a fini sa mission, on ne revient pas non plus à la CEI. C'est fini.

Nous parlons maintenant des unions civiles homosexuelles dont je sais que le cardinal Bagnasco fut le principal opposant en Italie. Et, jouant d'audace, je cherche à savoir si la position de l'Église a évolué, avec le pape François.

— Notre position sur les unions civiles était la même il y a dix ans et aujourd'hui, tranche le cardinal.

Et c'est alors que Bagnasco tente de me convaincre du bien-fondé de sa position. Il se lance dans un long exposé pour justifier les discriminations homosexuelles encouragées par l'Église italienne, comme si la CEI était indépendante du Vatican. Théologien modeste mais piètre philosophe, il me cite les évangiles et le *Catéchisme de l'Église catholique* pour appuyer sa thèse (avec pertinence) et s'appuie sur la pensée des philosophes Habermas et John Rawls (qu'il paraphrase éhontément). Comme avec la plupart des cardinaux – Kasper étant une exception –, je suis frappé par la médiocrité de sa pensée philosophique : il instrumentalise les auteurs, a lu les textes en biais et, pour des raisons idéologiques, ne retient que quelques arguments d'un raisonnement complexe et anachronique. Au point où il en est, je sens que Bagnasco va me citer *De l'origine des espèces*, un livre que j'ai vu dans la bibliothèque de son salon d'attente, pour interdire le mariage gay au nom de l'évolution des espèces !

Un peu courbe, sioux à mon tour, j'interroge maintenant le cardinal Bagnasco, en l'emmenant à l'écart, sur les nominations de François et sa situation personnelle. Que pense-t-il du fait que pour être créé cardinal sous Benoît XVI il fallait être anti-gay et gay-friendly pour l'être sous François ?

Le grand argentier des manifestations anti-gays en Italie me regarde : il sourit en grinçant. Le cheveu bien tiré, le clergyman bien lacé, pommadé et bien ficelé, la chaîne au cou, Bagnasco semble affolé par ma question mais ne se dévoile pas. Son body language parle pour lui. Nous nous quittons en bons termes avec la promesse de nous revoir. Homme toujours pressé, il prend nos adresses e-mails et, à deux reprises, le numéro de portable de Daniele.

La Conférence épiscopale italienne (CEI) est un empire dans l'empire. Longtemps, elle a même été le Royaume. Depuis l'élection du Polonais Wojtyła, confirmée par celles de l'Allemand Ratzinger et de l'Argentin Bergoglio, les Italiens n'ayant plus eu de papes, la CEI reste l'antichambre du pouvoir de cette théocratie d'un autre âge qu'est le Vatican. Question de géopolitique et d'équilibre mondial.

À moins que les cardinaux de la CEI aient été chassés du pouvoir pour l'avoir exercé de manière trop imprudente avec Angelo Sodano et Tarcisio Bertone ? Ou bien qu'on leur fasse payer aujourd'hui leurs coteries pratiquantes et leurs règlements de comptes assassins qui ont perverti le catholicisme italien et peut-être coûté la vie à Jean-Paul I et à Benoît XVI sa couronne ?

Toujours est-il que la CEI ne produit plus de papes et de moins en moins de cardinaux. Cela changera peut-être un jour, mais pour l'heure l'épiscopat italien s'est replié sur la péninsule. Inconsolable, ces cardinaux et évêques se consolent malgré tout par l'ampleur du travail qui leur reste à accomplir à domicile. Il y a tant à faire. Et pour commencer : lutter contre le mariage gay.

Depuis que Bagnasco a été élu à la présidence de la CEI, peu après l'élection de Benoît XVI, les unions civiles sont devenues l'une des premières inquiétudes de l'épiscopat italien. Comme Rouco en Espagne, comme Barbarin en France, Bagnasco choisit le rapport de force : il veut descendre dans la rue et rameuter la foule. Il est plus malin que le premier et plus rigide que le second, mais il a bien conduit sa barque.

Il faut dire que la CEI, avec ses propriétés immobilières, ses médias, son soft power, son ascendant moral et ses milliers d'évêques et de prêtres installés jusque dans le plus petit village, a un pouvoir exorbitant en Italie. Elle a aussi un poids politique décisif, ce qui va souvent de pair avec tous les abus et tous les trafics d'influence.

— La CEI intervient depuis toujours dans la vie politique italienne. Elle est riche, elle est puissante. Le prêtre et le politique marchent ensemble en Italie, où on est resté à *Don Camillo* ! ironise Pierre Morel, ancien ambassadeur de France au saint-siège.

Tous les témoins que j'ai interrogés, au sein de l'épiscopat, au Parlement italien ou au cabinet du président du Conseil, confirment cette influence décisive dans la vie publique italienne. Ce fut notamment le cas, sous Jean-Paul II, lorsque le cardinal Camillo Ruini, le prédécesseur de Bagnasco, présidait la Conférence épiscopale : l'âge d'or de la CEI.

— Le cardinal Ruini était la voix italienne de Jean-Paul II et il tenait le Parlement italien dans sa main. C'étaient les grandes années de la CEI. Avec Bagnasco, sous Benoît XVI, ce pouvoir s'est amenuisé. Sous François, il s'est complètement délité, me résume un prélat qui vit à l'intérieur du Vatican et connaît personnellement les deux anciens présidents de la CEI.

L'archevêque Rino Fisichella, qui fut lui aussi l'un des responsables de la CEI, me confirme ce point, au cours de deux entretiens :

— Le cardinal Ruini était un pasteur. Il avait une profonde intelligence et une vision politique claire. Jean-Paul II lui faisait confiance. Ruini était le principal collaborateur de Jean-Paul II, dès lors qu'il s'agissait des affaires italiennes.

Un diplomate en poste à Rome, fin connaisseur de la machine vaticane, abonde dans le même sens :

— Dès le début du pontificat, le cardinal Ruini a dit en gros à Jean-Paul II : « Je vais vous décharger des affaires italiennes, mais je les veux entièrement, intégralement. » Ayant eu ce qu'il voulait, il a fait le job. Il l'a même très bien fait.

Depuis la salle à manger du cardinal Camillo Ruini, la vue sur les jardins du Vatican est aussi spectaculaire que stratégique. Nous sommes au dernier étage du Pontificio Seminario Romano Minore, un penthouse luxueux, élevé à la lisière du Vatican :

— C'est une place fabuleuse pour moi. On voit le Vatican d'en haut, mais on n'est pas à l'intérieur. On est tout contre, à proximité, mais en dehors, s'amuse, pince-sans-rire, Ruini.

Pour rencontrer le cardinal de quatre-vingt-huit ans, j'ai dû multiplier les lettres et les appels téléphoniques – en vain. Quelque peu déconcerté par ces absences répétées de réponses, plutôt inhabituelles dans l'Église, j'ai finalement laissé au portier de sa résidence le « livre blanc » en cadeau pour le cardinal à la retraite, avec un petit mot. Son assistante m'a finalement fixé un rendez-vous, en précisant que « son éminence avait accepté de [me] recevoir en raison de la beauté de [mon] écriture à la plume bleue ». Le cardinal est donc un esthète !

— J'ai été à la tête de la CEI pendant vingt et un ans. C'est vrai que grâce à moi, et grâce à des circonstances favorables, j'ai pu faire de la CEI une organisation importante. Jean-Paul II me faisait confiance. Il m'a toujours fait confiance. Il fut pour moi un père, un grand-père. Il fut un exemple de force, de sagesse et d'amour de Dieu, me dit Ruini, dans un français plus que correct.

Visiblement heureux d'engager la conversation avec un écrivain français, le vieux cardinal prend son temps (et lorsque je partirai, à la fin de l'entretien, il m'écrira son numéro de téléphone privé, sur un morceau de papier, m'encourageant à revenir le voir ; et je reviendrai, en effet).

Entre-temps, Ruini me raconte son parcours : comment il fut un jeune théologien ; quelle fut sa passion pour Jacques Maritain et les penseurs français ; l'importance de Jean-Paul II dont il fut, en tant que cardinal-vicaire de Rome, comme le veut la tradition, le premier à rendre publique la mort par une « déclaration spéciale » (avant que le substitut Leonardo Sandri n'en fasse l'annonce officielle à Saint-Pierre) ; l'histoire de la CEI et de son « projet culturel » ; mais aussi la déconfessionnalisation et la sécularisation qui ont affaibli considérablement l'influence de l'Église italienne. Sans acrimonie, mais avec une certaine mélancolie, il parle du glorieux passé et du déclin du catholicisme aujourd'hui. « Les temps ont bien changé », ajoute-t-il, non sans tristesse.

J'interroge le cardinal sur les raisons de l'influence de la CEI et sur son rôle propre :

— Je crois que ma capacité ce fut l'art de gouverner. J'étais toujours capable de décider, de prendre une direction et d'aller de l'avant. Ç'a été ça, ma force.

On a souvent parlé de l'argent de la CEI, la clé de son influence.

— La CEI, c'est l'argent, me confirme un haut responsable du Vatican.

Ce que reconnaît Ruini, sans hésiter :

— Le concordat entre l'État italien et l'Église a donné beaucoup d'argent à la CEI.

Nous parlons aussi de politique et le cardinal insiste sur ses liens avec la Démocratie chrétienne, comme avec Romano Prodi ou Silvio Berlusconi. Pendant plusieurs décennies, il a connu tous les présidents du Conseil de la péninsule !

— Il y a une véritable compénétration entre l'Église italienne et la politique italienne, c'est cela le problème, c'est cela qui a tout perverti, m'explique de son côté Ménalque, l'un des prêtres italiens de la CEI (son nom a été modifié).

Ma rencontre avec Ménalque fut l'une des plus intéressantes de ce livre. Ce prêtre a été au cœur de la machine CEI durant les années où le cardinal Camillo Ruini, puis le cardinal Angelo Bagnasco, en étaient les présidents. Il a été aux premières loges. Aujourd'hui, Ménalque est un prêtre devenu amer, sinon anticlérical, une figure complexe et inattendue comme le Vatican en sécrète avec une régularité déconcertante. Il a choisi de me parler et de me décrire minutieusement de l'intérieur, et de première main, le fonctionnement de la CEI. Pourquoi parle-t-il ? Pour plusieurs raisons, comme certains de ceux qui s'expriment dans ce livre : d'abord à cause de son homosexualité, désormais assumée, post-coming out, qui lui rend intolérable « l'homophobie de la CEI » ; ensuite, pour dénoncer l'hypocrisie de nombreux prélats et cardinaux de la CEI, qu'il connaît mieux que personne, des anti-gays en public qui sont homosexuels en privé. Certains l'ont dragué et il connaît les codes et les règles opaques du droit de cuissage à l'intérieur de la CEI. Ménalque parle ainsi pour la première fois parce qu'il a perdu la foi et qu'ayant payé sa démission au prix fort – chômage, perte des amis qui vous tournent le dos, isolement –, il s'est senti trahi. Je l'ai interviewé pendant plus d'une dizaine d'heures, à trois reprises, à plusieurs mois d'intervalle, loin de Rome, et je me suis attaché à ce prêtre douloureux. Il fut le premier à me dévoiler un secret que je n'aurais jamais imaginé. Un secret que voici : la Conférence épiscopale italienne serait une organisation à dominante gay.

— Comme beaucoup de prêtres italiens, comme la majorité d'entre eux, je suis entré au séminaire parce que j'avais un problème avec ma sexualité, me raconte Ménalque, lors d'un de nos déjeuners. Je ne savais pas ce que c'était et j'ai mis longtemps à comprendre. C'était bien sûr une homosexualité refoulée, une répression interne si forte qu'elle était non seulement indicible mais incompréhensible, même pour moi. Et comme la plupart des prêtres, ne pas avoir à draguer les filles, ne pas avoir à se marier, fut pour moi un véritable soulagement. L'homosexualité fut l'un des ressorts de ma vocation. Le sacerdoce célibataire est un problème pour un prêtre hétérosexuel ; c'était une aubaine pour le jeune gay que j'étais. C'était une libération.

Le prêtre n'a presque jamais raconté cette part de sa vie, sa part d'ombre, et il me dit que ce dialogue le soulage.

— C'est environ une année après avoir été ordonné prêtre que le problème a vraiment surgi. J'avais vingt-cinq ans. J'ai essayé d'oublier. Je me disais que je n'étais pas efféminé, que je n'avais pas le stéréotype, que je ne pouvais pas être homosexuel. Alors, j'ai lutté.

La lutte est par trop inégale. Douloureuse, injuste, orageuse. Elle aurait pu le conduire au suicide mais se cristallise dans la haine de soi, matrice si classique de l'homophobie intériorisée du clergé catholique.

Deux solutions s'offrent alors au jeune prêtre, comme à la plupart de ses coreligionnaires : assumer son homosexualité et quitter l'Église (mais il n'a que des diplômes de théologie et guère de valeur sur le marché du travail) ; ou commencer une double vie cachée. La porte ou le placard, en somme.

La rigidité du catéchisme sur le célibat et la chasteté hétérosexuelles sont toujours allées de pair en Italie avec une grande tolérance pour l'« inclination ». Tous les témoins interrogés confirment que l'homosexualité fut longtemps un véritable rite de passage dans les séminaires italiens, dans les églises et à la CEI, pour autant qu'elle restait discrète et cantonnée à la sphère privée. L'acte sexuel avec une personne de même sexe n'hypothèque pas la règle sacro-sainte du célibat hétérosexuel, la lettre du moins, sinon l'esprit. Et bien avant que Bill Clinton n'invente la formule, la règle du catholicisme italien sur l'homosexualité, la matrice de Sodoma, fut : « *Don't ask, don't tell.* »

Selon un parcours classique, et qui concerne la majorité des dirigeants de la CEI, Ménalque devient prêtre *et* gay. Un hybride.

— La grande force de l'Église c'est qu'elle s'occupe de tout. On se sent en sécurité et protégé, c'est difficile de partir. Alors je suis resté. J'ai commencé à mener une double vie. J'ai choisi de draguer à l'extérieur et non pas dans l'Église, pour éviter les bruits. C'est un choix que j'ai fait précocement, alors même que beaucoup privilégient l'option inverse et draguent exclusivement au sein de l'Église. Ma vie de prêtre gay n'a pas été simple. C'était une bataille contre moi-même. Quand je me revois aujourd'hui au milieu de ce combat, isolé et plein de solitude, je me revois désespéré. Je pleurais en face de mon évêque, qui me faisait croire qu'il ne comprenait pas pourquoi. J'avais peur. J'étais terrorisé. J'étais piégé.

C'est alors que le prêtre découvre le secret principal de l'Église italienne : l'homosexualité est si générale, si omniprésente, que la plupart des carrières en dépendent. Si on choisit bien son évêque, si on évolue dans la bonne ornière, si on noue les bonnes amitiés, si on joue le « jeu du placard », on gravit rapidement les échelons hiérarchiques.

Ménalque me donne le nom des évêques qui l'ont « aidé », les cardinaux qui l'ont courtisé de manière éhontée. Nous parlons des élections de la CEI, « une bataille mondaine », me dit-il ; de la puissance des empires qu'ont constitués autour d'eux les cardinaux Camillo Ruini et Angelo Bagnasco ; du rôle tortueux joué au Vatican par les secrétaires d'État Angelo Sodano et Tarcisio Bertone ; de celui, également extravagant, tenu par le nonce apostolique chargé de l'Italie, Paolo Romeo, un intime de Sodano, futur archevêque de Palerme et cardinal créé par Benoît XVI. Nous discutons également des nominations des cardinaux Crescenzio Sepe à Naples, Agostino Vallini à Rome, ou Giuseppe Betori à Florence qui correspondraient aux logiques claniques de la CEI.

A contrario, Ménalque me décrypte les nominations « négatives » du pape François, ces évêques influents de la CEI qui ne sont pas devenus cardinaux, des « non »-nominations qui sont à ses yeux tout aussi révélatrices. Ainsi, par punition ou pénitence, quelques grandes figures de la CEI attendent toujours d'être élevées à la pourpre : ni l'évêque de Venise, Francesco Moraglia, ni l'évêque Cesare Nosiglia à Turin, ni l'évêque Rino Fisichella n'ont été créés cardinaux. En revanche, Corrado Lorefice et Matteo Zuppi (connu sous le nom de « Don Matteo » au sein de la communauté de Sant'Egidio dont il vient) ont été nommés respectivement archevêque de Palerme et archevêque de Bologne, et semblent incarner la ligne de François en étant proches des pauvres, des exclus, des prostitués et des migrants.

— Les gens m'appellent « Éminence » ici, alors que je ne suis pas cardinal ! C'est par habitude parce que tous les archevêques de Bologne ont toujours été cardinaux, s'amuse Matteo Zuppi lorsqu'il me reçoit dans son bureau de Bologne.

Gay-friendly, décontracté, chaleureux, volubile, il prend ses visiteurs dans les bras, parle sans langue de bois et accepte de dialoguer régulièrement avec les associations LGBT. Sincère ou stratège, il apparaît en tout cas à l'opposé de son prédécesseur, l'hypocrite cardinal Carlo Caffarra, control freak, homophobe outré et, bien sûr, closeted.

Ménalque est calme et précis. Il me parle de la pente anti-gay du cardinal italien Salvatore De Giorgi, qu'il connaît bien ; des dessous secrets du courant Communion & Libération et du célèbre Progetto Culturale della CEI. Un scandale surgit dans la discussion : l'affaire Boffo, dont je vais bientôt reparler. À chaque fois, Ménalque, qui a tout vécu de l'intérieur, a participé aux réunions décisives et même au « cover-up », me décrypte ces événements dans leurs moindres détails, m'en livrant les ressorts cachés.

Le départ de Ménalque de la CEI s'est fait sans scandale, ni coming out. Le prêtre a senti le besoin de s'éloigner et de retrouver sa liberté.

— Un jour je suis parti. Voilà tout. Mes amis m'aimaient beaucoup quand j'étais prêtre, mais quand j'ai cessé de l'être ils m'ont abandonné sans un regret. Ils ne m'ont jamais rappelé. Je n'ai pas reçu un seul coup de téléphone.

En réalité, les responsables de la CEI ont tout fait pour garder le prêtre Ménalque à l'intérieur du système ; le laisser partir alors qu'il savait tant de choses était trop risqué. Ils lui ont fait des propositions qui ne se refusent pas, mais le prêtre a tenu bon et n'est pas revenu sur sa décision.

La sortie de l'Église est un chemin en sens unique. Quand on fait ce choix, on brûle ses vaisseaux. Toute sortie est définitive. Pour l'ex-abbé Ménalque, le coût a été exorbitant.

— Je n'avais plus d'amis, plus d'argent. Ils m'ont tous abandonné. C'est cela l'enseignement de l'Église ? Je suis triste pour eux. Si je pouvais revenir en arrière, je ferais, c'est sûr, un autre choix que de devenir prêtre.

— Pourquoi restent-ils ?

— Pourquoi ils restent ? Parce qu'ils ont peur. Parce qu'ils n'ont pas d'autres endroits où aller. Plus le temps passe, plus il est difficile de s'en aller. Aujourd'hui, j'ai de la peine pour mes amis qui sont restés.

— Es-tu encore catholique ?

— Je t'en prie, ne me pose pas cette question. La manière dont l'Église m'a traité, la façon dont ces gens m'ont traité, on peut pas appeler cela « catholique ». Je suis tellement heureux d'être parti et d'être « out » ! « Out » de l'Église et aussi publiquement gay. Maintenant, je respire. C'est un combat quotidien pour gagner ma vie, pour vivre, pour me reconstruire, mais je suis libre. Je suis libre.

Organisation à dominante gay par sa sociologie, la CEI est d'abord une structure de pouvoir. Elle cultive les rapports de force d'une manière paroxystique. La question homosexuelle y joue un rôle central car elle est au cœur des réseaux qui s'affrontent, des carrières qui se font et se défont, et parce qu'elle peut servir d'arme de pression, mais la clé de son fonctionnement structurel reste d'abord le pouvoir.

— Je suis un grand fan de Pasolini comme tous les prêtres et en particulier de *Salò o le 120 giornate di Sodoma*, le film d'après le marquis de Sade. La mentalité de l'épiscopat italien : non pas seulement le sexe mais l'instrumentalisation du pouvoir. Plus on monte dans la hiérarchie, plus on est frappé par les abus de pouvoir, décrypte Ménalque.

À l'exception de la courte tentative de reprise en main par le cardinal Bertone, secrétaire d'État de Benoît XVI, à la fin des années 2000, la CEI a toujours été très jalouse de son autonomie. Elle entend se gérer elle-même, sans la médiation du Vatican, et s'occupe en direct des relations entre l'Église catholique et les milieux politiques italiens. De cette « compénétration », pour reprendre le mot de l'ex-abbé Ménalque, sont nées des quasi-« accords » de gouvernement, de nombreuses compromissions, de fortes tensions et une multitude d'affaires.

— Nous avons toujours été très autonomes. Le cardinal Bertone a essayé de récupérer la CEI, mais ça a été un désastre. Le conflit entre Bertone et Bagnasco a été très pénible. Ça a produit des dommages très graves. Mais Bagnasco a bien résisté, m'explique le cardinal Camillo Ruini (qui n'évoque pas avec moi le fait que le désastre en question sera l'affaire Boffo, enroulée autour de la question gay, et dont je vais reparler).

Longtemps, la CEI a été proche de la Démocratie chrétienne, le parti politique italien de centre droit fondé autour d'une sorte de christianisme social avec un fort anticommunisme. Mais par opportunisme, elle a toujours su être proche du pouvoir en place. Lorsque Silvio Berlusconi devient, pour la première fois en 1994, président du Conseil italien, une partie importante de la CEI se met à flirter avec son parti Forza Italia et à s'ancrer plus fortement à droite.

Officiellement, bien sûr, la CEI ne s'abaisse pas à faire de la politique « politicienne » et se place au-dessus de la mêlée. Mais comme le confirment plus d'une soixantaine d'entretiens réalisés à Rome et dans une quinzaine de villes italiennes, les fiançailles de la CEI avec Berlusconi sont un secret de polichinelle. Ces relations contre-nature qui durent au moins de 1994 à 2011, sous Jean-Paul II et Benoît XVI, durant les trois périodes où Berlusconi est au pouvoir, s'accompagnent de nombreuses tractations ; certaines discussions se traduisent par des nominations de cardinaux.

L'archevêque de Florence, Giuseppe Betori, qui me reçoit dans son immense palais de la Piazza del Duomo, fut, à l'époque, un proche du cardinal Ruini, en tant que secrétaire général de la CEI. Lors de cette conversation, enregistrée avec son accord, et en présence de mon researcher Daniele, l'aimable cardinal, au visage de pomme, me raconte en détail l'histoire de la CEI.

— On peut dire que la CEI a été créée avec Paul VI ; avant lui, elle n'existait pas. La première réunion informelle a d'ailleurs eu lieu ici, à Florence, en 1952, dans ce bureau même, où avaient été réunis les cardinaux italiens qui étaient à la tête d'un diocèse. C'était encore très modeste.

Betori insiste sur la nature « maritainienne » de la CEI, du nom du philosophe Jacques Maritain, ce qui peut être interprété comme un choix démocratique de l'Église et une volonté de rompre avec le fascisme mussolinien et l'antisémitisme. Il peut s'agir tout autant d'une volonté d'organiser la séparation des sphères politiques et religieuses, une sorte de laïcité à l'italienne (ce qui, au vrai, n'a jamais été l'idée de la CEI). On peut enfin en faire une autre lecture, celle d'une franc-maçonnerie catholique, avec ses codes et ses cooptations.

— Depuis ses débuts, la CEI considère que tout ce qui concerne l'Italie, et les relations avec le gouvernement italien, doit passer par elle et pas par le Vatican, ajoute le cardinal tellement florentin.

En tant que secrétaire général de la CEI, Betori a pu mesurer le pouvoir du catholicisme italien : il fut l'un des principaux artisans des manifestations contre les unions civiles en 2007 et a incité les évêques à descendre dans la rue.

Deux structures ont été essentielles, à l'époque, pour préparer cette mobilisation anti-gay. La première était intellectuelle ; la seconde plus politique. Le président de la CEI, Camillo Ruini, un proche, je l'ai dit, de Jean-Paul II et du cardinal Sodano, a bien anticipé la bataille à venir sur les questions de morale sexuelle. Avec un sens politique certain, Ruini a imaginé le fameux Progetto Culturale della CEI (son projet culturel). Ce laboratoire idéologique a défini la ligne de la CEI sur la famille, le sida et, bientôt, les unions homosexuelles. Pour la préparer, des réunions confidentielles ont lieu autour du cardinal Ruini, de son secrétaire général Giuseppe Betori, de sa plume Dino Boffo et d'un responsable laïque, un certain Vittorio Sozzi.

— Nous étions un groupe d'évêques et de prêtres, avec des laïques, des littéraires, des scientifiques, des philosophes. Nous avons voulu repenser ensemble la présence du catholicisme dans la culture italienne. Mon idée, c'était de reconquérir les élites, de regagner la culture, m'explique Camillo Ruini.

Qui ajoute :

— Nous avons fait ça avec les évêques [Giuseppe] Betori, Fisichella, Scola, avec le journaliste Boffo aussi. (J'ai eu des échanges avec Boffo sur Facebook et avec Sozzi par téléphone mais ils ont refusé les interviews formelles, contrairement à Mgr Betori, Fisichella et, donc, Ruini. Enfin, l'entourage de Mauro Parmeggiani, l'ancien secrétaire particulier du cardinal Ruini, aujourd'hui évêque de Tivoli, a été décisif pour ce récit sur la CEI.)

— C'est là, dans ce curieux cénacle, qu'a été pensée la stratégie anti-mariage gay de la CEI. Ruini en a la paternité, influencé par Boffo, dans une logique profondément gramscienne : reconquérir les masses catholiques par la culture, me dit une source qui a assisté à plusieurs de ces réunions.

La matrice de cette véritable « guerre culturelle » rappelle celle mise en place par la « nouvelle droite » américaine dans les années 1980, à laquelle s'ajoute donc la dimension du gramscisme politique. Selon Ruini, l'Église doit, pour assurer son influence, recréer une « hégémonie culturelle » en s'appuyant sur la société civile, ses intellectuels et ses relais culturels. Ce « gramscisme pour les nuls » peut se résumer d'une formule : c'est par la bataille des idées qu'on gagnera la bataille politique. Mais quel drôle d'emprunt ! Que l'aile conservatrice de l'Église italienne se revendique d'un penseur marxiste, et le caricature de la sorte, avait, dès le départ, quelque chose de douteux. (Lors de deux entretiens, l'archevêque Rino Fisichella, figure centrale de la CEI, me confirme la nature néo-gramscienne du « projet culturel », mais considère qu'il ne faut pas la surestimer.)

Le cardinal Ruini, flanqué de Betori, Boffo, Parmeggiani et Sozzi, imagine donc, avec cynisme et hypocrisie, qu'il est possible de redonner la foi aux Italiens, en menant la bataille des idées. La sincérité est une autre histoire.

— Le Progetto Culturale della CEI n'était pas un projet culturel, contrairement à ce que son nom pourrait laisser croire, mais un projet idéologique. C'était l'idée de Ruini et cela s'est terminé avec lui, sans aucun résultat, quand il est parti, me dit le père Pasquale Iacobone, un prêtre italien qui est aujourd'hui l'un des responsables du « ministère » de la Culture du saint-siège.

Peu culturel donc, et même si peu intellectuel, si on en juge par le témoignage de Ménalque :

— Culturel ? Intellectuel ? Tout cela était surtout idéologique et une question de postes. Les présidents de la CEI, d'abord Ruini, qui a fait trois mandats, ensuite Bagnasco, qui en a fait deux, décidaient quels étaient les prêtres qui devaient devenir évêques, et quels évêques devaient être créés cardinaux. Ils transmettaient leur liste au secrétaire d'État au Vatican, ils en discutaient, et c'était fait.

La seconde force qui a joué un rôle dans cette mobilisation anti-gay est le mouvement Communion & Libération. À la différence de la CEI ou de son Progetto Culturale, qui sont des structures élitistes et religieuses, CL, comme on l'appelle, est une organisation laïque qui compte plusieurs dizaines de milliers de membres. Fondé en Italie en 1954, ce mouvement conservateur a aujourd'hui des ramifications en Espagne, en Amérique latine, et dans de nombreux pays. Durant les années 1970 et 1980, CL se rapproche de la Démocratie chrétienne de Giulio Andreotti puis va jusqu'à se lier au parti socialiste italien par pur anticommunisme. Dans les années 1990, après l'épuisement de la Démocratie chrétienne et du PS, les dirigeants du mouvement se mettent à pactiser avec la droite de Silvio Berlusconi. Choix opportuniste, qui va coûter cher à Communion & Libération, et provoquer un début de déclin. CL se rapprochera parallèlement des milieux patronaux italiens et des franges les plus conservatrices de la société, se coupant de sa base et de ses idéaux originels. L'artisan de ce durcissement est Angelo Scola, futur cardinal de Milan, qui devient donc, lui aussi, l'un des organisateurs de la bataille contre les unions civiles en 2007.

Après l'arrivée au pouvoir de la gauche, le nouveau chef du gouvernement Romano Prodi annonce son intention de créer un statut légal pour les couples de même sexe, une sorte d'union civile. Afin de l'italianiser, et ne pas reprendre les noms américains de « civil union » ou français de « pacte civil de solidarité », le projet est rebaptisé d'un étrange nom : DICO (pour DIritti e doveri delle persone stabilmente COnviventi).

Dès l'annonce de l'engagement officiel de Romano Prodi et l'adoption du projet de loi par le gouvernement italien, en 2007, la CEI et Communion & Libération se mobilisent. Le cardinal Ruini d'abord (bien qu'il soit un ami de Prodi), suivi par son successeur Bagnasco, mettent l'Église italienne en branle. Le cardinal Scola, allié cynique de Berlusconi, fait de même. À défaut d'avoir leur versatilité, Berlusconi partage l'homophobie des cardinaux italiens : n'a-t-il pas dit qu'« il vaut mieux être passionné par les belles femmes que gay » ? C'est un bon présage. Et un allié fiable.

— Prodi était mon ami, c'est vrai. Mais pas sur les unions civiles ! On a arrêté ce projet. J'ai fait tomber son gouvernement ! J'ai fait tomber Prodi ! Les unions civiles : ça a été mon champ de bataille, me raconte avec enthousiasme le cardinal Camillo Ruini.

Une multitude de textes, de notes pastorales, d'interviews de prélats vont donc s'abattre aussitôt sur le gouvernement Prodi. Des associations catholiques sont créées, parfois artificiellement ; des groupes partisans de Berlusconi s'agitent. L'Église, en réalité, n'a guère besoin de pressions : elle se mobilise seule, en conscience, mais aussi pour des raisons internes.

— Les évêques et les cardinaux les plus actifs contre DICO étaient les prélats homosexuels d'autant plus bruyants qu'ils ne voulaient pas être eux-mêmes suspects. C'est un grand classique, commente un autre prêtre de la CEI que j'ai interrogé à Rome.

Cette explication est évidemment partielle. Un concours de circonstances malencontreux explique la mobilisation sans précédent des évêques et leurs dérapages. En effet, au moment même des premières discussions sur le projet de loi DICO, le processus de nomination du nouveau président de la CEI est en cours. On assiste donc à une compétition acharnée entre plusieurs candidats potentiels, Ruini, le sortant, ainsi que deux archevêques, Carlo Caffarra à Bologne et Angelo Bagnasco à Gênes, qui s'affrontent pour le poste.

À cela s'ajoute une incongruité italienne supplémentaire. Contrairement aux autres conférences épiscopales, le président de la CEI est traditionnellement nommé par le pape, à partir d'une liste de noms proposés par les évêques italiens. Ruini a été nommé par Jean-Paul II, mais, en 2007, Benoît XVI est le faiseur de rois. Ainsi s'explique, pour une part, l'invraisemblable surenchère homophobe, dont le projet de loi Prodi va faire les frais.

Le cardinal Ruini écrit à cette époque un texte tellement violent contre les couples gays que le Vatican lui demande d'en modérer le ton (selon deux sources internes à la CEI). Le très « closeted » Caffarra se déchaîne pour sa part dans les médias contre les gays, dénonçant leur lobby au Parlement, puisqu'il est « impossible de considérer [un élu] comme catholique s'il accepte le mariage homosexuel » (Caffarra modérera tout à coup le ton lorsqu'il sera définitivement barré de la présidence de la CEI). Quant à Bagnasco, plus intransigeant que jamais, il accentue la pression et prend la tête de la croisade anti-DICO pour plaire à Benoît XVI. Lequel le nomme finalement en mars 2007, au milieu de cette controverse, à la présidence de la CEI.

Un quatrième homme s'agite sur la scène romaine : il s'imagine, lui aussi, être dans la « short list » du pape Benoît XVI et de son secrétaire d'État Tarcisio Bertone, qui suit ce dossier comme le lait sur le feu. Veut-il donner des gages ? L'a-t-on incité à faire campagne ? Se lance-t-il seul par vanité ? Toujours est-il que Rino Fisichella, célèbre évêque italien, proche d'Angelo Sodano, est le recteur de l'Université pontificale du Latran (il sera par la suite nommé président de l'Académie pontificale pour la vie par Benoît XVI avant de devenir président du Conseil pontifical pour la nouvelle évangélisation).

— On ne peut pas être croyant et vivre d'une manière païenne. Avant tout, il faut mettre le style de vie au premier plan. Si le style de vie des croyants n'est pas cohérent avec la profession de foi, il y a un problème, me dit, sans faillir ni rougir, Rino Fisichella lorsque je l'interroge, en présence de Daniele, dans son bureau. (Il est, lui aussi, enregistré, avec son accord.)

Alors, pour mettre en adéquation sa foi et son style de vie, Fisichella fait à son tour campagne. Celui qui fut l'un des idéologues de la CEI, à la tête de sa commission pour la « doctrine de la foi », redouble de rigidité. Une rigidité XXL qui s'illustre dans toute sa vigueur lors des manifestations anti-gays dont il entend bien, lui aussi, prendre la tête.

— Pendant quinze ans, j'ai été aumonier du Parlement italien. Donc je connaissais bien les élus, me confirme Fisichella.

Cette guérilla de l'Église italienne aura des effets politiques importants. Le gouvernement Prodi, technocratique et faible politiquement, se divise bientôt sur la question, et sur quelques autres, s'affaiblissant rapidement dans la désunion et tombant finalement moins de deux années après sa formation. Berlusconi sera de retour pour la troisième fois, en 2008.

La CEI a gagné la bataille. DICO est enterré. Mais l'Église n'est-elle pas allée trop loin ? Des voix commencent à s'interroger notamment après une homélie, désormais célèbre, de l'archevêque Angelo Bagnasco – qui entre-temps a été créé cardinal par le pape Benoît XVI en récompense de sa mobilisation. Ce jour-là, Bagnasco va jusqu'à rapprocher la reconnaissance des couples homosexuels de la légitimation de l'inceste et de la pédophilie. La formule suscite un tollé chez les laïques et dans les rangs politiques italiens. Elle lui vaut aussi des menaces de mort ; et bien que la police de Gênes ait considéré cette menace comme peu sérieuse, il demandera, et obtiendra, à force de pressions, un garde du corps viril et baraqué.

L'aile « gauche » de l'épiscopat a été durablement incarnée durant cette période, en Italie, par le cardinal Carlo Maria Martini qui va rompre le silence pour dire son désaccord avec la ligne de Ruini, Scola, Fisichella et Bagnasco. Ancien archevêque de Milan, Martini peut être considéré comme l'une des figures les plus gay-friendly de l'Église italienne ; l'une des plus marginalisées aussi, sous Jean-Paul II. Jésuite libéral né à Turin, il a signé plusieurs ouvrages ouverts sur les questions de société et a donné une interview remarquée, avec l'ancien maire de Rome, dans laquelle il se montrait favorable aux homosexuels. Dans d'autres textes, il a défendu l'idée d'un « Vatican III », pour réformer l'Église en profondeur sur les questions de morale sexuelle, et s'est montré ouvert sur le débat des unions homosexuelles, sans pour autant les encourager. Il a défendu l'usage du préservatif dans certaines circonstances, en désaccord explicite avec le discours du pape Benoît XVI, dont il fut un opposant frontal. Enfin, il a tenu une chronique dans le journal *Corriere della Sera* où il n'hésitait pas à ouvrir le débat sur le sacerdoce féminin ou l'ordination d'hommes mariés, les fameux *viri probati*.

— L'Église italienne a une dette vis-à-vis de Martini. Ses intuitions, sa façon d'être évêque, la profondeur de ses choix, son aptitude à dialoguer avec tous, son courage tout simplement, étaient le signe d'une approche moderne du catholicisme, m'explique l'archevêque Matteo Zuppi, un proche du pape François, lors d'un entretien dans son bureau à Bologne.

En marge du Conseil des conférences épiscopales européennes qu'il a présidé de 1986 à 1993, Carlo Maria Martini a fait partie du groupe dit de Saint-Gall, une ville suisse où se réuniront quelques années, entre 1995 et 2006, de manière privée, sinon secrète, plusieurs cardinaux modérés autour des Allemands Walter Kasper et Karl Lehmann, de l'Italien Achille Silvestrini, du Belge Godfried Danneels ou du Britannique Cormac Murphy-O'Connor, avec la volonté explicite de proposer un successeur progressiste à Jean-Paul II : Carlo Maria Martini justement.

— L'initiative de ce groupe revient à Martini. La première réunion s'est tenue en Allemagne, dans mon diocèse, puis tous les rendez-vous ont eu lieu à Saint-Gall, me raconte le cardinal Walter Kasper, lors de plusieurs entretiens. Silvestrini y venait à chaque fois, et il en était l'une des principales figures. Mais ce n'était pas une « mafia », comme l'a laissé entendre le cardinal Danneels. Ça n'a jamais été le cas ! On n'a jamais parlé de noms. On n'a jamais agi en vue du conclave. Nous étions un groupe de pasteurs et d'amis, pas un groupe de complotistes.

Après l'élection de Joseph Ratzinger et la maladie de Martini, le groupe perdra sa raison d'être et se dissoudra peu à peu. On peut cependant penser que ses membres ont anticipé, sinon préparé, l'élection de François. L'évêque de Saint-Gall, Ivo Fürer, qui était également secrétaire général du Conseil des conférences épiscopales européennes, dont le siège est justement à Saint-Gall, en était la cheville ouvrière. (L'histoire de ce groupe informel dépasse le cadre de ce livre, mais il est intéressant de noter que la question gay y a été régulièrement discutée. Des proches d'Ivo Fürer, que j'ai interviewés à Saint-Gall, et du cardinal Danneels, interviewés à Bruxelles – Fürer et Danneels étant aujourd'hui très malades –, m'ont confirmé qu'il s'agissait « clairement d'un groupe anti-Ratzinger dont plusieurs membres étaient homophiles ».)

Opposé à la ligne conservatrice de Jean-Paul II et à la politique répressive de Benoît XVI – lequel ira jusqu'à bouder ses funérailles –, Carlo Maria Martini a durablement incarné, jusqu'à sa mort en 2012, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, un visage ouvert et modéré de l'Église qui allait trouver quelques mois plus tard, avec l'élection de François, son meilleur porte-parole. (Les voix des supporters de Martini étaient déjà allées, en vain, à Bergoglio lors du conclave de 2005 pour bloquer l'élection de Benoît XVI.)

Alors que la CEI s'efforce de contrecarrer les unions civiles et de neutraliser l'hérétique Martini, une autre bataille ubuesque, dont elle a le secret, s'y déroule. L'organisation qui penche résolument à droite se révélerait-elle clandestinement gay ? C'est ce que pourrait laisser penser l'affaire Boffo.

Militant de l'Action catholique et du courant Communion & Libération, le laïc Dino Boffo fut, dès le début des années 1980, un proche collaborateur de Camillo Ruini, futur cardinal et président de la CEI. Confident, intime, plume et maître à penser de Ruini, il devient journaliste au quotidien de la CEI, *Avvenire*, avant d'en être promu directeur adjoint au début des années 1990, puis directeur, en 1994. Après l'élection de Bagnasco à la tête de la CEI, Boffo se rapprochera du nouveau cardinal, selon plusieurs sources. (J'ai dialogué pour cette enquête avec Boffo sur Facebook où il s'est montré immédiatement loquace, concluant ses messages d'un inoubliable « ciaooooo », mais il a refusé de me parler « on the record » ; en revanche, un journaliste avec qui j'ai travaillé à Rome l'a rencontré dans un parc et a pu échanger avec lui où, quelque peu imprudent, Boffo a confirmé certaines informations de ce chapitre.)

En raison de différends politiques à l'intérieur de la CEI et de révélations sur des affaires de mœurs avec des call-girls visant Silvio Berlusconi, Dino Boffo se met à attaquer peu avant l'été 2009 le président du Conseil. Agit-il seul ou sur ordre ? Dépend-il encore de Ruini ou est-il alors un homme du nouveau président de la CEI, Bagnasco, qui préside le conseil d'administration d'*Avvenire* ? A-t-on voulu à travers lui compromettre également les cardinaux Ruini et Bagnasco dont il est proche ? On sait aussi que Boffo fréquente quotidiennement Stanisław Dziwisz, le secrétaire particulier du pape Jean-Paul II, auprès duquel il prend ses ordres, et dont il est un intime. A-t-il été incité à écrire cet article par son protecteur ?

Toujours est-il que Boffo publie, peut-être naïvement, une série d'articles à charge contre Berlusconi à propos de ses frasques amoureuses. Il va de soi que l'attaque ne passe pas inaperçue, venant du journal officiel des évêques italiens. C'est même une déclaration de guerre contre Berlusconi et ce qu'on appelle, en langage diplomatique, un retournement d'alliances.

La réponse du président du Conseil ne tarde pas. À la fin de l'été 2009, le quotidien *Il Giornale*, qui appartient à la famille Berlusconi, publie un article où Boffo est violemment pris à partie, lui qui fait la morale à Berlusconi alors qu'il a lui-même été « condamné pour harcèlement » et qu'il serait homosexuel (une copie de son casier judiciaire est publiée).

L'affaire Boffo durera plusieurs années et se traduira par plusieurs procès. Entre-temps, Boffo sera démissionné de *Avvenire* par la CEI, sur ordre de l'entourage du pape Benoît XVI, avant d'être partiellement réintégré par l'épiscopat italien, lorsqu'il sera prouvé que le casier judiciaire publié était un faux et qu'il n'a pas été condamné pour harcèlement. Dino Boffo a été indemnisé pour licenciement abusif et il serait aujourd'hui encore salarié de la CEI ou de l'une de ses officines. Enfin, plusieurs personnes ont été condamnées dans ce dossier : l'article de *Il Giornale* était bien diffamatoire.

Selon de bons connaisseurs de l'affaire Boffo, celle-ci, vertigineuse, serait une succession de règlements de comptes politiques entre factions homosexuelles du Vatican et de la CEI sur la question Berlusconi, avec un rôle ambigu joué par le mouvement Communion & Libération, devenu l'interface entre le parti du président du Conseil et l'Église italienne. Le secrétaire personnel du pape Jean-Paul II, Stanisław Dziwisz, et le cardinal Ruini, ont été au cœur de cette bataille, tout comme les cardinaux Angelo Sodano et Leonardo Sandri, ou encore le secrétaire d'État Tarcisio Bertone – mais pas forcément dans le même camp… tant les mésalliances sont profondes.

— On a voulu au Vatican mettre fin à l'influence de Ruini, ou du moins l'affaiblir, et on a choisi de le faire précisément sur la question gay, commente l'ex-prêtre de la CEI, Ménalque. (Selon les révélations du livre de Gianluigi Nuzzi, *Sa Sainteté*, Boffo a nommément accusé Bertone d'avoir été le commanditaire de l'affaire dans des lettres secrètes à Georg Gänswein, aujourd'hui publiques. Mais faute d'aborder clairement la question homosexuelle, le livre reste opaque à ceux qui ne connaissent pas ces réseaux.)

En fin de compte, Boffo se serait trouvé pris dans un écheveau d'alliances machiavéliques contraires et de délations en série. Son homosexualité supposée aurait été diffusée, dit-on, à la presse berlusconienne par le Vatican, peut-être par les équipes du secrétaire d'État Tarcisio Bertone, la gendarmerie vaticane, ou bien par le directeur de l'*Osservatore romano*, Giovanni Maria Vian. Toutes choses qui ont été, bien sûr, fermement démenties par un communiqué du saint-siège, en février 2010, auquel s'est joint, pour l'occasion, la CEI. (Lorsque je l'ai interviewé à cinq reprises – il m'a donné son accord pour enregistrer nos entretiens –, Giovanni Maria Vian, un proche de Bertone et un ennemi de Ruini comme de Boffo, a nié fermement avoir été « le corbeau » de l'affaire mais m'a donné des clés de lecture intéressantes. Quant au cardinal Camillo Ruini, également interrogé à deux reprises, il a pris la défense du binôme Boffo et Dziwisz.)

— L'affaire Boffo, c'est un règlement de comptes entre gays, entre plusieurs chapelles gays de la CEI et du Vatican, confirme l'un des meilleurs connaisseurs du catholicisme romain, qui fut conseiller du président du Conseil italien, au palais Chigi.

Ainsi apparaît une autre règle de Sodoma – la douzième : *Les rumeurs colportées sur l'homosexualité d'un cardinal ou d'un prélat sont souvent le fait d'homosexuels, eux-mêmes dans le placard, qui attaquent ainsi leurs opposants libéraux. Ce sont des armes essentielles utilisées au Vatican contre des gays par des gays.*

Dix années après l'échec de la première proposition de loi, l'acte II de la bataille sur les unions civiles se joue au Parlement fin 2015. Certains prédisent le même cirque qu'en 2007 – mais en réalité les temps ont changé.

Le nouveau président du Conseil, Matteo Renzi, qui s'était opposé à la proposition de loi dix ans plus tôt, allant jusqu'à descendre dans la rue contre le projet, a lui aussi changé d'avis. Il a même promis une loi sur les unions civiles dans son discours d'investiture en 2014. Par conviction ? Par calcul ? Par opportunisme ? Sans doute pour toutes ces raisons à la fois et, d'abord, pour satisfaire l'aile gauche du Parti démocrate et de sa majorité, somme hybride et « attrape-tout » qui rassemble des anciens communistes, la gauche classique et des modérés issus de l'ancienne Démocratie chrétienne. L'un des ministres centre droit de Matteo Renzi, Maurizio Lupi, est lui-même proche du courant catholique conservateur de Communion & Libération. (Pour raconter cette nouvelle bataille, je me nourris ici des entretiens que j'ai eus avec plusieurs députés et sénateurs italiens et avec cinq des principaux conseillers de Matteo Renzi : Filippo Sensi, Benedetto Zacchiroli, Francesco Nicodemo, Roberta Maggio et Alessio De Giorgi.)

La question des unions civiles est prise au sérieux par Matteo Renzi et elle méritait de l'être. C'est le sujet chaud du moment qui vient perturber la belle mécanique de son gouvernement. Sa majorité peut même éclater sur cette proposition de loi que le président du Conseil n'a pas lui-même amorcée mais que, dit-il en substance, il serait prêt à défendre si le Parlement s'accorde sur un texte.

L'Italie est encore, en 2014, l'un des rares pays occidentaux sans loi de protection pour les « coppie di fatto », les couples hors mariage, qu'ils soient hétérosexuels ou non. Le pays est à la traîne en Europe occidentale, moqué par tous et régulièrement condamné par la Cour européenne des droits de l'homme. En Italie même, la Cour constitutionnelle a demandé au Parlement de produire une loi. Matteo Renzi a mis la question à son « agenda des mille jours », promettant un texte pour septembre 2014 ; avant d'oublier sa promesse.

Sur le terrain, pourtant, la pression monte. Le maire de Rome, Ignazio Marino, reconnaît bientôt seize mariages homosexuels ayant été contractés à l'étranger, et qu'il fait retranscrire dans l'état civil italien, suscitant un vif débat dans la majorité. Les maires de Milan, Turin, Bologne, Florence, Naples et une quinzaine d'autres villes font de même. En espérant mettre fin au mouvement, Angelino Alfano, le ministre de l'Intérieur de Renzi (appartenant au Nouveau Centre droit), décrète que ces « enregistrements » sont illégaux et sans effets juridiques : les maires n'ont donné aux couples gays, ironise-t-il, qu'un simple « autographe ».

À Bologne, où je me rends fin 2014, l'ambiance est électrique. Le maire de Bologne, Virginio Merola, vient de répliquer au ministre de l'Intérieur : « *Io non obbedisco* » (Moi, je n'obéirai pas). Et dans un tweet, il claironne même : « Bologne en pole position pour soutenir les droits civiques ! » La communauté gay, particulièrement bien organisée, y fait front derrière son maire.

À Palerme, où je rencontre dans la même période Mirko Antonino Pace, le président de l'association Arcigay, celui-ci me décrit une mobilisation sans précédent dans une région, la Sicile, pourtant généralement jugée conservatrice sur le plan des mœurs.

— Durant les primaires, me dit-il, Matteo Renzi était le plus timide des candidats sur les droits LGBT. Il a opposé un « non » ferme au mariage. Mais, à la différence des précédents présidents du Conseil, il semble maintenant vouloir faire quelque chose.

Lors de rencontres avec les militants gays italiens au printemps 2015, lorsque je me rends cette fois à Naples, Florence et Rome, j'ai l'impression que le mouvement LGBT est une véritable chaudière au bord de l'explosion. Partout, les militants se réunissent, manifestent et se mobilisent.

— L'Italie est en train de changer pas à pas. Quelque chose s'est passé après le référendum en Irlande. L'Italie n'évolue pas toute seule : elle est contrainte, incitée, à changer. Comment peut-on justifier qu'il n'y ait aucune loi en faveur des couples homosexuels en Italie ? Tout le monde se rend compte qu'on ne peut plus le justifier ! Il faut croire au changement si on veut qu'il arrive ! m'explique Gianluca Grimaldi, un journaliste rencontré à Naples en mars 2015.

Ce qui préoccupe encore le président du Conseil, c'est le calendrier et il confie, à cette époque, à son équipe : « On risque de perdre le vote catholique. » Alors il tergiverse et cherche à gagner du temps. Le pape, en effet, a convoqué un second synode sur la famille, au Vatican, pour octobre 2015 : impossible de lancer le débat sur les unions civiles avant cette date. On fait donc savoir aux parlementaires qui s'impatientent, à commencer par Monica Cirinnà, qu'il faut encore attendre.

Lorsque j'interviewe Cirinnà, la sénatrice qui fut la principale artisane du texte pour les unions civiles, elle me résume subtilement les tensions internes suscitées par la proposition de loi :

— Je savais que ce serait une loi difficile et qu'elle allait diviser le pays. Une loi qui causerait un problème au sein du Parti démocrate, une loi qui diviserait profondément les conservateurs et les progressistes en Italie. Mais le débat n'a jamais été entre laïques et catholiques, ce qui serait une erreur d'analyse. Le conflit a divisé à droite comme à gauche : dans les deux camps, il y avait des conservateurs et des progressistes.

L'Église, qui n'a pas dit son dernier mot, influence encore les élus, y compris au sein de la gauche. Toujours à la tête de la Conférence épiscopale italienne, le cardinal Bagnasco promet d'ailleurs de faire descendre dans la rue les évêques et les élus et de faire chuter une nouvelle fois le gouvernement.

— Nous savions que les évêques italiens mobilisés par le cardinal Bagnasco, bien connu pour ses idées ultraconservatrices, se préparaient à utiliser tous leurs relais, à l'intérieur et à l'extérieur du Parlement, pour faire dérailler la loi, confirme Monica Cirinnà.

Matteo Renzi, un ancien scout catholique, est bien informé de la situation au sein de l'Église et des motivations personnelles qui animent certains prélats. Au Palazzo Chigi, le siège de la présidence du Conseil italien, son chef de cabinet, Benedetto Zacchiroli, un ancien séminariste et diacre, est ouvertement homosexuel : il est chargé officieusement des relations avec la CEI et suit le dossier de près. À plusieurs reprises, la droite conservatrice attaquera d'ailleurs Matteo Renzi sur le fait que la personne chargée auprès de lui des relations avec les catholiques soit gay !

Les élus de gauche rendent coup pour coup, par exemple à Bologne et à Naples. Selon deux témoignages de première main, qui ont participé à la « négociation », le cardinal Carlo Caffarra, archevêque de Bologne, aurait été « approché » en raison de son homophobie légendaire : on lui aurait fait savoir, lors d'un rendez-vous tendu, que des rumeurs sur sa double vie et sur son entourage gay circulent et que, s'il se mobilisait contre les unions civiles, il est probable que les activistes gays diffuseraient cette fois leurs informations… Le cardinal écoute, abasourdi. Dans les semaines suivantes, le vieux garçon refoulé paraîtra baisser la garde pour la première fois et atténuera ses ardeurs homophobes. (Carlo Caffarra étant aujourd'hui décédé, j'ai interrogé sur ce sujet des élus locaux, un haut responsable de la police, le cabinet du président du Conseil ainsi que son successeur à Bologne, l'archevêque Matteo Zuppi.)

Un pacte d'une autre nature aurait été passé à Naples avec le cardinal Crescenzio Sepe. Cet ancien préfet de la Congrégation pour l'évangélisation des peuples est connu pour ses gentilles médisances, ses gaietés de cœur et son amour de la dentelle. Homme de Jean-Paul II, il s'est distingué par de violentes attaques contre la Gay Pride de Naples, où il a été nommé archevêque en 2006. Au moment du débat sur les unions civiles, des militants homosexuels entrent en contact avec lui discrètement, le priant de modérer son discours. Des rumeurs sur sa gestion financière, couplées à des affaires mondaines (dont les médias et des livres ont fait état), ayant nui à sa réputation et lui ayant peut-être coûté son poste à Rome, Crescenzio Sepe se montre cette fois moins rigide. Celui qui était très anti-gay en 2007 devient quasiment gay-friendly en 2016. Redoutant peut-être l'esclandre, le cardinal va jusqu'à offrir des invitations aux activistes gays afin de leur permettre d'assister à une rencontre avec le pape ! (Mgr Sepe n'a pas souhaité me recevoir malgré plusieurs demandes ; deux militants gays, un journaliste napolitain et un diplomate en poste à Naples, m'ont toutefois confirmé ces informations.)

À ce stade du débat, Matteo Renzi n'a ni l'intention d'abandonner son projet de loi pour satisfaire les évêques qui aiment, je l'ai dit, un peu trop la dentelle, ni la volonté de s'opposer à l'Église. Alors, il décide, fin 2015, de passer un pacte avec l'aile modérée de la CEI qui compte désormais, comme dans le conflit israélo-palestinien, ses « faucons » et ses « colombes ». Hier, sous Jean-Paul II et Benoît XVI, la CEI était un monolithe brejnévien ; désormais, sous François, pape gorbatchévien, c'est un lieu de débat et de clans. Un accord est possible.

Le dialogue se déroule en haut lieu avec Mgr Nunzio Galantino, le nouveau secrétaire de la CEI, friendly et proche de François. Selon mes informations, il n'a jamais été question de chantage, même s'il est possible que l'évêque ait paniqué à l'idée qu'un chapelet de cardinaux soient outés par la presse italienne. Les parlementaires mobilisés et soutenus par le palais Chigi présentent aux « colombes » de la CEI, dans une dialectique classique au sein de la gauche, une alternative simple. C'est le langage habituel des modérés, qui agitent la menace et le spectre de l'extrême gauche, pour faire passer leurs réformes. Le deal est clair : ce seront les unions civiles avec le gouvernement en place, sans le droit d'adoption ; ou bientôt le mariage gay, et l'adoption, avec la gauche dure, les activistes gays et la Cour suprême. À vous de choisir.

À ces rencontres entre les responsables de la majorité politique et la CEI s'ajoutent – comme je suis en mesure de le révéler ici – des rencontres secrètes entre Matteo Renzi et le pape François lui-même, où la question des unions civiles aurait été franchement et longuement abordée. Traditionnellement, les présidents du Conseil italien ont toujours dialogué « au-delà du Tibre », selon une expression fameuse qui signifie qu'ils sollicitent informellement l'avis du Vatican. Mais cette fois, Matteo Renzi rencontre le pape en personne pour régler le problème en direct. Plusieurs rendez-vous ultra-confidentiels ont lieu, toujours la nuit, entre François et le président du Conseil, en tête à tête, hors présence des conseillers des deux hommes (ces rencontres secrètes, au nombre de deux au moins, m'ont été confirmées par l'un des principaux conseillers de Matteo Renzi).

Il est impossible de connaître la teneur exacte de ces échanges confidentiels. Trois choses sont cependant certaines : le pape s'est montré favorable aux unions civiles, dès le début des années 2000, en Argentine, et il s'est par la suite opposé au mariage : un éventuel accord avec Matteo Renzi sur la même ligne apparaît donc cohérent. Ensuite, François ne s'est pas exprimé contre les unions civiles en 2015-2016 et ne s'est pas immiscé dans le débat politique italien : il est resté silencieux ; et on sait que le silence des jésuites est aussi une prise de position ! Surtout : la CEI ne se mobilise pas véritablement contre les unions civiles en 2016, contrairement à 2007. Selon mes informations, le pape aurait demandé au fidèle Mgr Nunzio Galantino, qu'il a placé à la direction de la CEI, de faire profil bas.

En réalité, on a compris, au palais Chigi, que l'Église pouvait être « nominaliste », selon un terme amusant qui fait écho aux mystères entre les papes d'Avignon, les frères franciscains et leurs novices dans *Le Nom de la rose* d'Umberto Eco !

— La CEI est devenue nominaliste. Je veux dire qu'elle était prête à nous laisser faire, sans le dire, si on ne touchait pas au mot « mariage » ni aux sacrements, confie un autre conseiller de Renzi.

Au palais Chigi, on suit avec attention la bataille interne à la CEI qui fait suite à cet accord secret et on s'amuse de l'affrontement dur entre chapelles hétéros, crypto-gays, unstraights et closeted ! La consigne du pape qui semble avoir été de laisser faire les unions civiles, immédiatement relayée par Nunzio Galantino, suscite une vive réaction de l'aile conservatrice de la CEI. Galantino a été imposé comme secrétaire général par François, dès son élection, mais il n'a pas tous les pouvoirs. Le cardinal Angelo Bagnasco est toujours président en 2014-2016, même si ses jours sont comptés (le pape le fera éloigner en 2017).

— Nous nous sommes mobilisés contre la proposition de loi exactement de la même manière en 2016 qu'en 2007, insiste et répète Bagnasco, lors de mon entretien avec lui.

Partisan d'un catholicisme de combat, le cardinal Bagnasco a mobilisé tous ses relais, dans la presse, comme au Parlement, et bien sûr parmi les évêques italiens. Ainsi, le journal *Avvenire*, va-t-en-guerre sur le sujet, multiplie les prises de position contre les unions civiles. De même, une longue contribution est adressée en juillet 2015 à tous les membres du Parlement pour les « appeler à la raison ». Bagnasco s'active sur tous les fronts, comme aux grandes heures de 2007.

Pourtant, l'esprit du temps n'est plus le même. Le Family Day de février 2007, où plus de 500 associations encouragées par la CEI s'étaient mobilisées contre la première proposition de loi sur les unions civiles, ne rencontre plus le même succès en juin 2015.

— Cette fois, ce fut un flop partout, me dit la sénatrice Monica Cirinnà.

Le mouvement s'essouffle. En fait, c'est la ligne de François qui a prévalu : l'argument des unions civiles comme rempart au mariage a été décisif. Sans oublier que le pape nommant les cardinaux et les évêques, lui tenir tête revenait à compromettre son avenir. L'homophobie était une condition de consécration sous Jean-Paul II et Benoît XVI ; sous François, les « rigides » qui mènent une double vie ne sont plus en odeur de sainteté.

— Bagnasco était déjà en déclin. Il était très affaibli et il n'était plus soutenu ni par le pape, ni par la curie. Il a lui-même compris que, s'il s'affolait et s'excitait trop bruyamment contre la proposition de loi, il précipitait sa chute, me confie un conseiller de Matteo Renzi.

— Les paroisses ne se sont pas mobilisées, constate de son côté, avec regret, un cardinal conservateur.

L'option finale choisie par la CEI peut se résumer d'une formule : « faire la part du feu ». La CEI confirme son opposition au projet de loi mais, contrairement à 2007, elle modère ses troupes. Les faucons de 2007 sont devenus les colombes de 2016. Mais elle ne cède pas sur l'adoption. Elle se lance même dans un lobbying secret pour que ce droit offert aux couples homosexuels soit retiré du projet de loi (ligne qui a peut-être été également celle du pape).

La CEI va trouver un allié inattendu dans cette énième bataille : le Mouvement cinq étoiles de Beppe Grillo. Selon la presse italienne et mes propres sources, le parti populiste, qui compte plusieurs homosexuels placardisés parmi ses dirigeants, aurait négocié avec le Vatican et la CEI un pacte machiavélique : l'abstention sur l'adoption de ses élus contre le soutien de l'Église à sa candidate aux élections municipales de Rome (Virginia Raggi devient effectivement maire en juin 2016). Plusieurs rendez-vous auraient eu lieu en ce sens, dont un au Vatican, avec trois responsables du Mouvement cinq étoiles, en présence de Mgr Becciu, « ministre » de l'Intérieur du pape, et, peut-être, de Mgr Fisichella, évêque longtemps très influent au sein de la CEI. (Ces rendez-vous ont été rendus publics dans une enquête de *La Stampa* et m'ont été confirmés également par une source interne à la CEI ; ils pourraient indiquer une certaine ambivalence du pape François. Interrogé, Mgr Fisichella dément avoir participé à la moindre réunion de ce type.)

La pusillanimité de Matteo Renzi et le pacte secret du Mouvement cinq étoiles se traduisent par une nouvelle compromission : le droit à l'adoption est retiré de la proposition de loi. Grâce à cette concession de taille, le débat se calme. Les 5 000 amendements de l'opposition sont réduits à quelques centaines et la loi dite « Cirinnà », du nom de son artisane, est cette fois adoptée.

— Cette loi a vraiment changé la société italienne. Les premières unions ont été célébrées par des fêtes, organisées parfois par les maires des grandes villes eux-mêmes, qui invitaient la population à venir féliciter les couples. Dans les huit premiers mois qui ont suivi l'adoption de la loi, plus de 3 000 unions civiles ont été célébrées en Italie, me dit Monica Cirinnà, la sénatrice du Parti démocrate, devenue, pour son combat, l'une des icones des gays italiens.

Le pape François a donc fait le grand ménage à la CEI. Dans un premier temps, il a demandé au cardinal Bagnasco, avec une certaine perversion jésuite, de faire lui-même le travail de nettoyage des dérives financières et des abus de pouvoir de la Conférence épiscopale italienne. Le saint-père ne veut plus d'une Église italienne « autoréférencielle » (l'un de ses codes secrets pour parler des « pratiquants »), faite de potentats locaux, de cléricalisme et de corporatisme carriériste. Où qu'il fasse des sondages, dans les grandes villes italiennes, il découvre des homophiles et des « closeted » à la tête des principaux archevêchés ! Il y a désormais plus de « pratiquants » à la CEI qu'à la mairie de San Francisco !

Le pape demande surtout à Bagnasco de prendre des mesures radicales en matière d'abus sexuels, alors que la CEI s'est longtemps refusée, par principe, à dénoncer à la police et à la justice les prêtres soupçonnés. En fait, sur ce point, le pape François est en deçà de la réalité : on sait, depuis la révélation d'un document interne de 2014, que la CEI des cardinaux Ruini et Bagnasco a organisé un véritable système de protection, exonérant les évêques de l'obligation de transmettre leurs informations à la justice et refusant même d'écouter les victimes. Les affaires d'abus sexuels sont pourtant devenues nombreuses en Italie durant les années 1990 et 2000, toujours minorées par la CEI. (Le cas de l'évêque Alessandro Maggiolini, ancien évêque de Côme, est symptomatique : le prélat, à la fois ultra-homophobe et « closeted », a été soutenu par la CEI alors qu'il était soupçonné d'avoir protégé un prêtre pédophile.)

Après avoir demandé à Bagnasco de faire le sale travail, et lui avoir imposé un adjoint dont il ne voulait pas (l'évêque Nunzio Galantino), le pape limoge finalement le cardinal.

— C'est une technique jésuite classique. François nomme un adjoint, Galantino, qui se met à tout décider à la place du chef, Bagnasco. Et puis un jour, il remplace le chef parce qu'il lui reproche de ne rien décider et d'être devenu inutile, m'explique une vaticaniste française, qui connaît le Vatican à la perfection.

Laquelle ajoute :

— Le pape a appliqué la même technique machiavélique avec le cardinal Sarah, avec le cardinal Müller, avec Burke, avec Pell !

Les relations se tendent un peu plus lorsque Bagnasco, qui comprend peut-être le piège dans lequel il est tombé, ferraille contre le pape qui vient de proposer de vendre des églises italiennes pour aider les pauvres : « C'est une plaisanterie », commente, chicane, Bagnasco.

François le sanctionne une première fois en l'excluant de la séance plénière de l'importante Congrégation pour les évêques, qui joue un rôle central dans la nomination de tous les prélats ; il y nomme à sa place, contre tous les usages, le numéro deux de la CEI. Comme le cardinal continue à différer les réformes, à minorer le problème des abus sexuels et à le dénigrer en privé, François attend son heure. Et, au terme normal de son mandat, le pape impose le remplaçant de Bagnasco, sans lui laisser même l'espoir de pouvoir être candidat à sa propre succession. Ainsi, en 2014, Gualtiero Bassetti, un évêque bergoglien plutôt favorable aux unions civiles homosexuelles, est créé cardinal par François (l'un des rares Italiens a avoir été élevé à la pourpre dans ce pontificat) avant d'être nommé, en 2017, président de la CEI.

D'autres têtes tombent dans la foulée. L'évêque de curie Rino Fisichella, influent intrigant de la CEI, qui attendait d'être créé cardinal, est écarté de la liste des candidats potentiels. Angelo Scola, puissant cardinal-archevêque de Milan et figure tutélaire du courant conservateur Communion & Libération, est à son tour mis à la retraite par François, qui fait payer à ce représentant de l'aile ratzinguérienne son affairisme politique, son alliance cynique avec Berlusconi et ses silences sur les abus sexuels des prêtres.

Parallèlement, François décapite le Progetto Culturale della CEI, structure aussi homophile qu'homophobe de la CEI, écartant spécifiquement Vittorio Sozzi et marginalisant Dino Boffo.

La ligne de François est claire. Il veut normaliser et ré-italianiser la CEI, comme s'il disait à ses évêques : « Après tout, vous ne représentez que l'Italie. »

Longtemps, au Vatican, en matière d'évictions, s'est pratiqué, doux euphémisme, le « promoveatur ut amoveatur » : promu pour être évincé. On nommait un prélat à une nouvelle mission, pour l'éloigner de celle dont on voulait l'écarter. Désormais, François ne prend même plus de gants. Il démet sans préavis et sans point de chute.

— François est vraiment d'une perversité sournoise. Ainsi, il a nommé dans une ville italienne un évêque connu pour avoir lutté contre la prostitution, en remplacement d'un prélat qui, lui, était connu pour adorer les prostitués mâles ! me dit un archevêque.

Un prêtre de curie, parmi les mieux informés, me livre cette analyse partagée par plusieurs prélats ou proches collaborateurs du pape :

— Je pense que François, qui n'est pourtant pas naïf et savait à quoi s'attendre, a été abasourdi par l'homosexualisation de l'épiscopat italien. Du coup, s'il a peut-être imaginé au début pouvoir « nettoyer » le Vatican et la CEI de leurs cardinaux, évêques et prélats homophiles, il est bien obligé aujourd'hui de faire avec. Faute de candidats hétérosexuels, il a été contraint de s'entourer de cardinaux dont il savait pertinemment qu'ils étaient gays. Il n'a plus l'illusion de pouvoir changer la donne. Il entend seulement « contenir » le phénomène. Ce qu'il essaie de faire, c'est une politique de « containment ».

Un progrès, tout de même.

19.

Les séminaristes

Depuis quelques mois, Daniele enquête sur les séminaires et les universités de Rome. Avec lui, nous avons réussi à identifier, au cours des années, des « informateurs » susceptibles de nous aider pour chacun des « grands » séminaires ou « collèges » romains. Dans une dizaine de ces établissements pontificaux, nous avons maintenant des contacts : au sein de l'université dominicaine Saint-Thomas-d'Aquin (dite Angelicum), à l'université Urbaniana, à l'université du Latran, au PNAC (le collège américain), à la Grégorienne (jésuite), au Collège éthiopien, au séminaire français comme au Germanicum allemand, à l'université des bénédictins Sant'Anselmo, à l'université de la Sainte-Croix (Opus dei), au Collège sacerdotal Jean-Paul II et même à l'Athénée pontifical Regina Apostolorum des Légionnaires du Christ.

Grâce à ces « relais », nous avons pu approcher plus d'une cinquantaine de séminaristes gays à Rome et, par capilarité, des dizaines d'autres dans plusieurs pays, notamment en France, en Espagne, en Suisse et en Amérique latine. Ainsi, j'ai pu enquêter à la source même du « problème » homosexuel au sein de l'Église : dans l'alma mater des prêtres.

« Mes » deux premiers séminaristes m'ont été présentés à Rome par Mauro Angelozzi, l'un des responsables de l'association LGBT Mario Mieli. Nous nous sommes rencontrés de manière confidentielle, au siège de ce centre culturel. J'ai revu ces séminaristes par la suite et, grâce à eux, j'ai pu encore élargir mon premier réseau. Et un soir où je passais la soirée avec Mauro, qui organise chaque vendredi à Rome les célèbres soirées gays Muccassassina (la « vache enragée », ou littéralement « assassine »), il m'a présenté l'un de ses collègues. Celui-ci travaillait avec lui à Muccassassina. C'est alors que Mauro a ajouté, pour achever les présentations : « Lui aussi est séminariste ! »

— J’ai changé, n’est-ce pas ?

Le garçon qui me parle ainsi est le serveur d'un de mes restaurants préférés à Rome, la Trattoria Monti, non loin de l'église Santa Maria Maggiore.

— Vous voyez, je ne suis plus aussi jeune ! ajoute le serveur qui a posé dans le fameux calendrier des beaux séminaristes.

Depuis plusieurs mois en effet, j'étais intrigué par ce calendrier en vente dans les rues de Rome, et jusqu'aux portes du Vatican. Coût : 10 euros. Chaque année, une douzaine de séminaristes et de jeunes prêtres y sont photographiés. Les images en noir et blanc, beaux garçons en col romain, sont naturellement aguicheuses, et plusieurs de ces religieux sont tellement sexy qu'on dirait que l'Église est devenue la line up d'un cast de *Glee*. Certains cardinaux, dit-on, ne manquent jamais d'acheter le calendrier chaque année ; mais, pour ma part, je ne l'ai jamais vu affiché dans le moindre bureau du Vatican.

C'est alors que je découvre le pot aux roses. Le serveur que j'ai en face de moi a bien posé dans le célèbre *Calendario Romano*. Il est gay sans conteste. Mais il n'a jamais été séminariste !

Un rêve s'effondre. Robert Mickens, un vaticaniste qui a déjà enquêté sur ce calendrier mystérieux, et avec lequel je dîne à la Trattoria Monti, me confirme l'entourloupe. En réalité, le calendrier est factice. Aussi « hot » soient-ils, les garçons qui posent devant l'objectif du photographe vénitien Piero Pazzi ne sont ni des séminaristes ni de jeunes prêtres, mais des modèles sélectionnés par une entreprise gay-friendly qui a eu l'idée de ce petit commerce. Et ça marche ! Chaque année depuis 2003 une nouvelle édition est publiée, souvent avec les mêmes clichés. Elle serait vendue à 100 000 exemplaires (selon l'éditeur, chiffre impossible à vérifier).

Un des modèles est gérant d'un bar gay ; un autre est le serveur à qui je parle, qui ajoute :

— Non, je ne suis pas séminariste. Je ne l'ai jamais été. J'ai posé il y a longtemps. On m'a rémunéré pour ça.

Lui, au moins, n'a jamais rêvé de devenir prêtre. L'Église, me confirme-t-il en éclatant de rire, « est beaucoup trop homophobe pour moi ».

Fausse piste. Pour enquêter sur les séminaristes gays de Rome, il fallait prendre une autre voie.

En 2005, le pape Benoît XVI approuve une importante instruction, publiée par la Congrégation pour l'éducation catholique, demandant de ne plus ordonner comme prêtre des candidats qui auraient des « tendances homosexuelles profondes ». Ce texte est confirmé en 2016 par la Congrégation pour le clergé : être ordonné prêtre suppose d'abord d'ordonner sa vie sentimentale !

L'Église rappelle ainsi l'obligation d'abstinence sexuelle et stipule que l'accès au sacerdoce est interdit à « ceux qui pratiquent l'homosexualité, présentent des tendances homosexuelles profondément enracinées, ou soutiennent ce qu'on appelle la culture gay ». Prudent, le document ajoute une « exception » pour les personnes qui auraient « des tendances homosexuelles qui sont l'expression d'un problème *transitoire*, comme, par exemple, celui d'une adolescence inachevée ». Enfin, le document rappelle qu'il serait « gravement imprudent » d'admettre au séminaire quelqu'un « qui ne soit pas parvenu à une affectivité mûre, sereine et libre, chaste et fidèle dans le célibat ».

Inspiré et approuvé par Benoît XVI, ce texte de 2005 est rédigé par le cardinal polonais Zenon Grocholewski, préfet de la Congrégation pour l'éducation catholique. Lequel insiste encore, dans une note aux évêques du monde entier (que je me suis procurée), sur le fait que la règle se limite aux futurs prêtres : « L'instruction ne remet pas en cause la validité de l'ordination et la situation des prêtres qui de fait ont été ordonnés en ayant des tendances homosexuelles. »

Grochołewski connaît bien le sujet – et pas seulement parce qu'il porte le prénom du héros bisexuel de *L'Œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar. Ses collaborateurs l'ont prévenu que remettre en cause l'ordination des prêtres homosexuels constituerait une saignée d'une telle ampleur que l'Église ne s'en remettrait vraisemblablement pas : il n'y aurait plus guère de cardinaux à Rome, plus grand monde dans la curie et peut-être même plus de pape ! L'ancien député italien et activiste gay, Franco Grillini a répété souvent : « Si tous les gays de l'Église catholique devaient s'en aller à la fois – quelque chose que nous aimerions beaucoup –, cela lui causerait de sérieux problèmes opérationnels. »

Au Vatican, le cardinal polonais s'est beaucoup intéressé à la vie sexuelle des prêtres et des évêques, par atavisme personnel et par obsession professionnelle. Selon deux sources, dont un prêtre qui a travaillé avec lui, Grochołewski aurait même constitué des dossiers sur les inclinations de plusieurs cardinaux et évêques. L'un d'entre eux, un évêque du fameux anneau de corruption autour de Jean-Paul II, où le détournement d'argent et la prostitution se nourrissaient l'un l'autre comme larrons en foire, attend toujours le chapeau rouge !

Au-delà des consignes précises du cardinal Ratzinger, et de sa propre pente, Grochołewski est donc amené, devant la détérioriation de la situation, à formuler des instructions censées conjurer le Mal. L'homosexualité est devenue littéralement « hors de contrôle » dans les séminaires. Partout dans le monde, les scandales succèdent aux scandales, les abus aux abus. Mais ces affaires ne sont rien par rapport à une autre réalité, plus prégnante encore : les fiches qui remontent des nonciatures et des archevêchés attestent une véritable banalisation du fait homosexuel. Des séminaristes vivent presque normalement en couple, des actions pro-LGBT se déroulent dans les établissements catholiques et sortir le soir dans les bars gays de la ville devient une pratique sinon courante, du moins possible.

En 2005, au moment où il rédige sa circulaire, Grochołewski reçoit, par exemple, une demande d'aide en provenance des États-Unis face à l'homosexualisation des séminaires. Certains seraient « quasi spécialisés dans le recrutement de personnes homosexuelles avec des phénomènes de cooptation ». Phénomène identique en Autriche, au même moment, où le séminaire de Sankt-Pölten devient un modèle du genre : les photos divulguées par la presse montrent le directeur de l'établissement catholique ainsi que le directeur adjoint embrassant les prêtres-étudiants (le séminaire a été fermé depuis).

— Ce fut un très gros scandale à l'intérieur du Vatican, confirme l'ancien prêtre Francesco Lepore. Les photos ont vraiment choqué. Mais c'était un cas extrême, qui n'est pas du tout habituel. Le fait que le directeur du séminaire soit lui-même engagé dans ces frasques est, à ma connaissance, un exemple unique. En revanche, que les séminaires comptent une grande majorité de jeunes gays est devenu banal : ils vivent leur homosexualité assez normalement et sortent discrètement dans les clubs gays sans trop de problème.

Face à ce type d'affaire, l'épiscopat américain déclenche une « visitation » de 56 séminaires. Cette inspection est confiée à l'archevêque aux Armées, l'Américain Edwin O'Brien. Choix qui suscite l'hilarité dans les cercles bien informés, le futur cardinal, aujourd'hui exilé à Rome, n'étant pas le mieux placé pour mener l'enquête qui, bien sûr, ne débouche sur rien (O'Brien s'est vu reprocher d'avoir sous-estimé des abus sexuels de prêtres par l'association américaine SNAP et il sera pointé du doigt comme faisant partie du « courant pro-homosexuel » par Mgr Viganò dans sa « Testimonianza ».)

Un autre cas symptomatique que Grochołewski connaît bien est celui des séminaires de son pays natal : l'archevêque de Poznań, un certain Juliusz Paetz, y a été accusé de harcèlement sexuel sur les séminaristes, et a dû démissionner de sa charge. On peut aussi citer de nombreuses affaires de « comportements désordonnés » qui ont défrayé la chronique dans les séminaires jésuites en Allemagne, dominicains en France, bénédictins en Italie et en Angleterre… Quant au Brésil, des centaines de séminaristes, prêtres, et même des évêques, ont été filmés en train de draguer un top-model via leur webcam, allant jusqu'à se masturber devant la caméra (ce qui deviendra le fameux documentaire *Amores Santos* de Dener Giovanini).

Toutes ces affaires, et bien d'autres moins ébruitées, face auxquelles l'Église s'avère totalement désemparée, amènent le Vatican a prendre des mesures. De l'aveu même des cardinaux que j'ai interrogés, personne n'a jamais cru à leur efficacité et ce pour au moins trois raisons. La première est qu'elle prive mécaniquement l'Église de vocations, au moment où elle en manque cruellement, et alors même que l'homosexualité lui a fourni depuis des décennies une base sûre de recrutement. On peut même penser que, pour une part, la crise des vocations en Europe est liée à ce phénomène : la libération gay n'incite plus guère les homosexuels à devenir prêtres, surtout quand ils se sentent de plus en plus rejetés par une Église devenue caricaturalement homophobe.

La seconde raison est qu'elle impose aux séminaristes homosexuels restés dans l'institution religieuse de se cacher davantage : ils vont mener une double vie encore plus « closeted » qu'auparavant. Les effets psychologiques de ce refoulement et cette homophobie intériorisée au séminaire sont évidemment la source d'une grande confusion, qui peut déboucher sur de graves malaises existentiels, des suicides et des perversions futures. La circulaire Grochołewski ne fait donc qu'aggraver le problème, au lieu de le contenir.

La troisième raison est légale : interdire l'accès aux séminaires sur la base de l'orientation sexuelle supposée de certains candidats au sacerdoce était déjà discriminatoire. Désormais, c'est illégal dans de nombreux pays. Le pape François renouvellera, lui aussi, cette proposition en décembre 2018, s'attirant de vives critiques : « L'homosexualité dans le clergé est une question très sérieuse qui doit faire l'objet d'un discernement adéquat chez les candidats à la prêtrise ou à la vie religieuse, affirme le saint-père. [L'homosexualité] est une réalité qu'on ne peut pas nier. C'est quelque chose qui me préoccupe. »

Nous connaissons déjà bien l'un des inspirateurs de cette circulaire Grocholewski. Il s'agit du prêtre-psychanalyste français Tony Anatrella, consulteur pour les Conseils pontificaux pour la famille et pour la santé. Théoricien proche du cardinal Ratzinger et dont l'influence à Rome est à cette époque significative, Anatrella affirme en 2005 : « Il faut se libérer de l'idée qui consiste à croire que dans la mesure où un homosexuel respecte son engagement dans la continence et vit dans la chasteté, il ne posera pas de problèmes, et pourrait donc être ordonné prêtre. » Anatrella plaide donc avec insistance pour qu'on élimine non seulement les homosexuels pratiquants des séminaires, mais également ceux qui ont des « inclinations » et des tendances, sans forcément passer à l'acte.

Selon plusieurs sources, Tony Anatrella, qui a inspiré la circulaire Grochołewski, a également participé à sa rédaction. Selon son entourage, Grochołewski, qui l'a consulté et plusieurs fois rencontré, aurait été impressionné par les arguments du prêtre-psychanalyste qui dénonçait les « fins narcissiques » des prêtres gays et leur obsession de la « séduction ». Le pape Benoît XVI, lui-même convaincu par ses analyses sur la chasteté, l'aurait adoubé, faisant d'Anatrella un modèle à suivre et un intellectuel catholique à écouter. (On a vu que Tony Anatrella a été par la suite accusé d'abus sexuels par plusieurs de ses patients masculins et finalement sanctionné par l'Église et privé de toute pratique sacerdotale.)

Ydier et Axel sont les deux séminaristes que je rencontre au centre culturel Mario Mieli (leurs prénoms ont été modifiés).

— Dans mon séminaire nous sommes environ une vingtaine. Sept sont clairement gays. Environ six autres ont, disons, des tendances. C'est à peu près conforme au pourcentage habituel : entre 60 et 70 % des séminaristes le sont. Parfois, on atteint les 75 %, me dit Axel.

Le jeune homme aimerait rejoindre la Rote, l'un des trois tribunaux du saint-siège, raison première de son passage par le séminaire. Ydier, de son côté, veut devenir enseignant. Il porte sur sa chemise une croix blanche et il a des cheveux blonds éclatants. Je lui en fais la remarque :

— Fake blonde ! Ils sont faux ! Je suis brun, me dit-il.

Le séminariste poursuit :

— L'ambiance de mon séminaire est également très homosexuelle. Mais il y a des nuances importantes. Il y a des étudiants qui vivent vraiment leur homosexualité ; d'autres qui ne la vivent pas, ou pas encore ; il y a des homosexuels qui sont vraiment chastes ; il y a aussi des hétéros qui la pratique faute de femmes, disons par substitution. Et il y en a d'autres qui ne la vivent que secrètement, à l'extérieur. C'est une ambiance très spéciale.

Les deux séminaristes ont à peu près la même analyse : ils estiment que la règle du célibat et la perspective de vivre entre garçons incitent les jeunes hommes indécis sur leurs inclinations à rejoindre les établissements catholiques. Se retrouvant pour la première fois loin de leur village, sans famille, dans un cadre strictement masculin et un univers fortement homo-érotique, ils commencent à comprendre leur singularité. Souvent, même lorsqu'ils sont plus âgés, ils sont encore vierges en arrivant au séminaire ; au contact des autres garçons, leurs tendances se révèlent ou se précisent. Les séminaires deviennent alors le cadre du coming out et de l'initiation des futurs prêtres. Un véritable rite de passage.

L'histoire du séminariste américain Robert Mickens résume un chemin emprunté par beaucoup :

— Quelle était la solution quand tu découvrais que tu avais une « sensibilité » différente dans une ville américaine, comme Toledo, Ohio, d'où je viens ? Quelles étaient les options ? Rentrer au séminaire a été pour moi une façon de dealer avec mon homosexualité. J'étais en conflit avec moi-même. Je n'ai pas voulu affronter cette question aux États-Unis. Je suis parti pour Rome, en 1986, et j'ai étudié au Pontifical North American College. Durant la troisième année de séminaire, j'avais vingt-cinq ans, je suis tombé amoureux d'un garçon. (Par choix, Mickens n'a jamais été ordonné prêtre : il est devenu journaliste à Radio Vatican, où il est resté onze ans, puis à *The Tablet*, et il est aujourd'hui le rédacteur en chef de l'édition internationale de *La Croix*. Il vit à Rome, où je l'ai rencontré à plusieurs reprises.)

Un autre séminariste, un portugais interviewé à Lisbonne, me raconte une histoire assez proche de celle de Mickens. Il a eu, lui, le courage de faire son coming out devant ses parents. Sa mère lui a alors répondu : « On aura au moins un prêtre dans la famille. » (Il s'est inscrit au séminaire.)

Autre exemple : celui de Lafcadio, un prêtre latino, la trentaine, qui enseigne aujourd'hui dans un séminaire romain (son nom a été modifié). Je fais sa connaisance au restaurant Propaganda, après qu'il est devenu l'amant d'un de mes traducteurs. Ne pouvant plus dissimuler son homosexualité, il choisit de me parler franchement et nous nous sommes revus pour dîner à cinq reprises au cours de cette enquête.

Comme Ydier, Axel et Robert, Lafcadio me raconte son parcours : une adolescence difficile dans l'Amérique latine profonde, mais sans qu'il se doute de sa sexualité. Il choisit d'entrer au séminaire « par vocation sincère », me dit-il, même si l'oisiveté affective et l'ennui sans nom, dont il ignorait la cause, ont pu jouer un rôle. Peu à peu, il réussit à mettre un qualificatif sur ce malaise : homosexualité. Et puis, soudain, la chance d'un événement : un jour, dans un bus, un garçon lui pose la main sur la cuisse. Il me raconte :

— J'ai été, tout à coup, paralysé. Je ne savais plus que faire. Dès que le bus s'est arrêté, je me suis enfui. Mais le soir, ce geste sans gravité m'a obsédé. J'y pensais sans cesse et j'ai trouvé ça terriblement bon. Et j'ai eu envie que ça se reproduise.

Il découvre et accepte peu à peu son homosexualité et part pour l'Italie, les séminaires romains étant « traditionnellement », me dit-il, l'endroit « où l'on envoie les garçons sensibles d'Amérique latine ». Dans la capitale, il commence à mener une double vie bien compartimentée, sans jamais se permettre de découcher du séminaire où il loge et a désormais d'importantes responsabilités.

Avec moi, il est « openly gay » et me parle de ses obsessions comme de ses désirs sexuels intenses. « Je suis souvent hot », me dit-il. Que de soirées passées dans des lits hasardeux – et toujours cette obligation de rentrer au séminaire, avant le couvre-feu, même quand il y avait encore tant de choses à faire !

En assumant son homosexualité, Lafcadio s'est mis aussi à regarder l'Église sous un autre angle.

— Depuis, je décrypte mieux les codes. Il m'arrive très fréquemment d'être dragué par des monsignori, des archevêques et des cardinaux au Vatican. Avant, je n'étais pas conscient de ce qu'ils me voulaient ; et maintenant, je sais ! (Lafcadio est devenu l'un de mes informateurs précieux car, jeune et bien de sa personne, très introduit dans la curie romaine, il a fait l'objet de sollicitations affectives soutenues et de flirts récurrents, qu'il me raconte, de la part de plusieurs cardinaux, évêques et même d'une « liturgy queen » de l'entourage du pape.)

Comme plusieurs séminaristes interrogés, Lafcadio me décrit un autre phénomène particulièrement répandu dans l'Église, au point de porter un nom : « sollicitatio ad turpia » (les sollicitations en confession). En avouant leur homosexualité à leur prêtre ou à leur directeur de conscience, les séminaristes s'exposent.

— Un certain nombre de prêtres auxquels j'ai confessé mes doutes ou mes attirances m'ont fait des avances, affirme-t-il.

Souvent, ces sollicitations sont sans lendemain ; d'autres fois, elles sont consenties et débouchent sur une relation ; parfois des couples naissent. D'autres fois encore, ces confessions – il s'agit pourtant d'un sacrement – donnent lieu à des attouchements, des harcèlements, des chantages ou des agressions sexuelles. Lorsqu'un séminariste confesse qu'il a des attirances ou des tendances, il prend des risques. Dans certains cas, le jeune homme est dénoncé par son supérieur, comme l'ancien prêtre Francesco Lepore en a fait l'expérience à l'université pontificale de la Sainte-Croix :

— Au cours d'une confession, j'ai évoqué mes conflits intérieurs auprès d'un des aumôniers de l'Opus dei. J'étais sincère et un peu naïf. Ce que je ne savais pas, c'est qu'il allait me trahir et raconter cela autour de lui.

D'autres séminaristes ont été piégés au point qu'on a utilisé contre eux leurs aveux pour les exclure du séminaire, ce qui est illégal en droit canonique car le secret de la confession est absolu et le trahir vaut excommunication.

— Là encore, l'Église fait preuve de deux poids, deux mesures. Elle laisse faire la dénonciation d'homosexuels, dont les aveux ont été recueillis en confession, mais elle interdit aux prêtres qui ont connaissance d'abus sexuels en confession de trahir ce secret, déplore un séminariste.

Selon plusieurs témoignages, la drague en confession est particulièrement fréquente durant les premiers mois du séminaire, au cours de l'année de « discernement », dite de « propédeutique », plus rarement au niveau du diaconat. Dans le clergé régulier, des dominicains, des franciscains et des bénédictins m'ont confirmé avoir subi, en tant que novices, ce « rite de passage ». Ces avances, qu'elles soient consenties ou non, ont une forme d'excuse biblique : dans le Livre de Job, le coupable est celui qui cède à la tentation, non pas celui qui organise la tentation ; en fin de compte, dans un séminaire, le coupable est toujours le séminariste, et non son supérieur agresseur – et on retrouve ici toute l'inversion des valeurs du Bien et du Mal que l'Église entretient constamment.

Pour entrer dans la compréhension du système catholique, dont les séminaires ne sont que l'antichambre, il faut décrypter un autre code de Sodoma : celui des amitiés, des protections et des protecteurs. La plupart des cardinaux et des évêques que j'ai interviewés m'ont parlé de leurs « assistants » ou de leurs « adjoints » – comprenez : leurs « protégés ». Achille Silvestrini était le protégé du cardinal Agostino Casaroli ; le laïc Dino Boffo de Stanisław Dziwisz ; Paolo Romeo et Giovanni Lajolo du cardinal Angelo Sodano ; Gianpaolo Rizzotti du cardinal Re ; Don Lech Piechota du cardinal Tarcisio Bertone ; Don Ermes Viale du cardinal Fernando Filoni ; Mgr Graham Bell de l'archevêque Rino Fisichella ; l'archevêque Jean-Louis Bruguès du cardinal Jean-Louis Tauran ; les futurs cardinaux Dominique Mamberti et Piero Parolin également protégés de Tauran ; le nonce Ettore Balestrero du cardinal Mauro Piacenza ; Mgr Fabrice Rivet du cardinal Giovanni Angelo Becciu, etc. On pourrait prendre des centaines d'exemples de ce type qui mettent en scène « l'ange gardien » et le « favori » – parfois le « mauvais ange ». Ces « amitiés particulières » ont pu évoluer en relation homosexuelle mais dans la majorité des cas elles ne le sont pas. Elles constituent le plus souvent un système d'alliances hiérarchiques très compartimentées, qui peut déboucher sur des clans, des chapelles, des factions, parfois des camarillas. Et comme dans tout corps vivant, il y a des renversements, des allers-retours, des retournements d'alliances. Parfois, ces binômes où l'on « s'ennuie ensemble », deviennent de véritables associations de malfaiteurs – et la clé d'explication de tel scandale financier ou de telle affaire Vatileaks.

Ce modèle du « protecteur » et de son « protégé », qui rappelle certaines tribus aborigènes étudiées par Claude Lévi-Strauss, se retrouve à tous les niveaux de l'Église, des séminaires au collège cardinalice, et rend généralement les nominations illisibles et les hiérarchies opaques pour le profane qui n'en décrypte pas les codes. Il faudrait être ethnologue pour les saisir dans leur complexité !

Un moine bénédictin, qui fut l'un des responsables de l'université Sant'Anselmo à Rome, m'explique la règle implicite :

— Dans l'ensemble, on peut faire ce qu'on veut dans une maison religieuse, à condition de n'être pas découvert. Et même lorsqu'on est pris sur le fait, les supérieurs ferment les yeux, surtout si on laisse croire qu'on est prêt à se corriger. Dans une université pontificale comme Sant'Anselmo, il faut bien voir aussi que le corps enseignant est lui-même majoritairement homosexuel !

Dans *Un cœur sous une soutane*, Rimbaud décrivait déjà, visionnaire du haut de ses quinze ans, les « intimités des séminaristes », leurs désirs sexuels qui se révélaient une fois « revêtue la robe sacrée », leurs sexes qui battent sous leur « capote de séminariste », l'« imprudence » d'une « confidence » trahie et, peut-être déjà, les abus suscités par le père supérieur dont « les yeux émerg[ent] de sa graisse ». Le Poète résumera plus tard le problème à sa manière : « J'étais bien jeune, et Christ a souillé mes haleines. »

« Le confessional n'est pas une salle de torture », a dit le pape François. Le saint-père aurait pu ajouter : « Ce ne doit pas être, non plus, un lieu d'abus sexuels. »

La plupart des séminaristes m'ont fait comprendre une chose que je n'avais pas saisie et que résume très bien un jeune Allemand, rencontré par hasard dans les rues de Rome :

— Je ne vois pas cela comme une double vie. Une double vie serait quelque chose de secret et de caché. Or mon homosexualité est connue dans le séminaire. Elle n'est pas bruyante, elle n'est pas militante, mais elle est sue. Ce qui en revanche est vraiment interdit, c'est de militer, de s'affirmer. Mais tant qu'on reste discret, tout va bien.

La règle du « *Don't ask, don't tell* » fonctionne à plein, comme partout dans l'Église. La pratique homosexuelle est d'autant mieux tolérée dans les séminaires qu'elle n'est pas affichée. Mais malheur à celui par qui le scandale arrive !

— La seule chose qui est vraiment bannie, c'est d'être hétérosexuel. Avoir une fille, ramener une fille, c'est l'exclusion immédiate. La chasteté et le célibat s'entendent principalement vis-à-vis des femmes, ajoute, tout sourire, le séminariste allemand.

Un ancien séminariste qui vit à Zurich m'explique son point de vue :

— Au fond, l'Église a toujours préféré les prêtres gays aux prêtres hétérosexuels. Avec ses circulaires anti-gays, elle prétend changer un peu les choses, mais on ne change pas une réalité à coups de circulaire ! Tant que le célibat des prêtres demeurera en place, un prêtre homo sera toujours mieux accueilli dans l'Église qu'un prêtre hétéro. C'est une réalité et l'Église ne peut rien y faire.

Les séminaristes interrogés sont d'accord sur un autre point : un hétérosexuel ne peut pas se sentir complètement à l'aise dans un séminaire catholique, à cause – je cite leurs expressions – « des regards », des « amitiés particulières », des « bromances », des « garçonnades », de la « sensibilité » et de la « fluidité », de la « tendresse » et de l'« atmosphère homo-érotique généralisée » qui s'en dégage. Un célibataire non endurci y perd son latin !

— Tout est homo-érotique. La liturgie est homo-érotique, les habits sont homo-érotiques, les garçons sont homo-érotiques, sans oublier Michel-Ange ! me fait remarquer l'ancien séminariste Robert Mickens.

Et un autre séminariste d'ajouter, selon une formule que j'ai entendue plusieurs fois :

— Jésus n'évoque jamais l'homosexualité. Si elle est une chose si terrible, pourquoi Jésus n'en parle-t-il pas ?

Lequel, après une hésitation, ajoute :

— Être dans un séminaire, c'est un peu comme être dans *Blade Runner* : personne ne sait qui est un humain et qui est un « répliquant ». C'est une ambiguïté que les hétéros vivent généralement très mal.

Le séminariste hésite, comme s'il réfléchissait à son propre sort, et soudain ajoute :

— N’oublions pas que beaucoup renoncent !

Le journaliste Pasquale Quaranta fait partie de ceux-là. Il me raconte lui aussi son parcours de séminariste, vécu, si l'on peut dire, de père en fils. Aujourd'hui rédacteur à *La Repubblica*, Quaranta fut, avec l'éditeur Carlo Feltrinelli et un jeune écrivain italien, l'une des trois personnes qui m'ont convaincu de me lancer dans le projet de ce livre, *Sodoma*. Durant plusieurs dizaines de dîners et de soirées à Rome, mais aussi en voyage à Pérouse ou à Ostie, où nous sommes allés ensemble sur les traces de Pasolini, il m'a raconté son itinéraire.

Fils d'un père franciscain qui a quitté l'Église pour épouser sa mère, Pasquale a choisi initialement la voie du sacerdoce. Il séjourna pendant huit ans chez les stigmatins, une congrégation cléricale dédiée à l'enseignement et au catéchisme.

— Je dois dire que j'ai eu une bonne éducation. Je suis reconnaissant à mes parents de m'avoir envoyé au séminaire. On m'a transmis la passion de la *Divine Comédie* !

L'homosexualité a-t-elle été l'un des moteurs secrets de cette vocation ? Pasquale ne le pense pas ; il est entré au petit séminaire bien trop jeune pour que cela ait pu avoir une influence. Mais c'est peut-être en raison d'elle qu'il a abandonné la carrière sacerdotale.

Lorsqu'il découvre son homosexualité, et qu'il en parle avec son père, les relations de complicité très fortes, qui existaient entre eux, se dégradent instantanément.

— Mon père ne m'a plus parlé. Nous avons cessé de nous voir. Il a été traumatisé. Au début il a pensé que le problème c'était moi ; puis que le problème c'était lui. Peu à peu, au terme d'un long chemin de dialogue, qui a duré plusieurs années, on s'est réconciliés. Entre-temps, j'avais renoncé au sacerdoce et, sur son lit de mort, il a corrigé les épreuves d'un livre que je m'apprêtais à publier sur l'homosexualité, rédigé avec un prêtre, lequel m'a permis de mieux m'assumer.

Les séminaristes gays qui n'ont pas encore renoncé sont-ils pour autant heureux et épanouis ? Lorsque je les interroge sur ce point, leurs visages se ferment, leurs sourires s'effacent, le doute s'installe. À part le Sud-Américain Lafcadio, qui me dit « aimer sa vie », les autres insistent sur le malaise d'être toujours « en zone grise », un peu cachés, un peu silencieux, et sur les risques qu'ils prennent pour leur carrière future dans l'Église.

Le séminaire a été pour beaucoup l'occasion du coming out mais, aussi, le lieu de prise de conscience d'une impasse. La plupart se débattent avec leur homosexualité devenue oppressante dans ce contexte. Comme l'écrit le Poète : « chargé de mon vice, le vice qui a poussé ses racines de souffrance à mon côté dès l'âge de raison – qui monte au ciel, me bat, me renverse, me traîne ».

Tous ont peur de rater leur vie, de devenir des fossiles dans un monde qui ne leur ressemble que trop. Au séminaire, la vie s'ennuage : ils découvrent ce que sera leur existence de prêtre dans le mensonge et les chimères, une vie âpre de janséniste solitaire, insincère, une vie tremblée comme la flamme d'une bougie. À perte de vue : la souffrance, le silence, les beautés « captives », les tendresses empêchées sitôt imaginées, les « faux sentiments » et, surtout, les « déserts de l'amour ». À perte de vue : le temps qui passe, la jeunesse se consume, presque vieux, déjà. Partout, des « paradis de tristesse », comme le dit encore le Poète.

L'obsession des séminaristes est d'avoir épuisé leur « capital nocturne » avant même de l'avoir étrenné. Dans la communauté gay, on parle généralement de « gay death » : la date de « péremption » pour un homosexuel serait fixée à trente ans, âge qui marquerait la fin de la drague facile ! Mieux vaut être casé avant le couperet ! Or, n'ayant pu donner cours à leur passion, c'est souvent à cet âge, alors que leur « sexual market value » décline, que beaucoup de prêtres commencent à sortir. D'où la hantise des séminaristes qui ont peur de devoir rattraper le temps perdu dans la buée, les « chemsex parties » et les soirées fessées. Rétrécis dans leurs séminaires, vont-ils devoir attendre trente ans pour s'agrandir dans les backrooms ?

Ce dilemme, qui m'a été si souvent décrit par les prêtres catholiques, a été décuplé depuis la libération homosexuelle. Avant les années 1970, l'Église était un refuge pour ceux qui étaient discriminés au-dehors ; depuis, elle est devenue une prison pour ceux qui y sont venus ou qui y sont restés, tous se sentant enfermés, à l'étroit, alors que les gays sont libérés à l'extérieur. Le Poète encore : « Ô Christ ! éternel voleur des énergies. »

Contrairement à d'autres séminaristes plus âgés, qui m'ont parlé de flagellations, d'autopunitions ou de sévices corporels, Ydier, Axel ou Lafcadio ne sont pas passés par des phases aussi extrêmes ; mais ils ont eu leur part de larmes, eux aussi. Ils ont maudit la vie et cette souffrance qui se nourrit d'elle-même, comme consentie, masochiste. Ils auraient tant aimé être hétérosexuels, en fin de compte, répétant le cri affreux d'André Gide : « Je ne suis pas pareil aux autres ! Je ne suis pas pareil aux autres ! »

Reste l'onanisme. L'obsession de l'Église contre la masturbation est à son apogée dans les séminaires aujourd'hui, selon tous mes interlocuteurs, alors que les prêtres, eux-mêmes, savent d'expérience qu'elle ne rend plus sourd. Un goût si exagéré pour le contrôle et la contrainte n'a, bien sûr, plus guère d'effets : il est loin le temps où les séminaristes « qui avaient cédé à un onanisme de saison » pouvaient craindre pour leur salut et être « persuadés de sentir le roussi » (selon les belles formules du critique littéraire Angelo Rinaldi).

La masturbation, qui était un sujet tabou dans les séminaires par le passé, et dont on ne parlait pas, est désormais un sujet majeur qui est évoqué fréquemment par les enseignants. Cette vaine obsession ne vise pas seulement le refus de toute sexualité sans visée procréative (la raison officielle de l'interdiction) mais d'abord le contrôle totalitaire sur l'individu, privé de sa famille et de son corps, une véritable dépersonnalisation au service du collectif. Une idée fixe, tellement répétée aujourd'hui, tellement maniaque que l'onanisme devient comme une sorte de « placard » dans le « placard », une forme d'identité homosexuelle doublement verrouillée. Alors les prêtres en abusent, jusqu'à ronger leur frein, en rêvant à de « douces brûlures » qui sont autant de rêves de liberté.

— Que la masturbation soit encore enseignée comme un péché dans les séminaires : c'est moyenâgeux ! Et qu'elle soit plus discutée et plus combattue que la pédophilie en dit long sur l'Église catholique, me fait remarquer Robert Mickens.

Un autre jour, alors que je reviens du Vatican, un jeune homme me foudroie du regard, près du métro Ottaviano. Portant une grosse croix de bois sur son tee-shirt, il est accompagné d'un vieux prêtre (comme il me le dira plus tard) et il se débrouille, après un moment compliqué, pour m'aborder. Il s'appelle Andrea et, peu effarouché, il aimerait avoir mon numéro de téléphone. Sous le bras, il a *AsSaggi biblici*, un manuel de théologie édité par Franco Manzi – ce qui le trahit et, du coup, le rend intéressant à mes yeux. J'engage la conversation.

En fin de soirée, le jour même, nous prenons un café dans un bar de Rome et il m'avoue rapidement qu'il m'a donné un faux nom et qu'il est séminariste. Nous discuterons à plusieurs reprises et, comme les autres futurs prêtres, Andrea me décrit son univers.

Contre toute attente, Andrea, ouvertement homosexuel avec moi, est un fidèle de Benoît XVI.

— Je préférais Benedetto. Je n'aime pas François. Je n'aime pas ce pape. J'aimerais tant renouer avec l'Église d'avant Vatican II.

Comment concilie-t-il sa vie gay et sa vie de séminariste ? Andrea hoche la tête, visiblement tourmenté et regrettant cette ambivalence. Entre fierté et autoflagellation, il louvoie, comme dans sa réponse :

— Tu vois, je ne suis pas un si bon chrétien que ça. J'ai essayé pourtant. Mais je n'y arrive pas. La chair, tu sais. Et je me rassure en me disant que la plupart des séminaristes que je fréquente sont comme moi.

— As-tu choisi le séminaire parce que tu étais gay ?

— Je ne vois pas les choses comme ça. Le séminaire, c'était d'abord une solution d'attente. Je voulais voir si l'homosexualité serait un truc durable pour moi. Après, le séminaire est devenu une solution de compromis. Mes parents veulent croire que je ne suis pas homosexuel, ça leur fait plaisir que je sois au séminaire. Et moi, ça me permet de vivre, d'une certaine façon, selon mes goûts. Ce n'est pas simple, mais c'est mieux ainsi. Si tu as des doutes sur ta sexualité, si tu ne veux pas que l'on sache autour de toi que tu es gay, si tu ne veux pas faire de peine à ta mère : alors tu vas au séminaire ! Si je me retourne sur mes propres raisons, celle qui domine c'est clairement l'homosexualité, même si ce ne fut pas, au début, totalement conscient chez moi. Je n'ai eu vraiment la confirmation de mon homosexualité qu'une fois entré au séminaire.

Et Andrea d'ajouter, se faisant sociologue :

— Je pense que c'est une sorte de règle : une grande majorité des prêtres ont découvert qu'ils étaient attirés par les garçons dans cet univers homo-érotique et strictement masculin que sont les séminaires. Lorsque tu es dans ton lycée, dans ta province italienne, tu n'as qu'un faible pourcentage de chances de rencontrer des homosexuels qui te plaisent. C'est toujours assez risqué. Et puis tu arrives à Rome, dans le séminaire, et là il n'y a plus que des garçons et presque tout le monde est homosexuel, et jeune, et beau, et tu comprends que, toi aussi, tu es comme eux.

Pendant nos discussions, le jeune séminariste me raconte de façon détaillée l'ambiance au séminaire. Il me dit utiliser fréquemment deux applications Grindr et ibreviary.com – l'outil de rencontres sexuelles gays et un bréviaire catholique en cinq langues disponible gratuitement sur smartphone. Un parfait résumé de sa vie !

À vingt ans, Andrea a déjà eu de nombreux amants, environ une cinquantaine :

— Je les rencontre sur Grindr ou parmi les séminaristes.

Culpabilisant lui-même à propos de cette double vie, et pour atténuer sa déception de ne pas être un saint, il s'est inventé de petites règles afin de se donner bonne conscience. Ainsi, il me confie qu'il s'interdit d'avoir une relation sexuelle lors d'une première rencontre sur Grindr : il attend toujours, au moins, la troisième !

— C’est ma méthode, je dirais mon côté Ratzinger, me dit-il, ironique.

J'insiste pour connaître ses raisons de persister à vouloir devenir prêtre. Le jeune homme, aguicheur, hésite. Il ne sait pas trop. Il réfléchit, puis me lâche :

— Dieu seul le sait.

Selon de nombreux témoignages recueillis dans les universités pontificales romaines, la double vie des séminaristes aurait considérablement évolué ces dernières années du fait d'Internet et des smartphones. Une large proportion de ceux qui sortaient dans la nuit noire en quête de rencontres de hasard ou, à Rome, dans des clubs comme le Diabolo 23, le K-Men's Gay, le Bunker ou le Vicious Club, draguent tranquillement désormais depuis chez eux. Grâce à des applications comme Grindr, Tinder ou Hornet, et des sites de rencontres comme GayRomeo (devenu PlanetRomeo), Scruff (pour les mecs plus matures et les « bears »), Daddyhunt (pour ceux qui aiment les « daddies ») ou encore Recon (pour les fétichistes et les sexualités « extrêmes »), ils n'ont plus besoin de se déplacer, ni de prendre trop de risques.

Avec mes researchers à Rome, nous avons d'ailleurs découvert l'homosexualité de plusieurs séminaristes, prêtres gays ou évêques de curie grâce à la magie d'Internet. Souvent, ils nous ont communiqué par politesse ou connivence, lorsque nous les rencontrions au Vatican, leur e-mail ou leur numéro de portable. En enregistrant ensuite ces informations, en toute innocence, dans le carnet d'adresses de Gmail ou de nos smartphones, leurs différents comptes et noms associés apparaissaient automatiquement sur WhatsApp, Google+, LinkedIn ou Facebook. Souvent des pseudonymes ! À partir de ces noms d'emprunt, la double vie de ces séminaristes, prêtres ou évêques de curie – certes très discrets mais pas assez « geeky » – émergeait sur les sites de rencontres, comme par une opération du saint-esprit ! (Je pense bien sûr ici à une dizaine de cas précis, et notamment à plusieurs monsignori que nous avons déjà croisés dans ce livre.)

Ils sont nombreux à passer aujourd'hui leurs soirées sur GayRomeo, Tinder, Scruff ou le site Venerabilis – mais d'abord sur Grindr. Pour ma part, je n'ai jamais aimé cette application déshumanisante et répétitive, mais j'en comprends la logique : géolocalisée et en temps réel, elle vous indique tous les gays disponibles à proximité. C'est diabolique !

Selon plusieurs prêtres, Grindr est devenu un phénomène de très grande ampleur dans les séminaires et les réunions de prêtres. Plusieurs scandales ont même éclaté (par exemple au séminaire irlandais), tellement l'usage de l'application est devenu encombrant dans l'Église. Souvent, les prêtres se repèrent entre eux, sans le vouloir, en constatant qu'un autre religieux gay figure à quelques mètres de distance. Et j'ai d'ailleurs, avec mon équipe, réussi à prouver que Grindr fonctionne chaque soir à l'intérieur de l'État du Vatican.

Il nous a suffi de deux smartphones positionnés des deux côtés du petit État catholique pour identifier, avec une marge d'erreur extrêmement faible, la localisation des gays. Lorsque nous avons fait l'expérience, à deux reprises, ils n'étaient pas très nombreux à être connectés depuis le Vatican mais, selon plusieurs contacts internes, les dialogues vaticanesques sur Grindr y seraient parfois plus intenses.

Le site Venerabilis mériterait un récit à lui seul. Créé en 2007, il s'agissait d'une plateforme en ligne entièrement dédiée aux prêtres « homosensibles » qui y postaient des annonces ou discutaient sur le chat. Lieu d'échange et de soutien, il a débouché sur la création de groupes de discussion *in real life* : ces groupes se réunissaient même à une époque au café de la célèbre librairie Feltrinelli à Largo Torre Argentina avec des plages horaires distinctes selon les universités pontificales ! L'un des administrateurs du site, un proche de Tarcisio Bertone, Mgr Tommaso Stenico, était connu pour être homophobe à l'intérieur de la curie, mais pratiquant à l'extérieur du Vatican (il a été démis de ses fonctions vaticanes après avoir été outé dans une émission de télévision italienne). Selon une pente assez naturelle, le site a cependant évolué vers la drague ecclésiastique et, après avoir été dénoncé par la presse catholique conservatrice, il fut mis en sommeil. Nous avons retrouvé ses traces dans les archives du web et le « deep web » mais il n'est plus accessible ni indexé par les moteurs de recherche.

Sur Facebook, autre outil de drague très utilisé en raison de sa mixité, il est facile de repérer les prêtres ou les séminaristes gays. C'est le cas, par exemple, de plusieurs prélats que nous suivons à Rome : la plupart d'entre eux connaissent mal les règles de confidentialité du réseau social et laissent visible leur liste d'amis. De fait, il suffit de regarder ce compte depuis celui d'un gay romain bien introduit dans la communauté homosexuelle de la ville, pour déterminer à partir des « amis en commun », avec une quasi-certitude, si le prêtre est gay ou pas. Sans qu'une timeline ne contienne le moindre message gay, le fonctionnement de Facebook trahit presque automatiquement les gays.

Sur Twitter, Instagram, Google+ ou LinkedIn, en les reliant à Facebook, on peut faire le même type de recherche tout à fait légalement. Grâce à des outils professionnels comme Brandwath, KB Crawl ou Maltego, on peut analyser l'ensemble des contenus « sociaux » d'un prêtre, ses amis, les infos qu'il a aimés, partagés ou postés et même voir apparaître ses différents comptes liés (parfois sous des identités différentes). J'ai eu l'occasion d'utiliser ce type de logiciel très performant qui permet de créer des arborescences générales et des graphes de toutes les interactions d'une personne sur les réseaux sociaux à partir des informations publiques qu'il laisse sur le web. Le résultat est impressionnant car le profil complet de la personne émerge à partir des milliers de données qu'elle a communiquées elle-même sur les réseaux, sans même s'en souvenir : dans la majorité des cas, si cette personne est homosexuelle, cette information apparaît avec une faible marge d'incertitude. Pour échapper à ce type d'outil, il faut avoir à ce point compartimenté sa vie, en utilisant des réseaux séparés et en n'ayant jamais partagé avec ses amis la moindre information personnelle, que c'en est presque impossible.

Les smartphones et Internet sont donc en train de changer la vie des séminaristes et des prêtres pour le meilleur et pour le pire. Au cours de cette enquête d'ailleurs, j'ai moi-même considérablement utilisé ces nouveaux outils numériques, louant des appartements sur Airbnb, utilisant Waze et circulant en Uber, contactant les prêtres sur LinkedIn ou Facebook, conservant d'importants documents ou enregistrements sur Pocket, Wunderlist ou Voice Record, et échangeant secrètement avec beaucoup de sources sur Skype, Signal, WhatsApp ou Telegram. L'écrivain d'aujourd'hui est numérique – un véritable « digital writer ».

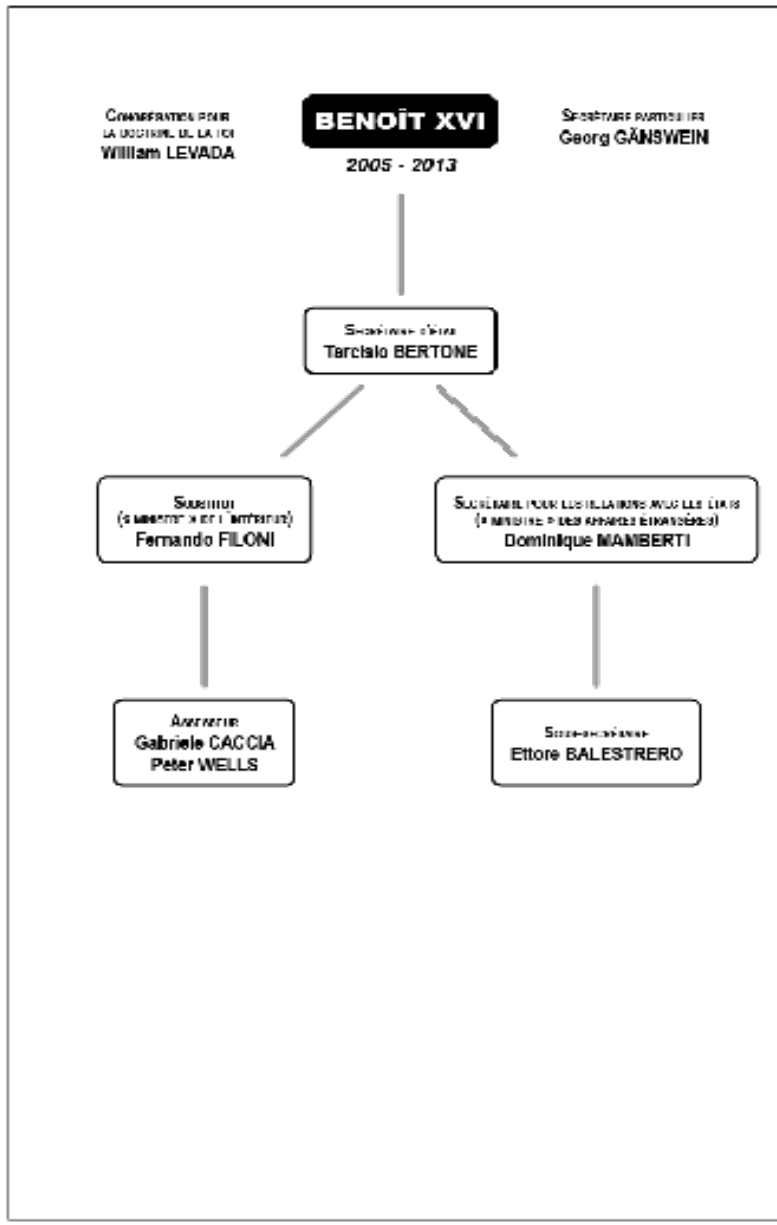
Je n'essaie pas dans ce livre de réduire la vie des séminaristes et des prêtres à l'homosexualité, l'orgie, la masturbation ou la pornographie online. Il y a, bien sûr, certains religieux que l'on peut qualifier d'« ascétiques » qui ne s'intéressent pas au sexe et vivent pacifiquement leur chasteté. Mais, selon tous les témoignages, les prêtres qui sont fidèles au vœu de célibat seraient une minorité.

En définitive, les révélations sur l'homosexualité des prêtres et les doubles vies du Vatican ne font que commencer. Avec la multiplication des smartphones qui permettent de tout filmer et de tout enregistrer, avec les réseaux sociaux où tout se sait, les secrets du Vatican seront de plus en plus difficiles à garder. La parole se libère. Désormais, des journalistes courageux enquêtent partout dans le monde sur l'hypocrisie généralisée du clergé et les témoins se mettent à parler. Certains cardinaux que j'ai interrogés pensent que « ces questions ne sont pas essentielles », qu'« on en a trop fait », et que « les polémiques sexuelles sont derrière nous ». Ils voudraient que l'on tourne la page.

Je pense exactement le contraire. Je crois qu'on a à peine effleuré le sujet. Et que tout ce que je raconte dans ce livre n'est que la première page d'une longue histoire à écrire. Je devine même que je suis en deçà de la réalité. Le dévoilement, la mise à nu, le récit du monde secret, et encore presque inexploré, de Sodoma ne fait que commencer.

Quatrième partie

Benoît


Commissaires pour la doctrine de la foi
William LEVADA
BENOÎT XVI
2005 - 2013
Secrétaire particulier
Georg GÄNSWEIN
Secrétaire d'État
Tarcisio BERTONE
Substitut
(s'occupant de l'intérieur)
Fernando FILONI
Secrétaire pour les relations avec les États
(ministre des affaires étrangères)
Dominique MAMBERTI
Assesseur
Gabriele CACCIA
Peter WELLS
Sous-secrétaire
Ettore BALESTRERO

20.

Passivo e bianco

Au siège de la fondation Ratzinger, à Rome, la guerre est finie. Seule maintenant l'histoire jugera – et Dieu, dans sa miséricorde. Sur les murs : plusieurs photos et tableaux représentent Benoît XVI. Ici, il est encore cardinal ; et là, il est déjà à la retraite, pape « émérite ».

Entre ces deux figures, un immense portrait, exposé bien en vue, me frappe : le souverain pontife encore en exercice, assis en grande pompe sur une très haute chaise papale, rouge et dorée, souriant, majestueux dans ses habits blancs brodés à l'or. Sa mitre jaune topaze, hautaine elle aussi, le grandit plus encore, « larger than life ». De petits anges bouclés, faunes, psychés ou cupidons, sont sculptés sur les montants en bois du fauteuil. La figure au teint vermeil du pape domine, ex cathedra, dans un arc-en-ciel de couleurs et un feu d'artifice de dentelles. Tel un roi, Benoît XVI trône. Au faîte de sa gloire.

En regardant de près ce portrait hors du temps, je lui trouve une ressemblance avec le pape Innocent X peint par Velázquez, assis comme lui en majesté, avec son habit fauve et ses froufrous, le camail rouge sur la tête et la bague qui scintille (le magnifique *Portrait d'Innocent X* se trouve à la galerie Doria-Pamphilj de Rome). En regardant mieux, sa mue, ses transformations radicales sautent aux yeux. Je devine maintenant le visage du saint-père tel que reproduit par Francis Bacon pour son *Étude du pape II, d'après Velázquez*, dont une version est exposée aux musées du Vatican.

Le visage cubiste du pape est entièrement déformé : on dirait un masque, le nez est tordu, presque effacé ; les yeux sont inquisiteurs. Le saint-père est-il en colère ou cache-t-il un secret ? Est-ce un pervers narcissique ou une incarnation de la pureté du monde ? Est-il victime de machines désirantes ou pense-t-il à sa jeunesse perdue ? Pleure-t-il ? Pourquoi pleure-t-il ? Comme l'a fait remarquer le philosophe Gilles Deleuze, Francis Bacon laisse habilement, en dehors du champ, les causes qui angoissent le pape, nous privant ainsi d'une explication rationnelle.

Comme dans les tableaux de Velázquez et de Bacon, bien qu'avec infiniment moins de talent, le mystère Ratzinger s'expose dans ce grand portrait que personne ne regarde, au siège de sa fondation que personne ne visite plus, et qui est vide. Un souverain pontife dans sa simplicité indicible et sa complexité indéchiffrable.

Benoît est le premier pape moderne à avoir démissionné de sa charge. On a dit que c'était pour des raisons de santé ; un élément qui a joué, bien sûr, parmi d'autres – l'une des quatorze stations de ce long chemin de croix que fut son court pontificat. Benoît XVI n'a pas non plus été victime d'un lobby gay, comme on l'a laissé entendre. Pourtant, neuf des quatorze moments de cette Via Dolorosa qui scellèrent son sort et précipitèrent sa chute concernent l'homosexualité.

Au siège de la fondation Ratzinger, il n'y a personne. À chaque fois que je me suis rendu dans ces bureaux fantômes, locaux officiels du Vatican, Via della Conciliazione à Rome, pour rencontrer le père Federico Lombardi, il était seul. Pas de secrétaire ; pas d'assistant ; pas une âme qui vive. Et lorsqu'on se présente à l'entrée, le gardien grassouillet et aviné ne filtre même pas les visiteurs : ils sont si peu nombreux.

Je sonne. Federico Lombardi ouvre lui-même la porte.

Fidèle, ponctuel, soft-spoken et toujours disponible, Lombardi est un mystère. Il fut l'un des plus proches collaborateurs de trois papes, et reste d'abord dans la mémoire des journalistes comme le porte-parole de Benoît XVI durant son long chemin de croix. Qui est-il ? Il a parlé, si souvent, mais on ne sait rien de lui.

Côté face, c'est un jésuite d'une grande humilité qui est généralement admiré et aimé. Sa vie de dépouillement et de lectures, empreinte d'un certain détachement, son abnégation tranchent avec certains des entourages des papes qu'il a servis : ils vivaient au-dessus de leurs moyens dans le luxe, le blanchiment d'argent et les affaires de mœurs ; il a fait, lui, profession de foi de vivre au-dessous de ses moyens. Et aujourd'hui encore, lorsque je le rencontre, il vient à pied du quartier général des Jésuites, dans le Borgo, où il réside dans une chambre spartiate. Sans doute est-il l'un de ceux au Vatican qui respectent vraiment les trois vœux de la vie religieuse (la pauvreté, la chasteté, l'obéissance), auxquels il a ajouté, comme tous les membres de sa congrégation, un quatrième vœu d'obéissance spéciale au pape.

Côté pile, le père Federico est un « papimane », comme le dit joliment Rabelais à propos des prélats qui vivent dans l'adoration béate du pape. Ce Loyola a fait de l'obéissance au pape un absolu, une valeur placée loin devant la vérité. L'adage vaut pour lui comme pour tous les Jésuites : « Je croirai noir ce qui est blanc, si c'est ainsi que l'Église le qualifie. » Devenu daltonien sous Ratzinger, Lombardi a souvent vu blanches les fumées noires. Au point que les journalistes lui ont souvent reproché sa langue de bois : un porte-parole qui démentait des vérités ou relativisait les scandales de pédophilie qui s'abattaient en orages imprévisibles sur le pontificat, ce qui lui a valu le surnom de « Pravda ». Comme l'écrivait Pascal, qui n'aimait pas les Jésuites : « On peut bien dire des choses fausses en les croyant véritables, mais la qualité de menteur enferme l'intention de mentir. »

Lors de cinq longs rendez-vous avec Lombardi, ce prêtre attachant a répondu avec calme à mes questions et corrigé avec tact mes interprétations :

— Je ne crois pas qu'il y ait de contradiction entre la vérité et l'obéissance au pape. Le jésuite que je suis est, certes, au service d'une interprétation positive du message du saint-père. Il m'est arrivé d'y mettre ma passion. Mais j'ai toujours dit ce que je pensais.

Le vaticaniste américain Robert Carl Mickens n'est guère convaincu par cette réécriture des faits, qu'il critique sévèrement :

— L'Église catholique est certainement l'organisation qui parle le plus de vérité. Elle a ce mot à la bouche constamment. Elle brandit sans cesse la « vérité ». Et en même temps, c'est l'organisation au monde qui ment le plus. Le porte-parole de Jean-Paul II, Joaquín Navarro-Valls, et celui de Benoît XVI, Federico Lombardi, ne disaient jamais la vérité. C'est simple : ils mentaient tout le temps.

Durant le pontificat de Benoît XVI, succession presque ininterrompue de défaillances, d'erreurs, de scandales, d'affaires et de polémiques, le soldat Lombardi a été obligé de monter au front bien souvent. Chargé de tant de contre-ambassades, prié de défendre l'indéfendable, le vieux prêtre commence maintenant une retraite méritée.

Federico Lombardi est arrivé au Vatican sous Jean-Paul II, il y a plus de vingt-cinq ans, où il s'est vu confier la charge de Radio Vatican, un poste traditionnellement réservé aux Jésuites. Pourtant, selon ses amis et anciens collaborateurs, que j'ai interrogés, Lombardi n'a jamais été sur la ligne dure de Jean-Paul II ni de Benoît XVI. Il est plutôt de gauche, proche de la sensibilité du catholicisme social. De fait, le père Lombardi a toujours été un peu à contre-emploi : il a servi des papes qui ne lui ressemblaient guère et a finalement été remercié par un jésuite, François, dont il partageait les idées et qui aurait dû, si les choses étaient bien faites, être « son » pape.

— Pour moi, la priorité c'était d'être au service du pape régnant. Un jésuite soutient et s'identifie à la ligne pontificale. En plus, comme j'avais fait des études en Allemagne, j'avais une grande admiration pour la théologie de Ratzinger, pour son équilibre, nuance-t-il.

Gravissant les marches du saint-siège, comme d'autres les nonciatures, Lombardi prend du galon sous Jean-Paul II : il est nommé à la direction de la salle de presse du Vatican (l'ensemble des services de communication), avant de devenir le porte-parole du pape, peu après l'élection de Benoît XVI.

À ce poste, il succède à l'Espagnol Joaquín Navarro-Valls, dont les liens avec l'Opus dei sont établis. Lorsqu'il était jeune, tout le monde le trouvait sexy : « Pourquoi le bon Dieu n'appellerait-il que les moches ? » aurait répondu à son propos le pape Jean-Paul II, lorsqu'on lui faisait remarquer qu'il savait bien s'entourer ! Étrangement, Navarro-Valls était un laïc célibataire ayant fait vœu de chasteté hétérosexuelle sans y être obligé, comme l'avaient fait, en leur temps, Jacques Maritain ou Jean Guitton.

Je me suis toujours amusé de ces laïcs chastes et « numéraires » du Vatican qui montrent peu d'empressement pour les personnes du « beau sexe » et n'ont qu'une peur : devoir se marier ! Pourquoi font-ils un vœu de célibat que personne ne leur réclame ? S'ils ne sont pas mariés, le doute s'accroît ; et si on ne leur connaît pas de femme, le doute n'est plus permis. Federico Lombardi, lui, est prêtre.

Voici le porte-parole des trois derniers papes qui se lance, devant moi, au cours de nos différents entretiens, dans quelques comparaisons. L'homme est subtil, presque toujours pertinent.

— Jean-Paul II était l'homme des peuples. François est l'homme de la proximité. Benoît, lui, était l'homme des idées. Je retiens d'abord la clarté de sa pensée. Benoît n'était pas un communicant populaire, comme Jean-Paul II a pu l'être, ou comme François l'est aujourd'hui. Il n'aimait pas les applaudissements, par exemple, alors que Wojtyła les adorait. Benoît était un intellectuel, un grand intellectuel, me dit Lombardi.

Un intellectuel donc. Parmi les nombreux cardinaux que j'ai interrogés, tous reconnaissent que si Jean-Paul II était un spirituel et un mystique, Benoît XVI fut d'abord un grand théologien. Certains avancent cet argument pour ajouter, ensuite, l'air contrit, qu'il n'était vraiment pas fait pour être pape.

— C’est pour moi le plus grand théologien de notre temps, m’explique le cardinal Giovanni Battista Re.

Son confrère, le cardinal Paul Poupard renchérit :

— J'ai été collègue de Ratzinger pendant vingt-cinq ans. Et, comment dire, ce n'était pas son fort de gouverner.

À sa décharge, le pape a lui-même revendiqué sa puissance de travail théologique mais reconnu sa faiblesse dans la gestion des affaires et des hommes. « Le gouvernement pratique n'est pas vraiment ma partie, ce qui constitue, dirais-je, une certaine faiblesse », écrit Benoît XVI dans son livre-testament *Dernières Conversations.*

Homme de tête, Ratzinger ? Sans doute. Le théologien laisse une œuvre utile pour l'Église catholique, même si elle est aujourd'hui discutée entre ceux qui ont tendance à la surévaluer, au point de parler de lui comme d'un « penseur-cardinal », et ceux qui en relativisent l'importance – un bon professeur, sans plus.

Ce n'est pas l'objet de ce livre de retracer la vie, ni même la vie intellectuelle, du futur pape Benoît XVI. Il suffit pour mon propos de m'attacher à quelques dates et à quelques points saillants. D'abord à cette enfance bavaroise du jeune Ratzinger, dans une famille rurale modeste et aimante, où la foi, la musique classique allemande et les livres formaient le quotidien. Sur les photos d'époque, Joseph a déjà ce visage poupin au teint rose frais, le sourire efféminé, la rigidité du corps, la raideur même, qu'on lui connaîtra comme pape.

Drôle de cliché : petit, dit-il, il a « aimé jouer au prêtre » (comme d'autres jouent à la poupée). Autre cliché : sa mère est possessive et une enfant naturelle. Troisième cliché : il est fils d'un commissaire de police, avec ce que cela implique d'autorité et de rigueur ; mais son père est anti-hitlérien. On accusera bien plus tard Joseph Ratzinger d'avoir fait partie des jeunesses hitlériennes en Allemagne et certains iront jusqu'à le qualifier injurieusement de pape « Adolf II » qui vous bénirait « Au nom du Père, du Fils, et du Troisième Reich ».

Son passage par les Hitlerjugend est attesté, et d'ailleurs le pape s'en est longuement expliqué. Il entre dans les jeunesses hitlériennes à quatorze ans, comme la grande majorité des jeunes Allemands au milieu des années 1930, et cet embrigadement ne reflète pas nécessairement une proximité idéologique avec le nazisme. Joseph Ratzinger désertera par la suite la Wehrmacht, dans laquelle, a-t-il souvent répété, il a été embrigadé à son corps défendant (la biographie de Benoît XVI a été étudiée minutieusement en Israël, lors de son élection, et le pape a été disculpé de son présumé passé nazi).

Passionné de Goethe et des classiques latins et grecs, amoureux des peintures de Rembrandt, le jeune Ratzinger compose des poèmes et apprend le piano. Il se nourrit très tôt de philosophie allemande, Heidegger et Nietzsche, ce type de nourriture qui mène souvent à l'anti-humanisme – et Ratzinger est, en effet, très « anti-Lumières ». Il lit aussi les penseurs français, à commencer par le poète Paul Claudel au point (me dit le cardinal Poupard) qu'il apprend cette langue pour pouvoir lire Claudel dans le texte original. Ratzinger sera d'ailleurs à ce point marqué par l'auteur du *Soulier de satin* qu'il reliera sa propre conversion à celle de Claudel, passant sous silence le fait que celle-ci a eu lieu grâce à la lecture exaltée d'*Une saison en enfer* signée par un jeune « mystique à l'état sauvage », homosexuel et anticlérical : Arthur Rimbaud. Ratzinger lit aussi Jacques Maritain et plusieurs études sérieuses ont montré la proximité de certaines des thèses de Ratzinger avec celles de Maritain, notamment sur la chasteté, l'amour et le couple. Mais le futur pape a aussi ses naïvetés et ses fragilités : il a beaucoup lu *Le Petit Prince.*

On manque d'informations, au-delà des anecdotes et d'une autobiographie à ce point contrôlée qu'elle peut masquer les zones d'ombre et les nœuds essentiels, sur la vocation ecclésiastique du jeune séminariste Ratzinger, sur ses ressorts puissants, même si le choix du sacerdoce, et de son corolaire le célibat, s'accorde avec le caractère spéculatif du futur pape. La photo de son ordination, le 29 juin 1951, le montre heureux et fier, habillé tout en dentelles. Il est plutôt bel homme. On le surnomme encore : « l'enfant de chœur ».

« Collaborateur de la vérité » : telle est la devise que Joseph Ratzinger choisit, lorsqu'il est consacré évêque, en 1977. Mais est-il animé par la vérité ? Et pourquoi est-il devenu prêtre ? En ce registre, faut-il le suivre et le croire ? Souvent Benoît XVI ment, comme nous tous ; parfois, il faut le laisser mentir. Et on devine, on nous dit, qu'à l'articulation du sacerdoce et du célibat, il y aurait eu des « complications » chez le jeune Ratzinger – comme on appelle les mécanismes complexes des montres suisses.

La puberté a été pour lui une parenthèse, dont il a voulu oublier les doutes, le désordre, le vertige peut-être, une période qui lui a coûté bien des nuits. Selon ses biographes, il semble que ce garçon à la voix fluette, étouffée comme celle de François Mauriac, ait été confus durant sa jeunesse et qu'il ait connu des difficultés d'ordre affectif. Est-il ce genre de petit prodige qui émerveille ses professeurs mais ne sait pas parler à une fille dans un bar ? A-t-il deviné une blessure cautérisée par la chasteté et dans laquelle il se réfugie ? Nous ne le savons pas. N'oublions jamais combien il était difficile à l'adolescence, dans l'après-guerre (Ratzinger a vingt ans en 1947) de deviner ses éventuelles « tendances » ou de se savoir « homophile ». À titre de comparaison, une personnalité aussi précoce et courageuse que le cinéaste italien Pier Paolo Pasolini, qui appartient à la même génération que Joseph Ratzinger, a pu écrire dans sa jeunesse, dans une lettre de 1950 : « J'étais né pour être serein, équilibré, naturel : mon homosexualité était en plus, à l'extérieur, elle ne me concernait pas. Je l'ai toujours vue à mes côtés comme un ennemi. »

L'homophilie comme « ennemi » intérieur : est-ce l'expérience personnelle de ce pape intranquille, « insecure », qui a toujours évoqué sa grande « faiblesse », sa « sainte inquiétude », son « inadéquation » fondamentale et ses amours secrètes « dans diverses dimensions et sous différentes formes », même si, bien sûr, il ajoute : « il n'est pas question d'entrer dans des détails intimes » ? Comment savoir ?

En tout cas, Joseph Ratzinger a joué les vestales, les vierges effarouchées. Il n'aurait jamais été attiré par l'autre sexe, contrairement à Jean-Paul II ou à François. Aucune mention dans sa vie, sous aucune forme, de la moindre fille, ni de la moindre femme ; sa mère et sa sœur sont les seules à avoir compté, et encore : Maria fut essentiellement et durablement la gouvernante de sa maison. Plusieurs témoins confirment aussi que sa misogynie n'a eu de cesse de se durcir avec les années. On peut toutefois noter que, très tardivement, une pulsion charnelle unique pour une femme, avant le séminaire, fut miraculeusement découverte en 2016 par l'intervieweur officiel du pape, Peter Seewald, au moment des entretiens pour le livre-testament du saint-père. Ce « grand amour » aurait beaucoup tourmenté le jeune Ratzinger et compliqué sa décision de choisir le célibat. Cependant, Seewald semble si peu croire à cette information qu'elle n'a pas été publiée dans son livre d'entretiens avec le pape émérite – « faute de place », dira Ratzinger. Elle sera finalement révélée par Seewald dans le quotidien *Die Zeit*, et donc prudemment confinée à une audience allemande. À presque quatre-vingt-dix ans, le pape s'invente soudain une « affaire » ! Ce « fou d'Elsa » glisse, entre les lignes, et par personne interposée, qu'il serait jadis (naturellement avant le vœu de chasteté) tombé amoureux d'une femme ! Un cœur sous une soutane ! Qui le croirait ?

Et de fait, personne ne l'a cru ! L'ultime confession était si peu crédible qu'elle a été immédiatement décryptée comme une mauvaise opération de communication visant à faire taire les rumeurs, qui se sont alors généralisées dans la presse germanophone, sur la supposée homosexualité du pape. En étant contre-intuitif, cette amourette secrète est peut-être même un aveu. S'agit-il de ces bergères de Virgile – qui sont en réalité des bergers ? Est-ce Albertine, le célèbre personnage de *La Recherche*, sous laquelle se cache le chauffeur moustachu de Proust ? Toujours est-il que l'anecdote est apparue à ce point fabriquée, et artificielle, qu'elle a eu pour effet paradoxal d'accroître un peu plus la suspicion. « On ne sort de l'ambiguïté qu'à son détriment », aimait dire le cardinal de Retz – une phrase valable pour tous au Vatican.

Ce qui est sûr : Joseph Ratzinger n'a fait le choix du sacerdoce qu'à moitié : prêtre, il sera aussi professeur ; pape, il continuera à passer ses vacances à Castel Gandolfo en journées entières d'écriture ; il hésitera toujours entre une vie de pasteur et une carrière de savant. Ce qui ne l'empêche pas d'aller vite, grâce à une intelligence et une force de travail hors pair : à peine ordonné, il devient professeur ; à peine évêque, il est créé cardinal. Son élection au fauteuil de Pierre est dans l'ordre des choses, dès la mort de Jean-Paul II.

Est-il progressiste ou conservateur ? La question paraît étrange, tant Joseph Ratzinger a été associé à l'aile droite du Vatican. Évidente dans le contexte d'aujourd'hui, la réponse à cette question est plus difficile à résoudre dans celui de l'époque. Contrairement aux qualificatifs dont on l'a affublé depuis – « Panzer-kardinal », « Rottweiler de Dieu », « Berger allemand » –, le jeune Ratzinger a commencé sa carrière à la gauche de l'Église en tant qu'exégète du concile Vatican II (auquel il assiste comme « peritus » ou expert). Les cardinaux qui l'ont connu à cette époque et les témoins que j'ai interrogés à Berlin, Munich, Francfort et Ratisbonne, m'en ont parlé comme d'un progressiste à la pensée complexe, peu intransigeant. Joseph Ratzinger est plutôt ouvert et bienveillant : derrière chaque dissension, il ne suspecte pas le luthérien ou l'athée. Dans le débat, il apparaît souvent hésitant, presque timide. « Les Ratzinger ne sont pas très exubérants », confiera-t-il lors d'un entretien. Jamais, dit-on, il n'impose son point de vue.

Pourtant, à rebours du chemin parcouru par son ex-ami théologien Hans Küng ou son concitoyen cardinal Walter Kasper, Joseph Ratzinger va faire peu à peu une lecture de plus en plus restrictive de Vatican II. Homme du concile, progressiste donc, il en devient le gardien exigeant, orthodoxe, au point de ne plus accepter d'autre interprétation que la sienne. Celui qui a mesuré l'importance de Vatican II, et salué sa modernité, va s'attacher par la suite à en maîtriser les effets. C'est qu'entre-temps, il y a eu les sixties et Mai 68 – et l'inquiétude s'est emparé de Joseph Ratzinger.

— Ratzinger, c'est un théologien qui a pris peur. Il a pris peur du concile Vatican II, peur de la théologie de la libération, peur du marxisme, peur des sixties, peur des homosexuels, me dit le professeur Arnd Bünker, un influent théologien suisse alémanique, interrogé à Saint-Gall.

Plus qu'aucun pape avant ou depuis lui, Joseph Ratzinger déborde de « passions tristes ». Lui, si gai en général, est ennemi des plaisirs et de tous les « sexual-liberationists » : il est hanté par la peur que quelqu'un, quelque part, puisse avoir du plaisir ! De ses obsessions contre les « déviations nihilistes » (comprenez « Mai 68 »), il va rédiger des encycliques. De ses culpabilités, il va faire des bulles.

Le pontificat de Benoît XVI, durant lequel une stricte orthodoxie s'installe, apparaît déjà aux yeux de ses opposants comme une « restauration » : Benoît XVI emploie d'ailleurs le mot, synonyme de retour à la monarchie de droit divin, suscitant une polémique.

— C’est vrai, il a mis Vatican II au congélateur, concède un cardinal qui est proche de l’ancien pape.

Que pense-t-il, à cette époque, des questions de société et, parmi elles, de l'homosexualité ? Joseph Ratzinger connaît au moins la question par ses lectures. Il faut dire que plusieurs des auteurs catholiques qu'il vénère – Jacques Maritain, François Mauriac – en sont obsédés, et que le sujet a également terrorisé Paul Claudel.

Le futur pape Benoît XVI a d'ailleurs eu cette formule significative, en forme d'une autocensure qui est encore un signe d'époque : il affirme ne lire que les « écrivains respectables ». Jamais dans sa carrière, il n'a évoqué les noms de Rimbaud, Verlaine, André Gide ou Julien Green, des auteurs qu'il a forcément croisés, et probablement lus, mais qui étaient devenus infréquentables par leur aveu même. En revanche, il a pu afficher sa passion pour François Mauriac et Jacques Maritain, écrivains alors « respectables », puisque leurs inclinations n'ont été révélées que plus tard.

Enfin, s'agissant de sa culture, il faut ajouter ici que Joseph Ratzinger a fait sienne la petite philosophie nietzschéenne : « Sans la musique, la vie serait une erreur. » On peut même dire que le futur pape est à lui seul un « opéra fabuleux » : il est fou de musique allemande de Bach à Beethoven, en passant par l'homophile Haendel. Et surtout : Mozart, qu'il interprétait déjà enfant avec son frère (« Quand commençait le *Kyrie*, c'était comme si le ciel s'ouvrait », a raconté Ratzinger en repensant à sa jeunesse). Les opéras de Mozart l'enchantent alors que l'opéra italien – qui se résume souvent, selon un mot célèbre, aux « efforts d'un baryton pour empêcher le ténor et la soprano de coucher ensemble » – l'ennuient. L'inclination de Joseph Ratzinger n'est pas méridionale mais germanique : la subtilité de *Cosí fan tutte*, l'érotomanie ambiguë de *Don Giovanni*, et, bien sûr, l'androgynie quintessentielle d'*Apollo et Hyacinthus*. Mozart est le plus *gender theory* de tous les compositeurs d'opéra. Certains monsignori interrogés m'ont parlé de Joseph Ratzinger comme d'une « liturgy queen » ou d'une « opera queen ».

Benoît XVI c'est aussi un style. À lui seul, c'est même une véritable théorie du genre. *Sua cuique persona* (à chacun son masque), dit l'expression latine.

L'excentrique pape devient, dès son élection, la coqueluche des gazettes italiennes : une figure de la mode, observée sous toutes les coutures depuis Milan, comme hier, Grace Kelly, Jacqueline Kennedy Onassis ou Élisabeth II.

Il faut dire que Benoît fait la coquette. Initialement, comme tous les papes, ses habits lui ont été fournis sur mesure par Gammarelli, le célèbre « tailleur clérical », situé à deux pas du Panthéon. Là, dans ce petit magasin sombre, discret et cher, on peut s'acheter une mitre, une barrette, une mosette, un rochet ou un simple col romain, toutes sortes de soutanes, des chapes curiales, ainsi que les célèbres chaussettes rouges Gammarelli.

— Nous sommes un couturier ecclésiastique et nous sommes au service de tout le clergé, depuis les séminaristes, jusqu'aux cardinaux, en passant par les prêtres, les évêques et, bien sûr, le saint-père qui est notre plus précieux client, me dit Lorenzo Gammarelli, le responsable du magasin, lors d'un entretien.

Qui ajoute :

— Mais, bien sûr, lorsqu'il s'agit du pape, nous nous déplaçons au Vatican, dans ses appartements.

Lors de mon entretien, je sens néanmoins qu'il y a un « loup ». On vénère ici Paul VI, Jean-Paul II et François, mais le nom de Benoît XVI reste difficile à prononcer. Comme mis entre parenthèses.

L'affront fait à Gammarelli reste dans toutes les mémoires : Benoît XVI a fait ses courses chez Euroclero, un concurrent, dont la boutique est située près de Saint-Pierre. Son patron, le désormais célèbre Alessandro Cattaneo, a fait fortune grâce à lui. Critiqué sur ce point essentiel de la liturgie, le pape Benoît XVI fera un retour remarqué chez le couturier officiel, sans abandonner Euroclero pour autant : « On ne peut pas se passer de Gammarelli ! » avouera-t-il. Deux couturiers valent mieux qu'un.

Deux seulement ? Benoît XVI s'est enflammé pour la haute couture au point d'avoir une ribambelle de couturiers, de chapeliers et autres bottiers, accrochés à ses baskets. Bientôt, c'est Valentino Garavani qui lui confectionne sa nouvelle cape rouge ; puis Renato Balestra qui lui coud sa grande chasuble, véritable robe bleue. En mars 2007, lors d'une visite dans une prison de garçons, le pape surgit toutes voiles dehors dans une extravagante robe longue rose bonbon !

Un autre jour ensoleillé, les Italiens découvrent médusés que leur pape porte des Ray-Ban ; et bientôt, il chausse ses Geox à trous signés du semelier vénitien Mario Moretti Polegato.

Étrange casting au demeurant pour ce pape si chaste que ces couturiers et bottiers dont certains sont connus pour leurs mœurs « intrinsèquement désordonnées ». Critiqué pour les Ray-Ban, le représentant du Christ sur terre opte pour des lunettes de soleil de la marque Serengeti-Bushnell, moins m'as-tu-vu ; critiqué pour ses Geox, le voici qui troque ses chausses casual pour de sublimes mocassins Prada étincelants comme le plus vif des rouges à lèvres vermillon.

Les mules Prada ont fait couler beaucoup d'encre – des centaines d'articles au bas mot. Au point que des enquêtes approfondies et un reportage de la star Christiane Amanpour sur CNN ont montré qu'il ne s'agissait, finalement, peut-être pas de chaussures Prada. Si le diable s'habille en Prada, ce n'est pas le cas du pape !

Benoît XVI a le goût des accoutrements. Plus qu'aucun pape avant lui, il a donné à son camérier, celui qui lui prépare ses tenues, bien du labeur. Et quelques frayeurs. Sur une photo, Ratzinger apparaît avec un sourire d'adolescent qui vient de faire une grosse bêtise. Cette fois-ci, le pape a-t-il caché à son tailleur sa nouvelle folie ? Car le voici tout gai avec sur la tête un bonnet rouge doublé d'hermine. Il s'agit certes du fameux « camauro » en langage ecclésiastique, ou couvre-chef d'hiver, mais les papes ont cessé de le porter depuis Jean XXIII. Cette fois, la presse commence à se moquer franchement de Papa Ratzinger qui porte un bonnet ridicule de papa Noël !

Alerte au saint-siège ! Incident au Vatican ! Benoît XVI a été sommé de s'expliquer. Ce qu'il a fait dans cette confession dite du bonnet du père Noël : « Je ne l'ai porté qu'une fois. J'avais tout simplement froid et je suis sensible de la tête. Et j'ai dit, puisque nous avons déjà le camauro, alors coiffons-nous-en. Depuis je m'en suis abstenu. Afin de ne pas susciter d'interprétations superflues. »

Frustré par ces grincheux et ces croquemitaines, le pape est retourné plus classiquement à ses chasubles et à ses mosettes. Mais c'était mal connaître notre queeny : le voici qui ressort du placard une mosette en velours rouge fluo bordée d'hermine. Showgirl, le pape remet également au goût du jour la chasuble moyenâgeuse en forme de violon !

Et bien sûr, les chapeaux. Arrêtons-nous un instant sur ses choix de coiffes rigolotes, dont l'audace dépasse l'entendement. Porter de tels bicornes, de telles coiffures pour un non-pape serait s'exposer, sinon à aller au purgatoire, du moins à un contrôle d'identité des carabiniers. Le plus célèbre fut un chapeau de cowboy, version *Brokeback Mountain*, de couleur rouge vif. En 2007, le célèbre magazine américain *Esquire* classe le pape premier dans son palmarès des personnalités, en tête de la catégorie : « Accessoire de l'année ».

Ajoutons une vieille montre en or de marque allemande Junghans, un iPod Nano, des justaucorps à franges, et les fameux boutons de manchettes qui, a confessé le pape, lui « ont donné du fil à retordre » : le portrait en cape de Benoît est fait. Même Fellini dans le défilé ecclésiastique de son film *Roma*, qui ne manquait pourtant pas d'hermine et de chaussettes roses, n'aurait jamais eu l'audace d'aller aussi loin. Et si l'on osait, on évoquerait à son endroit, pour décrire le pape ainsi attifé, les rimes inversées d'un célèbre sonnet de Michel-Ange : « Un uomo in una donna, anzi uno dio » (Un homme dans une femme, ou bien plutôt un Dieu).

Le portrait le plus fidèle du cardinal Ratzinger, nous le devons à Oscar Wilde. Il a magistralement décrit le futur pape dans le chapitre célèbre du *Portrait de Dorian Gray* lorsque son héros se transforme en dandy homosexualisé et s'éprend des vêtements sacerdotaux du catholicisme romain : le culte mêlé au sacrifice ; les vertus cardinales et les jeunes élégants ; l'orgueil « qui entre pour moitié dans la fascination du péché » ; la passion pour le parfum, les bijoux, les boutons de manchettes à rebords dorés, les broderies, le pourpre et la musique allemande. Tout y est. Et Wilde de conclure : « Dans l'usage mystique assigné à ces objets, il y avait quelque chose qui excitait son imagination. » Et encore ceci : « L'insincérité est-elle vraiment quelque chose d'abominable ? Je ne le crois pas. Ce n'est rien d'autre qu'une méthode qui nous permet de multiplier nos personnalités. »

J'imagine Joseph Ratzinger s'écriant, comme le dandy Dorian Gray, après avoir essayé tous les bijoux, tous les parfums, toutes les broderies, et bien sûr tous les opéras : « Comme la vie était exquise, autrefois ! »

Et puis il y a Georg. Outre les habits et les chapeaux, la relation du cardinal Ratzinger avec Georg Gänswein a été tellement discutée, a suscité tant de rumeurs, qu'il faut l'aborder ici avec la prudence qui n'a pas toujours été celle des polémistes.

Le monsignore allemand n'a pas été le premier protégé du cardinal. Avant Georg, on connaît au moins deux autres amitiés particulières de Ratzinger avec de jeunes assistants. À chaque fois, ces relations vertigineuses ont été de véritables osmoses et leurs ambiguïtés ont suscité des rumeurs récurrentes. Tous ces garçons ont en commun une beauté angélique.

Le prêtre allemand Josef Clemens a longtemps été le fidèle assistant du cardinal Ratzinger. Avec un physique avantageux (mais avec dix ans de plus que Georg), Clemens aurait eu un véritable coup de foudre intellectuel pour le jeune prêtre Gänswein au point de le recruter comme son propre assistant. Selon un scénario bien rodé dans les opéras italiens, mais plus rare dans le lyrique allemand, Gänswein, qui est l'assistant de l'assistant, se débrouille bientôt pour prendre la place de Clemens, entre-temps promu et consacré évêque. Ce « capo del suo capo », consistant à se rapprocher « du patron de son patron » (la formule est plus belle en italien), restera célèbre dans les annales du Vatican.

Deux témoins directs au sein de la Congrégation pour la doctrine de la foi m'ont raconté l'intrigue de cette série télévisée, ses saisons et ses épisodes, et jusqu'à ses « cliffhangers ». On m'a parlé d'une « transfiliation » qui aurait échoué – et ce mot m'a enthousiasmé.

Faute de place ici, et tant pis pour le spoiler, je vais directement au terme de la saison : la fin du suspense est marquée, comme il se doit, par la défaite du pauvre Clemens, imprudent devant l'ambitieux prélat stagiaire. Georg triomphe ! C'est amoral, je sais, mais c'est le choix du scénariste.

Entre-temps, le divorce psychologique fut une querelle théâtrale : scènes de ménage en public ; coups bas de drama queens ; tergiversations et retour en arrière du pape paranoïaque qui hésite finalement à s'eloigner de sa « chère grande âme » avant de suivre son penchant naturel ; tentatives d'intimidation ; refus de Georg de donner son nouveau numéro de portable à Josef ; et, finalement, le remake et le scandale public, en une version modernisée du *Règlements de comptes à OK Corral*, via le premier épisode de la série *Vatileaks*.

N'aimant pas le conflit, et moins encore le scandale (l'affaire commençant à s'ébruiter dans la presse italienne), Ratzinger consolera le fils répudié en le promouvant *promoveatur ut amoveatur*. Et Georg est devenu le vrai assistant. Le Primus.

Avant d'en arriver à celui-ci, il me faut citer un deuxième assistant qui a également excité l'imagination de Benoît XVI et connu une ascension rapide : le Maltais Alfred Xuereb. Il fut le second secrétaire privé du pape, l'adjoint de Georg Gänswein – un second qui n'a pas tenté d'être calife à la place du calife. Benoît XVI a entretenu d'excellentes relations avec lui et l'a emmené, le jour de son départ, à Castel Gandolfo. Peu après, il aurait été confié à François, auprès duquel il est resté un court moment. Le nouveau pape – qui a entendu les rumeurs sur sa mauvaiseté et son machiavélisme – l'a éloigné rapidement au prétexte qu'il avait besoin d'un assistant hispanique : il choisira à la place le prélat argentin Fabián Pedacchio, qu'il connaît de longue date. Alfred Xuereb a été finalement recasé auprès du cardinal George Pell pour veiller sur ses mœurs et les finances de la banque du Vatican.

Georg, c'est Marlboro Man. Gänswein a le physique athlétique d'un acteur de cinéma ou d'un modèle de pub. Sa beauté luciférienne est un atout. Souvent, on m'a parlé de lui, au Vatican, en évoquant le charme des acteurs de Visconti. Pour les uns, Georg est le Tadzio de *Mort à Venise* : il a eu longtemps, lui aussi, les cheveux longs bouclés ; pour les autres, il est le Helmut Berger des *Damnés*. On pourrait ajouter le Tonio de *Tonio Kröger*, peut-être à cause des yeux bleus qui font chavirer les esprits (et parce que Ratzinger a lu Thomas Mann, écrivain symbole des inclinations contrariées ou réprimées). Bref : Georg est bien de sa personne.

Au-delà de ces critères esthétiques, finalement superficiels, il y a au moins quatre raisons de fond qui expliquent l'accord parfait que le jeune monsignore noue avec le vieux cardinal. D'abord, Georg a trente ans d'écart avec Ratzinger (soit à peu près le même écart d'âge que Michel-Ange et Tommaso Cavalieri) et une humilité et une tendresse pour le pape à nulles autres pareilles. Ensuite c'est un Allemand de Bavière, au regard vertigineux, né dans la Forêt-Noire, ce qui rappelle à Ratzinger sa propre jeunesse. Georg est vertueux comme un chevalier teutonique et humain, trop humain, comme le Siegried de Wagner, toujours en quête d'amitiés. Georg aime aussi, comme le futur pape, la musique sacrée et joue de la clarinette (le morceau préféré de Benoît XVI est le *Quintette avec clarinette* de Mozart).

Enfin, quatrième clé de cette amitié intime : Georg Gänswein est un conservateur sévère, « tradi » et anti-gay qui aime le pouvoir. Plusieurs articles, qu'il a toutefois démentis, laissent entendre qu'il fréquenterait à Écône, en Suisse romande, des prêtres de la Fraternité Saint-Pie X de Mgr Lefebvre, le dissident d'extrême droite – négationniste, antisémite, défenseur de la messe tridentine et finalement excommunié. D'autres, notamment en Espagne où j'ai multiplié les interviews, et où Georg passait ses vacances dans la proximité de cercles ultraconservateurs, le croient membre de l'Opus dei ; il a également enseigné à l'Université de Santa Croce à Rome, qui appartient à cette institution. Mais son allégeance à « l'Œuvre » n'a jamais été confirmée ni prouvée. Les orientations de cet homme tout de feu sont cependant claires.

En Allemagne et en Suisse alémanique, où j'ai enquêté durant plus d'une quinzaine de séjours, visitant des proches et des ennemis de Georg Gänswein, son passé continue à susciter bien des rumeurs. D'épais dossiers, qui ont beaucoup circulé, sont conservés par plusieurs journalistes que j'ai rencontrés à Berlin, Munich, Francfort et Zurich, sur ses liens supposés avec la frange d'extrême droite du catholicisme germanique. Est-il le dandy vénéneux qu'on me dit ?

Toujours est-il que Gänswein est au cœur du « réseau de Ratisbonne ». C'est une mouvance de droite radicale dans laquelle ont pu évoluer le cardinal Joseph Ratzinger, son frère Georg Ratzinger (qui vit toujours à Ratisbonne) ainsi que le cardinal Gerhard Ludwig Müller. La princesse Gloria von Thurn und Taxis, la milliardaire royaliste allemande que nous avons déjà visitée dans ce livre, y vit aussi : elle semble depuis longtemps la dame patronnesse du groupe. Ce réseau contre-intuitif compte également le prêtre allemand Wilhelm Imkamp (aujourd'hui hébergé par la princesse « Gloria TNT » dans son palace), ou encore « l'évêque de luxe » de Limburg, Franz-Peter Tebartz-van Elst, qui m'a reçu à Rome (il a été réintégré, peut-être grâce au soutien du cardinal Müller et de l'évêque Georg Gänswein, dans le Conseil pontifical pour la promotion de la nouvelle évangélisation, dirigé par l'archevêque Rino Fisichella, et ce malgré un scandale financier : ce « Mgr Bling Bling » avait fait restaurer sa résidence épiscopale pour 31 millions d'euros, suscitant une immense polémique et une sévère sanction du pape François).

Non loin de la Bavière, une importante ramification de ce réseau se situe à Coire, en Suisse alémanique, autour de l'évêque Vitus Huonder et de son adjoint le prêtre Martin Grichting. Selon plus d'une cinquantaine de prêtres, journalistes et experts du catholicisme suisse que j'ai interrogés à Zurich, Illnau-Effretikon, Genève, Lausanne, Saint-Gall, Lucerne, Bâle et bien sûr à Coire, l'évêché de la ville a la particularité d'aimanter autour de lui des homophobes d'extrême droite ainsi que des homophiles parfois très pratiquants. Cet entourage hybride et versatile fait beaucoup jaser en Suisse.

Georg est donc pour Joseph ce qu'on peut appeler un « beau parti ». Avec Ratzinger, ils forment une belle alliance d'âmes. L'ultraconservatisme de Gänswein ressemble, jusque dans sa schizophrénie, à celui du vieux cardinal. Les deux singletons qui se sont trouvés ne vont plus se quitter. Ils vivront ensemble au palais épiscopal : le pape au troisième étage ; Georg au quatrième. La presse italienne s'enflamme pour le binôme comme jamais elle ne l'a fait pour aucune reine – et trouve un surnom à Georg : « Bel Giorgio ».

La relation de pouvoir entre les deux hommes d'Église n'est pourtant pas facile à décrypter. Certains ont écrit que Georg, sachant le pape faible et vieillissant, se serait mis à rêver d'un rôle à la Stanisław Dziwisz, le célèbre assistant particulier de Jean-Paul II qui exerça un pouvoir grandissant à mesure que le pape déclinait. Le goût du pouvoir de Gänswein ne fait guère de doute quand on lit les documents secrets de Vatileaks. D'autres ont estimé que Benoît XVI ne jouait plus que les seconds rôles et accompagnait son assistant. Une relation typique de domination inversée, ont-ils conclu, sans forcément convaincre. Avec un humour certain, comme pour se moquer des cancans, Georg a filé la métaphore neigeuse : « Mon rôle est de protéger Sa Sainteté de l'avalanche de lettres qu'elle reçoit. » Ajoutant : « Je suis en quelque sorte son chasse-neige. » Le titre d'une de ses interviews célèbres à *Vanity Fair* : « Être beau n'est pas un péché. » Une de ses citations !

En fait-il trop ? Ce Narcisse contrarié adore se montrer aux côtés du saint-père. Des centaines de photographies existent : Don Giorgio tient la main du pape ; il lui chuchote à l'oreille ; l'aide à marcher ; lui tend un bouquet de fleurs ; lui remet délicatement un chapeau sur la tête, parce qu'il s'est envolé. Certains clichés sont plus inattendus encore, comme ceux où, façon Jack et Jacky Kennedy, Georg apparaît littéralement au-dessus du pape avec un large mantelet rouge vif, jaquette flottante littéralement au vent, qu'il pose délicatement sur les épaules du grand homme, dans un mouvement mâle protecteur, pour le préserver du froid, avant de l'enlacer tendrement et de lui nouer son habit. Sur cette série d'images, Benoît XVI est entièrement vêtu de blanc ; Georg, lui, porte une soutane noire, à peine ourlée d'une soie violette, et qui compte 86 boutons rose purple. Aucun assistant particulier de pape ne s'est jamais mis en scène ainsi – ni Pasquale Macchi avec Paul VI, ni Stanisław Dziwisz avec Jean-Paul II, ni Fabián Pedacchio avec François.

Enfin, un détail. Peut-être le lecteur n'y attachera aucune importance et dira que c'est une chose fréquente, un usage très répandu et qu'il n'a pas de signification. Mais l'écrivain pense autrement : rien n'est trop petit pour avoir un sens, et, soudain, des détails trahissent parfois une vérité qu'on a longtemps cherché à cacher. Le diable, comme on le sait, est dans les détails.

Voici : le pape aurait donné un nouveau nom à Georg : il l'appelle « Ciorcio », prononcé avec un fort accent italien. Il ne s'agit pas d'un surnom utilisé à la curie, mais d'un diminutif affectueux que seul le pape emploie. Une manière, bien sûr, de le distinguer de son grand frère, qui porte le même prénom Georg ; une façon, de dire que cette relation professionnelle est aussi une amitié ou de l'ordre de l'« amour d'amitié ».

Ce qu'on ne doit pas sous-estimer ce sont les rancœurs que la présence de cet Antinoüs lettré aux côtés du vieux cardinal Ratzinger a suscité au saint-siège. Tous les ennemis de Georg au sein de la curie apparaîtront en effet, lors de la première affaire Vatileaks. Lorsqu'on interroge les prêtres, les confesseurs, les évêques ou les cardinaux à l'intérieur même du Vatican, cette jalousie éclate, à peine voilée : Georg est décrit alternativement comme « une belle personne », « agréable à regarder », « George Clooney du Vatican » ou prélat « pour paparazzis » (un jeu de mots vicieux sur « Papa Ratzi », *papa* signifiant pape en italien). Certains me font remarquer que sa relation avec Ratzinger « faisait jaser » à l'intérieur du Vatican et que lorsque les photos de Georg, en tenue de trekking ou en short moulant, sont parues dans la presse mainstream italienne, le « malaise est devenu insoutenable ». Sans parler de la collection hommes automne-hiver 2007, lancée par Donatella Versace et baptisée « Clergyman » : la couturière de mode affirme s'être inspirée du « Beau George ».

Face à ces exubérances, visiblement tolérées par le saint-père, nombre de cardinaux refoulés et de monsignori placardisés ont été choqués. Leur ressentiment, qui était aussi de l'ordre de la jalousie, fut vif et il a eu sa part dans la faillite du pontificat. On a accusé Georg Gänswein d'avoir marabouté le pape et, sous couvert d'humilité, de cacher son jeu : le prélat allemand aurait une ambition de marbre. Il s'imaginerait déjà cardinal, voire « papabile » !

Ces ragots et ces rumeurs, qui m'ont été distillés régulièrement au Vatican, sans jamais être prouvés, sous-entendent tous une seule et même chose : une relation affective.

C'est d'ailleurs la thèse d'un livre de David Berger, en Allemagne, *Der Heilige Schein* (*La Sainte Imposture*). Témoin de première main, Berger fut un jeune théologien néo-thomiste de Bavière, qui connut une ascension rapide au Vatican lorsqu'il est devenu membre de l'Académie pontificale Saint-Thomas-d'Aquin de Rome et collaborateur de plusieurs revues du saint-siège. Les cardinaux et les prélats cajolent – et parfois draguent – cet homosexuel placardisé, bien qu'il n'ait jamais été ordonné prêtre. Le jeune homme leur rend leurs prévenances.

Pour des raisons quelque peu mystérieuses, le consulteur à l'ego démesuré bascule soudain dans le militantisme homosexuel, devenant le rédacteur en chef de l'un des principaux journaux gays allemands. Sans surprise, le Vatican lui retire immédiatement son accréditation de théologien.

Dans son livre, à partir de ses propres expériences, il décrit minutieusement l'esthétique liturgique homo-érotique du catholicisme et l'homo- sexualité subliminale de Benoît XVI. Livrant ses confidences de théologien gay au cœur du Vatican, il en profite pour évaluer le nombre d'homosexuels dans l'Église à « plus de 50 % ». Vers le milieu de son livre, il va plus loin en évoquant des photos érotiques et le scandale sexuel du séminaire de Sankt Pölten en Autriche, qui éclabousserait jusqu'à l'entourage du pape. Bientôt, dans une interview télévisée de la ZDF, David Berger dénonce la vie sexuelle de Benoît XVI en se référant à des propos de prêtres ou de théologiens qu'il a entendus.

Cette opération de « outing » dans les règles de l'art a suscité un vif scandale en Allemagne, mais elle n'a guère dépassé les milieux germanophones (le livre n'a pas été traduit à l'étranger). La raison en est peut-être la fragilité de la thèse.

Lorsque je le rencontre à Berlin, David Berger répond avec franchise à mes questions et fait son mea culpa. Nous déjeunons ensemble dans un restaurant d'immigrés grecs, lui qui est pourtant si décrié pour ses positions anti-immigration.

— Je viens d'une famille de gauche, genre hippies. Je reconnais que j'ai eu beaucoup de mal à admettre mon homosexualité à l'adolescence, et que la tension fut vive entre le fait de devenir prêtre et de devenir gay. J'étais séminariste et je suis tombé amoureux d'un garçon. J'avais dix-neuf ans. Plus de trente ans plus tard, je vis toujours avec lui, me confie Berger.

Lorsqu'il rejoint Rome, et s'immisce naturellement dans les réseaux gays du Vatican, David Berger se prend au jeu de la double vie, son amant le rejoignant régulièrement.

— De tout temps, l'Église fut un lieu où les homosexuels se sont sentis en sécurité. C'est cela la clé. Pour un gay, l'Église est « safe ».

Dans son livre, nourri de ses aventures romaines, David Berger décrit donc l'univers homo-érotique du Vatican. Pourtant, lorsqu'il accuse le pape et son secrétaire, ce témoin à charge qui a basculé dans le militantisme gay n'apporte aucune preuve. Il doit même finalement s'excuser pour être allé trop loin dans son interview de la ZDF.

— Je n'ai jamais désavoué mon livre, contrairement à ce qu'on a pu dire. J'ai simplement regretté d'avoir affirmé à la télévision que Benoît XVI était homosexuel, alors que je n'en avais pas de preuve. Je me suis excusé, me confie-t-il.

Après notre déjeuner, David Berger me propose d'aller prendre un café chez lui, à quelques blocs, au cœur du quartier historique gay de Schöneberg. Là, il vit entouré de livres et de tableaux dans un grand appartement berlinois avec une belle cheminée classique. Nous poursuivons la conversation sur « le réseau de Ratisbonne », dont il parle longuement dans son livre sous le nom de « réseau Gänswein ». Selon lui, l'évêque Georg Gänswein, le cardinal Müller, le prêtre Wilhelm Imkamp et la princesse Gloria von Thurn und Taxis appartiennent à ce même « network » de droite dure.

Étrangement, David Berger partage plusieurs points communs avec ses détracteurs. Comme eux, il a évolué vers certaines thématiques de l'extrême droite allemande (AfD), ce qu'il reconnaît lors de notre entretien, en se justifiant et en insistant sur les deux problèmes majeurs de l'Europe : l'immigration et l'islam.

— David Berger a perdu beaucoup de crédibilité lorsqu'il s'est rapproché de l'extrême droite allemande et du parti ultranationaliste AfD. Il est aussi devenu obsessionnellement anti-musulman, m'explique l'ancien député allemand, Volker Beck, interrogé à Berlin.

La thèse de David Berger sur l'homosexualité active de Joseph Ratzinger et Georg est aujourd'hui assez largement discréditée. Avouons même que du colloque singulier qu'entretiennent le pape Benoît XVI et son secrétaire particulier, nous ne savons rien. Personne d'ailleurs, même au Vatican, n'a pu établir de vérité. Tout est de l'ordre de la spéculation. Et même si Georg assiste jusqu'à deux fois par jour aux « levers » du saint-père (le pape fait la sieste) ou qu'il déjeune et dîne avec lui en tête à tête, ce n'est pas le début d'un commencement de preuve.

De loin, les limites de la bromance paraissent confuses ; de près, avançons l'hypothèse la plus probable : celle de l'« amour d'amitié », dans la grande tradition du Moyen Âge, chaste et de pure beauté. Cette idéalisation des amours platoniques, ce rêve de fusion des âmes dans la chasteté correspond bien à la psychologie de Ratzinger. Et c'est peut-être de cet « amour d'amitié » qu'il tire sa passion et son regain d'énergie.

Si cette hypothèse est vraie – comment savoir ? – on peut penser que Ratzinger a été peut-être plus sincère que les activistes LGBT ne l'ont cru, eux qui lui ont souvent reproché d'être « dans le placard ». Ainsi, Benoît XVI n'aurait eu d'autre ambition que d'imposer aux autres ses propres vertus et, fidèle à son vœu de chasteté, au prix d'une lutte déchirante, aurait demandé aux homosexuels de faire comme lui. Ainsi Ratzinger « serait un homme à chasser de l'espèce humaine s'il n'avait partagé et surpassé les rigueurs qu'il imposait aux autres » : Chateaubriand a ici le bon mot, à propos de son cher abbé de Rancé, parfaitement applicable à Ratzinger.

Si la vie intime de Joseph Ratzinger reste donc pour nous tous un mystère, contrairement à ce que certains ont prétendu, la vie privée de Georg l'est beaucoup moins. J'ai interrogé des prêtres avec lesquels il a vécu à Sainte-Marthe, un assistant qui a travaillé auprès de lui, et des contacts avec lesquels il s'est retrouvé en Espagne, en Allemagne et en Suisse. Toutes ces sources me décrivent avec appétence un prêtre d'une grande gentillesse, d'une « beauté sinueuse », toujours tiré à quatre épingles, un « être évidemment irrésistible » mais parfois « lunatique », « versatile », et « capricieux » ; personne ne dit du mal de lui, mais on m'indique que, dans sa jeunesse, le blondin aurait aimé les nuits faunes et, comme tous les prêtres, a passé ses soirées entre garçons.

Ce qui est sûr : Gänswein s'intéresse à la double vie des cardinaux, des évêques et des prêtres. Toujours secret, ce « control freak » demanderait, selon plusieurs sources, des notes et des informations sur certains prélats. Dans Sodoma, tout le monde surveille tout le monde – et l'homosexualité est au cœur de bien des intrigues.

Régulièrement, le fauve voyage aussi pour s'évader des rigidités du Vatican, fréquenter d'autres paroisses et y quérir des amitiés. Beau, il préfère s'entourer d'hommes, plutôt que de prêter le flanc aux rumeurs sur ses relations avec les femmes, qui sont également nombreuses et, semble-t-il, sans fondement.

« Il est très connivent », me dit un prêtre interrogé en Suisse. « Il est très liant », me dit un autre interrogé à Madrid. Il a des fréquentations « mondaines », me dit un troisième, à Berlin. Aujourd'hui, moins courtisan que courtisé, vu ses titres de prestige, il a des fréquentations avantageuses où son narcissisme ne peut que le servir.

Face aux rumeurs et aux médisances, le pape Benoît XVI n'a jamais écarté son favori ; au contraire, il l'a promu. Après le scandale Vatileaks dans lequel Georg est impliqué et forcément en partie responsable, le souverain pontife lui a renouvelé sa confiance en le nommant à la fois directeur de la Maison pontificale (en gros chef du protocole) et surtout archevêque. L'acte officiel a eu lieu lors de l'Épiphanie, le 6 janvier 2013 – un mois avant la démission fracassante du saint-père – et on peut dater de cette messe extravagante la fin officieuse du pontificat.

« Benoît XVI a osé ! » La formule est d'un prêtre de curie qui reste stupéfait devant l'événement auquel il a assisté, « le plus beau de sa vie ». Jamais aucun pape moderne n'a eu l'audace d'une telle messe de couronnement, une telle démesure, une telle folie pour son beau protégé. Le jour de la consécration de Georg Gänswein comme archevêque, Benoît XVI préside l'une des plus belles fêtes liturgiques de tous les temps. (Cinq personnes qui étaient présentes m'ont raconté la scène, dont deux cardinaux, sidérés, et on peut revoir la cérémonie sur YouTube où elle dure presque trois heures. J'ai réussi aussi à me procurer le libretto original de la messe, avec les partitions musicales, un document qui fait 106 pages ! Enfin, l'archevêque Piero Marini, qui était le maître des célébrations des papes Jean-Paul II et Benoît XVI, et Pierre Blanchard, qui fut longtemps à la direction de l'APSA, deux bons connaisseurs du protocole immuable du Vatican, m'en ont expliqué les règles hiératiques et jusqu'à la chaise haute.)

Sous la coupole grandiose de Michel-Ange et les colonnes baroques de stuc doré en baldaquin du Bernin, le pape adoube donc Georg en la basilique Saint-Pierre de Rome. Têtu dans sa légendaire *hostinato rigore* (« obstinée rigueur » est la devise de Léonard de Vinci), le pape ne se cache pas comme tant de cardinaux qui planquent leurs protégés ; lui assume en public. C'est ce que j'ai toujours admiré chez lui.

Benoît XVI a tenu à remettre en personne à son excellence bavaroise Georg Gänswein l'anneau pastoral dans une cérémonie fellinienne gravée à jamais dans la mémoire des 450 statues, 500 colonnes et 50 autels de la basilique. D'abord la procession, lente, superbe, chorégraphiée à la perfection : le pape avec son immense mitre jaune topaze et or, debout sur une petite papamobile d'intérieur, véritable trône à roulettes, parcourt en géant les presque 200 mètres de la nef au son des cuivres ardents, des belles orgues et de la chorale d'enfants de chœur de Saint-Pierre, droits comme des cierges non encore allumés. Les calices sont incrustés de pierres ; les encensoirs fument. Aux premiers rangs de cette ordination épiscopale d'un nouveau genre, des dizaines de cardinaux et des centaines d'évêques et de prêtres dans leurs plus belles parures offrent une palette de couleurs rouge, blanche et sang-de-bœuf. Partout des fleurs, comme pour un mariage.

Ensuite, la cérémonie proprement dite commence. Flanqué du secrétaire d'État Tarcisio Bertone et de l'incorrigible cardinal Zenon Grocholewski, co-consécrateurs, le pape étincelant de fierté et de contentement parle d'une voix affaiblie mais belle. Devant lui, au croisement de la nef et du transept, quatre prélats, dont Georg, sont étendus ventre au sol, comme le veut la tradition. En un éclair, un prêtre de cérémonie arrange la robe de Georg, lorsque celle-ci ne se rebraguette pas correctement. Le pape, immobile et imperturbable sur son trône, est concentré sur son grand œuvre, ses « aromates sacrés » et sa flamme. Au-dessus de sa tête, une foule d'angelots regardent la scène avec admiration alors que les anges agenouillés du Bernin sont eux-mêmes émus. C'est le couronnement de Charlemagne ! C'est Hadrien qui a remué ciel et terre, bâti des villes et des mausolées, mis en branle tous les sculpteurs de son empire, pour rendre hommage à Antinoüs ! Et Hadrien va jusqu'à faire s'agenouiller devant son favori un parterre composé du Tout-Rome, cardinaux, ambassadeurs, plusieurs hommes politiques et anciens ministres et jusqu'au président du Conseil italien Mario Monti en personne – tous confondus en génuflexions, protocole sublime et extravagant.

Soudain, le pape prend dans ses mains la tête de Georg : l'émotion est à son comble. « L'air est immobile. » Georg lâche un sourire léonardesque avant d'engouffrer sa chevelure entre les mains souveraines et pontifes, les caméras se figent, les cardinaux – je reconnais Angelo Sodano, Raymond Burke et Robert Sarah sur les images – retiennent leur souffle ; les angelots joufflus qui soutiennent les bénitiers sont maintenant bouche bée. « Le temps est hors de ses gonds. » Pour une fois, entre Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus et Benedictus, la musique est belle à Saint-Pierre, calculée au diapason par quelques liturgy queens. Le pape caresse longuement (19 secondes) les boucles poivre et sel de son George Clooney, avec une infinie délicatesse doublée d'une infinie prudence. Mais « le corps ne ment pas » comme aimait à dire la grande chorégraphe Martha Graham, experte en « body language ».

Le pape, bien sûr, est informé sur les rumeurs qui circulent et sur le nom de l'amant qu'on lui prête. Lui, infâme ? Lui, uraniste ? Lui, anti-physique ? Il en rit. Et aggrave son cas ! Quel panache ! Quelle allure ! Ratzinger a la grandeur d'un Oscar Wilde qui, lorsqu'on l'avertit du danger qu'il court en fréquentant le jeune Bosie, s'affiche davantage avec lui ; ou d'un Verlaine, dont la famille lui demande avec insistance d'éloigner le jeune Rimbaud, et qui part vivre avec lui de plus belle – ce qui a coûté à Oscar Wilde comme à Verlaine deux années de prison. « L'injure des hommes / Qu'est-ce que cela fait ? / Va, notre cœur sait / Seul ce que nous sommes. »

À sa façon, Joseph Ratzinger reste fidèle à son singleton, malgré les mises en garde affolées de la curie. Cette grand-messe semble être un aveu grandiose. Et ce jour-là, il rayonne. Son sourire contenu est une merveille. Lui qui a bu le calice jusqu'à la lie, n'a pas peur, ce matin-là, d'en reprendre une gorgée. Il est beau. Il est fier. Magnétisé par sa propre audace, il a gagné. En le revoyant sur la vidéo, si superbement pathétique, je ne l'ai peut-être jamais autant aimé qu'à ce moment-là.

En cet instant, Georg est consacré archevêque par le saint-père sans que personne ne sache encore que Benoît XVI a pris la plus spectaculaire décision qu'un pape ait jamais prise : il annoncera sa renonciation peu après. Georg est-il déjà dans la confidence ? C'est probable. Ce jour-là en tout cas, pour le pape, cette messe de couronnement, dédiée à « Ciorcio », sera son testament pour l'histoire.

Pour l'heure, le carnaval continue. La messe n'en finit pas, à tel point que le pape arrivera plus de vingt minutes en retard à l'angelus, et devra s'excuser devant la foule impatientée sur la place Saint-Pierre.

— C'était une liturgie de célébration ! Un spectacle ! Une erreur ! La liturgie ne peut pas être un spectacle, s'étrangle, lors d'un entretien, Piero Marini, l'ancien maître des cérémonies de Jean-Paul II et de Benoît XVI.

Plus généreux, l'un de ses successeurs, Mgr Vincenzo Peroni, maître de liturgie du pape François, qui a également contribué, à l'époque, à la préparation de cette messe, m'explique lors d'un souper en tête à tête :

— Une telle cérémonie illustrait la beauté qui révèle le visage et la gloire de Dieu : rien n'est assez beau pour Dieu.

À la fin, au milieu des applaudissements soutenus – ce qui est rare –, et des crépitements des photographes, je reconnais *L'Art de la fugue* de Bach, joué par un orchestre de chambre placé dans les étages de la basilique, et l'une des « musiques pour les yeux » préférées de Joseph Ratzinger. Au rythme soutenu et à la rigueur absolue de Bach, l'immense cortège repart en sens inverse dans la nef, encadré par les gardes suisses multicolores et les gardes du corps en costume noir.

Extravaganza ! Lorsqu'il est passé devant la *Pietà*, l'une des plus belles œuvres au monde, il ne serait pas invraisemblable que, du fond de sa chapelle, la statue de Michel-Ange ait été ébahie par le cortège qui s'ébranlait.

Fait tout aussi inhabituel, la cérémonie à l'église a été suivie par une autre à la mairie. Après la messe, plus de deux cents invités seront conviés à participer à une prestigieuse réception dans la grande salle des audiences Paul VI. Enfin, le soir, de façon plus intime, un dîner de gala sera organisé dans les Musées du Vatican par le pape insolent, qui y participera en personne, entouré pour l'occasion de Léonard de Vinci, Michel-Ange, Caravage et le Sodoma.

Le pape françois a confirmé le grand chambellan Georg Gänswein dans sa double fonction, après la démission de Benoît XVI et sa propre élection. À situation inédite, titre inédit : Georg est aujourd'hui à la fois le secrétaire personnel du pape retraité et le préfet de la Maison pontificale du pape en exercice.

Cette double casquette a l'avantage de permettre des comparaisons audacieuses. Et combien de fois ai-je entendu à Rome cette formule prêtée à Georg Gänswein, qui aurait dit travailler « pour un pape actif et un pape passif ». Dans les rédactions, dans les associations, la phrase est célèbre et tourne en boucle ! Les militants gays s'en délectent encore ! J'ai retrouvé cette formule dans le discours original, laquelle est certainement malheureuse, mais apocryphe. Lors d'une conférence en 2016, Georg compare brièvement les deux papes et dit : « Depuis l'élection de François, il n'y a pas deux papes mais, de fait, un ministère élargi, avec un membre actif et un membre contemplatif [*un membro attivo e un membro contemplativo*]. Voilà pourquoi Benoît XVI n'a renoncé ni à son nom ni à sa soutane blanche. » La phrase, inévitablement, a été sortie de son contexte et travestie sur de nombreux sites gays et reprise à l'infinie par des dizaines de blogueurs. Même s'il n'a jamais été question de « pape actif » et de « pape passif ». Enfin presque.

Entre les deux saints-pères, Georg est une passerelle, un messager. Il fut l'un des premiers à avoir été mis dans la confidence par Benoît XVI de son projet de démission. Georg lui aurait répondu : « Non, saint-père, ce n'est pas possible. » Lors de son départ définitif, en 2013, on l'a vu, accompagnant le pape, s'envoler en hélicoptère vers Castel Gandolfo – image moquée comme si le pape montait aux cieux de son vivant ! Par la suite, Georg a déménagé avec le souverain pontife et ses deux chattes au Vatican dans le monastère Mater Ecclesiæ, derrière un portail gardé et de hautes grilles – ce qui n'est le cas d'aucune autre résidence à l'intérieur du Vatican.

On me dit que François apprécie l'intelligence de Georg qui n'est pas simplement un beau garçon, mais aussi une tête bien faîte. Sa culture est vaste, très germanique, et si différente de celle, hispanique, du pape, qu'elle lui ouvre des perspectives. Dans son entretien à *Vanity Fair*, celui qui aimerait apparaître comme l'éminence grise de Benoît XVI avait formulé le vœu « qu'on ne s'arrête pas à [son] apparence physique mais qu'on prenne aussi conscience du fond sous la soutane ».

Ecce homo. Tentons ici pour finir sur la personnalité de Benoît XVI une hypothèse que j'emprunte pour une part à l'analyse subtile et téméraire de Freud sur l'homosexualité de Léonard de Vinci. Je ne suis pas psychanalyste, mais je suis surpris, comme beaucoup, par le fait que l'homosexualité ait été l'une des questions cardinales, si l'on peut dire, de la vie et de la pensée de Joseph Ratzinger. Il est l'un des théologiens à avoir le plus étudié le sujet. À sa façon, la question gay verticalise sa vie, et cela le rend fort intéressant.

Avec Freud, on peut penser qu'il n'existe pas une quelconque vie humaine sans désir sexuel au sens large, libido qui perdure nécessairement avec le sacerdoce, fût-ce sous des formes sublimées ou réprimées. Pour Léonard de Vinci, il s'agit, nous dit Freud, de l'homosexualité refoulée dans le savoir, la recherche, l'art et la beauté non consommée des garçons (des recherches plus récentes ont sévèrement contredit Freud, le peintre ayant bien été un homosexuel pratiquant). Léonard de Vinci a d'ailleurs écrit dans ses carnets cette phrase souvent commentée : « La passion intellectuelle chasse la sensualité. »

Pour Joseph Ratzinger, il semble qu'on puisse faire une hypothèse similaire, avec toute la prudence nécessaire : une certaine homosexualité latente a-t-elle été sublimée dans la vocation et refoulée dans la recherche ? L'esthétique littéraire et musicale, l'effémination, les incartades vestimentaires, le culte de la beauté des garçons en seraient-ils des indices ? S'agit-il seulement d'un « bovarysme », qui consiste à vivre sa vie à travers celle des personnages de roman, pour ne pas avoir à se confronter au réel ?

La vie de Ratzinger tient tout entière dans l'horizon de ses lectures et de ses écrits. Lui a-t-il fallu construire sa force autour d'un raidissement intérieur et secret ? Que l'activité intellectuelle ou esthétique soit une dérivation du désir est un processus psychosexuel bien connu de la vie artistique et littéraire comme de la vie sacerdotale. Si on veut aller dans le sens de Freud, on peut parler d'un complexe d'Œdipe sublimé en « névrose de contrainte » : un complexe de Prométhée ?

Ce que l'on sait de la vie émotionnelle de Benoît XVI est limité mais ce peu de choses est déjà plus que significatif : sa tendance affective indique une seule et unique direction. Par les musiciens que Joseph Ratzinger aime, les figures androgynes qu'il valorise dans les opéras qui l'enchantent, les écrivains qu'il lit, les amis dont il s'entoure, son frère peut-être, les cardinaux qu'il nomme, les décisions innombrables contre les homosexuels, et jusqu'à sa chute finale qui est enroulée et nouée autour de la question gay, on peut faire l'hypothèse que l'homophilie aurait été « l'écharde dans la chair » de Joseph Ratzinger.

Qu'il ait été le plus tourmenté des hommes et accablé par le péché ou, du moins, par le sentiment du péché, ne fait guère de doute : en cela, il est une figure tragique. Que ce refoulement explique son « homophobie intériorisée » est une hypothèse qui a été souvent avancée par un nombre illimité de psychanalystes, de psychiatres, de prêtres ou de théologiens progressistes et, bien sûr, de militants gays. Jusqu'au journaliste Pasquale Quaranta qui m'a même proposé l'expression « syndrome Ratzinger » pour définir ce modèle archétypal de « l'homophobie intériorisée ».

Rarement un homme a plaidé, à ce point, contre sa « paroisse » – et cette obstination a fini par devenir suspecte. Benoît XVI aurait fait payer aux autres ses propres doutes. Pourtant, il me semble que cette explication psychologisante est fragile car, en analysant de près les textes de Joseph Ratzinger, on découvre son secret le plus cher – et la nuance est de taille. Je retiendrais plutôt une autre hypothèse selon laquelle il ne serait pas, en fait, un « homosexuel homophobe », comme on l'a si souvent dit, si on entend le mot au sens d'une aversion profonde et générale à l'encontre des homosexuels. En réalité, le cardinal Ratzinger a toujours pris soin de distinguer deux formes d'homosexualité. La première, on le sait, est « intrinsèquement désordonnée » : c'est celle qui est vécue et valorisée, avec son identité et sa culture. Ratzinger rejette avec la plus claire sévérité l'acte homosexuel. Les faiblesses de la chair, la sexualité entre hommes, voilà le péché.

En revanche, et ce point me paraît avoir été négligé, il y a une seconde homosexualité que Ratzinger n'a jamais rejetée, l'érigeant même en modèle indépassable, bien supérieur à ses yeux à l'amour charnel entre un homme et une femme. Il s'agit de l'homophilie ascétique, celle qui a été corrigée par des « législations surhumaines » : cette lutte contre soi, lutte énergique, lutte incessante, lutte véritablement diabolique, et qui, finalement, s'épanouit dans l'abstinence. Cette victoire sur les sens est le modèle vers lequel tendent toute la personnalité et l'œuvre de Ratzinger. Nietzsche nous avait prévenus lorsqu'il faisait de l'eunuque, dans *Le Crépuscule des idoles*, le modèle idéal de l'Église : « Le saint agréable à Dieu est le castrat idéal. »

En fin de compte, on pourrait dire que, s'il rejette les personnes « LGBT », Ratzinger n'a pas la même dureté pour celui qui hésite, celui qui se cherche, cet agnostique de la sexualité, cette personne « questioning » ou « Q » dont parlent les Américains et qui leur a fait forger un nouveau sigle : LGBTQ. En gros, parmi les gays honnis, le pape serait disposé à sauver ceux qui renoncent, ceux qui ne posent pas « d'actes d'homosexualité » et restent chastes.

Cet idéal du saint homosexuel abstinent, Ratzinger l'a forgé et répété dans ses encycliques, motu proprio, exhortations apostoliques, lettres, extraits de livres ou interviews. On peut remonter au texte le plus élaboré, et qui a une valeur importante : les articles clés du *Nouveau Catéchisme de l'Église catholique* (1992). On sait que le cardinal Ratzinger en fut le rédacteur en chef, assisté par un jeune et talentueux évêque de langue allemande, que le professeur Ratzinger a eu comme élève et qu'il a pris sous son aile – Christoph Schönborn. Si l'entreprise est collective, entre les mains d'une quinzaine de prélats, nourris par un millier d'évêques, c'est Ratzinger qui a coordonné l'ensemble et rédigé personnellement, avec Schönborn et l'évêque français Jean-Louis Bruguès, les trois articles clés relatifs à l'homosexualité (§ 2357 et suivants). La partie dans laquelle ils sont rassemblés est d'ailleurs intitulée, annonçant la couleur : « Chasteté et homosexualité ».

Dans le premier article, le *Catéchisme* se limite à affirmer que « les actes d'homosexualité sont intrinsèquement désordonnés. Ils sont contraires à la loi naturelle. Ils ferment l'acte sexuel au don de la vie. Ils ne procèdent pas d'une complémentarité affective et sexuelle véritable. Ils ne sauraient recevoir d'approbation en aucun cas ». Après avoir signalé que ces personnes qui ont « des tendances homosexuelles foncières » sont en « nombre non négligeable », que c'est pour elles « une épreuve », et qu'il faut les « accueillir avec respect, compassion et délicatesse », le *Catéchisme* s'ouvre sur la grande théorie de Ratzinger. « Les personnes homosexuelles sont appelées à la chasteté. Par les vertus de maîtrise, éducatrices de la liberté intérieure, quelquefois par le soutien d'une amitié désintéressée, par la prière et la grâce sacramentelle, elles peuvent et doivent se rapprocher, graduellement et résolument, de la perfection chrétienne. »

La perfection chrétienne ! Les homosexuels n'en demandaient pas tant ! On peut penser que le vrai rédacteur du texte, Ratzinger, se dévoile merveilleusement ici en survalorisant les homosexuels « abstinents » après avoir condamné les homosexuels « pratiquants » (les deux autres rédacteurs, plus friendly, Schönborn et Bruguès, sont à cet égard plus progressistes que lui).

Voilà la proposition binaire : rejet des pratiques et de l'« exercice » de l'homosexualité ; idéalisation de la chasteté et de l'homosexualité « non consommée ». Le pratiquant est blâmé ; le non-pratiquant est louangé. Pensée d'une schizophrénie abyssale, si l'on y songe. On est ici au cœur, dans la quintessence même, du système ratzinguérien.

D'ailleurs, le pape Benoît XVI y reviendra comme un beau diable. Dans plusieurs livres et interviews, il répétera ses phrases sous un arc-en-ciel de formules. Par exemple dans *Lumière du monde*, livre d'entretiens officiels : « Si quelqu'un a des tendances homosexuelles profondes – on ignore à ce jour si elles sont vraiment innées ou si elles apparaissent dans la petite enfance –, en tout cas, si ces tendances tiennent cette personne en leur pouvoir, c'est pour elle une grande épreuve… Mais cela ne signifie pas que l'homosexualité soit juste pour autant. » Le journaliste qui l'interroge, habituellement moins téméraire, rebondit alors sur le fait qu'il y a de nombreux homosexuels dans l'Église. Et Benoît XVI de répondre : « Cela aussi fait partie des difficultés de l'Église. Et les personnes concernées doivent au moins essayer de ne pas céder à cette tendance activement afin de rester fidèles à la mission inhérente à leur ministère. »

Cette homosexualité « maîtrisée », nous la connaissons bien : c'est Platon et l'amour platonique plutôt que Socrate et les amours socratiques ; c'est saint Augustin hétérosexuel volage certes, mais qui lutte contre lui-même durement et atteint la sainteté en devenant chaste ; c'est Haendel, Schubert, Chopin et peut-être Mozart ; c'est Jacques Maritain et le premier André Gide ; c'est François Mauriac et le jeune Julien Green ; c'est le Rimbaud rêvé par Claudel, qui l'imagine abstinent ; c'est Léonard de Vinci et Michel-Ange avant qu'ils ne passent à l'acte. Autrement dit : toutes les passions intellectuelles et artistiques de Joseph Ratzinger.

Accepter l'homosexuel à condition qu'il renonce à sa sexualité. Le pari de Ratzinger est osé. Et quel homme héroïque, à force de flagellation, peut-il y parvenir ? Un Ratzinger peut-être ou, à force de sacrifices, un répliquant ou un Jedi ! Pour tous les autres, les « normaux » qui savent bien que l'abstinence est contre-nature, la pensée de Benoît XVI conduit inévitablement à la double vie et, comme le dit le Poète, aux « vieilles amours mensongères » et aux « couples menteurs ». Dans son principe, le projet ratzinguérien était voué à l'échec et à l'hypocrisie – à travers le monde comme au sein de la maison pontificale elle-même.

Est-il allé trop loin dans cet éloge de l'abstinence qui condamne la pratique bien davantage que l'idée ? N'a-t-il pas ouvert benoîtement la porte à d'innombrables hypocrisies dans une Église qui s'homosexualise à grands pas ? En fait, le cardinal Ratzinger a bien vu le piège et la limite de sa grande théorie. Alors, en 1986, avec l'aide de l'épiscopat américain qui lui souffle une version du texte, il met les choses au point dans sa célèbre *Lettre aux évêques de l'Église catholique sur le traitement pastoral des personnes homosexuelles* – le premier document de toute l'histoire du christianisme uniquement consacré à la question. Rappelant qu'il faut faire le distinguo entre la « condition » et la « tendance » homosexuelle d'un côté, et les « actes » homosexuels de l'autre, le cardinal Ratzinger confirme que seuls ces derniers, les actes, sont « intrinsèquement désordonnés ». Mais il ajoute aussitôt une restriction de poids : compte tenu des interprétations « excessivement bienveillantes » qu'il a pu constater, il convient de rappeler que « l'inclination elle-même » est mauvaise, même si elle n'est pas un péché. L'indulgence a ses limites.

Plus qu'aucun homme peut-être de sa génération, Joseph Ratzinger sera allé à contresens de l'histoire – et de sa propre vie. Son raisonnement, d'une grande perversité, lui fera bientôt justifier les discriminations à l'égard des personnes homosexuelles, inciter à leur licenciement au travail ou dans l'armée, valider les refus d'embauche ou limiter leur accès au logement. En légitimant ainsi l'homophobie institutionnelle, le cardinal puis le pape confirmera à son corps défendant que sa puissance théologique ne l'a pas prémuni contre les préjugés.

Peut-être devait-il en être ainsi ? Car n'oublions pas que Joseph Ratzinger est né en 1927 et qu'il avait déjà quarante-deux ans lors de la « libération » gay de Stonewall. Il est devenu pape à soixante-dix-huit ans – déjà vieillard. Sa pensée est celle d'un homme resté enfermé dans les idées homophobes de son temps.

En définitive, et plus qu'au début de mon enquête, j'ai de la tendresse pour cet homme interdit, verrouillé, empêché, pour cette figure tragique dont l'anachronisme me hante. Cet intellectuel de premier plan a tout pensé – sauf la question la plus essentielle pour lui. Un homme d'un autre âge auquel il n'a pas suffi d'une vie pour résoudre son propre conflit intérieur alors qu'aujourd'hui, des dizaines de millions d'adolescents, bien moins lettrés ou intelligents que lui, arrivent, à travers le monde, à décrypter la même énigme en quelques mois, avant leurs dix-huit ans.

Je me demande alors comment, peut-être, en d'autres lieux ou en d'autres temps, quelque Michel-Ange aurait pu l'aider à révéler son identité enfouie dans le marbre, et réveiller cet homme « placardisé », cet Atlas, cet Esclave, ce Prisonnier jeune ou barbu, comme ceux que l'on peut voir, splendides, surgir de la pierre, à la Galleria dell'Accademia à Florence. Ne devrait-on pas avoir, finalement, du respect pour cet homme qui a aimé la beauté et a lutté contre lui-même toute sa vie, combat illusoire certes, et pathétique, mais finalement sincère ?

Quelle que puisse être la vérité sur cette question – vérité que nous ne connaîtrons probablement jamais –, je préfère me rabattre sur cette hypothèse généreuse d'un sacerdoce choisi pour se protéger de soi-même, conjecture qui redonne une humanité et une tendresse à l'un des homophobes les plus assidus du XXe siècle.

N*aturam expelles furca, tamen usque recurret*, écrit Horace (« Chassez le naturel, il revient au galop »). Peut-on longtemps dissimuler sa vraie nature ? L'une des phrases les plus révélatrices du pontificat de Benoît XVI, l'une des plus extraordinaires aussi, quoique en apparence anecdotique, figure dans son livre d'entretiens officiels *Lumière du monde*. Dans cette longue interview, publiée en 2010, le pape revient sur l'immense polémique mondiale qu'ont suscitée ses propos obscurantistes sur le sida (il avait déclaré lors de son premier voyage en Afrique que la distribution de préservatifs « aggravait » l'épidémie). Il entend donc corriger son propos et se faire mieux comprendre. Et soudain, dans sa réponse, il lâche : « Il peut y avoir des cas particuliers, par exemple lorsqu'un prostitué utilise un préservatif, dans la mesure où cela peut être un premier pas vers une moralisation… Mais ce n'est pas la véritable manière de répondre au mal que constitue le virus VIH. La bonne réponse réside forcément dans l'humanisation de la sexualité. »

Freud aurait aimé cette phrase qu'il aurait sans doute disséquée avec la même minutie que le souvenir d'enfance de Léonard de Vinci. Ce qui est absolument extraordinaire ici ce n'est pas la formule du pape sur le sida : mais son lapsus linguæ doublé d'un lapsus calami. Prononcée à l'oral et relue à l'écrit, la phrase a été validée deux fois telle quelle (je l'ai vérifiée dans l'original, elle a bien été écrite ainsi avec cet article masculin : « ein Prostituierter », pages 146-147 de l'édition allemande). En Afrique où la très grande majorité des cas de sida concerne des personnes hétérosexuelles, la seule concession qu'il accepte de faire concerne « un » prostitué masculin. Pas même une femme travailleuse du sexe. L'article devrait être, en toute logique, féminin (une) ou, au minimum, indéfini pluriel (des). Aucun hétérosexuel ne dira spontanément « un » prostitué ; il emploie toujours, sans même y penser, le féminin. Mais Benoît XVI, lui, lorsqu'il évoque des prostitués en Afrique, et quoi qu'il lui en coûte, les imagine mâles ! Jamais lapsus n'a été plus révélateur. Et je ne compte plus le nombre de prêtres, d'évêques, de journalistes ou de militants gays qui m'ont cité cette formule, gênés ou radieux, et parfois en éclatant de rire. Ce double lapsus linguæ et calami restera sans doute l'un des plus beaux aveux de toute l'histoire du catholicisme.

www.bookys-gratuit.org

21.

Le vice-pape

La photo est si irréelle qu'on la croirait photoshopée. Le cardinal secrétaire d'État Tarcisio Bertone trône en majesté : il est assis sur une chaise haute, posée sur une estrade bleue, et porte sa mitre jaune doublée de rouge. Ainsi, par ce triple subterfuge étagé – l'estrade, le trône, la mitre –, il semble un géant un peu effrayant. Il est raide comme un empereur durant un sacre, à moins que ce soit par excès de calcium.

À sa droite, le cardinal Jorge Bergoglio paraît tout petit : assis sur une simple chaise en métal, hors de l'estrade, il est simplement habillé de blanc. Bertone porte des lunettes noires d'aviateur ; Bergoglio ses grosses lunettes de vue. La chasuble de Bertone, couleur or, se termine en dentelle blanche qui me rappelle les napperons de ma grand-mère ; au poignet, une montre scintille, qui a été identifiée comme étant une Rolex. La tension entre les deux hommes est palpable : Bertone fixe droit devant lui, le regard inquisiteur, figé comme une momie ; Bergoglio a la bouche ouverte de stupéfaction, peut-être devant ce César pédant.

La photo, facile à retrouver sur Google et Instagram, date de novembre 2007 : elle a été prise lors d'un voyage du secrétaire d'État en Argentine, à l'occasion d'une cérémonie de béatification. À cette époque, Bertone est le personnage le plus puissant de l'Église catholique, après Benoît XVI : on l'appelle « le vice-pape ». Quelques années plus tard, il sera placardisé ; Bergoglio, lui, sera élu souverain pontife sous le nom de François.

Tarcisio Bertone est né en 1934 dans le Piémont. Il partage avec Angelo Sodano, son prédécesseur à la secrétairerie d'État, cette origine : l'Italie du Nord. Avec Sodano, il est le second vilain de ce livre. Et bien sûr, dans ce grand théâtre shakespearien qu'a toujours été la curie romaine, ces deux géants de vanité et de rigidité vont devenir des « ennemis complémentaires ».

Fils de paysans des montagnes, Bertone est un salésien, une congrégation catholique fondée en Italie qui place l'éducation au cœur de sa mission. Sa carrière a longtemps été tranquille. Pendant trente ans, il ne fait guère parler de lui : il est prêtre et enseigne. Bien sûr, discrètement, il réseaute ; ce qui lui permet d'être nommé, à cinquante-six ans, archevêque de Verceil, dans son Piémont natal.

L'un des hommes qui le connaît bien à cette époque est le cardinal Raffaele Farina, salésien lui aussi, qui nous reçoit, Daniele et moi, dans son appartement du Vatican. De sa fenêtre, on voit les appartements du pape, à quelques mètres, et un peu plus loin, les terrasses spectaculaires des cardinaux Giovanni Battista Re ou Bertone. Plus loin encore, la terrasse penthouse d'Angelo Sodano. Tous ces octogénaires s'observent, en chiens de faïence, avec envie et animosité, de leurs fenêtres respectives. Une véritable guerre de terrasses.

— Je présidais l'université salésienne lorsque Bertone nous a rejoints, explique Farina. Il fut mon adjoint. Je le connais bien et je ne l'aurais jamais nommé comme secrétaire d'État du Vatican. Il aimait voyager ou régler ses propres affaires. Il parle beaucoup, surtout italien et un peu français ; il a beaucoup de contacts internationaux ; mais il a échoué à l'université salésienne avant de tout rater au Vatican.

Et le cardinal Farina ajoute, comme par digression :

— Bertone bougeait tout le temps les mains. C’est un Italien du Nord qui parle avec les mains comme un homme du Sud !

Farina connaît tous les secrets du Vatican. Créé cardinal par Benoît XVI, dont il était proche, il a été nommé par François à la présidence de l'importante commission de réforme de la banque du Vatican. Entre finance, corruption et homosexualité, il sait tout et nous parlons longuement de ces sujets avec une étonnante liberté, au cours de plusieurs entretiens.

À la fin de l'un de nos rendez-vous, Farina propose de nous raccompagner. Nous montons dans sa petite voiture, une Volkswagen « Up ! », et finissons notre discussion à bord du véhicule diplomatique du Vatican qu'il conduit lui-même à quatre-vingt-cinq ans. Nous passons devant l'immeuble de l'appartement du cardinal Tarcisio Bertone, puis devant celui d'Angelo Sodano. Nous sillonnons les rues en pente raide du Vatican, entre les cerisiers en fleur, sous l'œil vigilant des gendarmes qui savent d'expérience que le cardinal Farina n'a plus tous ses réflexes. Et le voici qui ne respecte pas un stop ; le voilà qui prend une route à contresens ; à chaque fois, les gendarmes lui font de grands signes et le réorientent sagement. Sains et saufs, nous arrivons à la porte Sainte-Anne, après quelques frayeurs, et le souvenir merveilleux d'une discussion avec un cardinal qui a beaucoup parlé. Ô combien !

Bertone est-il un zozo ? C'est ce que tout le monde me laisse entendre aujourd'hui au Vatican. Il est en effet difficile de trouver un prélat ou un nonce pour le défendre, bien que ces critiques si outrées, émanant de ceux-là même qui le portaient hier au pinacle, oublient les rares qualités de l'intéressé. Parmi lesquelles : sa grande capacité de travail ; sa fidélité aux hommes ; son sens du réseautage dans l'épiscopat italien ; son dogmatisme ratzinguérien. Mais faute d'autorité naturelle, il est, comme beaucoup d'incompétents, autoritariste. Ceux qui l'ont connu à Gênes le décrivent comme un homme formaliste, imbu de lui-même, et qui, dans le palais où il recevait, avait sa cour de jeunes célibataires et de vieux garçons.

— Il nous faisait patienter comme si on avait audience avec le pape, m'explique, en me décrivant la scène, l'ancien ambassadeur de France au Vatican, Pierre Morel.

L'un des anciens étudiants de Bertone, lorsqu'il enseignait le droit et le français, un prêtre que j'interroge à Londres, me dit toutefois que « c'était un très bon professeur et qu'il était très drôle ». Bertone aimait citer, me dit la même source, Claudel, Bernanos ou Jacques Maritain. Dans un échange par écrit, Bertone me confirme ces lectures ; il s'excuse également pour son français un peu rouillé et me remercie de l'avoir « rafraîchi » en lui ayant offert un ouvrage – le fameux petit livre blanc.

Pour beaucoup, Tarcisio Bertone a atteint son niveau d'incompétence à la secrétairerie d'État. L'un de ses ennemis, le cardinal Giovanni Battista Re, ancien « ministre » de l'Intérieur de Jean-Paul II, me confie à mots comptés :

— Bertone était très bien à la Congrégation pour la doctrine de la foi, mais il n'était pas prêt pour le poste de secrétaire d'État.

Don Julius, le confesseur de Saint-Pierre, qui l'a fréquenté et peut-être confessé, ajoute :

— Il était présomptueux, c'était un mauvais professeur de droit canonique.

Les confesseurs de Saint-Pierre, dont la majorité est au moins homophile, constituent une source intéressante d'informations, à l'intérieur du Vatican. Logés dans un bâtiment sans âge, place Sainte-Marthe, ils vivent dans des cellules individuelles et de belles salles à manger collectives. Souvent, j'ai eu mes rendez-vous là, dans le parlatorio qui, bien que situé au centre névralgique du saint-siège, est le lieu le plus discret qui soit : personne ne dérange un confesseur qui confesse – ou se confesse.

De ce poste d'observation situé entre le palais de justice et les bureaux de la gendarmerie vaticane, à deux pas de la résidence du pape François et en face de l'appartement de Bertone, les confesseurs voient tout et savent tout. C'est même chez eux qu'a été placé en détention Paolo Gabriele, après l'affaire de Vatileaks : pour la première fois, leurs cellules étaient devenues une vraie prison.

De manière anonymisée, les confesseurs de Saint-Pierre me racontent tout. Ils savent quel cardinal est impliqué dans telle affaire de corruption ; qui couche avec qui ; quel bel assistant rejoint le soir son patron dans son appartement de luxe ; qui aime les gardes suisses ou préfère les gendarmes plus virils.

L'un des prêtres témoigne, sans se délier du secret de confession :

— Aucun cardinal corrompu ne nous a dit en confession qu'il était corrompu ! Aucun cardinal homophile ne nous a avoué ses penchants ! Ils nous parlent de choses stupides, de détails sans importance. Et pourtant nous savons qu'ils sont à ce point corrompus qu'ils n'ont plus aucune idée de ce qu'est la corruption. Ils mentent même en confession.

La carrière de Bertone décolle véritablement lorsqu'il est appelé par Jean-Paul II et Joseph Ratzinger comme numéro deux de l'importante Congrégation pour la doctrine de la foi. On est en 1995 ; il a soixante ans.

Pour un homme rigide, être nommé au poste le plus doctrinaire de toute l'Église est une bénédiction. « La rigidité au carré », me dit un prêtre de la curie. C'est là que Bertone acquiert une mauvaise réputation de policier de la pensée.

Mgr Krzysztof Charamsa, qui a travaillé au palais du Saint-Office pendant de longues années, le compare à une « succursale du KGB », un « véritable système totalitaire oppresseur qui contrôlait les âmes et les chambres à coucher ». Bertone pratiquait-il des pressions psychologiques sur certains évêques homosexuels ? Faisait-il savoir à tel cardinal qu'un dossier existait sur lui et qu'il valait mieux se tenir à carreau ? Certains témoins me l'assurent. Charamsa reste évasif, lorsque je l'interroge.

Toujours est-il que cette manière de travailler à la Congrégation vaut à Bertone le surnom de Hoover.

— C'est un Hoover en moins smart, corrige toutefois l'archevêque qui m'a dévoilé ce surnom et rapporté cette intéressante comparaison avec le fondateur du FBI américain.

Hoover, qui a dirigé la police fédérale des États-Unis pendant près de cinquante ans, mêlait une intelligence des hommes et des situations à une organisation stricte de son existence cloisonnée. Luttant de manière incessante et diabolique contre lui-même, il a constitué des dossiers secrets très bien étayés sur la vie privée d'innombrables personnalités et hommes politiques américains. On sait aujourd'hui que cette capacité de travail hors du commun, ce goût du pouvoir le plus pervers, cette obsession anticommuniste, se doublaient d'un secret : il était aussi homosexuel. Celui qui aimait se travestir en privé a vécu une large partie de sa vie schizophrénique avec son principal adjoint Clyde Tolson, qu'il a nommé directeur adjoint du FBI, avant d'en faire son héritier.

La comparaison avec Bertone ne fonctionne que sur certains points, tant la copie diffère de son modèle, mais la psychologie est là. Bertone est un Hoover qui n'a pas réussi.

En 2002, Tarcisio Bertone est nommé archevêque de Gênes par Jean-Paul II puis créé cardinal, sur l'insistance de Joseph Ratzinger. Quelques mois après son élection, Benoît XVI l'appelle pour remplacer Angelo Sodano comme secrétaire d'État : il devient le Premier ministre du pape.

L'arriviste arrivé a désormais tous les pouvoirs. Comme Sodano, qui fut véritablement le vice-pape pendant les dix dernières années du pontificat de Jean-Paul II, à cause de la très longue maladie du saint-père, Bertone devient vice-pape grâce au désintérêt manifeste de Benoît XVI pour la gestion des affaires courantes.

Selon plusieurs sources, à l'arrivée de Bertone aurait été mis en place un système de contrôle interne fait de signalements, de fiches, de « monitoring », toute une chaîne de commandement qui remonte jusqu'à lui pour protéger les secrets du Vatican. Ce système aurait pu l'aider à se maintenir longtemps au pouvoir s'il n'avait rencontré deux complications imprévues dans ce parcours sans faute : l'affaire Vatileaks d'abord et, plus inattendu encore, le « renoncement » de Benoît XVI.

Moins organisé que Hoover, Bertone sait comme lui corriger ses défauts par le choix des hommes. Il se rapproche ainsi d'un certain Domenico Giani, qu'il fait nommer à la tête du Corpo della gendarmeria du Vatican, en dépit de l'opposition noirâtre du cardinal Angelo Sodano qui espère continuer à tirer lui-même les ficelles. À la tête d'une centaine de gendarmes, inspecteurs et policiers, cet ancien officier de la Guardia di Finanza italienne va devenir l'homme de l'ombre de Bertone pour toutes les affaires et missions secrètes.

— Les responsables de la police italienne sont très critiques avec la gendarmerie vaticane qui refuse de coopérer avec nous et qui utilise les zones d'extraterritorialité et l'immunité diplomatique pour couvrir certaines affaires. Les rapports ont été de plus en plus tendus, me confirme un responsable policier italien.

Dans un livre polémique, mais bien informé par Georg Gänswein et l'entourage de Tarcisio Bertone, l'essayiste Nicolas Diat laisse entendre que Domenico Giani serait sous influence, sans préciser s'il s'agit de la franc-maçonnerie, du lobby gay ou des services secrets italiens. Un cardinal qu'il cite considère qu'il est « coupable de haute trahison » et serait l'un « des exemples les plus graves d'infiltration au saint-siège ». (Ces insinuations graves n'ont jamais été prouvées, ni même confirmées ; elles ont été démenties vivement par le porte-parole de Benoît XVI ; et le pape François a renouvelé sa confiance à Giani.)

Avec l'aide de Domenico Giani et des services techniques du Vatican, Bertone surveille donc la curie. Des centaines de caméras sont installées partout ; les communications sont filtrées. On envisage même d'autoriser un seul modèle de téléphone portable particulièrement sécurisé. Bronca des évêques ! Ils refusent d'être placés ainsi sur écoute ! La tentative d'harmoniser les smartphones échouera, mais le contrôle aurait bien lieu. (Le cardinal Jean-Louis Tauran m'a confirmé ce point.)

— Les moyens de communication, les téléphones et les ordinateurs sont étroitement filtrés et contrôlés par le Vatican. Ainsi, ils connaissent tout ce qui se passe au saint-siège et, le cas échéant, ils ont des preuves contre ceux qui peuvent causer des problèmes. Mais, en général, ils gardent tout cela pour eux, me confirme l'ex-prêtre Francesco Lepore, qui a lui-même fait l'objet de surveillances renforcées avant sa démission.

L'ancien « ministre » de l'Intérieur de Jean-Paul II, Giovanni Battista Re que j'interroge à ce sujet, en présence de Daniele, doute toutefois que le Vatican ait eu les moyens d'une telle surveillance :

— Par définition, au Vatican, le secrétaire d'État connaît tout et, bien sûr, il a des dossiers. Mais je ne pense pas que Bertone était si bien organisé et qu'il faisait des fiches sur tout le monde.

Comme la plupart des systèmes de surveillance, celui de Bertone-Giani a suscité des stratégies de contournement ou d'évitement de la part des prélats de la curie. La plupart d'entre eux se sont mis à utiliser les applications sécurisées comme Signal ou Telegram ; ils se sont également procurés un second téléphone portable privé, avec lequel ils peuvent tranquillement dire du mal du secrétaire d'État, discuter des rumeurs sur leurs coreligionnaires ou socialiser sur Grindr. À l'intérieur du Vatican, où le réseau fibré est particulièrement filtré, ce second téléphone permet de franchir le « firewall » et d'accéder directement, ou depuis son ordinateur via un partage de connexion, à des adresses interdites, comme les sites érotiques payants ou les agrégateurs gratuits de vidéos de type YouPorn.

Un jour où je suis dans l'appartement privé d'un prélat chez qui je loge, à l'intérieur du Vatican, nous faisons une expérience. Nous testons plusieurs sites érotiques et nous sommes bloqués par un message : « Si vous souhaitez faire débloquer ce site, merci d'appeler le numéro interne 181, anciennement 83511, ou le 90500. » Quel efficace contrôle parental !

Je refais la même expérience, quelques mois plus tard, depuis l'appartement d'un évêque, toujours à l'intérieur du Vatican, et je lis cette fois sur l'écran que « l'accès à la page web demandée » est bloqué sur la base « de la politique de sécurité » du Vatican. Un motif est indiqué : « Adult ». Je peux utiliser la touche « Envoyer » pour demander le déblocage.

— Les personnages importants du Vatican pensent échapper à cette supervision. On les laisse faire ; mais si un jour ils deviennent un « obstacle », on pourra utiliser ce que l'on sait sur eux pour les contrôler, m'explique Francesco Lepore.

La pornographie, essentiellement gay, est un phénomène si fréquent au Vatican que mes sources évoquent « de graves problèmes d'addiction parmi les prélats de curie ». Certains prêtres ont même eu recours à des services dédiés pour lutter contre ces addictions, tel NoFap, un site spécialisé dont le siège est situé dans une église catholique de Pennsylvanie.

Cette surveillance interne est allée en s'amplifiant, durant le pontificat de Benoît XVI, à mesure que les affaires, les rumeurs et, bien sûr, le premier scandale Vatileaks, se sont multipliés. Tarcisio Bertone étant lui-même visé par ces fuites, son esprit paranoïaque s'en est trouvé décuplé. Il se mettra à chercher des micros dans ses appartements privés, à suspecter ses collaborateurs et il congédiera même son chauffeur qu'il soupçonnera d'informer le cardinal Sodano.

Pendant ce temps, la machine vaticane se grippe. Chargé des relations internationales, mais parlant mal les langues étrangères, Bertone s'isole des épiscopats locaux et multiplie les erreurs. Peu diplomate, il se concentre sur ce qu'il connaît le moins mal, à savoir la politique politicienne italienne et les relations avec les dirigeants du pays qu'il entend bien gérer en direct (ce point m'a été confirmé par deux présidents de la CEI, les cardinaux Camillo Ruini et Angelo Bagnasco).

Le secrétaire d'État de Benoît XVI s'entoure également de collaborateurs sans envergure qui suscitent quelques rumeurs. Ainsi du désormais célèbre Lech Piechota, l'assistant préféré de Bertone, avec lequel il semble avoir une relation fusionnelle, comme Ratzinger avec Georg Gänswein ou Jean-Paul II avec Stanisław Dziwisz. [https://www.bookys-gratuit.org/]

J'ai tenté d'interviewer Piechota, sans succès. Depuis la fin du pontificat de Benoît XVI, ce prêtre polonais a été recasé, m'avait-on laissé entendre, au Conseil pontifical de la culture. Lors d'une de mes nombreuses visites dans ce « ministère », je prends des nouvelles de Piechota et tente de savoir par quel miracle celui qui ne semble jamais s'être intéressé aux arts a-t-il pu atterrir là ? Aurait-il un talent artistique caché ? Serait-il placardisé ? J'essaie innocemment de comprendre.

J'interroge donc à deux reprises les responsables du « ministère » de la Culture sur Piechota. Est-il là ? La réponse est catégorique :

— Je ne vois pas de qui vous parlez. Il n’est pas ici.

Étrange déni. Lech Piechota figure bien dans l'Annuario Pontificio comme chargé de mission au Conseil pontifical de la culture, à côté des noms du père Laurent Mazas, du prêtre Pasquale Iacobone et de l'archevêque Carlos Azevedo, que j'ai tous trois interviewés. Et en téléphonant au standard de ce « ministère », on me passe bien Piechota. Nous parlons brièvement, même si étrangement, l'ancien assistant du Premier ministre, un homme qui dialoguait chaque jour avec des dizaines de cardinaux et chefs de gouvernement du monde entier, ne parle ni français, ni anglais, ni espagnol.

Piechota est donc bien l'un des chargés de mission du « ministère » de la Culture mais on semble avoir oublié jusqu'à sa présence. A-t-il des choses à se faire reprocher depuis que son nom a fuité dans les affaires Vatileaks ? Faut-il absolument protéger cet assistant personnel et particulier du cardinal Bertone ? Pourquoi ce prêtre polonais Piechota se fait-il si discret ? Pourquoi quitte-t-il parfois son bureau du Conseil pontifical de la culture lorsque Bertone le fait prévenir (selon deux témoignages) ? Pourquoi le voit-on circuler dans une grosse voiture de fonction : une Audi A6 de luxe, vitres et lunette arrière teintées, avec plaque diplomatique du Vatican ? Pourquoi Piechota habite-t-il encore le palais du Saint-Office, où je l'ai croisé à plusieurs reprises, et où cette grosse voiture est garée sur une place de parking privilégiée où nul n'a le droit de stationner ? Et lorsque j'ai posé ces questions à des membres de la curie, ils se sont mis à sourire ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Il faut dire que Tarcisio Bertone a beaucoup d'ennemis. Parmi eux, il y a Angelo Sodano, resté dans les murs au début du pontificat de Benoît XVI. Du haut de son Collège éthiopien, qu'il a fait restaurer à grands frais, l'ancien secrétaire d'État se tient en embuscade. Il est certes « placardisé » mais il demeure *decano* (doyen) du collège des cardinaux : ce titre lui procure encore une autorité supérieure sur tous les électeurs du conclave qui le prennent encore pour un faiseur de pape. Comme Sodano a exercé le pouvoir absolu trop longtemps, il a, lui aussi, ses mauvaises habitudes : de son placard doré, il manipule les hommes, et les dossiers sur ces hommes, comme s'il était resté aux manettes. Bertone n'a compris que trop tard que Sodano était l'un des dynamiteurs en chef du pontificat de Benoît XVI.

À l'origine, comme souvent, il y a une humiliation. L'ancien cardinal secrétaire d'État de Jean-Paul II a tout fait pour rester en cour. La première année de son règne, le pape a maintenu Sodano à son poste pour la forme et pour une autre raison plus significative : il n'avait personne d'autre à qui faire appel ! Joseph Ratzinger n'a jamais été un cardinal politique : il n'a pas de bande, pas d'équipe, personne à placer, ni à promouvoir, sinon Georg, son assistant personnel. Cependant, Ratzinger a toujours nourri une grande suspicion à l'égard de Sodano sur lequel il a, comme tout le monde, des informations qui le choquent. Il a été abasourdi par ce qu'on lui a raconté sur son passé chilien, au point qu'il n'a pas voulu croire à ces rumeurs.

Profitant de son âge canonique, soixante-dix-neuf ans, Benoît XVI finit par se séparer de Sodano. L'argument est le suivant, répété dans ses mémoires : « Il avait le même âge que moi. Si le pape est âgé parce qu'il a été élu âgé, il faut au moins que le secrétaire d'État soit en pleine forme. »

Mettre un cardinal de presque quatre-vingts ans à la retraite : Sodano ne l'a pas supporté. Sans attendre, il se cabre, il se rebelle, il commence à médire. Il entre en résistance. Quand il comprend que la messe est dite, il réclame, et exige même, de pouvoir choisir son successeur (son protégé et adjoint Giovanni Lajolo, un ancien de l'APSA qui fut nonce en Allemagne) – sans succès. Et quand il apprend finalement le nom de son remplaçant, l'archevêque de Gênes Tarcisio Bertone, il s'étrangle : il aurait pu être mon adjoint ! il n'est même pas nonce ! il ne parle même pas anglais ! il ne fait pas partie de la noblesse noire ! (À sa décharge Bertone parle assez bien le français et l'espagnol, en plus de l'italien, comme j'ai pu le vérifier.)

Alors commence l'un des épisodes de médisances, de commérages et de vengeances comme l'Italie n'en avait plus connu depuis Jules César : l'empereur punissait ses soldats qui l'avaient « outé » en l'appelant « reine » !

Les ragots, bien sûr, ont toujours fait partie de l'histoire du saint-siège. C'est le « gai venin », dont parle le Poète et « la maladie de la rumeur, de la médisance et du commérage » dénoncée par le pape François. Révélatrice, cette pratique des potins et des racontars rappelle la vie homosexuelle d'avant la « libération gay ». Ce sont les mêmes allusions, les mêmes blagues, les mêmes calomnies que les cardinaux utilisent aujourd'hui pour nuire et médire – dans l'espoir de cacher ainsi leur propre double vie.

— Le Vatican est une cour avec un monarque. Et comme dans le clergé, il n'y a pas de séparation entre la vie privée et la vie publique, pas de famille, tout le monde vivant en communauté, tout se sait, tout se mélange. C'est ainsi que les rumeurs, les commérages, les médisances deviennent un système, m'explique la vaticaniste Romilda Ferrauto, qui fut longtemps l'une des responsables de Radio Vatican.

Rabelais, ancien moine lui-même, avait bien perçu cette tendance des prélats de la cour pontificale à « médire de tout le monde » tout en « forniquant à tout-va ». Quant au « outing », arme terrible des homophobes, il a toujours été très prisé par les homosexuels eux-mêmes, dans les clubs gays des années 1950, comme dans la principauté du Vatican aujourd'hui.

Le pape François, fin observateur de « sa » curie, ne s'y est pas trompé puisqu'il a évoqué, je l'ai dit, dans son discours « les quinze maladies curiales » : la schizophrénie existentielle ; les courtisans qui « assassinent de sang-froid » la réputation de leurs collègues cardinaux ; le « terrorisme des bavardages » ; et ces prélats qui se « créent un monde parallèle, où ils mettent de côté tout ce qu'ils enseignent sévèrement aux autres et commencent à vivre une vie cachée et souvent dissolue ». A-t-on jamais été plus clair ? Le lien entre le commérage et les doubles vies est établi par le témoin le plus irrécusable qui soit : le pape.

Toujours est-il que l'ancien secrétaire d'État Angelo Sodano va organiser minutieusement sa vengeance contre Bertone : formé dans le Chili de Pinochet, il connaît la musique, les rumeurs qui tuent et les méthodes expéditives. D'abord, il refuse de quitter son appartement de luxe, que Bertone doit récupérer. Le nouveau secrétaire d'État peut bien se contenter après tout d'un pied-à-terre, le temps que le nouveau penthouse de Sodano soit restauré et bien lustré.

Entré en résistance, l'acariâtre Sodano agite ses réseaux au sein du collège cardinalice et la machine à rumeurs. Bertone tarde trop à prendre l'exacte mesure de cette bataille d'ego célestes. Lorsqu'il le fera, après Vatileaks, il sera déjà trop tard. Tout le monde aura été mis en retraite anticipée avec le pape !

L'un des proches complices de Sodano est un archevêque argentin, qui fut nonce au Venezuela et au Mexique : Leonardo Sandri, dont nous avons déjà parlé. Le nouveau pape qui nourrit à son égard les mêmes scrupules qu'à l'égard de Sodano, choisit de se séparer également de l'encombrant Argentin. Certes, il y met les formes : il crée Sandri cardinal, en 2007, et lui confie la charge des Églises orientales. Mais c'est bien peu pour ce machiste pourvu d'un gros ego et qui, lui non plus, ne supporte pas d'être privé de son poste de « ministre » de l'Intérieur du pape. À son tour, il entre en résistance aux côtés de Sodano, petit soldat d'une petite guérilla qui s'ébranle dans la Sierra Maestra vaticane.

Le saint-siège n'a jamais été épargné par ces scènes de ménage et ces rixes de famille. Dans l'océan des ambitions, des perversions et des médisances du Vatican, bien des papes ont réussi à surnager malgré les vents contraires. Un autre secrétaire d'État aurait sans doute pu conduire la barque vaticane à bon port – même avec Benoît XVI ; un autre pape aurait pu, s'il avait pris soin de la curie, remettre le bateau à flot – même avec Bertone. Mais l'association d'un pape idéologue porté seulement sur la théorie, et d'un cardinal incapable de gérer la curie, tant il est imbu de lui-même et épris de reconnaissance, ne pouvait pas fonctionner. Le couple pontifical est un attelage bancal dès le début et son échec se confirme rapidement. « Nous nous faisions confiance, nous nous entendions bien, alors je ne l'ai pas lâché », confirmera bien plus tard, à propos de Bertone, avec mansuétude et clémence, le pape émérite Benoît XVI.

Les polémiques éclatent les unes après les autres avec une rapidité, une violence et une succession stupéfiantes : lors du discours de Ratisbonne le pape suscite un scandale international parce qu'il a laissé croire que l'islam était intrinsèquement violent, niant ainsi tous les efforts de dialogue interreligieux du Vatican (le discours n'avait pas été relu et le pape devra finalement s'excuser) ; en réhabilitant rapidement et sans condition les ultra-intégristes lefebvristes, dont un antisémite et révisionniste notoire, le pape est accusé de soutenir l'extrême droite et suscite une immense polémique avec les juifs. Ces graves erreurs de fond et de communication affaiblissent rapidement le saint-père. Et inévitablement son passé au sein des jeunesses hitlériennes refait surface.

Le cardinal Bertone sera bientôt au centre d'un immense scandale immobilier. La presse, à partir des fuites de Vatileaks, l'épingle pour s'être auto-attribué un penthouse, comme Sodano : 350 mètres carrés dans le palais Saint-Charles, constitué par l'annexion de deux appartements antérieurs, prolongé d'une vaste terrasse elle-même de 300 mètres carrés. Les travaux de remise en état de son palace, à hauteur de 200 000 euros, auraient été financés par la fondation de l'hôpital pédiatrique Bambino Gesù. (Le pape François demandera à Bertone de rembourser cette somme et un procès a été ouvert contre le cardinal flambeur.)

On le sait peu, mais en coulisse, une camarilla gay s'agite pour attiser les polémiques et intriguer à tout-va. Parmi eux des cardinaux et des évêques, tous homosexuels pratiquants, sont à la manœuvre. Une véritable guerre des nerfs commence, qui vise Bertone, et bien sûr aussi, à travers lui, le pape. En toile de fond de ces intrigues se cachent tant de haines recuites, de médisances, de rumeurs et parfois d'histoires d'amour, de liaisons et de ruptures amoureuses anciennes, qu'il est difficile de démêler les problèmes interpersonnels des véritables questions de fond. (Dans sa « Testimonianza », l'archevêque Viganò soupçonne, quant à lui, le cardinal Bertone « d'avoir été notoirement favorable à la promotion des homosexuels à des postes de responsabilités ».)

Dans ce contexte maussade parviennent au saint-siège de nouvelles révélations graves sur des affaires d'abus sexuels en provenance de plusieurs pays. Déjà au bord de l'explosion, le Vatican va être emporté par cette lame de fond dont la cité papale, plus de dix ans après, ne s'est toujours pas remise.

Aussi homophobe que Sodano, Bertone a sa propre théorie sur la question pédophile, qu'il livre finalement au grand public et à la presse, lors d'un voyage au Chili où il arrive, très remonté, flanqué de son assistant favori. Le secrétaire d'État s'exprime ici officiellement, en avril 2010, sur la psychologie des prêtres pédophiles. Une nouvelle polémique mondiale est sur le point d'éclater.

Voici les phrases du cardinal Bertone :

— De nombreux psychologues, de nombreux psychiatres ont démontré qu'il n'y avait aucune relation entre le célibat [des prêtres] et la pédophilie ; mais beaucoup d'autres ont démontré, m'a-t-on dit récemment, qu'il y a une relation entre homosexualité et pédophilie. Cela est vrai. C'est le problème.

L'intervention officielle, prononcée par le numéro deux du Vatican, ne passe pas inaperçue. Ces propos, en plein faux et en plein vague, suscitent un tollé international : des centaines de personnalités, de militants LGBT mais aussi des ministres européens et des théologiens catholiques dénoncent les phrases irresponsables du prélat. Pour la première fois, sa déclaration lui vaut un démenti prudent du service de presse du Vatican, validé par le pape. Que Benoît XVI sorte de sa réserve pour laisser entendre une nuance de désaccord avec son Premier ministre trop homophobe : l'affaire ne manque pas de sel. Le moment est donc grave.

Comment Bertone a-t-il pu se laisser aller à une formule aussi absurde ? J'ai interrogé plusieurs cardinaux et prélats sur ce point : ils ont plaidé l'erreur de communication ou la maladresse ; un seul m'a donné une explication intéressante. Selon ce prêtre de curie qui a travaillé au Vatican sous Benoît XVI, la position de Bertone sur l'homosexualité est stratégique mais elle refléterait aussi le fond de sa pensée. Stratégique d'abord, parce qu'elle est une technique bien rodée pour rejeter la faute sur les brebis égarées qui n'ont rien à faire dans l'Église plutôt que de remettre en cause le célibat des prêtres. La sortie du secrétaire d'État reflète aussi le fond de sa pensée puisqu'elle correspond, indique la même source, à ce que pensent les théoriciens dont Bertone est proche, tels le cardinal Alfonso López Trujillo ou le prêtre-psychanalyste Tony Anatrella. Deux homophobes obsessionnellement pratiquants !

Il faut encore ajouter des éléments de contexte que j'ai découverts durant mes voyages au Chili. Le premier, c'est que la congrégation la plus affectée par les abus sexuels dans ce pays n'est autre que celle dont Bertone est issu : la congrégation des Salésiens de Don Bosco. Ensuite, et cela a fait rire tout le monde : lorsque Bertone s'exprime en public pour dénoncer l'homosexualité comme matrice de la pédophilie, il est entouré sur certaines photos par au moins deux prêtres homosexuels notoires. Sa déclaration a « perdu en crédibilité » par ce simple fait, m'indiquent plusieurs sources.

Enfin, Juan Pablo Hermosilla, l'un des principaux avocats chiliens dans les affaires d'abus sexuels de l'Église, notamment celle du prêtre pédophile Fernando Karadima, m'a livré cette explication sur les liens entre homosexualité et pédophilie qui me semble pertinente :

— Ma théorie est que les prêtres pédophiles utilisent les informations dont ils disposent sur la hiérarchie catholique pour se protéger. C'est une forme de pression ou de chantage. Les évêques qui ont eux-mêmes des relations homosexuelles sont contraints de se taire. Cela explique pourquoi Karadima a été protégé par [des évêques et des archevêques] : non pas parce qu'ils étaient eux-mêmes pédophiles, et d'ailleurs la plupart ne le sont pas, mais pour éviter que leur propre homosexualité soit découverte. Voilà pour moi la source véritable de la corruption et du « cover-up » institutionnalisé de l'Église.

On peut aller plus loin. Bien des dérives de l'Église, bien des silences, bien des mystères s'expliquent par cette règle simple de Sodoma : « Tout le monde se tient. » Pourquoi les cardinaux se taisent-ils ? Pourquoi tout le monde ferme-t-il les yeux ? Pourquoi le pape Benoît XVI, qui était au courant de bien des scandales sexuels, ne les a-t-il pas forcément transmis à la justice ? Pourquoi le cardinal Bertone, ruiné par les attaques d'Angelo Sodano, n'a-t-il pas fait sortir les dossiers qu'il avait sur son ennemi ? Parler des autres, c'est prendre le risque qu'on parle de vous. Voilà la clé de l'omerta et du mensonge généralisé de l'Église. Au Vatican et à Sodoma on est comme dans *Fight Club* – et la première règle du Fight Club c'est : on n'en parle pas ; personne ne parle de Fight Club.

L'homophobie de Bertone ne l'empêche pas d'acheter, en toute discrétion, dans le centre-ville de Rome, un sauna gay. C'est en ces termes, du moins, que la presse a présenté l'incroyable nouvelle.

Pour comprendre cette nouvelle affaire, je me rends sur place, au n° 40 de la Via Aureliana : le sauna Europa Multiclub s'y trouve. Établissement gay parmi les plus fréquentés de Rome, c'est un club de sport doublé d'un lieu de drague, avec saunas et hammams. Les ébats y sont possibles et légaux sur place, puisque le club est considéré comme « privé ». Il faut une carte de membre pour y entrer, comme la plupart des lieux gays d'Italie – une singularité nationale. Longtemps, cette carte a été distribuée par l'association Arcigay ; elle est aujourd'hui vendue 15 euros par Anddos, une sorte de lobby inféodé aux patrons d'établissements gays.

— La carte de membre est obligatoire pour entrer au sauna car la loi interdit d'avoir des relations sexuelles dans un lieu public. Nous sommes un lieu privé, se justifie Mario Marco Canale, le gérant du sauna Europa Multiclub.

Canale est à la fois le patron du sauna Europa Multiclub et le président de l'association Anddos. Il me reçoit avec cette double casquette sur les lieux mêmes de la polémique.

Il poursuit, cette fois avec sa casquette associative : [https://www.bookys-gratuit.org/]

— Nous avons près de 200 000 membres en Italie car un grand nombre de bars, de clubs, de saunas requièrent pour y entrer la carte Anddos.

Ce système d'accès aux lieux gays avec carte de membre est unique en Europe. À l'origine, dans l'Italie machiste et anti-gay des années 1980, elle visait à sécuriser les lieux homosexuels, fidéliser leur clientèle et légaliser la sexualité sur place. Aujourd'hui, elle perdure pour des raisons moins essentielles, sous la pression des patrons des soixante-dix clubs que regroupe Anddos, et peut-être aussi parce qu'elle permet à l'association de mener des campagnes de lutte contre le sida et de recevoir des subventions publiques.

Pour plusieurs militants gays que j'ai interrogés, « cette carte est un résidu archaïque qu'il est grand temps de supprimer ». Outre le possible flicage des homosexuels en Italie (ce qu'Anddos dément fermement), cette carte serait, selon un activiste, le symbole « d'une homosexualité placardisée, honteuse et qui se veut une affaire privée ».

J'interroge Marco Canale sur la polémique et les nombreux articles de presse qui ont présenté le sauna Europa Multiclub comme étant un lieu géré par le Vatican, voire par le cardinal Bertone lui-même.

— À Rome, il faut savoir que des centaines de bâtiments appartiennent au saint-siège, me dit Canale sans démentir clairement l'information.

En fait, l'immeuble qui fait l'angle de la Via Aureliana et de la Via Carducci, et dans lequel est situé le sauna, a bien été racheté par le Vatican pour 20 millions d'euros en mai 2008. Le cardinal Bertone, alors Premier ministre du pape Benoît XVI, a supervisé et validé l'opération financière. Selon mes informations, le sauna ne représente toutefois qu'une partie du vaste complexe immobilier, incluant aussi une vingtaine d'appartements de prêtres et même celui d'un cardinal. C'est ainsi que l'amalgame a été fait par la presse et a donné lieu à ce raccourci saisissant : le cardinal Tarcisio Bertone a acheté le plus gros sauna gay d'Italie !

L'affaire reste cependant déconcertante d'amateurisme puisque le secrétaire d'État et ses services ont pu donner leur feu vert sur cette opération immobilière d'envergure sans que personne n'ait remarqué qu'un sauna gay s'y trouvait, visible, connu de tous et ayant pignon sur rue. Quant au prix payé par le Vatican, il semble anormal : selon une enquête du quotidien italien *La Repubblica*, le bâtiment ayant été précédemment vendu pour 9 millions, le Vatican aurait donc été grugé de 11 millions d'euros dans cette opération financière !

Lors de notre rencontre, Marco Canale s'amuse de la polémique, même s'il m'en dévoile un autre ressort magique :

— Au sauna Europa Multiclub, on reçoit de nombreux prêtres et même des cardinaux. Et à chaque fois qu'il y a un jubilé, un synode ou un conclave, on s'en rend compte tout de suite : le sauna se remplit plus que d'habitude. Grâce aux prêtres qui affluent !

Selon une autre source, le nombre de prêtres qui sont membres de l'association gay Anddos serait également élevé. Il est possible de le savoir car, pour devenir membre, il faut fournir une pièce d'identité en cours de validité ; or, la profession apparaît sur la carte d'identité italienne même si elle est anonymisée ensuite par le système informatique.

— Mais nous ne sommes pas la police. Nous ne fichons personne. On a beaucoup de membres qui sont prêtres, voilà tout ! conclut Canale.

Une autre affaire, qui s'est déroulée sous Benoît XVI et Bertone, mais sera révélée sous François, concerne les « chemsex parties ». J'avais entendu dire depuis longtemps que des soirées de ce type se déroulaient à l'intérieur même du Vatican : de véritables orgies collectives où le sexe et la drogue se mêlent dans un cocktail parfois dangereux (« chem » signifie ici « chemicals » pour drogue synthétique, souvent MDMA, GHB, DOM, DOB, DiPT et certaines drogues pharmacopées).

Longtemps, j'ai pensé qu'il s'agissait de rumeurs, comme il en existe tant au Vatican. Et puis, soudain, à l'été 2017, la presse italienne a révélé qu'un monsignore, le prêtre Luigi Capozzi, qui était depuis plus de dix ans l'un des principaux assistants du cardinal Francesco Coccopalmerio, a été arrêté par la gendarmerie vaticane pour avoir organisé des « chemsex parties » dans son appartement privé du Vatican. (J'ai interrogé sur ce dossier un prêtre de curie qui a bien connu Capozzi et j'ai également rencontré le cardinal Coccopalmerio.)

Proche de Tarcisio Bertone, et très apprécié par le cardinal Ratzinger, Capozzi habitait dans un appartement situé dans le palais du Saint-Office, lui-même entouré de quatre cardinaux, plusieurs archevêques, et de nombreux prélats, dont Lech Piechota, assistant du cardinal Bertone, et Josef Clemens, ancien secrétaire particulier du cardinal Ratzinger.

Je connais bien ce bâtiment car j'ai eu l'occasion d'y dîner des dizaines de fois : l'une de ses entrées se situe en territoire italien, l'autre à l'intérieur du Vatican. Capozzi avait un appartement idéalement situé pour organiser ces orgies stupéfiantes car il pouvait jouer sur les deux tableaux : la police italienne ne pouvait pas perquisitionner son appartement, ni sa voiture diplomatique, puisqu'il résidait à l'intérieur du Vatican ; et il pouvait sortir impunément de chez lui, sans passer par les contrôles du saint-siège, ni être fouillé par les gardes suisses, puisqu'une porte de sa résidence s'ouvrait directement sur l'Italie. Tout un rituel était déployé sur place : les « chemsex parties » se faisaient en lumière tamisée rouge, avec une forte consommation de drogues dures, des vodka-cannabis à la main, et des invités très coquins. De véritables « nuits de l'enfer » !

Selon les témoins que j'ai interviewés, l'homosexualité de Capozzi était connue de tous – et donc vraisemblablement de ses supérieurs, du cardinal Coccopalmerio et de Tarcisio Bertone – et ce d'autant plus que le prêtre n'hésitait pas à sortir dans les clubs gays de Rome ou à fréquenter, l'été, les grandes soirées LGBT du Gay Village Fantasia, au sud de la capitale.

— Durant ces chemsex parties, il y avait d'autres prêtres et employés du Vatican, ajoute l'un des témoins, un monsignore qui a participé à ces festins.

Depuis ces révélations, le prêtre Luigi Capozzi a été hospitalisé dans la clinique Pie XI et n'a plus donné signe de vie. (Il est toujours présumé innocent tant que son procès pour usage et recel de stupéfiants n'a pas eu lieu.)

Le pontificat de Benoît XVI a donc commencé sur des chapeaux de roues et s'est poursuivi dans la multiplication des scandales, toutes voiles dehors. Sur la question gay, la guerre contre les homosexuels reprend de plus belle, comme au temps de Jean-Paul II ; l'hypocrisie fait plus que jamais système. Haine des homosexuels à l'extérieur ; homophilie et double vie à l'intérieur. Le cirque continue.

« Le pontificat le plus gay de l'histoire » : l'expression vient de l'ex-prélat Krzysztof Charamsa. Lorsque j'interviewe à Barcelone puis à Paris ce prêtre qui a longtemps travaillé aux côtés de Joseph Ratzinger, il insiste plusieurs fois sur cette expression à propos des années Benoît XVI : « le pontificat le plus gay de l'histoire ». Quant au prêtre de curie don Julius, qui note qu'il était « difficile d'être hétérosexuel sous Benoît XVI », même s'il y a bien quelques exceptions, il a une expression forte pour définir l'entourage du pape : « fifty shades of gay ».

François lui-même, évidemment moins direct, a pointé les paradoxes de cet entourage incongru en employant une formule sévère contre les ratzinguériens : « narcissisme théologique ». Un autre mot codé qu'il utilise aussi pour insinuer l'homosexualité : « autoréférenciel ». Derrière les rigidités, on le sait, se cachent souvent les doubles vies. [https://www.bookys-gratuit.org/]

— J'éprouve une profonde tristesse en repensant au pontificat de Benoît, l'un des moments les plus sombres pour l'Église, où l'homophobie représentait la tentative constante et désespérée de dissimuler l'existence même de l'homosexualité parmi nous, me dit Charamsa.

Durant le pontificat de Benoît XVI, plus on monte dans la hiérarchie vaticane, plus on trouve en effet d'homosexuels. Et la majorité des cardinaux que le pape a créés seraient au moins homophiles, et certains très « pratiquants ».

— Sous Benoît XVI, un évêque homosexuel qui donne l'impression d'être chaste a bien plus de chances de devenir cardinal qu'un évêque hétérosexuel, me confirme un célèbre frère dominicain, fin connaisseur du ratzinguérisme, qui fut titulaire de la chaire Benoît XVI à Ratisbonne.

À chacun de ses déplacements, le pape est accompagné par quelques-uns de ses plus proches collaborateurs. Parmi eux, le célèbre prélat surnommé Mgr Jessica : il profite des visites régulières du saint-père à l'église Sainte-Sabine de Rome, siège des Dominicains, pour donner aux jeunes frères sa carte de visite. Sa « pickup line », ou technique de drague, a été commentée dans le monde entier, quand elle a été divulguée par une enquête du magazine *Vanity Fair* : il essayait d'emballer les séminaristes en leur proposant de voir le lit de Jean XXIII !

— Il était très « touchy » et très intime avec les séminaristes, reconnaît le prêtre Urien, qui l'a vu faire.

Deux autres évêques gayissimi assignés au protocole, qui entourent Ratzinger de leur affection et sont proches du secrétaire d'État Bertone, multiplient eux aussi les garçonnades : ayant rodé leurs techniques sous Jean-Paul II, ils continuent de les perfectionner sous Ratzinger. (Je les ai rencontrés tous les deux avec Daniele et l'un des deux nous a dragués assidûment.)

Au Vatican, tout cela fait jaser, bien sûr, au point que des prélats s'en offusquent. Ainsi, l'archevêque et nonce Angelo Mottola, qui a été en poste en Iran et au Monténégro, s'adresse lors d'un de ses passages à Rome au cardinal Tauran en lui disant (selon un témoin qui a assisté à la scène) :

— Je ne comprends pas pourquoi ce pape [Benoît XVI] condamne les homosexuels quand il s'entoure de tous ces « ricchioni » (le mot italien est difficile à traduire, « pédés » est le sens le plus proche).

Le pape n'écoute pas les rumeurs. Il va même parfois jusqu'au bout de sa parabole. Lorsque le *Saint Jean-Baptiste* de Léonard de Vinci est exposé au Palazzo Venezia à Rome, durant la longue tournée organisée par le musée du Louvre, après sa restauration, il décide de s'y rendre en majesté. Benoît XVI, entouré de sa suite, et de ses prêtres en quête de mignons, effectue un déplacement spécial. Est-ce l'androgyne bouclé d'un blond vénitien qui l'attire ou l'index de la main gauche que ce fils du tonnerre pointe vers le ciel ? Le nettoyage de l'œuvre, en tout cas, est une vraie renaissance : l'adolescent efféminé et aguicheur, caché derrière des années de saleté, éclate, à la vue de tous. Restauré et sublime, *Saint Jean-Baptiste* vient de faire son coming out et le pape n'a pas voulu manquer l'événement. (On pense que le modèle du *Saint Jean-Baptiste* fut Salai, un jeune garçon pauvre et délinquant, à l'intense beauté angélique et androgyne, que Léonard de Vinci rencontra par hasard dans les rues de Milan en 1490 : ce « petit diable » aux longues boucles fut durablement son amant.)

Une autre fois, en 2010, lors d'une audience générale, le pape assiste dans la salle Paul VI à un court spectacle de danse : quatre acrobates sexy montent sur scène et, devant l'œil admiratif du saint-père, se déshabillent soudain, quittant leur tee-shirt. Torses nus, éclatants de jeunesse et de beauté, ils font alors un numéro enjoué, que l'on peut revoir sur YouTube. Assis sur son immense trône papal blanc, le saint-père se lève spontanément, bouleversé, pour les saluer. Derrière lui, le cardinal Bertone et Georg Gänswein applaudissent à tout rompre. Et pourtant quel spectacle païen, homoérotique et fort médiocre ! On a appris par la suite que la petite troupe avait eu le même succès lors de la Gay Pride de Barcelone. Quelqu'un de l'entourage du pape les y aurait-il repérés ?

Tout cela n'empêche pas le pape, une nouvelle fois, de redoubler d'attaques contre les gays. Nouvellement élu, Benoît XVI avait déjà demandé, fin 2005, à la Congrégation pour la doctrine de la foi de rédiger, compte tenu du fait « que la culture homosexuelle ne cessait de progresser », un nouveau texte pour condamner plus sévèrement encore l'homosexualité. Le débat aurait été vif, dans ses équipes, pour savoir s'il fallait en faire une encyclique ou un simple « document ». Mais le texte a bien été finalisé dans une version très aboutie qui a circulé pour commentaire, comme c'est la règle, parmi les membres du conseil de la Congrégation pour la doctrine de la foi (l'un des prêtres qui assistait le cardinal Jean-Louis Tauran y a eu accès et me l'a décrit minutieusement). La violence du texte était intolérable, selon ce prêtre, qui a également lu les avis des consultants et des membres de la Congrégation joints au dossier (par exemple ceux des évêques et futurs cardinaux Albert Vanhoye et Giovanni Lajolo, ou encore de l'évêque Enrico Dal Covolo, tous les trois très homophobes dans leurs commentaires). Le prêtre se souvient de phrases moyenâgeuses sur le « péché contre-nature », la « bassesse » des homosexuels ou encore la « puissance du lobby gay international ».

— Certaines des personnes consultées militaient pour une intervention forte sous la forme d'une encyclique ; d'autres ont pensé à un document de moindre importance ; d'autres encore ont conseillé, étant donné le risque de conséquences contre-productives, de ne pas revenir sur cette question, se souvient le prêtre.

L'encyclique sera finalement abandonnée, l'entourage du pape ayant dissuadé le saint-père de revenir, une fois de plus – une fois de trop ? – sur le sujet. Mais l'esprit du texte perdurera.

Dans un contexte, déjà, de fin de règne, après moins de cinq ans de pontificat, la machine vaticane se bloque presque totalement. Benoît XVI se rencogne dans sa timidité et se met souvent à pleurer. Le vice-pape, Bertone, suspicieux par nature, devient totalement paranoïaque. Il voit des complots partout, des machinations, des cabales ! En réaction, il aurait amplifié les contrôles. La machine à rumeurs redouble, les fiches se remplissent et avec elles les écoutes téléphoniques de la gendarmerie.

Dans les ministères et les congrégations du Vatican, les démissions se multiplient, voulues ou imposées. À la secrétairerie d'État, lieu névralgique du pouvoir, Bertone fait lui-même le ménage, tant il redoute les traîtres et plus encore les malins, qui pourraient lui faire de l'ombre. Ainsi sont logés à la même enseigne les Judas, les Pierre et les Jean – tous priés de quitter la Cène.

Tarcisio Bertone écarte deux des nonces les plus expérimentés de la secrétairerie d'État : il élimine Mgr Gabriele Caccia, exilé au Liban (où je l'ai rencontré) ; il éloigne Pietro Parolin au Venezuela.

— Quand Caccia et Parolin sont partis, Bertone est resté seul. Le système qui était gravement dysfonctionnel s'est brutalement effondré, note le vaticaniste américain Robert Carl Mickens.

Beaucoup commencent à demander audience au pape, sans passer par l'encombrant secrétaire d'État. Sodano dit tout ce qu'il a sur le cœur au pape et Georg Gänswein, que l'on interpelle directement pour court-circuiter Bertone, reçoit tous les mécontents, qui forment une queue ininterrompue devant son bureau. Et alors que le pontificat est à l'agonie, quatre cardinaux de poids – Schönborn, Scola, Bagnasco et Ruini – sortent brusquement du silence pour demander audience à Benoît XVI. Ces experts en intrigues vaticanes, fins connaisseurs des mauvaises habitudes de la curie, lui suggèrent le remplacement immédiat de Bertone. Et, comme par hasard, leur démarche fuite immédiatement dans la presse. Le pape ne veut rien entendre et coupe court :

— Bertone reste, basta !

Que l'homosexualité soit au cœur de nombreuses intrigues et de plusieurs scandales du pontificat est une certitude. Mais il serait erroné ici, comme on l'a parfois fait, d'opposer deux camps, l'un « friendly » et l'autre homophobe, ou l'un « closeted » face à des hétérosexuels chastes. Le pontificat de Benoît XVI, dont les affaires sont pour une part le produit des « anneaux de luxure » qui se sont mis à briller sous Jean-Paul II, oppose en fait plusieurs clans homosexuels qui partagent la même homophobie. Sous ce pontificat, tout le monde ou presque est répliquant.

La guerre contre les gays, le préservatif et les unions civiles décuple également. Mais alors qu'en 2005, lors de l'élection de Joseph Ratzinger, le mariage gay était encore un phénomène très limité, huit ans après, au moment où Benoît XVI démissionne, il est en train de se généraliser en Europe et en Amérique latine. On peut résumer ce pontificat abrégé comme celui d'une incroyable succession de batailles perdues d'avance. Aucun pape de l'histoire moderne n'a été aussi anti-gay ; et aucun pape n'a assisté, impuissant, à un tel momentum en faveur des droits des gays et des lesbiennes. Bientôt, près d'une trentaine de pays vont reconnaître le mariage entre personnes de même sexe, y compris son Allemagne natale qui adoptera en 2017, à une très large majorité parlementaire, le texte contre lequel Joseph Ratzinger s'est battu toute sa vie.

Pourtant, Benoît XVI n'a jamais cessé le combat. La liste de ses bulles, ses brefs, ses interventions, ses lettres, ses messages contre le mariage est infinie. Au mépris de la séparation de l'Église et de l'État, il est intervenu dans le débat public partout et, en coulisse, le Vatican a manipulé toutes les manifestations anti-mariage.

À chaque fois, le même échec. Mais ce qui est très révélateur, ici encore, c'est qu'une majorité des acteurs de cette bataille sont eux-mêmes homophiles, « dans le placard » ou pratiquants. Ils font souvent partie de la paroisse.

La guérilla contre le mariage est menée, sous son autorité, par neuf hommes : Tarcisio Bertone, le secrétaire d'État, assisté de ses adjoints Leonardo Sandri puis Fernando Filoni, en tant que substitut ou « ministre » de l'Intérieur, et Dominique Mamberti, comme « ministre » des Affaires étrangères, ainsi que par William Levada puis Gerhard Müller, à la tête de la Congrégation pour la doctrine de la foi. Giovanni Battista Re et Marc Ouellet jouent le même rôle au sein de la Congrégation pour les évêques. Et bien sûr, le cardinal Alfonso López Trujillo qui, à la tête du conseil pontifical pour la famille, se déchaîne, au début du pontificat, contre le mariage gay. Ce qui est fascinant, lorsqu'on observe ou rencontre ce groupe d'hommes (j'ai interviewé six d'entre eux), c'est leur rigidité artificielle et leur misogynie. Mènent-ils une double vie ? La règle ne se vérifie pas toujours mais il semble que Joseph Ratzinger ait eu l'un des meilleurs « gaydars » du Vatican.

Prenons l'exemple de cet autre ratzinguérien : le cardinal suisse Kurt Koch, évêque de Bâle, que le pape fait venir auprès de lui à la curie en 2010. Au même moment, le journaliste vétéran Michael Meier, spécialiste des questions de religion à la *Tages-Anzeiger*, le principal quotidien suisse germanophone, publie une longue enquête basée sur plusieurs témoignages de première main et des documents originaux. Meier y révèle notamment l'existence d'un livre publié par Koch, mais étrangement disparu de sa bibliographie, *Lebensspiel der Freundschaft, Meditativer Brief an meinen Freund* (textuellement *Jeu d'amitié, Lettre méditative à mon ami*). Ce livre, dont j'ai obtenu une copie, se lit comme une véritable lettre d'amour à un jeune théologien. Meier décrit également l'entourage sensible du cardinal. Il dévoile un appartement secret que Koch partagerait avec un autre prêtre et insinue que Koch mènerait une vie parallèle.

— Tout le monde a compris que Koch était mal dans sa peau, me dit Michael Meier, lors de plusieurs entretiens dans son appartement de Zurich. (À ma connaissance, son article n'a pas été démenti par l'évêque de Bâle : il n'y a eu ni droit de réponse ni plainte de sa part.)

Koch a-t-il été victime de dénonciations calomnieuses par son entourage ? Toujours est-il que Ratzinger fait venir Koch à la curie. En le créant cardinal et en en faisant son « ministre » de l'« œcuménisme », il l'exfiltre en douceur de Bâle. (Le cardinal Koch n'a pas souhaité répondre à mes questions, mais j'ai interrogé à Rome l'un de ses adjoints, le père Hyacinthe Destivelle, qui m'a décrit longuement le groupe des « Schülerkreis », le cercle des disciples de Ratzinger dont s'occupe Koch. Nous avons également eu une discussion sur l'homosexualité de Tchaïkovski.)

En Italie, l'homophobie maladive de Benoît XVI commence pourtant à exaspérer les milieux gay-friendly. Elle fait de moins en moins recette dans l'opinion (les Italiens ont compris sa logique !) et les militants LGBT commencent à rendre coup pour coup. L'époque est en train de changer. Le pape va l'apprendre à ses dépens.

En se trompant tragiquement de bataille – il s'attaque essentiellement à l'homosexualité et presque pas à la pédophilie –, le saint-père perd d'abord la bataille de la morale. À titre personnel, il sera dénoncé comme aucun pape avant lui. Il est difficile d'imaginer aujourd'hui les critiques que le pape Benoît XVI a subies durant son pontificat. Surnommé, en une formule inouïe, « Passivo e bianco » par les milieux homosexuels italiens, il fut régulièrement dénoncé comme étant « dans le placard » et érigé en symbole de l'« homophobie intériorisée ». Une véritable crucifixion médiatique et militante a lieu.

Dans les archives des associations gays italiennes, sur Internet et dans le « deep web », j'ai retrouvé d'innombrables articles, tracts et photos qui illustrent cette guérilla. Jamais, sans doute, un pape n'a été aussi haï dans l'histoire moderne du Vatican.

— Je n'avais jamais vu ça. C'était littéralement un flot continu d'articles à charge, de rumeurs, d'attaques venant de partout, d'articles de bloggeurs violents qui buzzaient, de lettres d'insultes, dans toutes les langues, provenant de tous les pays. Hypocrisie, duplicité, insincérité, double jeu, homophobie intériorisée, tout y était *ad nauseam*, me raconte un prêtre qui a travaillé à cette époque à la salle de presse du Vatican.

Diffusées dans les manifestations en faveur des unions civiles italiennes en 2007, je retrouve des affiches ainsi libellées : « *Joseph e Georg, Lottiamo anche per voi* » (Joseph et Georg nous nous battons pour vous aussi »). Ou encore cette pancarte : « *Il Papa è Gay come Noi* » (Le pape est gay comme nous).

Dans un petit livre qui a eu un modeste succès mais a marqué les esprits par son audace, le journaliste anarchiste, figure de l'underground italien, Angelo Quattrocchi a littéralement « outé » Benoît XVI. Intitulé *The Pope is NOT gay*, l'ouvrage ironique rassemble de nombreuses photos girly et sissy du pape et de son protégé Georg. Le texte est médiocre, bourré d'erreurs factuelles et n'apporte ni preuve de ce qu'il avance, ni information nouvelle ; mais ses photos sont explicites et drôlissimes. Surnommé « the Pink Pope », Ratzinger y est dépeint sous toutes les coutures.

Parallèlement, les surnoms de Benoît XVI se répandent, tous plus cruels les uns que les autres : l'un des pires, avec « Passivo e bianco », fut « La Maledetta » (« la maudite », avec un jeu de mots sur « Benedetto »). [https://www.bookys-gratuit.org/]

D'anciens camarades de classe ou étudiants qui ont connu le pape commencent aussi à parler, comme l'Allemande Uta Ranke-Heinemann, qui a été étudiante avec lui à l'université de Munich. À quatre-vingt-quatre ans, elle témoigne pour affirmer que, selon elle, le pape serait gay. (Elle ne fournit aucune autre preuve que son propre témoignage.)

Partout dans le monde, des dizaines d'associations LGBT, de médias gays, mais aussi de journaux à sensation, comme la « yellow press » britannique, se lancent dans une campagne déchaînée contre Ratzinger. Et avec quelle habileté cette presse people réussit à grand renfort d'allusions, de formules voilées, de jeux de mots savants à dire les choses sans les dire !

Le célèbre blogueur américain, Andrew Sullivan, s'en prend à son tour au pape dans un article qui connaît un important succès. Polémiste conservateur redouté, militant gay de la première heure, l'attaque de Sullivan a un impact d'autant plus considérable qu'il est lui-même catholique. Pour Sullivan, il ne fait aucun doute que le pape serait gay, même s'il n'avance, lui non plus, aucune preuve au-delà des accoutrements de Benoît XVI et de sa « bromance » avec Georg.

À chaque fois, ces campagnes ciblent justement Georg Gänswein, décrit généralement comme le secrétaire « préféré » de Ratzinger, le « rumored boyfriend » ou encore le « partenaire dans la vie du saint-père ». En Allemagne, on surnomme même Georg, en jouant sur la prononciation de son prénom : « gay.org ».

La méchanceté est telle qu'un prêtre gay aurait pris l'habitude de draguer dans les parcs de Rome en se présentant sous l'identité suivante : « Georg Gänswein, secrétaire personnel du pape. » C'est une invention totale bien sûr, mais cela a pu contribuer à amplifier la rumeur. Cette histoire n'est pas sans rappeler la technique du grand écrivain André Gide qui, après avoir fait l'amour avec de beaux éphèbes en Afrique du Nord, leur disait (selon un de ses biographes) : « Souviens-toi que tu as couché avec l'un des plus grands écrivains français : François Mauriac ! »

Comment expliquer un tel acharnement ? Il y a d'abord le discours anti-homosexuel de Benoît XVI qui se prêtait naturellement à l'attaque puisqu'il avait donné, comme le dit l'expression, des verges pour se faire battre !

C’est un fait : le pape a oublié l’Évangile selon saint Luc : « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés ; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés. »

L'ancien prêtre de curie Francesco Lepore dont Joseph Ratzinger a préfacé l'un des livres, m'explique :

— Il est évident qu'un pape aussi raffiné, aussi efféminé et si proche de son magnifique secrétaire particulier était une cible facile pour les militants gays. Mais c'est d'abord à cause de ses positions très homophobes qu'il a concentré ces attaques. On a beaucoup dit qu'il était un homosexuel dans le placard, mais personne n'en a apporté la preuve. Je pense personnellement qu'il est homophile, à cause de tellement d'éléments, mais en même temps, je pense qu'il n'a jamais pratiqué.

Un autre prêtre italien, qui travaille au Vatican, relativise ce point de vue et ne croit guère à l'homosexualité de Ratzinger :

— Il y a effectivement ces images et c'est vrai que n'importe quel gay qui regarde les photos de Benoît XVI, son sourire, sa démarche, ses manières, peut penser qu'il est homosexuel. Tous les démentis du monde ne pourront dissiper cette conviction profonde des gens. En outre, et c'est le piège dans lequel il est tombé, en étant prêtre, il ne peut pas démentir ces rumeurs, puisqu'il n'a pas pu avoir de femmes ou de maîtresses. Un prêtre ne pourra jamais prouver qu'il est hétérosexuel !

Federico Lombardi, l'ancien porte-parole de Benoît XVI, et le directeur actuel de la fondation Ratzinger, reste de marbre devant ce déferlement de critiques qui continue jusqu'à aujourd'hui :

— Vous savez, j'ai vécu la crise irlandaise, la crise allemande, la crise mexicaine… Je pense que l'histoire rendra hommage à Benoît sur la question de la pédophilie où il a clarifié les positions de l'Église et dénoncé les abus sexuels. Il a été plus courageux que tous les autres.

Reste pour conclure la question du « lobby gay » qui a empoisonné le pontificat et fut une véritable obsession de Ratzinger. Réel ou supposé, il est certain que Benoît XVI s'est senti mis en difficulté par ce « lobby » dont il se félicitera bien plus tard, bravache, dans ses *Dernières Conversations*, de l'avoir « dissous » ! Quant à François, il dénoncera, lui aussi, un « lobby gay » dans sa réponse fameuse « Qui suis-je pour juger ? » (et dans son premier entretien avec le jésuite Antonio Spadaro).

Sur la base de centaines d'entretiens réalisés pour ce livre, j'en suis arrivé à la conclusion qu'un tel lobby au sens précis du mot n'existe pas. S'il était avéré, il faudrait que cette sorte de franc-maçonnerie, secrète, œuvre pour une cause, en l'occurrence la promotion des homosexuels. Rien de tel au Vatican où, si un lobby gay existait, il porterait mal son nom, puisque la plupart des cardinaux et prélats homosexuels du saint-siège agissent en général contre les intérêts des gays.

— Je pense que parler d'un lobby gay au Vatican est une erreur, me suggère l'ancien prêtre de curie Francesco Lepore. Un lobby signifie qu'il y aurait une structure de pouvoir qui vise secrètement à atteindre un but. C'est impossible et absurde. La réalité, c'est qu'il y a au Vatican une majorité de personnes homosexuelles avec du pouvoir. Par honte, par peur, mais aussi par carriérisme, ces cardinaux, ces archevêques, ces prêtres veulent protéger leur pouvoir et leur vie secrète. Ces personnes n'ont aucunement l'intention de faire quoi que ce soit pour les homosexuels. Ils mentent aux autres et parfois ils se mentent à eux-mêmes. Mais il n'y a aucun lobby.

J'avancerais ici une autre hypothèse qui me semble mieux refléter la vie gay du Vatican que l'idée d'un « lobby » : le « rhizome ». En botanique, un rhizome est une plante qui n'est pas simplement une racine souterraine, mais une végétation riche en ramifications horizontales et verticales, se démultipliant partout au point où l'on ne sait plus si la plante est sous terre ou hors du sol, ni ce qui est racine ou tige aérienne. Au niveau social, le « rhizome » (une image que j'emprunte au livre *Mille Plateaux* des philosophes Gilles Deleuze et Félix Guattari) est, quant à lui, un réseau de relations et de liaisons entièrement décentralisées, désordonnées, sans début ni limites ; chaque branche du rhizome peut se connecter à une autre, sans hiérarchie ni logique, sans centre.

Le fait homosexuel tout en accointances souterraines me paraît être structuré au Vatican, et plus largement dans l'Église catholique, en rhizome. Avec sa dynamique interne propre, dont l'énergie provient à la fois du désir et du secret, l'homosexualité y relie entre eux des centaines de prélats et de cardinaux d'une manière qui échappe aux hiérarchies et aux codes. Ce faisant, en étant multiplicité, accélération, dérivation, elle occasionne des connexions multidirectionnelles innombrables : des relations amoureuses, des liaisons sexuelles, des ruptures affectives, des amitiés, des réciprocités, des situations de dépendance et des promotions professionnelles, des abus de position dominante et du droit de cuissage, tout cela sans que les causalités, les ramifications et les rapports puissent être établis clairement ni décryptés de l'extérieur. Chaque « branche » du rhizome, chaque « fragment » du Grand Œuvre, chaque « bloc » de cette sorte de « blockchain » (pour prendre une image numérique) ignore souvent la sexualité des autres rameaux : c'est une homosexualité à différents niveaux, de véritables « tiroirs » isolés d'un même placard (le théologien américain Mark Jordan a choisi une autre image en comparant le Vatican à une ruche avec son « honeycomb of closets » : elle serait constituée d'autant de petits placards, chaque prêtre homosexuel étant en quelque sorte isolé dans son alvéole). Il ne faut donc pas sous-estimer l'opacité des individus et l'isolement dans lequel ils se trouvent, même lorsqu'ils sont partie prenante du rhizome. Agrégation d'êtres faibles dont l'union ne fait pas la force, c'est un réseau où chacun demeure vulnérable et souvent malheureux. Et ainsi on peut expliquer pourquoi nombre d'évêques et cardinaux que j'ai interrogés, même lorsqu'ils étaient eux-mêmes gays, semblaient sincèrement effarés devant l'ampleur de l'homosexualité à l'intérieur du saint-siège.

En définitive, les « mille plateaux » homosexuels du Vatican, ce rhizome extraordinairement dense et secret, est bien plus qu'un simple « lobby ». Un véritable système. La matrice de Sodoma.

Le cardinal Ratzinger a-t-il compris ce modèle ? Il est impossible de le dire. En revanche, il est certain que le pape François en a découvert l'ampleur en s'installant dans le fauteuil de saint Pierre. Et on ne peut pas comprendre les Vatileaks, la guerre contre François, la culture du silence sur les milliers d'affaires d'abus sexuels, l'homophobie récurrente des cardinaux, ni même la démission de Benoît XVI, si on ne mesure pas l'étendue et la profondeur du rhizome.

Il n'y a donc pas de « lobby gay » ; il y a bien mieux que cela au Vatican : un immense réseau de relations homophiles ou homosexualisées, polymorphes, sans Grand Architecte, mais dominées par le secret, la double vie et le mensonge, constitué en « rhizome ». On pourrait tout aussi bien l'appeler : « le placard ».

22.

Dissidents

— Je crains qu'il ne passe pas l'hiver, me dit Radcliffe, en chuchotant.

Le prêtre sort une pièce de monnaie de sa poche. Il la donne à un vieil homme assis dans la rue, en l'appelant par son prénom. Il fait un bout de conversation avec lui, et puis nous reprenons notre chemin dans les rues d'Oxford, en Angleterre. Il fait un froid glacial.

— Chaque année, j'ai l'impression qu'il vieillit de cinq ans.

Timothy Radcliffe connaît les sans domicile fixe de son quartier et tente de les aider avec les moyens du bord. Un petit geste qui ne paie pas de mine, banal dans sa simplicité, et devenu rare dans une Église « autoréférentielle » et qui a eu tendance à s'éloigner des pauvres.

Ce frère dominicain n'est pas à proprement parler un rebelle : c'est un prêtre et théologien anglais de réputation internationale et l'une des grandes figures de l'Église puisqu'il a été « maître » de l'ordre des Dominicains de 1992 à 2001. Pourtant, Radcliffe fait partie des esprits critiques.

Alors que le Vatican de Benoît XVI est déjà en état de siège, que le secrétaire d'État Tarcisio Bertone perd pied et que l'opposition s'intensifie dans la curie romaine, d'autres fronts apparaissent. À travers le monde, des « dissidents » commencent à se rebeller contre l'intransigeance et la rigidité du pape. Timothy Radcliffe est de ceux qui s'opposent à la dérive conservatrice du pontificat.

— J'ai longtemps détesté Ratzinger, c'était plus fort que moi. J'ai même écrit un article contre lui. Et puis, lorsque je suis arrivé à Rome, comme maître des Dominicains, et que je l'ai rencontré, mon jugement a évolué. Il était alors cardinal et je pouvais lui parler avec confiance, puisque je représentais l'un des ordres importants de l'Église. J'ai beaucoup discuté avec lui. Et je dois dire qu'on pouvait argumenter avec Ratzinger, même quand on avait un désaccord. J'ai fini par avoir du respect et même de l'affection pour lui.

Après un premier entretien dans le couvent des Blackfriars, à proximité du campus de l'université d'Oxford, où il vit, nous continuons la discussion dans un restaurant français de la ville. Radcliffe a le temps : le conférencier international qu'il est devenu ne reprend l'avion que le lendemain matin. Nous passons la soirée à échanger et je reste à dormir, cette nuit-là, chez les frères de Blackfriars, pour ne pas devoir rentrer à Londres par le dernier train.

Lorsque l'ordre des Dominicains élit à sa tête, en 1992, le très libéral et gay-friendly Timothy Radcliffe, le Vatican est sidéré. Comment une telle erreur a-t-elle pu se produire ? Les Dominicains seraient-ils tous devenus fous ? Scandalisés, les cardinaux Angelo Sodano et Giovanni Battista Re tentent d'imaginer un stratagème pour contester ce choix. Le cardinal en charge des ordres religieux, Jean Jérôme Hamer, un Belge, est incité à prendre des mesures de rétorsion !

— Hamer, qui était lui-même un dominicain, m'a boycotté ! Après mon élection, il venait uniquement visiter l'ordre quand j'étais absent ! Et puis, nous avons parlé. Il m'a mieux accepté. Par la suite, il venait seulement lorsque j'étais présent ! me raconte Radcliffe.

Il faut dire que Timothy Radcliffe est une espèce rare dans le catholicisme romain : un théologien ouvertement « pro-gay ». Il a toujours défendu les personnes LGBT et a fait des gestes significatifs pour les inclure dans l'Église. Il a notamment déclaré que les homosexuels pouvaient être fidèles au Christ et que les relations entre hommes pouvaient être aussi « généreuses, vulnérables, tendres ou mutuelles » que les relations hétérosexuelles. Il a également publié un livre sur la question du sida et pris des positions courageuses sur celle du préservatif.

— Peu importe si on est gay ou hétérosexuel : l'essentiel, c'est d'aimer, me dit Radcliffe avec une grande liberté de ton, sous l'influence peut-être d'un côtes-du-rhône énergique.

Rares sont les prélats de ce niveau qui parlent sans langue de bois. Sur l'homosexualité et l'homophilie de l'Église, Radcliffe n'a aucun tabou. Jamais il ne milite : il dit les faits. Posément, sereinement. Il prêche.

Sa culture est immense : théologique bien sûr, mais aussi philosophique, géopolitique et artistique. Il est capable d'écrire de longs articles sur Rembrandt ou une passionnante comparaison entre *Jurassic Park* et la *Cène* de Léonard de Vinci !

Durant ses années romaines, le dominicain s'est rapproché de l'aile modérée de l'Église, devenant ami avec les grands cardinaux libéraux Carlo Maria Martini et Achille Silvestrini. Il me raconte leurs virées communes dans la capitale dans la petite voiture de ce dernier.

Son long passage au Vatican a été marqué, à la fin du pontificat de Jean-Paul II, où l'Église des cardinaux Sodano et Ratzinger devient ultraconservatrice, par la nécessité de protéger les théologiens dissidents qui étaient souvent menacés. Radcliffe prend la défense de nombreuses figures clés, au premier rang desquelles le théologien de la libération Gustavo Gutiérrez, qui devient justement dominicain…

— En rejoignant l'ordre, vous êtes protégé. Les Dominicains, bien sûr, protègent leurs frères, commente simplement Radcliffe.

Le prêtre reste discret sur ces combats mais, selon d'autres sources, Timothy Radcliffe a défendu des prêtres qui risquaient d'être excommuniés, a multiplié les lettres, et, dans les cas les plus difficiles, est allé voir le cardinal Ratzinger en personne pour plaider un dossier, éviter une punition ou demander un délai. Face à la « technique du Tipp-Ex » du cardinal, qui consistait à rayer le nom des dissidents qu'il n'aimait pas, le dominicain a choisi d'argumenter.

Dissident ? Radcliffe est simplement croyant et exigeant. Il ajoute, en insistant fortement sur ce point, lorsque nous nous quittons :

— J’aime mon Église. Oui, je l’aime.

James Alison est l'un de ces dissidents qu'il a fallu protéger. Anglais, comme Timothy Radcliffe, et également formé chez les Dominicains, ce prêtre est l'une des figures les plus courageuses que j'ai rencontrées dans l'Église. Théologien et prêtre ouvertement gay, Alison est un bon spécialiste de l'Amérique latine où il a vécu de nombreuses années, au Mexique et au Brésil notamment. Il a également séjourné longuement aux États-Unis, avant de s'installer à Madrid.

Nous sommes dans une vinoteca du quartier gay de Chueca et Alison est accompagné de son chien Nicholas, un bouledogue français adopté au Brésil. Le prêtre me raconte son parcours et sa passion pour les voyages. Ce « travelling preacher » sillonne le monde pour des conférences, des colloques et il n'hésite pas, en chemin, à célébrer des messes pour des groupes LGBT. À Madrid, par exemple, je le vois officier au sein de l'association Crismhom, un groupe de chrétiens gays qui compte plus de deux cents adhérents, lesquels se réunissent dans un petit local de Chueca, où je me rends.

Ayant longtemps été prêtre en Amérique latine, Alison me raconte les batailles entre Joseph Ratzinger et les théologiens de la libération. Pendant plusieurs décennies, le cardinal a poursuivi obsessionnellement le théologien péruvien Gustavo Gutiérrez, sommé de s'expliquer devant le grand professeur allemand, convoqué à Rome et humilié. Le Brésilien Leonardo Boff, figure très respectée en Amérique latine, a été humilié lui aussi puis réduit au silence par Ratzinger pour ses thèses controversées, avant de choisir de quitter l'ordre franciscain pour des raisons personnelles. Le prêtre et théologien jésuite Jon Sobrino, autre père de la théologie de gauche, a été littéralement harcelé par Alfonso López Trujillo et Joseph Ratzinger pendant plusieurs années. Quant au marxiste Frei Betto, l'un des théologiens progressistes du Brésil, et qui a passé plusieurs années en prison sous la dictature, il a été sermonné, à son tour, par le pape.

Ce qui est paradoxal dans cette bataille à front renversé, c'est que les grandes figures de la théologie de la libération – Gutiérrez, Boff, Sobrino, Betto notamment – étaient des religieux manifestement non gays alors que la plupart des cardinaux ou des évêques qui les attaquaient, en Amérique latine comme au Vatican, et les accusaient de « déviances » par rapport à la norme, étaient, eux, des homophiles ou des homosexuels pratiquants ! Que l'on songe seulement aux cardinaux Alfonso López Trujillo ou Sebastiano Baggio, parmi d'autres… Le monde à l'envers, en somme.

— J'ai toujours eu beaucoup de respect pour la théologie de Benoît XVI. Je regrette seulement que Ratzinger ait accentué l'hiver intellectuel décrété par Jean-Paul II. Et je suis très content que le pape François ait réhabilité plusieurs de ces penseurs trop longtemps marginalisés, résume Alison avec prudence.

Le cardinal Walter Kasper, figure majeure de l'aile libérale de la curie, et un des inspirateurs du projet du pape François, nuance la situation :

— Ces figures de la théologie de la libération sont très différentes. Gustavo Gutiérrez, par exemple, s'engageait sincèrement pour les pauvres. Il n'était pas agressif, il pensait à l'Église. Pour moi, il était crédible. Boff, en revanche, a pu être très naïf vis-à-vis du marxisme par exemple, il était plus agressif. D'autres avaient fait le choix de rejoindre les guérillas et de prendre les armes. Ce que nous ne pouvions pas tolérer.

Sur la problématique gay, la théologie de la libération a été relativement lente et divisée, avant d'être à l'avant-garde de la « queer théologie ». Prisonniers de la vulgate marxiste, rares sont les penseurs de cette mouvance « libérationniste » à avoir initialement compris le poids des races, du sexe ou de l'orientation sexuelle dans l'exclusion ou la pauvreté. Ce que le dominicain brésilien Frei Betto, l'une des figures clés de ce mouvement, reconnaît lorsque je l'interroge à Rio de Janeiro :

— La théologie de la libération a évolué en fonction du contexte. Au début, dans les années 1960 et 1970, la découverte du marxisme a été déterminante comme grille de lecture. Aujourd'hui encore, Marx reste essentiel pour analyser le capitalisme. En même temps, à mesure que de nouvelles questions ont émergé, la théologie de la libération s'est adaptée. Sur l'écologie, par exemple, Leonardo Boff est connu aujourd'hui comme l'un des pères de l'éco-théologie et il a beaucoup influencé l'encyclique du pape François sur l'écologie intégrale : *Laudato si !* Et grâce aux femmes engagées dans les communautés de base, puis aux théologiennes féministes, des questions comme la sexualité et le genre ont émergé. Je viens moi-même de publier un petit manuel sur les questions de genre et d'orientation sexuelle. Aucun sujet n'est tabou pour nous.

De son côté, le cardinal-archevêque de São Paulo, Paulo Evaristo Arns, proche du même courant, a osé encourager l'usage du préservatif et critiquer Jean-Paul II pour avoir interdit le débat sur le célibat des prêtres qui ne reposerait, selon lui, sur aucune base sérieuse (il s'est également rendu à Rome pour prendre la défense de Boff contre Ratzinger). Efféminé et plein de manières, Evaristo Arns était si étrangement gay-friendly que certains théologiens brésiliens, qui comptaient parmi ses amis, le suspectent d'avoir lui-même eu des tendances, ce qui expliquerait, selon eux, son libéralisme. Mais cette hypothèse, que j'ai entendue plusieurs fois durant mon enquête à Rio, Brasilia et São Paulo, ne semble reposer sur aucun fait précis et n'a jamais été confirmée. En revanche, il est acquis qu'il fut un opposant à la dictature au Brésil et qu'il « célébrait des messes pour les victimes du pouvoir militaire » (selon le témoignage d'André Fischer, l'une des principales figures du mouvement gay brésilien, que je recueille à São Paulo).

C'est en tout cas dans la mouvance de la théologie de la libération, et bien plus tard (à partir des années 1990), qu'apparaît finalement un mouvement activement pro-gay dont le frère James Alison a été l'un des théoriciens : une véritable « gay theology ».

— Alison a été l'un de ceux à avoir anticipé et accompagné ce mouvement de la théologie de la libération vers le féminisme, vers les minorités, vers les gays, me confirme Timothy Radcliffe.

Dans cette évolution intellectuelle quelque peu inattendue, la théologie de la libération s'est mise à penser la pauvreté et l'exclusion non plus en termes de classe sociale et de groupe, mais en termes d'individus. Ce que résume le théologien allemand Michael Brinkschröder, lorsque je l'interroge à Munich :

— On a commencé à s'intéresser à l'individu avec son origine, sa race, son sexe, son orientation sexuelle. Du coup, les références marxistes ont été de moins en moins opérantes. À la place, on s'est nourri de « french theory » (les philosophes Michel Foucault, Gilles Deleuze, Jacques Derrida, René Girard) et de pensée féministe radicale (Judith Butler). Et c'est ainsi qu'on est passé de la théologie de la libération à la « gay theology », et bientôt à la « queer theology ».

Des théologiens comme l'Américain Robert Goss (un ancien jésuite ouvertement gay), la féministe radicale Marcela Althaus Reid en Argentine, les Brésiliens Paulo Suess et André Musskopf (un luthérien), ou même le frère dominicain Carlos Mendoza-Alvarez au Mexique ont contribué à définir ou nourrir cette « queer theology ». On peut encore citer le nom du Brésilien Luiz Carlos Susin, un frère capucin qui fut, me dit-il, « l'organisateur d'un "side event" sur la théologie « queer », en 2005, lors d'une des premières éditions du forum social mondial à Porto Alegre ». Cet atelier sur les questions de genre a contribué à l'expansion de la « queer theology » en Amérique latine.

Aujourd'hui, de nombreux groupes de lecture « queer » de la Bible font encore vivre ce courant, bien qu'il ait eu tendance à s'épuiser faute de reconnaissance académique ou à force de s'être morcelé en chapelles et en autant de sous-courants LGBTIQ+, pente naturelle de la « déconstruction », un peu « à la manière du protestantisme » (selon la formule de Michael Brinkschröder).

Sans surprise, la « queer theology » a fait l'objet d'une violente remise en cause de la part du Vatican sous Benoît XVI. Certains prêtres ont été sanctionnés ; certains théologiens ont perdu leur accréditation. Au Mexique, Angel Méndez de l'université jésuite Iberoamericana, fut même puni sévèrement en raison de ses enseignements sur la « queer theology ». « Ouvertement gay, séropositif et vivant avec [mon] boyfriend », comme il me le confirme, Méndez fut licencié au mépris de la loi mexicaine interdisant toute discrimination au travail. Il a payé au prix fort sa sincérité et ses enseignements théologiques LGBT. Plus récemment, le nouveau recteur, un jésuite gay-friendly, David Fernández Dávalos, l'a réintégré.

Une même logique anime des prêtres aussi différents que Timothy Radcliffe, Paulo Evaristo Arns, James Alison, Carlos Mendoza-Alvarez, Angel Méndez ou Luiz Carlos Susin et tant d'autres théologiens « gays » ou « queers » : la sincérité, l'authenticité et le refus de l'hypocrisie sur l'homosexualité. Sans être nécessairement gays eux-mêmes, ils savent que le pourcentage d'homosexuels dans l'Église est très élevé.

Homme de terrain qui a sillonné l'Amérique latine, James Alison a pu constater que la majorité des prêtres y mènent une double vie.

— En Bolivie et au Pérou, par exemple, les prêtres ont généralement une concubine. Ceux qui sont célibataires sont souvent homosexuels. Au fond, je dirais que le clergé diocésain rural est plutôt hétéro pratiquant ; le clergé religieux urbain, plutôt homosexuel pratiquant, résume Alison.

Quant à la guerre menée sous Jean-Paul II contre les gays (et dont le père Alison a lui-même été une victime, puisqu'il est encore aujourd'hui privé de titre officiel), beaucoup considèrent qu'elle a été très contre-productive :

— Pour l'Église, c'est un gaspillage d'énergie désespérant, ajoute Alison.

Mais les temps changent. La plupart des théologiens de la libération et des prêtres pro-gays ont maintenant des rapports apaisés avec le saint-siège. Le pape François entretient de bonnes relations avec Gustavo Gutiérrez et Frei Betto qu'il a reçus au Vatican, et avec Leonardo Boff, qui est l'un de ses intellectuels clés. Quant à James Alison, le prêtre sans paroisse qui a fait l'objet d'un procès canonique irrégulier, il vient de recevoir un appel du Vatican, où l'homme au bout du fil voulait prendre de ses nouvelles. Il n'en est toujours pas revenu ! Alison se refuse à commenter avec moi cette conversation privée ou à me donner l'identité de celui qui l'a appelé. Mais l'information a circulé à la curie et j'apprends le nom de celui qui l'a appelé par le standard du Vatican : c'était le pape François.

Durant les années 1980, 1990 et 2000, Jean-Paul II et Benoît XVI ne décrochaient pas leur téléphone : ils envoyaient leurs chiens de garde. La secrétairerie d'État, la Congrégation pour la doctrine de la foi et la Congrégation pour les religieux étaient chargées de ces inquisitions. Timothy Radcliffe et James Alison, parmi tant d'autres, y ont un dossier. Les rappels à l'ordre, les vexations, les punitions, les « mises en examen » n'ont pas manqué.

Pendant trente ans, Joseph Ratzinger a été ce grand inquisiteur. Préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, puis souverain pontife, il a mis en place un système sophistiqué de sanctions, longtemps secondé par son mauvais génie Tarcisio Bertone. Ce qui frappe, ce n'est pas tant la violence ou les excommunications, finalement rares, que la perversion de Ratzinger et son penchant pour les humiliations « martyriques ». Pas d'autodafés : des examens de conscience ! Ratzinger use et abuse de toute une palette de punitions graduelles. Et quelle imagination dans la sanction !

Ses contradicteurs, souvent homosexuels ou gay-friendly, ont été marginalisés ou punis, blâmés ou mortifiés, réduits à l'état laïc, « mis en examen », contraints au « silence pénitentiel » ou encore privés de *missio canonica* (leurs travaux n'ont plus de valeur aux yeux de l'Église). Le célèbre théologien Eugen Drewermann, qui dans *Fonctionnaires de Dieu* a dynamité l'idéologie du Vatican de Jean-Paul II, fut sanctionné durement. La liste des exclus, des punis ou des parias est longue : le père Charles E. Curran (un Américain trop ouvert sur le divorce, la pilule et l'homosexualité) ; le frère Matthew Fox (un dominicain hétérosexuel qui aspirait à se marier) ; le prêtre américain Robert Nugent (favorable aux gays) ; le jésuite belge Jacques Dupuis (spécialiste de la religion en Inde) ; la religieuse et théologienne anglaise Lavinia Byrne (favorable à l'ordination des femmes) ; la religieuse et théologienne brésilienne Ivone Gebara (jugée trop libérale sur la morale sexuelle et l'avortement) ; ou encore le père italien Franco Barbero (qui défend dans un livre avec le journaliste Pasquale Quaranta la thèse selon laquelle l'amour entre personnes du même sexe n'est pas contradictoire avec les évangiles). Même les morts n'ont pas été épargnés : on a passé en revue les écrits, dix ans après sa disparition, du jésuite indien Anthony de Mello, célèbre pour ses enseignements pro-gays de la Bible qui encourageait les manifestations d'affection entre religieux selon une « troisième voie » qui n'était ni la sexualité, ni le célibat – il fut déclaré non conforme.

Faisant preuve d'une sorte de fanatisme, Benoît XVI a aussi suspendu des prêtres ou des bonnes sœurs qui distribuaient des préservatifs en Afrique. Sans oublier la promotion insolite infligée par Jean-Paul II et Joseph Ratzinger à l'évêque français Jacques Gaillot, lequel défendait les homosexuels et les préservatifs comme moyen de lutte contre le sida : il a été finalement nommé évêque *in partibus* de Partenia, un siège épiscopal situé dans le désert algérien, sans paroisse ni fidèles, puisque la ville a disparu sous les sables à la fin du ve siècle.

Joseph Ratzinger convoque les récalcitrants à de nombreuses reprises pour qu'ils se justifient pendant des journées entières ; il les fait se confesser, commenter de manière répétée un égarement, décrire un fourvoiement, justifier un simple « ton ». Convaincu que l'Église échappe en soi à la critique, parce qu'elle incarne la morale elle-même, ce doctrinaire emploie souvent des arguments d'autorité. Ses positions sont décrites par ses détracteurs comme arbitraires et péremptoires, « justifiées par l'absence de justification » (selon la formule d'Albert Camus dans *L'Homme révolté*). Une rigidité d'autant plus artificielle que le pape François n'aura aucune peine à infléchir ou à renverser la plupart de ces diktats.

Tous ceux qui ont été exclus, punis ou réduits au silence en ont gardé des séquelles et des stigmates sévères : le déracinement ; l'idée d'avoir perdu une famille ; l'impasse financière faute de pouvoir retrouver facilement un travail ; le sentiment d'échec après la fin de la « servitude volontaire » ; enfin, et peut-être d'abord, cet indéfinissable manque que je nommerais la « fraternité ».

Qu'ils soient exclus ou partent volontairement, les prêtres défroqués n'ont fait qu'aggraver la grande crise de vocations, mouvement silencieux et durable, qui s'accélère dans les années 1970. Certains ont perdu la foi à la suite de l'encyclique rigide sur la morale sexuelle de Paul VI, *Humanæ vitæ* ; des milliers de prêtres ont jeté leur soutane aux orties pour se marier dans les années 1970 et 1980 ; d'autres ont quitté l'Église durant la liquidation systématique des avancées de Vatican II sous Jean-Paul II ; d'autres enfin ont abandonné leur paroisse à mesure que les théologiens de droite et l'homophobie se mettaient à dominer la curie romaine.

Parallèlement, des dizaines de millions de fidèles s'éloignent de l'Église à cause de son décalage avec l'esprit du temps, ses positions ultraconservatrices sur le mariage, les droits des femmes, les droits des homosexuels ou le préservatif et le sida ; de nombreux croyants sont également heurtés par les révélations sur les abus sexuels et la protection dont ont bénéficié des centaines de prêtres prédateurs. Les mises à l'index répétées du cardinal Ratzinger coupent l'Église de ses intellectuels ; enfin, les artistes s'éloignent eux aussi d'une Église qui n'a plus le goût pour la beauté des choses.

— Joseph Ratzinger a fait le désert théologique autour de lui. Il a fait taire tout le monde. Il était le seul théologien à avoir droit au chapitre. Il ne tolérait aucune contradiction. Ratzinger fut responsable de l'étouffement de la liberté de pensée dans l'Église et de l'appauvrissement spectaculaire de la pensée théologique catholique ces quarante dernières années, me résume le père Bento Domingues.

Ce théologien dominicain réputé qui me reçoit à Lisbonne est d'autant plus libre dans sa parole qu'à quatre-vingt-quatre ans il ne se laisse plus impressionner par les autoritarismes. Il ajoute, colère :

— Ratzinger a été d'une cruauté inimaginable avec ses opposants. Il a même fait un procès canonique à un théologien alors qu'il le savait condamné par un cancer.

Au cours de cette enquête, j'ai rencontré partout dans le monde – au Portugal comme au Japon, aux États-Unis comme à Hong Kong ou dans les missions d'Afrique et d'Asie – des prêtres libéraux ou gay-friendly qui tentent de faire évoluer leur Église à sa « périphérie ». Tous ont été en guerre contre Joseph Ratzinger ou ses représentants conservateurs locaux.

Étrangement, l'un des endroits où cette opposition à Joseph Ratzinger a été la plus puissante en même temps que la plus irréductible, vient du Moyen-Orient. Au cours de séjours dans huit pays arabes durant cette enquête, j'ai rencontré des chrétiens d'Orient ainsi que, très souvent, des missionnaires européens qui continuent d'« évangéliser » le monde arabe, en oubliant parfois que le colonialisme appartient au passé.

À Rome, le « cerveau » du Vatican en charge des chrétiens d'Orient est le cardinal Leonardo Sandri. Nous connaissons déjà ce prélat : c'est une figure comme il n'en existe guère, sauf peut-être dans l'Ancien Testament, qui est peuplé d'éminences de ce calibre, hautes en couleur, au-delà du Bien et du Mal, ce qui les rend bien plus intéressantes par leurs contradictions diaboliques et leurs longues barbes que les personnages lissés des blockbusters aseptisés que sont les évangiles.

L'Argentin, on le sait, fut le « ministre » de l'Intérieur de Jean-Paul II et, ostracisé sous Benoît XVI, il a eu droit à un maroquin en guise de compensation : la congrégation chargée des chrétiens d'Orient. Lorsque je rends visite à ce « ministre » du pape, dans son bureau spectaculaire de la Via della Conciliazione à Rome, je croise d'abord toute une camarilla insensée d'assistants, de secrétaires, de sous-chefs, d'huissiers et de majordomes qui prennent soin de moi et m'impressionnent. Plusieurs d'entre eux auraient pu être les compagnons de voyage d'André Gide en Orient !

Ici, plus qu'ailleurs, le protocole reste une affaire sérieuse. Et je découvre pourquoi le mot « antichambre » est un italianisme, comme « perruque », « banqueroute », « caricature » ou « grotesque ». En attendant le cardinal Sandri, on me fait patienter d'abord dans un immense salon d'attente puis de ce grand salon un huissier me conduit vers un petit vestibule, puis de cette antichambre un majordome me mène vers une sorte de boudoir, véritable secrétariat particulier de Son Éminence, avant qu'on m'introduise enfin, en délicatesse, peut-être pour ne pas réveiller la bête, dans le grand bureau du croquemitaine où je pénètre enfin.

Le cardinal Sandri est imposant : il a un large front tenace et un style apache. Il reçoit dans son bureau, contrairement à la consigne officielle du Vatican qui oblige tous les prélats à accueillir leurs visiteurs, pour des raisons de confidentialité, dans des salons privés. Rebelle et s'exonérant des normes, Sandri m'assoit sur son canapé. Il parle un français impeccable, comme beaucoup de cardinaux, et il est, avec moi, d'une sympathie pleine de charme. Il me prend la main pour me montrer, de sa fenêtre, le bureau de « l'ordre équestre des chevaliers de Jérusalem » – ça ne s'invente pas – et m'offre un cadeau de bienvenue : une médaille en or (ou plaquée or) à l'effigie du pape François.

— Vous êtes croyant ? me demande Sandri durant l'entretien. (L'interview est enregistrée, avec l'accord du cardinal.)

Je lui réponds que, après les Lumières, après Spinoza, Nietzsche et Darwin, après Voltaire et Rousseau, après Rimbaud, c'est devenu difficile, surtout pour un Français…

— Oui, la sécularisation ! Je sais ! me dit Sandri, le regard pénétrant, la voix exagérément forte, dans un grand mouvement bougon.

Comme beaucoup au Vatican, et dans le monde catholique, Leonardo Sandri a la passion de l'Orient. Ce Latin au sourire léonardesque aime les longues méharées, la séparation claire des sexes même si, par fonction, il ne s'occupe pas des circoncis.

Grâce à ce nouveau poste, Sandri découvre un nouvel Orient à sa vie, ce dont il me parle longuement : ce grand connaisseur des chaldéens, des syriaques et des melkites me décrit les subtilités byzantines des Églises d'Orient. Il me donne des adresses pour un voyage que je dois effectuer peu après au Liban et dans les Émirats arabes unis : il me recommande de bons contacts que je peux aller voir de sa part. Sandri connaît le terrain comme les poches de sa soutane. Cardinal, ancien diplomate, nonce, il est l'un des meilleurs spécialistes au Vatican des milles subtilités du Moyen-Orient avec ses Aladin, ses Grain-de-Beauté, ses derviches avec leur Qamar, ses jouvencelles et leur Budûr, sans oublier bien sûr ses Ali Baba et leurs quarante voleurs.

Cette passion de l'Orient, nous la connaissons bien, lui et moi. C'est celle des croisades et du catholicisme de conquête, celle du mont des Oliviers, de Saint Louis et Napoléon. Mais le « voyage en Orient » fut aussi un genre très prisé des écrivains homosexuels : Rimbaud à Aden, Lawrence en Arabie, André Gide en Tunisie, Oscar Wilde au Maghreb, Pierre Herbart en Afrique, Henry de Montherlant en Algérie et au Maroc, Pierre Loti en Galilée, Jean Genet en Palestine, William Burroughs et Allen Ginsberg à Tanger… Le Poète écrit : « L'Orient, la patrie primitive ».

— Plusieurs des écrivains qui ont voulu effectuer le « voyage en Orient », un grand classique littéraire, étaient homosexuels. Le nom de Sodome a toujours recélé une formidable charge symbolique, commente Benny Ziffer, le rédacteur en chef littéraire de *Haaretz*, lors d'un dîner à Tel-Aviv.

L'Orient est donc aussi une passion gay ! Grand mythe, au demeurant, et durable, que cette évasion vers l'Orient : patrie primitive des catholiques ; nouvelle Sodome pour les gays. Une échappée qui se révèle souvent un leurre, un marché de dupes ; les misères sexuelles seules s'accouplent.

Au Proche et au Moyen-Orient, au Levant, au Maghreb, j'ai croisé des « houmous queens », comme on les appelle au Liban : ceux qui, ne pouvant assouvir leurs penchants dans la curie romaine, leur diocèse ou leur monastère, se rendent sur les terres de leurs ancêtres chrétiens et de leurs amants. Qu'ils m'ont fasciné ces chevaliers de l'ordre équestre de Jérusalem, ces chevaliers de l'ordre de Malte, ces missionnaires-philanthropes de l'Œuvre d'Orient lorsqu'ils font une double allégeance à l'Église et aux beautés arabes. Combien sont étranges ces pèlerins qui sont terrorisés par l'islam mais n'ont plus aucune peur dans les bras d'un musulman qui les damne. Au Maroc, en Algérie et en Tunisie, où je les ai croisés aussi, ces prêtres qui aiment se faire siffler dans la rue comme s'ils étaient des princesses, ont évoqué avec moi, à mots couverts, les lieux gay-friendly qu'ils fréquentent, les hôtels « conciliants » et les riads luxurieux. Par exemple, le clergé catholique européen a eu un moment ses habitudes dans l'ancien monastère bénédictin de Toumliline, isolé dans les montagnes de l'Atlas (selon le témoignage de diplomates, de hauts gradés militaires et de proches de la famille royale, que j'ai interrogés au Maroc). En Égypte, on m'a également décrit l'atmosphère gay-friendly de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire.

Cette passion de l'Orient a des ramifications jusqu'à l'intérieur du Vatican. Selon le témoignage d'un prêtre de curie et d'un confesseur de Saint-Pierre, la consommation des vidéos pornos arabes sur YouPorn y serait importante, tout comme l'usage de la version italienne de la plateforme vidéo citebeur.com et d'un site qui propose des escorts arabes à Rome.

Au Liban, sur la recommandation du sympathique cardinal Sandri, je rencontre le nonce apostolique Gabriele Caccia. Le diplomate fut d'ailleurs le jeune adjoint de Sandri sous Ratzinger, au poste d'« assesseur », soit une sorte de numéro deux du « ministre » de l'Intérieur du Vatican. Écarté par Tarcisio Bertone, il est donc exilé à Beyrouth, où il me reçoit. L'une des têtes coupées de Ratzinger semble se porter comme un ange et l'archevêque me dit adorer le Liban. (François l'a nommé plus récemment aux Philippines.)

La nonciature est située loin du centre-ville de Beyrouth, à Bkerké, au nord de la capitale libanaise. C'est un bastion chrétien : Notre-Dame du Liban est à deux pas ainsi que le siège du Patriarcat des Maronites, l'une des principales communautés catholiques de rite oriental. Caccia vit et travaille là, protégé par les soldats de l'armée libanaise, dans une petite maison en contrebas de la nonciature (qui était en travaux lorsque je l'ai visitée). La vue sur Beyrouth et la vallée alentour est spectaculaire.

Comme tous les diplomates du Vatican, Caccia n'a pas le droit de s'exprimer sans autorisation et notre conversation est en « off ». Mais je suis impressionné par sa connaissance du pays et par son courage : il voyage partout à ses risques et périls en habit d'archevêque avec, bien visible sur la tête, la barrette de soie moirée violette des nonces apostoliques. Ici, la guerre est proche : on ne fait pas du genre ni des fêtes galantes. Caccia ne m'offre pas un bijou en cadeau de bienvenue : mais l'Évangile selon saint Luc, traduit en arabe.

Les Églises catholiques de rite oriental sont fidèles à Rome mais leurs prêtres peuvent être ordonnés en étant mariés. On est là au cœur de la grande contradiction du Vatican qui a bien été obligé, quoi qu'il lui en coûte, de reconnaître cette hétérosexualité pratiquante !

— Le célibat des prêtres est une décision relativement récente. Même à Rome, les prêtres se mariaient jusqu'au xie siècle ! Ici, on est restés fidèles à la tradition : les prêtres sont souvent mariés. En revanche, une fois qu'on a été ordonné, le mariage n'est plus possible et les évêques sont toujours choisis parmi les prêtres célibataires, m'explique l'évêque Samir Mazloum, porte-parole du patriarche maronite, interviewé à Beyrouth.

Les papes Jean-Paul II et Benoît XVI, très fâchés par cette exception orientale, qu'ils jugeaient anormale, ont tout fait pour la restreindre. Ainsi, ils se sont longtemps opposés à ce que des prêtres catholiques d'Orient puissent servir, lorsqu'ils étaient mariés, dans les églises européennes, une solution qui aurait pourtant permis d'atténuer la crise des vocations en Europe. Mais le précédent des anglicans ou des luthériens convertis les a conduits à tolérer ces exceptions que le pape François a généralisées : désormais, de nombreux prêtres catholiques servant dans les églises de France, d'Espagne ou d'Italie sont… mariés. Sur le célibat et le mariage des prêtres, les chrétiens d'Orient représentent donc une opposition larvée aux règles édictées par le Vatican.

Le prêtre maronite Fadi Daou, professeur de théologie et président de l'importante fondation Adyan, que j'interroge à Beyrouth en présence de mon researcher arabe Hady ElHady, me résume ainsi la situation :

— Nous sommes des chrétiens d'Orient affiliés à Rome mais indépendants. On peut estimer que 55 % des prêtres maronites sont mariés ; nous choisissons librement nos évêques. Nous sommes plus libéraux sur certains sujets, comme sur le célibat des prêtres justement ; et plus conservateurs sur d'autres, comme sur la condition des femmes ou l'homosexualité. Le pape François a reconnu la singularité de nos Églises en autorisant nos prêtres mariés à servir en Europe occidentale. (Avec la même prudence, Mgr Pascal Gollnish de l'Œuvre d'Orient et le cardinal Louis Raphael Sako, le patriarche dit de Babylone, qui représente l'Église catholique chaldéenne, m'ont confirmé lors d'entretiens à Paris ces informations.)

Certains prêtres, journalistes ou universitaires catholiques, que j'ai rencontrés dans la région, m'ont fait remarquer que « les catholiques étaient menacés en Orient, comme les homosexuels ». Ces deux « minorités » auraient même, dans le monde arabe, les mêmes ennemis. Un prêtre libanais confirme :

— La carte de la persécution des catholiques épouse étrangement, et presque parfaitement, la carte des persécutions contre les homosexuels.

En Extrême-Orient – bien au-delà du Proche-Orient qu'affectionnent les Français et du Moyen-Orient des Anglais –, la situation est également contrastée. Les « périphéries » lointaines vivent le catholicisme plus librement, dissidentes à leur façon. L'Église de Rome y est souvent très minoritaire, sauf aux Philippines et au Timor oriental et, dans une moindre mesure, en Corée du Sud et au Viêtnam.

Au saint-siège, le responsable de l'« évangélisation » de l'Asie et de l'Afrique est le cardinal Fernando Filoni. Surnommé le pape « rouge », il est à la tête de l'un des ministères stratégiques pour l'avenir du catholicisme. Nonce lui-même, proche du cardinal Sodano, Filoni a été en poste en Irak au début des années 2000 où il a fait preuve d'un vrai courage, alors que la plupart des diplomates occidentaux avaient fuit le pays avant même l'intervention militaire américaine contre Saddam Hussein.

Je le rencontre au siège historique de Propaganda Fide, la Congrégation pour l'évangélisation des peuples, un bâtiment célèbre dessiné par le Bernin, sur la Piazza di Spagna à Rome.

— Le nom de « pape rouge » s'inscrit en creux par rapport à celui du saint-père, qui est le « pape blanc », ou du supérieur des Jésuites, qui est le « pape noir », m'explique, dans un français parfait, Filoni.

Lors d'une vingtaine de voyages dans une dizaine de pays d'Asie, et en particulier au Japon, à Hong Kong, à Taïwan, à Singapour et en Chine, j'ai pu mesurer combien le catholicisme asiatique tendait à assouplir certaines des rigidités imposées par Rome. Au contact des églises locales et des missions étrangères, j'ai observé une grande distorsion entre les règles et les pratiques : le célibat des prêtres hétérosexuels, contraire à la culture locale, y est généralement peu respecté et le nombre de missionnaires catholiques européens homosexuels particulièrement important.

En Chine, pays où le catholicisme romain est clandestin, la vie privée des prêtres et des évêques catholiques fait l'objet d'une surveillance active de la part du régime qui n'hésite pas à « utiliser » la double vie éventuelle des ecclésiastiques – souvent activement hétérosexuelle – pour les contrôler ou « acheter » leur coopération (selon plusieurs témoignages directs recueillis à Pékin, Shanghaï, Canton, Shenzhen, Hong Kong et Taïwan). Le travail des prêtres locaux en Chine, tel celui du père jésuite Benoît Vermander, que j'ai rencontré, n'en est pas moins exemplaire compte tenu des risques. Celui des missionnaires étrangers, appelés ici « parachutistes » parce qu'ils arrivent en terre d'évangélisation et restent isolés longtemps, est souvent courageux.

Au Japon, dans l'entourage d'un évêque influent, on me confirme que l'Église nippone est très libérale et que ses évêques, pour cette raison même, ont eu des démêlés avec Benoît XVI :

— L'épiscopat préfère éviter les conflits. Nous sommes fidèles aux principes de tolérance, d'équanimité et de consensus qui prévalent sur l'île. Nous recevons les injonctions de Rome avec bienveillance ; mais nous continuons à faire ce qu'on croit bon pour le Japon, sans trop nous soucier du Vatican, m'explique un prêtre proche de la Conférence épiscopale nippone.

Durant le synode de 2014, l'Église catholique japonaise a d'ailleurs produit, comme me le confirme le père Pierre Charignon, un aumônier envoyé à Tokyo par les Missions étrangères de Paris, un document officiel de quinze pages pour regretter les positions de Rome ; elle a critiqué son « manque d'hospitalité » et ses normes « artificielles » sur la contraception, le préservatif ou les couples divorcés.

— Nous, on préfère François, me confirme à Tokyo Noriko Hiruma, l'une des responsables du comité Justice et Paix de la Conférence des évêques japonaise.

Au cours de mon séjour, je visite une église catholique pro-LGBT dans le quartier gay de Shinjuku ni-chome. Là, un prêtre milite ouvertement en faveur du mariage pour les couples de même sexe et distribue des préservatifs aux jeunes du gayborhood.

L'opposition à Joseph Ratzinger fut moins discrète encore dans les « périphéries » spirituelles de l'Europe occidentale. En Allemagne, en Autriche, aux Pays-Bas, en Belgique, en Suisse, mais aussi dans les pays scandinaves et en Irlande, la rigidité du pape est partout dénoncée. Des pans entiers de l'Église sont même entrés en dissidence.

— Ici, vous êtes dans une paroisse catholique comme une autre, me dit Monica Schmid.

Et en effet, je visite avec elle l'église moderne et épurée d'Effretikon, en Suisse, où tout paraît en règle avec la doctrine catholique. Sauf que cette femme généreuse, Monica Schmid, est ici le curé !

Schmid me décrit longuement et avec passion son église, la large panoplie de sacrements et de rituels disponibles et je devine qu'elle est bien plus calée en théologie que la majorité des prêtres. « Son » église est moderne et ouverte ; les paroissiens sont nombreux à lui être fidèles (selon Meinrad Furrer, un assistant pastoral catholique qui m'accompagne durant plusieurs voyages en Suisse).

Lors de ces séjours à Illnau-Effretikon, Zurich, Genève, Lausanne, Saint-Gall, Lucerne ou Bâle, je constate que les femmes et les laïques sont de plus en plus nombreux à officier en Suisse. Des religieux assument publiquement leur homosexualité et s'organisent. Certains, évoluant en zone grise, sont encore autorisés à célébrer la messe ; d'autres se limitent à des prêches sans pratiquer la consécration. Il existe des associations, comme Network à Zurich, qui réunit notamment des catholiques LGBT. Parfois, des prêtres que j'ai rencontrés célèbrent des bénédictions de couples homosexuels. Tous ont été ouvertement en rébellion contre Joseph Ratzinger et exigent maintenant que l'on écoute enfin « l'Église du bas » (« Kirche von Unten »).

Bien sûr, Rome et en particulier le pape Benoît XVI ont tout fait pour remettre au pas ces paroisses dissidentes, demandant aux évêques suisses de les sanctionner. Ces derniers, parfois zélés, ont bien tenté de faire appliquer la règle unfriendly de Rome – avant d'être parfois « outés » par la presse pour leur double vie ! De sorte qu'un cessez-le-feu a été décrété. Et on laisse maintenant tranquilles les dissidents suisses pro-gays !

En Allemagne, l'opposition est encore plus frontale. Au sein même de l'Église, l'épiscopat allemand a été dépassé par la base, en profonde rébellion contre le Vatican. Alors que les Allemands avaient initialement accueilli favorablement son élection, Benoît XVI a rapidement déçu. Le pape y a suscité une vague de protestations sans précédent, au point de devenir persona non grata dans son propre pays. Ses positions morales, jugées réactionnaires, ont été rejetées jusque parmi les catholiques : lors de son voyage à Berlin, des dizaines d'associations familiales, féministes, laïques ou homosexuelles, ont défilé dans les rues. Au même moment, plus d'une centaine de députés ont annoncé le boycott de son discours au Bundestag, alors même que le président du Parlement réclamait au pape un changement de ligne sur le célibat des prêtres. Enfin le président de la République allemande, lui-même remarié, a critiqué publiquement les positions morales du saint-père sur les couples divorcés.

— Ici, la majorité des théologiens allemands sont hostiles à Ratzinger, m'explique, à Berlin, l'ancien député Volker Beck, qui a participé au boycott du pape.

Dans son propre pays, Joseph Ratzinger est devenu inaudible. Près de 90 % des Allemands remettent en cause le célibat des prêtres et l'interdiction de l'ordination des femmes. Les mouvements de prêtres homosexuels et les associations de croyants LGBT se sont également multipliés au point d'apparaître comme l'une des composantes les plus dynamiques de l'Église, quelquefois soutenues par le clergé local. Le cardinal Reinhard Marx, archevêque de Munich, et président de la Conférence épiscopale allemande, est l'un des rares ratzinguériens à s'être montrés ouverts sur la question gay : en 2018, il a laissé entendre, à mots comptés, que les prêtres catholiques pourraient organiser dans certains cas des « cérémonies de bénédiction pour les couples homosexuels ». Mieux que d'autres, ce prélat sait que des pans entiers du catholicisme de langue allemande sont en rupture de ban avec le Vatican, que les prêtres gays sont majoritaires dans les églises germaniques et alémaniques, et plus nombreux encore parmi les Jésuites, Franciscains ou Dominicains allemands.

L'affaire du cardinal-archevêque de Vienne, Hans Groër, a contribué à déciller les esprits : rigide, homophobe et homosexuel pratiquant, le cardinal a mené une double vie jusqu'à ce qu'il soit rattrapé par ses vieux démons. Accusé par de jeunes prêtres d'attouchements et d'abus sexuels, il a fait l'objet de nombreuses plaintes. Et, à mesure que la liste des victimes s'est allongée – plus d'un millier parmi les garçons et les jeunes hommes du diocèse –, l'affaire Groër est devenue un scandale dans l'ensemble du monde germanique.

Durant le procès, les protections dont le cardinal a bénéficié en haut lieu éclatent au grand jour. Courageux, l'archevêque de Vienne, Christoph Schönborn, critique sur ce dossier le rôle du pape Jean-Paul II et de son adjoint Angelo Sodano, qui auraient, selon lui, protégé le cardinal abuseur.

Arrêtons-nous un instant sur la figure de Schönborn. Le successeur de Groër à Vienne est l'un des cardinaux les plus gay-friendly de l'Église actuelle. Lecteur enflammé de Jacques Maritain et de Julien Green (lequel est enterré en Autriche), amoureux de l'Orient et habitué de l'Hospice autrichien de Jérusalem, Schönborn se veut, en privé, attentif aux préoccupations des personnes homosexuelles. À la fin des années 1990 par exemple, l'archevêque de Vienne encourage la création du journal *Dialog*, édité par le diocèse et diffusé à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires aux catholiques autrichiens. Dans ses colonnes, le débat sur le célibat des prêtres ou l'octroi de sacrements aux couples divorcés a lieu.

— Nous avons lancé ce journal sous les auspices et avec les financements du diocèse, avec l'appui constant de l'archevêque Schönborn et de son vicaire général Helmut Schüller. On était dans la loyauté vis-à-vis de l'Église mais, en même temps, on ouvrait de plus en plus le débat…, m'explique Martin Zimper, son rédacteur en chef, lors de plusieurs rendez-vous à Lucerne, où il vit désormais avec Peter, son compagnon.

L'ouverture a des limites : Schönborn met fin à l'expérience lorsque le prisme homosexuel du magazine devient trop prégnant, mais l'impact de cette publication sur le catholicisme autrichien n'en sera pas moins durable.

C'est aussi dans l'entourage immédiat de l'archevêque de Vienne qu'a été lancée en 2006 la Pfarrer Initiative (Initiative des curés), cofondée justement par le père Helmut Schüller. Ce mouvement très influent entend structurer des groupes de prêtres en rupture de ban avec l'Église. En 2011, le même Schüller sera à l'origine d'un « Appel à la désobéissance », signé par près de quatre cents prêtres et diacres, pour réclamer la fin du célibat et l'ordination des femmes. De son côté, le groupe Wir sind Kirche (Nous sommes l'Église), né au moment du scandale Groër, entend lui aussi réformer l'Église autrichienne, réunissant plus de 500 000 signatures sur cette ligne libérale.

La plupart de ces mouvements et groupes ont été sévèrement rabroués par le cardinal Joseph Ratzinger puis par Benoît XVI.

— Le pape s'est montré beaucoup plus critique vis-à-vis des associations catholiques pro-gays qu'à l'égard du cardinal pédophile multirécidiviste Hans Groër. Il n'a même pas été réduit à l'état laïc ! me fait remarquer un théologien de langue allemande.

Dans ce contexte, Christoph Schönborn navigue avec prudence, dans une forme de non-dit bienveillant face notamment aux nombreux prêtres et évêques gays de son pays : une sorte de « *Don't ask, don't tell* » qui lui ressemble, selon l'expression d'un de ses anciens collaborateurs. Il s'abstient de poser des questions à son entourage, par peur des réponses qui pourraient lui être faites. Ainsi, il continue à associer des gays aux initiatives de l'archevêché de Vienne et s'est dit impressionné par la solidarité, dont il a été le témoin, au sein de couples homosexuels dans l'épreuve du sida : « C'était exemplaire. Point barre », a-t-il déclaré. Lors de fréquents séjours en France, le cardinal-voyageur retrouve ses correligionnaires gay-friendly, notamment au couvent des Dominicains de Toulouse, où je les ai rencontrés. Schönborn a également écrit une lettre de compliments, que j'ai pu consulter, à un couple d'homosexuels autrichiens qui venait de s'engager dans une union civile. Et le 1er décembre 2017, Schönborn est allé jusqu'à célébrer une messe gay-friendly à Vienne au cours de laquelle il a rendu hommage aux malades du sida. Naturellement, Schönborn est proche aujourd'hui du pape François.

23.

Vatileaks

Un majordome un peu trop curieux : telle est à peu près la version officielle de l'affaire, connue aujourd'hui sous le nom de Vatileaks. Cette thèse concoctée par le saint-siège a été reprise par les vaticanistes les plus ingénus. L'expression « Vatileaks » a d'ailleurs éte imaginée dans l'entourage immédiat du pape (Federico Lombardi en revendique la paternité lorsque je l'interroge). La réalité est évidemment un peu plus complexe.

Le coupable, qui a naturellement agi « en solitaire », se nomme Paolo Gabriele : il était le « majordome » du pape (en anglais « butler »). Le diablotin aurait photocopié des centaines de documents confidentiels, « empruntés » au secrétariat particulier du pape Benoît XVI, lesquels se sont finalement retrouvés dans la presse en 2012. Le scandale est évidemment de grande ampleur. Des lettres internes manuscrites destinées au pape, des notes secrètes remises en main propre à Georg Gänswein, et jusqu'à des copies de câbles diplomatiques chiffrés entre les nonciatures et le Vatican, sont mises sur la place publique. Le coupable idéal est un laïc de quarante-huit ans, marié et père de trois enfants : un séducteur italien, bel homme, qui a le goût des réseaux secrets. Un chambellan ! Un butler ! Un fusible !

En réalité personne ne peut croire que le majordome a agi seul : l'affaire est une campagne, sinon un complot, organisé au plus haut niveau du Vatican. Il s'est agi de déstabiliser le secrétaire d'État Tarcisio Bertone et, à travers lui, le pape Benoît XVI. Un informaticien a lui-même été inculpé dans Vatileaks, ce qui confirme déjà que le « butler » avait au moins un complice. La principale victime de Vatileaks, le cardinal Bertone, parlera d'un « nœud de vipères et de corbeaux » : la formule est utilisée au pluriel. Ce qui fait beaucoup pour un seul majordome !

Une fois éliminée la version officielle, l'affaire qui ébranle le pontificat de Benoît XVI, et enclenche sa chute, reste très opaque. Beaucoup de questions restent à ce jour sans réponse : quelles sont les personnes qui ont initialement recruté Paolo Gabriele à ce poste stratégique auprès du pape ? De quels cardinaux « Paoletto », comme on surnomme le majordome, était-il secrètement proche ? Quel est le rôle exact dans cette affaire de Georg Gänswein, l'assistant personnel du pape, présenté comme l'autre « victime » du majordome, alors qu'il est nécessairement aussi fautif ? Pourquoi Gänswein a-t-il laissé une si grande marge de manœuvre à Paolo Gabriele dans son propre bureau, où les documents ont été dérobés, et quelle était la nature exacte de leur relation ? Paolo a-t-il choisi lui-même les documents à photocopier ou les a-t-il copiés initialement à la demande de Georg, avant d'en refaire éventuellement des doubles à son insu ? Quel rôle a joué l'ancien secrétaire particulier de Joseph Ratzinger, Josef Clemens, dont il était notoire qu'il nourrissait un ressentiment tenace à l'égard de Gänswein et était en contact avec Paolo Gabriele ? Enfin, pourquoi le Vatican a-t-il couvert la plupart des protagonistes de ce complot de haut vol et uniquement chargé le majordome, qui apparaît ainsi comme un « fusible » idéal ?

Ce qui est sûr : Vatileaks va contribuer à la chute du pape Benoît XVI et faire apparaître au grand jour un degré de violence inouï au cœur même du Vatican. Surtout, qu'une seconde affaire, idéalement baptisée Vatileaks II, ne va pas tarder à suivre.

Plusieurs hauts dignitaires de l'Église ont été liés à ce premier épisode de Vatileaks : le cardinal américain James Harvey, qui a recruté le majordome et semblait proche de lui ; le cardinal italien Mauro Piacenza, qui a joué lui aussi au Pygmalion avec Paolo Gabriele ; l'archevêque Carlo Maria Viganò, qui était le secrétaire général du gouvernorat de la cité du Vatican ; l'archevêque Paolo Romeo, le futur nonce Ettore Balestrero ou même l'ancien secrétaire particulier du cardinal Ratzinger, Josef Clemens. Tous ces prélats ont été soupçonnés, notamment par la presse et par des livres informés par Georg Gänswein et l'entourage de Bertone, d'avoir participé à un titre ou à un autre à l'affaire et, même si leur rôle n'a pas été établi, le simple fait qu'ils aient été mutés, marginalisés ou écartés par Benoît XVI ou François pourrait laisser penser qu'il y a un lien avec ce dossier.

Quant au majordome, s'il n'a pas nommé d'éventuels commanditaires durant son procès expéditif, il a répété avoir agi par devoir. Écoutons-le : « La chose que je ressens avec le plus de force en moi, c'est la conviction d'avoir agi par amour exclusif, je dirais même viscéral, pour l'Église du Christ et pour [le pape]. » « Je ne me considère pas comme un voleur », a insisté Gabriele qui pense que le Vatican est le « royaume de l'hypocrisie », qu'il y avait une « omerta » sur la réalité de ce qui s'y passait. Il a donc agi pour faire éclater la vérité au grand jour et pour protéger « le saint-père qui n'était pas correctement informé ». Dans une interview réalisée pour la chaîne de télévision La Sette, Paolo Gabriele a ajouté : « Voyant le mal et la corruption partout dans l'Église, j'en étais arrivé… à un point de non-retour, mes freins inhibiteurs avaient lâché. J'étais convaincu qu'un choc, même médiatique, pouvait être salutaire pour remettre l'Église sur les rails. » Paolo Gabriele, qui évoque entre les lignes l'hypocrisie et la corruption gay, n'a jamais voulu endosser la pleine responsabilité du délit et s'est toujours refusé à exprimer des remords.

Il est donc probable que Paolo Gabriele a agi pour des commanditaires, même s'il fut le seul à être condamné pour vol aggravé et à écoper de dix-huit mois de prison. Finalement, Benoît XVI, qui considérait le majordome comme « son propre fils », a gracié Gabriele. Le pape, qui l'a rencontré avant de lui pardonner, a lui-même laissé entendre qu'il avait pu être manipulé : « Je ne désire pas analyser sa personnalité. C'est un curieux mélange, ce dont on l'a convaincu ou dont il s'est lui-même convaincu. Il a compris qu'il n'aurait pas dû faire ça », a dit Benoît XVI dans *Dernières Conversations.*

— La plupart des acteurs de Vatileaks I et II sont homosexuels, me confirme un archevêque de la curie romaine. Ce point explique les deux affaires mais il a été systématiquement dissimulé par le Vatican et minoré par la presse. Il ne s'agit pas d'un lobby, comme on a pu le dire. Il s'agit tout simplement de relations gays et de vengeances interpersonnelles qui en ont résulté. François, qui connaît parfaitement le dossier, a éloigné les fautifs.

La seconde affaire Vatileaks, elle, commence à Madrid. Si celle-ci éclate sous François, elle s'est nouée sous Ratzinger. Le vilain de l'histoire s'appelle cette fois Lucio Ángel Vallejo Balda et il est d'un tout autre profil que Paolo Gabriele.

Lors d'une enquête approfondie que je mène en Espagne, le parcours de Vallejo Balda apparaît aussi limpide que ses actions sont opaques. Le journaliste José Manuel Vidal, un ancien prêtre lui-même, me décrit le personnage, lors de plusieurs entretiens à Madrid :

— Vallejo Balda, c'est l'histoire d'un petit curé de campagne qui a pris la grosse tête. Il est beau, attirant, il gravit rapidement les échelons de l'épiscopat espagnol. Il est proche de l'Opus dei : il est donc adoubé par les milieux ultraconservateurs. Ici, à Madrid, il devient proche du cardinal Rouco Varela, un homophobe qui aime être entouré par ce type de garçons, à la fois cadenassés et braques, lequel évolue dans les milieux espagnols catholiques gay-friendly.

Lorsque le pape Benoît XVI et le cardinal Bertone demandent à Rouco de leur recommander un prêtre de confiance pour s'occuper de questions d'argent, le cardinal espagnol leur envoie Balda. Les compétences financières et la moralité du jeune prêtre sont au moins discutables, mais pour Rouco, c'est une occasion inespérée de placer un pion à lui dans l'entourage du pape. Sauf que Balda va se révéler une figure perturbatrice, comme le héros du film *Théorème* de Pasolini ou le personnage christique de *L'Idiot* de Dostoïevski : il va faire tourner les têtes et littéralement exploser de l'intérieur le Vatican.

Ordonné prêtre à vingt-six ans, Lucio Ángel Vallejo Balda, un « small town boy » devenu madrilène, était « irrésistible », confirment ceux qui l'ont connu à l'époque. Aujourd'hui âgé de cinquante-cinq ans, et redevenu rural, il est encore bel homme.

— C'était un provincial débarqué de sa province. C'était un ange, comme son prénom. Un charme à la fois de rural et d'arriviste. Il a tout de suite fait une forte impression au cardinal Rouco Varela et d'autant plus qu'il était proche de l'Opus dei, me confie un autre prêtre, interrogé à Madrid.

Sa promotion, voulue par son inventeur Rouco, et son ascension romaine spectaculaire, soutenue notamment par le cardinal espagnol Antonio Cañizarès, suscitent toutefois des réserves en Espagne au sein de la Conférence épiscopale. Aujourd'hui que les langues se délient, j'apprends que certains évêques et cardinaux espagnols ont critiqué publiquement la nomination de Balda à Rome qu'ils considéraient comme « une petite gouape » menant une « vie fripée » de « mauvais genre ».

— Les responsables de la Conférence épiscopale espagnole ont jugé ce choix illégitime et dangereux pour le pape. Il y a même eu une petite fronde contre Rouco sur le sujet, ici à Madrid, me rapporte un prêtre proche de la Conférence épiscopale espagnole.

Toujours est-il que Balda, venu d'une famille pauvre, se retrouve à Rome le diable au corps, où cet ange en exil commence à y mener la dolce vita : les hôtels de luxe, les grands restaurants, les soirées entre garçons et une vie XXL de VIP. Il provoque au-delà du Tibre plus d'une vapeur.

— À Rome, le jeune homme a pété les plombs, me résume plus sévèrement un prêtre romain qui l'a bien connu.

Sans intelligence particulière, mais avec cette audace qui peut tout, Vallejo Balda devient contre toute attente le numéro deux de l'APSA, l'administration de la curie qui gère le patrimoine et l'argent du Vatican. Chargé également du contrôle de la banque du saint-siège, le jeune Espagnol sait maintenant tout. Le « front plein d'éminences », il a de l'entregent et de l'argent. Bertone lui fait une confiance d'autant plus aveugle que l'Italie catholique est en train de devenir, grâce à lui, une auberge espagnole !

Lorsque Vatileaks II éclate, l'ange hispanique aux ambitions frangées et à la vie en feu est le premier soupçonné. Des documents financiers ultra-sensibles sur la banque du Vatican sont publiés dans les livres de deux journalistes italiens, Gianluigi Nuzzi et Emiliano Fittipaldi. Le monde découvre, stupéfait, les innombrables comptes courants illégaux, les transferts de capitaux illicites et l'opacité de la banque du Vatican, preuves à l'appui. Le cardinal Tarcisio Bertone est lui-même épinglé, on l'a vu, pour avoir fait refaire son appartement de luxe, au Vatican, avec l'argent de la fondation de l'hôpital pédiatrique Bambino Gesù.

Au cœur de l'affaire également, une femme – c'est si rare au Vatican : Francesca Immacolata Chaouqui, une Italo-Égyptienne de trente et un ans. Laïque, séduisante et communicante, elle plaît aux conservateurs de la curie par sa proximité avec l'Opus dei ; elle déboussole le train-train vaticanesque avec ses méthodes managériales apprises chez Ernst & Young ; surtout, elle affole les rares hétérosexuels de la curie avec sa poitrine avantageuse et ses cheveux de girly girl – au point qu'elle sera bientôt dénoncée et surnommée « gorge profonde ». Mystérieusement, la consultante est bien introduite au Vatican, au point d'être nommée experte de la commission de réforme sur les finances et l'économie du saint-siège. Cette femme fatale entretient-elle une relation secrète avec le prêtre fatal Vallejo Balda ? C'est la thèse implicitement défendue par le Vatican.

— Le Vatican a inventé l'histoire de la liaison entre Vallejo Balda et Francesca Immacolata Chaouqui. Ce storytelling vise à donner un sens à une affaire qui n'en a pas, sauf à penser que Balda avait d'autres relations qu'il fallait cacher, m'explique un prêtre de curie.

Un confesseur de Saint-Pierre me confirme :

— Lorsqu'il a été arrêté, Vallejo Balda a été placé en résidence dans notre maison, ici, entre le palais de justice et la gendarmerie, sur la place Sainte-Marthe. Il a pu obtenir un téléphone, un ordinateur et il déjeunait chaque jour avec nous. Je sais de manière certaine qu'il n'a jamais été l'amant de Chaouqui.

Selon toute vraisemblance, Vatileaks II avait pour ambition de déstabiliser François, comme Vatileaks I visait à détrôner Bertone et Benoît XVI. L'opération a pu être manigancée par des cardinaux de curie ratzinguériens opposés à la ligne politique du nouveau pape et mise en œuvre par Balda.

L'un d'eux, rigide et qui mène une double vie, est central dans cette affaire : il présidait l'un des « ministères » du Vatican. Le prêtre don Julius, qui l'a fréquenté à l'intérieur du saint-siège, en parle comme d'une « old-fashion old-school gay lady » qui ne vivrait que pour le dénigrement. Quant au vaticaniste Robert Carl Mickens, il me dit de lui : « C'est une nasty queen » (une folle venimeuse).

Benoît XVI était naturellement au courant de la sexualité contre-nature de ce cardinal et de ses extravagances hors normes. Il l'aimait bien cependant, selon plusieurs témoins, car il a longtemps cru que son homosexualité n'était pas pratiquante, mais chaste ou « questioning ». En revanche François, qui ne goûte guère aux nuances de « gayness », mais était bien informé sur le « cas », l'a écarté de la curie. Félon, homophobe et ultra-gay, ce cardinal est en tout cas le trait d'union entre les deux Vatileaks. Sans la clé homosexuelle, ces affaires restent opaques ; avec cette clé de lecture, elles commencent à s'éclaircir.

Lors du procès, cinq personnes ont été accusées par le Vatican d'associations de malfaiteurs : Vallejo Balda, son secrétaire particulier, la consultante Francesca Immacolata Chaouqui et les deux journalistes qui ont divulgué les documents. Balda sera condamné à dix-huit mois de prison ; après avoir purgé la moitié de sa peine seulement, il sera remis en liberté conditionnelle et renvoyé dans son diocèse d'origine, au nord-ouest de l'Espagne, où il se trouve aujourd'hui. Les cardinaux qui ont pu être les commanditaires de l'affaire ou les complices de Balda n'ont pas été inquiétés par les tribunaux du Vatican.

Les deux affaires Vatileaks sont les saisons I et II d'une même série télévisée dont l'Italie catholique a le secret. Elles se nouent pour partie autour de la question homosexuelle au point qu'un vaticaniste anglais bien informé en parle ironiquement comme de « l'affaire du butler et du hustler », sans qu'on sache très bien, dans l'entremêlement des responsabilités croisées de ces deux affaires imbriquées, qui est visé derrière ces qualificatifs peu aimables.

Reste un mystère que je n'ai pu totalement éclaircir. Parmi les motifs qui peuvent expliquer qu'un homme agisse contre son camp, quel est celui qui l'a emporté chez Paolo Gabriele et Lucio Ángel Vallejo Balda, au point de les inciter à parler ? Si on en croit le code MICE, expression célèbre utilisée par les services secrets du monde entier, il y a essentiellement quatre raisons qui peuvent pousser quelqu'un à se retourner contre son propre camp : Money ; Ideology (les idées) ; Corruption et compromission (et notamment le chantage sexuel) ; enfin l'Ego. Vu l'ampleur de la trahison, et le degré de la félonie, on peut penser que les différents acteurs de ces deux psychodrames empruntent, à la fois et en même temps, aux quatre facettes du code du MICE.

Posé sur le bureau du cardinal Jozef Tomko : le livre de Francesca Immacolata Chaouqui. Le cardinal slovaque prend l'ouvrage qu'il est visiblement en train de lire dans les mains et me le montre.

Le vieil homme, allègre et sympathique, nous accueille avec Daniele dans son appartement privé. Nous parlons de son parcours de « pape rouge », comme on appelle le cardinal en charge de l'évangélisation des peuples ; nous évoquons ses lectures, au-delà de Chaouqui : Jean Daniélou, Jacques Maritain et Verlaine dont ce cardinal parfaitement francophone me parle avec passion. Sur les étagères du salon où il nous reçoit, je vois une belle photographie du pape Benoît XVI, enveloppé dans son manteau rouge, tenant dans ses mains celles de Tomko, en affection.

Cette proximité avec Joseph Ratzinger a valu à Tomko d'être parmi les trois cardinaux chargés d'enquêter sur la curie romaine après Vatileaks. Avec ses collègues, l'Espagnol Julián Herranz et l'Italien Salvatore De Giorgi, il a été chargé par le pape d'une enquête interne très secrète. Le résultat, un rapport en deux tomes de 300 pages, est un document explosif sur les dérives de la curie et les scandales financiers et homosexuels du Vatican. Certains commentateurs et journalistes ont même pensé que ce rapport avait été à l'origine de la démission du pape.

— Avec Herranz et De Giorgi, nous avons écouté tout le monde. Nous avons essayé de comprendre. C'était fraternel. Ce n'était pas du tout un procès, comme certains ont pu le dire par la suite, me précise Jozef Tomko.

Et le vieux cardinal d'ajouter, à propos du rapport, en une formule sibylline :

— On ne comprend pas la curie. Personne ne comprend la curie.

Les trois cardinaux, âgés de quatre-vingt-sept, quatre-vingt-huit et quatre-vingt-quatorze ans, sont des conservateurs. Ils ont fait l'essentiel de leur carrière à Rome et connaissent le Vatican à la perfection. De Giorgi est le seul Italien qui a été évêque et archevêque dans plusieurs villes du pays – c'est le plus rigide des trois. Tomko, lui, est un missionnaire plus friendly, qui a voyagé partout dans le monde. Le troisième larron, Herranz, est membre de l'Opus dei. C'est lui qui a été chargé de coordonner la mission et de la diriger.

Lorsque je rends visite à Herranz, dans son appartement, près de la place Saint-Pierre, il me montre une vieille photo où le jeune prêtre espagnol qu'il fut pose aux côtés du fondateur de l'Ordre, Josemaría Escrivá de Balaguer, bras dessus, bras dessous.

Sur la photo, à vingt-sept ans, le jeune Herranz est étonnamment séduisant ; l'homme, maintenant âgé de quatre-vingt-huit ans, regarde cette image qui lui parle d'un temps très lointain, irréversible, comme si le jeune soldat de l'Opus dei lui était devenu étranger. Il fait une pause. Comme c'est triste ! Cette photo est restée éternellement jeune ; et il a, lui, terriblement vieilli. Herranz reste silencieux quelques secondes et peut-être se met-il à rêver à un autre monde, inversé, où cette photo aurait vieilli et où il serait resté éternellement jeune ?

Selon les témoignages de prêtres ou d'assistants qui ont travaillé avec Tomko, Herranz et De Giorgi, les trois cardinaux sont littéralement « obsédés » par la question homosexuelle. De Giorgi est connu pour avoir observé les rapports de pouvoir au sein de la curie à travers le prisme des réseaux gays et on l'accuse, tout comme Herranz, de faire souvent la confusion entre pédophilie et homosexualité.

— De Giorgi est un orthodoxe. C'est aussi une coquette qui aime qu'on parle de lui. Son objectif dans la vie semblait être que l'*Osservatore Romano* écrive positivement à son propos ! Il nous sollicitait tout le temps dans ce but, me dit un collaborateur du journal officiel du Vatican. (Malgré plusieurs demandes, De Giorgi est le seul des trois cardinaux à avoir refusé de me recevoir, refus qu'il a exprimé en des termes compliqués, plein d'animosité et de reproches, et une telle homophobie irrationnelle a fini par le rendre suspect à mes yeux.)

Il faut huit mois à Herranz, Tomko et De Giorgi pour mener leur enquête. Une centaine de prêtres travaillant au Vatican sont interrogés. Seulement cinq personnes ont officiellement eu accès à ce rapport (en fait, une dizaine) ; le rapport est si sensible qu'un exemplaire serait même enfermé dans le coffre du pape François.

Ce que les trois rapporteurs découvrent, c'est l'étendue de la corruption au Vatican. Deux personnes qui ont lu ce rapport, parmi ces cardinaux, leurs assistants, l'entourage de Benoît XVI et d'autres cardinaux ou prélats de curie, m'en ont décrit les grandes lignes ainsi que certains passages de manière plus détaillée. Le pape Benoît XVI, lui-même, dans *Dernières Conversations*, a dévoilé les éléments du rapport qui concernerait, laisse-t-il entendre, une « coterie homosexuelle » et un « lobby gay ».

— On sait que les scandales homosexuels constituent un des éléments centraux du rapport des trois cardinaux, me dit sous couvert d'anonymat un prêtre de curie qui a travaillé pour l'un d'entre eux.

La conclusion la plus frappante du rapport, véritable code qui permet de comprendre le Vatican, est le lien entre les affaires financières et l'homosexualité – la vie gay cachée allant de pair avec les malversations financières. Cette articulation entre le sexe et l'argent est bien l'une des clés de compréhension de Sodoma.

Le rapport révèle également qu'un groupe de cardinaux gays, au plus haut niveau de la curie, a voulu faire tomber le cardinal Bertone. Le rapport revient aussi sur les anneaux de luxure au Vatican et tente de décrire le réseau qui a rendu possible la fuite et le scandale Vatileaks I. Plusieurs noms figureraient dans le rapport, dont ceux des cardinaux James Harvey, Mauro Piacenza et Angelo Sodano. De hauts prélats auraient également fait l'objet de chantages. Si les faits ne me sont pas précisés, on m'indique que les noms de Georg Gänswein et du frère du pape, Georg Ratzinger, figurent bien eux aussi dans le rapport.

Aussi sérieux qu'il prétende être, ce rapport serait pourtant, selon une personne qui y a eu accès, une « mascarade » et même une « tartuferie ». Les trois cardinaux qui entendent décrypter la réalité de Sodoma passeraient en fait à côté du système d'ensemble, faute d'en comprendre l'ampleur et les codes. Parfois, ils identifient des comploteurs et règlent eux-mêmes leurs comptes. Ils épinglent des brebis égarées, comme toujours, et montent quelques « casiers sexuels » à partir de simples rumeurs, de ragots, de on-dit, sans avoir mené de procédure contradictoire, pourtant élémentaire avant tout jugement. Ces prélats schizophrènes, qui ne sont en rien au-dessus des soupçons qu'ils dénoncent, sont étrangement juges et parties.

La principale conclusion du rapport serait donc la mise au jour d'un important « lobby gay » au Vatican (l'expression figure à plusieurs reprises dans le rapport, selon deux sources). Mais les trois cardinaux, finalement assez incompétents, peinent à décrypter les réalités qu'ils effleurent seulement. Ils surestiment ici, ou sous-estiment là, le seul vrai problème du Vatican : sa matrice intrinsèquement homosexuelle. Au final, l'opacité du rapport n'en est que plus grande, faute d'avoir compris, ou voulu décrire, ce qu'est véritablement Sodoma.

En tout cas, Benoît XVI et François reprennent publiquement l'expression la plus forte du rapport, son supposé « lobby gay », confirmant de fait qu'elle figure en position centrale dans le document. Lors de la passation de pouvoir entre les deux papes, on verra sur les photos de Castel Gandolfo une boîte et des dossiers bien scellés posés sur une table basse. Selon plusieurs sources, il s'agirait du fameux rapport.

On peut comprendre la réaction épouvantée de Benoît XVI à la lecture de ce document secret. Devant tant de luxure, tant de doubles vies, tant d'hypocrisie, tant d'homosexuels placardisés partout, au sein même du Vatican, toutes les croyances de ce pape sensible au sujet de « son » Église s'effondrent-elles ? On l'a dit. On me raconte également qu'il a pleuré à la lecture du rapport.

Pour Benoît XVI, c'en est trop. Le calvaire ne prendra-t-il jamais fin ? Il n'a plus envie de se battre. Sa décision est prise – il va quitter la barque de saint Pierre.

Mais le chemin de croix de Benoît XVI, figure tragique, n'est pas encore arrivé à son terme. Il lui reste plusieurs stations avant sa « renonciation ».

Bien avant la remise du rapport secret, les affaires de pédophilie ont éclaboussé le pontificat naissant de Benoît XVI. À partir de 2010, elles deviennent endémiques. Il ne s'agit plus de cas isolés ou de dérives, comme le cardinal Sodano l'a longtemps répété pour protéger l'Église : il s'agit d'un système. Toujours le même. Désormais sous le spotlight.

« Booze, Boys or Broads ? » : dans les rédactions de langue anglaise, la question surgit, à chaque nouvelle affaire, véritable flot incessant de révélations d'abus en tout genre sous la papauté ratzinguérienne ; alcool, pédophilie ou nanas ? (En fait rarement des filles !) Des dizaines de milliers de prêtres (5 948 aux États-Unis, 1 880 en Australie, 1 670 en Allemagne, 800 aux Pays-Bas, 500 en Belgique, etc.) sont dénoncés durant ces années, la plus grande série de scandales de toute l'histoire du christianisme moderne. Des dizaines, peut-être des centaines, de milliers de victimes sont listées (4 444 pour la seule Australie, 3 677 mineurs en Allemagne, etc.). Des dizaines de cardinaux et des centaines d'évêques sont impliqués. Des épiscopats sont en miettes, des diocèses ruinés. À la démission de Benoît XVI, l'Église catholique sera un champ de ruines. Entre-temps, le système Ratzinger se sera littéralement effondré.

Ce n'est pas l'objet de ce livre que de revenir sur ces milliers d'affaires de pédophilie en détail. Ce qui l'est en revanche, c'est de comprendre pourquoi Benoît XVI, si prolixe et si obsédé dans sa guerre contre les actes homosexuels légaux, a paru impuissant face aux abus sexuels sur mineurs. Certes, il a très tôt dénoncé les « souillures dans l'Église » et, s'adressant au Seigneur, déclaré : « Les vêtements et le visage si sale de Ton Église nous effraient ! » Il a également publié plusieurs textes d'une grande fermeté.

Mais entre déni et sidération, amateurisme et panique, et toujours peu ou pas d'empathie pour les victimes, le bilan du pontificat sur ce sujet reste désastreux.

— Les abus sexuels de l'Église ne sont pas une page sombre du pontificat de Benoît XVI : il s'agit de la plus grande tragédie, la plus grande catastrophe de l'histoire du catholicisme depuis la Réforme, me dit un prêtre français.

Deux thèses s'affrontent sur le sujet. La première (celle, par exemple, de Federico Lombardi, ancien porte-parole du pape, et en général celle du saint-siège) : Benoît XVI a agi avec dextérité et il fut le premier pape à prendre au sérieux la question des abus sexuels des prêtres. Lors de cinq entretiens, Lombardi me rappelle que le pape a « laïcisé » – c'est-à-dire réduit à l'état laïc – « plus de 800 prêtres » reconnus coupables d'abus sexuels. Le chiffre est impossible à vérifier et, selon d'autres témoins, il serait grossièrement exagéré et ne dépasserait pas quelques dizaines (dans la préface de *Dernières Conversations*, un livre officiel de Benoît XVI en 2016, le chiffre de 400 est évoqué, soit deux fois moins). Un système de mensonge généralisé du Vatican sur ce type de dossiers ayant été établi, il est au minimum possible de douter de la réalité de ces chiffres.

La seconde thèse (qui est celle, la plupart du temps, de la justice dans les pays concernés et de la presse) : l'Église de Benoît XVI est responsable, et peut-être coupable, sur l'ensemble de ces dossiers. On sait, en effet, que toutes les affaires d'abus sexuels, comme l'avait souhaité Joseph Ratzinger, dès les années 1980, remontaient à la Congrégation pour la doctrine de la foi à Rome où elles étaient traitées. Joseph Ratzinger ayant été préfet de ce « ministère » puis pape, il a donc été en charge du dossier entre 1981 et 2013, soit pendant plus de trente ans. Les historiens se montreront, sans nul doute, d'une grande sévérité sur les ambiguïtés du pape et ses actions ; certains pensent d'ailleurs qu'il ne pourra jamais être canonisé pour cette raison.

À cela, il faut ajouter la faillite de la justice vaticane. Au saint-siège, véritable théocratie qui n'est pas un état de droit, il n'y a pas, en fait, de séparation des pouvoirs. Selon tous les témoins interrogés, y compris des cardinaux de premier plan, la justice vaticane est très défaillante. Le droit canonique est constamment faussé, les constitutions apostoliques incomplètes, les magistrats sont inexpérimentés, les tribunaux manquent de procédure et de sérieux. J'ai interrogé le cardinal Dominique Mamberti, préfet du Tribunal suprême de la Signature apostolique, et le cardinal Francesco Coccopalmerio, président du Conseil pontifical pour les textes législatifs, et il m'a semblé que ces prélats ne sauraient, en toute indépendance, juger des affaires de ce type.

— La justice n'existe pas au Vatican. Les procédures ne sont pas fiables, les enquêtes ne sont pas crédibles, les moyens manquent gravement, les gens sont incompétents. Il n'y a même pas de prison ! C'est une parodie de justice, me confirme un archevêque proche de la Congrégation pour la doctrine de la foi.

Giovanni Maria Vian, le directeur de l'*Osservatore Romano*, un proche du secrétaire d'État Tarcisio Bertone, et un acteur central du système, m'avoue, lui aussi, lors d'un de nos cinq entretiens (toujours enregistrés avec son accord), qu'il se refuse à publier les comptes rendus des audiences et des procès dans le journal officiel du Vatican car cela risquerait de discréditer toute l'institution…

Cette parodie de justice vaticane est dénoncée par d'innombrables spécialistes du droit, dont un ancien ambassadeur en poste près du saint-siège, lui-même juriste confirmé :

— Ces affaires d'abus sexuels sont d'une très grande complexité juridique et technique : elles nécessitent des enquêtes de plusieurs mois, des auditions en grand nombre, comme le montre actuellement la procédure contre le cardinal George Pell en Australie qui a mobilisé des dizaines de magistrats et d'avocats et des milliers d'heures de procédure. Imaginer que le Vatican puisse juger une seule de ces affaires est un non-sens. Il n'est pas préparé pour cela : il n'a ni les textes, ni les procédures, ni les juristes, ni les magistrats, ni les moyens d'enquête, ni le droit pour s'en occuper. Il n'y a pas d'autre solution pour le Vatican que de faire le constat de son incompétence fondamentale et de laisser faire les justices nationales.

Ce jugement sévère pourrait être nuancé par le travail sérieux conduit par certains cardinaux ou évêques, par exemple celui réalisé par Charles Scicluna, archevêque de Malte, dans les affaires Marcial Maciel au Mexique et Fernando Karadima au Chili. Pourtant, même la commission anti-pédophilie du Vatican, créée par le pape François, a suscité des critiques : malgré la bonne volonté du vieux cardinal Sean O'Malley, archevêque de Boston, qui la préside, trois de ses membres ont démissionné pour protester contre la lenteur des procédures et le double jeu des dicastères impliqués. (Âgé de soixante-quatorze ans, O'Malley appartient à une autre époque et ne paraît plus guère capable de gérer ce type de dossiers : dans sa « Testimonianza », Mgr Viganò conteste « sa transparence et sa crédibilité » ; et lors d'un séjour aux États-Unis à l'été 2018, lorsque je sollicite le cardinal pour un entretien, sa secrétaire, embarrassée, m'avoue qu'il « ne lit pas ses e-mails, ne sait pas utiliser Internet et n'a pas de portable »… Elle me propose de lui envoyer un fax.)

Enfin, il est difficile de ne pas évoquer ici l'affaire qui concerne le frère même de Benoît XVI. En Allemagne, Georg Ratzinger s'est retrouvé au centre d'un immense scandale de sévices et abus sexuels sur mineurs pour avoir dirigé le célèbre chœur de petits chanteurs de la cathédrale de Ratisbonne entre 1964 et 1994, soit pendant trente ans. Or, dès 2010, la justice allemande et un rapport interne du diocèse ont révélé que plus de 547 enfants de l'école à laquelle était rattachée cette prestigieuse chorale ont été victimes de violences et, pour 67 d'entre eux, d'abus sexuels et de viols. Quarante-neuf prêtres et laïcs sont aujourd'hui soupçonnés de ces violences, dont neuf pour agressions sexuelles. En dépit de ses dénégations, il est difficile de croire que Georg Ratzinger n'ait pas été au courant de la situation. Le pape était probablement informé, lui aussi : d'ailleurs, comme on l'a appris depuis, cette affaire a été prise à ce point au sérieux par le saint-siège qu'elle a été suivie au plus haut niveau de la Congrégation pour la doctrine de la foi. Plusieurs cardinaux et l'entourage immédiat du souverain pontife auraient même protégé le frère aîné du pape au mépris de la vérité, de la justice et du sort des victimes. (Trois cardinaux sont cités dans les nombreuses procédures judiciaires en cours en Allemagne.)

Des voix s'élèvent aujourd'hui, jusque parmi les prêtres et les théologiens, pour considérer que la faillite de l'Église catholique sur ce dossier affecte au premier chef la gouvernance et les idées de Joseph Ratzinger. L'un d'entre eux me dit :

— Voilà un homme qui a consacré sa vie à dénoncer l'homosexualité. Il en a fait l'un des pires maux de l'humanité. En même temps, il a très peu parlé de pédophilie et n'a pris conscience que très tardivement de l'ampleur du problème. Il n'a jamais vraiment fait la différence sur le plan théologique entre des relations sexuelles entre adultes, librement consenties, et les abus sexuels sur mineurs de moins de quinze ans.

Un autre théologien critique à l'égard de Benoît XVI, interrogé en Amérique latine, me dit :

— Le problème de Ratzinger, c'est l'échelle des valeurs. Elle est complètement pervertie depuis le début. Il a sanctionné durement les théologiens de la libération et puni des prêtres qui distribuaient des préservatifs en Afrique mais a trouvé des excuses aux prêtres pédophiles. Il a jugé que le multirécidiviste et pédocriminel mexicain Marcial Maciel était trop vieux pour être réduit à l'état laïc !

Toujours est-il que, pour le pape Benoît XVI, la succession ininterrompue de révélations sur les abus sexuels de l'Église est bien plus qu'une « saison en enfer ». Elle frappe au cœur le système ratzinguérien et sa théologie. Quels que soient les démentis publics et les positions de principe, le pape sait très bien au fond de lui, j'oserais dire par expérience, que le célibat, l'abstinence et la non-reconnaissance de l'homosexualité des prêtres sont au cœur de toute l'affaire. Sa pensée, élaborée minutieusement au Vatican pendant quatre décennies, vole en éclats. Cette faillite intellectuelle ne peut pas ne pas avoir contribué à sa démission.

Un évêque de langue allemande me résume la situation :

— Qu'est-ce qui restera de la pensée de Joseph Ratzinger, quand on fera vraiment le bilan ? Je dirais sa morale sexuelle et ses positions sur le célibat des prêtres, l'abstinence, l'homosexualité et le mariage gay. C'est ça sa seule vraie nouveauté et son originalité. Or les abus sexuels sont venus anéantir définitivement tout ça. Ses interdits, ses règles, ses fantasmes, tout cela ne tient plus. Il ne reste rien aujourd'hui de sa morale sexuelle. Et même si personne n'ose encore l'avouer publiquement dans l'Église, tout le monde sait qu'on ne pourra pas mettre fin aux abus sexuels des prêtres tant qu'on n'abolira pas le célibat, tant que l'homosexualité ne sera pas reconnue dans l'Église pour permettre aux prêtres de pouvoir dénoncer les abus, et tant que les femmes ne seront pas ordonnées. Toutes les autres mesures sont vaines. En gros, il faut renverser complètement la perspective ratzinguérienne. Tout le monde le sait. Et tous ceux qui disent le contraire sont désormais des complices.

Le jugement est sévère mais ils sont nombreux aujourd'hui, dans l'Église, à partager sinon ces mots, du moins ces idées.

En mars 2012, Benoît XVI s'envole pour le Mexique et Cuba. Ses saisons en enfer se poursuivent : après un hiver marqué par de nouvelles révélations sur la pédophilie, voici un printemps de scandales. Nouvelle station sur son long chemin de croix, Joseph Ratzinger va découvrir à La Havane un monde démoniaque qu'il ne soupçonnait pas, même en cauchemar. C'est au retour de son voyage à Cuba qu'il va prendre la décision de démissionner. Et voici pourquoi.

24.

L’abdication

Lorsque je frappe à la porte de Jaime Ortega, à Cuba, Alejandro, un charmant jeune homme, m'ouvre. Je lui explique que j'aimerais parler au cardinal. Bienveillant et sympathique, trilingue, Alejandro me demande de patienter un instant. Il referme la porte et me laisse seul sur le palier. Deux ou trois minutes passent et la porte s'ouvre à nouveau. Soudain, devant moi : Jaime Ortega y Alamino. Il est là, en personne : un vieux monsieur me regarde de la tête au pied, en me jetant un regard inquisiteur plein de doute et de caprice. C'est un homme rondelet, dont la croix géante sur le ventre bedonnant apparaît d'autant plus énorme qu'il est de petite taille.

Il me fait entrer dans son bureau d'angle et s'excuse de n'avoir pas répondu à mes précédentes demandes.

— Mon assistant habituel, Nelson, est en Espagne actuellement. Il y prépare un diplôme. Tout est un peu désorganisé, depuis son départ, s'excuse Ortega.

Nous parlons de la pluie et du beau temps – c'est le cas de le dire car un ouragan vient de frapper la Martinique et il devrait atteindre Cuba dans quelques heures. Le cardinal s'inquiète pour mon retour en France si les avions ne décollent pas.

Jaime Ortega s'exprime dans un français impeccable. Sans préavis, il se met à me tutoyer, à la cubaine. Et, soudain, sans autre formalité, sur une seule impression de quelques minutes, me dévisageant, il dit :

— Si tu veux, on peut dîner ensemble demain soir.

Pour rencontrer le cardinal de Cuba, l'un des plus célèbres prélats d'Amérique latine, il m'a fallu faire preuve d'une patience infinie. Je suis venu à cinq reprises à La Havane pour mener cette enquête et, à chaque fois, le cardinal était absent du pays, indisponible ou ne répondait pas à mes sollicitations.

À l'archevêché, on m'a dit qu'il ne recevait jamais les journalistes ; à l'accueil du Centro Cultural Padre Félix Varela où il réside en toute discrétion, on m'a certifié qu'il n'y habitait pas ; quant à son porte-parole, Orlando Márquez, il a répondu à mes questions puisque, m'a-t-il prévenu, le cardinal n'aura pas le temps de me voir personnellement. Heureusement, un matin, je suis tombé, par hasard, à l'archevêché, sur un contact bienveillant qui m'a fait visiter les lieux les plus secrets du catholicisme cubain, m'a livré quelques secrets essentiels et m'a finalement donné l'adresse exacte du cardinal Ortega.

— Ortega habite là, au troisième étage, mais personne ne vous le dira, car il souhaite rester discret, m'a confié ma source.

À l'image de Rouco Varela à Madrid, de Tarcisio Bertone et Angelo Sodano au Vatican, Ortega a réquisitionné les deux derniers étages d'une sorte de palacio colonial magnifique, au bord de la baie de La Havane, pour en faire sa résidence privée. L'endroit est superbe, au milieu des fleurs exotiques, des palmiers et des figuiers, idéalement situé Calle Tacón, dans la vieille ville, juste derrière la cathédrale baroque et non loin du siège de l'épiscopat cubain.

Il y a un cloître avec un beau patio et cette sorte d'hacienda urbaine, qui fut longtemps le quartier général des jésuites, puis le siège du diocèse, est devenue aujourd'hui le Centro Cultural Padre Félix Varela.

Là, l'Église cubaine dispense des cours de langue et attribue des diplômes généraux reconnus par le Vatican à défaut de l'être par le gouvernement cubain. Je traîne plusieurs jours d'affilée dans la bibliothèque, ouverte aux chercheurs, avant de découvrir, dissimulé sur l'aile droite, un ascenseur privé permettant d'atteindre le troisième étage. Sur une porte intermédiaire, je lis : « No Pase. Privado » (ne pas entrer, privé), sans autre indication. J'entre.

Lorsque Benoît XVI se rend pour la première fois à Cuba en mars 2012, il est au courant des abus sexuels en Amérique latine mais il en sous-estime encore l'ampleur. Ce pape qui connaît peu le monde hispanique ne sait pas que la pédophilie y est devenue endémique, en particulier au Mexique, au Chili, au Pérou, en Colombie et au Brésil. Surtout, il croit comme tout le monde que Cuba a été épargné.

Qui a décrit minutieusement au saint-père la situation de l'Église cubaine ? A-t-il été informé dans l'avion, ou lorsqu'il a posé le pied à La Havane ? Ce qui m'a été certifié par deux sources diplomatiques vaticanes différentes, c'est que Benoît XVI découvre soudain, stupéfait, l'ampleur de la corruption sexuelle de l'Église locale. Trois diplomates étrangers en poste à La Havane, m'ont décrit cette situation de manière détaillée, tout comme plusieurs dissidents cubains restés sur l'île. Des catholiques de Little Havana à Miami, le pasteur protestant d'origine cubaine Tony Ramos, ainsi que les journalistes de WPLG Local 10, l'une des principales chaînes de télévision locales, m'ont apporté des informations précieuses lors de plusieurs voyages en Floride.

S'il est difficile d'enquêter en général sur les questions sexuelles au sein de l'Église, parler des abus commis par les prêtres cubains est une mission presque impossible. La presse est entièrement contrôlée ; la censure sur l'île est totale ; Internet est verrouillé, lent et hors de prix. Pourtant, tout se sait à Cuba, comme j'allais peu à peu le découvrir.

— Il se passe ici dans l'Église de Cuba exactement la même chose en matière d'abus sexuels qu'aux États-Unis, au Mexique ou au Vatican, me prévient d'emblée Roberto Veiga. Messes noires du dimanche, orgies, affaires de pédophilie, prostitution : l'Église cubaine est très compromise.

Veiga fut longtemps le responsable du journal catholique *Espacio Laical*. À ce titre, il a travaillé officiellement et directement pendant dix ans avec le cardinal Jaime Ortega et connaît le système catholique de l'intérieur. Depuis, il s'est éloigné de l'Église pour rejoindre Cuba Posible, un groupe d'intellectuels dissidents qui ont pris leurs distances avec l'Église comme avec le régime castriste. Je rencontre Veiga à l'hôtel Plaza, en compagnie d'Ignacio González, mon fixeur cubain. Et nous échangeons longuement sur les relations tendues entre l'Église et le régime communiste des frères Castro.

— Nous avons vécu ici une véritable guerre civile entre le gouvernement et l'Église pendant les années 1960, poursuit Roberto Veiga. Les frères Castro et Che Guevara considéraient que l'épiscopat était dans l'opposition au régime et ils n'ont eu de cesse d'affaiblir le catholicisme : de nombreuses églises ont été fermées ; les écoles privées nationalisées ; les prêtres harcelés, contrôlés ou déportés. Jaime Ortega a lui-même été arrêté, comme il l'a souvent raconté, mais bizarrement, il a été envoyé dans les camps de l'UMAP dès le début, alors qu'il venait juste d'être ordonné prêtre.

Les camps de l'UMAP (Unité militaire d'aide à la production), de triste mémoire, ont été des camps de rééducation et de travaux forcés, imaginés par le régime castriste pour y déporter tous ceux qui ne voulaient pas effectuer leur service militaire réglementaire (le Servicio Militar Obligatorio). Parmi eux, la très grande majorité étaient donc des objecteurs de conscience, ainsi que, pour 10 % environ, des dissidents, des opposants politiques, des paysans ayant refusé l'expropriation de leur terre, des témoins de Jéhovah, ainsi que des homosexuels et des prêtres catholiques. Si l'Église a donc été très maltraitée par les révolutionnaires cubains dès 1959, il semble que les séminaristes et les simples prêtres aient été peu nombreux à être déportés dans les camps de l'UMAP, sauf lorsqu'ils étaient en même temps objecteurs de conscience, dissidents politiques ou homosexuels.

Dans un récit célèbre, l'écrivain cubain gay Reinaldo Arenas a raconté, comment, entre 1964 et 1969, le régime castriste avait ouvert ces camps pour « soigner » les homosexuels. Obsédé par la virilité et les préjugés, Fidel Castro considérait que l'homosexualité était un phénomène petit-bourgeois, capitaliste et impérialiste. Il fallait donc « rééduquer » les homosexuels et les remettre sur le droit chemin. La technique, barbare, mise en œuvre est décrite longuement par Arenas, qui y fut lui-même interné : on projetait des photographies d'hommes nus sous les yeux des « patients », qui recevaient parallèlement des décharges électriques. Ces thérapies « réparatrices » étaient censées, peu à peu, corriger leur orientation sexuelle.

Après avoir été libéré d'un de ces camps, Jaime Ortega qui a été ordonné prêtre à vingt-huit ans, commence une longue carrière discrète dans l'Église cubaine. Il veut tourner cette page noire et se faire oublier. Il a le sens de l'organisation et du dialogue et, surtout, il est prêt à beaucoup de compromis avec le régime pour éviter à nouveau la prison et la marginalisation du catholicisme à Cuba. Sa stratégie est-elle la bonne ?

— C'était la seule option possible. Ortega a compris que la résistance n'était pas la solution et que seul le dialogue pouvait marcher, souligne Roberto Veiga.

À l'archevêché de La Havane, où je l'interroge, Mgr Ramón Suárez Polcari, le porte-parole de l'archevêque actuel, fait la même analyse :

— L'expérience difficile des camps de l'UMAP a profondément marqué le cardinal Ortega. Après quoi, il a choisi le dialogue plutôt que la confrontation. L'Église ne devait plus apparaître comme un parti d'opposition. C'était un choix plus courageux qu'on ne l'a dit : cela signifiait qu'il fallait rester sur place, ne pas s'exiler, ne pas renoncer à la présence catholique à Cuba. En cela, c'était aussi une forme de résistance.

Sur les murs de l'archevêché, une résidence de grand standing, aux couleurs jaune et bleue, dans le centre-ville de La Havane, j'observe de grands portraits du cardinal Ortega, placardés à l'occasion des cinquante ans de son sacerdoce. Sur les photos, on le voit enfant, jeune prêtre, jeune évêque et finalement archevêque – un véritable culte de la personnalité.

Le directeur du Centro Cultural Padre Félix Varela, un laïque nommé Andura, confirme, lui aussi, la pertinence de ce choix de collaboration avec le régime communiste :

— L'église cubaine n'a pas stocké des armes comme on l'a dit, mais elle était, c'est vrai, clairement dans l'opposition durant les années 1960. Ce furent, pour nous, catholiques, des années noires. Il fallait absolument renouer le dialogue. Mais cela ne veut pas dire que nous soyons une branche du gouvernement !

Repéré par le nonce apostolique du nouveau pape Jean-Paul II, Ortega est nommé évêque de Pinar del Río en 1979, puis archevêque de La Havane en 1981. Il a quarante-cinq ans.

Jaime Ortega débute alors un méticuleux travail de rapprochement avec le régime visant à faire reconnaître pleinement l'Église catholique à Cuba. Il mène discrètement, en 1986-1987, des négociations au plus haut niveau de l'État. Elles débouchent sur une sorte de pacte de non-agression : l'Église reconnaît le pouvoir communiste ; et les communistes reconnaissent le catholicisme.

À partir de cette date, l'Église retrouve une forme de légitimité à Cuba, condition de son développement. Les cours de catéchisme sont timidement réautorisés, l'épiscopat se met à republier des revues, interdites jusque-là, et les nominations d'évêques sont faites avec prudence, dans l'apparence de l'indépendance, mais avec des veto discrets du pouvoir. Des rencontres ont lieu, informelles d'abord, puis plus officielles, entre Fidel Castro et Jaime Ortega. L'hypothèse d'une visite du pape est avancée. Pour cette stratégie efficace, et pour son courage, l'archevêque de La Havane est élevé à la pourpre par Jean-Paul II en 1994. Le prêtre devient l'un des plus jeunes cardinaux de l'époque.

— Jaime Ortega est un homme d'une grande intelligence. Il a toujours eu une vision à long terme. Il a un flair politique rare et il a anticipé très tôt que le régime aurait besoin de pacifier sa relation avec l'Église. Il croit au temps, ajoute Roberto Veiga.

Mgr Ramón Suárez Polcari souligne, lui aussi, les talents du cardinal :

— Ortega est un homme de Dieu. Mais en même temps, il a une grande facilité de communication. C'est aussi un homme d'idées et de culture. Il est très proche des artistes, des écrivains, des danseurs…

Depuis lors, Ortega a organisé avec un sens diplomatique accompli le voyage de trois papes à Cuba, dont celui, historique, de Jean-Paul II en janvier 1998, suivi par Benoît XVI en mars 2012, et deux voyages de François en 2015 et 2016. Il a également joué un rôle important dans les négociations secrètes permettant le rapprochement entre Cuba et les États-Unis (il a rencontré pour cela le président Obama à Washington) et il a participé aux négociations de paix entre le gouvernement colombien et les guérillas FARC à La Havane, avant de prendre sa retraite en 2016.

L'intellectuel brésilien Frei Betto, qui connaît bien Cuba et a signé un important livre d'entretiens avec Fidel Castro sur la religion, me résume le rôle du cardinal lors d'un entretien à Rio de Janeiro :

— Je connais bien Ortega. C'est un homme de dialogue qui a fait en sorte de rapprocher l'Église de la révolution cubaine. Il a eu un rôle déterminant. Je le respecte beaucoup, même s'il a toujours été très réservé sur la théologie de la libération. C'est lui qui a supervisé les voyages à Cuba de trois papes, et François est même venu deux fois. Et je dirais, en plaisantant, que c'est plus facile aujourd'hui de trouver François à La Havane qu'à Rome !

Ce parcours remarquable s'est fait au prix de compromissions inévitables avec le régime.

— Ortega n'a pas eu, depuis les années 1980, de relations fluides avec l'opposition et les dissidents. Ses relations sont bien meilleures avec le gouvernement, commente factuellement Roberto Veiga.

Au Vatican, certains diplomates partagent ce jugement. C'est le cas par exemple de l'archevêque François Bacqué, qui fut longtemps nonce en Amérique latine :

— On trouvait qu'il était un peu trop accommodant avec le régime, me dit Bacqué.

D'autres, à Rome, sont encore plus critiques : un nonce se demande s'il ne servait pas « deux maîtres à la fois » : le pape et Fidel. Un autre diplomate estime que l'Église cubaine n'est pas indépendante du pouvoir et que Ortega a mené un double jeu : il raconterait au Vatican une chose et aux frères Castro une autre chose. Peut-être. Mais il semble que le pape François, qui connaît bien la situation politique cubaine, a continué à faire confiance à Jaime Ortega.

Lors d'un autre voyage à cuba, que j'ai effectué avec le Colombien Emmanuel Neisa, l'un de mes researchers pour l'Amérique latine (en changeant de passeport et, plusieurs fois, de logement pour ne pas attirer l'attention), nous avons rencontré à La Havane de nombreux dissidents cubains, parmi lesquels Bertha Soler, la porte-parole des célèbres Damas de Blanco, l'activiste courageux Antonio Rodiles, l'artiste Gorki ou l'écrivain Leonardo Padura (ainsi que quelques autres que je ne peux pas nommer ici). Les points de vue varient mais la plupart se montrent sévères sur la stratégie d'Ortega, même si ces dissidents reconnaissent qu'il a joué un rôle positif dans la libération de certains prisonniers politiques.

— Je dirais que le cardinal Ortega défend le régime. Il ne fait aucune critique ni sur les droits de l'homme, ni sur la situation politique. Et lorsque le pape François est venu à La Havane, il a critiqué le régime mexicain et le régime américain sur la question de l'immigration, mais il n'a rien dit sur l'absence totale de liberté de la presse, de liberté d'association, de liberté de pensée à Cuba, m'explique Antonio Rodiles, que j'ai interviewé à quatre reprises à son domicile de La Havane.

En revanche Bertha Soler est plus indulgente sur le bilan de Jaime Ortega, lorsque je l'interroge : son mari, Ángel Moya Acosta, un opposant politique que je rencontre avec elle, a été libéré après huit années de prison, comme une centaine d'autres dissidents, grâce à un accord que le cardinal a négocié entre le régime cubain, le gouvernement espagnol et l'Église catholique.

L'équilibre a été inévitablement difficile à tenir pour Ortega entre, à droite, la ligne anticommuniste dure de Jean-Paul II et du cardinal Angelo Sodano – dont il est un proche – et la nécessité du compromis, à gauche, avec les frères Castro. Surtout que Fidel s'enflamme, au début des années 1980, pour la théologie de la libération : le Líder Maximo lit Gustavo Gutiérrez et Leonardo Boff et publie, je l'ai dit, un livre d'entretiens avec Frei Betto sur la religion. Du coup, diplomate versatile, Ortega se met à dénoncer modérément et simultanément les excès du capitalisme et ceux du communisme. En lieu et place de la théologie de la libération, encensée par Castro mais combattue partout en Amérique latine par Jean-Paul II et Joseph Ratzinger, il prône subtilement « une théologie de la réconciliation » entre Cubains.

— Dans sa jeunesse, Ortega se situait plutôt dans la mouvance de la théologie de la libération, mais il a évolué par la suite, me confirme, à Miami, le pasteur d'origine cubaine Tony Ramos, qui a connu Ortega à La Havane, lorsqu'il avait dix-huit ans, et s'est trouvé un moment dans le même séminaire que lui.

Lequel précise, en une formule sibylline (souhaitant garder le reste de notre conversation en « off ») :

— Ortega a toujours vécu en conflit, comme beaucoup de prêtres.

Il est certain, comme me le suggèrent plusieurs contacts interrogés à La Havane, que le régime connaissait parfaitement les relations, les rencontres, les déplacements, la vie privée, les mœurs – quels qu'ils soient – de Jaime Ortega. Étant donné son niveau hiérarchique, et ses connexions fréquentes avec le Vatican, il est acquis que le cardinal faisait l'objet d'une surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre par la police politique cubaine. L'une des spécialités de cette police est justement de compromettre les personnalités sensibles en les filmant lors de leurs ébats sexuels, à leur domicile ou dans des hôtels.

— Le cardinal Ortega est une marionnette complètement tenue par le régime castriste. Il est entre les mains de Raúl Castro. N'oubliez pas que Cuba est la société la plus contrôlée au monde, me dit Michael Putney, l'un des journalistes les plus respectés de Floride, que j'interroge au siège de WPLG Local 10 au nord de Miami.

A-t-on fait « chanter » Ortega comme certains le suggèrent ? Était-il lui-même, ou son entourage, vulnérable au point de n'avoir aucune marge de manœuvre pour critiquer le régime ? L'un des meilleurs spécialistes anglo-saxons des questions de renseignement cubain m'indique, lors d'un déjeuner à Paris, que le cardinal Ortega et son entourage ont été placés sous la surveillance directe d'Alejandro Castro Espín, le fils de l'ancien président Raúl Castro. Le chef officieux de tous les services secrets cubains aurait même constitué au fil des ans, à partir d'une surveillance technologique très sophistiquée, un dossier complet sur les dirigeants de l'Église catholique à Cuba, et sur Jaime Ortega en particulier. En d'autres termes, Ortega est « *atendido* », « protégé », à un très haut niveau. Personnage secret, Alejandro Castro Espín occupe le poste de coordinateur du Conseil de défense et de la sécurité nationale, qui regroupe l'ensemble des services de renseignement et de contre-espionnage cubains : il serait lui-même l'officier de liaison du cardinal Ortega. Il s'occuperait de tous les échanges avec le Vatican et alors qu'on ne connaît presque aucune photo de lui (on sait qu'il a perdu un œil dans des combats en Angola), il est apparu ces dernières années sur un seul et unique cliché, en compagnie de son père Raúl, aux côtés du pape François.

— Le régime castriste a une longue histoire de compromissions des personnes sensibles et des opposants au régime, sur la base de leur sexualité. Et l'homosexualité est un des plus puissants outils de chantage quand vous êtes dans le placard, en particulier si vous êtes un prêtre ou un évêque, me dit cette même source. (Ces informations rejoignent les révélations stupéfiantes sur les écoutes et les chantages sexuels du régime, du garde du corps personnel de Fidel Castro, le lieutenant-colonel Juan Reinaldo Sánchez, dans son livre *La Vie cachée de Fidel Castro*, publié après son exil.)

Il y a quelques années, le témoignage à la télévision d'un ancien colonel des Fuerzas Armadas Revolucionarias cubaines, Roberto Ortega, a également défrayé la chronique dans les milieux cubains. Celui-ci, exilé aux États-Unis, a prétendu que l'archevêque Jaime Ortega mènerait une double vie : il aurait eu des relations intimes avec un agent des services secrets cubains, décrit comme un « Noir costaud de six pieds de hauteur » (1,83 mètre). Le gouvernement cubain, selon cet ex-colonel, aurait des vidéos et des preuves concrètes sur Jaime Ortega. Ces éléments auraient été utiles pour faire pression, ou exercer un chantage, sur le cardinal pour garantir son soutien total au régime castriste. Si cette interview télévisée a suscité de nombreux articles de presse, que l'on peut retrouver en ligne, et si elle n'a pas été démentie par le cardinal Ortega lui-même, elle n'apporte aucune preuve concrète. Quant aux propos de l'ex-colonel, s'ils sont jugés crédibles par les experts que j'ai interrogés, ils peuvent tout aussi bien avoir été nourris par des rumeurs ou un désir de vengeance inhérent à l'exil politique.

Ce qui est sûr, en tout cas : les scandales sexuels au sein de l'Église se sont multipliés à Cuba depuis plusieurs décennies, tant au sein de l'archevêché et de l'épiscopat, que dans plusieurs diocèses du pays. Un nom revient souvent : celui de Mgr Carlos Manuel de Céspedes, un prêtre de la paroisse San Agustin, ancien vicaire général de l'archevêché de La Havane, et un proche d'Ortega. Affublé du titre de « monseigneur », Céspedes ne fut jamais consacré évêque, peut-être en raison de sa double vie : son homosexualité et son aventurisme sexuel sont bien documentés ; sa proximité avec la police politique cubaine aussi (il était réputé aimer « bénir le pénis des garçons », me dit un célèbre théologien).

— Il y a eu ici, à Cuba, beaucoup de scandales de pédophilie, beaucoup de corruption de nature sexuelle, une véritable faillite morale de l'Église. Mais la presse n'en a évidemment jamais parlé. Le gouvernement sait tout ; il a toutes les preuves, mais il ne les a jamais utilisées contre l'Église. Il les garde pour s'en servir en cas de besoin. C'est la technique de chantage habituelle du régime, me dit Veiga.

Les rumeurs sur l'homosexualité de nombreux prêtres et évêques de l'épiscopat cubain sont si fréquentes à La Havane qu'elles m'ont été rapportées avec maints détails et noms par presque toutes les personnes que j'ai interrogées sur l'île – plus d'une centaine de témoins, dont les principaux dissidents, des diplomates étrangers, des artistes, des écrivains et jusqu'à des prêtres de La Havane.

— Il faut faire attention aux rumeurs. Elles peuvent venir de partout. Il ne faut pas sous-estimer le fait qu'il y a toujours des ennemis de l'Église au sein du gouvernement, même si Fidel et Raúl Castro ont évolué ces dernières années, relativise M. Andura, le directeur du Centro Cultural Padre Félix Varela.

Lequel ajoute, prudemment, semblant nier ce qu'il vient de dire :

— Cela étant, l'homosexualité n'est plus un délit à Cuba depuis longtemps. Si les garçons ont plus de seize ans, ce qui est l'âge de la majorité sexuelle ici, qu'ils sont consentants, et qu'il n'y a pas de relations d'argent ou d'autorité entre eux, ce n'est pas un problème en soi.

Orlando Márquez, le directeur du journal de l'épiscopat cubain, *Palabra Nueva*, et le porte-parole du cardinal Ortega, auprès de qui il travaille depuis vingt ans, me reçoit également. Bon communicant, habile et friendly, Márquez n'élude aucune question. Fallait-il passer un compromis avec le régime communiste ?

— Si le cardinal Ortega n'avait pas choisi la ligne du dialogue, il n'y aurait pas d'évêques à Cuba, c'est aussi simple que cela.

Que pense-t-il des bruits sur l'homosexualité du cardinal Ortega ?

— La rumeur est très ancienne. Je l'ai entendue très souvent. Ça vient du fait qu'il a été envoyé dans les camps de l'UMAP, c'est là que la rumeur a commencé. Parfois, les gens me disent même que moi aussi je suis gay, puisque je suis proche d'Ortega ! ajoute Orlando Márquez en éclatant de rire.

Le cardinal Ortega a-t-il éte informé des abus sexuels dans l'archevêché de La Havane, comme plusieurs diplomates en poste à Cuba le laissent entendre ? Les aurait-il couverts ? Que s'est-il passé exactement dans la hiérarchie catholique cubaine ? Quatre témoignages recueillis de première main me fournissent la confirmation du nombre conséquent de ces affaires de mœurs et de leur étalement sur de nombreuses années : celui d'un prêtre tout d'abord, rencontré sur la recommandation d'un diplomate occidental ; un responsable de la Mesa de Diálogo de la Juventud Cubana (une ONG spécialisée dans les droits de l'homme et la jeunesse) ; un couple de militants chrétiens ; enfin un quatrième dissident cubain. Ces informations sont également confirmées à Madrid, par de bons connaisseurs de Cuba. À Santiago du Chili, deux proches de Fidel Castro, que j'ai interviewés, m'ont apporté eux aussi des informations précieuses (Ernesto Ottone, ancien dirigeant du parti communiste chilien et Gloria Gaitán, la fille du célèbre leader colombien assassiné). Au Vatican même, trois diplomates du saint-siège me confirment qu'il y a eu des problèmes graves d'abus sexuels à Cuba. Le dossier est très confidentiel à la secrétairerie d'État mais il est bien connu des diplomates du pape François, dont deux – le « ministre » de l'Intérieur Giovanni Angelo Becciu et le diplomate Mgr Fabrice Rivet – ont été en poste à La Havane.

On m'a également laissé entendre que le pape François aurait demandé au cardinal Ortega de quitter l'archevêché de La Havane en raison de sa passivité et son « cover-up » sur ces scandales. Ce point n'est pas exact. Comme me le confirme Guzmán Carriquiry, qui dirige la Commission pontificale pour l'Amérique latine, au Vatican, Jaime Ortega avait presque quatre-vingts ans au moment de sa mise à la retraite et le pape l'ayant déjà prolongé, bien au-delà de l'âge limite, il était donc normal qu'il fût remplacé. [https://www.bookys-gratuit.org/]

Mgr Fabrice Rivet, qui a été numéro deux de l'ambassade du saint-siège à La Havane et qui fut même aux côtés de Benoît XVI lorsque celui-ci a rencontré Fidel Castro à la nonciature, refuse de s'exprimer « on the record », même s'il me reçoit à cinq reprises à la secrétairerie d'État. À propos d'Ortega, dont il ne dit aucun mal, il me fait seulement ce commentaire sibyllin : « Il est très controversé. » (Les cardinaux Pietro Parolin et Beniamino Stella, qui ont été respectivement nonces à Caracas et à Cuba, sont également bien informés de la situation ; c'est aussi le cas de Tarcisio Bertone qui s'est rendu à cinq reprises à Cuba et dont l'un des secrétaires particuliers, le futur nonce Nicolas Thévenin, a été en poste à Cuba. Évidemment bien renseigné, Thévenin me communiquera d'ailleurs, par l'intermédiaire de l'essayiste Nicolas Diat, un jour où je déjeunais avec ce dernier, des informations précieuses sur Ortega, Cuba, l'homosexualité et les communistes. Georg Gänswein, dont Thévenin fut aussi l'assistant, est lui-même au courant de l'ensemble du dossier.)

Interrogé chez lui à Rome à deux reprises, le cardinal Etchegaray, qui fut l'ambassadeur « volant » de Jean-Paul II, et connaît Cuba au cœur, se montre plus favorable à Ortega, comme le cardinal Jean-Louis Tauran, ancien « ministre » des Affaires étrangères de Jean-Paul II, avec qui j'ai discuté de ces affaires de mœurs dans les détails, et qui prétend qu'il s'agit de « pures spéculations ».

Mais d'autres à Rome et à La Havane sont plus diserts. Et il suffit parfois d'une question mielleuse, avec la promesse du « off », pour que les langues se délient sur les mœurs de l'archevêché.

Il y a d'abord le nombre impressionnant d'homosexuels parmi les prêtres et les évêques de Cuba. Protégée au niveau de l'épiscopat, cette véritable franc-maçonnerie est devenue très visible, débordant du placard. Elle est aussi très « pratiquante ». Ainsi, on me décrit longuement la fameuse messe du dimanche soir à la cathédrale de La Havane qui devient, dans les années 1990, un lieu de drague homosexuelle très prisé de la capitale.

Il y a ensuite les prêtres et prélats du Vatican qui se rendent à Cuba régulièrement en touristes sexuels, avec la bénédiction de la hiérarchie catholique cubaine. J'ai visité des clubs et des soirées spécialisées à La Havane où les prêtres européens font leur safari. Ainsi Cuba devient, au moins à partir du milieu des années 1980, une destination de choix pour ceux qui sont à la fois « de la paroisse » et « dans le placard »..

— D'une certaine manière, les religieux considèrent qu'ils sont hors des lois des hommes, et à Cuba plus qu'ailleurs. À leurs yeux, leur statut singulier justifie et légitime qu'ils puissent se placer dans un champ dérogatoire du droit commun, m'indique prudemment Roberto Veiga.

Au sein de l'épiscopat cubain, on me parle aussi des abus sexuels « internes », ceux perpétrés par les prélats sur des séminaristes ou de jeunes prêtres. Un certain nombre de monsignori auraient recours à des escorts, abusant de ces jeunes hommes en les payant des sommes modiques. Souvent, et selon un témoignage de première main, les prostitués sont invités par groupes pour des parties carrées salaces où l'on multiplie les gros mots – « pinga » (queue), « friqui friqui » (baiser), « maricones » (pédés) – et les humiliations. En cas de refus de participer à ces agapes sensuelles, ils sont dénoncés à la police, qui arrête systématiquement les escorts – et laisse tranquilles les prélats.

La prostitution masculine est massive à Cuba, en particulier grâce à un réseau de clubs et de bars spécialisés. Elle se déroule également sur les trottoirs à proximité des lieux plus mainstream comme le Las Vegas, Humboldt 52 (aujourd'hui fermé), La Gruta ou le café Cantante. Autour du Parque central, les prostitués mâles sont innombrables, tout comme le soir sur la Calle 23 ou le long du célèbre Malecón. Dans un pays où la corruption est généralisée, et où les garde-fous médiatiques et judiciaires n'existent pas, il n'est guère étonnant que l'Église catholique y ait pris, plus qu'ailleurs, de mauvaises habitudes.

— Le cardinal Ortega est au courant de tout ce qui se passe dans l'archevêché : il contrôle tout. Mais s'il avait dit quoi que ce soit sur les abus sexuels à l'intérieur de l'Église, ceux de ses proches, ceux des évêques, sa carrière aurait été écourtée. Alors, il a fermé les yeux, me dit un dissident interrogé à La Havane.

Ces lâchetés, ces silences, cette omerta, ces scandales sont si extraordinaires qu'il a fallu bien du courage à l'entourage de Benoît XVI pour mettre au courant le pape avant ou lors de son séjour à La Havane. Lorsqu'il apprend la nouvelle, et surtout l'étendue du problème de l'archevêché de La Havane, lui qui connaît déjà l'ampleur de la « saleté » de l'Église (selon son propre mot), il est pris de dégoût. Selon un témoin, le pape, en écoutant ce récit, aurait une nouvelle fois pleuré.

Il se serait ensuivi une vive tension entre Benoît XVI et Ortega, lequel avait déjà des « relations très spéciales » avec le pape (selon un témoin qui a assisté à leur rencontre). Cette fois, Joseph Ratzinger n'en peut plus. Il craque. Lui qui, intransigeant et farouche, a cherché toute sa vie à déjouer le Mal, le voici entouré, encerclé, littéralement cerné, par les prêtres homosexuels ou les affaires de pédophilie. N'y aurait-il pas de prélat vertueux ?

— Le voyage de Benoît XVI à Cuba a été un chaos. Le pape était dans un état second, attristé et profondément bouleversé par ce qu'il venait d'apprendre sur l'ampleur des abus sexuels de l'Église cubaine. Pourquoi a-t-il continué son voyage dans ces conditions, je ne sais pas. La seule certitude : il décidera de démissionner une semaine à peine après son retour de Cuba, me confirme Roberto Veiga, en présence d'un de mes researchers, Nathan Marcel-Millet.

Au Mexique déjà, lors du même voyage, le pape avait déchanté. Mais Cuba ! Même à Cuba ! Ce ne sont donc pas des dérives, pas des accidents : c'est un système tout entier. L'Église est pleine de « souillures », il l'a dit ; mais il découvre cette fois que l'Église est partout corrompue. Fatigué par le décalage horaire et par son étape mexicaine, où il s'est légèrement blessé à la tête en tombant, le saint-père souffre physiquement ; à Cuba, il se met à souffrir moralement. Tous les témoins le confirment : le voyage est « affreux ». Ce fut même un « véritable calvaire ».

Sur l'île paradisiaque cubaine, le pape découvre l'ampleur du péché dans l'Église. « Le filet contient aussi de mauvais poissons », dira-t-il par la suite, désespéré. Le voyage à Cuba est la chute du Vieil Adam.

— Oui, c'est au moment de son voyage au Mexique et à Cuba que le pape Benoît XVI a commencé à nourrir l'idée de sa renonciation, me confirme Federico Lombardi, durant l'un de nos cinq entretiens au siège de la fondation Ratzinger. (Lombardi a accompagné le pape en Amérique latine.)

Pourquoi le régime castriste, qui connaît tous les détails de ces affaires qui impliquent l'épiscopat cubain, n'agit-il pas ? J'interroge Roberto Veiga à ce sujet :

— C'est un puissant moyen de contrôle du régime sur l'Église. Ne pas dénoncer ces affaires de prostitution, de pédophilie, c'est les couvrir en quelque sorte. Mais c'est aussi, en contrepartie, une manière de garantir que l'Église, qui demeure l'une des principales forces d'opposition sur l'île, ne se retournera jamais contre le régime.

À son retour de La Havane, Benoît XVI est un homme en miettes. Un ressort s'est brisé. Il est « une grande âme asphyxiée ». Partout, autour de lui, les colonnes du temple se sont fissurées.

Quelques jours après, le pape décide de démissionner (il n'annoncera son choix publiquement que six mois plus tard). Dans son livre-testament, *Dernières Conversations*, le pape pointe d'ailleurs, et à deux reprises, le voyage à Cuba comme le moment déclencheur ; et s'il n'évoque alors que sa seule fatigue physique et le « fardeau » que représente sa mission de pape, différentes sources permettent d'affirmer qu'il a été « bouleversé » par ce qu'il a appris sur les abus sexuels durant ce voyage. Cuba aura été la dernière station du long chemin de croix du pontificat de Benoît XVI.

— La chute ? Quelle chute ? C'est un acte de liberté, me dit le cardinal Poupard, grognon, alors que je l'interroge sur la fin de Benoît XVI.

Renonciation, abdication, acte de liberté ? Toujours est-il que le 11 février 2013, lors d'un consistoire de routine, Benoît XVI abdique. Durant la messe inaugurale du pontificat, huit ans plus tôt, il avait déclaré : « Priez pour moi, pour que j'apprenne à aimer toujours plus [le] troupeau. Priez pour moi, afin que je ne me dérobe pas, par peur, devant les loups. » Les loups viennent d'avoir eu raison de lui. C'est la première fois à l'âge moderne qu'un pape démissionne et la première fois aussi, depuis la papauté d'Avignon, que deux papes vont se mettre à cohabiter.

Pour nous, aujourd'hui, il est difficile d'imaginer ce que fut ce coup de tonnerre dans le ciel du Vatican. Préparé secrètement pendant plusieurs mois, la démission de Benoît XVI a paru brutale. Au moment de l'annonce, la curie, si calme et insouciante, devient, en un instant, la *Cène* de Léonard de Vinci comme si le Christ venait de dire à nouveaux frais : « Je vous dis en vérité que l'un de vous me trahira. » Le temps, une nouvelle fois, est sorti de ses gonds. Les cardinaux, sans voix, épouvantés, formant désormais une communauté disloquée, protestent alors dans le désordre de leur amour et de leur vérité : « Seigneur, est-ce moi ? » Et le pape serein face à son choix, renfermant son drame intériorisé, apaisé maintenant qu'il a cessé de « se débattre avec lui-même », ne se souciant plus guère de cette curie agitée, si mesquine, si perverse, si placardisée, de ces intrigues où les rigides qui mènent une double vie sont si nombreux, où les loups ont eu raison de lui ; pour la première fois, il triomphe. Son abdication, éclat lumineux, geste historique qui le rend enfin grand – la première bonne décision, et peut-être la seule, de son court pontificat.

L'événement est à ce point inouï qu'on peine encore à en apprivoiser, sur la durée, toutes les vagues et les effets. Car plus rien ne sera comme avant : en abdiquant, le pape est « descendu de la croix », comme l'a dit, perfide, Stanisław Dziwisz, l'ancien secrétaire particulier du pape Jean-Paul II. Le catholicisme romain a atteint son périgée. Le métier de pape est désormais un pontificat à durée déterminée, presque un CDD ; une limite d'âge s'imposera ; le pape redevient un homme comme un autre, et son pouvoir se retrécit en devenant temporel.

Tout le monde a compris, aussi, que la maladie n'était qu'une des raisons de la démission, parmi celles invoquées pour expliquer ce geste si spectaculaire. Lorsque Federico Lombardi a multiplié les prises de parole pour insister sur le fait que seul l'état de santé du saint-père, sa fragilité physique expliquaient son geste unique dans l'histoire, son insistance a fait sourire.

Certes Joseph Ratzinger a été victime d'une attaque cérébrale dès 1991, ce qui a eu comme conséquence, comme il l'a lui-même raconté, de le rendre peu à peu aveugle de l'œil gauche. Il porte également un pacemaker pour combattre une fibrillation auriculaire chronique. Mais il ne semble pas qu'il y ait eu un élément de santé nouveau en 2012-2013 pour justifier l'abdication. Le pape n'était pas au bord de la mort, il a vécu durablement, au-delà de ses quatre-vingt-dix ans. Le storytelling est trop répété pour être vrai.

— Le Vatican a expliqué la démission du pape à cause de ses problèmes de santé : c'était évidemment un mensonge, comme souvent, affirme Francesco Lepore.

Peu de journalistes, de théologiens ou même de membres de la curie romaine parmi ceux que j'ai rencontrés considèrent la démission de Benoît XVI comme liée à son état de santé. Après le démenti de façade, dans la plus parfaite tradition stalinienne, même les cardinaux que j'ai questionnés reconnaissent qu'il y a eu « d'autres facteurs ».

Au terme de son long chemin de croix, on peut affirmer ici que le pape Benoît XVI a jeté l'éponge pour de multiples raisons mêlées ou imbriquées, et dans laquelle l'homosexualité a tenu une place centrale. À l'issue de cette enquête, les quatorze stations de cette Via Dolorosa m'apparaissent être les suivantes : la santé ; l'âge ; l'inaptitude à gouverner ; l'échec du cardinal Bertone à réformer la curie ; les polémiques religieuses et le désastre de sa communication ; le « cover-up » des scandales pédophiles ; l'effondrement de sa théologie sur le célibat et la chasteté des prêtres du fait des abus sexuels ; le voyage à Cuba ; Vatileaks I ; le rapport des trois cardinaux ; le saccagement méthodique du pontificat par le cardinal Sodano ; les rumeurs ou les menaces éventuelles sur Georg Gänswein ou son frère Georg Ratzinger ; l'homophobie intériorisée ou le syndrome Ratzinger ; enfin Mozart, parce que ce pape qui n'aimait pas le bruit a préféré retrouver son piano et la musique classique qui lui manquaient terriblement.

Je laisserai ici le débat ouvert sur le poids respectif des quatorze stations du chemin de croix de Benoît XVI dans l'acte final de son crépuscule de Dieu. Chacun peut lui apporter des nuances, en revoir l'ordre ou pondérer telle station par rapport à telle autre. Tout ce que je peux affirmer ici, c'est que, parmi ces quatorze stations de son pontificat, dix d'entre elles, au moins, sont liées directement ou indirectement à la question homosexuelle – une question qui fut aussi son drame personnel.

www.bookys-gratuit.org

Épilogue

« Je n'aime pas les femmes. L'amour est à réinventer. » Ces phrases porte-drapeaux, ces formules célèbres en forme de manifeste du jeune poète d'*Une saison en enfer*, baignées de pulsions christiques et homosexuelles entremêlées, peuvent nous servir de guide en épilogue. La réinvention de l'amour est même la révélation la plus surprenante de ce livre – la plus belle et la plus optimiste aussi –, et celle par laquelle j'aimerais conclure cette longue investigation.

Au cœur de l'Église, dans un univers hautement contraint, des prêtres vivent leurs passions amoureuses et, ce faisant, sont en train de renouveler le genre et d'imaginer de nouvelles familles recomposées.

C'est un secret plus caché encore que l'homosexualité d'une large partie du collège cardinalice et du clergé. Au-delà du mensonge et de l'hypocrisie généralisés, le Vatican est aussi un lieu d'expérimentations inattendues : de nouvelles formes de vie de couple s'y construisent ; de nouvelles relations affectives y sont essayées ; des modes de vie gays y sont inventés ; la famille à venir s'y hasarde ; la retraite des vieux homosexuels s'y prépare.

Au terme de cette enquête, cinq profils principaux de prêtres se dessinent, recoupant l'essentiel de nos personnages : la « vierge folle » ; l'« époux infernal » ; le modèle « de la folle par affection » ; le « Don Juan pipé » ; et finalement le modèle La Mongolfiera. Dans ce livre, nous avons côtoyé ces archétypes ; nous les avons adorés ou détestés.

Le modèle « vierge folle », fait d'ascétisme et de sublimation, c'est celui qui caractérise Jacques Maritain, François Mauriac, Jean Guitton et peut-être aussi quelques papes récents. Homophiles « contrariés », ils ont choisi la religion pour ne pas céder à la chair ; et la soutane pour échapper à leurs inclinations. L'« amour d'amitié » est leur penchant naturel. On peut penser qu'ils ne sont guère passés à l'acte, même si François Mauriac, comme on le sait aujourd'hui, a connu intimement d'autres hommes.

Le modèle de l'« époux infernal » est plus pratiquant : le prêtre « closeted » ou « questioning » est conscient de son homosexualité mais il a peur de la vivre, oscillant toujours entre le péché et le repentir, dans une grande confusion de sentiments. Parfois, les amitiés particulières qu'il noue débouchent sur des actes, ce qui se traduit par des crises de conscience profondes. Ce modèle du « mal vivant » qui ne se « désinquiète » jamais est celui de nombreux cardinaux que nous avons croisés dans ce livre. Dans ces deux premiers modèles, l'homosexualité peut être une pratique mais elle n'est pas une identité. Les prêtres concernés ne s'assument pas et ne se reconnaissent pas comme gays ; ils ont même tendance au contraire à se montrer homophobes.

Le modèle de la « folle par affection » est l'un des plus fréquents : contrairement aux précédents, il s'agit bien d'une identité. Si caractéristique, par exemple, de l'écrivain Julien Green, il est partagé par de nombreux cardinaux et d'innombrables prêtres de curie que j'ai rencontrés. Ces prélats privilégient plutôt, s'ils le peuvent, la monogamie, souvent idéalisée, avec les gratifications qui vont avec le fait d'être fidèle à l'autre. Ils construisent leurs relations sur la durée et la double vie, non sans un « perpétuel balancement entre les garçons dont la beauté les damne, et Dieu, dont la bonté les absout ». Ils sont hybrides, à la fois archiprêtres et archigays.

Le modèle « Don Juan pipé », c'est le coureur de caleçons et non pas de jupons : des « hommes de plaisir », comme on le disait jadis de certaines femmes. Des cardinaux, des évêques dont nous avons parlé sont de parfaits exemples de cette catégorie : ils brûlent leur vie et draguent sans complexe, avec leur fameuse liste « mille et trois » du courtisan impénitent, dans les règles de l'art. Et parfois hors des chemins battus. (« Vierge folle », « époux infernal », « folle par affection » : j'emprunte ces trois premières formules au Poète, et, pour la quatrième, « Don Juan pipé », à un poème de son amant. Certaines sont inspirées des évangiles.)

Enfin, le modèle « La Mongolfiera » est celui de la perversion ou des réseaux de prostitution : c'est celui, par excellence, du vilain cardinal dont c'est le surnom mais aussi des cardinaux Alfonso López Trujillo, Platinette et de plusieurs autres cardinaux et évêques de curie. (Je laisse ici de côté les quelques rares pourcentages de cardinaux vraiment asexués et chastes ; les hétérosexuels qui ont des relations sur l'un des modèles précédents, mais avec une femme – également nombreux, mais qui ne sont pas le sujet de ce livre – ; enfin la catégorie des prédateurs sexuels, comme le père Marcial Maciel, qui échappent à toute classification objective.)

On le voit : les profils homosexuels varient grandement au sein de l'Église catholique, même si la grande majorité des prélats du Vatican et des personnages de ce livre se range dans l'un ou l'autre de ces groupes. Je remarque deux constantes : d'une part, la majorité de ces prêtres n'ont pas l'« amour ordinaire » ; leur vie sexuelle peut être réfrénée ou exagérée, placardisée ou dissolue, et parfois tout cela à la fois, mais elle est rarement banale. D'autre part, une certaine fluidité demeure : les catégories ne sont pas aussi hermétiques que je l'écris ; elles représentent tout un spectrum, un continuum, et bien des prêtres, gender-fluides, évoluent d'un groupe à l'autre au cours de leur vie, entre deux mondes, comme dans les limbes. Cependant, plusieurs catégories sont absentes ou rares au Vatican : les véritables transsexuels n'existent quasiment pas et les bisexuels semblent sous-représentés. Dans le monde LGBT du Vatican, il n'y a guère de B ni de T seulement des L et une immense foule de G. (Je n'ai pas évoqué dans ce livre le lesbianisme, faute de pouvoir mener l'enquête dans un monde très discret où il faut probablement être de sexe féminin pour avoir les bons accès, mais je fais l'hypothèse, à partir de plusieurs témoignages, que la vie religieuse féminine à Gomorra est dominée par le prisme du lesbianisme comme la vie du clergé masculin l'est par la question gay.)

Si l'homosexualité est la règle et l'hétérosexualité l'exception dans le sacerdoce catholique, cela ne signifie pas qu'elle soit assumée comme une identité collective. Bien qu'étant la norme « par défaut », elle apparaît comme une « pratique » très individualisée et à ce point dissimulée et « closeted » qu'elle ne se traduit ni en mode de vie, ni en culture. Les homosexuels du Vatican et du clergé sont innombrables mais ils ne forment pas une communauté et, donc, encore moins un lobby. Ils ne sont pas à proprement parler des « gays » si on entend le mot comme une homosexualité assumée, vécue collectivement. Ils ont cependant des références et des codes communs. Ceux de Sodoma.

Au cours de mon enquête, j'ai donc découvert d'authentiques relations amoureuses au sein du clergé qui, selon les âges et les circonstances, peuvent prendre la forme d'un amour paternel, filial ou fraternel – et ces amours d'amitié m'ont réconforté. Histoires de vieux garçons ? De célibataires endurcis ? Beaucoup vivent en fait leur homosexualité avec entêtement, et la pratiquent avec assiduité, selon le beau modèle décrit par Paul Verlaine, l'amant du Poète : « Le roman de vivre à deux hommes / Mieux que non pas d'époux modèles. »

C'est un fait : les contraintes de l'Église ont forcé ces prêtres à imaginer des détours magnifiques pour connaître de belles amours, à la façon des auteurs du théâtre classique qui atteignaient la perfection littéraire en étant obligés de respecter la règle très contraignante des trois unités pour leurs tragédies – temps, lieu et action.

Vivre l'amour sous la contrainte : certains y parviennent au prix de mises en scène inimaginables. Je songe à un célèbre cardinal, parmi les plus gradés du saint-siège, qui vit avec un homme. Lors d'un entretien avec lui, dans son magnifique appartement du Vatican, et alors que nous nous attardions sur la terrasse ensoleillée, le compagnon du cardinal arrive. La conversation a-t-elle duré trop longtemps ou l'ami était-il rentré par trop en avance ? En tout cas, j'ai bien senti l'embarras du cardinal, qui a regardé sa montre et rapidement mis fin à notre dialogue, alors qu'il s'épanchait en s'écoutant parler et nous baratinant depuis plusieurs heures. En nous raccompagnant, Daniele et moi, à l'entrée de son penthouse, il a bien été obligé de nous présenter son compagnon avec une explication fort alambiquée :

— C’est le mari de ma sœur décédée, a bredouillé le vieux cardinal qui a cru, sans doute, que je serais dupe de son explication.

Pourtant, on m'avait prévenu. Au Vatican, tout le monde connaît le secret du saint homme. Les gardes suisses m'ont parlé de son tendre compagnon ; les prêtres de la secrétairerie d'État ont ironisé sur la durée inhabituelle, chez lui, d'une telle relation. J'ai laissé le binôme tranquille, amusé par la fausse distance que les deux amis s'efforçaient d'afficher devant moi, et les imaginant maintenant en train de commencer leur petit repas en tête à tête, sortir du frigo un plat préparé par leur cuisinière, regarder la télévision en pantoufles, et caresser leur petit chien nommé peut-être « Chien » – un couple bourgeois (presque) comme un autre.

On retrouve ce type de relations innovantes avec une variante chez un autre cardinal émérite, qui vit, lui aussi, avec son assistant, ce qui présente, là encore, quelques avantages. Les amants peuvent passer de longs moments ensemble, sans susciter trop de soupçons ; ils peuvent également voyager et partir en vacances en amoureux, puisqu'ils ont un alibi tout trouvé. Personne ne peut contester une telle proximité, fondée sur les relations de travail. Parfois, les assistants habitent au domicile des cardinaux, ce qui est encore plus pratique. Là encore, personne ne s'en étonne. Les gardes suisses m'ont confirmé qu'ils se doivent de fermer les yeux « quelles que soient les fréquentations » des cardinaux. Ils ont intégré depuis longtemps la règle du « *Don't ask, don't tell* », qui reste le mantra numéro un du Vatican.

Coucher avec son secrétaire privé : ce modèle est omniprésent dans l'histoire du Vatican. C'est un grand classique du saint-siège : les amants-secrétaires sont si nombreux, la tendance si profondément ancrée, qu'on pourrait aller jusqu'à en faire une nouvelle règle sociologique – la treizième de Sodoma : *Ne cherchez pas quels sont les compagnons des cardinaux et des évêques ; demandez à leurs secrétaires, leurs assistants ou leurs protégés, et à leur réaction vous connaîtrez la vérité.*

Nietzsche n'affirmait-il pas que « le mariage [doit être] considéré comme une longue conversation » ? En s'accouplant avec un assistant, les prélats finissent par construire des relations durables, nouées dans le travail autant que par les sentiments. Cela peut expliquer leur longévité. Car il s'agit aussi de rapports de force. Plusieurs de ces cardinaux doivent leur succès sexuel à leur position : ils ont su nourrir et encourager l'ambition de leurs favoris.

Ces « arrangements » restent vulnérables. Faire de son amant son assistant c'est un peu, comme pour un couple hétérosexuel, avoir un bébé pour sauver un mariage. Que se passe-t-il en cas de rupture, de jalousie, de tromperie ? Le coût de la séparation s'en trouve décuplé, par rapport à un couple « normal ». Quitter son assistant, c'est prendre le risque de situations embarrassantes : les rumeurs ; la trahison ; parfois le chantage. Sans parler de la « transfiliation », pour utiliser une image religieuse : un assistant proche d'un cardinal peut se mettre à servir un autre cardinal, transfert qui se passe souvent dans la jalousie et quelquefois dans la violence. De nombreux scandales et affaires vaticanesques s'expliquent par ces ruptures amoureuses entre une éminence et son protégé.

Une variante de ce modèle a été imaginée par un cardinal qui, hier habitué aux garçons tarifés, semble s'être assagi. Et il a trouvé la parade : à la moindre sortie, au moindre déplacement, il se fait accompagner par son amant qu'il présente comme son garde du corps ! (Anecdote que me confirment deux prélats, ainsi que l'ancien prêtre Francesco Lepore.) Un cardinal avec un bodyguard ! Au Vatican tout le monde sourit de cette extravagance. Sans parler des jalousies que cette relation suscite, car le compagnon en question est, me dit-on, « une bombe ».

Beaucoup de cardinaux et de prêtres du Vatican ont inventé leur propre *Amoris lætitia*, une forme d'amour entre hommes d'un nouveau genre. Ce n'est plus le « coming out », aveu sacrilège en terre papale, mais le « coming home » – qui consiste à faire venir son amant à domicile. La chose est sue ; mais elle n'est pas dite. On est là au cœur de la nouvelle donne amoureuse des gays du monde entier. Les prêtres auraient-ils anticipés les nouveaux modes de vie LGBT ? Seraient-ils en train d'inventer ce que les sociologues appellent désormais la fluidité affective ou « liquid love » ?

Un cardinal français avec lequel j'ai noué une relation amicale régulière a longtemps vécu avec un prêtre anglican ; un archevêque italien avec un Écossais ; un cardinal africain entretient, également, une relation à distance avec un jésuite du Boston College et un autre avec son boyfriend de Long Beach aux États-Unis.

Amour ? Bromance ? Boyfriend ? Significant other ? Hookup ? Sugar daddy ? Friends with benefits ? Best Friend Forever ? Tout est possible et interdit à la fois. On se perd dans les mots, même en anglais ; on peine à décrypter la nature exacte de ces relations qui renégocient constamment les clauses du contrat amoureux mais sont ou ont été – c'est certain – « pratiquantes ». Une logique déjà analysée par l'écrivain français Marcel Proust en ce qui concerne les amours homosexuelles, et je m'en inspire pour la dernière règle de Sodoma, la quatorzième de ce livre : *On se trompe souvent sur les amours des prêtres, et sur le nombre de personnes avec lesquelles ils ont des liaisons, « parce qu'on interprète faussement des amitiés comme des liaisons, ce qui est une erreur par addition », mais aussi parce qu'on peine à imaginer des amitiés comme des liaisons, ce qui est un autre genre d'erreur, cette fois par soustraction.*

Un autre modèle amoureux de la hiérarchie catholique passe par les « adoptions ». Je connais une dizaine de cas où un cardinal, un archevêque ou un prêtre a « adopté » son boyfriend. C'est vrai, par exemple, d'un cardinal francophone qui a adopté un migrant qu'il affectionnait particulièrement, suscitant l'étonnement de la police qui a découvert, en enquêtant sur le « sans-papiers », que l'ecclésiastique entendait bien faire légaliser son compagnon !

Un cardinal hispanique a, pour sa part, adopté son « amigo », devenu son fils (et resté son amant). Un autre cardinal âgé, que je visite, et qui vit avec son jeune « frère », mais que les sœurs qui partagent leur appartement ont bien identifié comme étant son amoureux – ce qu'elles trahissent en me parlant de lui comme son « nouveau » frère.

Un prêtre renommé m'a également raconté comment il a « adopté un jeune Latino-Américain, orphelin, qui vendait son corps dans la rue ». Initialement son « client », la relation est « rapidement devenue d'ordre paternel, d'un commun accord, et elle n'est plus maintenant sexuelle », me dit le prêtre. Le jeune homme est sauvage et insaisissable et son protecteur m'en parle comme d'un fils, ce qu'il est devenu en effet, aux yeux de la loi.

— Cette relation m’a humanisé, me dit le prêtre.

Le garçon était très désocialisé, très « insecure » : le chemin de cette relation a donc été semé d'embûches, la toxicomanie n'étant pas la moindre. Lui aussi a été légalisé après d'infinis tracas administratifs, que le prêtre me décrit lors de plusieurs entretiens à leur domicile commun. Il soutient à bout de bras son jeune ami, lui enseigne sa nouvelle langue et lui met le pied à l'étrier pour réussir une formation qui devrait lui permettre de trouver un travail. Rêve noble et insensé que de vouloir offrir une vie meilleure à un inconnu !

Heureusement, l'ancien travailleur du sexe, qui ne possède plus rien que l'histoire de sa vie, est en train de changer en bien. À la place d'un coming out, le prêtre offre à son protégé un « coming of age » – un passage à l'âge adulte. Le prêtre prend son temps ; il n'exerce aucune pression sur son ami qui a pourtant fait beaucoup de bêtises, jusqu'à menacer de brûler leur appartement commun. Il sait qu'il n'abandonnera jamais son fils dont l'amour devenu amitié est le produit non des liens du sang mais d'une filiation élective.

Cette relation généreuse, inventive, repose sur des sacrifices et un amour véritable qui forcent l'admiration.

— Même ma sœur a eu de la difficulté, au début, à imaginer que ce soit une véritable relation filiale, mais ses filles, elles, n'ont pas eu de peine à accueillir leur nouveau cousin, me raconte le prêtre.

Lequel me dit aussi avoir beaucoup appris et beaucoup changé au contact de son ami – et je devine à son regard, à ses yeux si beaux lorsqu'il me parle de son compagnon, que cette relation a donné un sens à sa vie de prêtre qui n'en avait plus.

Ces amitiés post-gays échappent à toute classification. Elles correspondent, d'une certaine façon, à ce que Michel Foucault analysait dans son célèbre texte « De l'amitié comme mode de vie ». Et le philosophe homosexuel de s'interroger : « Comment est-il possible pour des hommes d'être ensemble ? De vivre ensemble, de partager leur temps, leurs repas, leur chambre, leurs loisirs, leurs chagrins, leur savoir, leurs confidences ? Qu'est-ce que c'est que ça, être entre hommes, "à nu" hors de relations institutionnelles, de famille, de profession, de camaraderie obligée ? » Aussi surprenant que cela puisse paraître, les prêtres et les ecclésiastiques sont en train d'inventer ces nouvelles familles, ces nouvelles formes d'amour post-gays, ces nouveaux modes de vie tels qu'ils ont été imaginés par le philosophe homosexuel mort du sida il y a plus de trente ans.

Les prêtres qui quittent généralement, et précocement, leurs parents, doivent apprendre à vivre entre hommes dès l'adolescence : ils se créent ainsi une autre « famille ». Sans parentèle, sans enfants, ces nouvelles structures de solidarité recomposées sont un mélange inédit d'amis, de protégés, d'amants, de collègues, d'« ex »-lovers, auxquels s'ajoutent éventuellement une vieille mère ou une sœur de passage ; ici amours et amitiés se mêlent d'une façon qui ne manque pas d'originalité.

Un prêtre m'a raconté sa propre histoire lorsque je l'ai rencontré dans une ville au bord de l'océan Atlantique. Les catholiques italiens le connaissent bien car il fut le personnage anonyme de *La Confessione* (réédité sous le titre *Io, prete gay*), le récit de vie d'un homosexuel au Vatican publié en 2000 par le journaliste Marco Politi.

Âgé aujourd'hui de soixante-quatorze ans, ce prêtre a souhaité reprendre la parole ici, pour la première fois depuis *La Confessione*. Sa simplicité, sa foi, sa générosité, son amour de la vie m'ont touché. Lorsqu'il me raconte ses vies amoureuses ou me parle des hommes qu'il a aimés – pas seulement désirés –, je ne sens à aucun moment que sa foi est moindre. Au contraire, je le trouve fidèle à ses engagements et, en tout cas, plus sincère que bien des monsignori et de cardinaux romains qui prêchent la chasteté le jour et catéchisent des prostitués la nuit.

Le prêtre a eu de belles amours et il me parle des trois hommes qui ont compté pour lui, en particulier de Rodolfo, un architecte argentin.

— Rodolfo a changé le cours de mon existence, me dit simplement le prêtre.

Les deux hommes ont vécu ensemble cinq années à Rome, alors que le prêtre avait mis entre parenthèses son sacerdoce, pour ne pas trahir son vœu de chasteté, après avoir demandé une sorte de mise en disponibilité, même s'il continuait à travailler au Vatican chaque jour. Ce qui fondait réellement leur couple n'était pas tant la sexualité, comme on pourrait le penser, mais le « pourquoi » ils étaient ensemble. Le dialogue intellectuel et culturel, la générosité et la tendresse, l'accord des caractères : tout cela comptait autant que la dimension physique.

— Je rends grâce à Dieu de m'avoir fait rencontrer Rodolfo. Avec lui, j'ai appris véritablement ce que veut dire aimer. J'ai appris à laisser tomber les beaux discours qui ne sont pas articulés aux faits, me dit le prêtre.

Lequel me confirme aussi, que s'il a vécu cette longue relation dans la discrétion, il ne l'a pas cachée : il en a parlé à ses confesseurs et à son directeur de conscience. Il a choisi l'honnêteté, rare au Vatican, et rejeté les « amours mensongères ». Sa carrière, bien sûr, en a souffert ; mais cela l'a rendu meilleur et plus sûr de lui.

Nous marchons maintenant au bord d'un bras de mer, près de l'Atlantique, et le prêtre, qui a pris l'après-midi pour me faire visiter la ville où il vit, me reparle sans cesse de Rodolfo, ce grand amour, fragile, lointain, et je mesure à quel point le prêtre confère à cette relation une sorte d'élection. Par la suite, il m'écrira de longues lettres pour me préciser des points qu'il n'a pas eu le temps de me communiquer, pour corriger telle impression, pour ajouter tel élément. Il a tellement peur d'avoir été mal compris.

Lorsque Rodolfo meurt à Rome, après une longue maladie, le prêtre se rend à ses obsèques : dans l'avion qui le ramène vers son ex-amant, il est tourmenté, et même paralysé, par la question de savoir s'il allait « devoir » ou « pouvoir » ou « vouloir » concélébrer l'office.

— À l'heure dite, le prêtre en charge de l'office ne s'est pas présenté, se souvient-il. C'était un signe du ciel. Comme le temps passait, on m'a demandé de le remplacer. Et c'est ainsi qu'un petit texte que j'avais griffonné, durant le voyage qui me conduisait une nouvelle fois jusqu'à Rodolfo, est devenu l'homélie de ses funérailles.

Je garderai confidentiel ce texte que le prêtre m'a envoyé, parce qu'il est si personnel et si touchant que ce serait inévitablement dénaturer les secrets de ces belles amours. Une intimité longtemps indicible et pourtant révélée, et même criée au grand jour, aux yeux de tous, au milieu de cette église de Rome, lors de la messe d'enterrement.

Au cœur même du Vatican, deux couples homosexuels légendaires continuent eux aussi à rayonner dans la mémoire de ceux qui les ont connus et j'aimerais terminer ce livre avec eux. Tous deux travaillaient à Radio Vatican, le média par excellence du saint-siège et le porte-voix du pape.

— Bernard Decottignies était journaliste à Radio Vatican. Presque tous ses collègues étaient au courant de sa relation avec Dominique Lomré, qui était un artiste-peintre. Ils étaient tous les deux belges. Ils étaient incroyablement proches. Bernard aidait Dominique dans toutes ses expositions, il était toujours là pour le rassurer, l'assister, l'aimer. Il donnait toujours la priorité à Dominique. Il lui avait dédié sa vie, me raconte au cours de nombreux entretiens Romilda Ferrauto, ancienne rédactrice en chef du programme français de Radio Vatican.

Le père José Maria Pacheco, qui était lui aussi un ami du couple, et qui fut longtemps journaliste au programme lusophone de Radio Vatican, me confirme la beauté de cette relation, lors d'un entretien au Portugal :

— Je me souviens de la sérénité de Bernard et de son professionnalisme. Ce qui me marque, encore aujourd'hui, est la « normalité » avec laquelle il vivait, au jour le jour, sa vie professionnelle et sa relation affective avec Dominique. Je me souviens de Bernard comme de quelqu'un qui vivait sa condition homosexuelle, et sa vie de couple, sans inquiétude, ni militantisme. Il ne voulait ni faire savoir, ni cacher, qu'il était gay – tout simplement parce qu'il n'y avait rien à cacher. C'était simple et, d'une certaine manière, « normal ». Il vivait son homosexualité de façon paisible, pacifiée, dans la dignité et la beauté d'un amour stable.

En 2014, Dominique meurt, a-t-on dit, d'une maladie respiratoire.

— À partir de ce moment-là, Bernard n'était plus le même. Sa vie n'avait plus de sens. Il a été en congé maladie puis est tombé en dépression. Un jour, il est venu me voir et il m'a dit : « Tu ne comprends pas : ma vie s'est arrêtée avec la mort de Dominique », me raconte Romilda Ferrauto.

— À partir de la mort de Dominique, confirme le père José Maria Pacheco, quelque chose d'irréversible s'est produit. Par exemple, Bernard a cessé de se raser et sa longue barbe était en quelque sorte le signe de sa détresse. Lorsque je le croisais, Bernard était écrasé, intérieurement dévoré par la douleur.

En novembre 2015, Bernard se suicide, plongeant à nouveau le Vatican dans la stupeur et le chagrin.

— Nous étions tous abasourdis. Leur amour était si fort. Bernard s'est suicidé car il n'arrivait plus à vivre sans Dominique, ajoute Ferrauto.

Le journaliste américain Robert Carl Mickens, qui a longtemps travaillé lui aussi à Radio Vatican, se souvient de la disparition de Dominique :

— Le père Federico Lombardi, porte-parole du pape, a voulu célébrer en personne l'enterrement de Bernard en l'Église Santa Maria in Traspontina. À la fin de l'office, il est venu m'embrasser car j'étais très proche de Bernard. Cette relation amoureuse très forte, homosexuelle, était connue de tous et, bien sûr, du père Lombardi.

Romilda Ferrauto ajoute :

— Bernard essayait autant que possible de ne pas cacher son homosexualité. Il était en cela honnête et courageux. La plupart de ceux qui étaient au courant acceptaient son homosexualité et, à la rédaction française, nous connaissions son compagnon.

Un autre couple d'hommes, Henry McConnachie et Speer Brian Ogle, était également fort connu au sein de Radio Vatican. Tous les deux travaillaient au service anglais de la station. Lorsqu'ils sont morts de vieillesse, le Vatican leur a rendu hommage.

— Henry et Speer vivaient ensemble à Rome depuis les années 1960. Leur couple, très « colorful », n'était pas véritablement « openly gay ». Ils appartenaient à une autre génération pour laquelle une certaine discrétion primait. Ils étaient, disons, des « gentlemen », me précise Robert Carl Mickens, qui fut un ami proche d'Henry.

Le cardinal Jean-Louis Tauran a tenu à célébrer personnellement les funérailles d'Henry McConnachie, qu'il connaissait de longue date, tout comme sa sexualité.

— Presque tout le monde était au courant de l'homosexualité de ces deux couples et ils avaient beaucoup d'amis à Radio Vatican. Et aujourd'hui encore, on se souvient d'eux avec une immense tendresse, conclut Romilda Ferrauto.

Le monde que j'ai décrit dans ce livre n'est pas le mien. Je ne suis pas catholique. Je ne suis même pas croyant, même si je mesure l'importance de la culture catholique dans ma vie et dans l'histoire de mon pays, un peu comme Chateaubriand parle du « génie du christianisme ». Je ne suis pas non plus anticlérical et, d'ailleurs, ce livre n'est pas contre le catholicisme mais d'abord, et avant tout, quoi qu'on puisse penser, une critique d'une communauté gay un peu particulière – et une critique de ma propre communauté.

Voilà pourquoi je crois utile d'évoquer en épilogue l'histoire d'un prêtre qui a eu une influence importante pour moi durant ma jeunesse. Il est rare que je parle de ma propre vie dans mes livres, mais ici, étant donné le sujet, chacun comprendra que cela soit nécessaire. Je dois cette vérité au lecteur.

Au vrai, j'ai été chrétien jusqu'à l'âge de treize ans. À cette époque, en France, le catholicisme était, comme on dit, « la religion de tout le monde ». C'était un fait culturel presque banal. Mon prêtre s'appelait Louis. On disait, tout simplement : « l'abbé Louis » ou plus fréquemment, « le père Louis ». Telle une figure du Greco, exagérément barbu, il est arrivé un matin dans notre paroisse, près d'Avignon, dans le sud de la France. D'où venait-il ? Je ne le savais pas à l'époque. Comme tous les habitants de notre ville de Provence, nous avons accueilli ce « missionnaire » ; nous l'avons adopté et nous l'avons aimé. C'était un simple abbé, non pas un curé ; un vicaire, pas un prélat, ni un ministre du culte. Il était jeune et sympathique. Il donnait une belle image de l'Église.

Il était aussi paradoxal. Un aristocrate, d'origine belge – d'après ce que nous savions –, un intellectuel mais qui parlait le langage simple des pauvres. Il nous tutoyait en fumant sa pipe. Il nous prenait un peu pour sa famille.

Je n'ai pas reçu d'éducation catholique : je suis allé au collège et au lycée publics et laïques, qui tiennent, fort heureusement en France, la religion à bonne distance ; ce dont je remercie mes parents. Nous allions rarement à la messe, qui nous paraissait tellement ennuyeuse. Entre ma première communion et la seconde, je suis devenu l'un des élèves préférés du père Louis, son favori peut-être, au point que mes parents lui ont demandé d'être mon parrain de confirmation. Devenir l'ami d'un prêtre, amitié peu banale, fut une expérience significative alors que ma pente naturelle aurait plutôt été, déjà, la critique de la religion, dans l'esprit du jeune Poète : « Vraiment, c'est bête, ces églises de villages » où les bambins écoutent « les divins babillages ».

J'étais catholique par tradition. Je n'ai jamais été « esclave de mon baptême ». Mais le père Louis était génial. J'étais trop dissipé pour être enfant de chœur et je crois bien avoir été renvoyé du catéchisme pour indiscipline. Mon prêtre ne s'en est pas offusqué – au contraire. Faire le catéchisme aux enfants de la paroisse ? Vivre autour de la sacristie et animer la kermesse ? J'étais un petit Rimbaud en quête d'autres horizons ; l'abbé aspirait, comme nous, à de plus grands espaces. Il m'a encouragé à rejoindre l'aumônerie qu'il animait et, avec lui, pendant cinq ou six ans, nous avons vécu l'aventure. C'était une aumônerie populaire – pas un mouvement d'éclaireurs ou de scouts, plus bourgeois. Il m'a donné la passion des voyages et m'a appris l'alpinisme, encordé à lui. Sous prétexte de « retraites spirituelles », nous sommes partis en camp de jeunes, à vélo ou à pied, dans les Alpilles provençales, dans le massif des Calanques à Marseille, près de la montagne de Lure dans les Alpes-de-Haute-Provence, ou encore en haute montagne, avec nos tentes et nos piolets, dormant dans les refuges, gravissant, à plus de 4 000 mètres d'altitude, le Dôme de neige des Écrins. Et le soir, durant ces séjours loin de ma famille, j'ai commencé à lire les livres que, parfois, sans trop insister, cet abbé aux « lectures mal bienveillantes » nous recommandait, peut-être à des fins évangélisatrices.

Pourquoi est-il devenu prêtre ? À cette époque, nous ne savions pas grand-chose de la vie de Louis « avant ». Il était secret : qu'avait-il fait « avant » d'arriver dans notre paroisse avignonnaise ? Au moment de rédiger ce livre, avec l'aide de ses plus proches amis, j'ai tenté de retrouver sa trace. J'ai fait des recherches dans les archives du diocèse et j'ai pu reconstituer son itinéraire assez précisément de Lusambo, au Zaïre (alors le Congo belge) où il est né en 1941, jusqu'à Avignon.

Je me souviens du prosélytisme culturel et du « catéchisme des loisirs » de l'abbé Louis. En cela, il était, par cette expression même, à la fois moderne et traditionnel. Homme d'art et de littérature, il aimait les chants grégoriens et le cinéma d'art et essai. Il nous emmenait voir des films « à thème » afin d'engager avec nous des discussions tendancieuses sur le suicide, l'avortement, la peine de mort, l'euthanasie ou la paix dans le monde (jamais, me semble-t-il, sur l'homosexualité). Tout pour lui était ouvert à l'échange, sans tabou, sans préjugé. Mais, diplômé de philosophie et de théologie – Louis a parfait son éducation religieuse avec un diplôme de droit canonique à l'Université pontificale grégorienne de Rome –, il était un redoutable débatteur. Il était à la fois le produit de Vatican II, de sa modernité, et l'héritier d'une conception conservatrice de l'Église qui le rendait nostalgique du latin et des habits d'apparat. Il a aimé passionnément Paul VI ; un peu moins Jean-Paul II. Il était en faveur d'un catéchisme rénové, bousculant la tradition, mais il s'arc-boutait aussi sur les liens indéfectibles du mariage, au point d'avoir refusé la communion à certains couples divorcés. De fait, en Avignon, par ses contradictions et sa liberté d'esprit, il déboussolait ses paroissiens.

Prêtre-ouvrier pour les uns – irritée, la bourgeoisie locale l'accusait d'être communiste – ; curé de campagne pour les autres, qui le vénéraient ; prêtre lettré pour tous, à la fois admiré et jalousé, car les ruraux se méfient toujours des urbains qui lisent des livres.

On lui reprochait d'être « hautain », c'est-à-dire intelligent. Sa joie de vivre ironique inquiétait. Sa culture anti-bourgeoise qui lui faisait mépriser l'argent, la vanité et l'ostentation passa mal parmi les catholiques pratiquants qui, ne sachant quoi penser, le trouvaient simplement trop « spirituel » à leur goût. On se méfiait des (trop nombreux) voyages qu'il avait faits et des nouvelles idées qu'il en avait rapportées. On disait qu'il avait « de l'ambition », on prédisait qu'il serait un jour évêque ou même cardinal et, dans notre paroisse, ce personnage de Balzac – Lucien de Rubempré plus que Rastignac –, était confondu avec un arriviste. Contrairement à bien des prêtres, je me souviens aussi qu'il n'était pas misogyne et se plaisait dans l'entourage des femmes. Est-ce pour cette raison qu'on lui prêta bientôt une maîtresse en la personne d'une militante socialiste locale ? Une rumeur dont cette dernière, que j'ai interrogée pour ce livre, s'amuse encore aujourd'hui. On lui reprocha aussi – comment pouvait-on lui reprocher cela ? – son hospitalité, qui fut sa grande affaire ; car il hébergeait des pauvres, de jeunes marginaux et des étrangers de passage dans la paroisse. On lui prêta enfin, je ne l'ai pas su à l'époque, des histoires contre-nature avec des marins dans le port de Toulon ; on a dit qu'il courait le monde pour y chercher des aventures. De tout cela, il riait et saluait sa supposée belle-mère dans la paroisse d'un tonitruant : « Belle-maman ! »

Pour paraphraser Chateaubriand, dans son beau portrait de l'abbé de Rancé, je pourrais écrire que « cette famille de la religion autour du [père Louis] avait la tendresse de la famille naturelle et quelque chose de plus ».

Pour moi, le dialogue avec Dieu – et avec le père Louis – s'arrêta à l'entrée du lycée à Avignon. Je n'ai jamais détesté le catholicisme – je l'ai simplement oublié. Les pages des évangiles, que je n'avais jamais vraiment lues, ont été remplacées par Rimbaud, Rousseau et Voltaire (moins le Voltaire de « Écraser l'infâme » que celui de Candide *où les jésuites sont tous gays). Je crois moins en la Bible qu'en la littérature – elle me paraît plus fiable, ses pages sont infiniment plus belles et finalement moins romancées.*

À Avignon, j'ai donc continué à fréquenter assidûment la chapelle des Pénitents Gris, le cloître des Carmes, la chapelle des Pénitents Blancs, le jardin Urbain V, le cloître des Célestins et surtout la cour d'honneur du palais des Papes mais ce n'était plus pour y suivre les enseignements chrétiens : je venais y voir des spectacles païens. Avignon fut, on le sait, la capitale de la chrétienté et le siège de la papauté au xive siècle, avec neuf papes qui y ont résidé (et mon deuxième prénom, selon une tradition fréquente en Avignon, est Clément, comme trois de ces papes, dont un anti-pape !). Pourtant, Avignon représente autre chose pour la plupart des Français aujourd'hui : la capitale du théâtre public laïc. Mes évangiles s'appellent désormais Hamlet *et* Angels in America, *et je n'ai pas peur d'écrire que le* Dom Juan *de Molière compte plus pour moi que l'Évangile selon saint Jean. Je donnerais même la Bible tout entière en échange de Shakespeare et, pour moi, une seule page de Rimbaud vaut plus que tout l'œuvre de Joseph Ratzinger ! Et d'ailleurs, je n'ai jamais placé aucune bible dans le tiroir de ma table de nuit mais* Une saison en enfer, *dans l'édition de la Pléiade qui, avec son papier bible, ressemble à un missel. Je possède peu de livres de cette belle collection, mais les* Œuvres complètes *de Rimbaud sont toujours à portée de main, posées près de mon lit, en cas d'insomnie ou de rêves. C'est une règle de vie.*

De cette formation religieuse, aujourd'hui dissipée, des traces demeurent. À Paris, je perpétue à ma façon la tradition provençale qui consiste à faire chaque année, pour Noël, la crèche avec des modèles Carbonel, achetés à la foire aux santons de Marseille (et à manger, ce soir-là, les fameux « treize desserts »). Mais il s'agit d'un Noël « culturel » ou « laïque » ce que le Poète appelle un « Noël sur la terre ». J'ai également collaboré pendant plusieurs années à la revue Esprit ; *tout comme j'ai été façonné dans mes goûts cinématographiques par la pensée du critique catholique André Bazin. Si, lecteur de Kant, Nietzsche et Darwin, et fils de Rousseau et Descartes, plus que de Pascal – Français, quoi ! –, je ne peux plus être croyant aujourd'hui, pas même un « chrétien culturel », je respecte la culture chrétienne et donc le « génie (culturel) du christianisme ». Et j'aime bien cette formule d'un Premier ministre français qui a dit : « Je suis un protestant athée. » Disons alors que je suis un « catholique athée », un athée de culture catholique. Ou pour le dire autrement, que je suis : « Rimbaldien ».*

Dans ma paroisse près d'Avignon (que Louis aussi a quittée, après avoir été nommé curé dans une autre ville de Provence en 1981), le catholicisme a décliné. Le curé, écrit le Poète, « a emporté la clé de l'église ». Une Église qui n'a pas su évoluer avec son temps : elle s'est arc-boutée sur le célibat des prêtres, qui est, on le devine aujourd'hui, profondément contre-nature, et a interdit les sacrements aux divorcés, alors même que la majorité des familles de mon village sont désormais recomposées. Quand il y avait à l'époque trois messes chaque dimanche avec trois prêtres dans mon église, il n'y en a plus qu'une désormais, un dimanche sur trois, le curé ambulant, d'ailleurs venu d'Afrique, courant d'une paroisse à l'autre, dans cette périphérie du sud d'Avignon, devenue un désert catholique. En France, environ 800 prêtres meurent chaque année ; moins de cent sont ordonnés… Le catholicisme s'efface lentement.

Pour moi aussi, le catholicisme est une page tournée, sans ressentiment ni rancœur, sans animosité ni anticléricalisme – je ne suis pas dans la « haine des prêtres », comme on le dit chez Flaubert. Et, bientôt, le père Louis aussi s'est éloigné.

J'ai appris sa mort lorsque je vivais déjà à Paris et cette disparition de mon prêtre, encore jeune, à cinquante-trois ans, m'a terriblement attristé. J'ai voulu lui rendre hommage et j'ai donc donné un petit texte pour les pages locales du quotidien Le Provençal *(aujourd'hui* La Provence*), publié de manière anonyme sous le titre « La mort du père Louis ». Je relis aujourd'hui cet article que je viens de retrouver et en conclusion duquel j'ai fait référence, un peu naïvement, au film italien* Cinema Paradiso *et à son vieux projectionniste sicilien Alfredo qui avait appris la vie à Totò, le héros, un enfant de chœur, lequel s'est émancipé de son village grâce à la salle de cinéma paroissiale, et est devenu réalisateur de cinéma à Rome. Et, ainsi, j'ai dit adieu à Louis.*

Pourtant, je devais le retrouver près de vingt-cinq ans plus tard.

Lorsque je finissais d'écrire ce livre, et alors que j'avais perdu les traces du père Louis depuis bien des années, celui-ci est entré de nouveau dans ma vie subitement et de façon inattendue. L'une des amies de Louis, une paroissienne progressiste avec qui j'avais gardé le contact, a choisi de me raconter la fin de sa vie. Loin d'Avignon, vivant à Paris, je n'en avais rien su ; et personne d'ailleurs, dans la paroisse, n'avait connu ses secrets. Louis était homosexuel. Il avait une double vie qui, rétrospectivement, donnait sens à certains de ses paradoxes, à ses ambiguïtés. Comme tant de prêtres, il tentait de conjuguer sa foi et son orientation sexuelle. Il me semble, en me souvenant de cet abbé atypique et que nous avons tant aimé, qu'une douleur intérieure l'encombrait, une larme peut-être. Mais il est possible que cette lecture soit seulement rétrospective.

J'ai également appris les conditions de sa mort. Dans sa biographie que m'a communiquée le diocèse, lorsque j'ai voulu retrouver sa trace, il est écrit pudiquement à la fin de sa vie : « Retraite foyer sacerdotal à Aix-en-Provence, de 1992 à 1994 ». Mais en interrogeant ses amis, une autre réalité est apparue : Louis est mort du sida.

En ces années où la maladie était presque toujours mortelle, et juste avant – hélas – qu'il ne puisse bénéficier des trithérapies, Louis a d'abord été traité à l'Institut Paoli-Calmettes de Marseille, hôpital précurseur en matière de sida, avant d'être pris en charge dans une clinique de Villeneuve d'Aix-en-Provence, par les sœurs de la chapelle Saint-Thomas. C'est là où il est mort dans « l'attente désespérée », me dit-on, d'un traitement qui n'est pas arrivé à temps. Il n'a jamais véritablement parlé de son homosexualité et a nié la nature de sa maladie. Ses collègues religieux, sans doute informés de son mal, l'ont, pour la plupart, abandonné. Faire preuve de solidarité eût été, ici encore, soutenir un prêtre gay et peut-être prendre le risque d'être suspect. Les autorités du diocèse ont préféré dissimuler les causes de sa mort, et la plupart des curés qui l'avaient côtoyé, maintenant effrayés, ne se sont plus manifestés quand il était alité. Il les a contactés, sans retour de leur part. Presque personne n'est venu lui rendre visite. (Un des rares prêtres qui fut à ses côtés jusqu'à la fin se demande, lorsque je l'interroge, si ce n'est pas Louis qui a voulu, de lui-même, mettre de la distance avec ses anciens correligionnaires ; le cardinal Jean-Pierre Ricard, actuellement archevêque de Bordeaux et qui fut le vicaire général de l'archevêché de Marseille, que j'interroge lors d'un déjeuner à Bordeaux, se souvient du père Louis mais me dit avoir oublié les détails de sa mort.)

— Il est mort assez seul, abandonné de presque tous, dans de grandes souffrances. Il ne voulait pas mourir. Il s'est révolté contre la mort, témoigne l'une des femmes qui l'a accompagné à la fin de sa vie.

Aujourd'hui, je pense à la souffrance de cet homme seul, rejeté par l'Église – sa seule famille –, nié par son diocèse et tenu à l'écart par son évêque. Tout cela se passait sous le pontificat de Jean-Paul II.

Le sida ? Un prêtre atteint du sida ? « J'ai dû simplement froncer les sourcils comme à l'énoncé d'un problème difficile. Il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre que j'allais mourir d'un mal qu'on ne rencontre que rarement chez les personnes de mon âge. » On se souvient de la réaction du jeune curé de campagne, apprenant qu'il est atteint d'un cancer à l'estomac, dans le beau roman de Georges Bernanos et dans le film, plus magnifique encore, de Robert Bresson. Le jeune homme dit aussi : « J'avais beau me répéter qu'il n'y [avait] rien de changé en moi [mais] la pensée de rentrer chez moi avec cette chose me faisait honte. » Je ne sais pas si Louis a pensé la même chose au cours de son propre calvaire. Je ne sais pas si, dans sa fragilité et sa détresse, il a cru et pensé, comme le prêtre de Bernanos : « Dieu s'est retiré de moi. »

Au vrai, Louis n'a jamais été un « curé de campagne », comme l'indique par facilité le sous-titre du recueil de ses homélies. La comparaison avec le curé de Bernanos, qui cherche le secours de la grâce, est donc un peu trompeuse. Louis n'a pas eu une vie banale, modeste. Il fut un prêtre aristocrate qui, chemin inverse de celui emprunté par tant de prélats officiels qui sont nés pauvres et finissent dans le luxe et la luxure vaticane, débuta sa vie dans l'aristocratie et la finit au contact des gens simples. Et je sais que, dans ce retournement, chez celui-ci, comme chez ceux-là, l'homosexualité a eu sa part.

Que l'Église soit resté insensible à son chemin de croix demeure pour moi incompréhensible. Que sa souffrance christique, sang mauvais, souillures, évanouissements, n'ait trouvé aucun écho au diocèse sera pour longtemps, à mes yeux, un scandale, un mystère. Je ne l'imagine qu'en tremblant.

Seules les sœurs de la chapelle Saint-Thomas, magnifiquement dévouées, l'ont entouré de leur affection anonyme jusqu'à sa mort au début de l'été 1994. Un évêque a finalement accepté de présider la célébration. Louis a ensuite été incinéré à Manosque dans les Alpes-de-Haute-Provence (les soins funéraires étaient alors interdits aux malades du sida et l'incinération privilégiée).

Quelques jours plus tard, comme il l'a souhaité, ses cendres ont été dispersées en mer, en toute discrétion, par quatre femmes, dont deux m'ont raconté la scène, depuis un petit bateau qu'il avait acheté à la fin de sa vie, à quelques kilomètres de Marseille, au large des Calanques, où nous étions allés ensemble quelquefois. Et dans cette région, ce « pays » magnifique, le sud de la France – qu'on appelle chez nous le Midi –, on dit que les seuls événements ce sont : les orages.

Sources

Sodoma est une enquête d'investigation qui a été menée sur le terrain pendant quatre années, en Italie et dans plus de trente pays. Au total, 1 500 entretiens ont été réalisés pour cet ouvrage : parmi lesquels 41 cardinaux, 52 évêques et monsignori, 45 nonces apostoliques, secrétaires de nonciatures ou ambassadeurs étrangers, 11 gardes suisses, et plus de 200 prêtres catholiques et séminaristes. La plupart des informations de ce livre sont donc de première main, recueillies par l'auteur sur le terrain en personne (aucune interview n'a été réalisée par téléphone ni par e-mail).

Les 41 cardinaux que j'ai rencontrés, au cours d'un total de plus de 130 entretiens cardinalices, sont majoritairement des membres de la curie romaine. En voici la liste : Angelo Bagnasco, Lorenzo Baldisseri, Giuseppe Betori, Dario Castrillón Hoyos †, Francesco Coccopalmerio, Stanisław Dziwisz, Roger Etchegaray, Raffaele Farina, Fernando Filoni, Julián Herranz, Juan Sandoval Íñiguez, Walter Kasper, Dominique Mamberti, Renato Raffaele Martino, Laurent Monsengwo, Gerhard Ludwig Müller, Juan José Omella y Omella, Jaime Ortega, Carlos Osoro, Marc Ouellet, George Pell, Paul Poupard, Giovanni Battista Re, Jean-Pierre Ricard, Franc Rodé, Camillo Ruini, Louis Raphaël Sako, Leonardo Sandri, Odilo Scherer, Achille Silvestrini, James Francis Stafford, Daniel Sturla, Jean-Louis Tauran †, Jozef Tomko (sept autres cardinaux interviewés ne figurent pas ici et restent anonymes parce qu'ils m'ont explicitement réclamé de s'exprimer « off the record » ou en « deep background », selon les formules consacrées).

Pour réaliser cette enquête, j'ai vécu à Rome régulièrement, en moyenne une semaine chaque mois, entre 2015 et 2018. J'ai également pu séjourner à plusieurs reprises à l'intérieur du Vatican et loger dans deux autres résidences extraterritoriales du saint-siège, dont longuement à la Domus Internationalis Paulus VI (ou Casa del Clero) et à la Domus Romana Sacerdotalis. J'ai aussi enquêté dans une quinzaine de villes italiennes dont, à plusieurs reprises, à Milan, Florence, Bologne, Naples et Venise, ainsi qu'à Castel Gandolfo, Cortona, Gênes, Ostie, Palerme, Pérouse, Pise, Pordenone, Spoleto, Tivoli, Trente, Trieste et Turin.

Au-delà de l'État du Vatican et de l'Italie, j'ai mené mon enquête sur le terrain dans une trentaine de pays où je me suis rendu, souvent plusieurs fois : Allemagne (plusieurs séjours à Berlin, Francfort, Munich et Ratisbonne ; 2015-2018) ; Arabie saoudite (Riyad ; 2018) ; Argentine (Buenos Aires, San Miguel ; 2014, 2017) ; Belgique (Bruxelles, Mons ; plusieurs séjours en 2015-2018) ; Bolivie (La Paz ; 2015) ; Brésil (Belém, Brasilia, Porto Alegre, Recife, Rio de Janeiro, São Paulo ; 2014, 2015, 2016, 2018) ; Chili (Santiago du Chili ; 2014, 2017) ; Colombie (Bogotá, Carthagène, Medellín ; 2014, 2015, 2017) ; Cuba (La Havane ; 2014, 2015, 2016) ; Égypte (Alexandrie, Le Caire ; 2014, 2015) ; Émirats arabes unis (Dubaï ; 2016) ; Équateur (Quito ; 2015) ; Espagne (Barcelone, Madrid ; nombreux séjours en 2015-2018) ; États-Unis (Boston, Chicago, New York, Philadelphie, San Francisco, Washington ; 2015, 2016, 2017, 2018) ; Hong Kong (2014, 2015) ; Inde (New Delhi ; 2015) ; Israël (Tel-Aviv, Jérusalem, mer Morte ; 2015, 2016) ; Japon (Tokyo ; 2016) ; Jordanie (Amman ; 2016) ; Liban (Beyrouth, Bkerké ; 2015, 2017) ; Mexique (Guadalajara, Mexico, Monterrey, Puebla, Veracruz, Xalapa ; 2014, 2016, 2018) ; Palestine (Gaza, Ramallah ; 2015, 2016) ; Pays-Bas (Amsterdam, La Haye, Rotterdam ; plusieurs séjours en 2015-2018) ; Pérou (Arequipa, Lima ; 2014, 2015) ; Pologne (Cracovie, Varsovie ; 2013, 2018) ; Portugal (Lisbonne, Porto ; 2016, 2017) ; Royaume-Uni (Londres, Oxford ; nombreux séjours en 2015-2018) ; Suisse (Bâle, Coire, Genève, Illnau-Effretikon, Lausanne, Lucerne, Saint-Gall et Zurich ; nombreux séjours en 2015-2018) ; Tunisie (Tunis ; 2018) ; Uruguay (Montevideo ; 2017). (J'ai voyagé dans une vingtaine d'autres pays, notamment l'Afrique du Sud, l'Algérie, le Canada, le Cameroun, la Chine, la Corée du Sud, le Danemark, l'Équateur, l'Indonésie, l'Iran, le Kenya, la Russie, Taïwan, la Thaïlande, le Venezuela, le Viêtnam, etc., avant le début de cette enquête, lesquels peuvent également la nourrir ponctuellement.)

Sodoma repose sur des faits, citations et sources rigoureusement exacts. La plupart des entretiens réalisés ont été enregistrés, avec l'accord de mes interlocuteurs, ou effectués en présence d'un researcher ou d'un traducteur, qui en a été le témoin ; au total, je dispose de près de quatre cents heures d'enregistrements, de quatre-vingts cahiers de notes d'entretiens (sur des carnets Rhodia A5 de couleur orange !) et de plusieurs centaines de photos et de selfies cardinalices. Les citations, conformément à une déontologie journalistique désormais classique, n'ont pas été relues – et elles n'avaient pas à l'être.

On le devine, les témoignages privés des cardinaux et des prélats sont infiniment plus intéressants que leurs propos publics ! Mon intention n'étant pas d'« outer » des prêtres vivants, j'ai fait en sorte de protéger mes sources. Et même si je suis, par principe, plutôt réservé sur les propos non attribués, ce livre-ci n'aurait pas été possible sans cette anonymisation. J'ai toutefois tenté de limiter au maximum leur usage, reprenant la plupart du temps sous ma plume des informations communiquées par les personnes interviewées. De même, dans quelques rares cas, et à leur demande, j'ai accepté de changer le nom de certains prêtres (les pseudonymes utilisés sont clairement signalés au cours du livre et ils sont tous empruntés à des personnages d'André Gide). Quant aux cardinaux Platinette et La Mongolfiera, l'archevêque La Païva, ou les fameux Mgr Jessica et Negretto, ce sont des pseudonymes « authentiques », si j'ose dire, employés secrètement au Vatican. Tout lecteur qui tenterait d'opérer quelque rapprochement que ce soit entre un pseudonyme et un nom réel, ou croiserait les sources anonymisées, s'égarerait inévitablement.

Une enquête de ce type n'aurait jamais pu être conduite en solitaire. Pour la mener à bien, j'ai bénéficié d'une équipe qui comprend plus de 80 collaborateurs, traducteurs, conseillers et researchers répartis à travers le monde. Parmi ceux-ci, je tiens à citer ici et à remercier les principaux researchers qui m'ont accompagné dans cette longue aventure. D'abord, et avant tout, le journaliste italien Daniele Particelli qui a travaillé à mes côtés pendant près de quatre années et m'a accompagné constamment à Rome et en Italie. En Argentine et au Chili, Andrés Herrera a mené pour moi de longues enquêtes et m'a suivi dans mes différents séjours hispaniques. En Colombie, Emmanuel Neisa m'a constamment aidé. À Paris, le Mexicain Luis Chumacero, qui pouvait traduire en six langues, a été mon assistant. J'ai également bénéficié de l'aide constante de René Buonocore, Fabrizio Sorbara et des militaires, policiers et carabiniers de l'association LGBT Polis Aperta en Italie ; Enrique Anarte Lazo en Espagne ; Guilherme Altmayer, Tom Avendaño et Andrei Netto au Brésil ; Pablo Simonetti au Chili ; Mirosław Wlekły, Marcin Wójcik et Jerzy Szczęsny en Pologne ; Vassily Klimentov en Russie ; Antonio Martínez Velázquez, Guillermo Osorno, Marcela Gonzáles Durán et Eliezer Ojedo Felix au Mexique ; Jürg Koller, Meinrad Furrer et Martin Zimper en Suisse ; Michael Brinkschröder, Sergey Lagodinsky et Volker Beck en Allemagne ; Michael Denneny aux États-Unis ; Hady ElHady en Égypte et à Dubaï ; Abbas Saad au Liban et en Jordanie ; Benny et Irit Ziffer en Israël ; Louis de Strycker et Bruno Selun en Belgique ; Erwin Cameron en Afrique du Sud ; Nathan Marcel-Millet et Ignacio González à Cuba ; Julian Gorodischer et David Jacobson en Argentine ; Julia Mitsubizaya et Jonas Pulver au Japon ; Rafael Luciani en Colombie et au Venezuela ; Alberto Servat au Pérou ; Martin Peake en Australie. (La liste complète de l'équipe des researchers de ce livre figure en ligne.)

Pendant mes recherches pour cet ouvrage, j'ai réalisé quatre émissions sur le Vatican pour la radio nationale France Culture, plusieurs articles pour Slate, et j'ai organisé un colloque sur les diplomaties du pape François à Sciences Po-Paris. Ces projets parallèles ont nourri ce livre et ont été l'occasion de rencontres fructueuses.

Je suis infiniment reconnaissant pour leur travail – et leur célérité – à mes traducteurs et notamment à Matteo Schianchi (pour l'italien), qui a déjà traduit trois de mes livres, et à Michele Zurlo (pour l'italien aussi), à Maria Pons et Juan Vivanco (pour l'espagnol), Artur Lopes Cardoso (pour le portugais), Shaun Whiteside (pour l'anglais), Nathalie Tabury, Henriëtte Gorthuis, Alexander van Kesteren et Marga Blankestijn (pour le néerlandais), ainsi que Anastazja Dwulit, Monika Osiecka et Elz`bieta Derelkowska (pour le polonais).

Mon principal éditeur, Jean-Luc Barré (chez Robert Laffont/Editis), a cru en ce livre précocement : il fut un éditeur attentif et un relecteur vigilant, sans lequel ce livre n'existerait pas. Chez Robert Laffont, Cécile Boyer-Runge a défendu activement ce projet. Chez Feltrinelli, à Milan, je dois également beaucoup à mes éditeurs italiens : l'ami fidèle Carlo Feltrinelli – qui a cru en ce livre dès 2015 – et bien sûr Gianluca Foglia, qui en a coordonné l'édition ; mais aussi à mes éditrices Alessia Dimitri et Camilla Cottafavi. Robin Baird-Smith (Bloomsbury) a été l'éditeur décisif de ce livre pour le monde anglo-saxon, assisté de Jamie Birkett ; ainsi que Blanca Rosa Roca, Carlos Ramos et Enrique Murillo pour l'Espagne et l'Amérique latine ; João Duarte Rodrigues pour le Portugal ; et Paweł Goźliński pour la Pologne. Je remercie également mon agente littéraire italienne Valeria Frasca, ainsi que, pour le monde hispanique, ma conseillère Marcela González Durán, et pour le reste du monde Benita Edzard.

Pour leurs relectures et le fact-checking, je tiens à remercier mes amis Stéphane Foin, Andrés Herrera, Emmanuel Paquette, Daniele Particelli, Marie-Laure Defretin ainsi que trois prêtres, un archevêque et un vaticaniste renommé, qui doivent rester ici anonymes. Sophie Berlin m'a relu avec affection, à titre personnel. Le journaliste Pasquale Quaranta m'a constamment aidé à Rome durant ces quatre années. Reinier Bullain Escobar m'a accompagné durant l'écriture de ce livre, ce dont je lui suis infiniment reconnaissant. Je remercie également mes vingt-huit « sources » internes à la curie romaine – monsignori, prêtres, religieux ou laïques –, tous manifestement gays avec moi, et qui travaillent ou vivent quotidiennement au Vatican : ils ont été des informateurs réguliers, et parfois des hôtes, pendant quatre années, sans lesquels ce livre n'aurait pas même vu le jour. Chacun le comprend, ils doivent rester anonymes dans cet ouvrage.

Ce livre est accompagné et défendu par un consortium d'une quinzaine d'avocats, coordonné par le Français Me William Bourdon, avocat de l'auteur : Me Appoline Cagnat (Bourdon & Associés) en France ; Me Massimiliano Magistretti en Italie ; l'avocat Scott R. Wilson, Esq., aux États-Unis ; Me Felicity McMahon (cabinet 5RB) et Maya Abu-Deeb au Royaume-Uni ; Me Isabel Elbal et Me Gonzalo Boyé (Boyé-Elbal & Asociados) et Me Juan Garcés en Espagne ; Me Juan Pablo Hermosilla au Chili ; Me Antonio Martínez au Mexique ; le cabinet Teixeira, Martins & Advogados au Brésil ; Me Jürg Koller en Suisse ; Me Sergey Lagodinsky en Allemagne ; Me Jacek Oleszezyk en Pologne. Valérie Robe m'a également conseillé pour l'édition française.

Ce livre, enfin, s'appuie sur un nombre très important de sources écrites, de notes et une bibliographie de grande ampleur, qui comprend plus d'un millier de références d'ouvrages et d'articles. Le format de ce livre ne permettant pas de les citer ici, les chercheurs et les lecteurs intéressés trouveront gratuitement en ligne, dans un document de 300 pages, l'ensemble de ces sources ainsi que trois chapitres inédits (ma quête de la véritable Sodome en Israël, Palestine et Jordanie ; une partie sur le Brésil ; et un texte sur l'art et la culture au Vatican). Toutes les citations originales et leurs références y figurent également, dont vingt-trois fragments des *Œuvres complètes* de Rimbaud, « le Poète » dans ce livre.

Pour aller plus loin : voir le site : www.sodoma.fr ; des mises à jour seront également publiées sous le hashtag #sodoma sur la page Facebook de l'auteur : @fredericmartel ; ainsi que sur le compte Instagram : @martelfrederic et sur le fil Twitter : @martelf

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM